Université Lille Nord de France
Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur

PRES Université Nord de France

Thèse délivrée par
L'Université Lille 2 – Droit et Santé

Université Lille 2
Droit et Santé

N° attribué par la bibliothèque
__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

THÈSE

Pour obtenir le grade de Docteur en Sciences de Gestion
Présentée et soutenue publiquement par

Marie FOURNIER – SCHILL

Le 10 juin 2014

Analyse d'une pratique sociale en construction : le cas du tri des déchets dans la famille

JURY

Directeur de thèse :	**Marie-Hélène FOSSE-GOMEZ** Professeur à l'Université Lille 2
Rapporteurs :	**Véronique COVA** Professeur à l'Université Aix-Marseille 3
	Jean-Luc GIANNELLONI Professeur à l'Université Grenoble 2
Suffrageants :	**Eric VERNETTE** Professeur à l'Université Toulouse 1 Capitole
	Nil ÖZÇAĞLAR-TOULOUSE Professeur à l'Université Lille 2

TOME I

Université Lille Nord de France
Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur

PRES Université Nord de France

Thèse délivrée par
L'Université Lille 2 – Droit et Santé

Université Lille 2
Droit et Santé

N° attribué par la bibliothèque
__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

THÈSE

Pour obtenir le grade de Docteur en Sciences de Gestion
Présentée et soutenue publiquement par

Marie FOURNIER – SCHILL

Le 10 juin 2014

Analyse d'une pratique sociale en construction : le cas du tri des déchets dans la famille

JURY

Directeur de thèse :	**Marie-Hélène FOSSE-GOMEZ** Professeur à l'Université Lille 2
Rapporteurs :	**Véronique COVA** Professeur à l'Université Aix-Marseille 3
	Jean-Luc GIANNELLONI Professeur à l'Université Grenoble 2
Suffrageants :	**Eric VERNETTE** Professeur à l'Université Toulouse 1 Capitole
	Nil ÖZÇAĞLAR-TOULOUSE Professeur à l'Université Lille 2

TOME I

L’université n’entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses : ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Remerciements

Cette thèse fut un voyage intellectuel et humain passionnant. Arrivée à son terme, je souhaite remercier l'ensemble des personnes qui m'ont accompagnée et portée dans cette aventure.

J'adresse toute ma reconnaissance au Professeur Marie-Hélène Fosse-Gomez. Elle a su trouver les mots justes pour m'orienter dans ma réflexion et me faire découvrir la recherche, mais aussi pour me soutenir dans les moments difficiles. Je la remercie pour son exigence, son soutien et sa confiance en mon travail. Sa générosité et sa disponibilité ont été centrales dans l'aboutissement de ce travail.

Je remercie le Professeur Cova ainsi que le Professeur Giannelloni qui me font l'honneur d'avoir accepté d'être rapporteurs de ce travail de recherche. Leurs commentaires seront sources de réflexion et d'enrichissement pour mes travaux futurs. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma très respectueuse reconnaissance.

Je remercie chaleureusement le Professeur Vernette de faire partie de mon jury de thèse, je lui en suis très reconnaissante et lui exprime ma sincère gratitude. Le Professeur Özçağlar-Toulouse m'a encouragée et apportée une aide précieuse tout au long de ce travail. Elle m'a également fait découvrir l'Université de Glasgow et le Professeur Deirdre Shaw. Qu'elle accepte mes sincères remerciements.

Cette thèse doit également beaucoup au Professeur Deirdre Shaw qui m'a accueillie à l'Université de Glasgow l'été 2012. Je la remercie pour son accueil et pour l'aide stimulante qu'elle m'a apportée pour clarifier mes idées. Je lui exprime toute ma gratitude.

Mes remerciements vont aux membres du laboratoire de recherche en marketing. Les échanges et les présentations intermédiaires m'ont permis d'avancer sous un regard critique toujours pertinent et bienveillant. Delphine, Hélène, Fatima et Cristina ont eu la patience et la gentillesse de relire cette thèse, mais aussi d'être là, tout simplement, quand il le fallait. Delphine Godefroit m'a soutenue par sa présence et son amitié dans ce cheminement doctoral. Elle a toujours répondu présente et a su m'écouter dans les moments difficiles.

Je remercie également Corinne Statnik qui m'a poussée dans cette aventure et m'a prodiguée un soutien sans faille depuis le début. Je lui exprime toute mon amitié.

Je remercie Reims Management School (Neoma) et toute l'équipe marketing de l'école qui m'a accueillie comme assistante pédagogique et de recherche du département pendant mes quatre années de thèse. Vous m'avez donné l'opportunité de travailler à vos côtés comme enseignante. J'adresse mes remerciements au Dr. Anne-Sophie Binninger et Isabelle Robert qui m'ont fait confiance dans mes missions.

Je remercie l'Université de Reims Champagne-Ardenne qui m'accueille depuis septembre comme A.T.E.R. Merci à toute l'équipe pour votre accueil et votre soutien.

Je remercie l'Université de Lille 2 et l'Ecole Doctorale n°74 qui m'ont permis de réaliser ce travail doctoral dans les meilleures conditions possibles. Tout particulièrement, j'adresse mes remerciements à Madame Vanhulle et Madame Ranchy.

Je tiens à remercier mes dix familles, qui m'ont ouvert leurs portes, leurs frigidaires, leurs poubelles… sans qui cette thèse n'aurait pu voir le jour. Je remercie les mères, pères et enfants de ces familles qui ont partagés avec moi un moment de leur vie. Merci aux enfants de m'avoir ouvert leur espace et d'avoir accepté avec spontanéité le jeu des mimes. Je les remercie pour leur ouverture et leur gentillesse.

Cette thèse s'est accompagnée de conférences et d'un séjour de recherche à l'Université de Glasgow. Ces activités ont été rendues possibles par le soutien financier de l'Ecole Doctorale, de Reims Management School (NEOMA), du DAI, ainsi que du CEFAG.

Enfin, cette thèse, ce projet de vie, a engagé ma famille. Je remercie mon époux Olivier et mes trois enfants, Baptiste, Lucie et Constance. Ils ont vécu avec toujours beaucoup de courage et sans le moindre reproche mon absence. Je remercie également mes parents et beaux-parents qui se sont beaucoup investis pour me permettre de participer aux conférences du laboratoire, mais également aux séminaires et séjours de recherche parfois plus longs à l'étranger. Ils ont été indispensables à l'aboutissement de ce projet de vie. Cette thèse est pour vous.

Table des matières

Remerciements **3**

Introduction générale **15**

Partie I. Revue de la littérature **29**

Chapitre 1. De la consommation environnementale à la compréhension du tri des déchets **31**

Section 1. Le tri : un comportement de consommation particulier au sein des travaux en comportement du consommateur 32

Section 2. Approches théoriques des comportements écologiques 36

1. L'approche cognitive 39

2. L'approche normative 48

3. L'approche par l'habitude 54

Conclusion chapitre 1 59

Chapitre 2. Renouveler l'approche de la consommation écologique par la Théorie de la Pratique Sociale **65**

Section 1. Quelle compréhension du social ? 66

1. Une vision individualiste du social 66

2. Expliquer le social par le social 67

3. Une lecture interactionniste du social 68

4. Une lecture structuraliste du social 69

5. Le 'tournant pratique' 70

Conclusion section 1 72

Section 2. La construction de la Théorie de la Pratique Sociale 73

1. L'influence de Wittgenstein 73

2. L'apport de Bourdieu : l'habitus à l'origine des pratiques 76

3. L'apport de Giddens : une structure composée de règles et ressources 79

4. Le projet de Schatzki : définir la nature et délimiter les frontières de la pratique sociale 81

5. Une tentative de synthèse par Reckwitz 91

Conclusion section 2 93

Section 3. La pratique dans une perspective de consommation 94
1. Comprendre la consommation sous l'angle de la pratique : multiplicité des cadres d'analyse 94
2. Des pratiques pro-environnementales 103
Conclusion du chapitre 2 112
Chapitre 3. Cadre conceptuel et émergence de la question de recherche 113
Section 1. Le tri des déchets : une pratique sociale imposée et collective 114
1. Institutionnalisation du tri des déchets : mise en évidence du caractère imposé de la pratique 114
2. Le caractère collectif de la pratique sociale du tri des déchets 119
Section 2. Cadre conceptuel et émergence de la question de recherche 124
Partie 2. Méthodologie 129
Chapitre 4. Enjeux méthodologiques soulevés par la pratique sociale portée par la famille 131
Section 1. Réflexion épistémologique 131
Section 2. Choix du cadre d'analyse de Schatzki pour l'étude du tri des déchets 135
1. Pourquoi ne pas retenir les conceptions pratiques de Bourdieu et Giddens ? 135
2. Choix des éléments de la pratique sociale du tri des déchets 137
Section 3. Enjeux méthodologiques soulevés par l'analyse de la famille 141
Chapitre 5. Démarche méthodologique de la recherche 147
Section 1. Une complémentarité méthodologique nécessaire 148
Section 2. Le dispositif méthodologique de la recherche 154
1. L'observation des comportements de tri dans les familles 154
2. La mise en discours de la pratique du tri des déchets 162
3. Le recours aux méthodes projectives avec les enfants 167
4. Synthèse des techniques de collecte utilisées 174
5. Place et éthique du chercheur 178
Section 3. Analyse et interprétation du matériau 184
1. Protocole d'échantillonnage et description de l'échantillon 184
2. De l'analyse à l'interprétation des données 189
3. Les critères d'évaluation de la recherche 202
Conclusion de la partie 2 207

Partie 3. Résultats 209

Chapitre 6. Le tri des déchets : une pratique sociale collectivement partagée ? 211

Section 1. Une routine de consommation, de multiples comportements 212

Section 2. Des parents incertains versus des enfants compétents 218

1. Une routine incertaine parmi la population adulte 218

2. L'enfant engagé et compétent… 222

3. …mais une performance parentale du tri des déchets 225

Conclusion chapitre 6 228

Chapitre 7. Quelle structure de la pratique du tri des déchets ? 231

Section 1. Les faires de la pratique 233

1. Quelle efficacité des faires des familles ? 233

2. Une performance efficace pour six familles 238

3. Les stratégies familiales liées à la performance du tri 240

Conclusion : une performance familiale de la pratique ? 249

Section 2. Les objets et l'espace consacrés au tri 252

1. Des objets imposés 252

2. Des objets ajoutés 254

3. La spatialité de la pratique 258

Conclusion : le rôle structurant des objets dans la pratique 260

Section 3. L'engagement dans la pratique du tri 263

1. Une variabilité de l'engagement 263

2. L'engagement : quel rôle des Pouvoirs Publics ? 269

3. Conséquence : entre soutien et rejet des actions des Pouvoirs Publics 278

Conclusion : un principe de gouvernementalité en question 279

Conclusion chapitre 7 282

Chapitre 8. La dynamique de la pratique 285

Section 1. Les liens entre les éléments de la structure 286

1. Lien entre engagement et objets 286

2. Lien entre objets et faires 290

3. Lien entre engagements et faires 298

Conclusion : une pratique dynamique par l'appropriation, la réalisation et le renforcement 309
Section 2. Comment entrer dans la pratique ? 311
1. Les familles « engagées » 311
2. Les familles « embarquées » 312
3. Les familles « réfractaires » 314
Conclusion chapitre 8 315
Conclusion générale 317
Contributions, limites et voies de recherche 317
Section 1. L'*empowerment* familial 323
1. Un *empowerment* familial par le discours 323
2. Relations au sein de la famille 332
Section 2. Contributions 335
1. Contributions théoriques 335
2. Contributions méthodologiques 350
3. Contributions et recommandations managériales 354
Section 3. Limites et voies de recherche 363
1. Limites 363
2. Voies de recherche 365
Bibliographie 367

Figures

Figure 1. Plan de la thèse 28

Figure 2. Articulation de la revue de la littérature 30

Figure 3. Classification des comportements écologiques (d'après Giannelloni, 1998 et Stern, 2000) 34

Figure 4. Principaux cadres théoriques des comportements de consommation écologique (d'après Steg et Vlek, 2009) 38

Figure 5. Approche multidimensionnelle de la PPE (d'après Dembkowski et Hanmer-Lloyd, 1994) 40

Figure 6. Théorie Valeur-Croyance-Norme (VCN) (d'après Stern, 2000) 51

Figure 7. Schématisation de la relation habitus-pratique 78

Figure 8. Proto-pratique, pratique et ex-pratique (d'après Shove, Pantzar et Watson, 2012) .. 98

Figure 9. Frise historique de la législation relative aux déchets ménagers (échelle nationale) 116

Figure 10. Présentation des principaux acteurs de la gestion des déchets en France 118

Figure 11. Cadre conceptuel de la recherche 124

Figure 12. Articulation de la méthodologie 129

Figure 13. Cadre d'analyse de la pratique intégrante du tri des déchets 140

Figure 14. Complémentarité méthodologique induite par la théorie de la pratique sociale ... 150

Figure 15. Photographie de la poubelle de cuisine 3 en 1 de la famille Nature 161

Figure 16. Sac de déchets d'une contenance de 30l et sac avec différents containers 172

Figure 17. Les différentes phases méthodologiques de la recherche 177

Figure 18. Photographies de poubelles non ramassées par les services municipaux 179

Figure 19. Processus d'indexation hiérarchique des données 197

Figure 20. Extrait des sous-catégories hiérarchiques obtenues 198

Figure 21. Représentation des éléments de la pratique pour une famille 199

Figure 22. Parcours des déchets de la famille Utopie 201

Figure 23. Articulation des résultats..... 210

Figure 24. Schématisation de la pratique théoriquement envisagée 211

Figure 25. Parcours des déchets de la famille Bio 213

Figure 26. Parcours des déchets de la famille Nickel..... 216

Figure 27. Continuum reflétant la complexité du parcours des déchets des familles 217

Figure 28. Mime de la fille Utopie..... 223

Figure 29. Photographie de l'intérieur du container des déchets ménagers de la famille Bulle (gauche) et de la poubelle de cuisine de la famille Bohème (droite) 234

Figure 30. Photographies de la poubelle de cuisine de la famille Nature 238

Figure 31. Intégration de la dimension des faires dans la pratique sociale du tri des déchets250

Figure 32. Photographie du couvercle du container jaune (déchets recyclables) 253

Figure 33. Photographie de la poubelle de cuisine (gauche) et des containers de tri de la famille Nature (droite)..... 254

Figure 34. Objets ajoutés de la famille Rationnelle 255

Figure 35. Photographies de la cagette créée pour récupérer les déchets recyclables (gauche) et des containers des déchets recyclables du local à poubelle de la famille Rejet (droite) 255

Figure 36. Photographie de la cuisine de la famille Bohème..... 259

Figure 37. Intégration de la dimension des objets dans la pratique sociale du tri des déchets 262

Figure 38. Structure de la pratique sociale du tri des déchets 283

Figure 39. Les liens entre les éléments de la structure..... 285

Figure 40. Processus de réalisation entre les engagements et les objets 288

Figure 41. Processus d'appropriation entre les faires et les objets..... 292

Figure 42. Photographie de la poubelle de cuisine de la famille Bulle..... 293

Figure 43. Expression du conflit entre la catégorisation pensée par les individus et la catégorisation imposée par les Pouvoirs Publics..... 298

Figure 44. Processus de renforcement entre engagements et faires 299

Figure 45. Les liens entre les éléments de la pratique du tri 310

Figure 46. Construction de la pratique dans les familles Bio, Nature, Ecolo et Rationnelle . 312

Figure 47. Construction de la pratique dans les familles HLM et Rejet 313

Figure 48. Absence de circuit de la pratique dans les familles Nickel, Bohème, Utopie et Bulle 314

Figure 59. Synthèse des résultats obtenus 321

Figure 60. Synthèse et articulation des contributions théoriques 350

Tableaux

Tableau 1. Définitions conceptuelles de l'habitude (d'après Polites et Karahanna, 2013)..... 55

Tableau 2. Structure de la pratique selon Bourdieu, Giddens et Schatzki 87

Tableau 3. Synthèse des recherches menées sur la consommation dans une perspective pratique..... 111

Tableau 4. Méthodologies utilisées dans les recherches récentes ayant recours à la théorie de la pratique..... 153

Tableau 5. Présentation du guide d'entretien conduit avec les répondants adultes 165

Tableau 6. Déroulé d'un mime avec l'enfant..... 174

Tableau 7. Synthèse des techniques de recueil de l'information 176

Tableau 8. Présentation de l'échantillon 187

Tableau 9. Présentation des caractéristiques des entretiens et des observations..... 189

Tableau 10. Etape 1. Identification des familles et des répondants 192

Tableau 11. Extrait d'une grille de codage d'un entretien 195

Tableau 12. Synthèse quantitative des unités de codage..... 195

Tableau 13. Grille d'analyse des entretiens et mimes selon les éléments de la théorie de la pratique sociale..... 199

Tableau 14. Appréciation du degré d'incertitude de la population adulte vis-à-vis des éléments de la structure de la pratique..... 219

Tableau 15. Analyse des faires du tri des déchets..... 234

Tableau 16. Illustration de l'engagement des familles par leurs pratiques quotidiennes..... 239

Tableau 17. Nature et fonction des objets ajoutés dans les familles 257

Tableau 18. Catégorisation des familles selon le type d'objets 260

Introduction générale

88% des Français déclarent que la crise économique devrait être l'occasion de revoir nos modes de vie et de consommation. Et pour y arriver, 91% des Français déclarent, entre autres, trier leurs déchets. D'un autre côté, moins du quart des Français ont confiance dans les actions du gouvernement sur les problématiques environnementales (Ethicity, 2012). La population française balance entre manque de confiance et volonté de mener des actions en faveur de l'environnement.

La prise de conscience écologique naît dans les années 1970. Le rapport Meadows publié par le Club de Rome en 1972 initie les premières réflexions sur les modes de croissance économiques en lien avec l'environnement : « The Limits to Growth ». Il pointe les effets à long-terme de nos modes de consommation sur l'environnement naturel. Toujours à l'échelle internationale, le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) est créé en 1972. Il a pour but d'orienter les actions internationales en matière d'environnement en travaillant en étroite collaboration avec des équipes scientifiques. L'objectif principal est de créer une coopération internationale en aidant les Etats à la mise en application de la législation et des normes internationales en matière environnementale.

Emergence de la consommation socialement responsable

Les individus n'échappent pas à l'engouement environnemental et la consommation écologique apparaît dans les années 1970. Elle sera au fur et à mesure des années baptisée consommation durable ou encore consommation socialement responsable. La consommation socialement responsable peut être comprise comme le pendant microéconomique du développement durable (Mauléon et Silva, 2009). Apparu dans les années 1970, le développement durable est défini pour la première fois officiellement par Brundtland (1987) dans un rapport aux Nations Unies comme « un développement qui répond aux besoins des générations présentes sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs ». Le développement durable prend en compte trois dimensions : économique, sociale/sociétale et environnementale. Ces trois dimensions se comprennent à une échelle globale (internationale et politique) et le développement durable ne peut dès lors être circonscrit à une approche individuelle du comportement du consommateur. Même si les comportements de consommation individuels sont importants et à prendre en compte dans la réflexion pour amener à une consommation plus durable, ceux-ci ne peuvent être étudiés indépendamment du contexte multi niveaux que suppose le développement durable (du

niveau micro, soient les individus – consommateurs et citoyens jusqu'au niveau macro, soient les instances politiques internationales, en passant par le niveau meso, soient les entreprises). Les recherches en sciences de gestion ont été amenées à porter leur attention aux trois niveaux d'analyse. On retrouve ainsi des recherches en lien avec les politiques menées par les Pouvoirs Publics pour tendre vers un niveau de consommation et de production plus durable, par les entreprises et les individus (Thøgersen, 2005 ; Prothero *et al.*, 2011). Un large pan de la littérature s'est également attaché à comprendre le niveau meso, relatif aux entreprises, par le biais d'un concept central, la Responsabilité Sociale des Entreprises (RSE) (Swaen et Chumpitaz, 2008 ; Acquier et Aggeri, 2008). La RSE est définie comme « l'intégration volontaire des préoccupations sociales, environnementales des entreprises à leurs activités commerciales et leurs relations avec toutes les parties prenantes internes et externes (actionnaires, personnels, clients, fournisseurs et partenaires, collectivités locales, associations …) et ce afin de satisfaire pleinement aux obligations juridiques applicables, investir dans le capital humain et respecter son environnement (écologie et territoire)[1] ». Les entreprises, sous pression grandissante des institutions économiques et sociales et par souci de transparence, se sont emparées de ce concept et mettent en avant leurs actions au profit de l'environnement et du social, aux côtés de la performance économique. Les entreprises traduisent alors leur engagement par exemple par le mécénat, le marketing écologique ou encore le marketing des causes.

Le dernier niveau du développement durable, et qui nous concerne plus particulièrement dans cette recherche, est le niveau individuel. Les individus expriment depuis plusieurs années un souci accru de responsabilité, s'articulant autour de l'écologie, du social (Pontier et Sirieix, 2003) et plus largement de l'éthique. Les consommateurs tentent par là-même de donner du sens à leur consommation (François-Lecompte, 2005 ; Özçağlar-Toulouse, 2009). Les entreprises, en tant que parties prenantes, jouent un rôle dans les comportements des individus. Ces derniers peuvent décider de leurs choix de consommation sur la base de l'offre de l'entreprise : achat aux entreprises engagées dans une démarche de responsabilité sociale et environnementale (exemples des causes éthiques affichées par l'entreprise ou offre des « produits-partage »). Ils peuvent également opter pour une consommation volontairement simplifiée (Shaw et Moraes, 2009). Le consommateur peut s'ancrer plus largement dans une démarche globale, qui regroupe « tous les comportements de consommation où l'individu prend en compte les conséquences publiques de sa consommation privée et utilise son pouvoir

[1] Livre Vert de la Commission des Communautés Européennes, 18 juillet 2001.

d'achat pour induire des changements dans la société » (François-Lecompte et Valette-Florence, 2006, p. 68). Il reste néanmoins certain que l'entreprise, dans un souci de relation durable avec ses clients, doit être en mesure de prendre en compte l'émergence de cette nouvelle forme de consommation responsable (François-Lecompte et Valette-Florence, 2006). Ces préoccupations relèvent du concept de consommation socialement responsable (CSR), initié par les travaux de Webster (1975), puis repris par Roberts (1995) ou encore François-Lecompte et Valette-Florence (2004). La CSR se traduit alors concrètement par les décisions d'achat (Follows et Jobber, 2000 ; Freestone et McGoldrick, 2008 ; Carey, Shaw et Shiu, 2008). Ces recherches sur la consommation socialement responsable prennent toutes comme niveau d'analyse l'individu. Un premier courant de travaux s'est intéressé au profil du consommateur socialement responsable : qui est-il, quelles sont ses caractéristiques, comment les mesure-t-on, et enfin quelles sont les raisons de ce comportement responsable (e.g. Webster, 1975 ; Giannelloni, 1998 ; Auger *et al.*, 2003 ; Webb, Mohr et Harris, 2008 ; d'Astous et Legendre, 2009) D'autres recherches ont approché le consommateur responsable par la question identitaire et la recherche du sens donné à cette consommation (Connolly et Prothero, 2003 ; Autio, Heiskanen et Heinonen, 2009 ; Özçağlar-Toulouse, 2009). Ainsi, Özçağlar-Toulouse (2009) revisite le concept en l'élargissant et en propose la définition suivante : « l'ensemble des actes volontaires situés dans la sphère de la consommation réalisés suite à la prise de conscience des conséquences jugées négatives de la consommation sur le monde extérieur (conséquences ne relevant ni de la fonctionnalité des biens/services achetés ni de l'intérêt personnel immédiat) » (Özçağlar-Toulouse, 2009, p. 5). L'auteur aborde la CSR sous l'angle du sens donné à la consommation et mobilise les processus identitaires. Tout récemment, la CSR est également analysée sous l'angle de la résistance pour marquer la différence des pratiques individuelles de consommation quotidienne (Daniel et Sirieix, 2012).

La consommation socialement responsable relève de nombreuses actions de consommation, et certainement pas exclusivement du ressort de l'environnement. Les recherches menées jusqu'alors ont non seulement pris en considération cet aspect environnemental, mais ont également inclus d'autres comportements à dimension sociale (Özçağlar-Toulouse, 2009, Daniel et Sirieix, 2012).

Le cadre d'analyse de la consommation socialement responsable dépasse ici largement la consommation écologique, par la place qu'il accorde aux enjeux sociaux de celle-ci. Nous souhaitons donner une place centrale aux comportements de consommation écologique et la conceptualisation de la CSR va bien au-delà de ces préoccupations uniquement environnementales, pour s'attacher en plus aux préoccupations sociales. Nous n'utiliserons

donc pas la terminologie de la CSR, certes proche et englobant la consommation écologique, pour étudier le comportement du tri des déchets, qui relève de la consommation écologique.

La consommation écologique

Avant d'aller plus loin, il convient de se pencher sur la terminologie utilisée. Doit-on parler de nature, d'environnement, ou encore d'écologie ?

L'environnement est « l'ensemble des éléments physiques, chimiques ou biologiques, naturels et artificiels, qui entourent un être humain, un animal ou un végétal, ou une espèce » (Le Petit Larousse). La nature est « l'ensemble des êtres et des choses qui constituent l'univers, le monde physique » (Le Petit Larousse).

Comme le précise Thiery-Seror (1996), l'environnement englobe la nature et la dimension humaine, en ce sens que « la nature est pensée par l'homme à travers une culture et que cette réfraction constitue la notion d'environnement » (p. 7). L'écologie, quant à elle, est la science qui étudie les relations des êtres vivants avec leur environnement. Dans les discours écologiques, le terme « nature » laisse place progressivement à celui d' « environnement », ce qui souligne la conception anthropocentriste de notre culture (Thiery-Seror, 1996). Il serait donc plus exact d'utiliser le terme « environnement » dans cette recherche qui s'intéresse aux comportements des individus envers l'environnement, que le terme « nature ». Dans le langage courant, « écologique » met quant à lui en avant ce qui est « respectueux de l'environnement ». Considérant la relation homme/environnement en écologie et se référant à la littérature existante, nous faisons le choix d'utiliser de manière interchangeable les termes écologique et environnemental tout au long de ce manuscrit.

La consommation écologique permet de faire le lien entre écologie et consommation. Elle est marquée par des grandes catastrophes environnementales qui ponctuent et ravivent l'intérêt des individus et plus largement des sociétés pour l'environnement. On note par exemple des catastrophes ayant eu des conséquences environnementales fortes : catastrophe nucléaire de Tchernobyl en URSS (1986), la catastrophe industrielle de Bhophal en Inde (1984) ou encore la catastrophe nucléaire survenue à Three Miles Island aux Etats-Unis (1979) et plus récemment, on relève des catastrophes telles que la marée noire provoquée par l'Erika sur les côtes bretonnes (1999) ou la catastrophe survenue sur la plateforme pétrolière de British Petroleum dans le Golfe du Mexique (2010).

Les recherches académiques menées sur la consommation écologique partent du constat que ce sont les individus qui sont responsables de la dégradation de l'environnement par l'adoption de comportements non soutenables. Cet état de fait amène ainsi les chercheurs à se pencher plus particulièrement sur l'individu et ses comportements. Ainsi, les recherches en consommation environnementale vont s'attacher aux comportements écologiques des individus. Ceux-ci sont définis par Steg et Vlek (2009) comme « des comportements qui nuisent le moins possible à l'environnement, ou qui sont bénéfiques pour l'environnement » (p. 309).

Giannelloni (1998) fait référence quant à lui à des comportements liés à la protection de l'environnement et un comportement est considéré comme écologique « dès lors qu'il permet, directement ou indirectement, d'éviter de dégrader l'environnement naturel, ou de contribuer à protéger et/ou réhabiliter ce dernier » (p. 66).

Les comportements écologiques sous-tendent donc ici l'idée de soutien à la cause environnementale par les individus.

Deux disciplines ont majoritairement contribué à l'analyse de la consommation écologique, la psychologie et le management (Elgaaied, 2012). En psychologie cognitive, les recherches vont s'attacher à étudier les croyances et les attitudes des individus au regard des problématiques environnementales. La psychologie sociale va quant à elle intégrer une dimension sociale, mettant en avant les liens entre le comportement de l'individu et les processus sociaux. Enfin, la psychologie environnementale considère l'environnement au sens large (De Young, 1999). Elle place au centre de ses réflexions les rapports entre l'Homme et l'écologie. Ces trois courants de psychologie se nourrissent l'un de l'autre pour contribuer sur le plan théorique au champ de la consommation environnementale.

En management, les recherches vont s'inspirer des avancées théoriques de la discipline de la psychologie, en mettant au cœur de leurs recherches l'individu et ses caractéristiques. Plusieurs courants de recherche se sont penchés successivement sur l'environnement et les comportements associés. Kilbourne et Beckmann (1998) en distinguent trois majeurs.

(1) Un premier courant de recherche né dans les années 1970 s'est attaché à décrire et caractériser le consommateur « vert » ayant une conscience environnementale. Les recherches vont mettre en avant plusieurs variables (sociodémographiques et psychosociologiques) dans le but de mieux cerner ce consommateur et proposer des segmentations afin de proposer des offres « vertes » aux consommateurs ciblés. Ce

courant de recherche donne cependant des résultats très mitigés. A l'heure actuelle, il reste encore bien difficile de trouver une définition du « marketing vert ».

(2) Un second courant de recherches débute dans les années 1980 et va porter intérêt aux croyances, connaissances et attitudes des individus. A nouveau centré sur l'unité d'analyse individuelle, ces recherches ne permettent pas de mettre en évidence de lien clairement établi entre l'attitude, les croyances, les connaissances et le comportement.

(3) Un troisième courant de recherche démarre dans les années 1990 prenant toujours l'individu comme unité d'analyse. Les recherches vont désormais porter sur les motivations sous-jacentes des individus à adopter des comportements de consommation écologique. Les variables de personnalité font leur apparition dans les cadres théoriques et les valeurs personnelles sont étendues à celles des individus et non plus considérées comme universelles.

Un point commun à ces trois courants de recherches est l'individu au cœur de la problématique environnementale et pointé comme responsable de la détérioration de l'environnement. En conséquence, mieux le connaître permettrait d'agir sur ses antécédents à la consommation écologique pour modifier ses comportements.

Un autre point commun est que la consommation écologique a été majoritairement appréhendée sous l'angle de l'individu et de sa Préoccupation Pour l'Environnement (PPE) (« environmental concern »), aux côtés d'autres variables, telles que les variables sociodémographiques ou les valeurs (Kinnear, Taylor et Ahmed, 1974), en négligeant l'apport d'autres niveaux d'analyse qui pourraient s'avérer pertinents dans la réflexion (Dolan, 2002).

C'est la discipline de la psychologie environnementale qui va la première faire une contribution conceptuelle en prenant en considération d'autres niveaux d'analyse que le niveau d'analyse individuel (Stern *et al.*, 1995). Malgré ces avancées conceptuelles, les recherches qui ont suivi en sciences de gestion et en psychologie ont continué à placer largement l'individu au cœur de l'analyse, restant au niveau micro, ce que déplorent Kilbourne et Beckmann (1998).

Ce travail doctoral s'attache à l'étude d'un comportement écologique particulier, le tri des déchets. Au cœur des problématiques environnementales et sociétales actuelles, les enjeux soulevés méritent d'être soulignés.

Le tri des déchets au cœur des problématiques environnementales

770 millions de tonnes de déchets ont été produits en 2009, dont 31,9 tonnes par les ménages, soit 4%. De manière générale, chaque habitant français produit en moyenne 374 kg d'ordures par an (année référence : 2009). En plus de ces 374 kg, chacun va porter en déchèterie ou met aux encombrants 214kg de déchets. En tout, 588kg de déchets sont produits par habitant et par an en France[2]. Dans un rapport de la Cour des Comptes datant de septembre 2011, il est stipulé le fait que la dépense induite par les déchets est évaluée à 8 Md€, soit 124€/an/habitant et 298€ par ménage et par an[3].

Les enjeux de la gestion des déchets sont majeurs au regard des impacts environnementaux et sanitaires qu'ils représentent. En ce sens, une meilleure connaissance des flux des déchets et de leurs coûts de gestion est nécessaire. Pour faire face à ces déchets, outre la mise en œuvre de la collecte des données, le nombre de déchèteries ne cesse d'augmenter pour atteindre le nombre de 4551 en 2009.

La gestion des déchets est soutenue par la politique européenne, qui a défini plusieurs objectifs : prévenir la production des déchets, préparer les déchets en vue de leur réemploi, développer le recyclage, développer la valorisation, et les éliminer de manière sûre et dans des conditions respectueuses de l'environnement. Ces politiques européennes sont transposées dans le droit français et le Grenelle de l'Environnement encadre la politique française de gestion des déchets. Les lois de 2009 et 2010 définissent notamment le cadre et les objectifs de la gestion des déchets.

Un plan d'action a été défini et s'articule autour de 5 axes (Grenelle de l'Environnement[4]):

- prévention des déchets : mesures de sensibilisation et d'information à destination des citoyens et des collectivités
- recyclage : extension des filières de responsabilité élargie du producteur
- valorisation des déchets organiques qui représentent la moitié des déchets ménagers
- incinération des déchets, taxation et mesures d'amélioration de l'information sur les sites de stockage et d'incinération
- moyens mis en œuvre pour le recyclage des déchets du BTP

Ces axes sont encadrés par le Conseil National des Déchets, qui est un organe de consultation, mis en place lors du Grenelle de l'Environnement.

[2] Rapport de l'Ademe (2012), Déchets, chiffres clés.
[3] Rapport de la Cour des Comptes (2011), *Les collectivités territoriales et la gestion des déchets ménagers et assimilés*, La Documentation Française.
[4] http://www.developpement-durable.gouv.fr/Un-plan-d-actions-gouvernemental.html (consulté le 24 juin 2013)

Pour faciliter la communication auprès des populations, le site internet www.reduisonsnosdechets.fr a été mis en place et propose aux citoyens d'adopter des gestes simples en vue de réduire, recycler ou encore valoriser leurs déchets.

De manière simultanée, des institutions telles que l'école mettent au cœur de leur apprentissage les gestes citoyens, dont le tri des déchets. Ce comportement est appris par les enfants dès leur plus jeune âge. L'idée est ici de pouvoir d'une part éduquer les enfants et leur faire acquérir des routines très tôt et d'autre part envisager une socialisation des parents ou de la famille de manière plus générale sur les questions des déchets. Les discours sont multiples, proviennent de différentes instances publiques et les familles font dès lors face à une multiplicité d'institutions.

Le tri des déchets : un comportement de consommation légitime en marketing

Dans leur article paru dans *Psychology & Marketing*, Shrum, Lowrey et McCarty posaient dès 1994 la question du tri des déchets comme relevant d'une problématique marketing. S'intégrant dans le cadre du marketing social (Kotler et Zaltman, 1971), le comportement de tri des déchets est assimilé à un « produit » et la problématique sous-jacente est de « vendre » ce produit aux consommateurs-citoyens. Dès lors, les auteurs considèrent ce courant de recherche comme relevant de la recherche en comportement du consommateur, focalisée principalement sur les caractéristiques des trieurs. La problématique du tri est par ailleurs déclinée sous l'angle du mix-marketing :

(1) Le prix : recherches sur les coûts pour le consommateur, incluant les coûts implicites (facilité de tri, mais également charges et taxes supportées par les consommateurs)

(2) La distribution : recherche sur les types de participation des consommateurs (containers de tri, déchèterie)

(3) La promotion : recherches sur les stratégies d'intervention (programmes d'information ou de persuasion)

Zikmund et Stanton (1971) approchent quant à eux la problématique du tri des déchets essentiellement sous l'angle de la distribution. Ils indiquent que les problématiques marketing sont généralement abordées du producteur au consommateur. Or, dans le cas du tri des déchets, c'est le consommateur final qui est producteur de déchets. Du point de vue du marketing, un changement de rôle est à envisager ici et dès lors, le consommateur se retrouve en lieu et place du producteur. Cela entre en conflit avec la perception que le consommateur a lui-même du processus de distribution : il ne se considère aucunement comme un « vendeur » de déchets sur le marché (Zikmund et Stanton, 1971). De plus, le consommateur tient bien

une place finale dans le processus de gestion des déchets : c'est lui qui assume toutes les directives et toutes les organisations des autorités publiques pensées pour lui pour la gestion de ses déchets. Il est alors attendu des individus une « conformité » (*compliance*) aux règles et normes édictées par les Pouvoirs Publics (Chol et Coué, 2006). Mais une inversion du circuit de distribution des déchets représente un challenge dans ce contexte précis (Zikmund et Stanton, 1971). Double challenge : (1) motiver les consommateurs à trier leurs déchets et (2) coopération entre les acteurs du tri (producteur, vendeur et consommateur). Parmi les pistes possibles pour réduire la problématique des déchets, les auteurs proposent une action technologique[5] qui n'étant pas suffisante à elle seule, doit être assortie d'une action des Pouvoirs Publics et des entreprises, via de la communication, mais également la conception de produits moins gourmands pour l'environnement.

Les auteurs soulignent enfin que la principale barrière réside dans le consommateur lui-même et sa motivation à trier les déchets. En effet, trier ses déchets semble relever encore largement d'un choix personnel et dépend dès lors de motivations individuelles. Un large pan de la recherche académique s'est en conséquence porté sur les motivations du consommateur à trier ses déchets.

Le tri des déchets a fait l'objet d'un grand nombre de travaux, qui cherchent majoritairement à cerner les motivations des individus qui expliquent leur adoption du comportement du tri des déchets (e.g. De Young, 1988-1989 ; Vining et Ebreo, 1990 ; Oskamp *et al.*, 1991 ; McCarty et Shrum, 1994 ; Taylor et Todd, 1995 ; Bratt, 1999 ; Knussen et Yule, 2008 ; Elgaaied, 2012). Mais le tri des déchets ne relève pas uniquement d'un comportement où une décision « rationnelle » s'opère. Barr et Gilg (2006) le définissent comme un comportement automatisé et routinier et se réfèrent donc à une habitude de consommation. Il s'agit dès lors d'adapter les cadres théoriques permettant de mettre en évidence la caractéristique routinière, habituelle de ce comportement.

Par ailleurs, les résultats de ces recherches ne permettent pas de dégager de consensus clair au sein de la communauté scientifique (Kilbourne et Beckmann, 1998), malgré la qualité technique des instruments de mesure et le raffinement des modèles proposés. Envisageant de multiples facteurs ou antécédents au comportement du tri, ces recherches ne prenant jamais en considération le caractère imposé et collectif de celui-ci.

[5] Cette action passe notamment par l'existence de centres de tri adéquats et une organisation d'un transport facilité pour les consommateurs.

Définition de la problématique

Le tri des déchets possède deux caractéristiques fondamentales : il est imposé et collectif. Le caractère imposé du tri induit chez les individus des niveaux d'engagement ou d'efficacité très variables. Le caractère collectif se traduit directement par la mise à disposition d' « outils » de tri par les Pouvoirs Publics (un set de poubelles par foyer). Une organisation collective, se traduisant par un minimum de partage et de collaboration à l'échelle du foyer est donc attendue. Par ailleurs, chaque foyer est censé s'acquitter d'un certain nombre de tâches : sortir les poubelles sur la voie publique le jour fixé, se rendre à la déchèterie pour certains déchets… On comprend mieux qu'expliquer le tri en ne le considérant que comme un comportement individuel ne saurait fournir une image exhaustive de ce tri dans les familles. L'étudier à l'échelle collective pourrait par ailleurs éclairer à la question de la faible performance actuelle du tri.

De plus, les décalages notés entre l'intention et les comportements dans la littérature écologique (Kollmuss et Aygeman, 2002) suggèrent que le tri ne relève pas nécessairement d'un comportement mais d'une pratique sociale. Cette dernière envisage une compréhension d'un phénomène social à l'intersection entre les niveaux macrosocial et microsocial, considérant que le consommateur ne relève ni d'une conception purement rationnelle ni purement dépendante de la structure (Arsel et Bean, 2013). La théorie de la pratique sociale (Schatzki, 1996 ; Reckwitz, 2002) argumente l'existence d'une structure intermédiaire permettant d'expliquer le social. Les pratiques se composent de performances individuelles, se reproduisent et se transmettent entre agents dans un espace-temps particulier. Ce n'est plus l'individu en tant qu'unité d'analyse qui est retenu, mais la pratique portée par l'individu. Toute pratique se caractérise par la performance d'un comportement et par une structure coordonnée (Schatzki, 1996 ; Shove, Pantzar et Watson, 2012).

Les recherches menées jusqu'à présent recourant à la théorie de la pratique sociale comme cadre théorique ont toutes considérées des pratiques émergeantes de comportements individuels (e.g. Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Arsel et Bean, 2013). Les individus s'engagent dans une pratique et la construisent à l'échelle collective. Ils font le choix d'y entrer. Dans cette perspective, la pratique est homogène et se traduit par une efficience collective (Bourdieu, 1980 ; Magaudda, 2011). Or, dans le cas du tri des déchets, la nature imposée de la pratique, *a contrario* d'une pratique naturelle et incorporée dans les routines familiales, lui confère un caractère contraignant (Meijers et Stapel, 2011). Aucune recherche n'a envisagé le cas de la pratique imposée. Comment cela se passe t'il quand une pratique est

imposée de manière unilatérale par les Pouvoirs Publics au niveau microsocial ? Il n'est alors pas évident que les individus s'engagent naturellement dans la pratique.
Par ailleurs, la pratique sociale a pour unité d'analyse la pratique portée par l'individu. Aucune recherche n'a jusqu'alors envisagé une pratique portée par un groupe social, ici la famille. La famille est un niveau d'analyse difficile à appréhender en marketing et les recherches adoptant cette unité d'analyse sont rares, pouvant conduire à certaines limites méthodologiques (Grønhøj, 2006 ; Grønhøj et Ölander, 2007). Centrées sur le couple parental, l'enfant est le grand absent de ces recherches. Or, les enfants reçoivent un apprentissage à l'école ; leur apport n'est donc peut-être pas négligeable.

Partant du constat que le tri des déchets est (1) une pratique sociale à caractère routinier, (2) une pratique imposée et non choisie et (3) une pratique collective et non individuelle, la problématique suivante est posée : Comment se construit la pratique sociale du tri des déchets dans les familles ?

Enjeux théoriques, méthodologiques et managériaux

Enjeux théoriques

Nous souhaitons au travers de cette recherche comprendre les pratiques de tri dans les familles françaises. Ancrés dans le cadre théorique de la théorie de la pratique sociale (Schatzki, 1996), mettant en avant une routine de consommation, nous souhaitons étudier la pratique sociale du tri dans une perspective microsociale, à l'échelle des familles. L'enjeu est de comprendre comment la pratique se construit à l'échelle macrosociale par son étude à l'échelle microsociale. Les recherches passées ayant jusqu'alors considéré le tri comme un comportement relevant d'un choix de l'individu, cette recherche a pour enjeu de dépasser la vision individuelle et choisie du tri des déchets et donc d'en élargir le champ d'application. Sur le plan de la théorie de la pratique sociale, il s'agira d'une part de définir les éléments de la structure de la pratique du tri à l'échelle familiale. D'autre part, nous chercherons à mettre en évidence les liens qui unissent ces éléments et ainsi comprendre par quels circuits les pratiques se construisent dans les familles.

Enjeux méthodologiques

Les enjeux méthodologiques de cette recherche sont de deux ordres. Il s'agit d'une part d'atteindre une compréhension du phénomène au niveau familial. Il s'agit d'autre part de proposer un dispositif méthodologique adéquat pour l'étude de la routine familiale.

Ces enjeux posent la question de l'accès au terrain, difficile car il s'agit d'accéder à l'intimité de la vie de famille. De plus, intégrant les enfants dans notre échantillon, des enjeux liés à la collecte de l'information sont soulevés et une nécessité d'adapter les méthodes de collecte s'impose.

Enfin, la transposition empirique de la théorie la pratique sociale étant récente dans les recherches sur la consommation, aucun dispositif méthodologique n'y est clairement défini. Il s'agira, sur la base des quelques travaux ayant recours à cette théorie dans le champ de la consommation, de définir le plus justement possible nos choix en matière de méthodologie.

Enjeux managériaux

Les enjeux managériaux s'articulent essentiellement autour des relations familles/ Pouvoirs Publics. Des enjeux importants existent sur les manières de trier préconisée/imposée par les Pouvoirs Publics versus celles adoptées pas les familles.

Les enjeux sont pour eux une compréhension de la dynamique du tri au sein des familles ainsi qu'une compréhension du comment les familles intègrent la pratique pour pouvoir adopter la communication la meilleure avec elles. Se pose par exemple la question de la communication auprès des enfants et leur rôle relais auprès de leurs parents.

Plan de la thèse

Ce travail s'articule autour de trois parties : le cadre théorique, la méthodologie mise en œuvre et les résultats de cette recherche (figure 1).

La première partie propose une analyse critique de la littérature. Nous situons dans le premier chapitre le tri des déchets parmi les comportements de consommation écologique et exposons les cadres d'analyse existants, à savoir les théories cognitives et normatives. Face aux limites soulevées par ces cadres d'analyse, nous présentons dans le second chapitre la théorie de la pratique sociale, qui met en avant des comportements de consommation routiniers et qui permet de dépasser l'unité d'analyse individuelle.

Le troisième chapitre a pour objectif de présenter le comportement du tri des déchets en France et le cadre conceptuel de cette recherche, articulé autour des champs théoriques de la consommation familiale, de la consommation environnementale et de la pratique sociale. En découle notre problématique de recherche.

Une deuxième partie a trait à justifier nos choix méthodologiques retenus pour répondre à la question de recherche posée. Le chapitre 4 propose une réflexion sur les enjeux

méthodologiques liés à l'étude de la pratique sociale et à l'étude de la famille. Le chapitre 5 expose les choix méthodologiques de la recherche, le recours à une démarche analytique qualitative.

Une troisième partie présente les résultats de la recherche. Le chapitre 6 confronte la pratique telle qu'imposée par les Pouvoirs Publics aux comportements des familles. Le chapitre 7 a pour objectif, par une analyse microsociale, de mettre en évidence les éléments constitutifs de la structure de la pratique du tri familiale. Enfin, le chapitre 8 identifie les processus entre les éléments de la structure et les différentes stratégies pour les familles d'entrer dans la pratique.

Enfin, la conclusion générale discute des résultats et présente les apports théoriques, méthodologiques et managériaux de cette recherche.

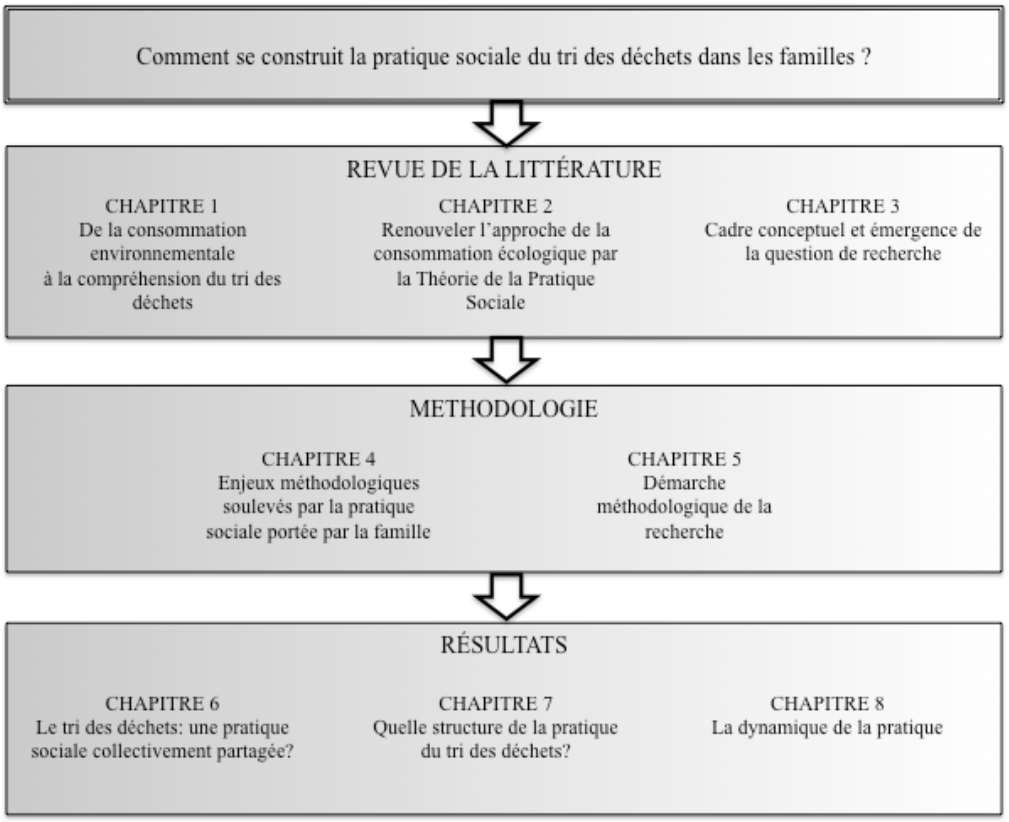


Figure 1. Plan de la thèse

Partie I. Revue de la littérature

Le point de départ de cette recherche est la consommation responsable. Devant les challenges environnementaux présentés en introduction, des changements de comportements sont attendus de la part de la population française pour atteindre des comportements plus durables et contribuer à un « mieux » collectif. Développer les principaux résultats des recherches sur la consommation écologique et le tri des déchets nous permettra de définir et d'affiner la problématique posée.

Nous verrons au cours de l'analyse de la littérature que le comportement de tri des déchets relève du comportement de consommation, bien qu'il diffère des autres comportements écologiques. Le tri des déchets relève indéniablement d'un comportement de post-consommation (Giannelloni, 1998 ; Stern, 2000). En ce sens, il est différent d'un comportement d'achat, plus « classiquement » étudié dans la littérature marketing, tel que l'achat de produits verts, biologiques ou encore locaux. Ce comportement nécessite alors une approche adaptée à ses caractéristiques. Faisant l'objet d'une littérature foisonnante, le comportement de tri a majoritairement été étudié dans le but de prédire l'intention de trier des individus. Ces recherches, cherchant à expliquer pourquoi les individus trient ou non leurs déchets, sont d'une richesse indéniable. Ils ne trouvent cependant pas toujours de consensus dans les résultats.
Relevant d'une routine de consommation, et de processus *a priori* mécaniques chez les consommateurs (Barr et Gilg, 2006), la caractéristique routinière du comportement n'a pourtant reçu qu'une attention très limitée. Par ailleurs, le tri relevant d'une pratique familiale, l'intérêt est plutôt porté au groupe social familial qu'à l'individu.

Un premier chapitre est consacré à la consommation responsable, et plus particulièrement la consommation écologique. Les recherches académiques postulent que l'homme est le principal responsable de la dégradation écologique actuelle. Comprendre les mécanismes sous-jacents à l'adoption du tri des déchets par les individus-consommateurs est crucial pour les managers et plus particulièrement les Pouvoirs Publics qui peuvent alors adapter leur offre et leur communication auprès de la population française. Approches théoriques cognitives, normatives et par le concept d'habitude ont toutes pour objectif de prédire l'intention de tri. Mais ces approches théoriques présentent des limites qu'il conviendra de préciser.

Le second chapitre a trait à développer un cadre théorique possible pour l'étude d'une pratique : la théorie de la pratique sociale. Plaçant au cœur de la réflexion le comportement et ses caractéristiques plutôt que les caractéristiques individuelles, cette approche constitue une perspective originale pour aborder et comprendre le tri comme pratique. Premièrement, ce cadre théorique permet une prise en compte élargie des unités d'analyse, en dépassant l'unité d'analyse individuelle habituellement retenue dans les travaux pour se centrer sur la pratique. Deuxièmement, il met l'accent sur la routine de consommation, propre au tri des déchets.

Nous montrerons dans un troisième chapitre que le tri est une pratique imposée par les Pouvoirs Publics à des ménages considérés comme incompétents. Suite à l'exposé et l'analyse de la littérature, nous poserons la question de recherche.

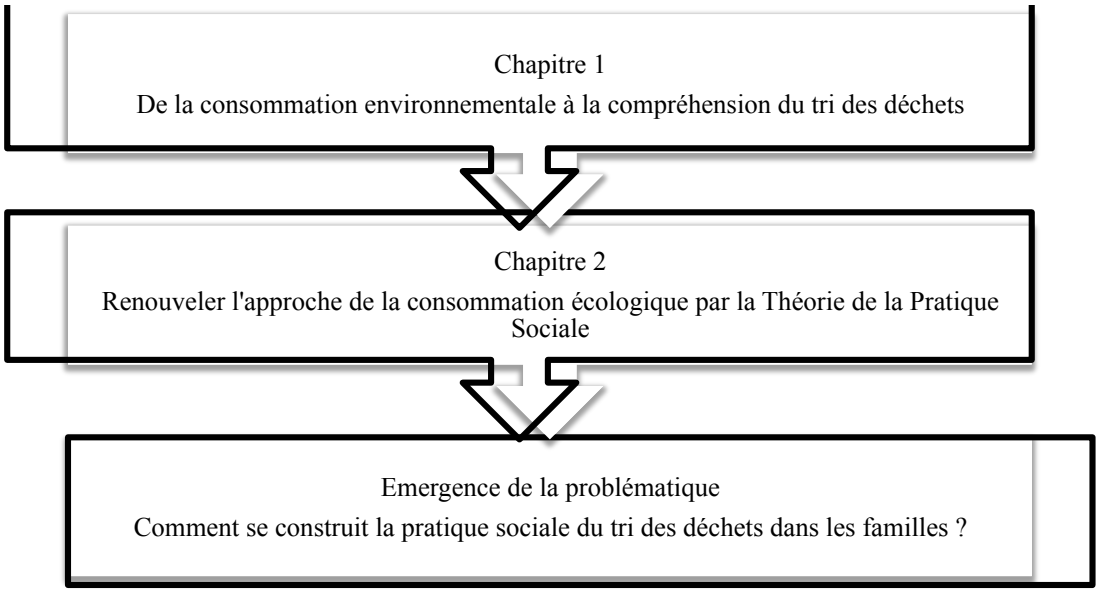


Figure 2. Articulation de la revue de la littérature

Chapitre 1. De la consommation environnementale à la compréhension du tri des déchets

« L'homme est le principal responsable de la dégradation de son environnement naturel et doit donc modifier de manière radicale son comportement pour stopper cette dégradation » (Giannelloni, 1998, p. 50).

Cette citation de Giannelloni (1998) illustre la place centrale de l'individu dans la dégradation de l'environnement. En conséquence, l'analyse du comportement du consommateur a intégré, parmi d'autres thématiques, celle de l'écologie. La littérature en comportement du consommateur s'est intéressée dès les années 1970 à cette thématique environnementale avec des travaux centrés sur les produits « verts » et sur le profil de ses consommateurs (Kilbourne et Beckmann, 1998).

Ce premier chapitre se concentre sur la consommation écologique et plus particulièrement le comportement du tri des déchets. Il développe les aspects traités dans la littérature en comportement du consommateur et en psychologie environnementale. L'objectif général est de présenter les champs théoriques qui servent de base dans la littérature pour l'étude de tels comportements, ainsi que les principaux résultats de ces recherches. Cette présentation a pour but de cerner plus précisément la problématique de cette recherche.

La première section de ce chapitre a pour but de situer le comportement du tri des déchets dans la consommation écologique.

Une seconde section porte sur la compréhension actuelle de l'adoption des comportements écologiques. Deux objectifs sont sous-jacents : (1) quels sont les cadres théoriques possibles pour étudier le tri des déchets ? (2) Que nous disent-ils aujourd'hui sur le comportement de tri?

Nous conclurons sur les apports de ces travaux, mais également leurs limites, qui nous amènent à nous pencher sur un autre cadre théorique pour comprendre le tri, ce dernier étant considéré comme une pratique sociale.

Section 1. Le tri : un comportement de consommation particulier au sein des travaux en comportement du consommateur

Les premiers travaux sur le tri des déchets sont apparus à la fin des années 1980 (De Young, 1988-89) et cherchent à établir le profil du trieur et du non-trieur. Bien souvent, ce comportement de tri est étudié aux côtés d'un ou plusieurs autre(s) comportement(s) écologique(s).

Il a en effet longtemps été affirmé que le comportement environnemental était une masse indifférenciée et uniforme de comportements (Van Liere et Dunlap, 1981). Cependant, il est apparu clairement cette dernière décennie la nécessité de limiter l'étude à un comportement précis plutôt que de mélanger les comportements étudiés (Giannelloni, 1998 ; Stern, 2000).

Notons qu'il existe plusieurs manières de classifier les comportements. Les recherches sur le comportement environnemental se sont surtout intéressées au contexte écologique de manière large. Rares sont les recherches proposant une classification de ces comportements. Parmi elles, on relève celle de Giannelloni (1998), qui distingue deux grandes familles : comportements d'achat et comportements sociaux. Il considère les premiers comme inhérents au comportement du consommateur et les seconds comme relevant de l'individu citoyen. Les recherches sur les comportements d'achat s'intéressent aux achats pro-environnementaux en général (Dembkowski et Hanmer-Lloyd, 1994) ou plus spécifiquement aux produits dits « verts » (comme les lessives sans phosphates, Hénion, 1972). Les travaux sur les comportements des citoyens se sont attardés sur les contextes des déchets ménagers (Kréziak, 1995), la pollution de l'air (Kassarjian, 1971) ou encore la consommation d'énergie (cf. numéro spécial dans le *Journal of Consumer Research* sur la consommation énergétique, 1981).

Une autre approche pour classifier les comportements liés à la protection de l'environnement consiste à suivre la classification de Stern (2000) qui suggère trois types de comportements principaux : l'activisme, les comportements publics non activistes et les comportements relevant de la sphère privée. L'activisme environnemental est la participation active dans une organisation environnementale. Les comportements publics non activistes font référence à des comportements de citoyenneté (par exemple signer des pétitions sur des problématiques environnementales) et à un soutien aux actions des pouvoirs publics (par exemple accepter de payer des taxes environnementales). Enfin, les comportements qui nous intéressent particulièrement sont ceux qui relèvent de la sphère privée. On y trouve les comportements d'achat, de consommation et de post-consommation (élimination des produits) relevant de la

sphère privée (individuelle ou ménages). Stern (2000) les subdivise selon : l'achat de biens et services à caractère environnemental, l'utilisation et l'entretien de biens tels que des climatisations ou des systèmes de chauffage, les déchets ménagers et enfin le consumérisme vert (à savoir les achats tenant compte des processus de fabrication, tels que l'achat de produits bios ou recyclés). Il souligne par ailleurs que cette dernière catégorie de comportements a un impact sur l'environnement seulement si plusieurs individus agissent dans le même sens. La notion de collectif apparaît donc ici comme sous-jacente à l'étude de tels comportements. Cette classification avait déjà implicitement été avancée par Ellen, Wiener et Cobb-Walgren (1991) qui ont testé l' « Efficacité Perçue du Consommateur » sur trois types distincts de comportements : l'achat de produits respectueux de l'environnement, la participation à des débats sur l'environnement et enfin l'adhésion à des organisations environnementales. Un tableau de synthèse de ces comportements écologiques est proposé (figure 3).

Notons que tous ces comportements écologiques ne sont pas nécessairement appréhendés comme tels par les individus consommateurs (Giannelloni, 1998). Par exemple, certains peuvent considérer la consommation locale comme relevant de la consommation écologique, alors que d'autres non. Par ailleurs, ces différents comportements peuvent être adoptés par les individus consommateurs et citoyens et faire l'objet de motivations différentes. Il apparaît donc inconcevable et aberrant de s'intéresser à la consommation environnementale de manière générale et indifférenciée (Giannelloni, 1998 ; Stern, 2000), à l'instar des premières recherches de Balderjahn (1988) ou de Zimmer, Stafford et Royne-Stafford (1994). Les recherches plus récentes sur le sujet ont encore tendance à approcher la consommation environnementale comme un comportement unique (Oreg et Katz-Gerro, 2006), alors que d'autres se focalisent sur un seul comportement, tel que le tri des déchets (McCarty et Shrum, 1994). Nous sommes donc passés d'une vision globale de la consommation écologique à une vision de chaque comportement.

La figure 3 propose une synthèse des classifications des comportements écologiques.

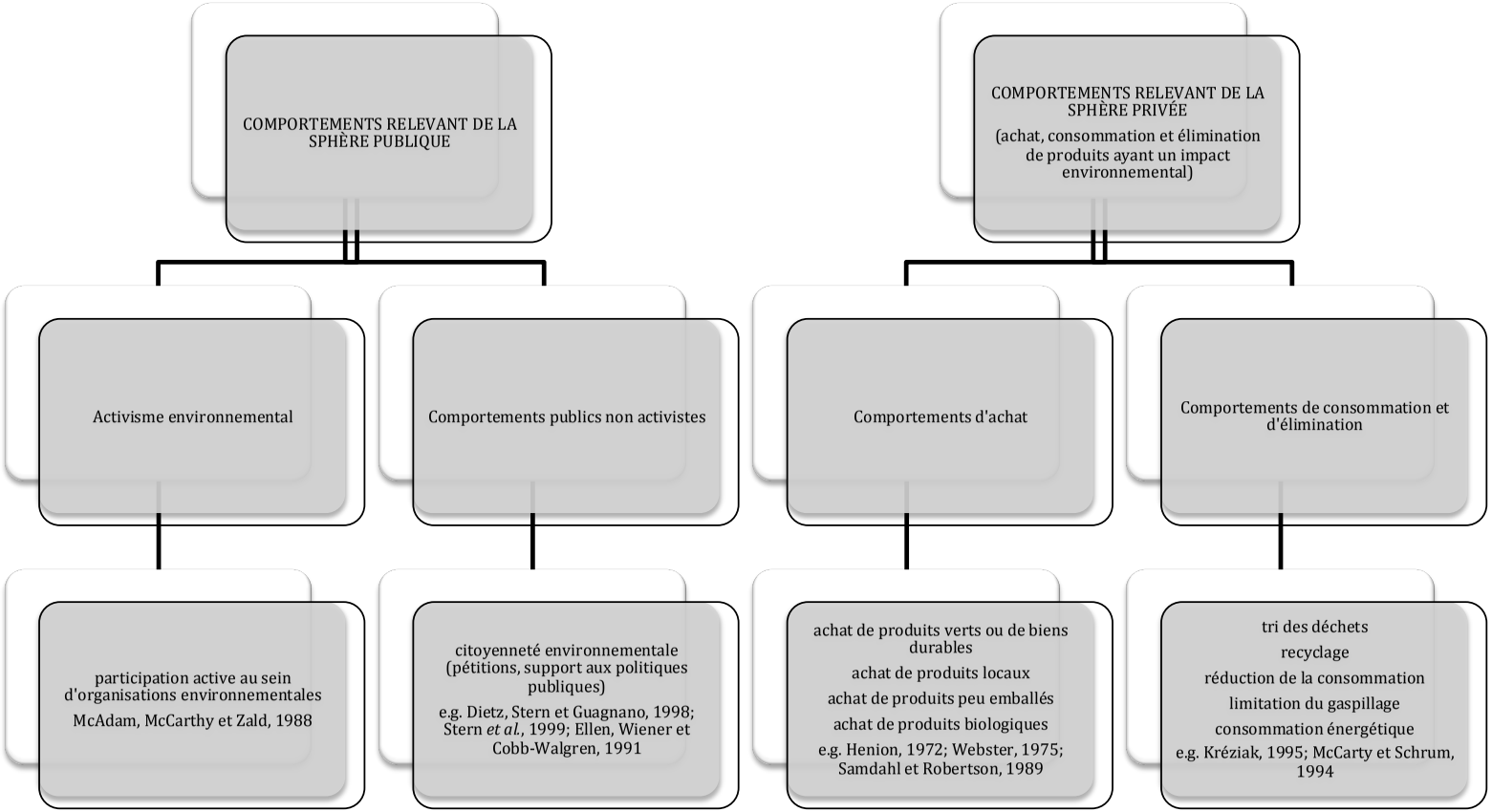


Figure 3. Classification des comportements écologiques (d'après Giannelloni, 1998 et Stern, 2000)

Au cœur du comportement du tri se trouve le consommateur-citoyen. De manière générale, quand on évoque les problématiques environnementales, c'est l'individu, le citoyen qui est mis en avant comme principal responsable (Steg et Vlek, 2009), plus que le consommateur au sens classique du terme. C'est à lui, en conséquence, de modifier ses comportements pour atteindre un mieux environnemental (Giannelloni, 1998). Enjeux environnementaux donc, mais également enjeux moraux : le consommateur-citoyen se doit d'agir au travers de sa consommation, avec en sous-jacent une responsabilisation de ses comportements.
Dans cette perspective de responsabilisation, les institutions jouent un rôle important dans la diffusion et l'adoption de comportements écologiques parmi les individus (Salles, 2009). Les Pouvoirs Publics organisent le tri des déchets et mettent en place des règles et des lois pour atteindre les objectifs fixés en la matière. En ce sens, les individus sont responsabilisés par des structures sociales, qui permettent de donner un sens à la vie sociale (Scott, 1995).

Le comportement du tri des déchets relève d'un comportement de post-consommation écologique. Au cœur de la gestion des déchets, l'individu. Pour expliquer l'adoption de ce comportement de consommation, les chercheurs se sont attachés à comprendre et à déterminer pourquoi le consommateur adopte des comportements écologiques en se focalisant sur ses caractéristiques individuelles.
La section suivante propose une synthèse critique des approches théoriques du comportement du tri des déchets.

Section 2. Approches théoriques des comportements écologiques

Les comportements écologiques ont fait l'objet d'une grande quantité de travaux. Cette section a pour double objectif de classifier les différentes perspectives théoriques sous-jacentes pour expliquer l'adoption du tri et de mettre en avant leurs apports.

Un tournant conceptuel s'opère dans les années 1990[6] pour expliquer les comportements écologiques (Bamberg et Schmidt, 2003). Alors que les recherches datant des années 1970 et 1980 se focalisent sur des variables isolées pour expliquer ces comportements (démographiques et psychographiques essentiellement), les recherches des années 1990 jusqu'à nos jours s'inscrivent ou dérivent de cadres théoriques, dont les principaux sont les théories de l'action raisonnée (Fishbein et Ajzen, 1975) et du comportement planifié (Ajzen, 1991) ou encore le modèle de l'activation des normes personnelles de Schwartz (1977).

L'article de synthèse de Steg et Vlek (2009) propose une classification des approches théoriques utilisées en consommation écologique. Nous faisons le choix de suivre cette classification et de l'ajuster au comportement du tri des déchets. Quatre approches théoriques sont relevées dans la littérature pour l'analyse des motivations sous-jacentes à l'adoption de comportements écologiques : cognitive, normative, affectives et l'habitude (Steg et Vlek, 2009) :

(1) l'approche cognitive, orientée vers le but. Elle est basée sur les théories de l'action raisonnée (Fishbein et Ajzen, 1975) et du comportement planifié (Ajzen, 1991), mais également sur les valeurs personnelles (e.g. la théorie des chaînages cognitifs, Reynolds, 1985 ; Reynolds et Gutman, 1988 ; Valette-Florence, 1994);

(2) l'approche normative, orientée vers la norme. Elle est basée sur trois courants théoriques : (a) approche par le Nouveau Paradigme Environnemental (Dunlap et Van Liere, 1978), (b) approche par l'obligation morale d'agir de manière pro-environnementale, basée sur la '*Norm-Activation Model'* (NAM) (Schwartz, 1977) et sur la théorie environnementale '*Value-Belief-Norm*' ('VBN theory') de Stern (2000) et (c) approche par l'influence des normes sociales sur le comportement, via la théorie de la conduite normative (Cialdini, Reno et Kallgren, 1990 ; Cialdini, Kallgren et Reno, 1991);

(3) des approches théoriques basées sur l'affect (facteurs affectifs et symboliques)

[6] Les recherches datant des années 1970 et 1980 ont un caractère exploratoire et ne s'inscrivent pas dans des concepts ou modèles théoriques « solides » pour expliquer les comportements écologiques (Bamberg et Schmidt, 2003).

(Gatersleben, 2007, cité par Steg et Vlek, 2009)[7] ;
(4) une dernière approche sous-développée sur le plan théorique est celle tenant compte du rôle de l'habitude dans l'adoption des comportements écologiques.

Cette classification est issue de la synthèse réalisée par Steg et Vleck (2009) et propose l'approche la plus complète et la plus récente des courants théoriques sous-jacents à la consommation écologique. Elle est présentée figure 4. Ces différents courants théoriques sont par la suite développés et nous permettent d'affiner le cadre théorique de cette recherche.

[7] Cette approche théorique basée sur l'affect n'est pas développée dans la présente littérature. Elle relève d'un autre pan de la littérature sur les émotions, qui ne sont que très peu développées dans la littérature sur les comportements écologiques.

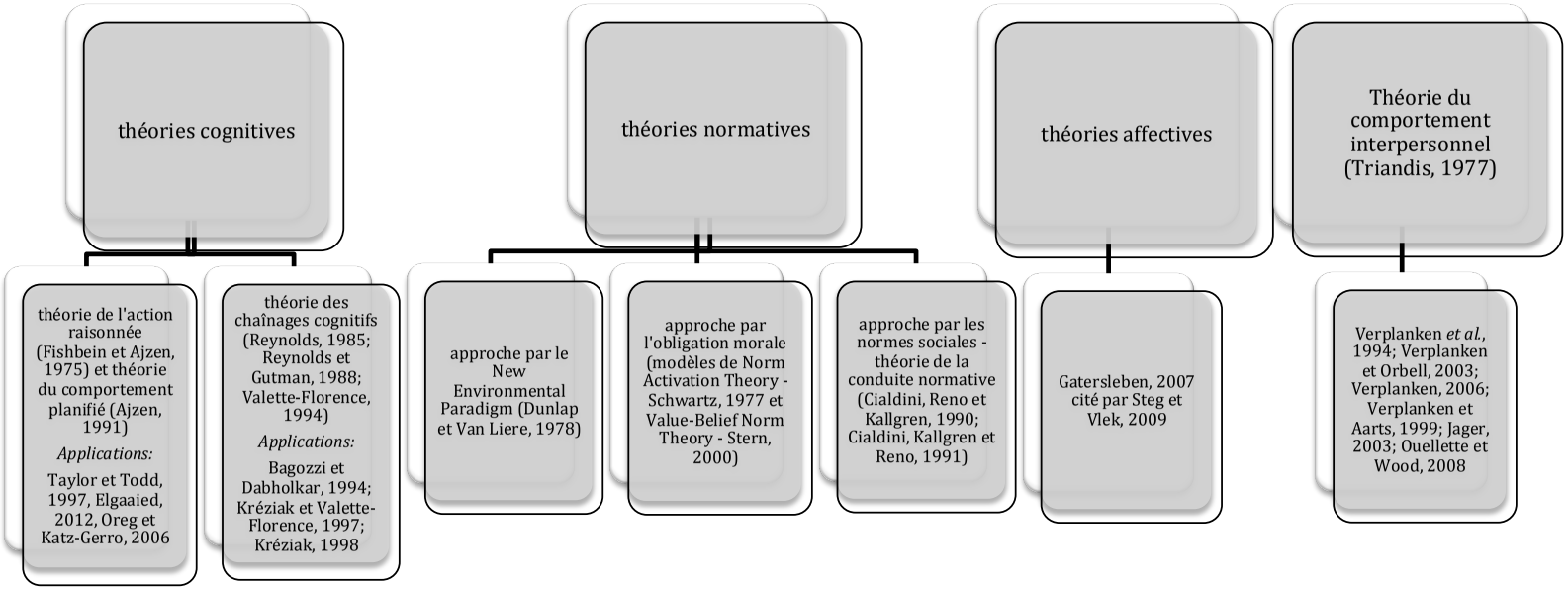


Figure 4. Principaux cadres théoriques des comportements de consommation écologique (d'après Steg et Vlek, 2009)

1. L'approche cognitive

Les théories cognitivistes considèrent l'adoption de comportements écologiques par les individus comme un processus de décision, un choix qui est influencé et variable selon des caractéristiques individuelles[8].

Cette approche part du postulat que les individus réalisent des choix raisonnés et agissent de telle sorte à maximiser les bénéfices de leurs actions. Ils vont en conséquence agir selon une maximisation des bénéfices vs. une minimisation des coûts. Le processus qui mène à la décision tient compte de deux éléments : les attentes des résultats issus des choix opérés et l'évaluation de ces attentes (Fishbein et Ajzen, 1975). Dans cette approche cognitive, le comportement et l'action sociale sont compris comme une agrégation de choix individuels, délibérés, basés sur l'utilité attendue par l'individu.

Cette approche cognitive est ancrée dans les théories de l'attente-valeur. Sa plus simple expression réside en l'attitude du consommateur envers un objet.

1.1. L'attitude environnementale ou Préoccupation Pour l'Environnement

Dans les disciplines de la psychologie et du marketing, il est apparu qu'une attitude favorable envers l'environnement permet l'adoption de comportements pro-environnementaux. Nommée Préoccupation Pour l'Environnement (PPE), l'attitude environnementale est née.

Depuis plusieurs décennies, le concept de Préoccupation Pour l'Environnement (PPE) est mis en avant dans la littérature comme déterminant essentiel à l'adoption de comportements de consommation écologiques. La conceptualisation de la PPE et son opérationnalisation ont fait l'objet d'un grand nombre de recherches depuis les travaux fondateurs de Kinnear, Taylor et Ahmed (1974), et notamment en sciences de gestion et en marketing (e.g. Hackett, 1993 ; Zimmer, Stafford et Royne-Stafford, 1994).

Le concept reste cependant large et difficile à appréhender dans son ensemble, car assimilé à plusieurs terminologies anglo-saxonnes dans la littérature : « environmental concern » (Hartmann et Apaolaza-Ibáñez, 2012), « ecological concern » (Kinnear, Taylor et Ahmed, 1974 ; Balderjahn, 1988), « ecological conscious » (Balderjahn, 1988) ou encore « environmental conscious » (Dembkowski et Hanmer-Lloyd, 1994 ; Diamantopoulos *et al.*, 2003). Ces termes font tous référence à la préoccupation environnementale (voire sociale – *cf.*

[8] Une synthèse des principales variables étudiées dans la littérature ayant trait à l'adoption des comportements de consommation écologiques ainsi qu'une synthèse des principaux travaux est présentée en annexe 1.

Anderson et Cunningham, 1972), induisant ici une notion de conscience, de préoccupation ou de sensibilité de la part des individus (Thiery-Seror, 1996 ; Giannelloni, 1998).

La PPE (« environmental concern ») est définie par Kinnear, Taylor et Ahmed (1974) comme l'intérêt porté à l'écologie par les individus. Ils y distinguent deux dimensions : (1) une *attitude* qui exprime une préoccupation écologique ; (2) un *comportement d'achat* en conséquence cohérent avec les écosystèmes.

La PPE se traduit selon les trois dimensions de l'attitude (Olson et Zanna, 1993) : cognitive, affective et conative (figure 5).

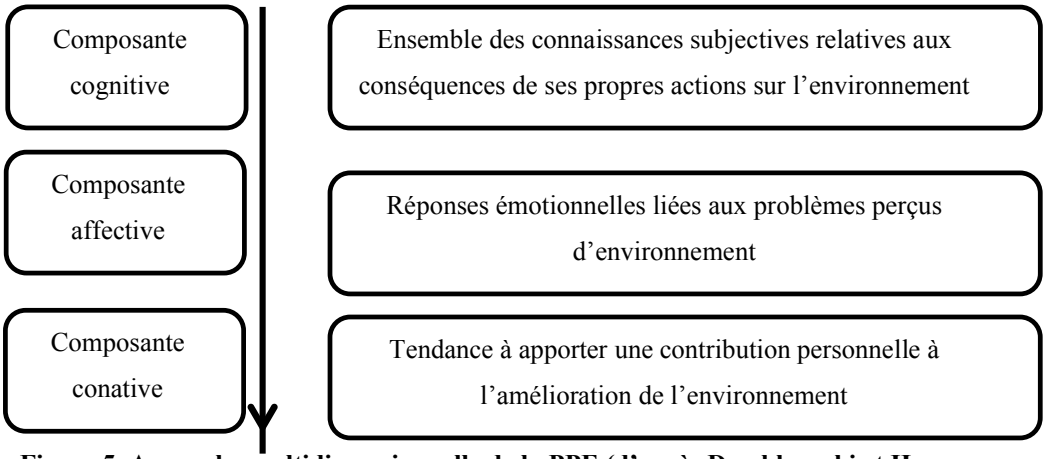


Figure 5. Approche multidimensionnelle de la PPE (d'après Dembkowski et Hanmer-Lloyd, 1994)

Malgré le faible pouvoir explicatif de l'attitude, ce concept se retrouve au cœur de deux cadres conceptuels : la théorie de l'action raisonnée (TAR) (Fishbein et Ajzen, 1975) et sa version enrichie, la théorie du comportement planifié (TCP) (Ajzen, 1991). La conception commune est que les individus vont réaliser des choix de consommation librement et l'attitude est alors attendue comme capable de prédire les comportements des individus. Une troisième approche théorique consiste en la théorie des chaînages cognitifs, centrée sur les valeurs des individus et non plus leurs attitudes. Ces théories sont orientées vers le but, dans une perspective d'*Homo Economicus*. Elles sont présentées ci-après.

1.2. Les théories de l'action raisonnée et du comportement planifié

La *théorie de l'action raisonnée* définit les liens entre les croyances, les attitudes, les normes, les intentions et les comportements des individus. L'individu considère les conséquences et

les implications de ses actions avant de s'engager dans un comportement. Les choix comportementaux sont raisonnés et pensés avant d'être agis.

Le modèle de l'action raisonné a fait l'objet de nombreuses études empiriques dans des contextes variés[9], dont le tri des déchets (Vining et Ebreo, 1990 ; Oskamp *et al.*, 1991 ; Hopper et Nielsen, 1991). Toutes ces recherches se sont basées sur la mesure de l'attitude et des normes subjectives pour prédire l'intention d'adoption d'un comportement. Les intentions sont globalement considérées comme de bons prédicteurs des comportements. Cependant, les résultats restent décevants dans le sens où aucune des trois recherches citées sur le tri n'a permis une discrimination entre les trieurs et les non-trieurs par l'attitude.

Généralement, même si l'attitude est considérée comme « le meilleur prédicteur du comportement » (Filser, 1994, p. 84), cette relation est plus ou moins significative et directe selon les contextes de recherche. Dans le contexte pro-environnemental, les résultats de ce lien attitude/ comportement restent très mitigés (e.g. Sparks et Shepherd, 1992 ; Boldero, 1995 ; Taylor et Todd, 1995, 1997 ; Cheung, Chan et Wong, 1999 ; Oreg et Katz-Gerro, 2006).

Certains auteurs mettent en avant un lien fort entre attitude et comportement : si trier ses déchets est perçu comme contraignant, les individus vont avoir tendance à considérer le tri comme peu important et auront tendance à moins trier (McCarty et Shrum, 1994). Une corrélation a par ailleurs été trouvée entre une attitude envers un objet spécifique tel que le tri des déchets et son comportement associé (Goldenhar et Connell, 1993).

Cependant, même si une corrélation existe, les attitudes envers l'environnement n'ont que très peu d'effet sur les comportements écologiques qui en découlent (Balderjahn, 1988). Concernant le tri des déchets, De Young (1988-89) montre que les individus qui trient ou non peuvent avoir indifféremment une attitude positive ou négative envers cette action. Il a été montré par ailleurs dans le cadre théorique de l'action raisonnée que l'attitude à l'égard du tri couplée aux croyances vis-à-vis de ce comportement a un effet positif sur l'intention d'action, mais a un pouvoir prédictif faible sur le comportement réel (Jones, 1990 ; Goldenhar et Connell, 1993). Certains auteurs vont même au-delà et considèrent que les attitudes peuvent découler des comportements écologiques (Wiener et Sukhdial, 1990). Comment expliquer conceptuellement un pouvoir explicatif des attitudes aussi faible ? Un premier point de réponse est que l'on retrouve sous le même construit des réactions psychologiques et des comportements différents (Kréziak, 1995). En effet, les comportements reliés à la

[9] Pour une synthèse, se reporter à la méta-analyse de Sheppard, Hartwick et Warshaw (1988).

consommation écologiquement responsable ont des déterminants différents (Balderjahn, 1988). Ils sont par ailleurs influencés par différentes dimensions de l'attitude (cognitive, affective et conative). On souligne également le fait que la PPE a été utilisée pour mesurer des comportements très variés, allant du tri des déchets à des comportements plus sociaux en passant par l'acte d'achat de produits respectueux de l'environnement (Giannelloni, 1998). Il est alors recommandé de mesurer l'attitude pro-environnementale spécifiquement au comportement étudié.

Les recherches empiriques menées sur l'attitude environnementale comme prédictif de l'adoption de comportements écologiques s'avèrent donc décevantes, car aucun consensus ne semble être trouvé et les liens restent faibles entre attitude et comportement. Ces résultats sont issus de recherches relativement anciennes.

Devant ce modèle insuffisant pour expliquer l'adoption du comportement, les chercheurs se sont tournés vers la version étendue de l'action raisonnée : la théorie du comportement planifié (Ajzen, 1991).

La version enrichie de la théorie de l'action raisonnée est la *théorie du comportement planifié* (Ajzen, 1991). La perception du contrôle sur le comportement ('*Perceived Behavioral Control*') est ajoutée comme variable antécédente à l'intention d'agir. Cette variable est notamment pertinente dans les contextes où l'individu ne peut maîtriser l'ensemble des facteurs contextuels liés au comportement.

La théorie du comportement planifié a été appliquée dans des contextes très variés[10], comme par exemple dans le domaine de la santé, du sport ou encore de la consommation.

Cette théorie a été utilisée pour expliquer l'adoption de comportements pro-environnementaux, dont le tri des déchets (e.g. Stern *et al.*, 1995; Taylor et Todd, 1995; Cheung, Chan et Wong, 1999 ; Elgaaied, 2012). Notons que c'est l'approche par le comportement planifié qui reste prédominante sur la théorie de l'action raisonnée et plus largement prédominante dans l'étude des comportements pro-environnementaux. Récemment, Elgaaied (2012) propose un modèle intégrateur destiné à prédire l'intention de tri. L'auteur reprend toutes les variables étudiées dans la littérature sur le comportement du tri et ancre son travail dans la théorie du comportement planifié. Elle montre, entres autres, sur base d'analyses d'équations structurelles et de régressions que l'attitude n'a pas de corrélation

[10] Pour une synthèse, se reporter à la méta-analyse d'Armitage et Conner (2001).

positive directe avec l'intention de tri. Ses résultats confirment par ailleurs la pertinence des variables de la théorie du comportement planifié pour expliquer le comportement du tri. Cherchant à améliorer le pouvoir prédictif du modèle, elle met en évidence l'effet indirect de la PPE sur le comportement et intègre à la réflexion théorique l'effet de la culpabilité anticipée, qui exerce un effet médiateur entre les variables indépendantes et l'intention de tri.
La théorie du comportement planifié constitue donc un cadre théorique robuste pour expliquer l'intention de tri. Les travaux de Kaiser et Gutscher (2003) et Kaiser, Hübner et Bogner (2005), ancrés dans ce cadre, permettent d'atteindre respectivement 81% et 95% de variance expliquée des comportements.

Le rôle des connaissances et de l'information dans le développement d'une attitude favorable

Face à la montée des préoccupations environnementales ces dernières décennies, les institutions développent des communications à l'intention des individus dans le but de leur faire adopter des comportements pro-environnementaux. On trouve ainsi des stratégies d'intervention menées par les autorités compétentes, basées essentiellement sur le rôle des connaissances et de l'information délivrée aux individus. Quelques recherches éparses ont étudié l'influence de ces variables dans le cas du comportement du tri (e.g. Vining et Ebreo, 1990 ; Granzin et Olsen, 1991 ; Taylor et Todd, 1995).
Deux cas de figures sont envisagés pour de telles variables (Steg et Vlek, 2009) : (1) les antécédents du comportements ont été clairement identifiés lors de la phase empirique de la recherche. Dans ce cas, des stratégies d'intervention peuvent être envisagées sur ces facteurs. Par exemple, si l'attitude a été mise en avant comme antécédent au comportement, il est envisagé d'agir sur cette attitude pour essayer de la rendre plus favorable, grâce entre autre à des campagnes de communication ou d'information ciblées. Des stratégies de type informatives sont alors à l'œuvre et vont agir sur les facteurs précédents le comportement (prise de conscience du problème, informations délivrées sur les choix des produits et annonce des conséquences positives ou négatives des choix individuels) (2) Des facteurs contextuels sont identifiés comme barrières à l'adoption du comportement écologique. Dans ce cas, les stratégies d'intervention ont pour objectif de supprimer ces barrières. Ce sont les stratégies structurelles qui vont agir sur les conséquences suivant le comportement (feedbacks, récompenses ou pénalités). Les auteurs soulignent par-là le rôle important joué par l'information et les connaissances dans le processus d'adoption des comportements environnementaux. Avancée conceptuelle, certes, mais qui n'est que partiellement supportée dans les recherches empiriques.

Par exemple, dans la recherche menée par Taylor et Todd (1995) sur la mise en œuvre d'un programme de tri, deux résultats essentiels sont présentés. Tout d'abord, ils montrent que l'intention de trier est positivement corrélée à l'attitude environnementale. Dans ce cas, l'antécédent « attitude » a clairement été identifié et il est possible d'envisager une stratégie informative pour rendre cette attitude favorable chez les individus non-trieurs. Par ailleurs, il est montré que l'efficacité du programme de tri et les conditions de mise en œuvre de ce programme sont corrélées positivement au contrôle comportemental perçu. Mais le tri en lui-même demeure une barrière, car il n'est pas perçu comme compatible avec la routine quotidienne des individus. Aux autorités compétentes dès lors de réfléchir à une stratégie de type structurelle, c'est à dire à une mise en œuvre différente du programme pour rendre la pratique routinière, par exemple en en informant les individus sur leurs comportements inadaptés et en récompensant les comportements attendus.

Deux types de liens ont été testés dans les recherches passées. Premièrement, le lien direct entre connaissances et comportement a été testé. Deuxièmement, un lien entre connaissances et attitude a été testé, dans le cadre des théories de l'action raisonnée et du comportement planifié. Ces recherches sont détaillées ci-dessous :

(1) Sur le plan empirique, il a été montré que le lien direct entre la connaissance environnementale et le comportement qui s'ensuit est faible (Maloney et Ward, 1973 ; Maloney, Ward et Braucht, 1975 ; Borden et Schettino, 1979; Schahn et Olzer, 1990). Plus spécifiquement pour le comportement du tri, Vining et Ebreo (1990) montrent que les trieurs ont un niveau de connaissances supérieur aux non-trieurs ; ces derniers exprimant beaucoup d'incertitudes. Ces résultats sont contredits par ceux de Granzin et Olsen (1991) : ce n'est pas parce que les individus ont plus d'informations ou de connaissances sur le tri qu'ils ont l'intention de performer le comportement. Cela suggère l'existence d'autres variables à prendre en considération.

(2) Un autre courant de recherche, ancré dans les théories attitudinales, s'attache à établir le lien entre le niveau de connaissances de l'individu et son attitude environnementale. Mais sur le plan théorique, les connaissances constituent un prérequis en ce sens qu'elles font partie la dimension cognitive de l'attitude environnementale (Kaiser *et al*., 1999). Ces auteurs considèrent dès lors les connaissances comme variable explicative des intentions de comportements pro-environnementaux, et ce avec un support empirique. Dans cet ancrage théorique, il semblerait donc plus vraisemblable que les connaissances soient des antécédents

à l'attitude et à l'intention, plutôt que des antécédents directs du comportement. Il est également possible d'envisager un lien indirect entre connaissance et comportement.
Cependant, les recherches, même si elles soulignent le rôle joué par l'information, n'arrivent pas à un consensus dans les résultats empiriques (Ramsey et Rickson, 1976). Enfin, certains auteurs doutent réellement du fait qu'une meilleure connaissance puisse changer les comportements (Van Dam et Apeldoorn, 1996).

1.3. La théorie des chaînages cognitifs

Une troisième approche théorique est centrée sur la valeur et non plus l'attitude. De cette approche découle le courant de recherche basée sur la *théorie des chaînages cognitifs*.

Nous faisons le choix de définir les valeurs dans la lignée du psychologue Rokeach, à l'instar de Vinson, Scott et Lamont (1977). Rokeach définit la valeur « comme centrale, soutenant la croyance qui guide les actions et les jugements parmi des situations spécifiques et au-delà des buts immédiats pour aller vers des états de l'existence plus ultimes » (Rokeach, 1968, p. 161; cité par Vinson, Scott et Lamont, 1977). Le rôle des valeurs est suggéré comme variable influençant les choix et les évaluations des individus. Les valeurs sont ainsi considérées comme responsables des buts recherchés par les individus. En consommation environnementale, les buts recherchés sont relatifs à l'adoption de comportements moins nocifs pour l'environnement. Ces valeurs peuvent être classées selon trois niveaux : valeurs globales, valeurs spécifiques liées à un domaine particulier et évaluations des attributs d'un produit. Les valeurs globales font référence à des croyances concernant des états de l'existence désirés ou des modes de comportements désirés et sont au nombre d'une dizaine (on note par exemple le pardon, l'égalité, une vie excitante ou encore le respect). Les valeurs relatives à un domaine spécifique sont les croyances relatives aux activités économiques, sociales, ou encore religieuses et se comptent par centaines (par exemple, le caractère non polluant d'un produit ou d'un comportement ou sa facilité de mise en œuvre). Enfin, les évaluations des attributs de produits se comptent par milliers et font référence à des aspects beaucoup plus concrets (par exemple l'impact carbone d'un produit ou la présence éventuelle d'un label écologique) (Vinson, Scott et Lamont, 1977).
Dans le contexte environnemental, Neuman (1986) souligne l'importance des valeurs : « Les valeurs sont un niveau d'analyse important à considérer dans les enjeux de consommation des ressources parce qu'elles correspondent aux aspects qualitatifs des préférences et buts des styles de vie des individus » (Neuman, 1986, p. 55). Il mesure les valeurs terminales (finalités

de l'existence) et instrumentales (modes de comportements). Il trouve une corrélation faiblement positive entre ces valeurs personnelles (valeurs environnementales, sécurité et bien-être) et le comportement. D'autres valeurs émergent ; Dembkowski et Hanmer-Lloyd (1994) ont mis en avant que les valeurs à l'égard de l'environnement avaient changé à un niveau général dans la population, mais que cela n'était pas visible dans l'acte d'achat, soulignant par-là que la conviction des individus eu égard de l'environnement ne se traduisait pas dans les comportements. Ils tentent de mieux comprendre la réévaluation de ces valeurs dans le système de valeurs personnel de l'individu et leur rôle potentiel dans le modèle explicatif de l'adoption de comportements pro-environnementaux. Ils fondent leur approche sur celle de Vinson, Scott et Lamont (1977). La valeur globale (ou encore terminale) est nommée « clean environment » et va se traduire par une consommation plus respectueuse de l'environnement (valeur spécifique à un domaine). Elle est par ailleurs reliée théoriquement à une attitude positive envers les produits et marques moins nocives pour l'environnement (évaluations des attributs des produits).

D'autres recherches se sont penchées non pas sur les valeurs personnelles, mais plutôt sociales pour tenter d'expliquer les comportements pro-environnementaux. Les résultats semblent moins concluants. Granzin et Olsen (1991) montrent ainsi que les valeurs sociales ont un effet sur la Préoccupation Pour l'Environnement (PPE) dans le contexte du tri des déchets. Cependant, même si les valeurs sociales influencent la PPE, l'effet sur les comportements du tri n'a pas été démontré (McCarty et Shrum, 1994). Une série de 9 valeurs sont retenues, puisque potentiellement reliées aux motivations quotidiennes des individus : un sens d'appartenance (collectivisme), l'excitation, un sens de la réussite, la réalisation de soi, l'auto-respect, être respecté par les autres, sécurité, amusement, et enfin des relations chaleureuses avec les autres. Ils montrent que la valeur du collectivisme est liée négativement à l'inconvénient du tri, laissant supposer que plus les individus portent la valeur du collectivisme, plus ils sont enclins à s'engager dans un comportement de recyclage. Par ailleurs, les individus portant des valeurs fortes de sens de la réussite, réalisation de soi et auto-respect sont moins enclins à trier.
Cette approche par les valeurs offre des possibilités d'expliquer l'adoption du tri et fait l'objet d'un courant de recherche théorique ancré dans la théorie des chaînages cognitifs.

Suivant l'idée que le comportement de l'individu est orienté par le but qu'il poursuit, la théorie suppose que les individus font des choix de consommation pour accomplir certains

buts, objectifs (Reynolds, 1985 ; Reynolds et Gutman, 1988 ; Aurifeille et Valette-Florence, 1994 ; Valette-Florence, 1994). Ces buts sont sous-tendus par des valeurs personnelles, sociales ou encore morales. La chaîne fin-moyen va permettre dès lors d'avoir une meilleure compréhension de l'influence des valeurs des individus sur leurs comportements et leurs choix de consommation.

L'idée est de relier les individus par leurs valeurs, besoins et buts aux produits qui sont caractérisés par leurs attributs. Au début de la chaîne, on retrouve le choix, l'achat, l'utilisation ou la consommation de produits et services. La fin de la chaîne reflète la satisfaction des besoins des consommateurs. Les moyens pour atteindre les fins sont la motivation des choix des consommateurs. On va ainsi établir un lien entre les différents *attributs* du produit, les *conséquences* (bénéfices attendus ou tirés de la consommation, bénéfices fonctionnels ou émotionnels) qui résultent de la consommation du produit et les *valeurs* de l'individu. Par rapport aux théories basées sur l'attitude, la théorie de la chaîne fin-moyen présente l'avantage que les valeurs de l'individu sont plus stables et moins sujettes au changement que les attitudes, ces dernières pouvant être évolutives sous l'effet de la persuasion.

Majoritairement utilisée pour mettre à jour les sensibilités principales à mettre en avant pour la conception d'un message publicitaire à la segmentation des marchés (Valette-Florence, Ferrandi et Roehrich, 2003), la théorie de la chaîne fin-moyen s'avère également utile pour comprendre les processus de décision de consommation environnementale.

Bagozzi et Dabholkar (1994) ont exploré le lien entre valeurs personnelles et comportements de tri des déchets en utilisant les chaînages cognitifs. Ils concluent à 15 buts parmi leur échantillon, concrets et abstraits, laissant deviner grâce à ces derniers les valeurs terminales des individus. Comme buts concrets (ou valeurs instrumentales), on note « réduction des déchets », « éviter de remplir les espaces verts », « sauver l'environnement », « sauver la planète » et « réutilisation du matériel ». Ces buts concrets affectent directement les objectifs plus abstraits (ou valeurs terminales) : « promouvoir la santé/ éviter les maladies », « maintenir la vie » et « donner aux futures générations ». Les auteurs ont également testé le modèle de l'action raisonnée. Ce modèle semble plus pertinent pour les produits physiques ou quand les conséquences du comportement sont concrètes et tangibles ; les auteurs soulignent que cette approche traditionnelle se révèle peu utile dans le contexte du tri des déchets.

Kréziak et Valette-Florence (1997) et Kréziak (1998) ont mené une recherche similaire et rejoignent les conclusions de Bagozzi et Dabholkar (1994) en ce sens qu'il existe des buts, concrets et abstraits, organisés hiérarchiquement. Ainsi, les valeurs exprimées liées à la

protection de l'environnement sont des buts intermédiaires, qui permettent d'atteindre des buts plus abstraits, les valeurs terminales : comme le souci d'hédonisme, de santé, de préservation de la qualité et du cadre de vie, ou encore l'expression des principes ou le respect d'autrui (Kréziak, 1998). Les auteurs montrent par ailleurs que les individus qui s'engagent dans un comportement écologiquement responsable (tel que le composte, la gestion des emballages, l'achat sans gaspiller ou encore les économies d'eau) le relient à leur propre système de valeurs. Ce qui explique que les individus adoptent certains comportements pro-environnementaux car ils l'associent à leur propre système de valeurs et ne s'engagent pas dans d'autres car ils ne le relient pas à leur système de valeurs. Cette approche théorique semble donc performante pour expliquer l'adoption du comportement du tri.

Malgré les apports indéniables de cette approche cognitiviste dans la prédiction des comportements écologiques, trois limites sont mises en avant. (1) Ces modèles cognitifs orientés vers les buts poursuivis par les individus ne peuvent expliquer qu'une partie des comportements (pro-environnementaux), car ne tenant compte que des propriétés individuelles (attitudes et valeurs). Des valeurs plus universelles (valeurs biosphérique, altruiste et pro-sociale) apparaissent également comme pertinentes dans l'influence des comportements pro-environnementaux (Stern, 2000). (2) Ces théories ne permettent pas une mesure des comportements de consommation réels, se basant sur l'intention et ses antécédents. (3) Enfin, ces modèles ne prennent pas en compte le rôle de la norme dans les pratiques de consommation. Une autre approche théorique, basée sur la norme a en conséquence été développée.

2. L'approche normative

Les théories dites normatives donnent de l'importance aux normes morales et/ ou sociales et aux pratiques de consommation.

Selon Moschis et Cox (1989), les normes font référence aux coutumes, manières, règles et régulations ou encore les lois. Définissant les actions autorisées ou interdites (Sripada et Stich, 2006), la norme est indissociable de l'environnement social dans lequel elle a été générée (Perrin, 2010). On distingue les normes morales des normes sociales. Les premières régissent les interactions entre individus en reflétant l'influence du groupe social de référence. Les secondes sont quant à elles inhérentes à l'individu ; les individus définissent eux-mêmes ce qui leur semble acceptable ou non moralement (Bicchieri, 2006).

Cette approche théorique assume que les individus adoptent des comportements pro-environnementaux, non pas uniquement du fait de motivations personnelles, mais pour des raisons morales ou altruistes. Les théories cognitives (action raisonnée et comportement planifié) intègrent d'une certaine manière cette dimension normative au travers des normes subjectives. Mais cette dimension ne met pas en évidence la nature de l'influence normative, ni même l'importance des valeurs morales et altruistes dans le comportement individuel. Les auteurs tentent dès lors d'intégrer cette dimension normative dans le modèle de la théorie du comportement planifié. On note par exemple les recherches de Parker, Manstead et Stradling (1995), Raats, Sparks et Shepherd (1995) ou encore Sparks, Shepherd et Frewer (1995), dans des contextes variés : respect du code de conduite, consommation de lait biologique et consommation de produits OGM. Toutes ces recherches mettent en avant que le pouvoir prédictif de la théorie du comportement planifié est amélioré quand de telles variables sont incluses. Elles soulignent le caractère clé des dimensions normatives et morales dans les modèles théoriques et justifient les modèles théoriques normatifs.

L'analyse de cette approche normative permet d'identifier trois courants théoriques : le '*New Environmental Paradigm'* (NEP) développé par Van Liere et Dunlap (1981) en sociologie ; la '*Norm Activation Theory'* (NAM) développée par Schwartz (1977) en sociologie ; et la '*Normative Conduct Theory*' (théorie de la conduite normative) par Cialdini, Reno et Kallgren (1990) en psychologie. Les recherches en psychologie environnementale ont emprunté ces trois courants théoriques dans le cadre de l'étude des comportements environnementaux, dont le tri des déchets et ont toutes en commun l'importance donnée à la norme, qu'elle soit sociale ou morale.

La première approche théorique présentée est le <u>*New Environmental Paradigm*</u> (Van Liere et Dunlap, 1981). Le nouveau paradigme environnemental vient en réponse au Paradigme Social Dominant ('*Dominant Social Paradigm'*, DSP, Dunlap et Van Liere, 1978). Le DSP met en avant un ensemble de valeurs portées par la société moderne : « notre croyance dans l'abondance, notre foi en la science et la technologie et notre tendance au laisser-faire économique, la planification limitée des gouvernements et les droits de la propriété privée » (Dunlap et Van Liere, 1978, p. 10). Toutes ces valeurs, attitudes et croyances contribuent à une forme de crise environnementale. Le Paradigme Social Dominant se retrouve alors affaibli et érodé par des nouvelles croyances et des nouvelles valeurs qui sont portées par les individus de nos sociétés, dans une perspective de respect de l'environnement.

Les valeurs centrales du NEP sont le respect des ressources naturelles et l'importance de préserver l'équilibre et l'intégrité de la nature. Trois valeurs majoritaires se dégagent et sont reprises dans les travaux ultérieurs : biosphérique, sociale et égoïsme. Les comportements adoptés par les individus peuvent résulter tant d'une poursuite d'intérêts personnels que d'une orientation altruiste ou encore d'une orientation valeur biosphérique. Tout dépend du contexte étudié. Kilbourne, Beckmann et Thelen (2002) ont mis en évidence que les individus ayant une forte croyance dans le Paradigme Social Dominant auront moins tendance à adopter une attitude pro-environnementale.

Mais ce n'est pas parce que les individus portent un intérêt à l'environnement qu'ils vont forcément agir dans le sens de l'environnement. Un décalage entre attitude/valeur et comportement est relevé (Kollmuss et Aygeman, 2002 ; Carrington, Neville et Whitwell, 2010). Par ailleurs, les individus n'expriment pas de valeurs stables parmi différents contextes ou situations. Aucune de ces limites mentionnées ne vient dévaluer entièrement le lien entre valeur et comportement pro-environnemental, mais mettent en avant la nécessité de comprendre et d'inclure plus de variables qui modèrent la relation entre attitude et comportement.

La *théorie de l'activation de la norme* (*Norm Activation Model* - Schwartz, 1977) considère que les individus expriment une valeur envers le bien-être des autres et sont motivés pour adopter un comportement ne nuisant pas à autrui. Ce cadre théorique est utile pour comprendre les comportements pro-sociaux et altruistes. Ainsi, les normes personnelles sont activées par deux variables antécédentes : la prise de conscience de ses actions et la responsabilité personnelle pour celles-ci. Heberlein (1977) est le premier à transcrire ce modèle avec succès dans un contexte environnemental. Il est suivi par de nombreux auteurs dont Oskamp *et al.* (1991), Bratt (1999), Hopper et Nielsen (1991) ou encore Vining et Ebreo (1992) dans le contexte du tri des déchets. Les résultats de ces recherches empiriques sur le tri des déchets restent cependant mitigés, dans le sens où il n'a pas été montré d'effet direct des normes sociales sur le comportement.

Stern, Dietz et Kalof (1993) postulent conceptuellement que le comportement pro-environnemental suit cette valeur altruiste. Ils étendent le modèle initial de Schwartz en proposant deux autres valeurs en plus de la valeur socio-altruiste : biosphérique (référence à l'intérêt porté aux autres espèces que l'homme) et égocentrisme. Ces trois valeurs ont de l'influence sur la volonté des individus à prendre part à l'action. Cependant, elles n'ont qu'une corrélation positive très faible avec les comportements : il devient nettement moins

évident que les individus soient prêts à payer des taxes pour protéger l'environnement, faisant ressortir ici la valeur de l'égocentrisme. Ces valeurs s'intègrent dans la théorie Valeur-Croyance-Norme (VCN) (*Value-Belief-Norm Theory*) (Stern, 2000) (figure 6).

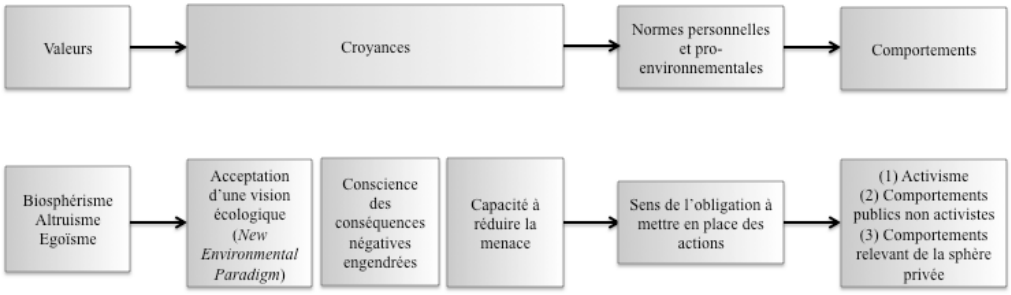


Figure 6. Théorie Valeur-Croyance-Norme (VCN) (d'après Stern, 2000)

Ce modèle a été testé empiriquement et permet d'expliquer partiellement les comportements des individus grâce à ces valeurs universelles (Stern *et al.*, 1999 ; Thøgersen et Ölander, 2006), mais les résultats semblent moins concluants que par l'approche théorique du comportement planifié (Steg et Vlek, 2009).

Enfin, la dernière approche théorique est celle de la *conduite normative* (Cialdini, Reno et Kallgren, 1990 ; Cialdini, Kallgren et Reno, 1991). Deux normes sociales sont distinguées : les normes injonctives (est ce que le comportement est approuvé ou non par la norme ?) et les normes descriptives (est ce que le comportement est courant ?). Ancrés en psychologie, les auteurs font référence à des terminologies différentes de celles utilisées en sociologie. Cependant, normes injonctives et descriptives font conceptuellement référence aux normes sociales et morales. La prépondérance ou qualité première d'une de ces normes particulière va influencer le comportement écologique. Cialdini, Reno et Kallgren (1990) et Cialdini, Kallgren et Reno (1991) mettent en évidence la pertinence de cette théorie dans le contexte des déchets dans les lieux publics et montrent le lien entre norme et adoption du comportement.

Les approches normatives et cognitives sont les deux approches majoritaires lors de l'étude des comportements pro-environnementaux. D'autres recherches vont par ailleurs combiner plusieurs approches théoriques parmi celles citées ci-dessus, en tenant compte des variables les plus pertinentes pour leur étude empirique. En effet, les comportements peuvent résulter

de motivations multiples (Steg et Vlek, 2009). C'est le cas par exemple de la recherche d'Oreg et Katz-Gerro (2006) qui s'ancre dans deux modèles théoriques majeurs : la Théorie du Comportement Planifié (Ajzen, 1991) et la théorie Valeur Croyance Norme de Stern (2000). Les auteurs montrent que les valeurs postmatérialistes affectent l'attitude. L'attitude envers l'environnement, la menace perçue et le PBC ('*Perceived Behavioral Control'*) affectent à leur tour l'adoption de comportements pro-environnementaux, parmi lesquels le tri des déchets, une conduite écologique et la citoyenneté environnementale (participation à des manifestations pro-environnementales, contribution à des œuvres environnementales).

Malgré la richesse de ces travaux ancrés dans les théories cognitives et normatives, les approches présentent un certain nombre de limites qu'il convient de préciser et qui permettent d'ores et déjà d'orienter nos choix conceptuels.

Principales limites des théories cognitives et normatives

Steg et Vlek (2009) soulignent que bien que ces cadres théoriques permettent des avancées indéniables, il ne semble toujours pas clair à ce jour de savoir à quelle théorie recourir selon le contexte d'étude, ce qui avait déjà été énoncé par Bamberg et Schmidt en 2003. Il semble en tout premier lieu nécessaire d'approcher la consommation écologique par décision, et non comme une masse indifférenciée de comportements.

Par ailleurs, toutes les recherches mentionnées jusqu'ici font état des motivations individuelles qui influencent les comportements écologiques. Or, l'adoption de comportements écologiques ne dépend pas uniquement d'une volonté et d'une motivation individuelles. Deux éléments majeurs n'ont pas été suffisamment pris en considération dans les recherches passées : les facteurs contextuels et le rôle de l'habitude (Steg et Vlek, 2009). Tout d'abord, les facteurs contextuels n'ont pas été étudiés de manière systématique dans les recherches précédentes, alors que ceux-ci peuvent faciliter ou contraindre l'adoption de comportements écologiques. Il s'agit dès lors de tenir compte des infrastructures physiques, des technologies ou encore des attributs des produits commercialisés (Vining et Ebreo, 1992). La théorie du comportement planifié n'intègre par exemple dans son cadre théorique que les perceptions individuelles de ces facteurs contextuels.
Une seconde limite aux approches théoriques actuelles réside également dans le fait qu'elles considèrent les individus comme faisant des choix raisonnés. Or, dans bien des cas de consommation, l'habitude entre en jeu dans les comportements adoptés, et ces derniers deviennent soumis à des processus cognitifs automatiques, faisant intervenir le concept d'habitude.
Alors, si l'on se penche plus particulièrement sur le contexte du tri des déchets, considéré comme un comportement routinier et non plus raisonné (Barr et Gilg, 2006), l'approche par l'attitude étudiée seule est limitative de l'explication de l'adoption des comportements. Grâce à l'attitude, l'individu se forge un comportement et dans un second temps, il l'automatise. Le tri des déchets relève d'un caractère automatique et routinier, où les processus conscients s'effacent au profit de processus inconscients chez l'individu.

Pour toutes ces raisons, nous faisons le choix d'écarter les théories cognitives et normatives de notre réflexion, qui portent intérêt à l'attitude et la norme pour expliquer l'intention du tri. Nous souhaitons explorer plus précisément le caractère habituel du comportement. Les cadres théoriques ayant intégré l'habitude sont explorés dans le point suivant.

3. L'approche par l'habitude

On relève dans la littérature une approche théorique supplémentaire en psychologie environnementale, quoique moins développée que les autres approches théoriques pour expliquer l'adoption de comportements écologiques : l'approche par l'habitude (théorie du comportement interpersonnel, Triandis, 1977). Au même titre que la théorie du comportement planifié, la théorie du comportement interpersonnel est une théorie généraliste du comportement social, et tente également d'expliquer l'intention du comportement. La différence entre les deux réside dans l'importance accordée au niveau de conscience expliquant un comportement. Alors que la théorie du comportement planifié considère que les individus adoptent des comportements consciemment, Triandis (1977) suggère quant à lui que le niveau de conscience décroît si l'habitude explique la performance du comportement. L'ajout du construit habitude est ainsi légitimé pour prédire des comportements individuels.

3.1. Définition et caractéristiques

Le concept d'habitude fait référence à plusieurs définitions dans la littérature (Polites et Karahanna, 2013) (tableau 1) : un comportement automatique ayant un but (Verplanken et Aarts, 1999) ; un comportement qui est répété dans un contexte stable (Ouellette et Wood, 1998) ; un comportement rapide et précis (Carvajal, 2002), un comportement fréquemment performé qui est automatiquement déclenché par des signaux cognitifs (Bamberg, 2006), un comportement routinier (Ohly, Sonnentag et Pluntke, 2006) ou encore un état mental (Triandis, 1977).

Définition théorique	**Domaines d'étude**
Comportement automatique orienté vers un but « séquences apprises d'actes qui deviennent des réponses automatiques aux situations, et qui sont fonctionnelles dans l'obtention de certains buts ou effets désirés » (Verplanken et Aarts, 1999, p. 104) « les habitudes sont représentées comme des liens entre un but et des actions qui sont instrumentaux dans l'atteinte de ce but » (Aarts et Dijksterhuis, 2000, p. 54)	Choix du mode de transport (Verplanken et Aarts, 1999 ; Aarts et Dijksterhuis, 2000) Utilisation du préservatif (van Empelen et Kok, 2006) Consommation d'ecstasy (Orbell *et al.*, 2001) Comportements quotidiens routiniers (Verplanken et Orbell, 2003) Tri des déchets (Knussen et Yule, 2008)
Comportement répété dans un contexte stable « tendances à répéter des réponses dans un contexte stable » (Ouellette et Wood, 1998, p. 55)	Méta-analyse (Ouellette et Wood, 1998) Pratique sportive, lecture de journaux, regarder la télévision (Wood, Tam et Guerrero-Witt, 2005) Choix du mode de transport (Thøgersen, 2006)

« dispositions comportementales à répéter des actions dans des circonstances récurrentes » (Wood, Tam et Guerrero-Witt, 2005, p. 918)	
Comportement rapide, précis et sans effort « Une habitude est un comportement qui peut être performé rapidement, précisément et sans effort » (Carvajal, 2002, p. 10)	Tri de documents (Carvajal, 2002)
Comportements fréquemment performés, déclenchés par des signaux cognitifs « des séquences situation-comportement qui sont devenues automatiques, de telle sorte qu'elles sont déclenchées sans instruction » (Triandis, 1980, p. 204) L'habitude est « automatiquement activée par des signaux environnementaux sans aucune réflexion délibérée » (Bamberg, 2006, p. 823)	Choix du mode de transport (Bamberg, 2006) Consommation alimentaire (Saba et diNatale, 1999 ; Saba *et al.*, 1988 ; Saba, Vassallo et Turrino, 2000)
Comportement routinier	Tâches professionnelles fréquemment performées (Ohly, Sonnentag et Pluntke, 2006)
Etat mental « l'habitude est un état mental qui est conceptuellement distinct du comportement passé. Une personne pourrait performer un comportement de nombreuses fois et ne pas y penser comme une habitude, ou alors, elle pourrait performer le comportement seulement quelques fois et le considérer comme un rituel » (Triandis, 1980, p. 386)	Utilisation des préservatifs (Trafimow, 2000)

Tableau 1. Définitions conceptuelles de l'habitude (d'après Polites et Karahanna, 2013)

Verplanken et Aarts (1999, p. 104) définissent l'habitude comme des séquences apprises qui deviennent des réponses automatiques dans l'obtention de certains buts ou états. Pour Jager (2003), l'habitude est définie comme « des comportements qui sont performés avec le minimum d'effort cognitif » (Jager, 2003, p. 1). Le concept d'habitude comprend les actions qui sont performées de manière répétitive. Au-delà du caractère répétitif du comportement habituel, ce qui importe est que les habitudes déterminent automatiquement le comportement des individus, dans des situations stables, sous-tendant l'idée d'atteindre un but ou un état final (Ouellette et Wood, 1998 ; Jager, 2003). Trois caractéristiques majeures qualifient l'habitude : elle requiert un but pour être performée, l'action/ le comportement habituel est répété quand le résultat est satisfaisant et l'habitude est médiatisée par des processus cognitifs (Steg et Vlek, 2009). Il a été proposé par différents auteurs d'inclure dans le modèle du comportement planifié ce concept d'habitude, en y intégrant la variable de fréquence de

comportement (Triandis, 1980). Or, sur le plan conceptuel, il s'agit de différencier habitude et fréquence de comportement.

3.2. Habitude vs. fréquence de comportement et comportement passé

Ce concept d'habitude est bien souvent opérationnalisé par la fréquence de comportement et peut être ainsi entendu comme le nombre de fois que le comportement habituel a été performé par le passé (Triandis, 1980). Il a été montré dans la littérature que la mesure de la fréquence du comportement passé prédit l'adoption d'un comportement futur, et ce de manière plus fiable que les antécédents connus du comportement (attitude et intentions) (Ouellette et Wood, 1998). Mais, introduire la fréquence de comportement passé comme antécédent au comportement n'est pas pertinent car « la fréquence de comportement est un construit qui n'a aucune valeur explicative » (Verplanken et Orbell, 2003). Il existe en effet une variance résiduelle entre les mesures du comportement passé et futur, qui suggère l'influence d'autres variables non prises en considération dans le modèle. Ce point a été largement débattu : il est impossible de confondre fréquence de performance du comportement et habitude (Verplanken, 2006 ; Knussen et Yule, 2008 ; Steg et Vlek, 2009), renvoyant à deux concepts distincts. L'habitude renvoie à la notion d'objectif à atteindre, associée aux actions à réaliser pour atteindre ce but. Verplanken (2006) a également démontré empiriquement que l'habitude varie indépendamment de la fréquence de comportement ; l'auteur a en effet manipulé l'intensité de l'habitude en gardant constante la fréquence de comportement. Par contre, comme le souligne Jager (2003, p. 2), « Plus un comportement habituel est fréquemment performé, plus le processus de choix sera automatisé ». Les deux concepts, fréquence de comportement et habitude, sont donc bien liés, mais l'un ne saurait se substituer à l'autre. Enfin, il semble évident au vu des définitions des concepts que la fréquence de comportement va déterminer la formation de l'habitude. L'habitude se confond donc avec la fréquence du comportement passé, ne permettant pas de restituer conceptuellement le caractère habituel d'un comportement.

3.3. Opérationnalisation du concept

Concernant la question de la mesure du concept d'habitude, comme habitude et fréquence de comportement passé ont longtemps été confondus dans la littérature (Ouellette et Wood, 1998 ; Verplanken et Aarts, 1999), l'habitude a souvent été mesurée par la fréquence de comportement passé. Dans ce cas, les fréquences de comportements passés (sur base

déclarative des répondants) a été utilisée, par exemple sous la forme de l'item suivant : « Combien de fois par le passé avez-vous utilisé la ceinture de sécurité » ?

Par la suite et tenant compte des différences conceptuelles soulignées précédemment, une mesure de l'habitude, indépendamment de la fréquence du comportement passé, a été mise au point. La mesure de l'habitude se fait grâce à la méthode développée par Verplanken *et al.* (1994) et qui se nomme : « script-based habit measure ». Les scripts « réfèrent à des structures cognitives idiosyncratiques qui représentent les associations entre les comportements et les buts dans des contextes spécifiques » (Verplanken et Orbell, 2003, p. 7). Les répondants font concrètement face à des situations habituelles et doivent indiquer le plus rapidement possible le comportement qu'ils associent avec la situation donnée. Par exemple, cette mesure s'est effectuée dans le cas du transport et il a été demandé aux participants de choisir le plus rapidement possible le mode de transport qu'ils choisiraient en fonction de dix situations données (entre lieu de travail – domicile ; entre université – maison) (Bamberg et Schmidt, 2003). Cette mesure permet ainsi de mesurer la force de l'habitude. Cette mesure de l'habitude reste critiquable car fortement associée à une mesure de fréquence du comportement passé (Verplanken et Orbell, 2003).

D'autres mesures ont été mises au point, en demandant directement aux participants la force du caractère habituel de leur comportement. Mais ces mesures auto-déclarées posent de sérieuses limites : il est demandé aux participants de donner une estimation de fréquence de comportement et une indication de la force de l'habitude dans la même question, ce qui induit une confusion à nouveau entre les concepts de fréquence de comportement et habitude. Cette mesure s'avère peu fiable et imprécise sur le plan statistique (Verplanken et Orbell, 2003). De plus, elle est limitée compte tenu du phénomène de désirabilité sociale.

L'habitude a été étudiée par exemple dans le contexte du choix de mode de transport, qui est d'ailleurs le contexte le plus étudié en consommation environnementale (Aarts, Verplanken et Van Knippenberg, 1998 ; Aarts et Dijksterhuis, 2000 ; Gärling, Fujii et Boe, 2001 ; Bamberg et Schmidt, 2003). Mais les résultats ne s'avèrent que peu concluants, limités par une définition peu précise du concept même d'habitude.

Dans le contexte du tri des déchets, nous retenons la recherche de Knussen et Yule (2008). Ils concluent sur le fait que la mesure du comportement passé (Ouellette et Wood, 1998) ne permet pas d'expliquer le comportement routinier du tri des déchets. Les auteurs montrent par ailleurs qu'un manque d'habitude révèle une habitude alternative (comme par exemple jeter les déchets dans les containers publics de tri). Enfin, le tri des déchets faisant référence à différents comportements (trier, laver ou encore entreposer), il peut s'avérer difficile de

mesurer l'habitude de tri comme un comportement unique ; il faudrait plutôt démultiplier les mesures pour chaque étape concernée.

Nous présentons ci-après une synthèse du concept d'habitude développé en psychologie écologique.

Synthèse sur le concept d'habitude développé en psychologie écologique :

- Le concept d'habitude est réduit sur le plan empirique à la fréquence des comportements passés. Or, il existe une distinction théorique entre ces deux concepts.
- L'habitude est en conséquence bien souvent mesurée comme une fréquence de comportement, adoptant par-là la fréquence de comportement passé comme un proxy à l'habitude. Cette mesure ne reflète donc pas l'habitude à proprement parler sur le plan théorique.
- La notion de fréquence a peu d'intérêt dans notre contexte de recherche du tri des déchets, puisque ce comportement est par définition un comportement routinier, censé être performé de manière continue et régulière et non par intermittence. Mesurer une fréquence n'est donc que peu pertinent dans ce contexte particulier.

Les contours tant théoriques que la question de la mesure de l'habitude telle que mise en avant dans les recherches en consommation environnementale semblent être encore flous. Pour les raisons mentionnées ci-dessus, nous n'aurons pas recours à ce courant de recherche théorique sur l'habitude pour expliquer le tri des déchets dans les familles. Par ailleurs, ce concept d'habitude fait face aux limites mentionnées précédemment dans les autres courants théoriques, et s'entend à nouveau sur le plan individuel, en excluant une perspective plus large de compréhension du phénomène. Sur le plan méthodologique, on se heurte à nouveau à un construit qui se mesure par des comportements auto-déclarés des individus. Enfin, dans le cadre du tri des déchets, une mesure de l'habitude est peu pertinente compte tenu du caractère routinier de ce comportement. Il serait par contre intéressant de mesurer la force de l'habitude par la mesure des fréquences de comportements passés.

Se pose dès lors la question d'autres disciplines ayant approché l'habitude ou la routine sur le plan académique.

Conclusion chapitre 1

Les comportements écologiques ont été largement étudiés dans une perspective individuelle, oubliant largement l'unité d'analyse collective ou d'autres approches comme la situation. Ainsi, on relève une prépondérance de l'étude des variables individuelles pour prédire l'adoption de comportements écologiques par l'individu. Par ailleurs, l'attitude environnementale (PPE) joue un rôle crucial dans l'étude de tels comportements (dont le tri des déchets) avec des résultats mitigés. Quatre points importants sont relevés dans la littérature sur la consommation écologique qui nous permettent de poursuivre notre réflexion théorique et d'effectuer les choix théoriques les plus à même de construire notre problématique.

1. *L'individu et ses caractéristiques pour décrire/prédire le comportement de consommation environnemental*

Nous concluons sur des recherches empiriques foisonnantes au niveau individuel. Nous avons vu le manque de consensus dans les recherches pour déterminer et caractériser le consommateur écologiquement responsable. Certains auteurs argumentent que pour réduire les risques environnementaux, via une consommation écologique, les individus se doivent d'être plus informés des dangers écologiques (Hansen et Schrader, 1997). Mais un consensus n'est pas trouvé entre les chercheurs, car certains doutent du fait qu'un consommateur averti et informé soit plus à même de réduire son impact environnemental (Van Dam et Apeldoorn, 1996).

Par ailleurs, les mesures de l'intention du comportement via la PPE sont pour le moins décevantes dans leurs prédictions et ne trouvent pas consensus au sein de la communauté scientifique (Kilbourne et Beckmann, 1998). Les théories cognitives ne semblent alors pas être les cadres d'analyses les plus pertinents, ou en tous cas complets, pour comprendre l'adoption de comportements écologiques par les individus-consommateurs au sein d'une société (Dolan, 2002), car trop restrictifs à l'individu dans leurs approches de compréhension des comportements écologiques. Certains avancent alors la nécessité de prendre conscience au niveau individuel des relations entre les actions menées par les institutions économiques et politiques et la dégradation environnementale (Kilbourne, McDonagh et Prothero, 1997). La nécessité d'étendre le cadre conceptuel au-delà des caractéristiques mêmes de l'individu semble se confirmer, comme l'avaient déjà suggérés Kilbourne et Beckmann en 1998.

Par ailleurs, certains comportements semblent plutôt relever d'un comportement collectif. Par exemple, le tri des déchets concerne un foyer tout entier et pas seulement des individus isolés.

Une prise en considération d'un niveau d'analyse collectif est alors à envisager en consommation environnementale.

Le cadre général du comportement est également à envisager. Dès 1981, le *Journal of Consumer Research* consacrait un numéro spécial aux préoccupations environnementales, et particulièrement à la consommation d'énergie dans le cadre de la consommation privée. Verhallen et Van Raaij (1981) partent du constat énoncé précédemment : le lien entre attitude et comportement demeure faible et il ne permet pas d'expliquer les comportements pro-environnementaux actuels dans les familles. Ce qui les amène à se pencher sur le comportement des ménages en vue d'expliquer l'adoption de comportements énergétiques durables. Les caractéristiques de la maison ainsi que les comportements en matière énergétique des membres de la famille sont les meilleurs prédicteurs dans l'adoption de tels comportements. En effet, le comportement des individus rapporté explique 26% de la variance de l'utilisation de l'énergie, les caractéristiques de la maison 24% tandis que les variables sociodémographiques n'ont pas d'effet et que les attitudes n'en ont que très peu. Il apparaît donc pertinent lors de l'étude des comportements environnementaux de tenir compte non seulement des comportements en tant que tels, mais également d'autres variables possibles, peu explorées jusqu'à présent dans la littérature, comme ici les caractéristiques de la maison. Ritchie, McDougall et Claxton (1981) ont quant à eux étudié la consommation énergétique des foyers canadiens mais également leur consommation de carburant. Outre les variables attitudinales et sociodémographiques, ils ont inclus dans leur modèle le comportement en matière de consommation énergétique et de carburant, ainsi que les caractéristiques des véhicules. Ils rejoignent les conclusions de Verhallen et Van Raaij (1981) en ce sens que les variables attitudinales et sociodémographiques sont de piètres explicatifs à la consommation. Ils soulignent par contre les corrélations positives fortes entre les caractéristiques des véhicules et la consommation de carburant, laissant ici entrevoir l'intérêt de prendre en compte les objets et plus largement l'espace et l'agencement de la maison dans l'étude des comportements environnementaux relevant de la sphère privée. Ces auteurs sont pionniers dans leur réflexion, en ce sens qu'un déplacement du focus de l'individu à la situation est envisagé conceptuellement et supporté empiriquement.

Alors que ces auteurs font état de la situation et non plus uniquement de l'individu, il est tout à fait possible d'envisager un élargissement du cadre d'analyse du tri à des variables situationnelles ou encore matérielles (caractéristiques de l'habitat, les objets du tri…).

2. Des comportements écologiques associés à des actes raisonnés.

Toutes ces recherches se focalisant sur les comportements des individus les considèrent comme des actes raisonnés, justifiant par-là le recours aux théories de l'action raisonnée et du comportement planifié. Or, il est également utile de comprendre les actes quotidiens et habituels au même titre que les actes raisonnés (Bagozzi, 1989). Selon le comportement écologique étudié, il s'agit de prendre en considération cet élément, car certains comportements écologiques relèvent d'une routine de consommation, et leur étude *via* le concept d'attitude est limitée : « le modèle [de l'attitude] explique les actions raisonnées (par exemple, la résolution de problèmes), mais pas les *actions irraisonnées* (par exemple, les achats habituels […]) » (Bagozzi, 1989, p. 71), suggérant ainsi le recours à d'autres cadres théoriques possibles. Steg et Vlek (2009) notent d'ailleurs la rareté des approches par l'habitude ou la routine. Ce concept semble à l'heure actuelle mal défini dans ses contours conceptuels et opérationnels et fait écho à plusieurs définitions différentes (Polites et Karahanna, 2013) : comportement automatique orienté vers un but, comportement répété dans un contexte stable, comportement rapide et précis, comportement pratiqué fréquemment qui est automatiquement déclenché par des signaux cognitifs, comportement routinier ou encore état mental.

3. Des recherches portant sur la consommation environnementale vs. un contexte spécifique

Conceptuellement, une autre limite est liée aux comportements des individus eux-mêmes. Quels comportements sont expliqués? Précisons que ce ne sont pas les comportements qui sont expliqués, mais bien les intentions de comportements, dans la grande majorité des cas. Les modèles actuels « néglige(nt) les processus conduisant à la performance comportementale, à la réalisation d'un but ou aux conséquences d'un résultat » (Bagozzi, 1989, p. 71).

Par ailleurs, sur la nature même des comportements, des recherches empiriques mesurent plusieurs intentions de comportements simultanément. C'est le cas par exemple de la recherche de Zimmer, Stafford et Royne-Stafford (1994) qui s'intéressent autant aux préoccupations face aux déchets, à la santé, à la vie animale et végétale. Balderjahn (1988) a étudié de manière simultanée les comportements relatifs à l'isolation de la maison, les économies d'énergie, l'achat et l'utilisation de produits écologiques, et l'utilisation responsable de la voiture. Ses conclusions restent critiques sur un pouvoir prédictif de la PPE sur l'intention du comportement. Cette problématique avait déjà été soulevée par Van Liere et Dunlap (1981) qui notaient que la PPE ne pouvait pas expliquer une intention ou un

comportement environnemental général, considéré comme un tout indivisible. Ce résultat est confirmé par Stern (2000) ; ainsi mesurer la PPE doit se faire selon le comportement étudié. Sur le plan méthodologique, cette limite soulignée est essentielle puisqu'elle implique de limiter l'étude à un comportement écologique plutôt que plusieurs conjointement. En effet, si pour le chercheur certains comportements sont indéniablement liés à la protection de l'environnement (comme le tri des déchets) cela est parfois loin d'être évident pour certains individus consommateurs (Giannelloni, 1998). Les auteurs mettent donc en évidence le fait de n'étudier qu'un comportement écologique (Giannelloni, 1998 ; Stern, 2000). Cette recommandation fait particulièrement sens pour les recherches fondées sur les modèles théoriques de l'attitude. Il semble effectivement difficile de concevoir qu'un individu ait une mesure de l'attitude cohérente parmi plusieurs comportements de consommation écologique parfois très différents. Nous suivons cette recommandation et proposons dès lors de nous intéresser plus précisément au comportement de tri des déchets, qui, comme souligné en introduction, représente un enjeu majeur environnemental pour notre société.

4. La particularité du tri : son caractère imposé et collectif

Alors que les recherches présentées jusqu'ici tentent d'expliquer un comportement individuel ou plus précisément une intention de comportement, elles ne trouvent pas de consensus clair dans leurs résultats. Malgré tous les raffinements ou la multiplication des variables dans les modèles théoriques, beaucoup de contradictions sont relevées. Qui plus est, un décalage est exprimé en consommation environnementale entre l'intention et le comportement de l'individu (Kollmuss et Aygeman, 2002). Toutes les recherches posent la question de savoir pourquoi les individus trient ou non leurs déchets. Or cette question même est problématique dans le sens où le tri des déchets est imposé par les Pouvoirs Publics et non pas issu d'une volonté individuelle, donc tous les individus trient (avec des nuances en termes d'engagement ou d'efficience). Essayer d'expliquer le tri des déchets comme un comportement individuel ne saurait dans cette perspective amener des résultats concluants. Il semblerait qu'étudier ce comportement imposé à l'échelle collective et non plus uniquement individuelle pourrait amener des éclaircissements quant à la performance du tri. Dans cette perspective conceptuelle, le tri relève d'une pratique sociale imposée aux foyers. Lors de l'étude d'une pratique sociale, le cadre d'analyse retenu est celui de la théorie de la pratique sociale. Le niveau d'analyse est la pratique portée par l'individu. Nous explorons ci-après le tri comme pratique sociale et argumenterons de la pratique portée par la famille dans le chapitre 3.

En synthèse, les cadres d'analyse théoriques actuels de la consommation écologique (dont tri des déchets) se sont focalisés sur :

- ➔ Une prépondérance des variables individuelles pour expliquer les comportements écologiques. Des modèles théoriques qui ne sont par ailleurs pas suffisamment explicatifs de l'adoption des comportements (Bamberg et Schmidt, 2003).
- ➔ Des cadres d'analyse qui tentent d'expliquer des actes raisonnés (par les concepts d'attitude), laissant de côté une compréhension possible des comportements routiniers (Bagozzi, 1989).
- ➔ Un groupe de comportements écologiques vs. un comportement écologique précis (Giannelloni, 1998 ; Stern, 2000).

Nous faisons le choix dans cette recherche doctorale de nous pencher sur un comportement écologique précis, le tri des déchets. Pratique sociale imposée par les Pouvoirs Publics aux foyers, nous cherchons à dépasser le niveau d'analyse individuel pour se pencher sur les comportements de consommation familiaux. La théorie de la pratique sociale permet l'étude de telles pratiques tout en rendant compte du caractère routinier de la pratique étudiée.

Chapitre 2. Renouveler l'approche de la consommation écologique par la Théorie de la Pratique Sociale

Le tri des déchets relève d'un comportement routinier et automatique (Barr et Gilg, 2006). Il est peut-être moins présent à la conscience que d'autres comportements écologiques (comme l'achat de produits écologiques). Nous avons exposé dans le chapitre précédent les limites de l'étude des variables individuelles pour prédire de l'adoption du comportement. Par ailleurs, la faiblesse théorique du concept d'habitude développé dans la théorie du comportement interpersonnel de Triandis (1977) a été soulignée.

Nous proposons dans ce chapitre de s'extraire du cadre d'analyse centré sur l'individu et d'envisager une approche par la théorie de la pratique sociale, centrée sur le comportement. La réflexion est dès lors non plus sur l'individu mais sur la situation en elle-même à l'instar des travaux de Verhallen et Van Raaij (1981) ou Ritchie, McDougall et Claxton (1981). L'objectif de ce chapitre est de mettre en avant la théorie de la pratique sociale comme cadre théorique possible de cette recherche sur la pratique du tri des déchets.

Tout d'abord, d'après Reckwitz (2002), la pratique est un « type de comportement routinier qui est composé de plusieurs éléments interconnectés les uns aux autres : activités physiques, activités mentales, les choses et leur utilisation, la connaissance dans la forme de compréhension, le savoir-faire, les états de l'émotion et la connaissance motivationnelle » (p. 249).

Par ailleurs, la théorie est susceptible de comprendre les comportements des individus en interaction avec le monde social. Les pratiques sont à l'intersection entre le niveau microsocial (interactions entre les individus) et le niveau macrosocial, collectif (des macrostructures – économiques, législatives, environnementales, historiques, culturelles, technologiques – qui permettent aux individus de se construire) (Schatzki, 1996 ; Dolan, 2002). L'individu est dépassé pour centrer la réflexion théorique sur le comportement en lui-même.

Ce chapitre est organisé de la manière suivante. Une première section présente l'émergence de la théorie dans le courant de la sociologie, mettant en évidence la manière dont elle considère la place du social dans l'action humaine. La seconde section a pour objectif de retracer les contours de la construction même du concept de pratique. Une troisième section présente l'utilisation de la pratique dans l'étude de la consommation, et plus particulièrement dans la consommation environnementale.

Section 1. Quelle compréhension du social ?

Situer le social en sciences sociales est une question récurrente et ne donne pas lieu à un champ de recherche unifié autour d'une conception unique. Ces conceptions différentes naissent des dualismes entre agent et structure, entre individualisme et structuralisme ou encore entre objectivisme et subjectivisme (Giraud, 2004). Autant de grandes questions qui marquent l'histoire des sciences sociales.

Nous retraçons dans ce point quelques uns des grands courants de pensée qui se sont attachés à la compréhension du social. La vision est interdisciplinaire et les influences proviennent de la sociologie, de l'anthropologie ou encore de la philosophie. Ces courants se différencient entre autres par la place du social permettant de comprendre l'action sociale et l'ordre social. L'objectif de cette section n'est ni une présentation exhaustive des courants de pensée, ni une présentation détaillée des théories développées par les auteurs de ces courants. Notre ambition est double : développer leur vision du social et leur influence éventuelle dans la discipline du comportement du consommateur, comprendre l'émergence de la pratique comme unité du social en sciences sociales.

Il existe deux visions historiques du social : une première situe le social dans l'individu alors que la seconde situe le social dans le social lui-même.

1. Une vision individualiste du social

Trouvant ses origines dans la théorie du choix rationnel, la vision individualiste explique le social par les buts, les comportements intentionnels et rationnels des acteurs individuels. Cette vision est au cœur de la théorie du choix rationnel, théorie de l'action orientée vers le but.

En sciences sociales, le courant de pensée de l'individualisme y fait écho et notamment au travers des travaux de Max Weber (1864-1920). Ce dernier développe une sociologie centrée sur l'homme, où l'action individuelle est définie comme rationnelle par rapport à un but (Giraud, 2004). Dans la lignée des travaux fondateurs de Weber, la théorie de l'individualisme méthodologique, défendue par le sociologue Raymond Boudon (1934-2013), conçoit le social comme situé dans l'individu même. Il n'est cependant pas question dans cette théorie « d'attribuer à l'individu une information complète, un système de préférence tout à fait cohérent, ni une capacité de prévision rigoureuse » (Bourricaud, 1975, p. 583). L'individu n'est pas considéré comme un être rationnel, à l'instar de la théorie du choix rationnel. Mais il a une capacité de choix entre plusieurs buts, qu'il cherche à atteindre en fonction des moyens dont il dispose. Par ailleurs, le point de vue de l'acteur est pertinent pour

l'analyse des processus sociaux qui peuvent être expliqués par l'agrégation de choix individuels et de préférences exprimés au travers des comportements.

Cette vision individualiste du social a influencé et continue d'influencer les travaux en comportement du consommateur. Les théories de l'action raisonnée et du comportement planifié, développées par Ajzen et Fishbein (Fishbein et Ajzen, 1975 ; Ajzen, 1991), considèrent les agents comme rationnels et ayant une intentionnalité.

2. Expliquer le social par le social

Une seconde école s'intéresse aux normes et aux valeurs collectives d'une société pour expliquer l'action. L'auteur fondateur de ce courant de pensée est Emile Durkheim (1858-1917). Dans son ouvrage « Les règles de la méthode sociologique » (1988 [1895]), Emile Durkheim présente sa thèse sur la nature du social. Il ne rejette pas l'existence de facteurs individuels qui déterminent les actions des individus. Cependant, il critique cette approche du social et conteste que celle-ci soit suffisante à elle-seule pour expliquer les comportements des individus[11]. Il défend l'idée que le social existe de manière indépendante de la conscience que nous pouvons en avoir. C'est « un fait qui s'impose à nous ». Dans cette perspective, « le fait social est un fait extérieur à la volonté des individus, et irréductible à toute psychologie individuelle » (Giraud, 2004, p. 44).

Sa pensée et sa conception du social influencent le courant de pensée fonctionnaliste, qui apparaît dans les années 1930, mais qui connaitra un réel essor dans les années 1960 sous l'impulsion des travaux de Talcott Parsons [12] (1902-1979). Ce dernier souligne l'interdépendance fonctionnelle (ou la fonctionnalité) entre les normes et les situations. En cela, il s'inspire de la conception de Durkheim pour expliquer le social.

Cette approche qui consiste à expliquer le social par le social s'accompagne de critiques, et notamment de la part des interactionnistes et des structuralistes. Ces derniers replacent les agents sociaux au cœur de leur réflexion, au travers de leurs interactions, de leurs discours ou encore de leurs pratiques.

[11] En ce sens, Durkheim répond à l'anthropologie naturaliste dominante dans les années 1870 en sciences sociales, qui avance l'idée que les faits peuvent s'expliquer en termes biologiques, dont de manière dépendante à l'individu et ses caractéristiques.

[12] Son premier ouvrage « The Structure of Social Action » paraît en 1937 et a pour objectif de poser les fondations de sa pensée en faisant une lecture des travaux anthropologiques de Manilowski, orientée vers l'idée d'une fonctionnalité des normes par rapport aux structures d'action (Giraud, 2004).

3. Une lecture interactionniste du social

Alors que pour le fonctionnalisme, le « social est donné » au travers des normes de la société, il n'en est rien pour les interactionnistes, qui conçoivent le social comme une construction au travers des interactions entre individus (Giraud, 2004). En conséquence, les normes ne sont plus centrales pour expliquer le social et ne sont plus qu'une dimension qui contribue à la construction de celui-ci. L'ordre social évolue dès lors au gré des transformations qui résultent des interactions entre les acteurs sociaux. L'origine de la pensée interactionniste remonte à Herbert Blumer (1900-1987) (école de Chicago). Blumer (1969) met en avant que (1) l'individu agit en fonction de ce qui fait sens pour lui. (2) Ce sens provient des interactions que l'individu a avec autrui. (3) Le sens peut être modifié selon l'interprétation que l'individu fait dans une situation particulière (Blumer, 1969).

L'interactionnisme est un courant en lien avec la phénoménologie d'Alfred Schütz (1899-1959) et l'ethnométhodologie développée par Harold Garfinkel (1917-2011).

Schütz (1967) considère les sciences sociales comme sciences de la culture, dans le sens où celles-ci développent une dimension culturelle et permettent de donner un sens à l'action individuelle. Sa conception du social se veut microsociologique, basée dans les structures mentales conscientes de l'individu, sans pour autant nier le poids culturel joué par la société sur chacun de ses membres (Giraud, 2004).

En comportement du consommateur, Thompson, Locander et Pollio (1989) reprennent dans leur analyse de la consommation la dimension cognitive du consommateur au cœur de la pensée phénoménologique, tout en critiquant cette approche en mettant l'accent sur l'expérience et le vécu des consommateurs (Thompson, Locander et Pollio, 1989). L'individu produit des actions sociales qui ne sont pas indépendantes de l'environnement dans lequel elles sont produites. Ces actions n'ont de sens que dans leur contexte. En ce sens, les chercheurs mettent l'accent sur l'analyse des discours des individus, mettant en évidence le sens de leurs actions.

Quant à l'ethnométhodologie développée par Garfinkel (1967), l'objectif consiste à comprendre les méthodes que les individus utilisent pour organiser leur vie quotidienne et ainsi donner sens à leurs actions. Cette démarche de l'ethnométhodologie contribue à influencer les travaux en comportement du consommateur et notamment l'ethnomarketing (Desjeux, 1990 ; Badot *et al.*, 2009). Dans cette vision, la consommation est approchée par une vision anthropologique, c'est à dire une analyse culturelle des phénomènes observés (Sunderland et Denny, 2007).

Le point commun entre ces courants de recherche sur l'interactionnisme est l'approche phénoménologique et compréhensive de l'action sociale. Les individus construisent le sens de leurs actions grâce à l'interaction avec autrui et ce sens est délivré grâce aux discours des individus. L'analyse de ces discours donne lieu à une interprétation de type herméneutique dans le but de restituer les significations socialement et culturellement partagées des expériences des consommateurs. Dans cette idée, Thompson, Locander et Pollio (1989) montrent comment le vécu du consommateur est révélé dans les points de vue culturels du consommateur. Le langage est donc au cœur de l'approche herméneutique ; il permet à l'individu de décrire sa vérité. En comprenant le texte produit grâce à l'herméneutique, ce texte peut être « traduit » (Gadamer, 1960).

4. Une lecture structuraliste du social

Au contraire de l'interactionnisme, le structuralisme défend l'idée que le détour par l'individu s'avère inutile pour comprendre le social. Le social est expliqué par la structure (Giraud, 2004). Le structuralisme a pour objectif de mettre en évidence les structures qui sont inconscientes et se démarque en cela du courant interactionniste qui met en avant la conscience comme explicative du social. Par ailleurs, la structure n'a pas de contenu distinct, elle est le contenu même, organisée logiquement. En ce sens, elle s'oppose au fonctionnalisme (Giraud, 2004).

Le structuralisme trouve son origine dans l'œuvre de Ferdinand De Saussure (1857-1913) dans le « Cours de Linguistique Générale » (1916). La langue est ici mise en avant comme un système dans lequel les éléments ne sont définissables que par les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres. L'ensemble de ces relations forme la structure.

Ce fondement de structure sera repris dans les travaux de l'anthropologue Levi-Strauss (1908-2009) dans son ouvrage paru en 1949 – Les Structures Elémentaires de la Parenté –, qui contribue à développer les recherches qualifiées de structurales. Sa contribution majeure est de considérer la parenté comme le « langage », dans le sens où elle assure entre les individus du groupe une forme de communication. De ce courant du structuralisme tel qu'argumenté par les travaux fondateurs de Levi-Strauss et De Saussure naissent les travaux de la sémiotique de Roland Barthes. En marketing, ce courant de pensée aura des répercussions importantes et notamment grâce aux apports de Jean-Marie Floch, via le carré sémiotique, introduit en 1989[13].

[13] Jean Marie Floch contribue au rapprochement des disciplines du marketing et de la sémiotique dans son article « La contribution d'une sémiotique structurale à la conception d'un hypermarché » paru dans *Recherche et Applications en Marketing* en 1989.

5. Le 'tournant pratique'

Le point de vue anthropologique de Levi-Strauss considère des agents libres de la structure ; le social s'expliquant par les signes, le langage qui est extérieur aux individus. Cette vision du social trouve critique auprès de sociologues contemporains comme Giddens et Bourdieu. En comparaison avec la pensée de Levi-Strauss, qui n'envisage pas les agents comme agissant au travers de la structure ni même comme la structure elle-même, Giddens et Bourdieu mettent en avant la dualité entre agent et structure et le caractère indissociable des deux. Tous deux argumentent l'existence d'une structure intermédiaire, par laquelle l'action sociale peut s'expliquer et qui tente une réconciliation entre les dichotomies classiquement énoncées en sciences sociales. Le but de leur recherche est de comprendre la constitution et la reproduction de la vie sociale ainsi que de souligner les mécanismes qui y sont sous-jacents. Tous deux rejettent la conception de Durkheim et sa conception du social comme extérieure aux acteurs sociaux. Même si des contraintes pèsent sur les individus, ces derniers peuvent agir au travers de leurs pratiques et ainsi reproduire, voire transformer les systèmes sociaux (Bourdieu, 1980 ; Giddens, 1987).

Tant Giddens que Bourdieu emploient une terminologie différente de celle jusqu'alors employée dans les sciences sociales pour nommer l'action individuelle. Ils utilisent tous deux le terme de « pratiques ». C'est dans ces pratiques que le social peut être expliqué, par le biais de structures qui sont organisées. Là où les approches théoriques diffèrent réside en la nature même de cette structure qui définit la pratique[14].

Sur base de ces travaux fondateurs de Giddens et Bourdieu, et inspiré par la philosophie de Wittgenstein, Schatzki (1996) développe sa propre théorie de la pratique sociale. La différence majeure entre les auteurs se situe dans la conception même de la structure de la pratique.

A l'instar de ses prédécesseurs ayant travaillé sur la pratique, Schatzki (1996) n'envisage pas le social dans les qualités mentales, ni dans le discours ou l'interaction. Le social est situé dans les pratiques. Les pratiques semblent se former autour d'un intérêt du quotidien, voire de la routine. Il faut clarifier d'ailleurs la notion de « pratique ». La pratique au singulier est un terme représentant l'action humaine dans son ensemble. La pratique dans le sens d'une

[14] Nous argumenterons de manière plus approfondie de ces différences entre Giddens et Bourdieu dans la section suivante, dans la réflexion menée sur la construction de la pratique sociale.

théorie des pratiques sociales est différente, car c'est un type de comportement routinier et qui est constitué de plusieurs éléments connectés les uns aux autres (formes d'activité, activités mentales, états d'émotion…) et « ces activités mentales conventionnelles de compréhension, de savoir-faire et de désirer sont des éléments et qualités nécessaires d'une pratique dans laquelle les individus participent, et non pas les qualités de ces individus » (Reckwitz, 2002, p. 250). **Une pratique est donc une manière routinière dont les corps et objets bougent, les choses sont décrites et donc le monde compris**. Une pratique est sociale, puisque c'est un type de comportement et de compréhension qui apparaît à différents endroits et moments et qui est transporté par des corps et esprits différents. Turner (1994) étend les frontières de la pratique en la définissant comme « une famille large de termes utilisés de manière interchangeable avec « pratiques », parmi eux « tradition », « connaissance tacite », « paradigme », ou encore « présuppostion » (Turner, 1994).

Sur les traces de Schatzki (1996), de nombreux travaux envisagent d'expliquer des pratiques collectives routinières. Shove est l'un des auteurs de référence dans la discipline de la sociologie. Ses travaux, qui seront détaillés dans les sections suivantes mettent l'accent sur la routine de consommation en lien avec les objets qui structurent les pratiques, dans une approche macrosociale de la consommation (Shove et Pantzar, 2005 ; Hand et Shove, 2007).

Les recherches en marketing plaçant au cœur de leur analyse la pratique plutôt que les qualités individuelles sont récentes et rares. Elles se limitent essentiellement aux travaux de Schau, Muňiz et Arnould (2009) sur la création de valeur dans les communautés de marque ou encore Arsel et Bean (2013) sur le rôle du goût dans les pratiques de design intérieur. Ces recherches seront détaillées et explicitées dans la section 3 de ce chapitre.

On souligne une forte influence de la pensée structuraliste dans les travaux portant sur la pratique, en ce sens qu'elle cherche une réconciliation entre les perspectives individualistes et holistes du social, question largement débattue en sciences sociales. L'intérêt porté à l'existence d'une structure intermédiaire comme place du social constitue l'essence même du champ théorique de la pratique.

Conclusion section 1

La théorie de la pratique, ou pour être plus exact, les théories pratiques, sont issues de sciences sociales et reçoivent en conséquence une influence sociologique et philosophique importante. Elles se situent en rupture avec les courants de pensée individualiste et fonctionnaliste, en ce sens, qu'elles ne conçoivent le social ni dans la rationalité de l'acteur ni dans les normes de la société. Elles ont en commun avec les courants de pensées interactionniste et structuraliste une compréhension du social situé dans des structures symboliques collectives, mettant en avant le côté tacite, implicite et inconscient de la connaissance. Cependant, elles diffèrent dans la conceptualisation même de ces structures symboliques de la connaissance. Alors que les courants interactionniste et structuraliste conçoivent le social dans l'esprit individuel, les discours ou encore les interactions entre individus, les théories pratiques situent le social dans les pratiques elles-mêmes, régies par une structure qui permet de l'organiser. La structure inclut des éléments permettant de comprendre les actions humaines dans la société. Dans cette perspective, tant la structure sociale que l'agence individuelle sont prises en considération.

Ces théories pratiques naissent d'auteurs qualifiés de « structuralistes », principalement Bourdieu et Giddens. Forts de cette vision « pratique » pour expliquer l'action sociale, ils cherchent à répondre à des questions jusqu'alors non résolues en sciences sociales. Ils ont notamment pour ambition de réconcilier les approches individualistes versus holistes classiquement exprimées en sciences sociales. Par ailleurs, les applications de la théorie de la pratique peuvent concerner tant la compréhension des aspects quotidiens (Bourdieu, 1980), que les activités structurées dans des contextes institutionnels (Rouse, 2001). Et Turner (1994) de critiquer l'utilisation du terme 'pratique' pour résoudre des problèmes récurrents en sciences sociales. Rouse (2001) va jusqu'à questionner la cohérence théorique même du concept. Est-ce juste une mode intellectuelle n'ayant aucune signification conceptuelle ? Plus encore, ne regroupe t-on pas sous le même terme des confusions théoriques dans la conception du social ? Nous argumenterons dans les sections suivantes la portée théorique de cette approche pratique au travers notamment de la construction théorique de la pratique et sa portée dans les recherches menées en consommation.

Section 2. La construction de la Théorie de la Pratique Sociale

Plusieurs auteurs ont contribué à définir la pratique sociale. Parmi ces auteurs, trois se détachent dans leur apport à la pratique : Bourdieu, Giddens et Schatzki (Warde, 2005). Schatzki (1996) considère lui-même les analyses de Bourdieu et Giddens comme « les deux plus grandes et influentes analyses de la pratique » (p. 133).

Deux thèmes sont communs à la conception des théoriciens de la pratique. Le premier comprend la pratique comme un réseau spatiotemporel de comportements liés, le second considère la pratique comme une performance du comportement. Dans cette perspective, les pratiques qui sont ancrées dans des réseaux spatiotemporels n'existent qu'au travers de la performance individuelle des faires et dires qui composent la pratique. Pratique et comportement sont intrinsèquement liés (Schatzki, 1996).

Cette position centrale de la pratique accorde les auteurs sur l'existence d'une structure qui l'organise et qui gouverne ses performances. Les divergences entre les auteurs portent sur la nature même de cette structure.

Le philosophe Wittgenstein a eu une influence diffuse dans l'approche des concepts de règle et d'interprétation, mais également dans le rapport esprit et action. Nous commençons par présenter succinctement son apport dans la construction de la pratique. Sont détaillées successivement les visions de la structure qui organise et gouverne la pratique chez les trois auteurs les plus influents (Bourdieu, Giddens et Schatzki).

1. L'influence de Wittgenstein

Même si Wittgenstein n'a pratiquement « rien écrit directement concernant la nature des pratiques sociales » (Schatzki, 1996, p. 54), il a été d'une influence diffuse dans la construction de la pratique chez les théoriciens actuels de la pratique sociale.

Les apports essentiels de Wittgenstein dans la construction de la théorie de la pratique reposent sur quelques concepts qui ont contribué à inspirer les sociologues contemporains dans l'élaboration de la pratique sociale. Parmi ces concepts, on retrouve la notion de règle et de son interprétation ainsi que dans la dichotomie entre esprit et action.

Wittgenstein défend l'idée que les règles ne sont pas interprétables par l'individu. Même si chaque individu a la possibilité d'interpréter la règle, cette interprétation constituerait en soi une nouvelle règle, ouverte alors à des applications déviantes. Dans cette vision, la règle n'est pas possible à l'interprétation. Il s'agit de la recevoir et de lui « obéir » ou d'aller à son encontre. Le challenge est dès lors de savoir caractériser la manière de s'approprier la règle,

sans l'interpréter (Rouse, 2001). Ce point est sujet à critique par les théoriciens de la pratique : si agir en accord avec la norme équivaut à suivre une règle et que suivre la règle peut être fait correctement ou incorrectement, alors les règles rendent l'accord impossible entre l'action et la norme (Rouse, 2001).

Cette critique amène ainsi l'idée qu'il existe un niveau ou une dimension plus fondamentale exprimée chez les individus permettant une interprétation explicite de la compréhension de la règle. Emerge alors la pratique pour identifier le locus de cette compréhension ou compétence, qui rend possible le suivi de la règle, l'obéissance aux normes et l'articulation des significations.

A noter que l'existence de cette pratique comme lieu de la compréhension ou compétence va à l'encontre de la pensée behavioriste, suspicieuse d'une telle approche mentale ou intentionnelle. Pour les behavioristes, le comportement est conçu comme des mouvements publiquement observables, en contraste avec des représentations ou interprétations mentales de celui-ci. Le comportement se doit d'être décrit en des termes non intentionnels, non normatifs, de manière à ce que la vie sociale humaine puisse être caractérisée en termes empiriques stricts. Ainsi, lorsque le comportement est compris, les concepts faisant intervenir la conscience ou un état mental sont secondaires, voire non scientifiques (Howard, 1965 ; Skinner, 1974).

Dans cette perspective, l'apport de Wittgenstein est une tentative de réconciliation entre les approches de l'esprit et celles de l'action. Être un individu, c'est avoir un esprit et performer une action. Wittgenstein considère que ce qui est accompli par les activités mentales permet à l'individu d'articuler ses actions. Les phénomènes mentaux (comme croire, espérer, attendre et voir) sont des aspects de cet esprit. Ces aspects mentaux sont traduits en activités corporelles. Les activités du corps font référence aux manières de dire et d'agir mais également aux nuances fines du comportement, comme les manières de porter les choses ou les intonations de la voix. La structure de l'esprit est donc établie dans les pratiques et ne dérive pas de la nature intrinsèque des substances, des domaines ou attributs traditionnellement mis en avant dans les autres théories sociales. Même si les activités mentales et corporelles peuvent être d'origine biologique, elles et leurs interrelations sont pour grande partie instituées socialement.

Alors même que de nombreux théoriciens avancent l'idée d'une relation causale entre les activités mentales et corporelles, Wittgenstein défend l'idée que l'esprit est une collection sur les différentes façons d'être des objets, qui sont exprimées par les activités du corps (faires et

dires). Une seconde différence porte sur la conception de l'esprit dans les théories contemporaines : les activités du langage sont responsables des activités du corps. Pour Wittgenstein, le comportement et les expressions d'une part et la compréhension et le langage d'autre part sont réunis ensemble dans le concept de pratique sociale.

L'esprit réfère donc à la manière dont les choses se tiennent et sont articulées pour un individu. Ces points sont exprimés au travers des activités corporelles et formulés par le langage (état mental). L'esprit est donc constitué et porté au sein des pratiques, dans lesquelles les locutions mentales sont utilisées par les individus qui acquièrent la capacité à performer et à comprendre un certain nombre de comportements corporels (faires et dires).

Le corps joue ainsi un rôle central dans l'analyse wittgensteinienne de l'esprit. Le corps est une entité, qui au travers de ses gestes, dires et sensations, manifeste et signifie des états psychologiques (Schatzki, 1996).

Dans sa vision, Wittgenstein ne fait plus alors de distinction entre le dedans et le dehors de l'individu, mais rassemble les deux approches : tant les activités mentales, les attitudes intellectuelles que les actions sont des aspects à prendre en considération pour comprendre l'individu et son action. De plus, elles sont toutes les trois exprimées de la même manière par les dires et les gestes du corps. Les expressions du corps permettent d'unifier les différents aspects du corps et de l'esprit. Le corps est le lieu de l'esprit. Et le corps reflète l'esprit : « Le corps humain est la meilleure image de l'esprit humain » (Wittgenstein, in Schatzki, 1996, p. 54).

Les théoriciens de la pratique, s'inspirant de cette influence wittgensteinienne, mettent alors l'accent sur les performances « publiquement » accessibles et observables (dans une perspective behaviouriste) plutôt que des états mentaux seuls. Le but des théoriciens de la pratique est double : (1) ne pas éviter les locutions normatives ou intentionnelles et (2) les rendre accessibles et compréhensibles. Ainsi, règles, normes et concepts ont une signification grâce à leur ancrage dans la performance des comportements individuels (Rouse, 2001). Dans cette conception, esprit et corps sont rassemblés pour comprendre l'action sociale.

Cependant, la nature de cette pratique et sa structure même diffèrent selon les théoriciens de la pratique. Nous examinons ci-après les conceptions et l'organisation de la structure de la pratique chez Bourdieu, Giddens et Schatzki.

2. L'apport de Bourdieu : l'habitus à l'origine des pratiques

Bourdieu (1980) nomme les pratiques des « activités », « jeux » trouvés dans les « champs » ou encore les « domaines de la pratique ». Il part du principe que ces pratiques se perpétuent dans le temps et l'espace. Et les actions individuelles sont produites par l'habitus. C'est cet habitus qui va être à l'origine des pratiques des individus. Mais l'habitus n'est pas un simple conditionnement qui vise à une reproduction machinale des comportements. C'est une structure structurée (car il est le produit de la socialisation), et c'est une structure structurante car il est générateur d'une infinité de pratiques. L'habitus est à l'origine du sens pratique.

Bourdieu (1980, p. 91) indique :

« Produit de l'histoire, l'habitus produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire, [… et permet de] garantir la conformité des pratiques et leur constance à travers le temps ».

Ou encore :

« L'habitus est ce qui permet de produire des pratiques en nombre infini, et relativement imprévisibles, mais limitées dans leur diversité » (Bourdieu, 1980, p. 93).

Et Bourdieu d'argumenter que les pratiques ne peuvent être la conséquence d'un environnement, d'un contexte particulier qui pourrait les avoir créées (comme les politiques publiques pour le tri des déchets dans la présente recherche[15]). Il faut toujours revenir à l'habitus qui a engendré la pratique, conférant une certaine indépendance des pratiques par rapport aux actions extérieures. Dans cette perspective, se pose la question pour la pratique du tri qui est produite et imposée par une institution. Elle ne saurait alors être produite par l'habitus. Cela va à l'encontre de la conception de Bourdieu (1980) qui argumente l'idée que ce sont les agents qui créent la pratique, qui va former l'histoire collective.

Les agents ont des dispositions innées ou issues de la socialisation et un savoir-faire, qui rendent possible le sens pratique (c'est de l'ordre de l'inconscient, ce n'est pas réfléchi par les agents). Et ces dispositions viennent de deux éléments : les régularités statistiques et la place dans un champ social. Les régularités statistiques signifient que certains paramètres, telles que les chances de réussite, les lois matrimoniales ou encore la fréquence des vacances sont régulières statistiquement dans un champ social donné. L'appartenance à un champ social développe le fait que les individus possèdent des capitaux (économique, social, culturel et

[15] A noter dans le cadre du tri des déchets que les instructions et les actions émanent des gouvernements et donc des politiques publiques. Elles ont pour rôle d'organiser et de définir les actions en matière de tri au niveau territorial et local et des règles sont produites à l'attention de la population.

symbolique) et sont caractérisés par certaines manières de se comporter dans ce champ donné. Le sens pratique n'est possible pour l'agent que s'il comprend les codes du champ social dans lequel il se trouve.

En résumé, les dispositions comportementales acquises par les individus vont dépendre de leur position dans ce groupe social. Et ce sont ces dispositions qui vont générer l'action et perpétuer les pratiques. Les dispositions qui constituent l'habitus sont donc responsables des comportements, mais pas seulement : elles sont également à l'origine des pensées, motivations et perceptions. L'habitus crée donc une infinité de pratiques et les agents vont réaliser des choix issus de cette logique pratique. Ces choix sont de l'ordre de l'inconscient, non délibérés, mais pour autant systématiques.

Le sens pratique peut par ailleurs être vu comme un ajustement anticipé des exigences d'un champ. Bourdieu développe l'exemple du sens du jeu. Le sens du jeu est le produit de l'histoire incorporée et de l'histoire objectivée, ce produit permettant d'anticiper l'avenir du jeu :

- Histoire incorporée : expérience du jeu, structures objectives de l'espace de jeu (par exemple, un terrain de foot a des dimensions réglementaires connues, il est composé de deux cages de buts et d'un ballon rond pour jouer ; règles du jeu). Le jeu a également un sens subjectif, c'est à dire « une signification et une raison d'être » (Bourdieu, 1980, p. 111). Les agents reconnaissent les enjeux.
- Un sens objectif : les agents vont produire des pratiques sensées par leur maitrise pratique des « régularités spécifiques qui sont constitutives de l'économie d'un champ » (Bourdieu, 1980, p. 111). Donc les structures objectives ont du sens pour les agents qui vont performer la pratique. C'est-à-dire qu'ils mettent en œuvre l'histoire incorporée dans un savoir-faire, en tenant compte de leur habitus (par exemple, pour le foot, selon le champ dans lequel l'individu évolue, il mettra en œuvre une pratique du foot telle qu'apprise dans ce champ).

Dans certains champs, on va oublier qu'il s'agit d'un jeu, parce que cette activité sera innée. Les individus naissent alors ici dans le jeu et il est d'autant plus inconscient, un investissement total et des croyances fortes : « La croyance est donc constitutive de l'appartenance à un champ » (Bourdieu, 1980, p. 113). Plus encore, la foi pratique est le « droit d'entrée » dans un champ : on sanctionne celui qui détruit le jeu. Il faut que les agents se présentant à l'entrée du champ aient une croyance qui sera évaluée par des rites de passages, examens… Cela nécessite des investissements dans l'entreprise collective de création du capital symbolique. Si l'on n'est pas entré à la naissance dans cette logique, le

chemin sera alors long pour acquérir les codes, les croyances pour être initié à ce que Bourdieu appelle une seconde naissance. La croyance est différente d'un état d'âme, c'est un état de corps.

Le sens pratique est converti alors en schèmes moteurs et en automatismes corporels. Ce qui explique que les pratiques restent obscures pour les porteurs de la pratique. « C'est parce que les agents ne savent jamais complètement ce qu'ils font que ce qu'ils font a plus de sens qu'ils ne le savent » (p. 116).

En synthèse, les habitus créent une infinité de pratiques, qui s'expriment chez des agents (qui n'en ont pas nécessairement conscience) au travers de croyances (émotions, sentiments) qui sont dans un champ social. D'où la croyance comme élément qui peut définir l'appartenance à un champ social. La croyance se traduit par des mouvements corporels (figure 7). Par exemple, avec des injonctions telles que : « tiens-toi droit » ou « ne tiens pas ton couteau de la main gauche ».

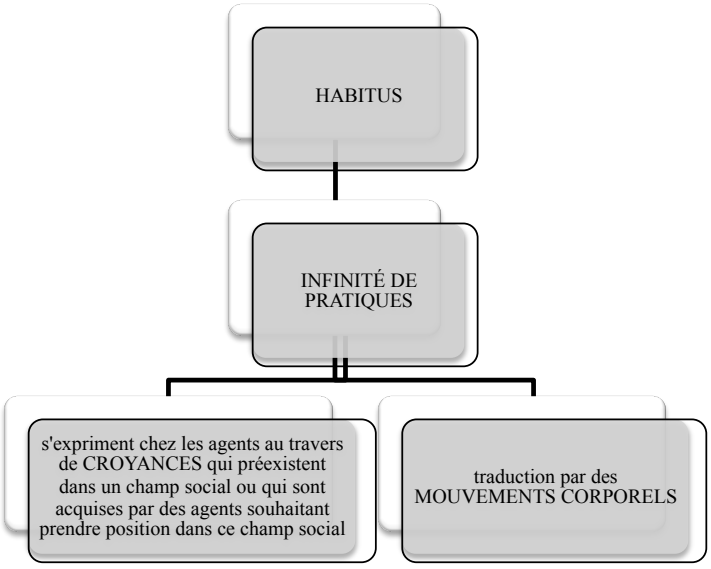


Figure 7. Schématisation de la relation habitus-pratique

Bourdieu prend l'exemple de la société Kabyle où des oppositions sont relevées : l'homme est tenu de manger avec toute la bouche alors que la femme se doit de manger du bout des lèvres. Bourdieu détaille longuement les oppositions entre les genres et amène des significations sociales aux actes corporels (et permet de comprendre par-là l'organisation de la société Kabyle et la division homme/femme). Des systèmes d'oppositions existent qui permettent de structurer l'habitus et d'organiser les pratiques sociales.

Le premier apport majeur de Bourdieu est sa théorisation de l'habitus, à l'origine d'une infinité de pratiques. Dans sa conception, Bourdieu met en avant l'habitus comme étant plus ou moins responsable de tout ce que contient le label « esprit/ action ». L'habitus est ainsi des « dispositions mentales », des « schèmes de perception et de pensée » ou encore des « structures cognitives et motivatrices » (Bourdieu, 1980, p. 89). Il suggère dès lors que l'habitus peut remplacer l'esprit dans l'analyse de la vie sociale.

Le second apport majeur de Bourdieu, résultant de l'habitus, est le rôle du corps. Les dispositions qui constituent l'habitus sont corporelles. Les pratiques engendrées par l'habitus se traduisent dans le langage de Bourdieu, par une « gymnastique corporelle », soulignant par-là l'idée d'inconscience et d'automatisme. Dans cette perspective, les dispositions mentales sont « inscrites » dans le corps. Les dispositions corporelles génèrent donc une action (une performance) qui est causalement produite par celles-ci.

Les travaux en comportement du consommateur intègrent les concepts de Bourdieu dans leur analyse de la consommation. On retrouve ainsi les théories de l'habitus et du champ social permettant une compréhension des pratiques de consommation (Moingeon, 1993). Par rapport aux théories faisant appel à l'attitude ou aux opinions pour rendre compte du comportement du consommateur, les théories de Bourdieu permettent de comprendre comment se structurent les intérêts et pourquoi les consommateurs adoptent l'une ou l'autre consommation ou attitude (Moingeon, 1993). Selon Moingeon (1993, p. 106), la théorie de Bourdieu permet d'aller plus loin que cette « vision morcelée » de la consommation en proposant « des outils conceptuels permettant d'expliquer comment les goûts des agents se sont constitués ». Bourdieu propose ainsi une approche systémique de la consommation, qu'elle soit alimentaire, artistique, ou encore sportive. Elles permettent d'être abordées de manière cohérente sous la lumière des concepts d'habitus et de champ social. En conclusion, Moingeon (1993) indique que la théorie de Bourdieu permet une segmentation plus fine des biens et des pratiques, tout en rendant compte du comportement du consommateur.

3. L'apport de Giddens : une structure composée de règles et ressources

La préoccupation centrale de Giddens, comme celle de Bourdieu, est de rendre compte de la perpétuation des pratiques au travers d'un espace-temps. Cette expression des pratiques se fait *via* des structures, qui sont définies comme les conditions des pratiques et « quelque chose » qui est reproduit par celles-ci. Les pratiques forment des nexus (c'est-à-dire des réseaux), qui sont appelés « systèmes ». Ces pratiques sont composées des activités individuelles. La pratique se traduit donc comme chez Bourdieu entre une perspective individuelle (la

performance de comportements) et une structure régissant et organisant les pratiques de ces individus.

Mais à la différence de Bourdieu, la structure n'est pas ici conceptualisée comme l'habitus. Giddens définit cette structure comme étant sociale, composée de règles et de ressources. Deux types de règles sont distingués : les codes, qui déterminent les significations des choses, et les normes, qui déterminent le « bon » et le « mauvais » (légitimation). Et toutes les pratiques sont gouvernées par ces deux types de règles.

Par ailleurs, elles ne sont pas explicitement formulées ; les acteurs les connaissent mais ne les expriment pas nécessairement dans leurs discours. Ce sont « des techniques ou des procédures généralisables employées dans l'actualisation et la reproduction des pratiques sociales » (Giddens, 1987, p. 68).

Les ressources permettent l'expression du pouvoir social (le pouvoir est considéré comme la capacité à amener des changements dans les comportements). Elles se définissent comme la capacité à commander et exercer un pouvoir sur les autres ou encore sur les objets. Ces ressources ne sont pas fixes, elles sont considérées comme des « médiums » de pouvoir. Les ressources permettant d'exercer un pouvoir sur les autres sont les ressources d'autorité : organisation de l'espace-temps social (organisation des activités, coordination des acteurs et aptitudes et capacités). Les ressources permettant un pouvoir sur les choses sont les ressources d'allocation : caractéristiques matérielles de l'environnement (les richesses, les technologies, les terres et les matières premières) (Giddens, 1987).

Les règles et les ressources (= la structure) utilisées par les individus sont à la fois le moyen et le résultat. Les agents utilisent cette structure pour produire et reproduire le système social : c'est la dualité même de la structure.

Une autre caractéristique théorique de cette structure est son caractère « virtuel » car existant au-delà du temps et de l'espace. Pour rendre moins « virtuelle » cette structure, Giddens la conçoit comme faisant partie de la conscience pratique des acteurs (l'exprimant par une connaissance tacite). La connaissance tacite qui oriente les individus dans leurs interactions est une connaissance des règles par ces individus. Et c'est dans cette conscience pratique que se conçoit la routinisation. La routine permet de comprendre la personnalité de l'agent au regard de ses activités quotidiennes et au travers des institutions sociales. Dans leurs activités quotidiennes, les acteurs interagissent et se retrouvent dans des contextes de « co-présence », c'est à dire des lieux d'interaction de la vie sociale quotidienne (Giddens, 1987).

Giddens, au travers de la théorie de la structuration conçoit les systèmes sociaux comme organisés au travers de pratiques sociales, se maintenant *via* des rencontres dispersées dans l'espace-temps. Et les acteurs se positionnent dans cet espace-temps, suggérant ainsi l'existence d'une position sociale. Giddens conçoit la pratique comme internalisée et reflétant une connaissance pratique au travers d'une connaissance tacite des règles (1987). Cette conception diffère de celle de Bourdieu, qui considère la connaissance pratique (c'est-à-dire le savoir-faire) comme issue de l'habitus.

A la différence de la conception de Bourdieu qui souligne au cœur de son analyse de la pratique l'importance du corps et des mouvements corporels, Giddens est plutôt centré sur la règle et les ressources comme constitutives de la structure et ne fait que très peu mention du corps.

Deux éléments majeurs divergent dans les conceptions de Bourdieu et de Giddens sur la pratique sociale.

(1) Giddens conçoit les agents comme capables d'adopter une perspective critique des pratiques sociales et des structures sociales qui caractérisent leur système social. L'habitus de Bourdieu conduit les agents à agir de manière appropriée selon les contextes – l'habitus individuel est ainsi dépendant du champ social auquel l'individu appartient.

(2) L'apport majeur de Bourdieu sur la conception de Giddens est la « corporalité » des structures sociales dans l'agent. L'habitus met en avant (a) que les pratiques sociales sont inhérentes aux corps et (b) que les pratiques sont le résultat des manières de faire et de dire routinières. Ce n'est pas réduire le social à l'individu, mais comprendre ce dernier comme ayant un rôle de médiation en relation avec le système social. En ce sens, le système social est maintenu par ce qui est collectivement fait ou non quotidiennement.

Conceptuellement, la vision bourdieusienne de la pratique semble être plus puissante que celle de Giddens, dans laquelle les apports relatifs au rôle du corps restent limités.

Se basant sur les travaux de Bourdieu et Giddens, et s'inspirant du cadre philosophique de Wittgenstein, Schatzki (1996) définit sa propre approche de la pratique sociale.

4. Le projet de Schatzki : définir la nature et délimiter les frontières de la pratique sociale

Le projet de Schatzki (1996) est de bâtir sur ces fondements de la pratique sociale sa propre théorisation de la nature de la pratique. Comme il le souligne, son objectif est de donner « une compréhension plus profonde de la nature de la pratique » (Schatzki, 1996, p. 133). Il va dès lors concentrer son analyse sur ce point central pour comprendre le social.

Son second apport conceptuel est de délimiter les frontières de la pratique en distinguant les pratiques répandues des pratiques intégrantes.

Schatzki (1996) comprend la théorie de la pratique comme une multitude d'éléments qui permet de décrire la pratique comme un phénomène social fondamental. A l'instar des conceptions de Bourdieu et Giddens, les pratiques sont centrales et sont le site où la compréhension est structurée et l'intelligibilité[16] est articulée. Dès lors, les pratiques sociales :

- sont les éléments et les circuits qui forment les « réseaux flexibles » dans lesquels le champ social existe
- aident à instituer les états mentaux et les actions humaines qui sont et qui peuvent être
- sont les contextes dans lesquels les humains acquièrent les ressources pour être dans ces états et pour accomplir les actions qui composent les pratiques.

Les pratiques portent les compréhensions et les intelligibilités, les pratiques sont les royaumes de la socialité et les mentalités et activités des individus sont ainsi immédiatement organisées et liées. L'ordre social et l'individualité résultent donc en conséquence des pratiques.

Les pratiques sont ainsi comprises comme étant une dimension de la coexistence humaine[17]. Elles sont distinctes (mais pas séparées) des individus et de leurs interrelations. Les individus interagissent au travers des pratiques. Les pratiques sont alors à un niveau « entre deux », c'est à dire entre l'individualisme (la coexistence humaine se fait au travers des interrelations entre les individus – le '*nexus*') et le collectif (il existe d'autres macrostructures par lesquelles les individus se construisent – il existe un *contexte*). Sur ce point, il rejoint les visions sociales de Bourdieu et Giddens.

Là où réside son premier apport conceptuel est dans la compréhension même de la nature de la pratique. Schatzki (1996) fait la distinction entre deux types de pratiques : (1) la pratique comme un 'nexus' de faires et dires, déployée dans le temps et l'espace. (2) la pratique comme performance d'une action.

Ces deux types de pratiques sont détaillés ci-après.

(1) La pratique comme 'nexus' de faires et dires déployée dans le temps et dispersée dans l'espace. On retrouve par exemple les pratiques gastronomiques, les pratiques de vote,

[16] L'intelligibilité est la possibilité pour un phénomène d'être rendu intelligible, c'est-à-dire saisissable par l'intellect, l'esprit, la raison. Pour Schatzki, le langage seul ne permet pas d'articuler et de comprendre l'intelligibilité. Les comportements du corps et les réactions jouent un rôle omniprésent et fondamental. Le langage est également incapable d'articuler complètement les compréhensions et les intelligibilités de la vie humaine. On ne peut pas ainsi réduire la pratique au langage et les pratiques ne peuvent pas être exprimées uniquement via le langage.

[17] La coexistence humaine est un état d'être ensemble. Ce terme ne saurait cependant être réduit à des individus interagissant. Il est à comprendre comme faisant référence à un 'nexus' et un 'contexte'.

industrielles ou récréationnelles. Dire que les faires et les dires qui forment une pratique constitue un nexus équivaut à dire qu'ils sont liés de certaines manières. Trois liens majeurs sont impliqués : (a) au travers des compréhensions, par exemple quoi dire et quoi faire ; (b) au travers de règles, principes, préceptes et instructions explicites ; (c) au travers de la structure téléoaffective, qui comprend les buts, les projets, les tâches, les finalités, les croyances, les émotions et les humeurs. Ces trois éléments permettent de gouverner les pratiques de type intégrantes, qui sont détaillées plus loin dans ce point.

(2) La pratique comme performance d'une action. Cette notion dénote l'idée d'action, mais est pourtant moins explicite que la conception de Bourdieu. Pour Schatzki, cette notion de la pratique, comme action, a été longtemps opposée à la théorie : « théorie versus pratique, contemplation et réflexion versus l'action » (Schatzki, 1996, p. 90).
Chacun des liens identifiés de la pratique n'existent que s'ils sont performés. Dans cette perspective, Schatzki amène un élément conceptuel qui n'est pas explicitement mentionné chez Bourdieu ou Giddens : la pratique au sens d'agir, de performer, sous-tend l'existence d'un but, d'un résultat.
Schatzki n'étend pas son analyse sur la performance corporelle, au contraire de Bourdieu, où cette conception est pourtant centrale dans son analyse de la pratique. Schatzki (1996) évoque seulement qu'une analyse des pratiques au sein d'entités spatiotemporelles doivent rendre compte de la pratique comme action.

Le second apport conceptuel de Schatzki concerne les frontières de la pratique sociale. Dans cette perspective, il fait la distinction entre les pratiques répandues ('dispersed practices') et les pratiques intégrantes ('integrative practices').
Les pratiques répandues apparaissent dans de nombreux secteurs de la vie sociale : description, suivre des règles, expliquer, imaginer. Elles sont nommées « répandues » seulement par leur caractère omniprésent dans la vie sociale, ce qui permet de les distinguer des pratiques intégrantes. Leur performance requiert la compréhension ; une explication implique la compréhension de comment réaliser un acte approprié d'explication, une capacité à identifier l'explication quand on la produit ou un autre individu et la capacité de provoquer ou répondre à une explication. C'est à propos de savoir comment faire quelque chose, une capacité qui présuppose une pratique collective et partagée, qui inclut la performance dans des contextes appropriés et la maitrise de compréhensions courantes (par exemple, ouvrir une porte, ouvrir une bouteille…). La pratique dispersée est alors un ensemble de faires et de dires

qui sont liés de manière exclusive par la compréhension de la pratique en question. Cette compréhension, d'après Schatzki (1996) a trois composantes : (a) la capacité de porter l'action de la pratique (par exemple, décrire, ordonner, questionner) ; (b) la capacité d'identifier et d'attribuer la pratique dans le cas de l'individu qui porte la pratique et dans le cas où un autre individu porte la pratique ; (c) la capacité de répondre à la pratique. Au sens de Schatzki (1996) cette capacité est la manière de savoir comment faire. Les faires et dires de la pratique expriment dès lors la compréhension de la pratique par l'individu ; dans ce contexte, un pratique répandue est « un ensemble de faires et dires liés primairement par la compréhension qu'ils expriment » (Schatzki, 1996, p. 91).

La troisième caractéristique de la pratique (savoir répondre à la pratique) n'existe que si une réponse est attendue et de surcroît, elle n'existe que si un agent a la capacité de comprendre et de savoir comment répondre à la pratique. Au cœur des pratiques répandues se situe la compréhension. Ces pratiques ne sont en conséquence que très rarement gouvernées par les règles et la structure téléoaffective. C'est une seconde caractéristique qui permet de les distinguer des pratiques intégrantes. Les pratiques répandues semblent donc être à la base de toute performance de pratique sociale par l'agent. Elles requièrent une compréhension de la part de l'agent qui la performe pour exister.

Les pratiques intégrantes sont plus complexes et constituent un domaine particulier de la vie sociale. On trouve par exemple les pratiques fermières, les pratiques culinaires ou encore les pratiques professionnelles. Elles nécessitent des pratiques répandues qui sont des faits, gestes et dires qui permettent la compréhension des pratiques en même temps que la capacité à suivre les règles gouvernant la pratique et sa « structure téléoaffective » particulière. Schatzki (1996) indique qu'il serait réducteur de penser la pratique intégrante comme un ensemble agrégé de pratiques répandues.

Les pratiques intégrantes sont organisées et gouvernées par trois éléments : les compréhensions, les règles et la structure téléoaffective.

(a) Les compréhensions permettent le lien entre les faires et dires qui composent des activités relativement simples. Elles ne sont pas identiques aux compréhensions des pratiques répandues. En effet, la pratique intégrante ne peut faire abstraction d'une pratique dans un domaine particulier de la vie sociale. Schatzki (1996) prend l'exemple d'un agent qui entre dans la vie militaire. La compréhension de l'ordre qu'il aurait acquis précédemment au travers de pratiques répandues (par exemple, lors de son enfance lorsqu'il reçoit des ordres de ses parents ou de ses maîtres à l'école) devient « sensibilisée » à la manière

particulière dont l'activité est performée dans le contexte militaire. Des temps et des rythmes particuliers sont imposés, des mots particuliers sont dits, ou encore des gestes qui qualifient des ordres dans une perspective de domination sont employés. L'agent, au travers de la compréhension de la pratique qu'il a et au travers de la « sensibilisation » à ce contexte particulier, saura répondre ou non à ces ordres militaires.

(b) Les règles explicites, les principes, les préceptes ou encore les instructions permettent également de caractériser et de lier les faires et les dires des pratiques intégrantes. Les individus prennent acte et adhèrent à ces règles lorsqu'ils participent à la pratique. Cette conception des règles se rapproche de la notion de croyances existantes dans un champ social dans la conception de Bourdieu. Elles sont explicitement formulées et les conceptions de Bourdieu et Schatzki se rejoignent sur ce point. La vision des règles de Schatzki diverge cependant de celle de Giddens, où les règles ne sont pas explicites. Les agents en ont une connaissance tacite, mais ne les expriment pas de manière discursive.

(c) La structure téléoaffective est le troisième élément qui permet de lier des faires et les dires d'une pratique intégrante. Dans la conception de Schatzki (1996), les comportements dénotent des buts, des objectifs, des projets, des croyances ou encore des émotions. La particularité de la structure téléoaffective est double. Elle comprend d'une part une dimension téléologique (buts, objectifs et projets) et d'autre part une dimension affective (croyances et émotions). Par ailleurs, les comportements performés par les agents expriment un « ordre hiérarchisé » de buts, de projets, d'objectifs, d'émotions ou encore de croyances. Ces ordres doivent être exprimés au travers de formulations explicites. Par exemple, quand un individu cuisine, il poursuit un ensemble de cet « ordre hiérarchisé ». Les hiérarchies peuvent être transmises par les livres de cuisine, par les parents… Il est possible de poursuivre un ordre qui soit uniquement téléologique, comme uniquement affectif. Ce point explicité par Schatzki semble quelque peu abstrait. Les individus hiérarchiseraient les buts, les émotions de la pratique en fonction de la pratique performée. Une personne qui s'engage dans une pratique poursuivrait des buts et des objets qui reflèteraient ses intentions, ses désirs, ses espoirs (Schatzki, 1996). Cette explication donnée par Schatzki fait conceptuellement écho à la théorie de la chaîne fin-moyen, où l'objectif est d'identifier les valeurs instrumentales et terminales des individus, pour comprendre leur intention de performer un comportement (Reynolds, 1985).

Schatzki poursuit son raisonnement sur la pratique en soulignant son caractère normatif. Cette normativité est issue de la structure téléoaffective qui est composée d'ordres hiérarchisés. En

conséquence, selon Schatzki (1996), l'ensemble de l'organisation de la pratique est normatif. Cette normativité s'exprime par ce qu'il est correct de faire. Il souligne :

> « Les compréhensions, les règles et la structure téléoaffective qui organisent la pratique spécifient comment les actions (dont les actes de langage) doivent être réalisées, comprises et la manière dont il faut y répondre ; ce qui devrait être spécifiquement et sans équivoque fait ou dit (où, quand…) ; et quels buts devraient être poursuivis, quels projets, tâches et actions réalisés pour atteindre ces buts, et quelles émotions portées – une fois cela fait, l'individu est engagé dans la pratique » (Schatzki, 1996, p. 101).

Ce caractère normatif de la pratique implique des comportements de réponse, tels que récompenses, punitions, corrections ou encore encouragements.

La normativité sous-tend également l'acceptabilité. Non seulement, l'organisation de la pratique établit certaines pratiques qui sont « correctes », mais aussi acceptables. La compréhension d'une pratique ouvre plusieurs possibilités de la performer qui sont acceptables. Par exemple, dans l'exemple militaire décrit ci-dessus, les agents militaires vont performer des actions qui seront correctes au regard des attentes de leurs supérieurs. Et il existe plusieurs manières acceptables de performer ces actions. Par exemple, il existe plusieurs manières acceptables de consommer les plats d'un repas (avec les doigts, des baguettes, des couverts …) au lieu d'avoir une seule manière de faire.

Ce caractère normatif de la pratique est en accord avec la vision déterministe qu'en a Bourdieu (1980), qui considère que les pratiques individuelles sont déterminées par l'habitus.

Par ailleurs, ce caractère normatif de la pratique, que l'on retrouve également chez Giddens au travers des règles, est analysé plus précisément grâce à l'apport de Schatzki (1996). En effet, la normativité n'est plus exclusivement analysée sous l'angle des règles ou du savoir-faire, mais également de la structure téléoaffective.

Schatzki (1996) va au-delà de la compréhension du social telle qu'avancée par les interactionnistes, qui considèrent le social comme étant situé dans les interactions entre les individus. Dans la conception de Schatzki (1996), c'est en participant à la pratique que les individus coexistent avec les autres. Le social ne se comprend plus uniquement comme une interaction entre individus, mais comme des pratiques permettant l'interaction entre les individus. Plus précisément, les pratiques interagissent au travers de leurs dimensions communes. Par exemple, des individus ayant des comportements gouvernés par les mêmes dimensions de la pratique peuvent interagir. Dans le cas du tri des déchets, le but de la

pratique est commun : trier les déchets pour atteindre un mieux environnemental. Le projet est commun aux individus, ce qui leur permet d'interagir.

Schatzki (1996, p. 105) précise à ce propos :

> « Une pratique intégrante est l'ensemble des compréhensions, règles, et structure téléoaffective qui l'organise. Cela ne devrait pas être pensé comme « dans les esprits » des participants individuels ».

Schatzki (1996) précise ici que l'intérêt devrait alors être porté à la pratique comme unité d'analyse et non pas l'individu qui porte la pratique. Nous aborderons dans la méthodologie ce point plus particulièrement et plus précisément.

A la différence des visions de Bourdieu ou Giddens où la structure fait référence respectivement à l'habitus et la structure (comme lieu de règles et de ressources), la structure chez Schatzki (1996) fait référence à la pratique elle-même. Cette pratique fait le lien entre le 'nexus' et le 'contexte'. Le tableau 2 présente les conceptions communes et les différences entre les trois visions.

	Bourdieu	Giddens	Schatzki
Vision commune	(1) La pratique est un réseau de comportements évoluant dans le temps et l'espace. (2) La pratique est la performance d'un comportement.		
Structure et gouvernance de la pratique	Habitus traduit en mouvements corporels	Structure (règles et ressources)	(1) les compréhensions générales (2) les règles (3) la structure téléoaffective

Tableau 2. Structure de la pratique selon Bourdieu, Giddens et Schatzki

L'encadré ci-dessous présente de manière synthétique les apports de Schatzki en comparaison avec les deux théoriciens originels de la pratique : Bourdieu et Giddens.

Schatzki met en évidence deux caractéristiques des pratiques : (1) les pratiques comme 'nexus' de faires et de dires déployés dans l'espace et le temps et organisées par trois éléments – (a) les compréhensions générales, (b) les règles explicites et (c) la structure téléoaffective ; (2) les pratiques comme performance d'une action ou réalisation de la pratique.

L'apport de Schatzki peut sembler marginal conceptuellement par rapport aux apports de Bourdieu et Giddens, mais jouira cependant d'une influence importante dans les recherches empiriques ultérieures. L'auteur partage l'approche de la pratique par Bourdieu et Giddens en ce sens qu'il la comprend comme une entité intermédiaire entre agent et structure sociale et qu'il souligne son caractère normatif. Il ne fera cependant plus référence à l'habitus développé par Bourdieu, encore moins à la théorie de la structuration de Giddens.

Des deux théoriciens majeurs de la pratique, il retient les concepts de règles et de compréhension tacite. Ces éléments sont deux des dimensions de l'organisation de la pratique.

La première contribution de Schatzki est d'envisager une troisième dimension permettant d'organiser et de structurer la pratique : la téléoaffectivité de la pratique. Cette troisième dimension constitue un apport relativement nouveau et majeur pour comprendre la structure de la pratique sociale. Cette terminologie reste cependant difficile à appréhender concrètement. Nous développerons dans la troisième section de ce chapitre les approfondissements conceptuels et les apports empiriques qui en ont été faits.

De l'importance de la « gymnastique corporelle » avancée par Bourdieu, il n'en reste quasiment rien dans la conception de Schatzki (1996), exceptée dans sa vision de la pratique comme performance. Mais l'action corporelle se devine plus dans le propos de Schatzki qu'elle n'est explicitement mentionnée.

La seconde contribution de Schatzki (1996) est de délimiter les frontières de la pratique sociale en distinguant deux types de pratiques. Les premières sont les pratiques dispersées et se retrouvent dans de nombreux contextes de la vie sociale. Elles sont organisées grâce à la compréhension tacite. Les secondes sont les pratiques intégrantes, qui sont gouvernées par les trois dimensions précisées ci-dessus : règles, connaissance tacite et structure téléoaffective.

L'apport de Schatzki (1996) constitue une voie de recherche particulièrement influente dans les travaux portant sur la pratique sociale. Ses apports théoriques sont notamment repris par Warde (2005) qui en propose une transposition empirique dans le champ de la consommation.

Le cadre d'analyse de Schatzki (1996) est repris notamment dans la recherche menée par Schau, Muňiz et Arnould (2009) en comportement du consommateur.

Les auteurs ont recours à la théorie de la pratique sociale pour appréhender la création de valeur dans les communautés de marque à partir des trois dimensions définies par Schatzki (1996) : les compréhensions générales, les règles et la structure téléoaffective. Parmi les 9 communautés de marque étudiées (e.g. Xenia), les auteurs identifient 12 pratiques communes qui permettent la création de valeur. Ces 12 pratiques sont organisées selon 4 thèmes fédérateurs : réseau social, management de l'impression, engagement communautaire et utilisation de la marque.

- Les pratiques permettant de faire exister un réseau social au travers de la création et du maintien des liens parmi les membres de la communauté sont au nombre de trois : (1) accueil, (2) empathie et (3) gouvernance. Ces pratiques soulignent l'homogénéité de la communauté. Plus exactement, elles soulignent les similarités entre les membres de la communauté et les attentes normatives des uns envers les autres membres.
- Les pratiques relatives au management de l'impression ont pour objectif général de créer des impressions favorables en extérieur de la communauté. Elles sont au nombre de deux : (1) évangéliser et (2) justifier. On trouve ainsi des membres de la communauté qui sont émissaires, ambassadeurs de la marque au-delà des frontières de la communauté de marque.
- Les pratiques de l'engagement communautaire permettent de renforcer l'engagement des membres dans la communauté. Elles incluent (1) un domaine spécifique de participation, (2) des expériences liées à la marque, (3) des signifiants liées aux expériences et (4) des discours narratifs liées à l'expérience de la marque. Ces pratiques sont identifiées comme permettant de maintenir l'hétérogénéité de la communauté et d'en distinguer des sous-groupes. Les membres de la communauté précisent ici leur domaine spécifique de participation dans la communauté et les contours de leur engagement.
- Les pratiques relatives à l'utilisation de la marque sont dédiées à améliorer l'utilisation de la marque. Elles comprennent (1) le toilettage (ex : opérations de nettoyage et d'entreposage des albums originaux ; le soin apporté aux costumes de Xena) (2) la customisation et (3) la généralisation (encourager la diffusion des technologies et objets à l'ensemble de la communauté).

Ce qui est commun à toutes ces pratiques est leur anatomie commune, décrite comme (1) des compréhensions (connaissance et modèles culturels communs), (2) des procédures (des règles de performance explicites) et (3) des engagements (projets et objectifs émotionnels de la

pratique). Elles diffèrent par contre dans leur physionomie, c'est à dire dans la manière dont les trois dimensions de la pratique s'expriment pour chacune des communautés de marque.

Les contributions théoriques de cette recherche mettent en avant des apports relatifs à la compréhension du fonctionnement de la communauté de marque grâce à la théorie de la pratique sociale. Une première contribution apportée par Schau, Muñiz et Arnould (2009) est de permettre de catégoriser les actions collectives autour des trois dimensions originellement définies par Schatzki (1996).

Une seconde contribution théorique permise par l'utilisation de la théorie de la pratique est de dépasser la vision individualiste souvent avancée dans les travaux antérieurs sur la communauté de marque (Schau, Muñiz et Arnould, 2009). Ces travaux ont en effet montré que les relations entre marque et consommateur sont souvent dues à des facteurs individuels. Or, le recours au cadre théorique de la pratique permet de dépasser ce point de vue individuel. Les résultats de la recherche montrent comment la connaissance se transmet des membres de la communauté à des initiés. Ainsi, les nouveaux arrivants dans la communauté apprennent les pratiques et sont, au fur et à mesure de cette appropriation progressive des pratiques, considérés comme membres de la communauté de marque. Les auteurs précisent ici que leurs résultats vont bien au-delà d'un simple échange de la connaissance au sein de la communauté ; ils font référence à la création de valeur au travers de l'engagement du consommateur dans les pratiques sous-tendues par l'appartenance à la communauté. Dans leur recherche, Schau, Muñiz et Arnould (2009) mettent en évidence la reproduction des pratiques au sein d'une entité collective, la communauté de marque.

5. Une tentative de synthèse par Reckwitz

En se basant sur les théories de Bourdieu, Giddens et Schatzki, Reckwitz (2002) propose une construction purement théorique de la pratique. Son apport demeure néanmoins modeste ; il propose une synthèse des éléments constitutifs de la pratique. L'auteur considère cette théorie comme le point de départ d'un courant de recherches, laissant entrevoir des challenges lors de sa transposition dans la recherche empirique. Il est en effet difficilement concevable d'atteindre un degré de compréhension partagé de la pratique, sous-tendant des compréhensions, des procédures et des engagements uniformes (Warde, 2005).

Reckwitz (2002, p. 249) souligne non pas une, deux ou trois dimensions à la pratique, mais sept. « **La pratique (Praktik) est un type de comportement routinier qui est composé de plusieurs éléments interconnectés les uns aux autres : activités physiques, activités mentales, les « choses » et leur utilisation, la connaissance dans la forme de compréhension, le savoir-faire, les états de l'émotion et la connaissance motivationnelle** ».

L'individu (agent corporel et mental) agit comme un porteur de la pratique et de différentes pratiques qui nécessitent une coordination les unes avec les autres. L'individu est alors porteur de modèles de comportements corporels, mais aussi de manières routinières de comprendre, de savoir-faire et de désir. Ces activités mentales conventionnelles de compréhension, de savoir-faire et de désir sont des éléments nécessaires et des qualités de la pratique dans lesquels l'individu participe et non pas les qualités individuelles. Par-là, il rejoint la conception de Schatzki (1996) sur la manière d'aborder les comportements individuels : par la pratique et non plus par les qualités individuelles des porteurs de la pratique.

Dans cette synthèse théorique, deux dimensions retiennent particulièrement l'attention, secondaires dans la conception théorique de Schatzki.

Reckwitz (2002) souligne l'importance du corps : une pratique sociale est le produit d'un entraînement du corps d'une certaine manière. En apprenant une pratique, l'individu apprend à son corps une certaine manière de se comporter : « Le corps n'est pas un simple instrument que l'agent doit utiliser en vue d'agir, mais les actions routinières sont elles-mêmes des performances corporelles » (Reckwitz, 2002, p. 251). En ce sens, il confère une place centrale à la vision bourdieusienne du corps qui permet l'expression explicite de la pratique. Cette dimension du corps était tout à fait non-explicite dans la conception théorique de Schatzki (1996). Aucune recherche n'envisage d'ailleurs la place du corps dans la performance de la

pratique sociale. Ceci est vraisemblablement dû au fait qu'aucune recherche dans le champ théorique de la pratique sociale n'a exploré une pratique imposée aux individus. Au contraire, toutes considèrent la pratique comme relevant d'un choix de l'individu. Dans cette perspective, la question d'une pratique difficile à intégrer dans les routines comportementales n'a pas été posée.

La seconde dimension est celle des choses et des objets. Ces derniers sont nécessaires pour de nombreuses pratiques. Réaliser une pratique signifie souvent utiliser les choses d'une certaine manière. La relation stable entre les agents (corps et esprit) et les choses dans certaines pratiques reproduisent le social (Reckwitz, 2002). Ce dernier se localise aussi dans les pratiques dans lesquelles des agents individuels agissent avec les objets et dans le sens où ces derniers sont des composants essentiels des pratiques sociales. Ce point de vue est contraire à celui de Schatzki (Schatzki, Knorr-Cetina et von Savigny, 2001), qui affirme que les objets ou les technologies sont des produits des pratiques. Sur base des travaux empiriques de Shove (e.g. Shove et Pantzar, 2005 ; Hand et Shove, 2007), nous argumentons l'émergence des objets comme dimension de la pratique sociale (cf. section 3).

Conclusion section 2

Les théoriciens de la pratique indiquent que tant l'individu que les structures sociales sont à prendre en considération (Rouse, 2001) dans la compréhension de l'action sociale. Deux arguments sont mis en avant et défendent cette position théorique : (1) les pratiques sont composées des performances individuelles, se reproduisent et se transmettent entre agents ; (2) ces performances ne peuvent se concevoir et être comprises sans leur appartenance à la pratique dans le temps et l'espace grâce à l'interaction entre les multiples agents de celle-ci. L'approche théorique de la pratique sociale a pour objectif de « théoriser les consommateurs ni comme étant purement instrumentalistes et rationnels (*homo economicus*) ni comme purement dépendants de la structure et inconscients (*homo sociologicus*) mais plutôt comme des agents limités par des réseaux socioculturels » (Arsel et Bean, 2013, p. 901). Les pratiques sociales s'expriment au sein de ces réseaux socioculturels, c'est à dire qu'elles prennent place non seulement dans un espace-temps particulier, mais aussi dans un contexte social et culturel précis.

Un second point théorique concernant la pratique sociale est d'appréhender la pratique comme permettant une autonomie du social. Giddens (1987) propose un apport théorique sur la notion de règle, Bourdieu (1980) sur la notion de compréhension tacite exprimée au travers des mouvements corporels. Schatzki (1996) emprunte ces deux notions, sans toutefois attribuer au corps une place centrale dans la compréhension tacite. Il conçoit la pratique comme étant organisée par trois éléments : (1) la compréhension générale (2) les règles et (3) la structure téléoaffective. La structure téléoaffective est composée d'une dimension téléologique, orientée vers les buts, les projets, les objectifs de la pratique, mais également d'une dimension affective, reflétant les émotions et humeurs de la pratique. C'est la pratique qui guide les comportements des individus, qui guident les buts à atteindre et la manière d'y répondre (Schatzki, 1996). En cela, elle est normative. Schatzki propose une seconde avancée conceptuelle permettant de définir les frontières de la pratique. Ainsi, il distingue pratiques répandues de pratiques intégrantes. Les premières sont omniprésentes dans la vie sociale. Leur performance requiert une compréhension, c'est à dire un savoir-faire collectivement partagé. Les secondes sont plus complexes, dépendantes du contexte dans lequel elles sont performées et organisées par les trois dimensions de la pratique. Le choix du cadre d'analyse sera justifié dans la partie méthodologie.

Section 3. La pratique dans une perspective de consommation

A partir des écrits de Schatzki (1996), Warde (2005) ouvre une réflexion de la théorie de la pratique sociale dans le champ de la consommation. L'objet de cette section est de présenter les résultats des approches par la pratique pour comprendre la consommation. Un intérêt tout particulier sera porté aux recherches en consommation environnementale.

En comportement du consommateur, la pratique peut se comprendre de deux manières (Arsel et Bean, 2013). (1) Comme les actions menées et performées par les individus. C'est par exemple la perspective prise par Arsel et Thompson (2011), Humphreys (2010) ou encore Sandikci et Ger (2010). Par exemple, Humphreys (2010) étudie la légitimation des pratiques de jeux d'argent et s'ancre dans la théorie institutionnelle pour en comprendre les mécanismes. Sandikci et Ger (2010) étudient comment la pratique du port du voile en Turquie est devenue un effet de mode et une pratique routinière chez les femmes des classes moyennes et supérieures. Ils s'ancrent dans le concept théorique de la stigmatisation pour comprendre comment les pratiques ont évolué. Ces deux recherches ne placent cependant pas le social dans la pratique en elle-même ; le cadre théorique retenu pour expliquer la pratique n'est pas celui de la pratique sociale. (2) Comme « l'analyse des routines, des engagements et des performances qui constituent la vie sociale » (Arsel et Bean, 2013, p. 901). Cette perspective de la compréhension s'ancre dans le cadre de la théorie de la pratique. C'est cette seconde conception qui est retenue dans le cadre de cette recherche.

Un premier point détaille le cadre conceptuel de la pratique lors de l'étude de la consommation. Un second point est centré plus particulièrement sur les comportements pro-environnementaux routiniers étudiés dans la perspective routinière de la pratique sociale.

1. Comprendre la consommation sous l'angle de la pratique : multiplicité des cadres d'analyse

Il faudra attendre 2005 pour que Warde propose une réflexion de la théorie de la pratique sociale de Schatzki (1996) dans le contexte de la consommation. L'auteur comprend la consommation comme un processus dans lequel les agents s'engagent en s'appropriant et appréciant (dans une perspective utilitaire, expressive ou contemplative) des biens, des services, des informations ou encore une ambiance, où il y a achat ou non, à la discrétion de l'agent. Dans sa vision, « la consommation n'est pas en elle-même une pratique, mais plutôt un moment dans quasiment toute pratique » (Warde, 2005, p. 137). Alors que certains auteurs

considèrent la consommation comme une pratique en elle-même (Sandikci et Ger, 2010 ; Humphreys, 2010) ; la théorie de la pratique sociale argumente que ce sont les conventions et les standards de la pratique qui dirigent le comportement (Warde, 2005). Ce sont les pratiques, plutôt que les désirs individuels, qui créent des besoins. C'est l'engagement de l'individu dans la pratique, plutôt qu'une décision personnelle sur la manière d'agir, qui explique la nature et le processus de consommation (Warde, 2005). Le comportement de consommation se conçoit donc comme un moment dans la pratique et non comme une pratique à elle seule.

Mais cette transposition empirique de la théorie de Schatzki (1996) n'est pas sans poser quelques challenges. Warde (2005) en identifie trois majeurs.

Tout d'abord, les agents sociaux divergent dans leur participation aux pratiques sociales. Par exemple, la manière de conduire d'une personne va dépendre de son expérience passée, de l'apprentissage, des opportunités, des ressources disponibles, des encouragements des autres… Il existe dès lors de nombreuses catégories d'individus qui développent et reproduisent la pratique.

Ensuite, le réseau qui constitue les faires et les dires d'une pratique (règles, compréhensions pratiques et structure téléoaffective) peut varier indépendamment d'un individu à l'autre d'un même groupe ou d'un groupe différent. Il est probable que chaque individu apprenne de manière différente et il faut alors examiner précisément comment les compréhensions, les règles et les valeurs de l'engagement (structure téléoaffective) sont acquises et adaptées aux performances.

Enfin, les performances d'une même pratique ne sont pas forcément toujours les mêmes, ce qui suppose une dynamique importante dans la pratique elle-même et des liens qui se font et se défont entre les éléments de la structure de la pratique (Shove, Pantzar et Watson, 2012), ce qui permet à la pratique d'évoluer et de suivre sa propre trajectoire dans l'espace-temps.

Cette conception de la pratique est fortement centrée sur l'individu comme agent de la performance de la pratique. Cependant, les travaux ne sont pas tant centrés sur une perspective microsociale de la pratique que sur une perspective macrosociale qui est employée pour explorer le maintien et la reproduction des pratiques sur les marchés. De cette perspective macrosociale de la pratique émergent deux contributions majeures des travaux empiriques : la place des objets et la dynamique de la pratique.

1.1. Emergence des objets comme élément de la pratique

La vision macrosociale de la pratique prend racine dans les travaux fondateurs de Shove (e.g. Shove et Pantzar, 2005 ; Hand et Shove, 2007), soulignant le rôle symbolique et matériel des objets dans les cultures et les conventions actuelles. Alors que Schatzki (1996) considère les objets comme une conséquence de la pratique, la contribution majeure des travaux initiés par Shove est de considérer les objets, les matériels comme étant un élément à part entière de la structure de la pratique, sans lesquels elle ne pourrait pas être performée. Shove développe une conception de la pratique, dont les arguments sont largement influencés par les sciences de la technologie, qui met l'accent sur l'interaction entre l'individu et les objets dans la construction des processus sociaux. L'objet et son rôle sont centraux pour comprendre cette relation et en conséquence sont un élément à part entière de la pratique sociale (Shove et Pantzar, 2005 ; Hand et Shove, 2007). Par exemple, Shove et Pantzar (2005) adoptent une démarche systémique pour comprendre comment la pratique de la marche nordique évolue dans le temps et quelles en sont les conséquences pour la consommation. La pratique sociale de la marche nordique s'organise autour d'objets, de significations et de compétences (regroupant les savoirs et savoir-faire) qui liés les uns aux autres permettent de la reproduire. Les significations associées à la pratique sont essentiellement la santé et le bien-être, l'amusement et la possibilité d'une pratique sportive pour un individu lambda et pas nécessairement un sportif de haut niveau. Mais la performance de cette pratique ne peut se faire sans un entrainement particulier qui confère des compétences et un savoir-faire aux marcheurs. Il existe ainsi une méthode pour pratiquer la marche nordique, qui est largement relayée par des professionnels. Enfin, la pratique ne peut être performée sans matériel adéquat. Des matériels spécifiques existent pour la pratique de la marche nordique. Ce que Shove et Pantzar (2005) n'envisagent pas dans leur recherche est que ce matériel spécifique permet d'appartenir à un groupe social, à une communauté de marcheurs. En ce sens, le matériel, les objets sont porteurs de significations pour les marcheurs. On retrouve à l'origine de ces objets les entreprises qui les ont fabriqués. Elles sont tout aussi importantes à considérer que les agents de la pratique. Si les entreprises ne fabriquent pas les matériels, la pratique ne peut exister, tout comme si les individus ne marchent plus, les pratiques ne peuvent exister. Les deux permettent la reproduction de la pratique, sous-tendant l'idée d'une coproduction de la pratique (Shove et Pantzar, 2005).

Suite à cet apport des objets comme élément de la pratique, nombreuses sont les recherches à les intégrer a priori dans leur cadre d'analyse. Par exemple, Truninger (2011) explore l'utilisation d'un robot culinaire, 'Bimby', au travers la théorie de la pratique (Schatzki, 1996)

et de l'importance des objets comme constitutifs de la pratique (Warde, 2005 ; Shove et Pantzar, 2005). L'originalité de son travail est de mettre en perspective la théorie des conventions de Boltanski et Thévenot (1991) et la théorie de la pratique sociale (Shove et Pantzar, 2005). Il illustre ainsi le changement des pratiques sur les marchés en analysant chaque régime pragmatique de la théorie des conventions par les trois dimensions de la pratique (objet, signification et performance). Sa contribution principale est de comprendre, sous l'angle des éléments de la pratique, comment les pratiques culinaires sont créées et transformées sur les marchés grâce au robot culinaire. Cependant, l'auteur n'apporte aucune contribution théorique au regard de la pratique sociale, se contentant d'appliquer les dimensions de celle-ci dans les trois régimes pragmatiques identifiés dans la pratique culinaire avec Bimby.

Le courant de recherche initié par les travaux de Shove adapte les éléments originellement définis par Schatzki (1996). Ainsi, le savoir et le savoir-faire sont regroupés sous le terme de compétences. La dimension des compétences n'est d'ailleurs pas reprise par Magaudda (2011), Truninger (2011) ou encore Arsel et Bean (2013) qui introduisent la performance de la pratique. Alors que la compétence est envisagée sur le plan cognitif, la performance fait directement référence à la dimension comportementale. Cela suggère que toute pratique se traduit par la performance d'un comportement. La structure téléoaffective est plus simplement définie comme les significations. Et les objets émergent dans le cadre d'analyse. Il semblerait donc que les éléments retenus dans la structure de la pratique étudiée soient dépendants du contexte étudié, laissant une certaine liberté au chercheur de choisir les éléments les plus appropriés selon la pratique étudiée. Reckwitz (2002) avance dans ce sens également : « les théories sociales ont un vocabulaire nécessairement sous-tendu par les faits empiriques » (Reckwitz, 2002, p. 257).

Le tableau 3 illustre la diversité des éléments constitutifs de la structure de la pratique dans les recherches empiriques menées et détaillées jusqu'à présent.

Ce tableau souligne à la fois une parenté certaine entre les approches mais aussi l'existence d'une variance qui rend parfois difficile d'accès la lecture des travaux et ne facilitent pas le caractère cumulatif des connaissances ainsi acquises. La question se pose dès lors du cadre d'analyse à retenir pour une recherche empirique.

Au-delà des objets comme élément (ré)émergent de la pratique sociale, Shove et Pantzar (2005) insistent sur l'importance des liens entre les éléments de la pratique. Les pratiques culinaire ou celle de la marche nordique en Finlande sont rendues possible par les objets, les

compétences/ performances et les significations qui sont liés ensemble. Si ces pratiques sont performées dans d'autres contextes socioculturels, d'autres éléments peuvent apparaître, comme des matériels nouveaux ou des manières de performer la pratique différemment. C'est ce qui confère à la pratique son côté dynamique.

1.2. La dynamique de la pratique

Shove, Pantzar et Watson (2012) proposent une réflexion théorique sur la dynamique de la pratique, en proposant de nommer les différentes pratiques selon la nature des liens unissant les dimensions de la pratique. Ils distinguent ainsi trois types de pratiques : les proto-pratiques, les pratiques et les ex-pratiques. Considérant que les trois éléments existent, mais qu'ils ne sont pas encore liés les uns aux autres, on fait alors face à une proto-pratique. Avec le temps, les éléments peuvent se lier et dans ce cas, on parle de pratique. Dans le cas de figure où les éléments ne sont plus liés, on se retrouve dans le cas d'une ex-pratique ; la pratique se désintègre et les liens ne sont plus maintenus (figure 8). Les auteurs mettent ainsi en évidence théoriquement que les pratiques naissent, se maintiennent et disparaissent selon la force du lien entre les dimensions.

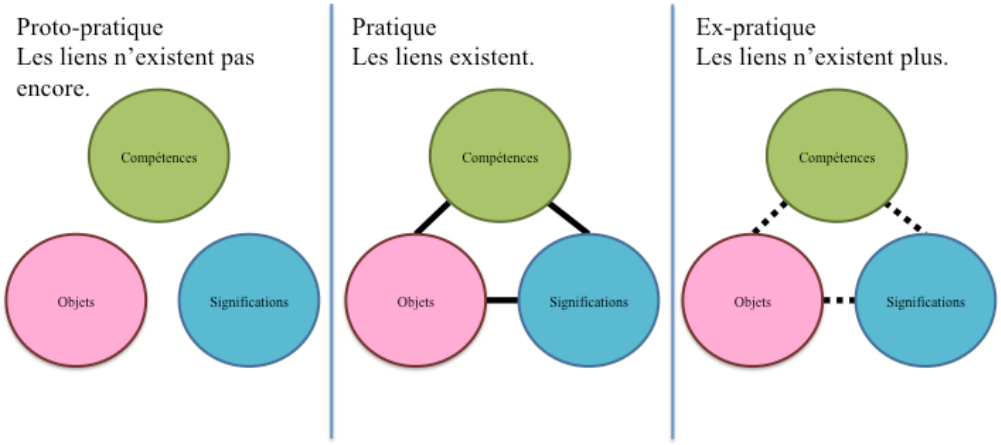


Figure 8. Proto-pratique, pratique et ex-pratique (d'après Shove, Pantzar et Watson, 2012)

Théoriquement influencé par les travaux de Shove, Magaudda (2011) conçoit la structure de la pratique selon trois éléments formant le circuit de la pratique : objets, significations et performance. Des liens existent entre ces éléments qui permettent de comprendre comment les pratiques sont créées, stabilisées et transformées.

La théorie de la pratique est utilisée par Magaudda (2011) pour mettre en évidence les conséquences de la dématérialisation sur la consommation de musique digitale. Plus spécifiquement, un focus est porté sur trois éléments technologiques dans la consommation musicale : l'iPod, le disque dur externe et le vinyle. Ces trois technologies sont analysées grâce au « circuit de la pratique », qui permet de mettre en évidence des relations émergentes entre la matérialité et les pratiques de consommation musicale digitale.

Si l'on prend l'exemple de l'iPod (un iPod intégré dans une salle de classe par un élève), l'auteur met en évidence un circuit : (1) il existe un nouvel objet dans la classe, l'iPod (objet). (2) Une valeur sociale est créée par ce nouvel objet (signification). (3) De nouvelles routines sociales sont partagées (par exemple par le prêt du nouvel objet parmi les camarades de classe) (performance). (4) L'iPod devient un symbole d'appartenance au groupe (signification). (5) Une diffusion massive de l'iPod a lieu au sein de l'école (objet).

Par les trois entités matérielles analysées, Magaudda (2011) montre que les choses matérielles occupent toujours une place de choix dans les pratiques des consommateurs de musique et montrent comment les pratiques liées à la consommation musicale transforment les marchés.

Au regard de la théorie de la pratique, l'auteur apporte une contribution théorique majeure en permettant, à un niveau empirique, d'articuler les trois éléments identifiés de la pratique : objets, significations et performance. Dans cette recherche, le « circuit de la pratique » éclaire sur la manière dont les objets, significations et performances sont reliés entre eux en contribuant au changement des pratiques de consommation musicale. Par l'introduction du « circuit de la pratique » comme cadre d'analyse et d'interprétation, l'auteur répond à l'une des préoccupations de Warde (2005) sur le caractère idéalisé et abstrait de la théorie.

Un second élément mis en avant par l'auteur est la possibilité de contribuer à une analyse plus fine de la relation entre individus, objet et consommation dans le contexte de la digitalisation de la consommation. Ainsi, d'autres pratiques pourraient être considérées par le prisme du « circuit de la pratique » : les livres, les jeux ou encore les films soumis à des formes similaires de dématérialisation.

Enfin, l'auteur souligne l'intérêt de centrer l'analyse sur la pratique, permettant une meilleure compréhension de sa trajectoire et la manière dont cette trajectoire se connecte aux expériences individuelles, tout en assumant que ce sont les pratiques qui dirigent les comportements des consommateurs, à l'instar de la conception de Warde (2005). Les résultats de la recherche de Magaudda (2011) mettent en évidence des changements dans les manières de consommer la musique, changements qui sont intrinsèquement liés à des processus plus généraux faisant intervenir le « circuit de la pratique ».

Plus récemment, Arsel et Bean (2013) développent une recherche sur la pratique du goût dans le contexte du design intérieur. Ils partent du postulat que le goût n'est ni un attribut, ni même une propriété d'une chose ou d'un individu, mais une activité. Leur recherche met non seulement en évidence la reproduction des pratiques de goût par les institutions de marché (magazines, sites web et marques), mais également le rôle du goût dans la régulation de la pratique de design intérieur au travers d'un engagement continu par les individus. C'est le goût qui permet de modeler la préférence pour certains objets, les performances faites avec les objets ainsi que les significations associées aux objets. En ce sens, l'approche théorique par la pratique est différente de celle de Schau, Muňiz et Arnould (2009) car les auteurs placent l'objet au cœur de la pratique étudiée, en considérant ses effets matériels sur la consommation. Leur question de recherche est ainsi d'expliquer comment le goût est performé comme une pratique sociale, ayant des effets sur la consommation matérielle. Sur base d'une double méthodologie quantitative et qualitative[18], deux contributions théoriques majeures sont apportées. Premièrement, ils réintroduisent le concept de « régime de goût », conceptualisé comme un système discursif qui permet de lier l'esthétique à la pratique. Ils empruntent le concept de régime de Foucault (1978) qui réfère à un système discursif générant ses propres régularités et prescriptions. Sur cette base théorique, ils définissent le régime de goût comme un système normatif et discursif qui permet d'organiser la dimension esthétique de la pratique dans une culture de consommation. Plus particulièrement, le régime de goût est une pratique de consommation régie par la structure téléoaffective qui ordonne les objets, les performances et les significations. Ce concept de régime de goût est articulé par une autorité centrale : un magazine influent, un blog ou encore un autre média ayant une sensibilité esthétique.

Deuxièmement, la théorie de la pratique est mise en avant pour comprendre les processus de maintien et de reproduction des pratiques de goût grâce aux objets, aux faires et aux significations. Cette terminologie est empruntée à Magaudda (2011) et semble plus à même de capter le phénomène de consommation selon les auteurs que le recours à la terminologie savoir, savoir-faire et structure téléoaffective avancée par Schatzki (1996). Arsel et Bean mettent en avant que le caractère habituel des pratiques est composé de trois pratiques

[18] La phase quantitative de la méthodologie consiste en une analyse lexicale d'un corpus de 145 millions de mots issus du blog « Appartment Therapy » (AT) collectés entre 2004 et 2011. Les auteurs ont ainsi catégorisés chaque mot dans l'une des trois dimensions de la pratique retenues pour leur recherche : objet, performance ou signification. Ce travail s'est poursuivi par une phase qualitative sur base d'entretiens longs et d'observations. Lors de cette seconde phase, les chercheurs ont maintenu une exposition quotidienne au blog AT.

dispersées (au sens de Schatzki, 1996) qui régulent la consommation : problématisation, ritualisation et instrumentalisation. Ces trois pratiques dispersées, identifiées comme communes à toutes les pratiques de régime de goût sont incorporées à des pratiques intégrantes, plus complexes, telles que la consommation domestique étudiée par les auteurs. Un régime de goût permet ainsi de mettre en avant une compréhension partagée de l'esthétique modelant les manières dont les individus utilisent les objets et quelles significations ils lui apportent. Arsel et Bean (2013) s'inspirent de la théorie de la pratique sociale telle que définie dans ses frontières par Schatzki (1996) (pratiques dispersées versus intégrantes), mais ne retiennent pas les éléments de savoir, savoir-faire et structure téléoaffective. Au contraire, ils mettent en évidence trois éléments différents, permettant de lier les trois pratiques répandues pour former la pratique intégrante. La première pratique répandue identifiée est la problématisation, c'est à dire, le questionnement permanent de la cohérence entre objets et significations. La ritualisation permet quant à elle de faire le lien entre les objets et les performances : des rituels sont établis permettant de rendre cohérents les objets et les performances. Enfin, l'instrumentalisation permet de faire le lien entre les performances et les significations. Objets et performances permettent de donner un sens à la pratique de consommation intégrante (i.e. le design intérieur).

Par ces résultats, Arsel et Bean (2013) apportent trois contributions théoriques à la théorie de la pratique. Tout d'abord, ils mettent en évidence que le recours à la théorie de la pratique n'est pas seulement utile pour comprendre les changements à l'échelle de la société, mais elle est utile aussi pour l'étude des changements micro-institutionnels, à l'échelle de la consommation individuelle. Par ailleurs, en mettant en avant une approche de la pratique au travers des objets, des performances et des significations, les auteurs mettent en évidence que la consommation n'est pas une pratique en elle-même, mais un moment constitutif des pratiques, venant par-là conforter empiriquement la vision théorique de la consommation de Warde (2005).

Ensuite, ils mettent en avant une meilleure compréhension de la manière dont les pratiques répandues se maintiennent les unes aux autres. Alors que la discipline du comportement du consommateur ne fait pas de distinction entre pratiques intégrantes et répandues, les résultats avancés par Arsel et Bean (2013) montrent comment les pratiques répandues sont contextualisées dans la consommation au travers de la structure téléoaffective. Par exemple, dans le cas de la pratique de problématisation, c'est la structure téléoaffective qui détermine par ses buts et objectifs le problème à résoudre et pourquoi ce problème a besoin d'être résolu. Cela permet de conforter l'argument théorique de Schatzki (1996) qui avance que c'est

la structure téléoaffective, au travers de ses buts et projets, qui détermine la performance du comportement. Dans l'exemple de recherche menée par Schau, Muñiz et Arnould (2009), Arsel et Bean (2013) considèrent la pratique de communauté de marque comme intégrante et les 12 pratiques communes identifiées comme répandues. Ces 12 pratiques connectées les unes aux autres dans un contexte précis sont, selon Arsel et Bean (2013), liées par la structure téléoaffective de la pratique intégrante, qui orchestre les pratiques répandues. La structure téléoaffective semble donc conçue comme une entité « supérieure », orchestrant les pratiques répandues en dirigeant les comportements et buts de ces pratiques. Dans la recherche menée par Shove et Pantzar (2005) il serait possible d'interpréter la marche nordique comme étant la pratique intégrante, organisée par les objets, significations et compétences et régie par une structure téléoaffective représentée par un but à atteindre par les institutions (comme le bien-être de la population ou l'exercice d'une pratique sportive accessible à tous). Ce point est une différence théorique par rapport à la conception de Schatzki (1996), qui considère la structure téléoaffective d'importance égale à la compréhension générale et au savoir-faire des pratiques intégrantes.

Enfin, les auteurs avancent que la connaissance pratique est un phénomène médiateur. Les résultats de la recherche mettent en avant que la connaissance pratique peut être acquise et « routinisée » au travers de l'engagement. Le blog « Appartment Therapy » permet une participation active des individus sous la forme d'une activité de loisir tout en donnant à ses participants la connaissance et les manières de faire pour performer la pratique. Cet apport théorique vient challenger la conceptualisation de Bourdieu, pour qui les pratiques sont acquises et conditionnées par l'habitus. Ici, l'acquisition des pratiques va au-delà du seul phénomène de classe sociale. La pratique dispose de son propre cadre théorique, permettant d'activer la connaissance pratique, au travers d'un engagement continu au travers des objets, des performances et des significations (Arsel et Bean, 2013). Selon les auteurs, le résultat de cet engagement dans la pratique est de fournir une forme de capital culturel aux individus.

Les apports d'Arsel et Bean (2013) viennent conforter les éléments théoriques de Warde (2005) sur la consommation et challenger ceux de Schatzki (1996) sur la structure de la pratique. La consommation se conçoit comme un moment dans chaque pratique et non comme une pratique en elle-même, tel qu'avancé par Warde (2005). Par ailleurs, les auteurs insistent sur le rôle de la structure téléoaffective comme orchestrant les comportements de consommation et comme étant une entité « supérieure » qui gouverne les pratiques intégrantes en les contraignant par les buts et les projets de la pratique. Mais un point non détaillé par les auteurs est la dimension affective de cette structure. Ils mettent bien en évidence la dimension

téléologique, au travers des buts et projets qui dirigent comportements et pratiques, mais n'abordent pas le rôle des émotions et des humeurs de la pratique. Une hiérarchie dans les pratiques semble alors être à l'œuvre : des pratiques répandues sont gouvernées par les objets, performances et significations et sont liées entre elles grâce à la structure téléoaffective. Ces pratiques répandues liées forment une pratique intégrante.

C'est cette recherche menée par Arsel et Bean (2013) qui semble prendre le plus de libertés avec la théorie de la pratique telle que définie par Schatzki (1996). Alors que les recherches en sociologie étudient une pratique intégrante organisée selon trois éléments (qui sont variables d'un contexte de recherche à l'autre) dans le schéma théorique fourni par Schatzki (1996), Arsel et Bean (2013) étudient les liens entre pratiques intégrantes et répandues, fournissant des pistes de réflexion théoriques et empiriques sur la manière d'interpréter et de concevoir la pratique sociale.

Les travaux présentés jusqu'à présent dans le contexte de la consommation permettent de mettre en lumière la manière dont la théorie est utilisée et appréhendée empiriquement. Toutes ont une influence des travaux de Schatzki (1996), mais également des travaux de Shove sur la considération des objets comme structurants la pratique. Cependant, aucune de ces recherches n'envisage la manière dont se construit une pratique à l'échelle microsociale.

Nous portons intérêt dans le point suivant la manière dont la pratique sociale est empiriquement développée dans les recherches portant plus précisément sur la consommation environnementale.

2. Des pratiques pro-environnementales

C'est majoritairement dans le champ de la sociologie que la théorie de la pratique a été mise en application pour la compréhension de la reproduction et du changement des pratiques routinières des individus (courant de recherche empirique dont l'auteur majeur est Elizabeth Shove). Le contexte environnemental n'a pas échappé à ce courant de recherche et divers contextes ont été étudiés : le changement des pratiques liées à la consommation d'énergie (Gram-Hanssen, 2010 a, b), l'adoption de pratiques moins nocives pour l'environnement (Hand, Shove et Southerton, 2005) ou encore le changement d'habitudes professionnelles en faveur de l'environnement (Hargreaves, 2011). Ce courant de recherche appréhende non seulement la reproduction du social, mais également le changement social, c'est à dire le changement des pratiques routinières existantes vers des pratiques plus durables pour

l'environnement. On note cependant parmi ces recherches des nuances d'application de la pratique sociale.

La recherche de Hand, Shove et Southerton (2005) met en évidence l'adoption de la pratique routinière de la douche en Grande-Bretagne qui a des conséquences environnementales fortes. Les auteurs mettent en avant une méthode permettant d'analyser les manières dont sont reproduites et transformées les cultures matérielles et les conventions, en analysant la transformation de la pratique de la douche. Des éléments technologiques (la matérialité), sociaux (le conformisme) et culturels (la temporalité) sont mis en avant pour mieux comprendre cette pratique routinière. Ces entités n'ont aucune existence indépendante sans les formes de savoir, savoir-faire et engagements qui représentent la pratique de la douche.

Un autre exemple de recherche sur le changement social est celle de Hargreaves (2011) sur une initiative - « Environment Champions » - qui a trait à la gestion des déchets et qui se tient dans un contexte professionnel. Il argumente qu'une approche par la pratique permet un focus sur les pratiques collectives en allant au-delà d'une approche par les attitudes et valeurs des individus. Il pointe les barrières rencontrées au changement des pratiques et les changements nécessaires à l'organisation quotidienne. Il détaille particulièrement les pratiques liées à la collecte des déchets dans l'espace professionnel. Ses résultats mettent en avant l'importance des infrastructures, objets, ainsi que des relations légales, sociales et de pouvoir dans le changement des pratiques. Ces différents éléments sont bien souvent négligés par les approches classiques du comportement (Hargreaves, 2011). Ces éléments sont également mis en évidence dans la recherche de Hand, Shove et Southerton (2005) qui pointent le rôle des institutions dans l'évolution des pratiques sociales. Ce que l'auteur n'envisage cependant pas sont les influences éventuelles des relations et de la dynamique entre les membres de la structure professionnelle.

Gram-Hanssen (2010 a,b), quant à elle, s'attache à la compréhension de la consommation énergétique au sein des foyers danois. L'auteur utilise les éléments de la pratique, en intégrant la dimension technologique, dans la perspective théorique de Shove (Shove et Pantzar, 2005). Son objectif est de comprendre comment la théorie de la pratique peut non seulement contribuer à la compréhension de la reproduction des pratiques, mais peut être également utile à décrire le changement. Ses apports conceptuels restent limitées car l'auteur n'envisage qu'une application directe des éléments de la pratique telles que conceptualisés par Shove (Shove et Pantzar, 2005) et Schatzki (1996). Ainsi, l'auteur appréhende la reproduction et le changement social au travers de la technologie (les objets), le savoir-faire, les règles explicites et les engagements (la structure téléoaffective). L'originalité de son travail réside dans la

complexité de la pratique de consommation énergétique qui fait écho à plusieurs pratiques, telles que la consommation d'énergie, d'eau, ou encore d'information. Cela rend l'étude de la pratique plus difficile, car il est alors nécessaire de tenir compte de l'interconnexion entre les différentes pratiques. Ainsi, l'auteur envisage trois pratiques, que nous pourrions qualifier de répandues : les pratiques énergétiques intérieures, les pratiques « standby » et les pratiques informatiques, qui toutes trois permettent d'envisager les liens entre les pratiques énergétiques des foyers. Deux contributions sont avancées par l'auteur. La première est relative aux éléments de la pratique, en envisageant les plus pertinents pour l'étude des pratiques énergétiques (règles, savoir-faire, engagements et technologie). La seconde contribution consiste à expliquer les liens entre les différentes pratiques énergétiques, grâce à l'identification de trois pratiques répandues. Cette seconde contribution met en exergue le rôle de la technologie dans la compréhension du changement social.

Les recherches sur les pratiques environnementales considèrent ainsi la reproduction et le changement des pratiques environnementales en s'appuyant sur les éléments de la pratique sociale en mixant l'approche originelle de Schatzki (1996) et celle apportée par Shove (Shove et Pantzar, 2005). Au-delà d'une seule compréhension de la reproduction de la pratique, les recherches dans ce courant vont chercher à mieux cerner comment un changement s'effectue dans les pratiques routinières des individus et amène à l'émergence de nouvelles pratiques. Ce courant de recherche ancre sa réflexion dans la compréhension de la consommation individuelle, mais fait également appel à la perspective historique, sociale, temporelle ou encore technologique que sous-tend cette consommation pour comprendre le changement vers des pratiques de consommation plus durables, amenant une réflexion systémique de la consommation.

Synthèse (tableau 3)

Trois éléments sont sous-jacents à l'approche de la consommation environnementale par la pratique. Tout d'abord, la consommation est appréhendée de manière systémique, incluant tant une approche de la performance individuelle que des structures institutionnelles qui peuvent contraindre cette performance. Ensuite, toutes ces recherches menées n'envisagent pas dans leur réflexion la responsabilité de l'individu dans le contexte particulier sous-jacent à la consommation environnementale. Enfin, la théorie de la pratique sociale n'est pas à considérer comme « supérieure » à d'autres approches théoriques comme la théorie du comportement planifié, elle permet une approche différente de la consommation et permet de combler certaines limites soulignées dans la théorie du comportement planifié.

(1) Une approche systémique des pratiques environnementales

Le rapprochement entre les problématiques de consommation et les questions environnementales se sont majoritairement posées dans une approche systémique, c'est à dire, que ce rapprochement est envisagé dans une perspective macro-institutionnelle (Stern *et al.*, 1995 ; Kilbourne et Beckmann, 1998 ; Shove et Pantzar, 2005 ; Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Shove, 2010 ; Hargreaves, 2011 ; Gram-Hanssen, 2010a,b, 2011). Arsel et Bean (2013) sont parmi les premiers à envisager ce rapprochement sous l'angle individuel, par l'étude des pratiques de consommation individuelles, sans approfondir les liens avec les structures institutionnelles. Ils ne s'inscrivent cependant pas dans le contexte de pratiques durables.

Garabuau Moussaoui (2010), dans la lignée de la conception de Warde (2005) interprète la théorie de la pratique sociale comme permettant de dépasser l'opposition classique entre les déterminants à la consommation et les libertés d'action. L'auteur met en évidence deux arguments. Le premier consiste à avancer que la théorie permet de remettre en question l'analyse de la souveraineté du consommateur, sous-tendant l'idée que le consommateur est libre d'agir, dans une société de plus en plus individualisée. Le second avance que cette théorie de la pratique sociale remet en question la « manipulation » et le « déterminisme social » des actions : toute action n'est pas déterminée par un contexte social ou sociétal régi par des normes de consommation imposées. C'est ce que les auteurs développent dans leurs recherches sur la consommation environnementale. Hand, Shove et Southerton (2005) envisage les pratiques routinières de la douche dans les foyers anglais, tout en considérant les influences sociales, technologiques et culturelles de cette consommation. Cette pratique n'est donc pas déterminée par des choix individuels uniquement ni par un déterminisme social. La pratique s'inscrit dans des logiques sociales qui sont cantonnées à la sphère domestique, mais qui la dépassent également largement (Garabuau Moussaoui, 2010). C'est dans cette voie que sont engagées les analyses sur les pratiques environnementales. Ainsi, nous avons montré par les travaux de Shove (e.g. Hand, Shove et Southerton, 2005) mais également de Gram-Hanssen (2010a,b) ou encore de Hargreaves (2011) l'importance accordée aux structures sociales déterminant ou contraignant les pratiques des individus.

(2) Un élément non envisagé dans l'étude des pratiques environnementales : la responsabilité des individus

La particularité de l'étude des comportements pro-environnementaux intègre une dimension qui n'est pas envisagée dans la consommation de manière générale : la responsabilité

individuelle. Nous avons évoqué cette responsabilité dans le chapitre précédent (Giannelloni, 1998).

Une recherche en comportement du consommateur porte intérêt à l'engagement individuel quotidien en matière de responsabilité environnementale (Connolly et Prothero, 2008). Même si cette recherche n'est pas « labellisée » comme étant dans le courant de la théorie de la pratique, elle porte néanmoins intérêt à la routine quotidienne et à l'engagement des individus dans des pratiques de consommation responsables. Cette recherche met en avant non seulement l'importance des significations des enjeux environnementaux pour les individus, mais également le rôle des objets dans la structuration de ces pratiques. Leur apport n'est pas tant sur les pratiques routinières dans lesquelles les individus s'engagent, mais sur l'existence d'un individu disposant d'un pouvoir pour amorcer un changement environnemental. Les individus ressentent d'un côté une part de responsabilité dans les enjeux environnementaux, associée à un sentiment de risque. Risque dans le sens où ils ne savent pas comment agir pour changer les pratiques. Ce sentiment résulte d'une individualisation de la responsabilité (Connolly et Prothero, 2008).

C'est sur base de ces réflexions sur la responsabilité que Garabuau Moussaoui (2010) (re)pose ainsi la question de la souveraineté du consommateur dans le contexte de la consommation environnementale. L'auteur indique par-là que la théorie de la pratique permet de questionner de manière renouvelée des enjeux de consommation, non pas forcément nouveaux, mais appréhendé sous un autre angle théorique. Ainsi, l'individu qui performe les pratiques n'est plus forcément appréhendé sous l'angle uniquement du consommateur, libre de choisir, mais également contraint par une structure sociale, étant intégrée dans l'analyse. Un balancement s'opère entre consommateur et citoyen dans la perspective de la consommation environnementale (Gabriel et Lang, 2006).

(3) Une approche théorique renouvelée de la compréhension des pratiques environnementales

Cette approche par la pratique n'est pas à considérer comme « supérieure » à une autre approche théorique, telle que la théorie du comportement du planifié, bien qu'elle permette d'en combler certaines limites.

Ainsi, retenant la pratique comme unité d'analyse, les recherches ancrées dans la théorie de la pratique sociale permettent une prise en compte des dimensions macrosociales et étudient la trajectoire des pratiques sur les plans légal, social ou encore technologique. Cette approche permet ainsi de dépasser l'unité d'analyse individuelle majoritairement retenue dans les

recherches menées jusqu'à présent sur les comportements écologiques dans la perspective de la théorie du comportement planifié. L'approche par la pratique permet ainsi de tenir compte tant de la performance individuelle que du rôle des structures institutionnelles qui contraignent le comportement.

Par ailleurs, porter intérêt à la pratique permet de se centrer sur les comportements réels des individus et non rapportés. Le décalage entre intention et comportement (Boulstridge et Carrigan, 2000 ; Kollmuss et Aygeman, 2002 ; Vermeir et Verbeke, 2006), observé de manière récurrente dans les approches par le comportement planifié, est ainsi dépassé par une telle perspective théorique. Ce décalage est pour de nombreux auteurs le résultat d'un manque de communication ou du moins d'une communication insuffisante de la part des Pouvoirs Publics en matière d'environnement. L'idée sous-jacente est que ces dernières ne suffisent pas à créer une attitude positive envers l'environnement qui ferait adopter aux consommateurs les choix espérés (Burgess, Harrison et Filius, 1998). A la différence de la théorie du comportement planifié qui s'attache à expliquer le comportement via l'intention d'agir, la théorie de la pratique sociale porte attention à la performance du comportement. Tenant compte de ce phénomène, il sera alors peut-être plus judicieux d'envisager d'observer directement les comportements des consommateurs, dans le but d'être le plus objectif possible quant à la performance du comportement étudié.

Enfin, l'approche par la pratique permet de porter intérêt à des comportements jusqu'alors partiellement étudiés en comportement du consommateur, comme le tri des déchets. L'intérêt est porté à la routine de consommation, ce qui n'est pas le cas des modèles classiques qui s'intéressent à des actes raisonnés. Or il est utile de comprendre les actes quotidiens et habituels au même titre que des actes raisonnés (Bagozzi, 1989). Ce point a été mis en évidence dans la conclusion du précédent chapitre. Alors même que la théorie du comportement planifié place l'attitude au cœur de l'explication de l'adoption d'un comportement de consommation, elle ne permet pas d'expliquer les actes routiniers. Une approche par l'habitude a pourtant été proposée dans la littérature (Polites et Karahanna, 2013), mais ne permet pas une explication de tels comportements. Deux limites sont mises en avant : l'habitude est assimilée à une fréquence des comportements passés sur le plan conceptuel et cette mesure s'avère inutile dans le contexte du tri des déchets, compte tenu du caractère routinier de la pratique. Le cadre théorique de la pratique sociale s'avère alors ici prometteur dans le sens où il permet l'étude de comportements routiniers (Reckwitz, 2002).

	Objet de la recherche	Eléments constitutifs de la pratique	Contributions théoriques au regard de la théorie de la pratique sociale
Shove et Pantzar (2005)	Marche nordique en Finlande : comprendre la reproduction et la transformation des pratiques liées à la marche nordique tenant compte des objets et matériels	Compétences (savoir et savoir-faire) Objets Significations	- Dimension des objets soulignée comme indispensable à la performance de la pratique - Mise en évidence des liens entre les éléments de la pratique - Rôle des entreprises comme parties prenantes et plus largement des structures institutionnelles qui promeuvent la pratique → approche systémique de la pratique → coproduction de la pratique par les agents individuels et les entreprises
Hand, Shove et Southerton (2005)	Transformation de la pratique de la douche en Grande-Bretagne	Temps Matériels Conventions	- La douche est constituée et continuellement reproduite à travers la pratique elle-même. - Les infrastructures sont impliquées dans les changements relatifs à la pratique, induisant une analyse systémique de la pratique. - Mise en évidence des relations entre les pratiques, les technologies et les infrastructures qui permettent à la pratique d'évoluer dans sa routine.
Schau, Muñiz et Arnould (2009)	Explorer la création de valeur dans les communautés de marque : quelle reproduction des pratique ?	Règles Compréhensions générales Structure téléoaffective	Identification de 12 pratiques communes aux 9 communautés étudiées Anatomie commune aux pratiques organisées selon les éléments de la pratique, mais physionomie différente (les pratiques s'expriment différemment) - Fonctionnement de la communauté de marque éclairée par une approche pratique : catégorisation des actions collectives autour des trois éléments de la pratique - Dépasser la vision individualiste souvent avancée dans les travaux antérieurs sur la communauté de marque. La recherche montre comment la connaissance se transmet d'individu en individu
Gram-	Etudier la reproduction et le	Savoir	- Identification de trois pratiques répandues permettant de faire

Hanssen (2010a,b ; 2011)	changement des pratiques énergétiques des foyers danois	Savoir-faire Engagement Dimension technologique	le lien entre les éléments de la pratique intégrante. - Mise en évidence de la dimension technologique comme pertinente dans l'étude de cette pratique
Hargreaves (2011)	Comprendre la pratique de gestion des déchets au sein d'un environnement professionnel	Compétences Objets Significations	- Envisager la dimension collective de la pratique et dépasser l'unité d'analyse individuelle - Considérer les pratiques à l'échelle micro-institutionnelle mais également macro-institutionnelle, sur les plans légaux, sociaux, technologiques.
Magaudda (2011)	Reproduction et transformations des pratiques liées à la consommation musicale digitale	Objets Significations Performance	Mise en évidence des conséquences de la dématérialisation sur la consommation de musique digitale - Le circuit de la pratique met en évidence comment les pratiques se transforment (par l'exploration des liens entre les éléments de la pratique). - Contribution à une analyse plus fine de la relation entre les individus, les objets et la consommation - Centrer l'analyse sur la pratique permet une meilleure compréhension de sa trajectoire et la manière dont celle-ci se connecte aux expériences individuelles
Truninger (2011)	'Bimby' le robot culinaire : quelle transformation des habitudes culinaires ?	Objets Significations Performances	Mise en perspective de la théorie des conventions et la théorie de la pratique sociale. Illustration pour chaque régime pratique identifié des éléments de la pratique et leur expression
Arsel et Bean (2013)	Rôle du goût dans les pratiques de design intérieur. Comment le goût est performé comme une pratique sociale ayant des effets sur la consommation matérielle ?	Objets Significations Performances	- La théorie de la pratique sociale est mise en évidence comme utile dans une approche micro institutionnelle de la consommation (niveau micro) et pas seulement macro-institutionnelle. - Les liens entre les pratiques répandues sont mis en évidence grâce à la structure téléoaffective. → rôle de la structure téléoaffective d'une pratique intégrante qui permet de faire le lien entre les pratiques répandues - La connaissance pratique est identifiée comme un phénomène

			médiateur. Elle est acquise et routinisée au travers de l'engagement (structure téléoaffective) et non pas par une structure déterminée comme l'habitus de Bourdieu. L'acquisition des pratiques va au-delà du seul phénomène de classe sociale et constitue en soi une forme de capital culturel.

Tableau 3. Synthèse des recherches menées sur la consommation dans une perspective pratique

Conclusion du chapitre 2

Ce second chapitre de littérature a mis en avant le cadre théorique de cette recherche, la théorie de la pratique sociale. Apparue avec le tournant pratique et culturel des théories sociales du XX^{ème} siècle, cette théorie a connu un renouveau au début du XXI^{ème} siècle avec une application à la consommation (Warde, 2005). S'inspirant des travaux de Bourdieu, Giddens et Schatzki, la théorie est alors transposée sur le plan empirique et notamment dans le contexte de la consommation. L'unité d'analyse retenue est la pratique et non plus les caractéristiques des individus. La pratique met par ailleurs en évidence une routine de consommation qui s'organise autour de plusieurs éléments interconnectés les uns aux autres : savoir, savoir-faire et structure téléoaffective (Schatzki, 1996). Les pratiques évoluent dans un espace-temps particulier. Sous l'influence des travaux de Shove (Hand et Shove, 2007), et selon les contextes de recherches, d'autres éléments peuvent être ajoutés, comme les objets, items de consommation ou encore technologie dans son sens large.

Une approche par la pratique sociale a été mise en avant par des auteurs pionniers comme Shove dans la discipline de la sociologie pour étudier le maintien, la reproduction et le changement des pratiques collectives au cours du temps. En sciences de gestion, cette théorie a été mobilisée dans différents contextes, comme la création de valeur dans les communautés de marque (Schau, Muñiz et Arnould, 2009) ou dans le design intérieur (Arsel et Bean, 2013), pointant l'aspect collectif de la pratique.

Dans le cas de la consommation environnementale, et plus particulièrement du tri des déchets, nous faisons face à un comportement par définition routinier, automatique (Barr et Gilg, 2006). Cette théorie semble alors être adéquate répondre à notre problématique de recherche, qui pointe un comportement routinier, prenant place dans un contexte collectif. L'intérêt est alors non plus de se centrer sur les individus et leurs caractéristiques pour expliquer le tri des déchets, mais au contraire de prendre une approche par la pratique pour mieux comprendre la construction de la pratique de tri dans les familles. Par contre, ce que la théorie n'envisage pas dans les recherches actuelles est le comportement routinier performé par un ensemble d'individus (la famille) et non un individu seul. Par ailleurs, aucune recherche n'a envisagé le cas d'une pratique imposée aux familles, toutes considérant des pratiques nées et construites par des individus qui font le choix d'entrer dans la pratique.

Le chapitre suivant est dédié à l'émergence de la problématique. Nous y ferons mention de ces deux caractéristiques fondamentales pour construire notre question de recherche.

Chapitre 3. Cadre conceptuel et émergence de la question de recherche

Suite à l'analyse de la littérature, nous suggérons le tri des déchets comme relavant d'une pratique sociale. Le caractère routinier de cette pratique a été mis en évidence dans les recherches passées (Barr et Gilg, 2006 ; Knussen et Yule, 2008). Nous justifions dans une première section la double originalité du tri : son caractère collectif et son caractère imposé.

Tout d'abord, la pratique du tri présente la caractéristique d'être imposée aux ménages français. Nous le justifions en revenant brièvement sur l'institutionnalisation du tri. Est mis en exergue la multitude des acteurs imposant le tri.

Par ailleurs, toutes les recherches passées prennent comme unité d'analyse l'individu. Or trier des déchets, comme faire des choix en matière de chauffage, de moyens de locomotion ou renoncer aux plaisirs de la baignoire sont des décisions et des comportements qui impliquent et contraignent l'ensemble de la famille. Le choix est fait dans cette recherche doctorale de prendre comme unité d'analyse la famille et non pas l'individu. La cellule familiale, lieu de vie par excellence, est la grande absente de tous les travaux sur l'environnement. Le tri des déchets n'y échappe pas : il prend place au sein d'une maison, d'un appartement ou encore d'une entreprise, bref, au sein d'un lieu de vie commun. Ce niveau d'analyse est une piste théorique suggérée par Reid, Sutton et Hunter (2010). Les auteurs soulignent la nécessité d'incorporer dans la réflexion théorique l'unité sociale dans laquelle l'individu appartient. Ils proposent particulièrement l'intégration de la famille comme unité d'analyse, sous-explorée en consommation environnementale (Grønhøj, 2006 ; Grønhøj et Ölander, 2007).

De cette double originalité de la pratique du tri présentée en section 1 émerge la problématique de cette recherche doctorale, développée en section 2.

Section 1. Le tri des déchets : une pratique sociale imposée et collective

Dans le contexte particulier du tri des déchets, c'est à la suite de la législation de 1992 que les collectivités locales prennent réellement la mesure du problème des déchets et qu'une organisation est pensée en conséquence pour en assurer la collecte et le traitement. Mais pour un bon fonctionnement et une bonne mise en œuvre de cette organisation, il est demandé au citoyen une participation active (Rumpala, 1999, p. 601) : un « réajustement du rôle des populations dans la gestion des déchets ménagers » est alors nécessaire pour mener à bien cette entreprise dans les objectifs écologiques fixés par les gouvernements. Le citoyen doit être responsabilisé face aux déchets qu'il produit et sur la manière dont il les jette. De plus, étant intégré dans des programmes encadrés de tri grâce aux collectivités locales, le citoyen n'a plus la possibilité de rester en marge des actions des entreprises. Pour intégrer ces individus dans le circuit de gestion des déchets, les autorités publiques doivent redéfinir la place et le rôle tenu par les citoyens (Rumpala, 1999) et les convaincre de leur coopération nécessaire pour l'atteinte des objectifs en matière de déchets.

Pour atteindre une telle entreprise, une communication et un travail regroupant de nombreux acteurs sont déployés sur le territoire national[19]. Au cœur de ce travail : faire accepter au citoyen son rôle crucial dans le bon fonctionnement de la gestion des déchets. De cette perspective dérivent les nombreux travaux académiques qui ont tentés de définir les facteurs individuels permettant d'adopter le comportement du tri. Nous argumentons ci-après que le tri des déchets ne s'adresse pas tant aux individus qu'aux ménages et soulignons le caractère imposé de la pratique par un bref retour sur l'institutionnalisation de celle-ci.

1. Institutionnalisation du tri des déchets : mise en évidence du caractère imposé de la pratique

C'est en 1870 que Louis Pasteur met en évidence le lien entre l'hygiène et la santé. Suite à ce constat, Eugène Poubelle (préfet de la Seine) ordonne en 1884 le dépôt des déchets dans des containers dédiés, qui ont obligation d'avoir un couvercle. Les ménages se retrouvent alors dans l'obligation de séparer les déchets putrescibles, les papiers et chiffons et le verre, faïence et coquilles d'huitres. Un ramassage est organisé et des centres de collecte se mettent en place. A l'époque, ces déchets sont entreposés dans des fosses où des ouvriers travaillent à récupérer des matériaux : les chiffonniers récupèrent les papiers, chiffons… tandis que les ouvriers récupèrent les ferrailles, poteries, ou encore conserves. Le restant est broyé et destiné

[19] On note l'Etat Français, les collectivités locales, et les organismes supports tels que l'Ademe, les éco-organismes et les SICTOM.

à l'agriculture comme engrais. En 1896, on voit apparaître les premiers centres de traitement et d'incinération.

Il faudra attendre le siècle suivant, et les lois de 1975 et 1992 qui définissent clairement un transfert de responsabilité des ménages aux municipalités en matière de déchets. Depuis cet ensemble de dispositions, le déchet n'est plus défini comme relevant de la sphère domestique, mais publique. Les déchet sont rationalisés : (1) la gestion des déchets par les ménages est considérée comme insuffisante et en 1975, le Ministre de la Qualité de la Vie estime les foyers français « négligents » et « désinvoltes ». (2) En conséquence de quoi, seules les autorités publiques sont à même d'organiser une politique de gestion des déchets qui soit « efficace » et « cohérente » (Panafit, 2002).

Devenus biens collectifs, les déchets sont traités comme tels et pensés collectifs, c'est à dire à l'échelle de la société. Plus jamais ne sera fait mention du coût des déchets par rapport aux ménages, mais par rapport aux collectivités publiques. Les solutions mises en place se doivent d'être collectives et ne réfèrent aucunement à une agrégation de pratiques individuelles des ménages. Comme le précise Panafit (2002), « les législations de 1975 et 1992 semblent « marginaliser » les ménages comme acteurs de ces politiques » (p. 23).

Depuis ces lois, la gestion des déchets est une production de discours : « multiplication des programmes de recherche, mise en place de plans départementaux des déchets, obligation faite au gouvernement de présenter annuellement un rapport sur la politique des déchets… » (Panafit, 2002, p. 27). De ces discours ressort que les ménages sont considérés comme incapables de gérer eux-mêmes leurs déchets ; les instances politiques les considèrent comme particulièrement préoccupés, voire angoissés, alors qu'aucune recherche ne vient confirmer ce point. Mais alors même que ces ménages ne sont jamais consultés sur les questions des déchets, les autorités publiques justifient leurs actions sur une hypothétique « hostilité des populations ». Dans cette même veine, il revient alors au gouvernement d'assurer une éducation et une information.

Une frise historique de la législation des déchets ménagers est présentée figure 9.

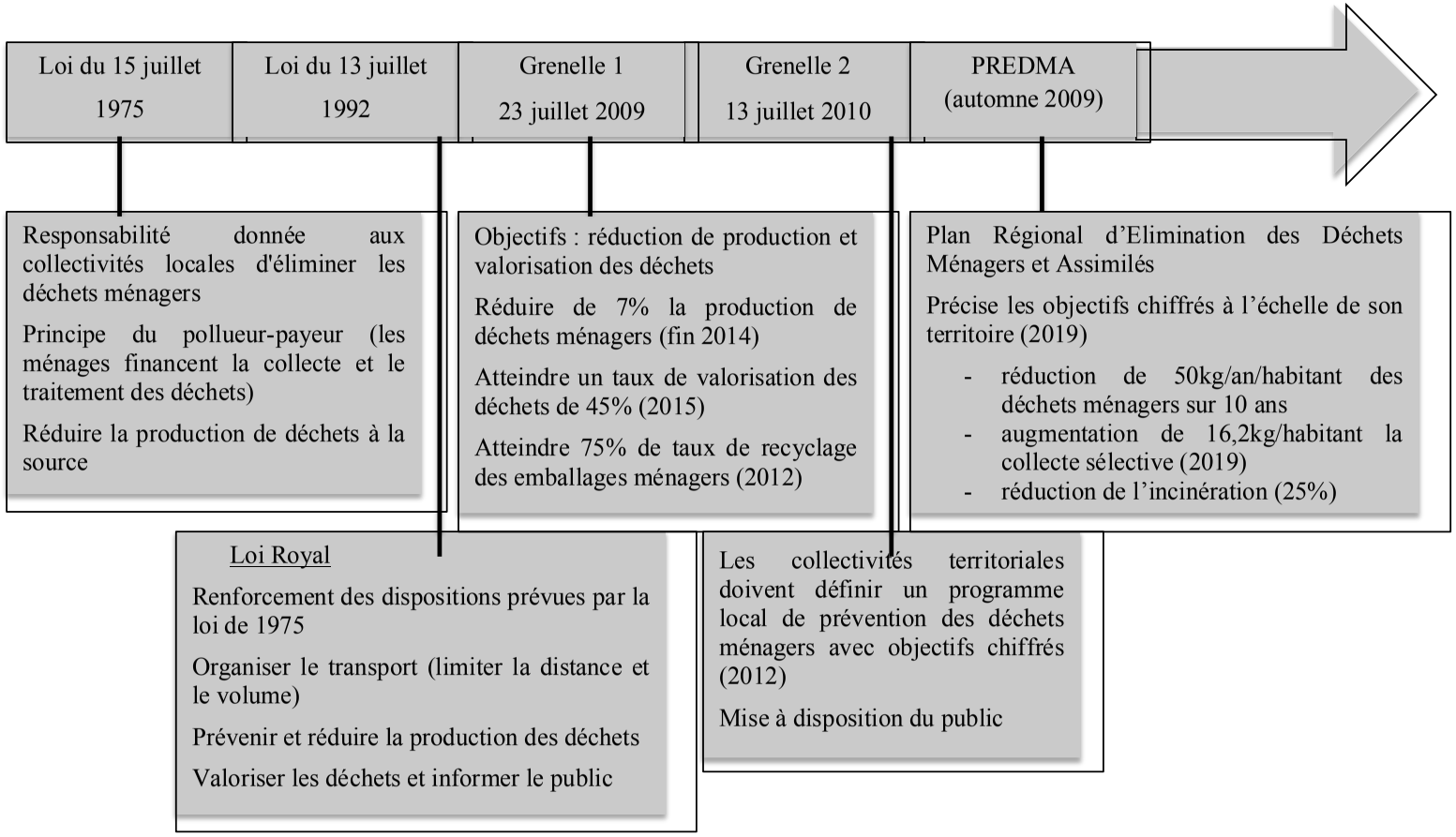


Figure 9. Frise historique de la législation relative aux déchets ménagers (échelle nationale)

Parallèlement, le gouvernement établit un dialogue avec les industriels français et sous l'impulsion d'Antoine Riboud, alors P.D.G. de Danone, un système de taxation est mis en place, allant contre le modèle allemand qui a quant à lui mis en œuvre un système de consignes. Les industriels ne sont pas responsables de la prise en charge des déchets, mais payent une taxe en fonction des déchets qu'ils produisent. En sus, les entreprises ne doivent pas récupérer les emballages qu'ils produisent, préférant à cela le paiement d'une taxe forfaitaire[20]. Une double législation existe en France en matière de gestion des déchets : une pour les ménages et une pour les industriels. Et la question des ménages comme acteur d'une politique environnementale ne sera plus que marginalement abordée, les questions étant traitées selon le point de vue des industriels.
Ainsi que le conclut Panafit (2002) : « A travers cette « publicisation », c'est bien une définition et caractérisation des ménages qui est constituée. Acteur angoissé, incohérent, passif et irrationnel, le ménage devient une entité sociale pratiquement définie de manière uniquement psychologique. A ce titre les ménages demeurent des « enfants » qu'il convient d'éduquer. A travers la politique des déchets, c'est une délégitimation des ménages comme acteurs qui est finalement réalisée » (p. 45).

C'est à partir de la loi de 1992 que les poubelles de tri sélectif apparaissent progressivement dans les communes françaises. Ironie de la situation : ce type de poubelle existait dès son origine en 1884 ! Chaque commune ayant liberté d'organiser le ramassage des ordures, des différences peuvent être relevées d'une région à l'autre. Par exemple, dans certaines communes du Nord, les plastiques sont séparés des papiers, alors que dans la Marne, les deux ont la même destination. Se pose alors la question d'une homogénéité de la pratique, considérant la multiplicité des acteurs intervenants.

Ce sont aujourd'hui les préfets départementaux qui ont pour tâche de gérer les déchets de leur territoire et en portent donc la responsabilité. L'Etat s'est ainsi progressivement effacé au profit d'une régionalisation de la problématique déchets. Cependant, l'Etat définit les actions prioritaires et assure un suivi des politiques locales. Il assure également le lien entre les politiques décidées à l'échelle européenne en les traduisant en textes de lois nationaux. Le

[20] Auprès de l'entreprise Eco Emballages

contrôle des actions territoriales passe notamment par l'ADEME [21] (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Energie), qui peut accorder des subventions techniques et financières pour la mise en œuvre des politiques publiques, mais également privées.

Les communes s'appuient sur les SICTOM (Syndicat Intercommunal de Collecte et de Traitement des Ordures Ménagères) pour organiser concrètement la gestion et la collecte des déchets ménagers.

Aux côtés des autorités publiques existent également les Eco Organismes, tels qu'Eco Emballages et Adelphe. Eco Emballages est une entreprise privée agréée par l'Etat pour organiser, superviser et accompagner la gestion du tri et du recyclage des emballages ménagers. Créée en 1992, elle est probablement la plus connue à ce jour du grand public. Sa mission est multiple : (1) travailler aux côtés des entreprises pour favoriser l'éco-conception et réduire les emballages ; (2) financer la collecte sélective et contribuer à son efficacité ; (3) informer le grand public[22] et (4) favoriser le recyclage des emballages[23].

La figure 10 présente les principaux acteurs de la gestion des déchets en France.

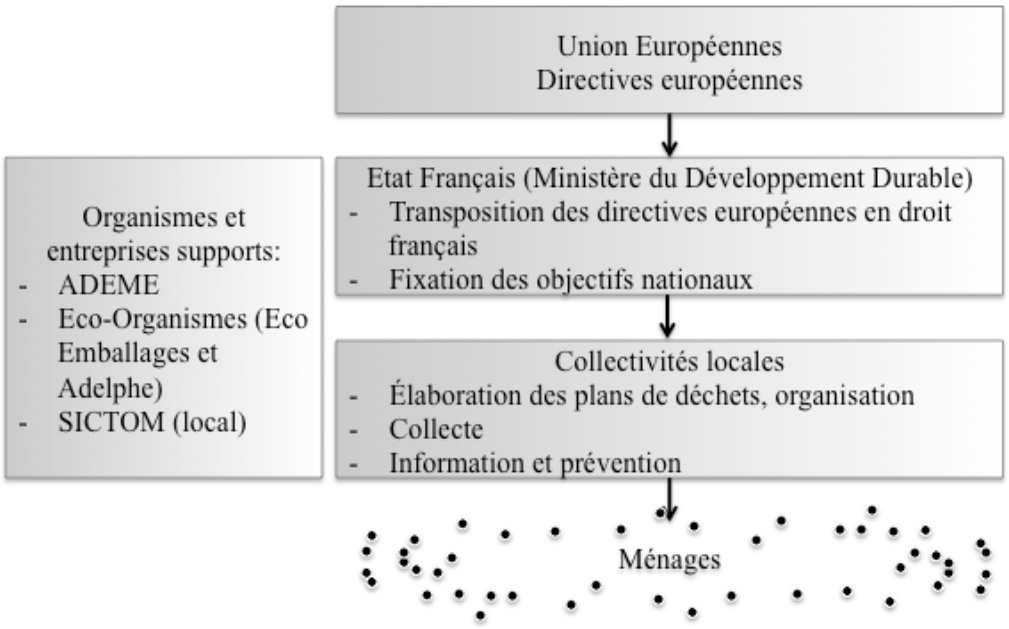


Figure 10. Présentation des principaux acteurs de la gestion des déchets en France

[21] L'ADEME est un établissement public à caractère industriel et commercial, placé sous la tutelle des Ministères de l'Ecologie, du Développement Durable et de l'Energie, ainsi que de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (source : Ademe).

[22] L'annexe 2 présente le guide du tri.

[23] http://www.ecoemballages.fr/accueil-portail/mieux-nous-connaitre/

On relève la prépondérance des autorités publiques en matière de gestion des déchets. Ce sont elles qui décident, fixent les objectifs à atteindre et ce à différents niveaux : national et local. Les ménages se retrouvent en bout de chaîne et soumis aux volontés politiques. La question se pose dès lors d'un rapport de domination entre Pouvoirs Publics et ménages pouvant induire certains conflits et une forme de résistance (Roux, 2007) aux comportements attendus.
Ce bref retour en arrière sur l'institutionnalisation de la pratique montre le caractère imposé de celle-ci aux ménages. Nous explorons ci-après le caractère collectif de la pratique.

2. Le caractère collectif de la pratique sociale du tri des déchets

Dans les recherches sur la consommation responsable, l'unité d'analyse généralement retenue est l'individu. Mais est-elle toujours la plus pertinente ?
La consommation responsable est certainement l'un des thèmes de recherche majeur de ces dernières décennies. Cet engagement dans la consommation responsable se traduit notamment dans les décisions d'achat (Follows et Jobber, 2000 ; Freestone et McGoldrick, 2008 ; Carey, Shaw et Shiu, 2008). Les recherches sur cette thématique, initiées par Webster (1975) et reprises par la suite par Roberts (1995) ou encore François-Lecompte et Valette-Florence (2004) ont cependant toutes été centrées sur l'individu. Un premier courant de travaux s'est intéressé au profil du consommateur socialement responsable : qui est-il, quelles sont ses caractéristiques, comment les mesure-t-on, et enfin quelles sont les raisons de ce comportement responsable (e.g. Webster, 1975 ; Giannelloni, 1998 ; Auger *et al.*, 2003 ; Webb, Mohr et Harris, 2008 ; d'Astous et Legendre, 2009) D'autres recherches ont approché le consommateur responsable par la question identitaire et la recherche du sens donné à cette consommation (Connolly et Prothero, 2003 ; Autio, Heiskanen et Heinonen, 2009 ; Özçağlar-Toulouse, 2009).
Récemment, le groupe est apparu comme pertinent lorsqu'il s'agit d'étudier le changement de comportement en matière environnementale. En écologie industrielle, l'étude des comportements de consommation énergétique a été menée au sein des foyers (Gram-Hanssen, 2011). Le changement de comportement environnemental a également été étudié au sein d'une entreprise, prenant comme unité d'analyse une équipe de professionnels (Hargreaves, 2011). Toutes ces recherches mettent en avant l'intérêt d'étudier des routines collectives, arguant que la pratique est une pensée collective ; le groupe générant la performance de la pratique durable et sa reproduction. Car c'est par l'acquisition de bonnes pratiques collectives qu'un changement social pourra s'opérer (Peattie et Collins, 2009).

En marketing, les recherches sur la consommation responsable adoptant un point de vue collectif sont rares. Elles s'intéressent à la prise de décision familiale, dans une perspective éthique (Carey, Shaw et Shiu, 2008) ou environnementale (Grønhøj, 2006 ; Grønhøj et Ölander, 2007). La recherche menée par Carey, Shaw et Shiu (2008) a pour cadre la prise de décision familiale dans le champ de la consommation éthique. Plus particulièrement, elle a pour objectif de comprendre les enjeux des processus de consommation éthique dans les familles ayant des enfants de moins de trois ans. Les résultats mettent en évidence l'existence d'un facteur d'héritage ; les parents prennent conscience des enjeux éthiques lors de la naissance de leur enfant. C'est plus particulièrement la mère qui est identifiée comme celle poursuivant ce style de vie éthique, venant corroborer que les mères sont plus sensibles à ce style de vie. Grønhøj (2006) et Grønhøj et Ölander (2007) ont mené des recherches sur la famille et la prise de décision dans un contexte environnemental (pratiques d'achat de produits pro-environnementaux, gestion des déchets et transport). Comme dans la recherche menée par Carey, Shaw et Shiu (2008), la division genrée des tâches est mise en avant : une dichotomie intérieur/ extérieur est observée, à l'instar de ce qui a été souligné dans les recherches de Bourdieu (1980). Ils utilisent par ailleurs le concept de communication familiale pour expliquer l'adoption de pratiques pro-environnementales, telles que le tri des déchets. Les familles communiquent autour des enjeux environnementaux, dans des termes relatifs au temps, à la facilité, la santé ou encore l'économie. Cette communication est envisagée plus pour trouver des solutions concrètes aux préoccupations quotidiennes des familles plutôt que pour trouver des solutions aux enjeux planétaires. Par ailleurs, seul un petit nombre de conversations familiales sont orientées vers l'éducation des enfants en vue de les rendre consommateurs responsables.

Meneses et Palacio (2005) proposent une approche différente par le rôle sur le comportement du tri des déchets. Ce dernier est défini comme un comportement multidimensionnel qui prend place dans la sphère familiale. Les auteurs soulignent la rareté des recherches sur ce groupe familial et proposent d'établir le profil sociodémographique et psychographique des rôles et tâches tenus par les individus au sein du foyer (restreint au couple parental). Ils déplorent que le comportement du tri des déchets ne soit appréhendé que du point de vue d'un objet ou produit particulier, laissant de côté l'étude de ce comportement par l'activité, la tâche ou la fonction qu'il représente au sein du foyer. Ainsi, se basant sur le concept de rôle, ils portent intérêt au rôle tenu par chacun dans le groupe familial. Ils les classifient de la manière suivante : influenceur ('influencer'), initiateur ('initiatior'), celui qui prend la décision ('decision maker'), celui en charge de porter les déchets dans les centres de tri ('vendor'), le

persuadeur (‘persuader’), l’exécuteur (‘enforcer’) (celui qui établit les normes pour l’entreposage des déchets, leur séparation et celui qui s’assure également que l’activité est bien menée) et le celui qui rejette la pratique (‘rejecter’). Leur application empirique, basée sur une collecte de données par questionnaires auto-administrés, montre que les membres de la famille ont des rôles différents dans le comportement du tri des déchets. Ces rôles s’expliquent par des facteurs sociodémographiques et psychographiques. Leurs résultats soulignent le rôle prépondérant de la femme, qui porte tous les rôles (sauf celui de ‘vendor’ et de ‘rejecter’). Cela suggère que le comportement du tri n’est effectué que par la femme au sein du couple parental : c’est elle qui influence, qui initie la démarche, qui prend les décisions au sein du couple et qui enfin est en charge des déchets au sein de l’habitat, s’assurant de la bonne exécution de cette activité. Par contre, elle ne semble pas être dans le rejet de ce comportement, ni en charge des déchets en extérieur de la sphère privée de son habitat (ce n’est pas elle qui tient le rôle de ‘vendor’, c’est à dire de porter en déchèterie les déchets). Ces deux rôles n’ont d’ailleurs pas montré de lien significatif.

Ce rôle prépondérant de la femme dans la sphère domestiques a été souligné auparavant dans la littérature sur l’adoption de comportements écologiques (Arcury, Scollay et Johnson, 1987 ; Schahn et Holzer, 1990 ; Davidson et Freudenburg, 1996). Le comportement du tri des déchets est ancré dans la sphère domestique où la femme a traditionnellement plus de pouvoir de décision que l’homme (Davis, 1976 ; Miller, 1998 ; Kaufmann, 1997).

En 2011, la revue *International Journal of Consumer Studies* a publié un numéro spécial sur la consommation énergétique durable des foyers, en mettant largement en avant l’aspect technologique (volume 35, 2011). Même si ces recherches permettent une approche des processus de prise de décision au sein de la famille en matière éthique et de choix technologiques énergétiques, nous sommes toujours ignorants quant aux routines de consommation des familles en matière environnementale. De plus, ces recherches se limitent au couple parental. Or l’apport de l’enfant n’est peut-être pas négligeable en ce domaine.

Les consommateurs adultes ne semblent en effet pas être les seuls concernés par les politiques publiques de déchets. Les enfants, au travers d’une éducation environnementale reçue à l’école, sont aussi censés devenir acteurs de la pratique du tri.

Dès l’école primaire, les enfants sont sensibilisés à l’environnement. L’éducation est considérée comme « une composante importante de la formation initiale des élèves, dès leur plus jeune âge et tout le long de leur scolarité, pour leur permettre d’acquérir des

connaissances et des méthodes nécessaires pour se situer dans leur environnement et y agir de manière responsable » (Circulaire n°2004-110 du 8 juillet 2004).

Compte tenu de l'âge des enfants, l'éducation nationale privilégie l'éducation liée à la composante environnementale. Quatre pôles sont étudiés : la biodiversité, l'évolution des paysages, la gestion des environnements et la notion « réduire – réutiliser – recycler ».

Au cours de leur scolarité du primaire, les enfants travaillent sur l'apprentissage des gestes quotidiens : fermer les robinets, éteindre les lumières, trier les déchets, comparer les emballages. Plus ils grandissent, plus les notions sont approfondies. Par exemple, à la suite de cette éducation sur les gestes quotidiens, un travail sur l'implication du citoyen est proposé (lutter contre le gaspillage et apprendre à gérer sa consommation). Enfin, dans un troisième temps, l'enfant est responsabilisé : il apprend à gérer sa consommation, il connait les sources d'énergie et il compare les modes de consommation des pays du Nord vs. pays du Sud. L'enfant acquiert donc un certain nombre de connaissances, essentiellement théoriques. Il est en partie socialisé à l'environnement (Hajtaieb El Aoud, 2008) et il est susceptible de les transmettre à sa famille, surtout à partir du stade opératoire concret (Easterling, Miller et Weinberg, 1995).

Quelques travaux ont d'ailleurs intégré l'enfant. En matière de développement durable, l'enfant possède en effet des connaissances et bénéficie d'une socialisation écologique à l'école ou à la maison (Hajtaieb El Aoud, 2008). L'auteur met en évidence une connaissance et une préoccupation pour l'environnement chez les enfants de 7 à 11 ans. Les agents de socialisation classiquement trouvés dans la littérature sont évoqués : l'école, la famille et les médias. Une socialisation inverse peut être envisagée, les enfants étant susceptibles d'amener des nouveaux comportements de consommation au sein du groupe familial (Gollety, 1997, 1999 ; Ekström, 2007). Gollety (1999) et Ekström (2007) ont décrit le phénomène de socialisation inverse dans les prises de décisions d'achat. Nous pouvons faire un parallèle et envisager qu'un tel phénomène soit observé dans les comportements écologiques de tri des déchets. Cette socialisation écologique leur permet d'intégrer des comportements sur le long terme (Brée, 2007). Dans la mesure où l'enfant est susceptible d'avoir un rôle majeur dans l'adoption de comportements environnementaux, il doit être intégré dans la recherche à part entière. Il ne s'agit pas seulement de choisir des familles avec enfants, il faut aussi faire de ces derniers des répondants ou observés potentiels, ce que nous développerons dans la partie dédiée à la méthodologie. Dès lors, s'intéresser aux pratiques environnementales des familles, et de familles intégrant un enfant en âge d'avoir une certaine connaissance du domaine écologique, paraît un choix judicieux pour appréhender les pratiques de consommation

environnementale à la lumière de la théorie de la pratique sociale. Mais il faut pour cela identifier des méthodologies, qui soient pertinentes d'une part pour l'étude du groupe familial (parents et enfants), d'autre part pour l'étude de la pratique sociale (cf. partie 2. Méthodologie). Avant cela, nous définissons la problématique de cette recherche doctorale.

Section 2. Cadre conceptuel et émergence de la question de recherche

Nous avons souligné le tri des déchets comme pratique sociale. Comportement routinier, il est d'une part imposé et d'autre part collectif. La pratique sociale, concept théorique central de cette recherche, est en étroite relation avec les littératures sur le tri des déchets et la famille. La figure 11 présente le cadre conceptuel de la recherche.

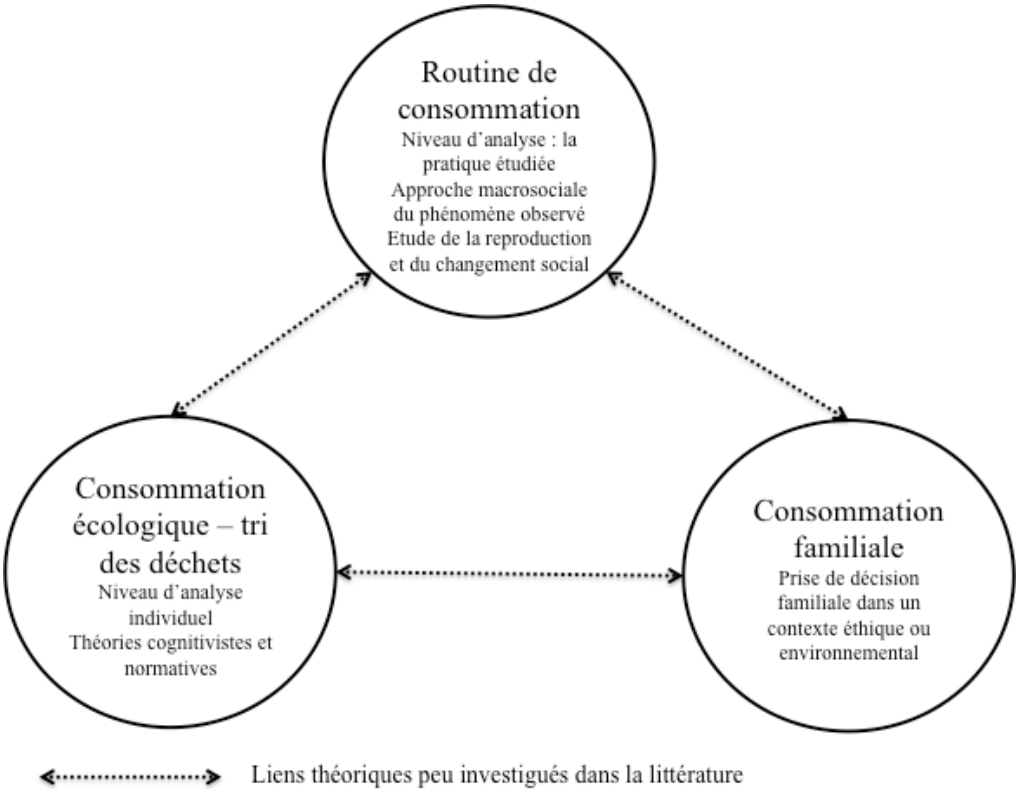


Figure 11. Cadre conceptuel de la recherche

- *Le tri comme pratique sociale (imposée)*

Le lien entre consommation environnementale et pratique sociale a été exploré au travers de l'enjeu d'adopter des routines de consommation tenant compte des problématiques environnementales actuelles. L'idée générale est de faire adopter aux individus des comportements durables au moyen de routines de consommation. Ces routines et ce changement social sont examinés sous l'angle de la pratique sociale, qui met en avant un comportement de type routinier. Deux manières d'approcher les pratiques sociales sont relevées dans la littérature. (1) La pratique émerge de comportements individuels : les individus sont engagés pour élaborer la pratique et font le choix d'y entrer. C'est le cas par

exemple des recherches de Hand, Shove et Southerton (2005) sur la pratique de la douche ou de Shove, Pantzar et Watson (2012) sur la pratique de la conduite routière. On relève également la recherche de Maggauda (2011) sur la pratique de la consommation de l'IPod. Toutes examinent une pratique qui est formée par des individus, au niveau microsocial. En conséquence, la pratique est étudiée dans une perspective macrosociale de reproduction et de changement, et ce bien souvent dans une logique historique. (2) Un second courant, moins conséquent, considère qu'il existe des éléments qui relèvent de la pratique, alors qu'on n'en avait pas nécessairement conscience. C'est le cas de la recherche menée par Arsel et Bean (2013) sur la pratique du goût dans le design intérieur. *A priori*, le goût ne relève pas d'un comportement. Mais le goût se traduit par des comportements routiniers, justifiant le recours à la pratique sociale comme cadre théorique (Arsel et Bean, 2013).

Mais, ce qu'aucune recherche n'a envisagé jusqu'à présent est le cas de la pratique imposée. Comment cela se passe t-il quand une pratique est imposée de manière brutale par les Pouvoirs Publics (au niveau macrosocial), comme le tri, au niveau microsocial ? Dans ce cas, comment est diffusée la pratique au sein des familles ? Il n'est pas évident que les familles s'engagent naturellement dans la pratique et elles n'ont *a priori* aucune liberté de choix pour y entrer. Nous nous situons avec le tri des déchets dans la conception inverse du point (1).

- *Le tri des déchets comme pratique familiale*

Les recherches académiques sur la consommation écologique familiale se sont penchées sur la prise de décision éthique (Carey, Shaw et Shiu, 2008) ou environnementale (Grønhøj et Ölander, 2007). Plus particulièrement, les recherches menées par Grønhøj (2006) et Grønhøj et Ölander (2007) utilisent les concepts de genre et de communication familiale. Les résultats de ces recherches mettent en avant la division des rôles au sein du couple parental : les pratiques environnementales sont le plus souvent portées par l'un ou l'autre des parents. Cette division genrée des rôles se caractérise également par une dichotomie intérieur/extérieure des tâches (Grønhøj, 2006). La communication familiale se révèle par ailleurs pertinente pour trouver des solutions aux problèmes quotidiens rencontrés par les familles, même si toutes les familles ne semblent pas accorder la même importance aux enjeux environnementaux.

Une recherche a également retenu notre attention, celle menée par Meneses et Palacio (2005), qui a pour objectif d'aborder le tri des déchets sous l'angle des rôles et tâches tenus par les individus au sein du foyer (limité au couple parental). Leurs conclusions rejoignent celles d'Arcury, Scollay et Johnson (1987), Schahn et Holzer (1990) et Davidson et Freudenburg (1996) qui mettent en évidence le rôle de la femme dans les tâches domestiques. Plus

largement en marketing, il est montré que les tâches liées à la sphère domestique sont plus traditionnellement portées par les femmes (Davis, 1976 ; Miller, 1998 ; Kaufmann, 1997).
Un dernier point concerne l'enfant, qui est le grand absent de ces quelques recherches.
De nombreux éléments restent inexploités dans la littérature familiale au regard des pratiques écologiques. Majoritairement abordés sous l'angle de la prise de décision familiale (couple parental), les comportements écologiques n'ont pas ou peu été envisagés en incluant l'enfant dans la réflexion. Ce point sur la place des enfants est à approfondir.

- *La routine de consommation familiale*

Peu de travaux académiques étudient la consommation familiale dans la perspective de la routine. Tous les travaux menés font état d'une routine à l'échelle de l'individu. Nous souhaitons dans cette recherche mettre plus en avant les possibles contributions de l'étude de la routine à l'échelle collective, de la famille. Quelques recherches existent sur le repas familial, qui peut être assimilé à une routine de consommation. Ces recherches mettent cependant l'accent non pas tant sur la routine en elle-même que sur le concept d'identité familial (Guttiriez, Price et Arnould, 2008 ; Epp et Price, 2010). Ce point sur les habitudes familiales est donc à approfondir dans le comportement du tri des déchets.

Une analyse critique de la littérature sur les comportements écologiques, plus particulièrement sur le comportement du tri des déchets, amène au constat que peu d'apports existent dans notre domaine d'étude.
Trois limites principales sont soulignées :

- Toutes les recherches comprennent le tri des déchets comme un acte raisonné, et non comme une routine de consommation ; elles s'inscrivent majoritairement dans des cadres théoriques cognitifs et/ou normatifs.
- La théorie de la pratique sociale n'a jamais envisagé l'étude d'une pratique sociale imposée vs. choisie par les individus/les familles.
- Rares sont les recherches ayant inclus le niveau d'analyse collectif pour l'étude du comportement du tri et si elles existent, toutes se sont limitées à l'étude du couple parental. Or l'apport de l'enfant n'est peut-être pas négligeable.

La question du tri des déchets n'est en effet que très peu abordée sous un angle de routine de consommation et se limite bien souvent au niveau d'analyse individuel. La famille reste la grande absente de tous ces travaux sur le tri des déchets, alors même que la pression

institutionnelle se fait grandissante sur la nécessité d'un tri des déchets efficace. Les Pouvoirs Publics ne sont cependant pas en situation d'imposer le processus de tri dans les familles.
La famille est par ailleurs un niveau d'analyse qui reste difficile à approcher en marketing. Les interactions entre ses membres ne sont pas abordées en consommation environnementale (à l'exception des travaux de Grønhøj et Ölander sur la communication familiale et le genre) et restent bien souvent limitées à l'étude de la prise de décision familiale (couple parental).
On n'a donc pas idée du comment les familles trient leurs déchets, mais on a uniquement une idée de la finalité du tri, au regard des indications données par les Pouvoirs Publics.

Cette analyse nous permet de préciser et de formuler plus précisément notre question de recherche en se focalisant sur la construction du tri dans les familles :

Comment se construit la pratique sociale du tri des déchets dans les familles ?
- Comment se structure-t-elle ?
- Comment s'établissent les liens entre les différents éléments de la structure ?
- Comment les familles entrent-elles dans la pratique du tri ?

Partie 2. Méthodologie

La théorie de la pratique sociale a pour objectif de dépasser le clivage entre individu et société. Elle se situe sur une compréhension ni microsociale ni macrosociale du phénomène observé mais elle envisage un niveau intermédiaire, la pratique. Cette dernière permet de comprendre le maintien et la reproduction du social (Schatzki, 1996).
Le tri des déchets est une activité sociale qui est par définition collective et imposée. Ce comportement est d'une part collectif, prenant place dans la sphère familiale (Barr et Gilg, 2006) et d'autre part imposé par les Pouvoirs Publics qui sont en attente d'une conformité des ménages (Chol et Coué, 2006). Par ailleurs, la pratique du tri des déchets est relativement récente dans sa mise en œuvre, laissant supposer une pratique en construction au sein de la société. De plus, nous avons relevé lors de l'analyse de la littérature différents cadres d'analyse possibles pour la pratique sociale, et plus particulièrement dans le choix des dimensions composants la pratique (e.g. Shove et Pantzar, 2005 ; Magaudda, 2011 ; Schau, Muñiz et Arnould, 2009 ; Arsel et Bean, 2013). Ces différents éléments posent un certain nombre d'enjeux et de choix méthodologiques que nous abordons dans cette partie.

Le chapitre 4 propose une réflexion quant aux choix du cadre d'analyse de la pratique sociale, ainsi que celui lié à l'analyse de la famille.
Le chapitre 5 expose les choix méthodologiques de la recherche, le recours à une démarche analytique qualitative.

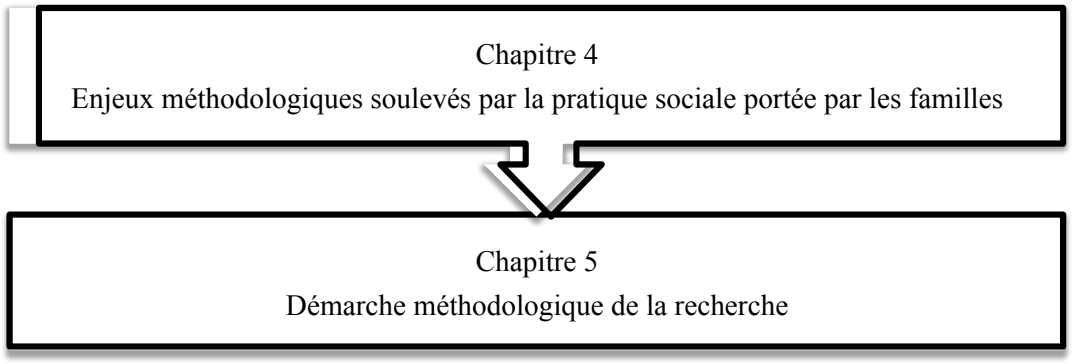


Figure 12. Articulation de la méthodologie

Chapitre 4. Enjeux méthodologiques soulevés par la pratique sociale portée par la famille

Avant d'expliciter les enjeux méthodologiques liés à la pratique sociale d'une part et à l'étude de la famille d'autre part dans les sections 2 et 3, une réflexion sur le positionnement épistémologique de la recherche est présentée en section 1.

Section 1. Réflexion épistémologique

La posture épistémologique de toute recherche pose un certain nombre de questions. Cherchant à répondre à la question générale : « qu'est-ce que la science ? », l'épistémologie va discuter de la nature, de la méthode d'acquisition et de la valeur de la connaissance. Une réflexion est nécessaire quant au choix du paradigme épistémologique retenu dans le cadre de cette recherche, dans le but d'en asseoir la validité et la légitimité (Perret et Séville, 2007).
On distingue généralement trois grands paradigmes en sciences de gestion : le positivisme, le constructivisme et l'interprétativisme. Cette recherche s'inscrit dans le paradigme constructiviste.

Le point de départ de cette recherche doctorale est de comprendre comment la pratique du tri des déchets se construit parmi les familles. La question de recherche est centrée sur la pratique sociale ; nous cherchons à comprendre comment la pratique spécifique du tri des déchets se structure et se construit au sein des foyers. A la différence d'autres recherches ancrées dans la théorie de la pratique sociale (Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Arsel et Bean, 2013), nous faisons face ici à une pratique qui est imposée par les Pouvoirs Publics aux citoyens et non à une pratique construite à l'échelle microsociale pour former une pratique macrosociale. Face à cette particularité jusqu'alors non prise en compte dans les recherches sur les théories de la pratique sociale, peut-on embrasser le paradigme constructiviste avancé dans quelques rares recherches antérieures sur la pratique sociale (Bourdieu, 1980 ; Halkier et Jensen, 2011) ?

Le constructivisme a une négation du présupposé ontologique (Bergadàa et Nyeck, 1992) ; le « réel » est au contraire composé d'interprétations qui se construisent au travers d'interactions. Comme le précisent Charreire et Huault (2008), la réalité n'existe pas en dehors du système d'acteurs qui la produit. Par ailleurs, ils argumentent que ce n'est pas tant

le statut de vérité de la réalité observée qui importe, mais plutôt les conditions et les processus sociaux de son émergence. La réalité est dans cette perspective un construit social. Ce paradigme marque en cela une rupture avec le paradigme positiviste. Les positivistes argumentent l'existence d'une réalité indépendante de ce que les individus perçoivent (Hudson et Ozanne, 1988) ; l'objet de la science étant de connaître cette réalité (Bergadàa et Nyeck, 1992). Pensée à l'échelle macrosociale, la pratique sociale du tri des déchets ne peut correspondre à cette posture positiviste, car la réalité n'est pas indépendante du contexte social dans laquelle elle est produite. De plus, la connaissance est générée par l'ensemble des « actants », des éléments constitutifs de la pratique sociale (Lamy, 2005). En cela, une co-construction des savoirs existe entre les acteurs du terrain mais également entre les acteurs et le chercheur.

Cette vision du statut de la connaissance et de la relation objet/sujet est cependant partagée avec le paradigme interprétativiste. Pourquoi ne pas alors retenir une approche interprétativiste dans le cadre de cette recherche ? Théorie de la pratique sociale et interprétativisme se rejoignent dans les travaux menés par Askegaard et Linett (2011). Les auteurs se situent dans le courant de la Consumer Culture Theory et sont inscrits plus précisément dans une épistémologie phénoménologique existentielle. Ils argumentent en faveur d'une contextualisation des expériences vécues des consommateurs et ainsi la prise en considération du contexte du contexte. Leur objectif est de connecter la perspective macrosociale avec la phénoménologie des expériences vécues, ce au travers de la théorie de la pratique sociale. Mais ce courant de recherche initié par les travaux de Thompson (Thompson, Locander et Pollio, 1989) s'inscrit dans l'expérience vécue des consommateurs et la majorité des articles de recherches produits est centrée sur les projets identitaires des consommateurs (e.g. Regany, 2012 ; Özçağlar-Toulouse, 2009). Dans ses fondements théoriques, la théorie de la pratique sociale va à l'encontre de la consumer agency (Schatzki, 1996). Son objectif est de dépasser le clivage entre individu et société, mettant en avant la pratique comme entité intermédiaire de compréhension du social (Schatzki, 1996). En cela, l'unité d'analyse de cette recherche, guidée par la théorie (Lecocq, 2012) est la pratique portée par la famille. La théorie de la pratique sociale n'a pas pour objectif de donner un sens aux discours des consommateurs, mais de comprendre le maintien et la reproduction de l'action sociale. Dans notre recherche sur le tri des déchets, nous ne cherchons pas à donner un sens aux discours des consommateurs et n'adoptons pas en conséquence l'individu comme unité d'analyse ; nous cherchons une compréhension de la structure de la pratique et la

manière dont les familles rejoignent cette pratique. En cela nous écartons le paradigme interprétativiste comme épistémologie de cette recherche.

Revenons sur le statut de la connaissance en constructivisme qui n'est pas sans poser de questions dans cette recherche. N'ayant pas une représentation unique du monde réel, il convient dès lors de comprendre la connaissance produite comme étant adéquate si elle permet « d'expliquer ou de maîtriser suffisamment finement une situation » (Charreire et Huault, 2008, p. 37). Cela constitue le premier critère de scientificité du paradigme constructiviste. La réalité est en quelque sorte ici créée par l'expérience du chercheur sur le terrain. Ce critère d'adéquation suggère le recours à de l'observation comme méthode de recueil des données (e.g. Arsel et Bean, 2013 ; Halkier et Jensen, 2011 ; Truninger, 2011).
Le second critère de scientificité propre au constructivisme est l'enseignabilité. La connaissance produite doit être transmissible. Par ailleurs, la présente recherche répond au critère d'idiographie ; les données nécessitant d'être recueillies sans *a priori* théorique et nécessitant une description du phénomène observé (Charreire et Huault, 2008).
De part les arguments développés ci-dessus et cherchant une compréhension de la construction de la pratique sociale du tri des déchets, le paradigme constructiviste est le plus à même de répondre aux enjeux de la théorie de la pratique sociale. Cependant, l'épistémologie constructiviste avancée par la théorie de la pratique permet une réflexion macrosociale du phénomène étudié, comme c'est d'ailleurs le cas dans les recherches passées (e.g. Hand, Shove et Southerton, 2005). Le niveau d'analyse est le collectif : les recherches précédentes adoptent toutes un point de vue collectif, à l'échelle de la société (e.g. Shove et Pantzar, 2007). Or, nous inscrivons notre recherche dans une réflexion microsociale du phénomène observé. Notre objectif est une compréhension de la construction et de l'organisation de la pratique du tri des déchets à l'échelle de la famille, soit un niveau d'analyse microsocial. Définir avec certitude le courant épistémologique auquel appartient cette recherche n'est donc pas chose aisée compte tenu du niveau d'analyse choisi.

Au-delà de la posture épistémologique du chercheur, guidée ici par l'ancrage théorique de la pratique sociale, une réflexion doit être menée sur le mode de raisonnement de la recherche. Deux idéaux existent (Bergadàa et Nyeck, 1992) : l'induction et la déduction. Notre objectif de recherche est une compréhension de la manière dont la pratique sociale du tri des déchets se construit au sein des familles pour former une pratique socialement partagée à l'échelle collective. Dans cette perspective, ce qui est important est le positionnement méthodologique,

soit ici une observation de la réalité dans les familles. Nous optons pour une démarche analytique, dont l'objectif est de décomposer la réalité pour une compréhension du phénomène observé. Nous situons ce travail dans une logique inductive, en partant des observations et du terrain dans le but de produire une contribution théorique (Chalmers, 1987). La théorie de la pratique sociale étant au cœur de notre cadre conceptuel, ce travail de recherche est ponctué par des allers retours entre littérature et données collectées pour interpréter les données recueillies. Pour mener cette phase empirique, nous justifions du cadre d'analyse retenu, à savoir le cadre proposé par Schatzki (1996).

Section 2. Choix du cadre d'analyse de Schatzki pour l'étude du tri des déchets

Le cadre théorique de la pratique sociale a mis en évidence plusieurs cadres d'analyse possibles, liés notamment au choix des éléments qui structurent la pratique sociale. Plus en amont, il existe différentes conceptions de la pratique, selon les approches de Bourdieu, Giddens ou encore Schatzki. Nous explicitons dans un premier point pourquoi nous ne retenons pas les approches de Bourdieu et Giddens dans ce travail de recherche. Un second point traite du choix des éléments de la pratique et discute des cadres d'analyse proposés d'une part par Schatzki (1996) et d'autre part ceux dérivés des travaux de Shove (Hand et Shove, 2005 ; Magaudda, 2011).

1. Pourquoi ne pas retenir les conceptions pratiques de Bourdieu et Giddens ?

Bourdieu (1980) se situe à l'interface entre le déterminisme social dans la lignée de Durkheim et la théorie de l'acteur. Cette position intermédiaire développe son intérêt pour la pratique. Les pratiques trouvent leur origine dans l'habitus et se traduisent en mouvements corporels. Même si la pensée de l'individu est libre, le corps n'est pas libre car il est directement relié à l'habitus.

Dans la recherche menée par Arsel et Bean (2013), la pratique du goût est déterminée socialement : « le goût est compris comme une ressource pour, et une signification de, la distinction sociale au travers des pratiques quotidiennes » (Arsel et Bean, 2013, p. 900). Pour autant, les auteurs montrent dans leurs résultats que la pratique est acquise par l'engagement des individus dans les pratiques au travers de la structure téléoaffective et non par une structure déterminée par l'habitus : « Alors que les théories bourdieusiennes conceptualisent la connaissance pratique comme un phénomène modelé socio historiquement et conditionné par la classe, notre travail suggère que les régimes de goût médiatisés affectent l'acquisition d'une connaissance pratique au-delà d'un conditionnement de la classe sociale » (p. 913). Les individus cultivent leur connaissance tacite (connaissance pratique) au travers d'un engagement continu et réflexif avec les objets, les faires et les significations. Et c'est le résultat de cet engagement qui permet un développement du capital culturel chez les individus.

La question se pose alors pour la pratique du tri des déchets : est ce que la pratique est déterminée socialement ? *A priori* non, aucune recherche ne permettant de l'affirmer.

Par ailleurs, nous avons mentionné la particularité de la pratique étudiée dans le cadre de cette recherche, à savoir une pratique imposée par une institution. Cela va à l'encontre de la pensée de Bourdieu (1980) qui envisage l'habitus comme créateur d'une infinité de pratiques. A l'origine de la pratique se situent les agents qui participent à la création d'une histoire collective dans les institutions. Ce n'est pas l'institution qui crée les pratiques. Tenant compte de cette particularité de la pratique et au regard de l'objet de la recherche, nous ne saurions retenir la conception théorique de Bourdieu (1980).

Giddens (1987) a une conception de la pratique centrée sur les règles et les ressources. La structure de la pratique est « virtuelle » et permet de perpétuer les pratiques dans l'espace-temps. Cette structure représente la connaissance tacite des individus, qui n'est pas exprimée discursivement. Même si règles et ressources sont importantes à considérer dans le cadre de la pratique du tri des déchets, de part son caractère normatif et imposé, une difficulté majeure de mise en œuvre de la théorie réside ici dans le sens où il n'y a pas de mise en discours des pratiques envisagée. Par ailleurs, cette approche semble moins complète en comparaison à celle de Bourdieu ou Schatzki, qui prennent tous deux en compte la connaissance tacite, mais aussi respectivement les mouvements corporels et les engagements dans la compréhension de la reproduction sociale.

Nous faisons le choix de retenir la conception de Schatzki (1996) pour l'étude de la pratique sociale du tri des déchets. Nous comprenons le tri des déchets comme une pratique sociale étant un 'nexus' de faires et dires dans un espace spatiotemporel. Au-delà de cette conception de la pratique partagée par les théoriciens de la pratique, nous concevons le tri des déchets comme une pratique intégrante (Schatzki, 1996). Elle nécessite des faires et des dires, ainsi qu'une structure téléoaffective permettant le lien entre ces faires et ces dires. Par ailleurs, la pratique du tri des déchets est normative dans sa conception : les Pouvoirs Publics imposent une manière de trier les déchets au travers de règles et de ressources imposées. La dimension téléologique de la pratique est également fortement orientée vers l'obtention d'un bien-être collectif et environnemental. A la différence des conceptions de Bourdieu ou de Giddens, l'organisation et la gouvernance de la pratique se réalisent au travers d'une structure qui est la pratique elle-même composée des règles, des compréhensions générales (se traduisant par un savoir-faire) et de la structure téléoaffective.
De ce cadre d'analyse émerge le cadre d'analyse dérivé des travaux de Shove (Hand et Shove, 2005) replaçant au cœur de la structure de la pratique les objets, les compétences et le savoir-

faire (se traduisant par la performance de la pratique). Nous discutons ci-après des éléments structurant la pratique sociale du tri des déchets.

2. Choix des éléments de la pratique sociale du tri des déchets

L'analyse de la littérature a mis en évidence plusieurs éléments possibles pour comprendre la structure de la pratique sociale. Dans ses développements théoriques et philosophiques, Schatzki (1996, 2002) met en avant les règles, les compréhensions générales et la structure téléoaffective. Cette structure est reprise dans la transposition empirique de Warde (2005) et dans les travaux de Schau, Muñiz et Arnould (2009).

Ce courant de recherche est repris par les travaux de Shove, replaçant les objets au cœur de la compréhension de la pratique dès 2005 (Hand et Shove, 2005). Par ailleurs, les compréhensions générales et les règles sont regroupées sous le terme de compétences. Enfin, la structure téléoaffective est plus simplement nommée significations de la pratique. Ce cadre d'analyse est repris dans les travaux de Magaudda (2011), Truninger (2011) ou encore Arsel et Bean (2013).

Quels éléments et quel cadre d'analyse retenir dès lors dans l'analyse de la pratique sociale du tri des déchets ?

Ces choix sont guidés par l'objet de recherche.

Tout d'abord, lors de l'analyse des pratiques familiales de tri des déchets, il est important de séparer les règles des compréhensions générales, autrement dit des savoir-faire. Il existe des discours de la part des Pouvoirs Publics qui délivrent une information sur la manière de trier. Ils informent les populations, les ménages en dispensant par-là des connaissance et donc une forme d'éducation environnementale (Ramsay et Rickson, 1976 ; Van Dam et Appeldorn, 1996 ; Steg et Vlek, 2009). Il existe donc potentiellement des savoirs théoriques, des connaissances des règles théoriques de la pratique du tri des déchets chez les citoyens. Pour la population enfantine plus particulièrement, il existe dès l'école primaire un apprentissage des règles théoriques de la pratique du tri des déchets à l'école (cf. circulaire de l'Education Nationale n° 2004-110 du 8 juillet 2004), celles-ci n'étant pas mises en pratique par les enfants. Par ailleurs, le phénomène de décalage entre discours et comportement souligné en consommation environnementale (Kollmuss et Aygeman, 2002 ; Carrington, Neville et Whitwell, 2010) laisse supposer que des différences peuvent exister entre les savoirs théoriques et les savoirs pratiques des individus. Distinguer règles et savoir-faire semble ainsi pertinent dans le cadre de la pratique sociale du tri des déchets. Nous ne saurions donc retenir

les compétences comme élément de la pratique, à l'instar de Shove, Pantzar et Watson (2012). Nous ne cherchons pas à étudier la compétence des familles en matière de tri, mais à comprendre la construction et la dynamique de la pratique au sein des familles. La compétence suppose une capacité d'action des consommateurs (Cova et Cova, 2009), ce qui n'est que partiellement le cas dans la pratique du tri, celle-ci étant imposée par les Pouvoirs Publics et interprétée par les familles.

Ensuite, la question se pose des objets comme élément de la pratique. Schatzki (1996) ne rejette pas les objets comme dimension de la pratique, mais les considère plutôt comme secondaires et argumente : « comprendre des pratiques spécifiques implique toujours une appréhension des configurations matérielles » (Schatzki, Knorr-Cetina, von Savigny, 2001, p. 3). Les objets sont compris comme des « arrangements » qui sont co-produits avec les pratiques : « Les pratiques sont intrinsèquement connectées et entremêlées avec les objets » (Schatzki, 2002, p. 106). Les objets sont ainsi considérés comme une conséquence de la pratique et relégués au second rang. Ce n'est pas une perspective partagée par Shove, Pantzar et Watson (2012), pour qui les objets sont un élément de la pratique, contribuant au même titre que les compétences et les significations à sa structure. Gram-Hanssen (2011), étudiant les pratiques énergétiques dans les foyers danois, considère les objets comme élément de la pratique, aux côtés des règles, des savoir-faire et de la structure téléoaffective. En cela, l'auteur s'inspire du cadre d'analyse de Schatzki (1996) en y ajoutant les objets. Plus précisément, ce ne sont pas les objets seuls, mais la dimension technologique qui est ajoutée. En effet, le mode de chauffage des individus ne peut être déconnecté des arrangements matériels constitutifs de la pratique. Sans eux, la pratique n'existe pas. C'est le même cas de figure pour la marche nordique (Shove et Pantzar, 2007). L'équipement nécessaire pour pratique la marche nordique existe et est indispensable pour accomplir ce sport. La pratique du tri des déchets a pour objectif une séparation des déchets selon leur caractère recyclable. Des containers ont été mis à disposition des familles pour une gestion facilitée, mais ils n'ont pas toujours existé et ne sont pas nés avec le tri des déchets dans les années 1970. D'ailleurs, ils sont variables d'une commune à l'autre. Il en est de même pour les arrangements matériels mis en place dans les déchèteries. Ces objets sont considérés ici comme une conséquence de la pratique et co-produits avec celle-ci. Sont-ils indispensables à la séparation des déchets ? Chaque famille aurait pu, en leur absence, trouver sa propre manière d'organiser la séparation des déchets. Nous faisons donc le choix de considérer les objets dans la lignée

théorique de Schatzki (1996), c'est à dire comme une conséquence de la pratique et non pas comme un élément à part entière.

Enfin, nous posons la question de la structure téléoaffective, des engagements ou encore des significations de la pratique à intégrer dans le cadre d'analyse. Ces trois termes sont issus respectivement de Schatzki (1996), Warde (2005) et Shove, Pantzar et Watson (2012).
Engagements et structure téléoaffective se confondent sur le plan théorique. La structure téléoaffective se comprend comme une force motivationnelle pour les individus qui traduit leur engagement dans la pratique (Schatzki, 1996). Shove, Pantzar et Watson (2012), au travers des significations de la pratique, ne sont plus sur l'idée d'une force motivationnelle sur le long terme, avec un idéal, un but à atteindre sur le long-terme. Les auteurs sont une perspective à court-terme : les significations de la pratique sont étudiées à un temps T et ne relèvent plus d'une perspective téléologique. Cette interprétation est cependant à nuancer : même si les significations sont étudiées à un instant précis, elles peuvent évoluer avec le temps. Cet élément se conçoit par exemple dans la recherche menée par Shove, Pantzar et Watson (2012) qui ont étudié la pratique de la conduite de la voiture. Les significations de la conduite d'une voiture dans les années 1930 ne relèvent certainement pas des mêmes significations pour les individus que la conduite d'aujourd'hui. Le tri des déchets est fortement corrélé avec l'idée d'un idéal à atteindre : un mieux environnemental. La dimension téléologique est ici largement explicite. Dans la lignée des travaux de Hargreaves (2011) sur la pratique du tri des déchets en entreprise, nous faisons le choix de retenir la structure téléoaffective (ou engagements) comme élément de la pratique.

Nos choix relatifs aux éléments organisant la pratique sont donc dans cette recherche conformes à la théorie de Schatzki (1996). Nous considérons la pratique du tri des déchets comme une pratique intégrante et retenons le cadre d'analyse constitué des règles, des savoir-faire (compréhensions générales) et de la structure téléoaffective (engagements) (figure 13).

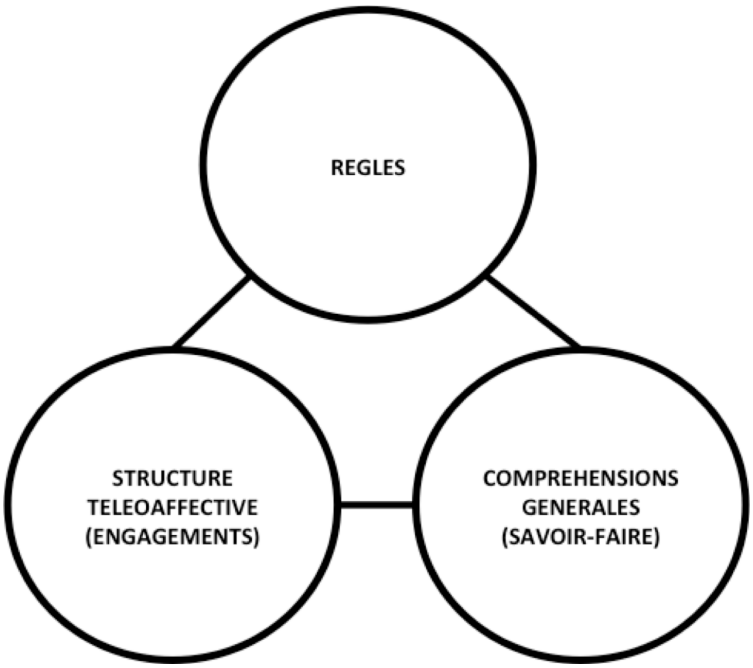


Figure 13. Cadre d'analyse de la pratique intégrante du tri des déchets

Ce cadre d'analyse a jusqu'alors été utilisé dans les recherches passées pour appréhender une pratique sociale portée par un agent-individu (Warde, 2005 ; Schau, Muñiz et Arnould, 2009). La théorie de la pratique sociale n'a pourtant jamais envisagé la possibilité d'une analyse d'une pratique sociale portée par un groupe d'individus. Le tri des déchets relève de cette catégorie : trier ses déchets est une pratique portée par la famille. Ce groupe pose un certain nombre d'enjeux et de difficultés méthodologiques qui sont abordés ci-après.

Section 3. Enjeux méthodologiques soulevés par l'analyse de la famille

La famille est un groupe social complexe à appréhender et rares sont les recherches qui se sont intéressées à l'ensemble de ses membres, notamment du fait de limites méthodologiques.

Les premiers travaux sur la famille en comportement du consommateur approchent essentiellement la prise de décision entre époux. Ces premières recherchent ont recours à des méthodologies quantitatives pour la mesure du concept d'influence. Dès 1970, Safilios-Rothschild (1970, cité par Jenkins, 1980) s'intéresse aux rôles joués par les époux et épouses lors de la prise de décision familiale ainsi que la relation entre ces rôles et des facteurs socioéconomiques ou psychologiques. En sciences de gestion, les marketeurs se sont plus axés sur le concept de l'influence des membres de la famille, en lien notamment avec la littérature sur la publicité. C'est Davis (1970, 1971, 1976 et Rigaux, 1974) qui a le plus contribué à faire le lien entre la discipline de la sociologie et celle du marketing. Les travaux fondateurs de Davis se sont concentrés sur la prise de décision et l'influence entre les époux, en excluant des recherches les enfants.

Les années 1980 et 1990 sont marquées par la poursuite des travaux sur la prise de décision, la classification des familles selon le style éducatif parental (Carlson et Grossbart, 1988), les stratégies d'influence (Palan et Wilkes, 1997 ; Williams et Burns, 2000), ou encore l'influence intergénérationnelle (Moore-Shay et Lutz, 1988 ; Childers et Rao, 1992).

Dès 2000, Commuri et Gentry appellent à une ouverture des méthodologies lors de l'étude du groupe familial et particulièrement de la prise de décision familiale. Ils mettent en avant une prépondérance des méthodologies quantitatives pour approcher la famille et suggèrent des approches plus compréhensives pour analyser les phénomènes ayant lieu dans la famille. Ils préconisent par exemple les observations, les interviews ou encore les focus groupes. Ils soulignent par ailleurs le manque de recherches en lien avec les institutions dans le cadre des actions menées par les Pouvoirs Publics notamment.

La famille est également abordée sous son angle identitaire. Suivant le courant culturel de la consommation (Arnould et Thompson, 2005), les recherches autour de la dynamique familiale, conçues sous l'angle de l'identité, des rituels ou encore de la transmission intergénérationnelle font toutes appel à des méthodes d'inspiration ethnographique, et recourent à des techniques qualitatives de collecte des données (majoritairement via des observations et des entretiens) (Epp et Price, 2008, 2011).

En consommation responsable, la famille est largement délaissée comme sujet d'étude, sauf dans quelques travaux épars sur la prise de décision (Grønhøj, 2006 ; Grønhøj et Ölander, 2007). Ces rares recherches s'inspirent du courant culturel de la consommation et mettent en

œuvre des méthodologies basées sur des observations et la conduite d'entretiens pour répondre à leur question de recherche. Ainsi, Grønhøj et Ölander (2007) se sont intéressés à la question des différences de genre entre les époux dans le cas de la prise de décision familiale environnementale. Des entretiens ont été conduits auprès de 30 couples (mère, père et couple interviewés en trois temps), ayant des enfants (non inclus dans la collecte des données). Cette méthodologie a pour avantage d'approcher la dynamique familiale et de cerner en profondeur la prise de décision eu égard les comportements environnementaux.

Parmi les recherches évoquées ci-dessus, toutes ont largement délaissé l'enfant, qui pourtant fait partie intégrante de la famille. C'est à partir des années 1960 que l'enfant est réellement considéré comme consommateur à part entière doté d'un fort potentiel économique (McNeal, 1964 ; Brée, 1990 ; Roedder-John 2001). Ce potentiel pouvoir des enfants a conduit à l'émergence d'un large champ de recherche consacré à l'influence des enfants lors de la prise de décision familiale (e.g. Berey et Pollay, 1968 ; Ward et Wackman, 1972 ; Ward, 1974 ; Jenkins, 1979 ; Carlson et Grossbart, 1988 ; Mangleburg, 1990 ; Brée, 1993 ; Caruana et Vassallo, 2003). Toutes ces recherches mettent en avant une méthode quantitative avec les variables explicatives suivantes : âge de l'enfant (Wells, 1965 ; McNeal, 1969 ; Ward, 1972 ; Ward et Wackman, 1972) ; genre (McNeal, 1969) ; force avec laquelle l'enfant exprime sa requête (Mehrotra et Torges, 1977) ; le type de produit ; ou encore le style de communication familial (McLeod et O'Keefe, 1972 ; Carlson et Grossbart, 1988). Dans le but de mesurer ces variables chez l'enfant, les chercheurs ont dû s'accommoder de la particularité de la population enfantine pour développer des outils de mesure et de collecte appropriés (Derbaix et Pécheux, 2000), comme par exemple des items de réponse basés sur des visages expressifs. Depuis quelques années seulement, une démarche qualitative est recommandée dans la recherche avec les enfants :

> « Dans la lignée des travaux de Banister et Booth (2005) et compte tenu des spécificités de cette cible marketing marquée notamment par son hypertrophie affective et sa forte propension à l'égocentrisme (Derbaix, 1982), nous estimons qu'il est nécessaire de renouveler les techniques de collecte auprès des enfants en utilisant des méthodologies qui prennent davantage en compte leur point de vue et qui s'insèrent plus étroitement dans leur environnement social. Dans cette perspective, nous montrons que la méthode ethnographique permet de collecter des données riches et variées pour peu que le chercheur sache susciter une collaboration active de la part des enfants » (Ezan, 2009, p. 78).

Mais comment susciter une collaboration active de la part des enfants ? La population enfantine est en effet difficile à approcher. Considérant les enfants ayant entre 7 et 11 ans, du fait de leur apprentissage écologique scolaire, nous faisons face à un certain nombre de difficultés. Dès 1965, Wells soulève dans un article intitulé « Communicating with children », paru dans le *Journal of Advertising Research*, des « problèmes de recherche ». Par « problèmes de recherche », il entend les limites que les enfants ont à comprendre et à s'exprimer. Les difficultés de l'étude de la population enfantine résident dans leurs propres capacités cognitives, plus ou moins développées (Peracchio et Mita, 1991).

Tout d'abord, les enfants peuvent être confrontés à la difficulté de comprendre les concepts, qui peuvent être délicats à exprimer. Cela leur demande une maturité intellectuelle et beaucoup d'entraînement à l'école (Wells, 1965). Par ailleurs, même si les enfants savent ce qu'ils veulent dire, ils ont souvent du mal à s'exprimer avec les bons mots. Le vocabulaire actif de beaucoup de jeunes est assez réduit. La meilleure manière d'éviter ce problème d'abstraction est de présenter le concept de la manière la plus concrète possible (Brée, 2007), par des images ou des visuels par exemple.

Ensuite, les enfants dans le stade opérationnel concret ont de la difficulté à rester concentrés un long moment. Il est donc recommandé d'adopter une méthode de collecte des données qui soit courte et simple, et la plus ludique possible (Brée, 2007). Par ailleurs, la question « pourquoi » est à éviter avec les enfants. Autant, les adultes ont l'habitude de décrire leurs sentiments, leurs réactions et expliquer leur comportement de consommation si bien qu'ils ont toujours une réponse quand on leur demande pourquoi, autant les enfants n'ont pas cette habitude parce qu'ils ont peu d'expériences de consommation auxquelles se référer (Wells, 1965). Par ailleurs, poser la question pourquoi place le répondant en situation de scientifique naïf (Thompson, Locander et Pollio, 1989).

Enfin, il est crucial de mettre l'enfant à l'aise et de développer un rapport entre chercheur et enfant qui soit le plus naturel possible. Comme l'indique Wells (1965), les enfants sont des répondants misérables s'ils ont peur, s'ils s'ennuient ou s'ils sont timides. Si l'enfant se retrouve dans ce cas de figure, il aura alors tendance à répondre négativement aux questions qui lui sont posées, car il n'aura pas envie de faire l'effort de formuler une réponse. Deux choses sont alors primordiales : mettre la mère en dehors de la pièce et prendre tout son temps avec l'enfant. Ci-après est un extrait des observations menées avec la famille Ecolo :

> Je rencontre la famille un soir et prend le dîner en leur compagnie. Les enfants mangent en premiers et la mère et moi mangeons après. Cela est probablement dû au manque d'espace dans la cuisine pour asseoir tout le monde. Lors du dîner avec

> la mère, la fille (10 ans) prend place à mes côtés et s'installe avec sa caisse remplie de Barbies. Elle me montre toutes ses Barbies une par une, me demande de les habiller et de m'extasier devant chacune des tenues. Elle m'explique les histoires de chacune de ses Barbies, quand elle les a achetées ou reçues en cadeau, leur morphologie, leur couleur… Nous jouons ainsi pendant près d'une heure avec ses jouets. Plusieurs fois, elle fera l'aller-retour dans sa chambre pour aller chercher d'autres accessoires oubliés.

Cette scène partagée avec l'enfant amène deux éléments importants : d'une part, la fille se trouve en confiance en ma présence ; le fait d'avoir sa mère à ses côtés la rassure sur le bien-fondé de mes intentions. Sa mère est en confiance et ne transmet pas de stress ou d'anxiété à son enfant (Wells, 1965). D'autre part, cette scène, qui s'est répétée avec de nombreux enfants démontre la nécessité de prendre le temps avec l'enfant. En effet, le lendemain après midi, j'ai réalisé la séance d'entretien avec la fille de la famille Ecolo dans sa chambre et elle s'est montrée très réceptive et investie lors de l'entretien.

Tenant compte de ces difficultés, plusieurs recommandations générales s'imposent lors de l'étude de la population enfantine (Peracchio et Mita, 1991 ; Guichard, 2000) :

- Les thèmes qui sont abordés avec les enfants doivent être familiers et pas trop éloignés de leurs centres d'intérêt.
- Les éléments présentés doivent être les plus simples possibles et l'utilisation d'éléments visuels est préconisée. Il faut minimiser la complexité de l'information qui est présentée aux enfants.
- Il est conseillé de supprimer tous les éléments superflus qui pourraient créer une distraction pour les enfants.
- Les thématiques abordées doivent être les plus concrètes possibles.
- Un langage adapté doit être utilisé avec les enfants, le vocabulaire et la syntaxe doivent être proches de ceux des enfants.

Donc, même si les enfants sont plus difficiles que les adultes à interviewer, ils peuvent donner une bonne information s'ils sont approchés de la bonne manière. Brée (2007) insiste et souligne que tant que l'enfant accepte de participer à une recherche, il s'y implique totalement et est fier d'avoir été sollicité. Cette volonté de « bien faire » compense alors les déficiences qu'il pourrait rencontrer sur le plan cognitif.

Dans le but de comprendre comment la pratique sociale du tri des déchets se construit dans les familles, et considérant cette pratique comme collective, nous n'avons d'autre choix que mettre en place un dispositif méthodologique adapté au groupe familial. Il faut alors vérifier et confirmer que les choix méthodologiques de cette recherche soient les plus pertinents tant pour aborder le groupe familial que pour satisfaire l'approche par la pratique sociale.

Chapitre 5. Démarche méthodologique de la recherche

L'originalité de cette recherche est de poser la question d'une pratique à l'échelle familiale, différente de l'échelle individuelle, adoptée dans les cadres théoriques de la pratique sociale. Notre unité d'analyse, pour toutes les collectes des données, est donc la pratique portée par la famille, composée de parents et d'au moins un enfant âgé de 7 à 11 ans.

Nous cherchons à comprendre comment la pratique sociale du tri des déchets se construit au sein des familles au quotidien. Ces aspects de la consommation routinière sont peu accessibles par l'expérimentation ou la modélisation (Arsel et Bean, 2013). Il nous est nécessaire d'imaginer un dispositif méthodologique pouvant répondre à toute la complexité de notre objet de recherche, complexité liée d'une part à la mise en œuvre de la théorie de la pratique et d'autre part à l'étude de la famille. En effet, le caractère collectif de la performance de la pratique réalisée par la famille ne peut pas s'accommoder des démarches adoptées pour l'analyse de comportements individuels. Appréhender qualitativement la pratique sociale du tri des déchets dans les familles nous permettra de comprendre comment les familles vivent et construisent une telle pratique dans leur quotidien (Arsel et Bean, 2013). Mais les techniques de collectes sont nombreuses (Badot *et al.*, 2009) : l'observation, bien souvent participante (e.g. Visconti *et al.*, 2010 ; Hargreaves, 2011), la netnographie (e.g. Schau, Muñiz et Arnould, 2009), les interviews en profondeur (e.g. Hargreaves, 2011) ou encore les récits de vie (e.g. Özçağlar-Toulouse, 2009). Le recours au matériel visuel et graphique est par ailleurs vivement recommandé, comme la prise de photographies ou la vidéographie (e.g. Dion, 2007 ; Visconti *et al.*, 2010 ; Rokka, 2010 ; Hietanen, Rokka et Roman, 2011). L'écriture de journaux de bord est également préconisée (e.g. Regany, 2012). Ces méthodes ne sont pas toutes pertinentes pour l'étude de la pratique sociale du tri portée par les familles. Nous discutons dans une première section de la nécessité de recourir à une approche multi-méthodes basée sur l'observation et le discours. Une seconde section développe le dispositif de la recherche. La troisième section présente la méthode d'analyse et d'interprétation des données primaires collectées.

Section 1. Une complémentarité méthodologique nécessaire

Une approche multi-méthodes d'un phénomène de consommation se révèle habituellement pertinente lorsque le sujet de recherche est délicat à appréhender (Belk, Ger et Askegaard, 2004) ou pour s'immerger dans un phénomène le plus largement possible et en comprendre toutes les facettes (Visconti *et al.*, 2010 ; Hargreaves, 2011). Par exemple, dans la recherche conduite par Belk, Ger et Askegaard (2004), l'objet d'étude est le désir expérimenté par les individus. C'est pour certains un sujet intime et relevant de la sphère privée ne pouvant être partagé. Une certaine réticence peut alors être exprimée au cours d'entretiens et cette seule méthode basée sur le discours est insuffisante pour une interprétation et une compréhension du phénomène en profondeur. En complément de cette méthode verbale et pour pallier ses limites, les auteurs ont eu recours aux méthodes projectives. Ces dernières ont eu pour objectif de capturer la dimension du rêve, de l'émotion du désir des individus. Elles permettent ainsi de combler les limites expérimentées avec les entretiens. Dans la recherche menée par Visconti *et al.* (2010), l'objectif poursuivi par l'emploi de plusieurs méthodes de collectes est différent. L'objet de recherche, l'art de rue, n'est pas délicat et ne relève pas de l'intimité des individus. Cherchant une compréhension en profondeur du phénomène de la construction des identités collectives des espaces publics, les auteurs ont multiplié les méthodes de collecte ainsi que la collecte des données sur le long terme pour tenter l'immersion la plus complète possible dans le phénomène étudié afin d'en cerner toutes les dimensions. Cette caractéristique de l'immersion se retrouve plus largement dans toute recherche qualitative de type ethnographique (Arnould et Wallendorf, 1994). Visconti *et al.* (2010), ancrés dans une approche netnographique, emploient diverses méthodes qualitatives : observations participante et non participante (i.e. documentation sur l'art de rue, notes de terrain au cours d'expositions, vidéographies des artistes réalisant des œuvres), interviews semi-directives (avec des artistes et des participants de passage), mais également de nombreuses sources d'informations secondaires sur l'art de rue (sites internet, blogs).

Dans les recherches recourant à la théorie de la pratique sociale comme cadre théorique, la méthodologie employée relève également d'une complémentarité entre les méthodes utilisées. Par exemple, Hargreaves (2011) poursuit le même objectif que Visconti *et al.* (2010) et recourt à une méthode ethnographique pour appréhender les pratiques de tri des déchets au sein d'un environnement professionnel. Il emploie l'observation participante durant 9 mois au sein de l'entreprise pour cerner la performance des comportements par les salariés et conduit des entretiens semi-directifs avec les employés pour une meilleure compréhension de l'évolution de la pratique au cours du temps. Rokka (2010) répond également aux enjeux de

l'ethnographie, dans sa forme netnographique. L'auteur s'immerge dans la communauté étudiée pour mettre en évidence l'organisation d'une pratique sociale. A la différence d'autres cadres théoriques, lors du recours à la pratique sociale, c'est la théorie de la pratique, dans sa structure même autour des éléments des règles, des savoir-faire et de la structure téléoaffective qui incite à la complémentarité entre les méthodes qualitatives.

Exceptée la pratique sociale du goût[24] (Arsel et Bean, 2013), toutes les recherches recourant à la pratique sociale comme cadre théorique étudient un comportement : la marche nordique (Shove et Pantzar, 2007), le tri des déchets en entreprise (Hargreaves, 2011), ou encore le shopping familial (Keller et Ruus, 2014). Par exemple, Keller et Ruus (2014) étudient les pratiques de co-shopping des courses ordinaires entre les enfants (4 à 7 ans) et leurs parents en supermarchés. Pour ce faire, les auteurs recourent à une complémentarité dans les méthodes qualitatives : observations non participantes, interviews avec les parents et focus groups avec les parents et les enfants. Mais comment justifier de cette complémentarité nécessaire dans les méthodes qualitatives ? Hargreaves (2011) souligne que le recours à la théorie de la pratique sociale comme cadre théorique *« implique l'utilisation de techniques méthodologiques capables d'observer ce qui se passe dans la performance de la pratique, comme l'ethnographie, plutôt que de recourir seulement à des résultats de questionnaires ou d'interviews comme c'est typiquement le cas au sein des approches conventionnelles »* (p. 84).

La dimension du savoir-faire, de la performance de la pratique est ici soulignée comme justifiant du recours à l'observation. Nous envisageons lors de l'étude du tri des déchets l'observation comme méthode de recueil privilégiée de l'information, celle-ci permettant d'observer les pratiques, les savoir-faire, les performances des familles. Nous discuterons ultérieurement du type d'observation à retenir pour cette recherche sur le tri.

Toute pratique se traduit par une performance, un comportement, mais l'inverse n'est pas forcément vrai : tout comportement n'est pas pratique sociale (Reckwitz, 2002 ; Warde, 2005). La dimension comportementale n'est donc pas la seule à prendre en considération. Par définition, la pratique sociale est un réseau spatiotemporel de « doings » et de « sayings » (Schatzki, 1996). Il faut compléter le choix de la méthode de l'observation des « doings » par des méthodes permettant de capter les dimensions des « sayings », autrement dit des règles et de la structure téléoaffective. Une méthode basée sur le discours semble la plus à même de

[24] La pratique du goût (Arsel et Bean, 2013) n'est *a priori* pas un comportement, mais elle se traduit par la performance d'un comportement de la part des individus, i.e. l'aménagement du design intérieur.

répondre à cet enjeu, dans le but de capter le discours inhérent à toute pratique sociale. Mais ce discours peut prendre plusieurs formes : au travers de données secondaires par une recherche historique et institutionnelle de la pratique par exemple (Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Gram-Hanssen, 2011), mais également au travers de données primaires, comme celles issues d'entretiens avec les agents de la pratique (Halkier et Jensen, 2011 ; Halkier, Katz-Gerro et Martens, 2011 ; Arsel et Bean, 2013 ; Keller et Ruus, 2014).
Une approche par le discours est donc nécessaire à envisager pour capter les éléments des règles (savoir) et de la structure téléoaffective de la pratique du tri des déchets.

La théorie de la pratique sociale incite donc à une complémentarité des méthodes qualitatives de part ses soubassements théoriques. L'emploi d'une seule méthode (observation ou discours) ne peut se suffire à elle-même, au risque de perdre la compréhension globale de la pratique. Ce n'est donc pas d'un côté l'observation et de l'autre le discours, mais tout en même temps. Une collecte multi-méthodes est indispensable à la compréhension de la pratique sociale, permettant par-là de dépasser les limites inhérentes à chacune des méthodes prises individuellement (Belk, Ger et Askegaard, 2004). La figure 14 illustre cette complémentarité.

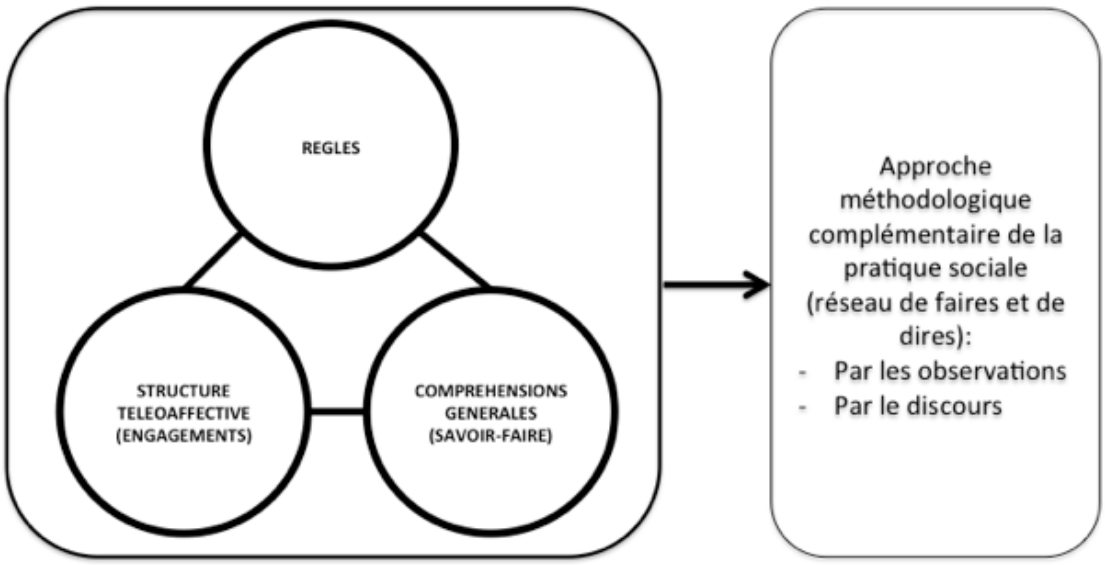


Figure 14. Complémentarité méthodologique induite par la théorie de la pratique sociale

L'approche ethnographique semble se distinguer comme méthodologie privilégiée pour atteindre la compréhension de la pratique sociale (Schau, Muñiz et Arnould, 2009 ; Rokka,

2010 ; Hargreaves, 2011). Elle suppose une immersion dans le contexte de la pratique étudiée. Mais considérant l'objet de la présente recherche, cette méthode ne peut être envisagée dans toute sa rigueur. Outre les difficultés organisationnelles de vivre avec les familles sur une période suffisamment longue pour répondre de l'ethnographie, ou de multiplier les séances d'observations comme l'ont fait par exemple Epp et Price (2010), le fait de recourir à l'ethnographie pose le problème d'une prise de conscience environnementale induite chez les individus après notre passage. Cette prise de conscience sur d'éventuels comportements en inadéquation avec les attentes des Pouvoirs Publics s'accompagne d'une probabilité trop forte d'un changement de ces comportements de la part des familles en faveur éventuellement de pratiques se rapprochant de la norme demandée. L'approche ethnographique avec immersion au sein des familles est dès lors écartée comme méthode.

D'autres recherches s'inscrivent dans une approche plutôt historique et institutionnelle, en n'appréhendant les pratiques de consommation qu'à travers des données secondaires. Ainsi, Hand, Shove et Southerton (2005) qui ont pour objectif une compréhension de la pratique de la douche et de son institutionnalisation en Grande-Bretagne depuis le siècle dernier, basent leur analyse sur une documentation notamment technologique pour mieux comprendre comment les technologies ont évolué et ont contribué à la pratique de la douche telle que vécue aujourd'hui. Ce type de méthodologie ne saurait répondre aux objectifs poursuivis dans notre recherche. Même si une méthodologie basée uniquement sur des données secondaires peut s'envisager sur base de rapports et d'études antérieurs pour une mise en évidence des faires et des dires, cela implique que la pratique étudiée soit déjà constituée. Or, le tri des déchets a pour caractéristique d'être une pratique qui en cours de construction. Un regard uniquement historique ne pourrait alors capter sa dynamique actuelle au sein des familles. De plus, les faires de la pratique sont difficilement mis en évidence dans une telle méthodologie, car uniquement appréhendés sous la forme des dires de ces faires. Cependant, ce regard historique n'est pas à écarter entièrement, car il permet une compréhension générale du phénomène étudié, dont nous avons présenté les différents éléments clés dans l'émergence de la problématique. Ainsi, Gram-Hanssen (2011) base sa méthodologie sur une étude historique permettant une compréhension du contexte de sa recherche puis envisage la collecte de données primaires.

Le tableau 4 présente de manière synthétique les différentes méthodes utilisées dans les recherches récentes ayant recours à la théorie de la pratique sociale.

	Contexte de la recherche	Méthodologie
Keller et Ruus (2014)	Pratiques de co-shopping enfants-parents	Observation non participante (10 familles) Interviews semi directives avec les parents Focus groupes (parents et enfants)
Arsel et Bean (2013)	Le design intérieur	Interviews en profondeur Observations
Halkier et Jensen (2011)	Consommation alimentaire dans des collectivités pakistanaises	Interviews en profondeur Photographies prises par les participants Interviews de groupe et familiales Observation participante au domicile familial
Rokka (2010)	Exploration de la culture transnationale	Netnographie Interviews en profondeur Observations
Schau, Muñiz et Arnould (2009)	9 communautés de marques virtuelles	Interviews en profondeur avec les membres des communautés virtuelles Observation des activités des communautés Recherche netnographique (au travers des forums)
Hand, Shove et Southerton (2005)	Douche en Grande Bretagne dans une perspective environnementale	Collecte de données secondaires (institutionnelles, technologiques, rapport au corps ; rapport au temps et au confort)
Gram-Hanssen (2010a, b , 2011)	Consommation énergétique dans les foyers danois	Etude historique sur la consommation énergétique des foyers au Danemark 1000 foyers étudiés dans leur consommation énergétique (questionnaire envoyé à 1000 foyers – 500 ont répondu) 30 familles retenues dont 10 interviewées sur leurs pratiques Interviews qualitatives
Hand et Shove (2007)	Maintien de la pratique de la congélation dans les foyers	Approche historique de la pratique de la congélation Interviews avec 40 ménages sur les aspects discursifs, matériels et temporels de l'objet 'congélateur'
Hargreaves (2011)	Changement des pratiques environnementales dans un environnement professionnel	Méthodologie basée sur des techniques ethnographiques (9 mois d'observation participante + 38 interviews semi directives)
Shove et Pantzar	Marche nordique	Analyse de l'équipement nécessaire pour la marche (données secondaires)

(2005)		Quelques entretiens avec des experts en équipement Focus groupes avec des marcheurs Analyse de l'introduction de la pratique en UK
Truninger (2011)	Robot ménager	Données secondaires Interviews exploratoires (avec des experts) Observation participante Méthode du cas étendu

Tableau 4. Méthodologies utilisées dans les recherches récentes ayant recours à la théorie de la pratique

Tenant compte d'une nécessaire complémentarité des méthodes induite par la théorie de la pratique sociale et envisageant ainsi une collecte multi-méthodes des données basée sur l'observation d'une part et le discours d'autre part, nous détaillons et justifions notre dispositif méthodologique dans la section suivante.

Section 2. Le dispositif méthodologique de la recherche

La pratique sociale, considérée comme un réseau de faires et de dires incite à une complémentarité dans les méthodes choisies. Nous avons précédemment justifié du choix de l'observation et de méthodes basées sur le discours. Mais les techniques inhérentes à ces méthodes sont nombreuses. Doit-on choisir de l'observation participante ? non participante ? Et pour les méthodes basées sur le discours, quel type d'entretien privilégier ? Comment tenir compte des spécificités de la population enfantine pour qui les entretiens sont peu adaptés ? Cette section est dédiée à la justification des techniques de recueil retenues dans la présente recherche, ainsi que sur leur mise en œuvre. Même si elles sont présentées successivement, nous rappelons leur caractère complémentaire et non exclusif. Par ailleurs, le fait d'utiliser des sources d'informations différentes nous permet de recueillir un corpus de données riche et varié, permettant une mise à jour de décalages éventuels entre les comportements et les discours associés.

Un premier point justifie le recours à l'observation participante. Le choix de l'entretien semi-directif est abordé dans le second point. Un troisième point développe une technique innovante pour répondre aux enjeux de la population enfantine : le mime. Enfin, nous nous interrogeons dans le dernier point sur la place et l'éthique du chercheur.

1. L'observation des comportements de tri dans les familles

Les techniques d'observation sont très variées et dépendent essentiellement du rôle tenu par l'observateur (Adler et Adler, 1987). Ainsi, l'observation s'étend sur un continuum allant de l'observation non participante à l'observation participante. Pour le comportement du tri des déchets, la littérature ne s'est que très peu attardée sur le comportement réel des individus. Hargreaves (2011) a mené une recherche sur le comportement du tri au sein d'une entreprise et a eu recours à l'observation participante. L'auteur s'est immergé 9 mois dans la communauté professionnelle pour observer les comportements réels des salariés, répondant ainsi à la dimension de la performance induite par la théorie de la pratique sociale. Plus généralement, la littérature en comportement du consommateur est foisonnante sur l'observation participante comme technique de recueil de l'information. Par exemple, Schouten et McAlexander (1995) ont mené une observation participante d'une durée de trois ans dans le cadre d'une ethnographie auprès d'une communauté de bikers d'Harley Davidson. Considérés comme extérieurs à la communauté au début de leur recherche, ils ont progressivement intégré les codes et pris la route avec les bikers. Epp et Price (2010) ont quant à elles mis en place une observation participante dans une famille pour comprendre le

rôle de la culture matérielle. Elles ont procédé à une approche ethnographique et, sans pour autant vivre avec la famille, elles ont multiplié les séances d'observation avec elle sur une durée de 2 ans. Poursuivant des objectifs de recherche différents, Peñaloza (1994) a conduit une recherche ethnographique au sein d'une communauté hispanique vivant aux Etats-Unis. Elle a vécu parmi la population locale pour comprendre les processus d'acculturation. Dans les six premiers mois, l'auteur a essentiellement observé sans participer puis a progressivement pris part aux différentes activités de la communauté (prière, repas…). Son unité d'analyse étant le foyer, elle n'a pour autant jamais vécu au sein d'une famille, à l'instar d'Epp et Price (2010). La caractéristique de toutes ces recherches recourant à l'observation participante est l'immersion du chercheur sur le terrain étudié pendant une longue période (Dion, 2007). Nous avons souligné précédemment la difficulté d'avoir une présence prolongée sur le terrain avec les différentes familles constitutives de cette recherche doctorale. La limite essentielle se pose au regard de notre objet de recherche. En effet, mener des séances d'observations participantes prolongées risquerait de modifier les comportements de tri des familles, ces dernières cherchant à réduire un biais de désirabilité sociale vis-à-vis du chercheur. Ce phénomène aurait pu se matérialiser sans que ni les familles ni le chercheur n'en prennent réellement conscience, faussant ainsi l'objectif poursuivi dans cette recherche. La mère Bulle nous indique par exemple au cours de l'entretien mené avec elle :

> « Enfin, si tu vois, tout à l'heure il [mon mari] a jeté, il a jeté les comment là, les emballages de capsules de Nespresso là, ben il les a mis dans la poubelle [de cuisine]. Lui, il fait pas, il fait moins attention » (mère Bulle).

Lors de la séance d'observation, le père de la famille Bulle a jeté un emballage carton dans la poubelle de cuisine (dédiée aux déchets non recyclables). Que se serait-il passé si les séances d'observations avaient été multipliées sur une longue période avec la famille ? Une hypothèse est que cette scène à laquelle nous avons assisté ne se serait pas reproduite. En effet, la mère a pris conscience de ce comportement non conforme aux attentes des Pouvoirs Publics et nous pouvons supposer que progressivement, la famille aurait adopté une conformité aux attentes publiques. Et ce n'est pas notre objectif de recherche : nous ne cherchons pas à juger ni à éduquer ni même à changer les pratiques de tri des familles. Une des limites de l'observation participante réside dans le fait que les participants peuvent devenir « trop » conscients de leurs comportements et ainsi exagérer leur comportement du tri par rapport à leur habitude (Healy *et al.*, 2007). Dans cette perspective, il serait inadéquat d'adopter une observation

participante répondant aux caractéristiques de l'ethnographie. En conséquence, nous n'avons pas fait le choix de nous immerger dans la vie des familles sur le long-terme.
L'observation menée dans les familles répond-elle alors aux caractéristiques d'une observation non participante ?

A l'opposé de l'observation participante se trouve l'observation non participante. Le chercheur observe en situation de comportement naturel, sans pour autant prendre part au déroulé des événements (Adler et Adler, 1987). Ce type d'observation est particulièrement recommandé lors de l'étude de petits groupes, tels que la famille (Whiting et Whiting, 1970). L'observation non participante est relativement proche de l'enquête. En effet, une grille d'observation est préparée en amont et le chercheur a une idée relativement précise de ce qu'il cherche à observer. Cela limite l'ouverture sur des comportements ou des gestuelles qui ne seraient pas consignées dans la grille. Cette technique de collecte est utilisée dans les recherches en comportement du consommateur. Par exemple, Bergadaà et Roux (1988) ont eu recours à l'observation non participante dans des magasins pour comprendre les relations mères/enfants et plus particulièrement les différentes stratégies de négociations à l'œuvre par les enfants. Le chercheur ne prend pas part à l'interaction entre les parents et les enfants et adopte une position de retrait. Il consigne les différents éléments d'observation dans sa grille. Récemment, une recherche ancrée dans le cadre de la pratique sociale a eu recours à de l'observation non participante (Keller et Ruus, 2014). A la différence de la recherche de Bergadaà et Roux (1988), les dyades ou triades familiales suivies par les chercheurs étaient informées et consentantes pour être accompagnées dans leurs courses ordinaires. Toutes les interactions entre parents et enfants ont été reportées dans une grille d'observation, ainsi qu'ont été notés tous les produits pour lesquels l'enfant portait son attention.
Considérant ces différents éléments, l'observation du comportement du tri des déchets dans les familles peut-elle répondre à une observation non-participante ? Cela semble difficile à envisager strictement sur le plan conceptuel. En effet, alors que l'étude de l'interaction parents/ enfants n'est pas portée à la conscience des individus et que l'objectif poursuivi par ces recherches est de mettre en évidence une incohérence possible dans les comportements des enfants versus les parents, l'objectif poursuivi par la théorie de la pratique sociale est différent. Il cherche au contraire à mettre en exergue une certaine cohérence entre les comportements et les performances de la pratique par les individus à l'échelle macrosociale (Shove, Pantzar et Watson, 2012). De plus, notre objet de recherche implique nécessairement une observation des comportements dans la sphère familiale privée et non pas dans un espace

public, induisant une forme de participation inévitable à l'observation. Nous devons ainsi adopter une forme d'observation qui aille au-delà d'une simple observation magasin, car nous avons besoin de pénétrer l'intimité familiale. Il nous est nécessaire d'approcher les « coulisses » du tri des déchets des familles. Ce comportement relève d'une intimité des familles, ils sont naturellement protégés des personnes extérieures (Arnould et Wallendorf, 1994). Il nous faut ainsi nous « faire une place » pour être acceptés dans les familles et mener à bien nos observations liées au tri des déchets. Enfin, nous sommes au-delà d'une observation non-participante, car les familles ont commenté leurs poubelles lors des séances d'observations, induisant ici une forme discursive à l'observation. Par exemple, lors de la séance d'observation dans la famille Nature, la mère nous emmène dans le garage et dans la cuisine pour nous montrer et nous expliquer son organisation des déchets. Elle commente sa poubelle de cuisine à trois compartiments qui facilite le tri des déchets et nous explique les différents tas qui sont dans le garage, tous pré-triés en attente de ramassage ou en direction de la déchèterie.

Cette recherche ne se situe donc ni dans une observation participante pure, ni dans une observation non participante. Notre méthode d'observation se situe dans un entre-deux. Nous ne répondons pas aux caractéristiques de l'observation participante impliquant une immersion sur le long-terme, mais sommes au-delà de la simple observation non participante, proche de la collecte par questionnaire.

Même si nous avons justifié le choix de ne pas nous immerger sur le long terme dans les familles, il nous est indispensable de pénétrer leur intimité pour approcher leurs habitudes de tri. La collecte des données relatives à l'observation s'est déroulée exclusivement au domicile familial (Diasio, 2000 ; Guttiriez, Price et Arnould, 2008). Les familles doivent se retrouver en situation naturelle pour performer le tri des déchets et le rendre ainsi observable par le chercheur. Cette situation naturelle de performance est privilégiée pour encourager la spontanéité. Par exemple, Guttiriez, Price et Arnould (2008) ont conduit des séances d'observations au domicile familial pour comprendre les dynamiques temporelles au moment des dîners. Ils ont ainsi pris part à la vie familiale lors de ces moments et les familles ont été observées avant, pendant et après le dîner. Cette approche est également largement conseillée lors de l'étude des enfants : il est vivement recommandé de les mettre en situation naturelle et familière pour éviter tout écueil lié à la collecte des données (Peracchio et Mita, 1991).
Une contrainte s'est imposée à nous dès le début : nous cherchons à cerner la dynamique de

tri des familles ; nous ne recrutons donc pas de simples individus, mais des familles entières. De surcroît, ayant mis l'accent sur l'enfant précédemment dans les processus de socialisation écologique, nous recrutons non pas de simples familles, mais des familles avec enfants ayant un âge compris entre 7 et 11 ans. Ces enfants se situent dans le stade opérationnel concret (Piaget, 1964) et reçoivent une éducation environnementale à l'école. Ils sont dès lors susceptibles de nous éclairer sur les processus de tri dans leur famille.

Ayant besoin de pénétrer le cercle intime de la famille et devant le protocole méthodologique relativement lourd, le recrutement des familles a été délicat. Il a fallu trouver des familles suffisamment ouvertes pour participer à l'ensemble du dispositif. Nous avons fait appel tout d'abord aux commerçants du quartier dans lequel nous habitions. La pharmacienne, le boulanger, la fleuriste et la vendeuse du supermarché local ont été approchés. Nous avons expliqué le but de notre recherche[25] et avons tenté de les mettre en confiance, les rassurer sur la confidentialité et de leur démontrer le bien-fondé de la démarche, à des fins académiques uniquement. Toutes n'ont pas accepté. Par exemple, la fleuriste a d'emblée refusé de participer à la recherche, considérant que ce processus serait trop perturbant pour ses enfants[26]. Le recrutement a débuté avec la famille de la pharmacienne. Cette famille avait déjà été sollicitée lors de recherches précédentes et nous avait accueillie à bras ouverts et nous avait toujours proposé de recommencer cette expérience si l'occasion se présentait. Les enfants ont été particulièrement ravis :

> En début d'année 2011, alors que je ne fréquentais plus assidument la pharmacie dans laquelle j'avais mes habitudes avant mon déménagement, j'ai décidé d'appeler la famille Nickel. Je les ai appelés à leur pharmacie, n'ayant pas leur téléphone privé. Je suis tombée sur Monsieur Nickel, qui a été très gentil et qui m'a communiqué les coordonnées de son domicile pour que je voie directement avec sa femme pour mon projet. Je l'ai appelée le soir et elle était ravie de m'accueillir à nouveau chez elle, si bien qu'elle ne m'a même pas demandé sur quoi je travaillais, ni comment ça allait se dérouler. Je lui ai simplement précisé que je devais manger chez eux un midi ou un soir et qu'après, on faisait des interviews avec les parents et des mimes avec les enfants. J'ai insisté sur le côté ludique pour les enfants.
>
> Arrivée chez les Nickel à 12h00, à leur domicile, le mercredi 26 janvier 2011. Ils habitent une maison proche du centre ville de Reims, elle est décorée avec soin, et très bien entretenue. Un bouquet de fleurs fraîches blanches est posée sur le meuble de l'entrée, ce qui donne de la gaité d'emblée quand j'arrive.

[25] Nous n'avons jamais révélé aux familles que cette recherche portait sur le tri des déchets, mais leur avons expliqué que notre recherche portait sur l'environnement et le développement durable.

[26] A cette époque de la recherche, la fleuriste nous a expliqués que son couple était en instance de divorce et que l'équilibre familial était fortement perturbé. Nous n'avons pas insisté par respect pour la famille.

> Les enfants m'attendent dans l'entrée et sont très excités. Diane, la cousine de Paul et Andréa, qui a 10 ans est venue manger avec nous. On sent la famille détendue, ils m'accueillent tous en pantoufles, m'appellent Marie et me font la bise (sauf la mère). On les sent content de me voir ! Je suis invitée par la mère à venir m'assoir dans le salon, avant de passer à table, pour qu'on puisse parler un peu des enfants et de mon projet de thèse, de comment ça avance. [Nous passons à table]. Pendant que la mère sert les assiettes, les enfants me posent plein de question, « pourquoi tu es là », « qu'est ce qu'on va faire », « est ce que tu vas nous interroger », « quelle question tu vas nous poser » … Et puis, comme je suis assez évasive, l'attention se détourne momentanément de moi et la conversation revient à des sujets qui concernent les enfants uniquement.

Mais certaines familles ne m'ont pas toutes accueillies avec autant d'enthousiasme. Par exemple, la famille du boulanger a été approchée et nous avons convenu d'un rendez-vous à leur domicile (en campagne) pour réaliser la séance d'observation.

> Quand j'arrive chez les Boulanger, il n'y a personne, j'attends devant la porte et entend le son de la télé à travers la porte. La mère et les enfants arrivent en voiture de l'école (située à 5 minutes à pieds de la maison) et elle ouvre sa porte d'entrée. Les présentations sont très rapides. La télévision est effectivement en marche sur une émission de type série B. Le son va assez fort. Les enfants, débarrassés de leur manteau, s'installent devant. Il fait très froid dans la maison, le feu n'a pas pris dans la cheminée ce matin. D'emblée, je sens un sentiment de malaise de la part de la mère. Le repas est prêt dans le four quand j'arrive. Au moment de se mettre à table, le livreur de bois vient livrer 3 stères de bois. Il les dépose en vrac dans le garage. Tout au long du repas, nous sommes dérangés par la présence du livreur de bois. Le repas est distendu et assez long. La mère amène le plat à table (viande et petits pois dans leur sauce). Il se passe du temps entre le moment où elle sert dans les assiettes et le moment où on commence à manger du fait du livreur de bois, ce qui fait qu'on mange froid. Il n'y a pas de rythme, tout le monde fait comme il veut et avance à son rythme. Une fois le repas achevé, les enfants retournent à la télé et j'aide à débarrasser et faire la vaisselle.

Cette entrée en matière avec la famille nous a laissé un sentiment d'échec à entreprendre une séance d'observations avec elle : les enfants sont peu présents et peu attentifs à notre présence, la mère est mal à l'aise. Ce sentiment se confirme quand le père rentre à la maison : il arrive vers 13h45. Il nous pose de nombreuses questions sur nos intentions et ne cache pas son malaise lorsque nous lui expliquons qu'une phase d'entretien est prévue avec ses enfants. Les parents demandent à réfléchir. Plus tard, lorsque nous irons acheter notre pain, le père nous donnera un refus catégorique quant à la participation de sa famille à la recherche. Nous respectons sa décision.

Puis, devant la difficulté de recruter les familles habitant la campagne, nous avons fait appel à l'une de nos connaissances habitant à la campagne, ayant elle-même des enfants dans l'âge requis pour nous présenter à d'autres familles[27]. Enfin, ayant nous-même des enfants à l'école (maternelle et non primaire à l'époque de la collecte), nous avons activé des contacts grâce à l'école pour approcher d'autres familles. Le recrutement a ainsi débuté et nous avons recruté progressivement d'autres familles par effet boule de neige (Hogarth-Scott et Parkinson, 1993).

Dans chacune des familles rencontrées, nous avons commencé par les séances d'observations. Cette phase est délicate et peut se révéler difficile pour le chercheur, qui ne peut pas tout voir et qui ne peut pas prendre des notes au cours de l'observation (Piette, 1996). Par ailleurs, cherchant à respecter ces familles dans leur intimité et dans un souci éthique, nous ne savions pas toujours quel degré de participation nous pouvions nous permettre.

Il s'agit aussi de savoir quoi observer. Cherchant à comprendre la dynamique de tri dans la famille, et les poubelles étant donc centrales dans cette recherche, il nous a semblé évident de collecter des informations sur celles-ci. La question de définir le moment le plus propice pour cette observation est posée. La question sous-jacente est : quand avons-nous le plus d'interactions avec les poubelles ? *A priori*, les moments privilégiés sont ceux de la préparation des repas, de leur consommation et de l'après repas. D'autres moments sont également notés comme la sortie et la rentrée des poubelles lors du ramassage par les éboueurs. Le tri des déchets est une pratique environnementale. Sortir et rentrer les poubelles ne constitue pas en soi une pratique environnementale. Nous avons donc écarté de nos observations ce comportement. Nous avons privilégié les moments du repas donnant ainsi l'opportunité de faire connaissance avec l'ensemble de la famille et d'approcher la dynamique familiale lors de moments de consommation routiniers (Wallendorf et Arnould, 1991 ; Guttierez, Price et Arnould, 2008). Ces repas ont été le plus souvent partagés pendant les week-ends ou pendant les vacances des familles. Avant de réaliser les observations, nous avons réalisé une grille d'observation (annexe 3), avec quelques éléments clés sur la famille, à savoir le lieu et le type d'habitat, la composition de la famille, les éléments liés aux poubelles (nombre, ramassage…) et d'autres éléments liés aux comportements environnementaux plus largement, comme par exemple les économies d'énergie. Cette grille d'observation est délibérément ouverte pour ne pas se retrouver prisonnier d'une grille trop proche de l'enquête

[27] Cette famille nous avait proposé de participer à la recherche, mais lui avons expliqué que nous étions à la recherche de familles que nous ne connaissions pas, afin de limiter tout biais éventuel.

(Keller et Ruus, 2014).

Nous avons consigné par écrit les séances d'observation dans un journal de bord, dès que nous quittions la famille (Miles et Huberman, 1994). L'idée est ici de pouvoir retranscrire les événements et les situations telles que nous les avons vécues, et en ayant un souci d'exhaustivité. Un cahier d'écolier a été utilisé pour retranscrire nos impressions et observations dans la voiture, ainsi que la retranscription sur l'ordinateur.

Mais cette retranscription n'a pas toujours été immédiate. Même si elle a toujours eu lieu dans la journée des observations, nous avons parfois passé du temps après le déjeuner dans les familles. Un élément qui nous a permis de ne pas « oublier » certains faits est le recours à la photographie, qui est par ailleurs largement suggéré dans la littérature lors de séances d'observations (Arnould et Wallendorf, 1994). La photographie peut se faire dans un cadre statique ou dynamique, voire participatif (Dion, 2007) et permet une description plus complète du terrain par rapport à la prise de notes classique. Par exemple, au cours de la séance d'observations avec la famille Nature, la mère nous a vanté et expliqué son organisation de tri, s'appuyant sur un élément essentiel pour elle : sa poubelle de cuisine 3 en 1. Le fait de pouvoir photographier cette poubelle permet d'étayer notre prise de note et d'illustrer visuellement ses propos (figure 15).

Figure 15. Photographie de la poubelle de cuisine 3 en 1 de la famille Nature

Cette technique est par ailleurs recommandée auprès de la population enfantine, cible difficile

à interroger, où les biais liés au déclaratif sont importants. Par exemple, Donnenfeld et Goodhand (1998) ont remis des appareils photos aux enfants pour mieux comprendre leur compréhension de leur environnement. Nous n'avons pas eu recours à ce type de technique de collecte, car peu appropriée à l'étude de la pratique. Avec les enfants, il a fallu trouver une méthode de collecte qui réponde aux enjeux de la pratique sociale et capturer ainsi les faires et les dires simultanément. Elle sera détaillée dans le point 3.

Cette approche par l'observation répond partiellement aux enjeux de la pratique sociale. Nous pouvons effectivement appréhender les comportements, les performances familiales en matière de tri, mais nous ne pouvons accéder à la dimension des dires de la pratique. Le chercheur ne peut accéder directement aux perceptions, valeurs et croyances des répondants. Seul le recours aux entretiens permet de fournir ces informations (Arnould et Wallendorf, 1994). Pour répondre aux enjeux méthodologiques de la théorie de la pratique sociale et dépasser les limites inhérentes à l'observation, nous complétons la collecte des données par des entretiens menées avec les différents membres des familles.

2. La mise en discours de la pratique du tri des déchets

Des faires, mais également des dires composent la pratique sociale (Schatzki, 1996). Il s'agit donc, en complément des observations de capter la dimension discursive de la pratique dans les familles. En comportement du consommateur, l'entretien est une méthode privilégiée pour accéder aux interprétations des individus sur leur consommation, dans une perspective émique (Arnould et Wallendorf, 1994). Cette interprétation émique est bien souvent interprétée ensuite par le chercheur, produisant une compréhension étique du phénomène étudié (Thompson, Locander et Pollio, 1989). Mais ce n'est pas l'objectif poursuivi dans la présente recherche. Nous ne cherchons pas à définir le sens que les familles donnent au tri des déchets. Nous cherchons à mettre en lumière la structure et la dynamique de la pratique au sein des familles pour tenter de comprendre comment elle se construit à une échelle macrosociale. Accéder à leur discours demeure indispensable pour plusieurs raisons :

- La pratique se traduit par la performance d'un comportement, mais tout comportement n'est pas une pratique sociale. La dimension comportementale n'est donc pas la seule intéressante à prendre en compte. Il est dès lors nécessaire d'accéder à une mise en discours de la pratique de la part des agents qui la performent.
- Le discours des répondants permet d'accéder à des éléments qui n'auraient pas été soulignés lors des séances d'observations dans les familles.

Deux types majeurs d'entretiens existent : non directif ou semi-directif. L'entretien non directif se tient sur le lieu des observations et c'est un discours spontané de la part du répondant qui est recueilli. Cela permet au chercheur de comprendre et de mieux cerner comment les répondant construisent leur monde. Ce type d'interview prend la forme d'une conversation, plutôt que d'un entretien basé sur des questions précises, imposant des catégories au répondant sur ses compréhensions et expériences (Arnould et Wallendorf, 1994).

On retrouve en méthodes qualitatives le recours également à l'interview semi-directive, dans la perspective de l'entretien phénoménologique (Thompson, Locander et Pollio, 1989) ou de l'entretien long (McCracken, 1988). La première méthode, inscrite dans l'approche philosophique existentialiste, permet d'étudier et de comprendre en profondeur les expériences individuelles et donc le vécu de ces individus selon un entretien largement non directif. Ce type d'entretien ne correspond pas aux objectifs de cette recherche et est écarté du processus méthodologique. La seconde méthode, quant à elle, adopte un style plus semi-directif. L'entretien long est paradoxalement plus rapide et centré sur l'objectif de la recherche. Il s'est avéré adapté dans le cadre de cette recherche centrée sur une pratique sociale et permet d'être combiné avec les observations menées. Il présente l'avantage d'être moins intrusif que l'entretien de type phénoménologique en limitant le temps passé dans la vie du répondant (McCracken, 1988).

Les entretiens ont tous été menés au domicile des familles, dans la foulée des observations. Cela permet aux membres de la famille d'être à l'aise, puisqu'ils se retrouvent dans un endroit familier (McCracken, 1988). Seule une famille a souhaité pour des contraintes d'organisation réaliser les entretiens sur son lieu professionnel (il s'agit de la famille Nickel, dont les entretiens avec les parents ont été menés à leur pharmacie). Les rapports entre interviewé et interviewer se sont fait sur une base d'égalité (Kvale, 1983). L'interviewer ne s'est jamais positionné comme plus connaisseur, c'est bien l'expérience des répondants qui cherche à être atteinte et c'est bien lui qui est expert de ses propres expériences. Dans cette perspective, McCracken (1988) recommande d'adopter une position formelle, mais aussi informelle. Formelle dans le sens où une curiosité professionnelle existe (et non personnelle), qui permet de rassurer le répondant sur la confiance à accorder à l'interviewer notamment sur les questions de confidentialité. Informelle dans le sens où le chercheur ne se doit pas d'être froid ou distant, laissant penser à une indifférence pour le répondant.

Le recours à la technique de collecte de l'entretien long nécessite la préparation d'un guide d'entretien (McCracken, 1988). Le guide d'entretien permet de s'assurer que toutes les questions ou tous les thèmes sont abordés. Il permet également de maintenir une certaine distance et permet à l'interviewer, déjà fortement concentré dans l'interview, d'aider à la formulation ou à la relance. Il permet par ailleurs d'orienter le discours des répondants, dans le but de rester centré sur la problématique, ce qui le différencie d'ailleurs des entretiens non structurés. A chaque question posée, le répondant a l'opportunité de répondre de manière non structurée et exploratoire (McCracken, 1988). L'interviewer doit également savoir prendre une certaine distance avec son guide d'entretien pour poursuivre une éventuelle opportunité dans le discours du répondant.

Ainsi, « le questionnaire permet d'ordonner les données et libérer l'interviewer » (McCracken, 1988, p. 25). Le guide d'entretien est présenté tableau 5. L'entretien est organisé autour de trois thèmes : le développement durable, les expériences de consommation environnementales et les pratiques liées au tri des déchets, aux économies d'énergie et à l'utilisation des transports. Nous avons cherché à focaliser le répondant sur des évènements et des expériences précises pour obtenir la description la plus complète et détaillée de leur performance du tri des déchets. Par exemple, nous avons eu recours à des questions descriptives, telle que : « quelles actions menez-vous en faveur du développement durable » ? avec des relances spécifiques du type « racontez-moi telle action », « comment se passe t-elle », « quand a t-elle été mise en place »…

Développement durable	Qu'est ce que vous évoque la notion de développement durable ? Quelles sont les actions que vous mettez en place au quotidien ? Racontez-moi. Relances : avez vous toujours fait ainsi ? y a t-il eu des changements à un moment donné ? quand ? comment ? Au sein de votre famille, qui est le plus sensible au développement durable ? Qu'est ce qu'il/elle fait ? Racontez-moi.
Consommation environnementale	Est ce que cela vous arrive d'acheter ou de consommer des produits bénéfiques pour l'environnement ? Racontez-moi. Relances : C'était quand la dernière fois ? Vous étiez avec qui ? Qu'avez vous acheté/ consommé ?
Pratiques du tri des déchets, des économies d'énergie et de l'utilisation des	Racontez-moi le tri de vos déchets Relances : triez-vous vos déchets ? combien de poubelles/ containers avez vous ? Comment triez-vous vos déchets ? Qui s'occupe des déchets dans la famille ? Avez-vous toujours trié vos

transports	déchets ? Pour aller à votre travail, quels sont les moyens de transport que vous utilisez ? Est ce que cela vous arrive de prendre les transports en commun ? Racontez moi. C'était quand la dernière fois ? Racontez-moi vos pratiques en matière d'énergie. Comment faites-vous ? Faites vous des économies d'énergie ? Comment ?

Tableau 5. Présentation du guide d'entretien conduit avec les répondants adultes

Ces thèmes sont amenés par l'interviewer si le répondant ne le fait pas spontanément. Les thèmes ne sont pas forcément abordés dans l'ordre du guide, mais selon le discours de l'interviewé. Comme l'indique Kaufmann (2008), la grille des questions est un guide très souple et il est assez rare que l'interviewer ait à les lire et à les poser les unes après les autres. C'est un simple guide pour faire parler les répondants autour du sujet, l'idéal étant de déclencher une dynamique de conversation plus riche que la simple réponse aux questions. Alors qu'Evrard, Pras et Roux (2003) recommandent le recours à des thèmes généralistes, Kaufmann (2008) propose quant à lui la rédaction de questions précises et concrètes car elles fournissent des outils plus affûtés. Elles sont alors rédigées en direction d'un répondant fictif, en tentant d'imaginer ses réactions et ses réponses, ce qui permet d'augmenter la précision. Les questions posées doivent être naturellement rangées par thèmes et l'ensemble doit être cohérent : il ne faut pas passer du coq à l'âne. Le guide d'entretien doit démarrer par quelques questions simples et faciles pour rompre la glace mais elles ne doivent pas être trop nombreuses pour ne pas tomber dans un style de réponses superficielles. Cela soulève le problème de l'intégrité des réponses des personnes interrogées. En effet, on pourrait penser qu'un certain nombre de réponses sont biaisées car on touche aux habitudes de consommation familiales, ce qui est un sujet relativement intime et en tous les cas, certainement pas neutre. Certains répondants peuvent dans ce cas fournir des informations différentes de la réalité de manière à les rendre socialement acceptables (Kaufmann, 2008). Nous avons retrouvé ce décalage entre observations et entretiens chez quelques répondants :

> « Parce que par exemple, quand je vais chez le boucher, j'me dis tiens la viande, le papier qui entoure la viande, voilà, je le mets dans ma poubelle, dans ma poubelle normale, alors que **théoriquement,** un papier**, ça devrait** aller dans la poubelle jaune » (mère Nickel).

Certains répondants se sont par exemple rendus compte au moment de l'interview que leur discours sur leurs pratiques de tri était en contradiction avec les pratiques réellement performées. D'autres prennent conscience que leurs comportements sont en décalage avec la

norme :

> « Alors, recyclage, …, ben écoute, ouais, on a notre poubelle de tri, là, et poubelle normale, et je suis pas du tout maniaque [rires], euh, ça m'arrive d'y balancer du verre. Tu vois, les petites, genre une petite bouteille de jus d'orange, ça je me vois bien la balancer en me disant « tant pis », tant pis pour une petite bouteille, c'est pratique. Voilà » (mère Bohème).

Ils avaient élaborés un discours socialement acceptable et tentaient de minimiser leurs comportements en décalage. Cette prise de conscience au moment des entretiens ne nous permettait pas de multiplier les séances d'entretiens avec les membres des familles, au risque de changements dans les comportements trop importants en notre présence.

Les fondements de non directivité y sont appliqués :
- l'interviewer doit faire preuve d'une « attention positive inconditionnelle » vis-à-vis de l'interview (Evrard, Pras et Roux, 2003, p. 101). Il doit avoir une attitude d'esprit où il accorde de la valeur à tout ce que dit l'interviewé : tout ce qui est dit est important.
- l'interviewer doit développer une « attitude empathique » (Evrard, Pras et Roux, 2003, p. 101), c'est-à-dire qu'il doit avoir la capacité à percevoir et comprendre le cadre de référence de l'interviewé et de lui restituer cette compréhension. Selon Kaufmann (2008), l'interviewer doit savoir rester modeste et discret tout en étant actif et en menant le jeu. Il doit parvenir à s'introduire dans l'intimité affective de l'interviewé en mettant de côté ses propres opinions et catégories de pensées. Par ailleurs, nous avons exclu de donner notre opinion au cours des entretiens, même si les répondants nous sollicitaient explicitement, afin d'éviter tout biais et pour ne pas mettre mal à l'aise nos répondants.

Une fois l'entretien achevé, il a été demandé aux répondants s'ils avaient quelque chose à ajouter qui n'aurait pas été abordé au cours de l'entretien, dans le but de le laisser « sortir » de l'entretien en douceur. Une répondante s'est trouvée gênée lors de l'entretien. Malgré nos relances, nous n'avons pu conduire un entretien satisfaisant. L'entretien a été court (une demi heure) et le sentiment que nous avons eu est d'être « passés à côté de l'entretien ». Une fois le magnétophone éteint, la répondante s'est exprimée plus sereinement et est revenue sur certains points de l'entretien que nous n'avions pas su approfondir avec elle.

La durée moyenne d'un entretien semi-directif dure entre 30 minutes et une heure (Evrard, Pras et Roux, 2003), mais il peut être plus long selon le répondant, le contexte de la recherche et la nature de l'entretien (récit de vie ou entretien non directif ou encore semi-directif). Dans

ce travail doctoral, les entretiens sont d'une durée moyenne de 50 minutes avec les mères et 40 minutes avec les pères. Tous les entretiens ont été intégralement retranscrits en tenant compte, dans toute la mesure du possible, des silences, hésitations, rires, ou intonations de voix. Cette retranscription rigoureuse nous permet de préparer l'analyse. Deux entretiens sont présentés en annexe 4.

Entretien et observation participante sont deux méthodes qui répondent à la théorie de la pratique sociale. Grâce à elles, nous pouvons capter tant la dimension des faires que la dimension des dires inhérentes à la pratique sociale. Cependant, même si la théorie de la pratique sociale est satisfaite, les enjeux méthodologiques liés à l'étude du groupe familial ne le sont pas entièrement. En effet, même si ces méthodes sont parfaitement adaptées pour l'étude de la population adulte, elles ne le sont pas forcément pour l'étude des enfants.

3. Le recours aux méthodes projectives avec les enfants

Face à une famille, il s'agit d'adapter les techniques de recueil à la population enfantine. Pour tenir compte des limites de l'enfant en rapport à son stade de développement cognitif (Piaget, 1964 ; Roedder-John, 2001), la littérature recommande de mettre en œuvre des techniques appropriées (Wells, 1965 ; Peracchio et Mita, 1991, Brée, 2007). Ezan (2009) a par exemple montré que les méthodes issues de l'ethnographie permettent de dépasser un certain nombre d'obstacles chez les enfants et qu'elles constituent ainsi une voie privilégiée pour étudier leurs comportements de consommation. L'observation y est particulièrement recommandée, puisque l'enfant est observé dans son milieu familial et se situe donc dans un environnement qui lui est familier. D'autres techniques existent et Decrop et Copin (2006), étudiant les motivations enfantines dans le contexte d'Halloween, ont par exemple utilisé des méthodes projectives graphiques, telles que le dessin ou les bulles de bandes dessinées à compléter, et des méthodes plus conventionnelles, comme des focus groups et des observations non participantes. Le recours à des méthodes multiples trouve tout son intérêt, notamment auprès des enfants (Brée, 2007). Le choix est ainsi fait dans cette recherche de combiner l'observation avec des méthodes projectives pour la population enfantine.

McGrath, Sherry et Levy (1993) recommandent le recours aux méthodes projectives en complément de l'observation lorsque le sujet de l'étude est délicat. Le tri des déchets n'est pas particulièrement délicat ni sensible. Le recours aux méthodes projectives se justifie ici de par la difficulté à aborder les enfants du stade opératoire concret du fait de leurs limites cognitives

(Piaget, 1964). Ces méthodes sont en conséquence considérées comme un complément approprié pour l'étude des pratiques de tri de la famille. Les recherches en marketing des années 1940 à 1960 empruntent ces méthodes projectives aux recherches psychologiques, sociologiques et anthropologiques (Rook, 2006), et perdent de leur intérêt dans les années 1970 au profit des analyses statistiques. Ces méthodes rejaillissent à partir des années 1980, de manière concomitante avec les méthodes de type ethnographiques (Rook, 2006). Elles ont trois caractéristiques communes (Rook, 2006) :

- *La spontanéité du répondant* : le chercheur laisse une grande place à l'imaginaire et le laisse libre dans ses choix de réponses
- *La formulation ambigüe de la question*, afin de révéler les propres attitudes et motivations du répondant
- *L'ignorance du but de la question* de la part du répondant, en utilisant un type de questionnement indirect.

Les méthodes projectives présentent l'avantage d'accéder aux motivations premières des individus et de s'affranchir du phénomène de désirabilité sociale (Rook, 2006). De nombreuses méthodes projectives existent, telles que les associations de mots, compléter des phrases, l'analyse de la liste de courses, le dessin, les rêves ou encore les collages (Rook, 2006). Parmi elles, certaines s'avèrent pertinentes lorsqu'il s'agit de travailler avec la population enfantine : le dessin ou encore les collages (Rook, 2006 ; Belk, Ger et Askegaard 2004). Ces dernières présentent des limites conceptuelles lorsqu'il s'agit de répondre aux enjeux de la théorie de la pratique sociale (réseau de faires et de dires). Pour y répondre, nous y ajoutons une troisième catégorie de méthode, imaginée et développée pour les besoins de cette recherche : le mime.

Nous présentons brièvement les techniques du dessin et du collage avant d'approfondir les raisons qui nous ont amenées à imaginer la technique du mime.

Le dessin et les collages

Le dessin est utilisé comme méthode de recherche avec les enfants (McNiff, 1982 ; McNeal et Ji, 2003 ; Muratore et Guichard, 2010). Cet outil de recueil des données permet d'orienter les enfants vers le visuel et non plus vers le verbal. Il est utilisé depuis plus de cent ans pour un bon nombre de sujets de recherches (McNeal et Ji, 2003 ; Chan, 2004, 2006). Cette technique est particulièrement utile pour mieux connaitre les connaissances et les caractéristiques des idées qui sont présentes dans les esprits des enfants, ainsi que leurs évolutions au cours du temps. Les recherches qui utilisent le dessin reposent sur un certain nombre de présupposés.

Les enfants ont des images visuelles dans la tête (Rossiter, 1976 ; Zaltman, 1997) et selon Zaltman (1997), l'information contenue dans la mémoire est essentiellement visuelle. McNiff (1982) en déduit que le langage est un moyen d'expression inadéquat pour les jeunes enfants, soulignant par là leur plus grande facilité à reproduire des images qu'ils ont dans leur esprit. Mais, les images restituées dans les dessins peuvent être imparfaites du fait des limites de leurs capacités graphiques qui varient selon l'âge, selon les demandes de dessin, et selon l'importance que l'enfant y accorde (Piaget et Inhelder, 1966 ; Barrett, 1983) ; l'enfant aura plus naturellement tendance à dessiner ce qu'il estime, ce qu'il aime et ce qui le satisfait (Damay et Guichard, 2009 ; Damay *et al.*, 2010). Ce point n'est *a priori* pas acquis avec le tri des déchets.

Quant à la technique de collecte des données par le collage, elle reste relativement confidentielle lors de l'étude des enfants. Elle peut s'avérer pourtant riche et utile pour dépasser les limites cognitives que les enfants peuvent rencontrer. Cette activité de collage peut être réalisée individuellement (Belk, Ger et Askegaard, 2004) ou encore de manière collective (Havlena et Holak, 1996), ce qui permet d'accroître la créativité et stimule l'intérêt pour la tâche demandée par le chercheur. Les individus reçoivent des magazines ou des journaux et cela constitue leur matériel pour la réalisation du collage.

A noter que cette méthode des collages est rarement utilisée seule comme technique de collecte des données. Belk, Ger et Askegaard (2004) l'utilisent aux côtés de techniques telles que les dessins et les associations de mots. Des interviews sont également réalisées pour verbaliser les productions rendues par les méthodes projectives.

Dans le cadre de cette recherche doctorale, le recours au dessin ou aux collages présente la limite majeure de ne pouvoir exprimer ni restituer les « faires » de la pratique. Il nous faut trouver une méthode qui permette de capter non seulement la dimension des « dires » mais également des « faires » avec les enfants. Nous aurions pu nous contenter des séances d'observations familiales pour accéder aux « faires » des enfants. Mais lors des séances d'observations, limitées dans le temps, nous nous sommes vite rendues compte que les enfants avaient peu d'interactions avec les déchets, ce qui ne permettait d'accéder qu'à des traces de leurs comportements. Nous ne pouvons alors atteindre l'ensemble des connaissances pratiques des enfants en matière de déchets. Nous avons donc développé une technique de collecte qui permette de considérer tant les faires que les dires de la pratique auprès de la population enfantine, au travers du mime.

Le mime

Le mime fait globalement partie des méthodes projectives (Rook, 2006), mais demeure une méthode confidentielle. Elle n'a à ce jour été utilisée dans aucune recherche en sciences de gestion. Nous ne disposons, en conséquence, d'aucune référence académique pour justifier de notre propos. Nous présentons tout d'abord l'intérêt de recourir aux mimes avec la population enfantine. Puis, nous présentons la mise en œuvre de cette méthode dans la présente recherche.

Premièrement, le mime présente l'intérêt essentiel de reproduire les « faires ». Cet accès aux « faires » d'un comportement n'est accessible que *via* les observations. Même si nous avons montré les avantages de l'observation quand il s'agit de mener une recherche en présence d'enfants (Ezan, 2009), cette méthode ne permet pas l'étude en profondeur des savoirs pratiques des enfants, du fait des observations limitées dans le temps. Nous ne disposons que de traces des comportements naturels des enfants. Le mime permet à l'enfant de s'exprimer pour reproduire les « faires » de la pratique du tri, tels que performés au sein de son domicile, mais également de reproduire les « faires » tels qu'il les a appris à l'école. Une comparaison peut être ainsi effectuée à partir des mimes des enfants entre ce qu'ils apprennent à l'école et ce qu'ils font réellement à la maison. Cela permet également de savoir si l'enfant a intégré l'apprentissage du tri reçu par l'école, agent de socialisation écologique. Le mime peut alors être considéré comme une forme d'observation de la réalité provoquée. En ce sens, le mime tel que développé dans cette recherche est différent du jeu de rôles. Nous ne demandons jamais à l'enfant de se mettre à la place « de … », d'interpréter un rôle ou de faire semblant de jouer une scénette.

Deuxièmement, l'enfant devient par le mime un informateur privilégié des pratiques familiales en matière de tri des déchets. Le mime permet donc de dépasser les insuffisances des méthodes telles que le dessin ou les collages. Le dessin permet par exemple de mieux connaître les connaissances et les caractéristiques des idées des enfants sur un certain nombre de sujets. Par exemple, dans la recherche menée sur les représentations de la responsabilité sociale des entreprises (Schill et Fosse-Gomez, 2011), le dessin a été particulièrement utile pour comprendre ce que l'enfant comprend de l'entreprise d'une part et de l'entreprise responsable d'autre part. Dans la recherche menée par Muratore et Guichard (2010) sur les packagings des céréales, les auteurs ont accès à la connaissance des enfants sur les thèmes liés à l'alimentation et aux problèmes qui lui sont liés, tels que l'obésité. Mais la compréhension

reste uniquement centrée sur la connaissance de l'enfant et ses représentations. La dimension comportementale n'y est pas exprimée. **Le mime présente donc la double caractéristique d'être « normatif » en ayant accès aux connaissances, compréhensions et représentations des enfants sur le sujet du tri, mais également « comportemental » en ayant accès à la manière dont il fait le tri chez lui et/ou à l'école.**

Les savoir-faire des enfants ayant de multiples origines (école ou maison principalement), des différences entre les mimes sont donc possibles et envisagées à ce stade de la réflexion. L'objectif n'est cependant pas de « fliquer » ou de « juger » des différences entre les comportements appris à l'école et à la maison. Nous ne sommes pas centrés sur une notion de conformité avec les attentes des Pouvoirs Publics, mais sur une compréhension de la construction de la pratique. En d'autres termes, l'enfant n'est pas utilisé, ni « manipulé » comme un « indic » au sein de la famille.

N'ayant pas de référence méthodologique en matière de mime, nous avons construit nos séances de collecte des données avec les enfants en tenant des comptes des recommandations générales prodiguées dans les précédentes recherches menées avec les enfants (Wells, 1965 Peracchio et Mita, 1991 ; Ezan, 2009). Tous les mimes ont été réalisés dans les chambres des enfants, seuls, sans la présence de la mère ou du père.

Toutes les séances avec les enfants ont débuté avec une phase de familiarisation avec la caméra (Kozinets, 2002). Pour mettre l'enfant en confiance et à l'aise avec la caméra qui les filme, un jeu a d'abord été mis en place. Il a été donné un jeu de carte à l'enfant. Sur ces cartes sont présentés différents métiers : instituteur, médecin, footballer, … L'enfant a pour consigne de mimer ce qui est sur la carte et de le faire deviner au chercheur. Dès que la réponse est trouvée, on change de carte et on recommence. Ce temps d'acclimatation dure une dizaine de minutes et est nécessaire pour l'enfant qui ne connaît pas le chercheur. Certains enfants ont par ailleurs été fiers de montrer leur chambre, leurs jeux. Il nous est alors arrivé de jouer au garage à voitures, à la poupée ou de se voir présenter différentes productions graphiques réalisées par l'enfant avant de commencer le mime.

Suite à ce temps d'adaptation, quels sont les comportements mimés par les enfants ? Un comportement central a été mimé : le tri des déchets. Il fait partie intégrante des pratiques environnementales, ce qui n'est pas le cas d'autres comportements en lien avec le tri, comme par exemple la sortie des poubelles (Giannelloni, 1998). Le mime est en conséquence centré sur la pratique environnementale du tri, choix qui est déterminé par notre problématique.

Un sac entier (contenance d'environ 30 litres) de déchets a été donné à l'enfant. Dedans ont

été mis des papiers, cartons, bouteilles, pots de yaourt, couteau en métal (faux), épluchures de légumes et fruits (faux), du verre, des piles, des déchets plastiques, un bouquet de fleurs fânées et du bois. Dans un sac à part se trouvaient des containers, des sacs poubelles et des sacs poubelles spéciaux donnés par le centre de tri pour le tri des emballages (figure 16).

Figure 16. Sac de déchets d'une contenance de 30l et sac avec différents containers

Alors que les objets sont relégués au second plan dans la conception théorique retenue (Schatzki, 1996), ils ont ici une place primordiale et sont introduits dans le mime avec les enfants. Schatzki (1996, 2002) ne rejette pas les objets de la pratique mais leur accorde une place de second rang. Même si nous avons fait le choix de cette approche, nous ne pouvons ignorer les objets de la pratique du tri. Il s'agira dans les analyses et les interprétations de définir plus précisément la place de cet élément objet et d'en confirmer la place centrale ou secondaire.

Chaque enfant s'est vu remettre le premier sac de déchets et a reçu la consigne suivante : « voici un sac rempli de déchets, tu dois les jeter. Si tu as besoin de quelque chose, tu me le demandes ».
Certains enfants ont posé des questions, du type « est ce que ça, je le mets dans la poubelle de la cuisine » ? A toutes ces questions posées par les enfants, la réponse a toujours été la même : « tu fais comme tu veux ».
Aucune intervention de notre part n'a été faite, pour aider l'enfant ou pour l'orienter dans son

mime. Ils se sont tous débrouillés seuls. Il est arrivé pour certains enfants qu'ils nous racontent à voix haute ce qu'ils étaient en train de faire.

Une fois les déchets jetés, l'enfant s'arrête, nous regarde et nous indique qu'il a fini. A ce moment, il est demandé à l'enfant d'expliquer ce qu'il a fait et comment il s'y est pris pour jeter les déchets. L'enfant fait le récit de son mime. Il est recommandé dans la littérature que l'enfant puisse s'exprimer sur le processus et le résultat de son travail, comme pour le dessin ou les collages (Belk, Ger et Askegaard, 2004 ; Muratore et Guichard, 2010). Par ailleurs, le mime permet d'atteindre la dimension comportementale et cognitive (savoir-faire et connaissances), mais il ne permet pas d'atteindre la dimension téléoaffective de la pratique. Une mise en récit du mime s'avère donc indispensable. L'enfant est amené à s'exprimer avec ses mots sur ce qu'il a réalisé et comment il l'a fait. Le chercheur pourra ici lui poser des questions pour expliciter tel ou tel comportement ou obtenir de plus amples détails sur la manière dont l'enfant conçoit la pratique : « explique moi comment tu as fait », « est ce que tu tries tes déchets », « qui t'a appris le tri », « qui trie ses déchets à la maison », « est ce que tu fais toujours comme ça »… Des questions sont donc posées à l'enfant, à savoir s'il pense avoir trié les déchets ou non, qui lui a appris à faire comme ça, si c'est différent à la maison ou à l'école (selon le mime qu'il a reproduit). C'est la phase de la mise en récit du mime.
Des questions plus générales sur le développement durable et l'environnement en particulier ont été posées. Enfin, quelques questions relatives aux économies d'énergie ou à l'utilisation des transports en commun ont été posées. L'intérêt de cet entretien court avec les enfants est d'identifier leur compréhension des buts du tri des déchets et plus largement des pratiques environnementales et de mettre en évidence au travers de leurs récits leurs émotions ressenties vis-à-vis de la pratique.
Le tableau 6 reprend le déroulé d'un mime avec l'enfant.

Mime du tri des déchets	« Voici un sac rempli de déchets, tu dois les jeter. Si tu as besoin de quelque chose, tu me le demandes »
Récit du mime	« Explique-moi comment tu as fait » Est-ce que tu tries tes déchets ? Qui t'a appris à le faire ? Qui trie ses déchets à la maison ? Est-ce que tu fais toujours comme ça ?
Entretien post-mime	Que peut-on faire à ton avis pour l'environnement ? Que fais-tu

	pour l'environnement ? A la maison, à l'école, dans d'autres endroits ? Qui t'a appris toutes ces choses sur l'environnement ? Pour aller à l'école, comment fais-tu? A ton avis, c'est quoi les économies d'énergie ? Donne-moi des exemples.

Tableau 6. Déroulé d'un mime avec l'enfant

Quelques limites sont soulevées par une telle approche. Comme dans chacune des méthodes employées avec les enfants, il est possible que ceux-ci ne souhaitent pas participer à ce qui leur est demandé. Si c'est le cas, nous n'insistons pas et laissons l'enfant libre de choisir de participer ou non. Il est également possible que l'enfant invente les comportements. Dans ce cas, l'analyse des mimes permettra de confronter ces mimes à ce qui a été observé naturellement. Si un décalage trop important est noté, le chercheur pourra alors s'interroger sur la pertinence du mime mené avec l'enfant. Enfin, pour éviter tout biais lié à la présence des parents, ces derniers seront écartés du processus de mise en œuvre et ne seront pas conviés à assister au mime, comme c'est d'ailleurs le cas pour toute autre méthode employée avec les enfants, comme le dessin (Peracchio et Mita, 1991).

167 minutes de mimes ont été produites en cumulé auprès de 15 enfants, soit environ 11 minutes par mime. Les entretiens qui ont suivi les mimes ont été enregistrés et sont d'une durée moyenne de 11 minutes.
Tous les mimes ont donné lieu à des retranscriptions exhaustives. Certains enfants ont, en effet, verbalisé ce qu'ils faisaient au moment de l'action. Leurs entretiens ont également été retranscrits dans leur totalité. Un exemple de retranscription de mime est présenté en annexe 5.

4. Synthèse des techniques de collecte utilisées

L'objectif de cette recherche est d'étudier une pratique routinière, le tri des déchets, qui prend place dans la famille. Il s'agit pour comprendre cette pratique du tri de l'observer d'une part et de recueillir les dires de celle-ci d'autre part par les différents membres de la famille. La pratique est composée de faires et de dires. Les faires relèvent de l'observation, tandis que les dires relèvent des discours des familles. Une complémentarité des méthodes est donc envisagée pour mettre en lumière les différentes dimensions de la pratique.

Pour observer les faires du tri par la famille, nous avons mis en avant plusieurs types d'observations possibles. Dans la présente recherche, nous faisons le choix de recourir à l'observation comme méthode de collecte de l'information. Plus particulièrement, l'observation participante. Ces observations nous permettront d'éclairer plusieurs questions telles que : Comment les familles trient-elles leurs déchets ? Qui jette les déchets ? Qui sort les poubelles ? Quels sont les déchets jetés et dans quelles poubelles ? Combien y a t'il de poubelles ? Autant de questions soulevées qui nécessitent une approche par les observations des pratiques de la famille. Afin de minimiser le plus possible les limites de l'observation participante, le chercheur a pris part de la manière la plus limitée possible aux activités de la famille. En complément de cette observation participante, la prise de photographies de l'intérieur du domicile des familles a été réalisée.

Ces observations sont à compléter par des entretiens avec les différents membres de la famille, en vue de comprendre la pratique du tri portée par la famille et ce que cela peut révéler de la dynamique familiale. Ainsi, pour ce qui est des dires de la pratique, nous retenons l'entretien long de type semi-directif comme outil de collecte de l'information auprès de la population adulte (McCracken, 1988).

Face aux nombreuses limites, notamment cognitives, rencontrées auprès de la population enfantine, le choix est fait de recourir aux méthodes projectives. Parmi elles, une retient particulièrement notre attention : le mime. Il a le double avantage de mettre l'enfant en situation de tri (« faires ») et de le faire s'exprimer sur la pratique au travers de son récit (« dires »). Le dessin et le collage n'ont pas cet avantage de mettre l'enfant en situation « réelle » du tri. A noter qu'aucune recherche empirique n'a jusqu'à présent été réalisée en recourant au mime comme technique de recueil auprès des enfants. Suite au mime, il a été demandé à l'enfant de raconter ce qu'il a fait. Le choix d'un croisement des méthodes a donc été entrepris, pour permettre la récolte d'une information plus riche et répondant mieux à la problématique inhérente à l'interview des enfants (Brée, 2007) : observations familiales, mime et entretien.

Les discours et récits des parents et enfants nous permettent de confronter les « dires » de la pratique avec les « faires » observés *in situ*. Le tableau 7 présente les différentes techniques de collecte retenues, ainsi que les avantages et les limites de chacune.

La présentation des différentes phases méthodologiques est présentée figure 17. Nous précisons que chaque méthode a été menée séparément avec les membres de la famille, sauf dans le cas de l'observation. Sinon, entretiens et mimes ont été réalisés séparément avec d'une

part chaque parent et d'autre part chaque enfant. Par ailleurs, il convient de préciser que pour la mise en œuvre du processus méthodologique, la famille doit être composée au minimum d'un parent et d'un enfant ayant un âge compris entre 7 et 11 ans. Avant l'analyse et l'interprétation du matériau obtenu, il convient de s'interroger sur la place du chercheur dans ce design de la recherche.

Méthode de collecte de l'information	**Avantages**	**Limites**	**Recherches applicatives (non exhaustif)**
Observation et entretien	Permettre de comprendre le point de vue de l'acteur (émique) Recours à de multiples techniques de collecte pour limiter les biais de la recherche.	Le chercheur n'a pas d'accès aux perceptions, valeurs et croyances des individus. La description visuelle est sélective et incomplète (Dion, 2007). Le chercheur peut devenir trop proche de la population étudiée et devenir moins critique et pertinent dans ses conclusions.	Peñaloza (1994)
Observation participante	Observation en temps réel des comportements routiniers. Le carnet de bord sert de support pour consigner ces observations.	Temps consacré à la collecte des données sur le long terme	Dion (2007) Hargreaves (2011)
Photographie	Ces techniques permettent de dépasser les biais liés au déclaratif. Description plus complète du phénomène par rapport à la prise de note liée aux observations.	Le chercheur n'accède pas toujours à des prises de vue repérées par les répondants. Une possibilité est de donner un appareil photo aux répondants pour dépasser cette limite.	Dion (2007) Donnenfeld et Goodhand (1998)
Entretiens semi-directifs	Permet de produire une interprétation émique de l'action. Les répondants interprètent et donnent sens à leur consommation.	Des biais de désirabilité sociale peuvent apparaître.	McCracken (1988)
Méthode projective	Accéder aux motivations premières des individus et s'affranchir du phénomène de désirabilité sociale Permettre de contourner les difficultés d'interviews rencontrées avec les enfants.		McGrath, Sherry et Lévy (1993)
Mime	Accéder aux langages de l'enfant (corporel et récits). Mise en situation de l'enfant.	Difficulté possible pour l'enfant face à la caméra.	

Tableau 7. Synthèse des techniques de recueil de l'information

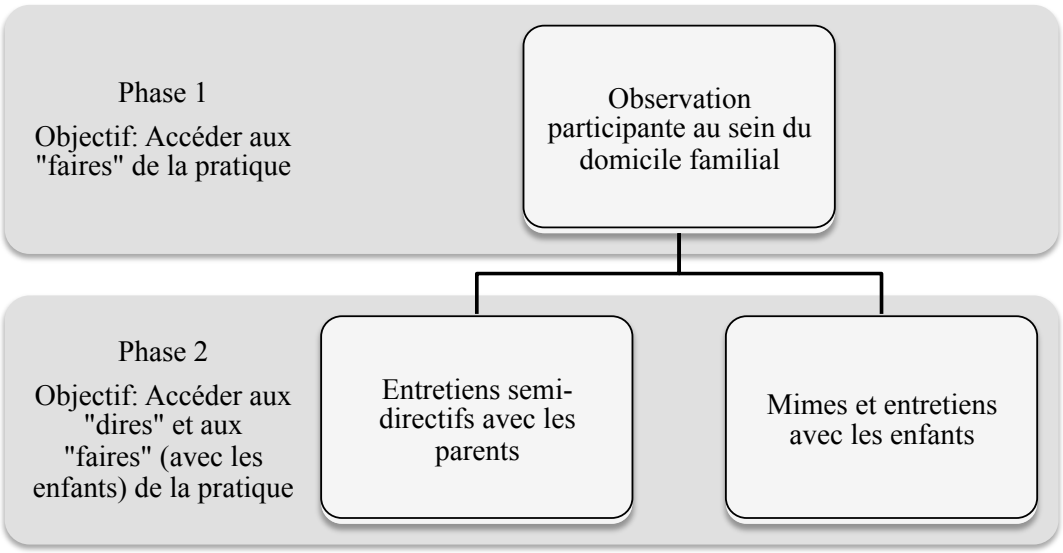


Figure 17. Les différentes phases méthodologiques de la recherche

5. Place et éthique du chercheur

Par notre histoire familiale et professionnelle, nous avons une relation particulière avec l'objet de cette recherche. Mère de 3 enfants et issue d'une formation d'ingénieur en environnement, nous avons fait face à plusieurs challenges, voire difficultés pour aborder la recherche et y trouver notre place de chercheur.

Place du chercheur

Ayant recours à l'observation participante comme méthode, un mélange entre proximité et distance se fait et est à gérer pour mener à bien le processus d'interprétation des données collectées (Bourdieu, 1980 ; Arnould, Price et Moisio, 2006). Et nous faisons face ici à une double distance à gérer : distance vis-à-vis de la pratique étudiée et distance vis-à-vis du groupe familial dans lequel la pratique prend place.

Dans son travail sur la pratique sociale, Bourdieu (1980) indique la nécessité non pas d'abolir la distance par une fausse participation, mais d'objectiver cette distance grâce à l'extériorité de l'observateur. Il s'agit donc de refuser de prendre part à la pratique pour éviter d'imposer nos propres normes de construction. Il est préférable dans cette perspective d'adopter une position de « spectateur impartial » (Bourdieu, 1980, p. 53). La pratique ne pouvant alors se comprendre qu'en dehors du phénomène observé, pouvons-nous pour autant imposer à notre propre famille l'arrêt du tri pour mener à bien cette recherche et s'extraire du phénomène observé ? Nous avons essayé. En vain. Notre poubelle de déchets recyclables n'a pas été collectée. Ce n'était pas envisageable de poursuivre cette expérience sur le long terme devant l'entassement et l'incommodité générés (figure 18).

Figure 18. Photographies de poubelles non ramassées par les services municipaux

Nous vivons nous-même la pratique du tri au quotidien et ne pouvons en faire abstraction lorsque nous abordons les familles. Le recours à l'observation participante peut constituer alors une limite, étant nous-mêmes immergés dans la pratique. Nous ne pouvons raisonnablement suivre les indications de Bourdieu (1980) qui considère le chercheur comme exclu de la pratique sociale. Nous avons néanmoins tenté d'aborder l'objet de cette recherche avec le plus de neutralité possible, en faisant abstraction le plus possible de nos propres problématiques de tri, sans pour autant pouvoir s'en détacher complètement.

Observer les pratiques dans les familles implique une seconde forme de distance à envisager : la distance avec les familles. Quelle est la « bonne distance » ? Nous avons toujours veillé à approcher des familles que nous ne connaissions pas ou très peu. Elles sont toutes en dehors de notre cercle de relations familiales ou amicales. Nous leur avons précisé que notre travail concernait les pratiques environnementales, sans donner plus de précisions et sans jamais mentionner le tri des déchets. Ensuite, un travail a été nécessaire pour aborder le groupe familial sur la pratique du tri des déchets. Pour approcher le tri, il a fallu non seulement observer les poubelles des familles, mais il a fallu participer à la vie familiale pour comprendre comment cette pratique se construit. Pour une interaction maximale et pour une observation la plus riche possible, nous avons fait le choix de partager des repas avec les

familles. Inévitablement, nous nous sommes retrouvés en position d' « invité » dans certaines familles, position peu conseillée pour mener à bien une observation (Arnould et Wallendorf, 1994). La scène avec la famille Bulle illustre cette position :

> « Le père rentre de son travail. Il travaille le samedi matin. Il semble assez fatigué et pressé de passer à table. Le repas est prêt, mais avant tout, les parents me proposent de boire une coupe de champagne. D'emblée, les parents me proposent de se tutoyer. Les parents dépêchent les filles aînées de mettre la table et le père décide, compte tenu du beau temps, que nous mangerons dans le jardin. Je propose mon aide pour mettre la table, mais la mère m'indique que c'est le travail des filles et je comprends qu'il y a des règles qui sont présentes dans la maisonnée concernant les tâches « ménagères ».

Dans cette famille, nous avons été accueillis les « pieds sous la table ». Champagne, servis à table, les petits plats dans les grands. Nous sommes « invités ». Un travail a été nécessaire pour limiter, estomper voire effacer cette position. Dans certaines familles, nous avons partagé plusieurs repas pour limiter l'impact de cette position. Ainsi, par exemple, lors d'un repas avec la famille Bohème, la mère fait comme d'habitude :

> « Une fois le pamplemousse fini, la mère les récupère dans son assiette, le cadet ouvre la poubelle depuis sa place et sa mère fait du lancé de pamplemousse depuis sa place à table. C'est très singulier comme scène » (extrait de séance d'observation).

Dans la famille Bulle, où nous avons été accueillis avec le champagne, nous sommes progressivement passés d'une position d'invité à une position de spectateur des pratiques familiales :

> « Une fois le dessert fini, les parents se font un café type expresso à la machine à café que j'ai vue dans la cuisine. J'aide à débarrasser le restant de la table et la mère est très fière de me prouver qu'ils font bien le tri des déchets. Alors, elle ouvre en grand sa poubelle de cuisine et là, on voit des cartons de café expresso, qui auraient du, selon les normes, aller directement dans leur poubelle jaune. Alors, je la sens très contrite, même si elle rigole pour se donner une contenance. Le père est déjà parti faire la sieste ».

La vie familiale a repris ses droits : le tri est réalisé « comme d'habitude » et le père est parti faire la sieste. Nous n'avons plus le statut d' « invité ».

Ethique du chercheur

Dans cette recherche, l'éthique occupe une place importante et notamment lorsqu'il s'agit de recherches menées auprès de la population enfantine. Deux points sont soulevés : l'accès au terrain et le caractère intrusif de la méthode. Ezan (2009) pose à ce propos la question : « Le chercheur qui a gagné la confiance des enfants est-il autorisé à décrire tout ce qu'il a observé » (Ezan, 2009, p. 89) ?

Un premier point constitue l'accès au terrain. En France, une autorisation spéciale est à demander au recteur d'académie pour toute recherche entreprise avec les enfants. Il s'agit d'exposer dans sa demande un récapitulatif très précis de la méthodologie employée avec les enfants. Cette demande a été formulée auprès de l'académie de Reims et a reçue une réponse favorable. Nous avons eu ainsi accès à un terrain privilégié, celui de l'école. Plusieurs demi-journées ont été passées dans des classes du primaire pour se familiariser avec la population des enfants, comprendre leur langage, leurs expressions particulières… L'objectif n'a, bien entendu, jamais été de se substituer à la maîtresse d'une quelconque manière, ni d'intervenir, mais juste d'observer et de s'immerger et s'imprégner des codes des enfants. Une fois ce travail de familiarisation effectué, nous avons pris contact avec des familles (dont les enfants ne fréquentent pas les écoles visitées précédemment) pour mettre en place la démarche méthodologique.

Les démarches sont moins complexes avec la famille : les parents donnent leur accord pour réaliser des photographies, des vidéographies et les mimes avec leurs enfants. Et bien sûr, condition sine qua none : les enfants doivent exprimer leur accord pour y participer.

Par ailleurs, l'observation peut se révéler intrusive et perturbante pour les enfants (Ezan, 2009). Ainsi, le fait que la collecte des données ait été faite dans les chambres des enfants a pu constituer pour certains une intrusion dans leur vie privée. Ceci a été prévenu le plus possible par notre présence et la mise en confiance lors du repas passé avec la famille, ainsi que par des jeux réalisés avec l'enfant dans sa chambre avant de commencer la collecte des données. Pour autant, les mimes et entretiens avec la famille Bulle ont été réalisés dans le jardin. Par ailleurs, aucune question n'a été posée à l'enfant sur sa vie privée autre que celle relative aux questions environnementales. Par contre, il est arrivé que l'enfant vienne à se confier sur divers sujets et notamment familiaux. Ces points qui n'ont pas directement trait à notre recherche n'ont pas été enregistrés ni retranscrits par respect de la vie de famille.

En tous les cas et quelque soit le répondant interviewé (adulte ou enfant), du fait de la nature

des entretiens et des observations menés, les répondants ont tous été consentant pour participer, ils ont été informés du but de la recherche, du fait que les entretiens seraient enregistrés (ou filmés pour les enfants) et que des photographies seraient prises de leur habitat. Ils ont tous été assurés de leur anonymat et du caractère confidentiel des interviews (McCracken, 1988).

De part notre formation en environnement et notre objet de recherche, nous avons parfois été considérés comme des experts du tri des déchets. La mère de la famille Nature en est un exemple :

> « Moi j'pense que ce qui serait vraiment pas mal, enfin des idées qui viennent comme ça, c'est sur des gens comme toi qui travaillez, tu travailles là-dessus, t'as une équipe qui travaille là-dessus, donc faire passer des messages simples, simplissimes même, au gens, des méthodes, des conseils sans arrêt, des petites astuces pour le quotidien, on en a aujourd'hui, mais peut être pas assez, tu vois. C'est vrai que aujourd'hui on est dans le martèlement « faites ci, faites ça ». Mais plus expliquer aux gens pourquoi c'est bien de faire ça, en fait, les encourager dans la démarche. Parce que les gens aiment bien être encouragés » (mère Nature).

La mère Nature nous considère comme expert du tri et de l'environnement plus largement ; ce n'est pourtant pas la position que nous voulons véhiculer dans les familles. Et cela pose une question fondamentale dans l'éthique de cette recherche : quelles sont les conséquences de notre passage dans les familles ?

Nombreux ont été les répondants à indiquer lors de l'entretien que le fait que nous passions dans le cadre de cette recherche constituait un élément positif pour eux, afin d'améliorer ou du moins de réfléchir à certains de leurs comportements quotidiens :

> *« Et est ce qu'il y a des choses que tu aimerais bien mettre en place, pour le développement durable, à la maison ?*
> Ben pourquoi pas, je suis loin d'être contre. La seule chose, c'est que comme je me suis jamais vraiment retrouvée confrontée ou impliquée dans quelque chose par rapport à ce sujet là, finalement, euh, finalement, ça me concerne pas plus que ça. Mais là, le fait que tu viennes, j'pense que ça peut être bien justement derrière d'entamer des, euh voilà de, d'approfondir. Oui, d'approfondir. Mais oui, je suis tout à fait prête » (mère Bulle).

Certains ont également pris conscience de certains comportements qui n'étaient pas durables, et la question même de leur culpabilisation est posée. Tout a été mis en œuvre pour éviter ce sentiment de culpabilité en élaborant un guide d'entretien le plus neutre possible et en étant le

plus neutre possible dans nos réactions, même si nous avons été parfois surpris par certains comportements. Un travail personnel a été ici nécessaire, aidés par les membres de notre laboratoire de recherche pour ne pas juger ni aborder les familles avec des *a priori*. Il s'agit d'aborder ces familles comme un « ignorant », un « initié » (Adler et Adler, 1987).

Section 3. Analyse et interprétation du matériau

Ayant réalisé les choix méthodologiques, nous procédons à la collecte des données. Nous présentons dans un premier point l'échantillon et le matériau primaire ainsi obtenu. Faisant face à une grande quantité de données primaires, issues de retranscriptions d'observations, d'entretiens et de mimes, la question se pose de comment les interpréter ? L'analyse et l'interprétation des données sont présentées dans le point 2. Enfin, le point 3 présente les critères d'évaluation de la recherche.

1. Protocole d'échantillonnage et description de l'échantillon

Une *représentation théorique* est recherchée dans le processus d'échantillonnage qualitatif. Elle peut être immédiate ou progressive. Il s'agit d'accéder à des familles qui aient des visions variées de la réalité et qui expérimentent différemment le même phénomène social observé (Miles et Huberman, 1994). Guba et Lincoln (1989) recommandent par ailleurs une *variation maximale* dans l'échantillon, pour générer des variations et des contre-exemples. Ainsi, dans le cadre de notre recherche, il nous est arrivé de demander aux familles si elles connaissaient d'autres familles qui avaient un point de vue différent sur la question du tri des déchets, pour maximiser la « différentialité » entre les familles.

Une fois ces critères généraux définis lors de l'échantillonnage se pose la question du nombre de familles à recruter. Même si cela est fortement dépendant de la question de recherche et du phénomène observé, quelques éléments sont préconisés dans les recherches qualitatives menées précédemment. Le *Journal of Consumer Research* met en avant un échantillon de 3 à 20 individus à recruter dans le cadre de recherches de type interprétatives (Thompson et Haytko, 1997). Par exemple, Fournier (1998) a mené une recherche sur la base de 3 répondants. Lors de l'étude d'une pratique sociale, le nombre de répondants est variable. Ainsi, dans la recherche menée par Arsel et Bean (2013) sur le design intérieur, 12 interviews longues ont été menées selon les recommandations de McCracken (1988). Hargreaves (2011) a mené une étude sur les pratiques environnementales dans une entreprise et a conduit 38 interviews semi-directives au cours d'une observation participante de 9 mois. Gram-Hanssen (2010 a, b ; 2011) a quant à elle menée une recherche auprès de 30 familles dont 10 ont été interviewées sur leurs pratiques énergétiques. Mais comme le précisent Miles et Huberman (1994), il faut être vigilent à ne pas mener une étude trop complexe (supérieure à 15 cas) qui peut vite devenir ingérable et pour laquelle se pose la question de mener alors une enquête.
Finalement, tout dépend des réponses obtenues au cours du processus et de la méthodologie

retenue. Le recrutement des répondants cesse lorsqu'une saturation de l'information est atteinte. Ce qui importe dès lors est une transcription et une analyse au fur et à mesure des données pour voir si une saturation de l'information est atteinte (Özçağlar -Toulouse, 2005).

Dans le but de respecter ces principes généraux sur la constitution de l'échantillon, nous avons travaillé progressivement, en menant de manière simultanée les conduites d'entretiens, les retranscriptions et les analyses. Ce travail de collecte s'est arrêté lorsqu'une saturation de l'information a été atteinte.

10 familles ont été recrutées dans la ville de Reims et ses alentours. Cette limitation géographique s'explique de deux manières. Premièrement par le lieu d'habitation du chercheur lui-même. Habitant Reims, il a été plus facile d'accéder à des familles proches physiquement. Deuxièmement, cette limite s'explique par les consignes liées au tri. En effet, pour permettre une analyse interfamiliale, il est nécessaire d'interviewer des familles issues de la même région pour pouvoir comparer éventuellement leurs pratiques.
Mère, père et tous les enfants ayant entre 7 et 11 ans ont été interviewées. Selon les familles (mères seules ou en couple ; nombre d'enfants), 2 à 4 personnes ont ainsi été interviewées par famille. Au total, 10 mères, 6 pères et 15 enfants ont été interviewés. L'échantillon est composé de 31 personnes.
Le tableau 8 présente l'échantillon : famille, statut familial, lieu d'habitation, nombre d'enfants, âge des enfants.

famille	situation familiale	situation professionnelle	type et lieu d'habitation
Utopie	mariés, 2 enfants (F, 12; G, 10)		maison, rural
mère		chef d'entreprise	
père		chef d'entreprise	
fille, 12 ans			
garçon, 10 ans			
HLM	concubinage, 2 enfants (G, 9; G, 2)		appartement, urbain
mère		assistante maternelle	
père		ouvrier	
garçon, 9 ans			
Bio	mariés, 2 enfants (G, 8; F, 5)		maison, rural
mère		enseignante	
père		commercial	
garçon, 8 ans			
Bohème	mariés, 4 enfants (G, 9; G, 7; F; 5; F, 2)		maison, urbain
mère		mère au foyer	
père		cadre bancaire	
garçon, 9 ans			
garçon, 7 ans			
Bulle	mariés, 3 enfants (F, 10; F, 7; F, 2)		maison, rural
mère		mère au foyer	
père		responsable d'un garage automobile	
fille, 10 ans			
fille, 7 ans			
Nickel	mariés, 2 enfants (G, 13; F, 9)		maison, urbain (hyper centre)
mère		pharmacienne	
père		pharmacien	
garçon, 13 ans			
fille, 9 ans			
Rationnelle	mariés, 3 enfants (F, 9; F, 6; G, 2)		maison, urbain
mère		infirmière	
père		infirmier	
fille, 9 ans			
Rejet	divorcés, 2 enfants (G, 14; G, 9)		appartement, urbain
mère		vendeuse	
garçon, 9 ans			

Nature	mariés, 2 enfants (F, 9; F, 7)		maison, rural
mère		responsable syndicat	
père		horticulteur	
fille, 9 ans			
fille, 7 ans			
Ecolo	divorcés, 2 enfants (G, 13; F, 10)		appartement, urbain (hyper centre)
mère		enseignante	
fille, 10 ans			

Tableau 8. Présentation de l'échantillon

Les familles recrutées ont toutes en commun les critères de recrutement spécifiés auparavant, c'est-à-dire qu'elles ont toutes des enfants ayant un âge compris entre 7 et 11 ans.
De la diversité est notée parmi les familles recrutées:

- Diversité dans le type d'habitation : 7 familles vivent en appartement et 3 en maison
- Diversité dans le lieu d'habitation : 4 familles vivent en milieu rural et 6 en milieu urbain (dont 2 en hyper centres)
- Diversité parmi la population enfantine : 8 filles et 7 garçons dont les âges sont variés
- Les parents ont des activités professionnelles les plus variées possibles.

Il est à noter que pour deux familles, les parents sont divorcés (Rejet et Ecolo), ce qui ne nous a pas permis de réaliser l'entretien avec le père. Par ailleurs, pour deux familles (HLM et Bohème), les pères n'ont finalement pas accepté de réaliser l'entretien.

Au final, 20 séances d'observations ont été menées, conduisant à un total de 27 heures d'observation, qui ont générées 72 pages de retranscription. Les interviews menées avec les parents sont d'une durée moyenne de 50 minutes avec les mères et 40 minutes avec les pères. Les interviews avec les enfants sont d'une durée moyenne de 11 minutes, ainsi que la durée moyenne des mimes. Ces interviews menées (parents et enfants) ont généré 316 pages de retranscription[28]. Le tableau 9 présente le temps des observations, la durée des entretiens, la durée des mimes (avec les enfants) et le nombre de pages générées par les retranscriptions des observations, des entretiens et des mimes.

[28] Interligne simple, Times New Roman 12

famille	nombre de visites à la famille	durée des observations (h)	durée des entretiens (min)	durée des mimes (enfants) (min)	nombre de pages observations	nombre de pages entretiens
Utopie						
mère			35			11
père	1	3	31		7	10
fille, 12 ans			7	12		5
garçon, 10 ans			8	12		7
HLM						
mère	3	2	65		11	17
père						
garçon, 9 ans			8	15		4
Bio						
mère	2	2	65		6	15
père			44			16
garçon, 8 ans			11	13		5
Bohème						
mère			60			14
père	3	6			7	
garçon, 9 ans			7	14		5
garçon, 7 ans			10	10		6
Bulle						
mère			39			12
père	1	3	47		8	13
fille, 10 ans			11	7		5
fille, 7 ans			11	9		5
Nickel						
mère			39			13
père	3	3	24		9	9
garçon, 13 ans			16	10		9
fille, 9 ans			17	13		9
Rationnelle	1	2			8	

mère			23			7
père			33			10
fille, 9 ans			8	16		7
Rejet						
mère	2	1	70		4	30
garçon, 9 ans			5	7		4
Nature						
mère			36			16
père	2	2	68		5	21
fille, 9 ans			11	9		6
fille, 7 ans			8	11		5
Ecolo						
mère	2	3	49		7	13
fille, 10 ans			18	9		7
TOTAL	20	27	884	167	72	316

Tableau 9. Présentation des caractéristiques des entretiens et des observations

Les points suivants ont pour objectif de présenter l'analyse et l'interprétation des données recueillies.

2. De l'analyse à l'interprétation des données

Le processus d'analyse et d'interprétation vise à « générer des conclusions, des apports, des significations, des modèles, des thèmes, des connexions, des cadres conceptuels et des théories – leurs représentations de la réalité décrites par les données » (Spiggle, 1994, p. 492). La frontière entre analyse et interprétation est difficile. Le passage de l'un à l'autre peut se faire de manière tant linéaire que circulaire, conjointement, ou encore avec une insistance sur l'une des phases plutôt que l'autre. Spiggle (1994) différencie ces deux phases de la recherche. Tant l'analyse que l'interprétation sont des processus qui mènent à une conclusion, à un résultat. Cependant, l'analyse permet de « casser » ou de diviser un tout complexe en différentes parties. Au cours de cette phase, le chercheur dissèque, réduit, trie, range, classe et reconstitue les données. C'est la phase de manipulation des données. La phase d'interprétation, quant à elle, permet de produire un construit, et pose la question du sens des données. Elle permet de donner un sens aux expériences et comportements dans les propres termes du phénomène étudié (Spiggle, 1994).

Devant la complémentarité des méthodes utilisées, nous ne procédons pas à une analyse et

une interprétation exclusives pour chacune des méthodes employées, mais cherchons une méthode globale tenant compte des différentes méthodes de collecte de l'information.

2.1. Le choix d'une analyse à l'aide des catégories conceptualisantes

Comme le soulignent Paillé et Mucchielli (2012), « ce qui caractérise les techniques de traitement ou d'analyse c'est, essentiellement, la mise en œuvre des ressources de l'intelligence pour saisir des significations. Les rapprochements, les confrontations et les mises en relation de données, les mises en perspective et les cadrages, la saisie des récurrences et des analogies ainsi que les généralisations et les synthèses font surgir ces significations » (p. 15-16).

Trois méthodes d'analyse qualitatives sont :

- L'analyse en mode écriture : une prise de note est réalisée sur le corpus des données. Suite à la lecture du texte, le chercheur exprime par écrit sa compréhension du texte et recommence l'opération jusqu'à atteindre une satisfaction et un rapport d'analyse final.
- L'analyse par questionnement analytique : l'étude du corpus des données questionne le chercheur, répond à certaines de ses questions mais en soulève d'autres. Ce type d'analyse permet au chercheur d'affiner sa problématique.
- Saisir le sens du texte : une analyse par des annotations dans la marge en codant et catégorisant le corpus des données. Trois méthodes d'analyse sont sous-jacentes (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 17):
    - L'analyse phénoménologique : par la production d'énoncés et de récits, le chercheur vise une compréhension authentique de ce qui se présente tel qu'il se présente
    - L'analyse thématique vise à dégager un portrait d'ensemble du corpus par la création de thèmes.
    - L'analyse à l'aide des catégories conceptualisantes repose sur la création et le raffinement de catégories dans une perspective conceptuelle et pas uniquement descriptive des données à analyser.

Méthode permettant de « jeter directement les bases d'une théorisation des phénomènes étudiés » (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 315), l'analyse à l'aide des catégories conceptualisantes se base sur la production de catégories qui visent à aborder conceptuellement les expériences quotidiennes des familles. C'est la catégorie qui est à la base de cette théorisation. Pour arriver à ces catégories, il est nécessaire de coder les textes

retranscrits. La théorie de la pratique sociale suggère trois grandes catégories (Schatzki, 1996, 2002) : les règles (savoir), les compréhensions générales (savoir-faire) et la structure téléoaffective. Dans leur analyse de la pratique du goût, Arsel et Bean (2013) identifient ces trois éléments de la pratique par une analyse quantitative. Puis, ils se basent sur cette catégorisation pour raffiner, développer la compréhension de la pratique. Il en est de même pour la recherche menée par Keller et Ruus (2014) : les auteurs prennent les trois éléments de la pratique pour analyser et interpréter les pratiques de co-shopping familial. Dans notre recherche, nous sommes guidés par la problématique et cherchons la structure de la pratique du tri ainsi que les liens établis entre ces éléments. Pour théoriser et produire une interprétation, nous faisons le choix de partir de la catégorie représentée par les trois éléments de la pratique. Mais nous n'excluons pas les catégories qui émergent du processus de codage, permettant d'identifier les liens entre les différents éléments de la pratique. Ces catégories sont par ailleurs issues des observations, des entretiens et des mimes, et sont analysées de manière complémentaire.

Sont présentées ci-après les différentes étapes qui nous ont menées de l'analyse des données à leur interprétation. Nous avons combiné les recommandations de Spiggle (1994) en analyse et interprétation qualitative, ainsi que celles de Paillé et Mucchielli (2012) mais également celles de Point et Voynnet Fourboul (2006), ces derniers définissant la méthode de codage à visée théorique, dont l'objectif est de bâtir des catégories conceptualisantes.

2.2. Le choix d'un codage à visée théorique et ses différentes étapes

Processus ludique ou obsessionnel, le codage est probablement un peu des deux et est employé systématiquement lors d'une analyse qualitative (Point et Voynnet Fourboul, 2006). Le but du codage est de catégoriser et classifier des unités de codage en vue de réduire les données (Spiggle, 1994).

La méthode de codage à visée théorique est différente d'autres méthodes de codage utilisées en marketing. L'analyse thématique (Boyatzis, 1998) permet par exemple de relever les thèmes pertinents par rapport à la question de recherche, mais ne permet pas un codage exhaustif du matériau récolté. L'analyse de contenu (Bardin, 1977) vise à une description objective du contenu (orientée quantitativement). L'analyse sémantique, quant à elle, a pour objectif l'étude de sens des unités de langage. On y retrouve l'analyse sémiotique et l'analyse structurale (Arnold et Fischer, 1994 ; Özçağlar -Toulouse, 2005).

L'avantage du codage à visée théorique réside dans le fait que la théorisation peut se faire à partir du terrain dans une logique de théorie enracinée (Glaser et Strauss, 1967).

Etape 1. Identification des familles et des répondants

Cette méthode d'analyse génère une grande quantité d'information et de nombreux codes, qu'il faut organiser pour éviter toute confusion dans les analyses et les interprétations, ainsi que pour retrouver rapidement une information recherchée. A ce stade de la recherche, il est possible de recourir à des logiciels d'aide à l'analyse, tels que NVivo. Nous n'avons pas eu recours à ce logiciel et avons procédé à une organisation « manuelle » de notre travail. Pour ce faire, la première étape de notre travail d'analyse a consisté en l'identification des familles et de chaque répondant. Les familles sont identifiées à l'aide d'un nom d'emprunt. Chaque membre a été identifié par un numéro. Ils sont présentés dans le tableau 10.

individus	n° entretien	individus	n° entretien
mère Utopie	1	fille Utopie, 12 ans	17
père Utopie	2	garçon Utopie, 10 ans	18
mère HLM	15	garçon HLM, 9 ans	19
mère Bio	5	garçon Bio, 8 ans	20
père Bio	4	garçon Bohème, 9 ans	21
mère Bohème	6	garçon Bohème, 7 ans	22
mère Bulle	9	fille Bulle, 10 ans	23
père Bulle	10	fille Bulle, 7 ans	24
mère Nickel	13	garçon Nickel, 13 ans	25
père Nickel	14	fille Nickel, 9 ans	26
mère Rationnelle	11	fille Rationelle, 9 ans	27
père Rationnelle	12	garçon Rejet, 9 ans	28
mère Rejet	3	fille Nature, 9 ans	29
mère Nature	8	fille Nature, 7 ans	30
père Nature	7	fille Ecolo, 10 ans	31
mère Ecolo	16		

Tableau 10. Etape 1. Identification des familles et des répondants

Etape 2. Attribution d'un code à un incident critique

Le codage est une étape où les données sont condensées, réduites. Condenser les données passe par un découpage du texte. Ce découpage peut se faire selon une unité d'analyse prédéfinie, à l'instar de la recherche de Bergadaà (1990) qui a défini la phrase comme unité, mais elle peut se faire également selon la base d'un ensemble de mots ou de phrases ayant un sens commun (Spiggle, 1994). Dans la conception du codage à visée théorique de Point et

Voynnet Fourboul (2006), il s'agit de repérer les « incidents critiques » dans le texte, qui représentent une idée ou un ensemble d'idées cohérentes dans le texte. Les unités de codage sont donc fonction du sens et peuvent être un mot, une phrase, un paragraphe ou des pages entières de texte.

Chaque morceau de texte ainsi découpé fait référence à une catégorie (Spiggle, 1994). Ces catégories peuvent être déjà existantes dans la littérature ou prédéfinies par le chercheur (approche déductive) ou alors elles peuvent être obtenues de manière naïve (approche inductive), c'est à dire sans schémas d'analyses prédéfinis (Miles et Huberman, 1991). La présente recherche a fait l'objet des deux types de codage. Un nom, un label (McCracken, 1988) de quelques mots est donné au passage de texte codé. Un code peut être attribué à un segment de texte, comme il est possible d'attribuer plusieurs codes à un même segment. Si un passage de texte s'avère non significatif pour le chercheur, il peut choisir de ne pas le coder (Spiggle, 1994 ; Point et Voynnet Fourboul, 2006).

Pour comprendre la démarche de tri au sein des familles, ce travail est ancré dans le cadre théorique de la pratique sociale. Les recherches menées dans ce cadre théorique ont recours à un double codage : selon les éléments de la structure de la pratique (règles-savoir, compréhensions générales-savoir-faire et structure téléoaffective) mais également dans une perspective interprétative (Arsel et Bean, 2013 ; Gram-Hanssen, 2010 a, b ; Hargreaves, 2011). Ainsi, ces trois dernières recherches citées recourent toutes à un approfondissement de chacun des éléments de la pratique, en cherchant une compréhension de la pratique dans son ensemble. Ils mettent en évidence des thématiques jusqu'alors non envisagées dans les pratiques étudiées.

Dans notre démarche de codage, nous avons tout d'abord codé les entretiens, les observations et les mimes selon le niveau de codage de la théorie de la pratique : savoir, savoir-faire et structure téléoaffective (logique déductive du codage). En complément de ce premier niveau de codage, dans le but d'atteindre une exhaustivité dans le processus de codage, nous avons procédé à un codage de type inductif, où « progressivement les codes se transforment en catégories conceptuelles » (Point et Voynnet Fourboul, 2006, p. 64).

En pratique, chaque entretien, chaque mime et chaque observation ont été découpés sous forme d'un tableau, selon les « incidents critiques ». Ces derniers sont parfois un mot, mais le plus souvent une phrase ou un paragraphe. Pour chaque, nous avons attribué un code. Il est arrivé que plusieurs codes soient attribués à un même incident critique si plusieurs idées

étaient développées. Le code n'est pas une paraphrase de l'incident critique, mais une idée ou un mot clé, parfois un concept.

En parallèle de ce travail de codification, nous avons mis parfois des commentaires dans la marge de ces incidents critiques, qui correspondent aux mémos développés par Point et Voynnet Fourboul (2006). Ils « permettent de garder la trace des interprétations successives et servent de support à l'analyste pour clarifier ses idées tout au long de son travail » (Point et Voynnet Fourboul, 2006, p. 67-68). Etant un procédé continu, allant de l'analyse jusqu'à l'interprétation des données, le codage à visée théorique génère des mémos, assimilables à des « banques d'idées réajustables » (Goulding, 2001, p. 24) ou des remarques marginales (Miles et Huberman, 1994). Ce sont des annotations ou des commentaires réalisés en marge du travail de codage pour permettre au chercheur d'exprimer, de mémoriser, de résumer, d'interpréter l'extrait de texte codé (Point et Voynnet Fourboul, 2006, p. 68).

Sur la forme, nous avons transformé la retranscription des données sous forme de tableau. Chaque ligne correspond à un incident critique. Trois colonnes sont proposées : la première reprend le numéro et le nom du code attribué. La seconde est le texte retranscrit. La troisième reprend les mémos. Un exemple de grille de codage est produit dans le tableau ci-dessous (tableau 11). Un entretien codé est présenté en annexe 6.

Code	Entretien	Commentaire
10.14 but DD : éviter dérives SD/ hypothetical low abstract	*D'accord, et tu dis, c'est pour préparer l'avenir ?* Ben développement durable, le but c'est quand même d'éviter, je dirai, les dérives.	Considère le monde actuel à la dérive ?
10.15 dimension planétaire 10.16 contrainte sociodémographique SD/ spatial distance high abstract	De préserver aussi, aujourd'hui, on parle au niveau planétaire. Essayer de préserver quand même l'environnement dans lequel, je sais plus combien on est, 5 ou 6 milliards aujourd'hui ? donc forcément, plus la population se développe, plus tu dois la préserver.	Vision macroéconomique et démographique Distance spatiale importante
10.17 paradoxe DD	Alors après, les paradoxes, c'est quand tu voyages un peu.	Vision paradoxale du DD
10.18 dimension internationale 10.19 normes SD/ spatial distance high SD/ hypothetical high	C'est, entre ce que, entre les normes qui sont imposées dans certains pays et puis ce que tu vois dans d'autres, euh, des fois, ça sème un peu le trouble aussi, hein ! Parce que encore une fois, il y a une grosse différence entre les pays développés et puis ceux qui sont en voie de développement ou voire en sous développement, où là, le développement durable c'est pas forcément dans les priorités du jour. Donc voilà.	DD est extérieur à la sphère familiale – le périmètre est international Distance spatiale importante
10.20 difficulté de changer les habitudes SD/ emotional high	*Et donc tu disais que ça rentrait dans le quotidien, qu'au début c'était contrainte et qu'après, ça rentrait dans le quotidien ?* Ben parce que, je sais pas si c'est purement français. Enfin, les	Conscience d'un changement vers des pratiques plus

	Français sont un peu comme ça, dès que tu bouleverses un peu les habitudes, euh, le Français a tendance à être un peu, enfin, pas déboussolé, mais, perturbé.	durables – contraintes personnelles (conflit d'obligation sous-entendu)
10.21 Variable temporelle 10.22 Changement dans les habitudes SD/ distance temporelle high	Donc faut le temps qu'il l'intègre, qu'il le digère, et puis après, qu'il le mette en application. A partir de ce moment là, ça se passe bien. On le voit dans la vie de tous les jours. Quand t'as des choses qui évoluent, je pense que un exemple concret, c'est l'évolution de l'automobiliste. Avec tout ce qui a été mis en place. Bon t'as la répression, mais, t'as eu un changement d'habitude aussi dans le comportement de l'automobiliste. Le covoiturage, le fait de respecter la prévention routière, le fait de etc. Donc oui, il faut des moyens, il faut des outils pour, ben je dirai pour montrer la voie et parfois, on a l'impression que c'est pas toujours évident à mettre en place. Mais avec du temps, on y arrive.	Distance temporelle

Tableau 11. Extrait d'une grille de codage d'un entretien

Une fois ce travail de codage exhaustif réalisé pour l'ensemble des entretiens menés avec les parents et enfants, nous avons comptabilisé le nombre de codes générés (tableau 12).

individus	durée entretien (min)	nombre de pages	nombre d'unités de codage	individus	durée entretien + mime (min)	nombre de pages	nombre d'unités de codage
mère Utopie	35	22	129	fille Utopie, 12 ans	19	7	27
père Utopie	31	23	167	garçon Utopie, 10 ans	20	10	50
mère HLM	65	22	213	garçon HLM, 9 ans	23	5	29
mère Bio	65	38	220	garçon Bio, 8 ans	24	9	23
père Bio	44	22	126	garçon Bohème, 9 ans	21	7	19
mère Bohème	60	29	229	garçon Bohème, 7 ans	20	8	24
mère Bulle	39	23	231	fille Bulle, 10 ans	18	8	38
père Bulle	47	21	199	fille Bulle, 7 ans	20	6	45
mère Nickel	39	18	155	garçon Nickel, 13 ans	26	10	18
père Nickel	24	13	128	fille Nickel, 9 ans	30	12	12
mère Rationnelle	23	13	92	fille Rationnelle, 9 ans	24	5	13
père Rationnelle	33	17	142	garçon Rejet, 9 ans	12	3	17
mère Rejet	70	33	297	fille Nature, 9 ans	20	7	21
mère Nature	36	16	151	fille Nature, 7 ans	19	4	13
père Nature	68	19	187	fille Ecolo, 10 ans	27	7	22
mère Ecolo	49	14	98				
			2764				371

Tableau 12. Synthèse quantitative des unités de codage

Au total, 2764 unités de codage ont été générées par les entretiens menés avec les parents et 371 avec les mimes et entretiens des enfants.

Etape 3. Donner un sens aux données

Dans le but de donner un sens aux données codées, deux possibilités : l'indexation hiérarchique et/ou la création d'un réseau conceptuel (Point et Voynnet Fourboul, 2006).

L'indexation hiérarchique a pour but de créer une « arborescence en partant des catégories plus générales pour les affiner progressivement » (Point et Voynnet Fourboul, 2006, p. 68). Cette indexation permet une organisation des données qui seront reconstituées selon l'interprétation du chercheur. Le réseau conceptuel est une organisation des données selon les relations entre les catégories de codage. Une ou plusieurs catégories sont identifiées car au cœur de la problématique, et servent de base pour l'analyse. Point et Voynnet Fourboul (2006) recommandent une utilisation conjointe des deux méthodes. Plus particulièrement, il est préconisé de recourir en premier lieu à une indexation hiérarchique qui donne la structure conceptuelle et permet d'aller en profondeur dans les données. Un travail de « dimensionnalisation » (Spiggle, 1994) est mené à ce stade en vue d'identifier les caractéristiques des catégories produites. Par exemple, pour la catégorie « savoir » (correspondant aux règles, principes de la pratique), nous avons plusieurs dimensions : non savoir, savoir incertain, jusqu'à savoir complet des règles du tri. Cette étape permet d'enrichir la signification conceptuelle d'une part et d'explorer et définir des relations au sein des catégories et des construits d'autre part (Spiggle, 1994).

Dans un second temps et en complément, le chercheur peut recourir à la méthode du réseau conceptuel pour aboutir à la construction théorique des résultats en se focalisant sur la ou les catégorie(s) clé(s) et les relations entre-elles.

Nous avons eu recours à ces deux méthodes, en procédant d'abord à une indexation hiérarchique, puis en se concentrant sur quelques catégories en vue d'élaborer une signification conceptuelle.

Il s'agit par ailleurs de prendre en compte le fait que l'unité d'analyse choisie est la famille et une adaptation de cette étape est nécessaire ; il semble en effet impossible de reproduire l'analyse prodiguée par Point et Voynnet Fourboul (2006) en l'état. Il s'agit de mettre en œuvre une méthode d'analyse compatible avec notre unité d'analyse. Nous avons eu recours ici à une présentation de l'analyse des données permettant de mettre en évidence cette unité familiale, au travers d'une part du triangle d'analyse familial et d'autre part du parcours des

déchets dans les familles.

Etape 3a. L'indexation hiérarchique des données

Une fois l'ensemble des catégories générées, nous avons procédé à un regroupement de celles-ci selon leur sens. 317 sous-catégories ont été produites, regroupées en 25 thèmes fédérateurs pour les entretiens menés avec les parents.

Pour les entretiens et mimes menés avec les enfants, nous avons 371 unités de codage, regroupées en 8 thèmes fédérateurs (figure 19).

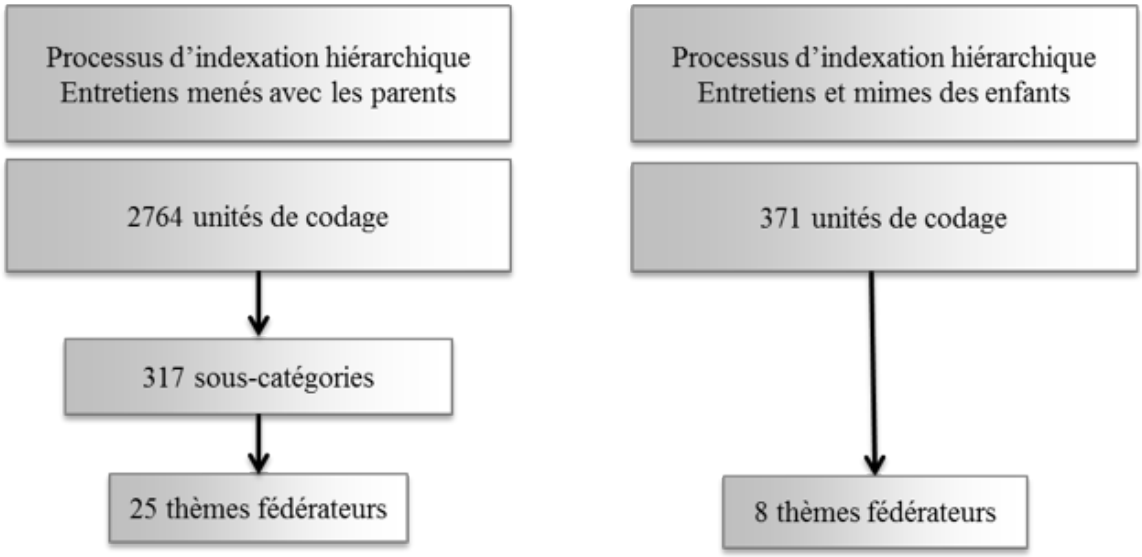


Figure 19. Processus d'indexation hiérarchique des données

Ci-après sont présentées quelques unes des sous-catégories hiérarchiques obtenues[29] (figure 20):

[29] L'ensemble des catégories est présenté en annexe 7.

1. ACTEURS (IDENTIFIES OU NON) DU DD DANS LE DISCOURS DU REPONDANT
    1.1. acteur indéterminé (on, ils)
    1.2. bailleur social - effort rémois
    1.3. éboueurs
    1.4. école
    1.5. entreprises
    1.6. Etat
    1.7. médias
    1.8. Ville
2. CARACTERISTIQUES DE LA FAMILLE
    2.1. Alimentation
        2.1.1. Anxiété mère
    2.2. Communication familiale
        2.2.1. Le DD comme objet de communication
    2.3. Compétences de la famille
    2.4. Influence des enfants
    2.5. Place de l'enfant dans la famille
        2.5.1. Importance de l'enfant dans la famille
    2.6. Répartition des rôles
    2.7. Rôles

Figure 20. Extrait des sous-catégories hiérarchiques obtenues

Une fois ce travail de réduction des données jusqu'à l'obtention de catégories de sens et de thèmes fédérateurs, nous avons utilisé la méthode du réseau conceptuel en se focalisant sur certaines catégories de sens.

Etape 3.b. La méthode du réseau conceptuel

En complément de l'indexation hiérarchique, nous nous focalisons sur certaines catégories que nous approfondissons.

La théorie de la pratique sociale étant le cadre théorique de cette recherche, nous avons focalisé une partie de notre analyse sur les éléments de la pratique : savoir (règles), savoir-faire (compréhensions générales) et structure téléoaffective. Cela nous permet de mieux comprendre les relations et interactions entre ces éléments et les différents membres de la famille. L'enjeu est de pouvoir présenter ces éléments de la manière la plus visuelle possible pour cerner toute la famille et non plus avoir une « liste » de codes reprenant les savoirs, savoir-faire et structure téléoaffective.

Dans le but de représenter schématiquement les savoirs, savoir-faire et structure téléoaffective individuels, nous proposons de quantifier le nombre d'occurrence de ces trois éléments dans

les entretiens menés avec les différents membres du groupe familial, puis de les représenter par :

- un carré pour le savoir (petit, moyen, grand selon le savoir exprimé)
- un rond pour le savoir-faire (petit, moyen, grand selon le savoir-faire exprimé)
- un triangle pour la structure téléoaffective (petit, moyen, grand selon le niveau d'engagement exprimé dans la pratique) (tableau 13).

Afin de définir la taille du symbole pour chacun des éléments, nous avons relevé leur nombre d'occurrences dans les entretiens.

	Faible	Moyenne	Importante
Savoir			
Savoir-faire			
Structure téléoaffective			

Tableau 13. Grille d'analyse des entretiens et mimes selon les éléments de la théorie de la pratique sociale

Ces éléments sont transposés ensuite dans la figure 21 ci-dessous, qui représente un triangle à trois pôles : un pour l'enfant, un pour la mère et un pour le père.

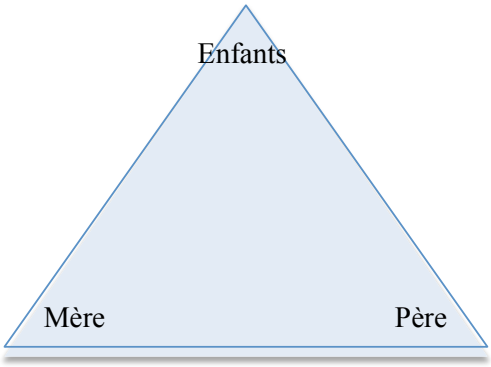


Figure 21. Représentation des éléments de la pratique pour une famille

Pour les analyses, nous ne conservons que les individus « pertinents », dans l'échantillon, c'est à dire les individus clés dans la compréhension de la gestion des déchets. Par exemple, nous avons 4 familles sur dix avec un père absent ou non interviewé. Deux sont absents et n'ont pas été évoqués au cours des entretiens avec les mères ou les enfants (familles

divorcées). Deux sont présents dans le foyer et ont été rencontrés mais non interviewés. Ils ont été mentionnés dans les entretiens et récits des enfants et mères, nous établirons donc pour eux une schématisation sur le discours rapporté des autres membres de la famille.

Pour ce qui est des enfants, certains n'ont pas reçu d'éducation environnementale à l'école ou ne savent pas/peu restituer leurs connaissances en matière de tri en raison de leur jeune âge (stade pré-opérationnel et non stade opérationnel concret). Nous privilégions dans l'analyse le membre de la fratrie qui semble le plus à même de restituer un savoir, savoir-faire et structure téléoaffective en matière de tri. Pour les frères et sœurs qui ont les mêmes bases, nous l'incluons sous le terme enfant et les deux enfants sont alors confondus sous le même terme 'enfant'. Les schématisations des savoirs, savoir-faire et structure téléoaffective se font sur la base des discours des parents et des mimes et récits des enfants. Ces trois éléments ne relèvent en aucun cas de ce qu'on a observé dans les familles ; c'est bien une analyse sur la base verbale (discours et récits) des membres familiaux.

Une pratique est une entité coordonnée (liens et cohérence entre les trois dimensions de la pratique), et qui requiert une performance pour exister (Schatzki, 1996 ; Warde, 2005). Autrement dit, c'est la performance du comportement qui va permettre de maintenir la pratique sous forme de réseau (nexus organisé autour des trois éléments du savoir, savoir-faire et structure téléoaffective).

Au-delà donc d'une structure de la pratique sous forme d'un réseau coordonné autour du savoir, savoir-faire et structure téléoaffective, la théorie suggère une seconde caractéristique essentielle à la pratique : la performance. Cette dernière se conçoit comme l'accomplissement des faits, gestes et dires qui maintiennent la pratique sous forme de réseau (Schatzki, 1996). En cas d'absence de performance, la pratique n'existe pas (Warde, 2005). Une performance présuppose une pratique. Nous allons donc noter pour chaque individu sa performance de la pratique.

Cette analyse est ensuite comparée aux observations menées au sein du domicile familial.

Pour l'analyse des observations, nous avons généré également des unités de codage. La question s'est posée de la manière de restituer ces observations. Plutôt que de les présenter sous forme de catégories, nous avons préféré en rendre compte sous forme de schémas. L'objectif de la recherche étant de comprendre la construction du tri dans la famille, les observations nous ont permis de schématiser le parcours du tri des déchets pour chacune des familles. C'est ainsi que nous donnons un sens aux observations menées.

Ci-après est présenté le parcours des déchets pour la famille Utopie (figure 22).

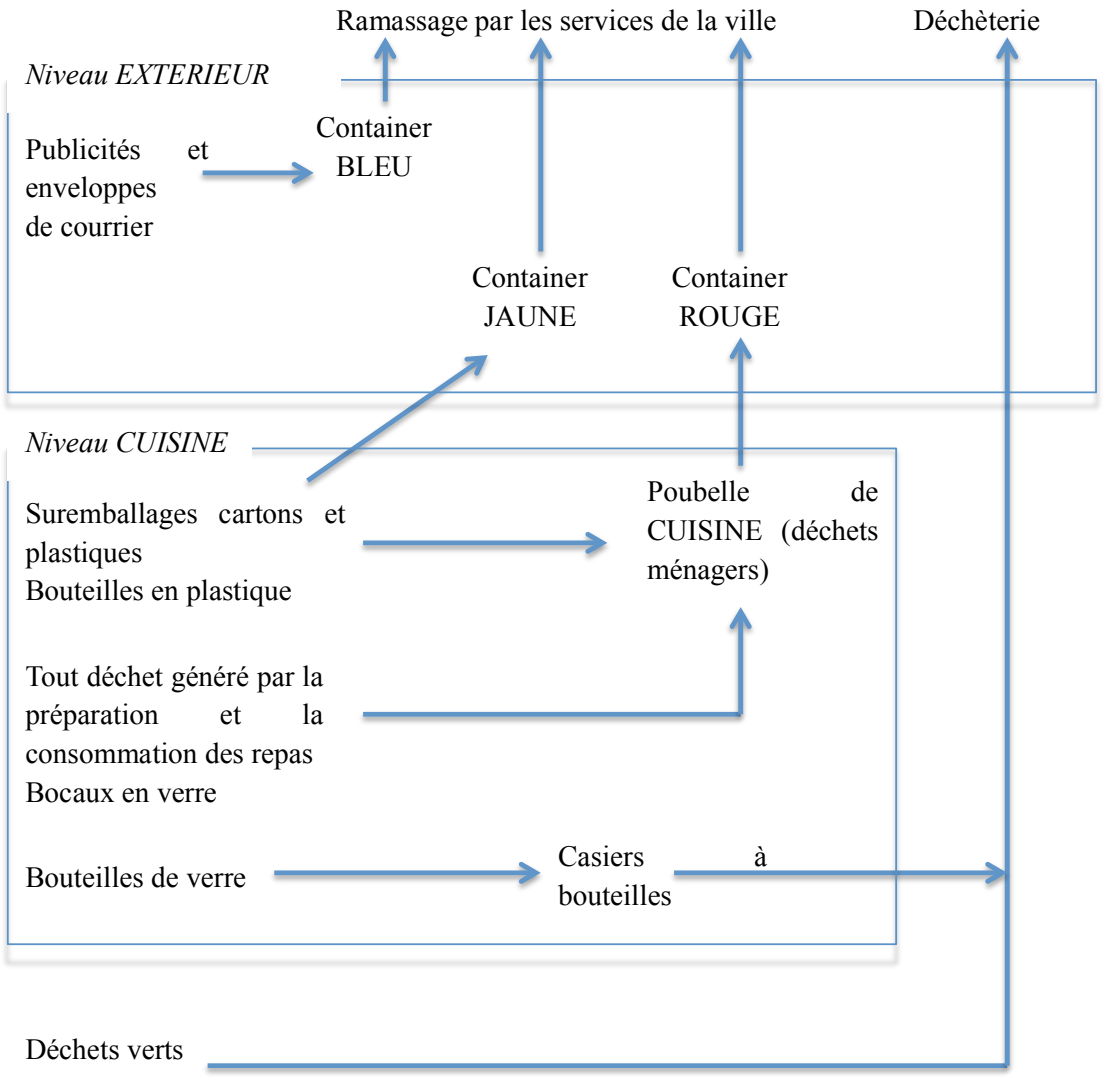


Figure 22. Parcours des déchets de la famille Utopie

La phase d'interprétation des données est engagée au travers du processus de codage à visée théorique. En réorganisant et en donnant du sens aux données, l'interprétation est au cœur du processus de codage (Point et Voynnet Fourboul, 2006). Le codage permet de soutenir « le dialogue entre les explications émiques (les points de vue mis en avant par les acteurs) et étiques (c'est-à-dire les explications du chercheur) envers le phénomène étudié » (Point et Voynnet Fourboul, 2006, p. 77). Les interprétations issues de ce processus sont présentées dans la partie trois de ce manuscrit. Avant cela, nous présentons les critères d'évaluation de la recherche.

3. Les critères d'évaluation de la recherche

L'évaluation de la recherche est au cœur du processus de recherche. Se situant dans une recherche de type qualitatif, nous devons respecter les critères d'évaluation de ce type de recherche (Hirschman, 1986 ; Wallendorf et Belk, 1989 ; Derbaix et Brée, 2000).

Lincoln et Guba (1985) et Wallendorf et Belk (1989) posent 5 questions permettant d'approcher l'évaluation de la recherche qualitative :

- Comment savons-nous si nous avons confiance dans les résultats ?
- Comment savoir si les résultats peuvent être appliqués dans d'autres contextes ?
- Comment savoir si les résultats seraient répétés si la recherche était répliquée ?
- Comment savoir si les résultats émergent du contexte et des répondants et pas seulement du chercheur ?
- Comment savoir si les résultats ne sont pas basés sur des informations fausses transmises par les répondants ?

Pour répondre à ces questions, cinq critères d'évaluation sont mis en avant : crédibilité, transférabilité, robustesse, confirmabilité et intégrité (Lincoln et Guba, 1985 ; Wallendorf et Belk, 1989). Plus récemment, le critère de saturation est ajouté (Derbaix et Brée, 2000).

Nous détaillons chacun des six critères pour la présente recherche.

3.1. Crédibilité

Le critère de crédibilité renvoie à la capacité de rendre compte des réalités multiples du phénomène. Il pose la question de savoir si les conditions nécessaires pour avoir confiance dans les résultats sont présentes à chaque étape du processus de recherche (Wallendorf et Belk, 1989).

Pour respecter ce critère, nous avons eu recours à plusieurs méthodes de collecte des données. Les phases d'observations, combinées aux entretiens, aux mimes et aux photographies nous ont permis de confronter les données. La triangulation et la complémentarité des méthodes permettent ainsi de comparer les données issues de différentes sources (Arnould et Wallendorf, 1994). Cela permet également de tester l'interprétation en ayant recours à différentes sources de données.

Un autre point à souligner pour évaluer la crédibilité de la recherche est le débriefing par les pairs (Lincoln et Guba, 1985). Il est utile à toute recherche de pouvoir raconter, débriefer avec ses pairs sur l'avancement de l'analyse et de l'interprétation des données. Nous avons ainsi restitué nos avancées et nos pensées à l'équipe de recherche de manière régulière.

3.2. La transférabilité

La question qui se pose ici est de savoir si les résultats de la présente recherche peuvent s'appliquer à d'autres contextes ou avec d'autres répondants ?

Trois éléments sont à vérifier (Wallendorf et Belk, 1989) :

- *rencontrer des situations variées lors de la construction de l'échantillon*

Lors de la construction de l'échantillon, une attention toute particulière a été portée à l'obtention d'une population variée, tant dans ses critères socioprofessionnels que dans son type d'habitat. Ainsi, nous avons recruté des familles vivant en appartement, en maison, à la campagne ou encore à la ville.

Le but n'est certainement pas d'atteindre une généralisation des résultats sur la pratique familiale de tri des déchets, mais de comprendre pour certaines familles comment le tri se met en place et dans quelle dynamique. Accéder ainsi à des familles dont les profils sont les plus variés possible permet d'accroitre la transférabilité des résultats.

- *une démarche théorique et méthodologique détaillée*

Tout au long de ce travail doctoral, une grande importance est donnée à décrire avec précision la démarche suivie. Ainsi, nous avons détaillé les champs théoriques dans lesquels s'inscrit cette recherche. Nous détaillons également la démarche d'analyse et d'interprétation des données en vue de pouvoir rendre cette recherche transférable dans d'autres contextes et avec d'autres familles.

- *un design émergent*

La notion de design émergent ne renvoie pas seulement à la construction d'une hypothèse et au test de celle-ci, à l'instar de la perspective positiviste. Le design émergent fait référence à un raffinement continuel de la théorie émergente des données. Les exceptions notées dans l'échantillon ou les cas négatifs permettent ici de placer les limites, les frontières de la théorie développée, mais peuvent aussi suggérer des modifications de la théorie existante. Nous avons, dans la présente recherche, continuellement pris en considération les cas négatifs pour permettre de raffiner la théorie émergente ou d'adapter la théorie existante.

3.3. La robustesse

Le critère de robustesse (dependability en anglais) renvoie à la fiabilité. Il pose la question de savoir si les résultats de la recherche peuvent être répétés si la recherche était menée dans un contexte similaire avec des répondants similaires (Wallendorf et Belk, 1989). Mais tant les

contextes que les individus changent au cours du temps et de plus, ajouté au fait que l'interprétation repose sur un chercheur. En ce sens, le principe de robustesse ne pourrait être vérifié (Lincoln et Guba, 1985). Cependant quelques pistes sont données pour répondre au mieux à ce critère.

Une des possibilités est l' « audit de robustesse », qui revient à donner le matériel brut à un autre chercheur, dans la perspective de réaliser une triangulation entre chercheurs. Cette étape n'a pas été mise en œuvre dans notre démarche méthodologique du fait de la particularité de la méthode d'analyse et d'interprétation retenue. Si l'on veut trianguler entre chercheurs, il faut que tous aient la même expérience du contexte et que tous appréhendent les données de façon similaire. Ceci est considéré comme irréaliste pour Paillé et Mucchielli (2012)[30].

Cependant, la méthode d'analyse à l'aide des catégories conceptualisantes reposant sur le codage à visée théorique met en avant trois critères possibles d'évaluation de la robustesse (Point et Voynnet Fourboul, 2006) :

- *expliciter le moment de l'interprétation*

Il s'agit ici de documenter le processus de codage et distinguer d'un côté le processus de codage et de l'autre le processus d'interprétation (Point et Voynnet Fourboul, 2006).

Dans cette recherche doctorale, le codage a été réalisé grâce à des catégories conceptualisantes et avons tout au long de l'analyse réalisé des mémos.

L'interprétation se distingue de cette étape de codage par la réalisation d'une indexation hiérarchique et l'établissement d'un réseau conceptuel, qui permettent de donner un sens aux données.

- *vérifier que le codage est centré sur la problématique*

Ce critère met en évidence deux points importants : le critère de non-dispersion et le critère de complétude analytique (Point et Voynnet Fourboul, 2006). Le critère de non-dispersion met en avant le fait de savoir écarter les données inutiles. Dans la présente recherche, un codage exhaustif des données a été mené, nous avons donc pris en considération l'ensemble du corpus des données pour les coder. Etudiant les routines familiales, nous avons particulièrement été vigilants sur les dimensions routinières de la pratique et sur les processus

[30] Ce point sur la triangulation entre chercheurs est à nuancer, car ce travail doctoral a régulièrement été soumis à la critique des pairs, autant des chercheurs confirmés que moins confirmés, au cours de séances de débriefing ou de conférences. Cela est une opportunité pour confronter ses analyses et ses interprétations du phénomène étudié et ne peut constituer qu'une avancée positive dans la réflexion du chercheur.

de mise en œuvre du tri dans la famille. Le critère de complétude analytique permet de s'assurer que toutes les catégories pertinentes ont été prises en considération. Pour ce faire, l'indexation hiérarchique a été particulièrement utile pour respecter ce critère. En hiérarchisant les catégories obtenues, toutes ont été prises en compte pour l'interprétation des données.

- *La comparaison constante et systématique des données*

A nouveau ici, le fait de trianguler les méthodes de collecte des données permet de les comparer. Nous avons pu ainsi mettre en évidence des décalages entre les mimes du tri des déchets des enfants et les observations du tri familial. Le fait de pouvoir comparer ces données nous permet d'avancer dans l'interprétation des données.

Tout au long du processus de codage des données, la robustesse peut être questionnée par des cas contraires ou négatifs. Ils ont été pris en considération et permettent de comparer constamment les données produites. Valorisés, ils permettent de « conduire à un savoir riche, nuancé et adéquat » (Point et Voynnet Fourboul, 2006, p. 70).

3.4. La confirmabilité

Ce critère de confirmabilité soulève la question de savoir si les résultats ne sont pas déterminés par les répondants eux-mêmes et que les conditions de la recherche ne sont pas biaisés par les motivations ou les intérêts du chercheur lui-même (Lincoln et Guba, 1985). On ne saurait employer ici le terme de neutralité, car la recherche ne peut jamais être objective.

Par contre, il est possible de réduire ces biais si le chercheur a pris conscience de cette difficulté potentielle.

Parmi les critères de la confirmabilité, on note la triangulation. Ici, l'idée est que plusieurs chercheurs collectent les données séparément puis comparent leurs analyses. Cette étape ne peut s'appliquer dans la présente recherche, de par sa nature doctorale. Cependant, les données ont été collectées puis elles ont été soumises à leur état brut à un autre chercheur pour pouvoir comparer les analyses faites sur celles-ci.

Le journal de bord est aussi utile pour attester de la confirmabilité de la recherche. Tout au long de ce travail de thèse, un journal réflexif a été utilisé pour consigner les interrogations, les remarques, les possibles biais que le chercheur pourrait intégrer dans ses interprétations.

Enfin, un travail d'audit a été réalisé : un chercheur confirmé a évalué la correspondance entre les données et les interprétations menées dans le but de s'assurer que les données brutes confirment bien les interprétations réalisées (Wallendorf et Belk, 1989).

3.5. L'intégrité

Ce critère fait écho à la relation entre le chercheur et les répondants. Les répondants peuvent être amenés à craindre le chercheur, à ne pas l'aimer ou encore à se présenter de manière plus attractive (Wallendorf et Belk, 1989).

Pour valider ce critère d'intégrité, nous avons fait attention à la manière dont nous nous présentions dans les familles pour les mettre en confiance et éviter tout mal-être de leur part.

Pour les enfants, une relation de sympathie s'est établie au fur et à mesure des visites dans la famille, nous avons noté qu'ils étaient à l'aise avec nous, allant jusqu'à jouer avec nous ou à nous montrer leurs espaces privés (chambre).

Il a fallu également veiller à ce que l' « autorité naturelle » de l'adulte envers les enfants ne biaise pas leurs réponses (Ezan, 2009). Pour ce faire, une triangulation dans la collecte des données a été menée : les mimes des enfants ont été combinés avec leurs récits des pratiques de tri et les observations de celles-ci.

Nous nous sommes par ailleurs toujours conformés à ce que l'enfant voulait (Ezan, 2009) et ne l'avons jamais contraint à faire le mime ou à répondre à nos questions s'il ne le souhaitait pas.

3.6. La saturation

Le critère de saturation pose la question de savoir si une nouvelle phase de collecte des données est souhaitable pour établir de nouvelles interprétations et faire de nouvelles découvertes au regard de la question de recherche (Derbaix et Brée, 2000).

En ayant pris soin de construire un échantillon varié dans les profils, nous recherchons implicitement le critère de saturation.

Par ailleurs, le processus de codage exhaustif nous a permis de ne laisser aucune donnée non codée. Nous avons stoppé la collecte des données quand une saturation a été atteinte dans l'émergence de catégories conceptualisantes. Le nombre de catégories a progressivement diminué au fur et à mesure du codage, jusqu'à l'atteinte d'une stabilisation, qui marque l'atteinte de la saturation (Point et Voynnet Fourboul, 2006).

Conclusion de la partie 2

La partie 2 de ce document est consacrée aux enjeux méthodologiques soulevés par la posture épistémologique, le choix du cadre d'analyse de Schatzki et les enjeux soulevés par l'analyse de la famille. Nous avons également justifié et réalisé les choix méthodologiques de cette recherche.

Nous recourons à une méthode qualitative basée sur la complémentarité des méthodes. L'observation, les entretiens et les mimes sont utilisés pour répondre à notre problématique. 10 familles ont été recrutées, ayant toutes en commun la présence d'enfants âgés de 7 à 11 ans. Nous avons mené des observations participantes dans ces familles au cours de repas familiaux. Suite à cette phase d'observation, nous avons conduit des entretiens semi-directifs avec les parents et des séances de mimes avec les enfants. Les entretiens avec les parents sont axés autour de trois grands thèmes : le développement durable, la consommation environnementale et trois pratiques : tri des déchets, économies d'énergie et utilisation des transports. Les entretiens sont d'une durée moyenne de 50 minutes avec les mères (10) et 40 minutes avec les pères (6).

Les enfants ont eu pour consigne de jeter des déchets. Ils ont été filmés lors du mime des déchets, puis ils ont raconté comment ils avaient procédé, suivi de quelques questions relatives à l'environnement et aux pratiques environnementales. Les mimes ont duré en moyenne 11 minutes, ainsi que les récits post-mimes. L'ensemble des données récoltées (observations, entretiens et mimes) a fait l'objet d'une retranscription intégrale et ont généré 388 pages d'entretien.

Le choix s'est porté sur une analyse à l'aide des catégories conceptualisantes (Paillé et Mucchielli, 2012) basée sur un codage à visée théorique (Point et Voynnet Fourboul, 2006).

Toutes les données ont été retranscrites et ont donné lieu à un codage exhaustif, grâce au repérage d'incidents critiques dans le texte. En parallèle, des mémos ont été écrits pour permettre de clarifier et de garder trace des interprétations successives des données.

Ce codage exhaustif a généré 3135 unités de codage qui ont été ensuite hiérarchisées en sous catégories et qui ont donné lieu à 25 thèmes fédérateurs. De manière concommittante à cette indexation hiérarchique, le recours au réseau conceptuel a été utile pour approfondir certaines catégories en vue de bâtir l'interprétation.

Partie 3. Résultats

Les résultats de cette recherche ont pour objectif de répondre à la problématique posée, à savoir comprendre la construction de la pratique sociale du tri des déchets dans les familles. Plus précisément, trois questions de recherche sont posées : comment se structure-t-elle? Comment s'établissent les liens entre les différents éléments de la structure ? Comment les familles entrent-elles dans la pratique ?

Ayant pour unité d'analyse la pratique portée par la famille, notre regard sera essentiellement porté sur le niveau microsocial et non plus macrosocial comme cela a été majoritairement le cas dans les recherches passées (e.g. Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Schau, Muñiz et Arnould, 2009). Par ailleurs, à la différence des recherches antérieures sur la pratique, nous considérons une pratique imposée par une institution et non pas une pratique construite par des individus s'agrégeant à l'échelle macrosociale. Une question se pose d'emblée : existe-t-il une ou plusieurs pratiques du tri des déchets ? Théoriquement, une seule pratique est mise en avant par les Pouvoirs Publics à l'échelle macrosociale. Cette pratique se traduit par des comportements au sein des familles. Ces comportements sont censés être collectivement partagés pour envisager la pratique sociale à l'échelle macrosociale. Nous abordons ces différents aspects dans le chapitre 6 des résultats et concluons à une myriade de comportements différents dans les familles ne permettant pas de comprendre le tri des déchets comme un réseau coordonné. Deux possibilités non exclusives sont envisagées : (1) les dimensions de la pratique issues du cadre d'analyse de Schatzki (1996) pour rendre compte du tri ne sont pas les plus pertinentes et/ou (2) le niveau d'analyse considéré (macrosocial) par la pratique ne permet pas une compréhension en profondeur du tri familial. Le chapitre 7 a pour objectif de mettre en évidence, par une interprétation microsociale, les trois éléments structurants la pratique : les objets, les faires et les engagements. Le chapitre 8 considère les liens entre ces différentes dimensions, permettant d'aborder le rapport microsocial/ macrosocial de la pratique. Nous concluons sur les différentes stratégies possibles pour les familles d'entrer dans cette pratique de tri et de contribuer à sa construction.

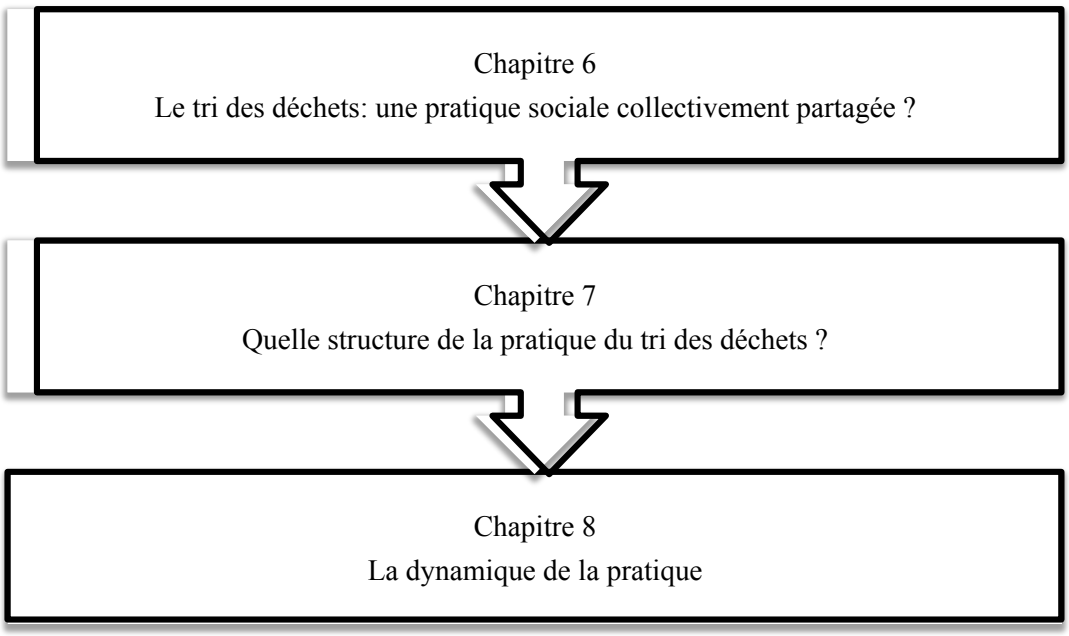


Figure 23. Articulation des résultats

Chapitre 6. Le tri des déchets : une pratique sociale collectivement partagée ?

Considérant la théorie, une pratique sociale se forme à l'échelle microsociale pour s'unifier, être collectivement et socialement partagée et former une pratique à l'échelle macrosociale (Shove, Pantzar et Watson, 2012). Or, notre recherche aborde un cas particulier de pratique sociale, qui est décidée et imposée unilatéralement par les Pouvoirs Publics (échelle macrosociale) aux familles (échelle microsociale). La première question qui se pose alors est de comprendre si les comportements des familles répondent à une pratique homogène et socialement partagée.

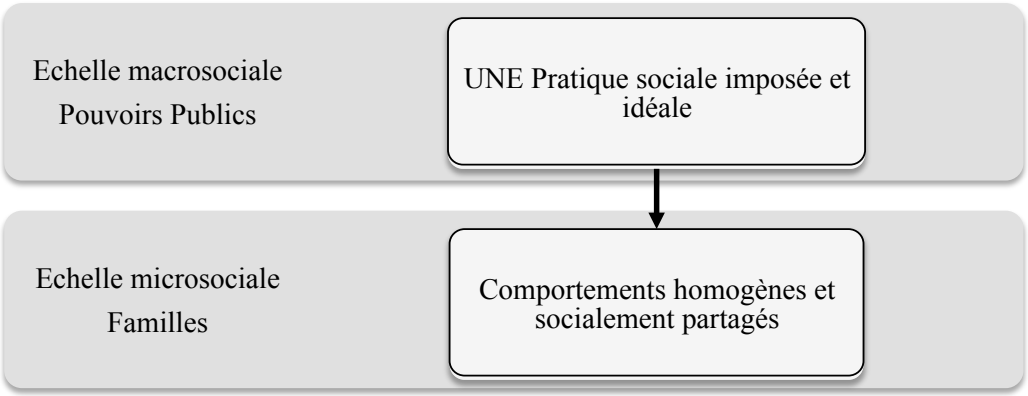


Figure 24. Schématisation de la pratique théoriquement envisagée

L'objectif de ce premier chapitre des résultats est d'appréhender les caractéristiques de la pratique du tri, envisagée à l'échelle macrosociale.

Une première section s'intéresse au tri des déchets étant perçu comme une routine de consommation, mais faisant référence à une multitude de comportements. Multitudes de comportements au sein de la famille, mais également multitude de comportements différents parmi les familles. L'homogénéité de la pratique des comportements ne semble pas respectée. Même si le tri des déchets est expérimenté comme un type de comportement routinier par les familles, il est teinté d'incertitude. Ce point sera abordé dans la section 2.
Cette incertitude exprimée conduit à une incohérence de la structure de la pratique selon les trois dimensions envisagées par Schatzki (1996). Nous concluons à une pratique sociale, certes routinière, mais incertaine et incohérente dans sa structure.

Section 1. Une routine de consommation, de multiples comportements

Le tri des déchets fait partie intégrante du quotidien des familles. Toutes sont amenées à interagir avec leurs déchets. Ce comportement de séparation des déchets est perçu comme une routine de consommation, que l'on considère les déchets végétaux, les plastiques ou encore les bouteilles : « Le verre, on l'a toujours trié […] ça s'est toujours fait le verre » (mère Bohème). Le mère Bohème considère le tri comme étant « maintenant une habitude » et aujourd'hui elle « n'y pense même plus ». Le tri, « c'est rentré » (père Nature) et « ça fait partie de nos habitudes », c'est « naturel » et cela relève même du « réflexe » (mère Bulle).
Ce caractère routinier et automatique du comportement de tri vient confirmer la définition du tri avancée par Barr et Gilg (2006), qui le conçoivent comme « mécanique ».

Mais si le comportement est routinier, il fait néanmoins référence à une constellation de micro-comportements très variés : jeter un déchet dans une poubelle, sortir le sac de la poubelle et le mettre dans le container, sortir le container dans la rue pour le ramassage, descendre la poubelle dans le local à poubelle, se déplacer jusqu'à la collecte de verre… La présentation des familles en annexe 8 au travers des parcours des déchets illustre cette diversité. Prenons l'exemple de la famille Bio.

> « Ah ben c'est très, y'a une organisation pft, presque militaire ! Donc je remonte toutes mes courses ici. J'enlève déjà tous les cartons pour gain de place et propreté parce que les cartons ont été un peu partout. Donc j'ai dans mon frigo, c'est ordonné, j'ai mon rayon yaourts, au-dessus, c'est le fromage avec les crèmes et en bas, c'est tout ce qui est légumes, puisque j'achète peu de viande en fait, donc j'ai rarement de la viande dans mon frigo. Donc je vais enlever tous les cartons. Là, je vais faire un gros tas que je vais mettre dans un sac leclerc vide. Je vais enlever tous les plastiques que là, je vais mettre dans la poubelle ménagère euh, normale et puis une fois que j'ai tout rangé tout ça, toutes mes courses, euh, j'ai pas de boites de conserves hormis de tomates pelées, parce qu'on mange aucun légumes en conserve. Donc ça c'est à la cave. Euh, les surgelés, euh, c'est à la cave aussi, j'en prends rarement en grande surface en fait. J'me fais livrer de chez Thiriet. Et puis donc une fois que j'ai tout rangé, je descends mes sacs que je remets à la cave et je vide mon sac rempli des cartons de yaourts et tout ça dans la poubelle jaune. Euh sinon, la gestion de mes déchets, c'est beaucoup beaucoup d'allers et retours, sans arrêt, parce que je fais mes allers retours pour mon compost. Donc dès que mon petit bac dans l'évier est plein, paf je vais à mon compost et donc il faut quand même aller là-bas, donc je mets d'autres chaussures. Euh après, et après sinon, les cartons, tout ce qui est dans la poubelle jaune, là, je les mets dans un sac dans ma descente d'escalier, j'te montrerai hein, il est pas très gros donc il est vidé aussi assez régulièrement et mes revues, j'en fait un tas, enfin, les papiers, j'en fait un tas

et je les descends quand j'en ai un bon tas quoi ! Et sinon, l'hiver, tout ce qui est journaux, tout ça, on garde tout, donc les journaux gratuits du type euh, comment ça s'appelle ? Atout ! voilà. Euh, ça on les garde parce que ça allume notre cheminée et toutes les boites en carton et tout ça, les boites d'œufs aussi, on les garde pour allumer notre cheminée. Et donc ça c'est mis sous la cheminée d'ailleurs, tu verras, y'a un tas, c'est mis sous la cheminée. Tous les papiers, parce que Lili adore faire du découpage des machins des trucs, alors tout ça, je récupère, paf, c'est sous la cheminée aussi, ça sert à allumer. Et nos cendres, je les ramasse et je les mets tout du long des pieds des arbres, puisque ça tue les mauvaises herbes ! Mais il faut que ça pénètre dans la terre, ça apporte de l'engrais aux arbres. Voilà » (mère Bio).

Le schéma de tri de la famille Bio est présenté figure 25.

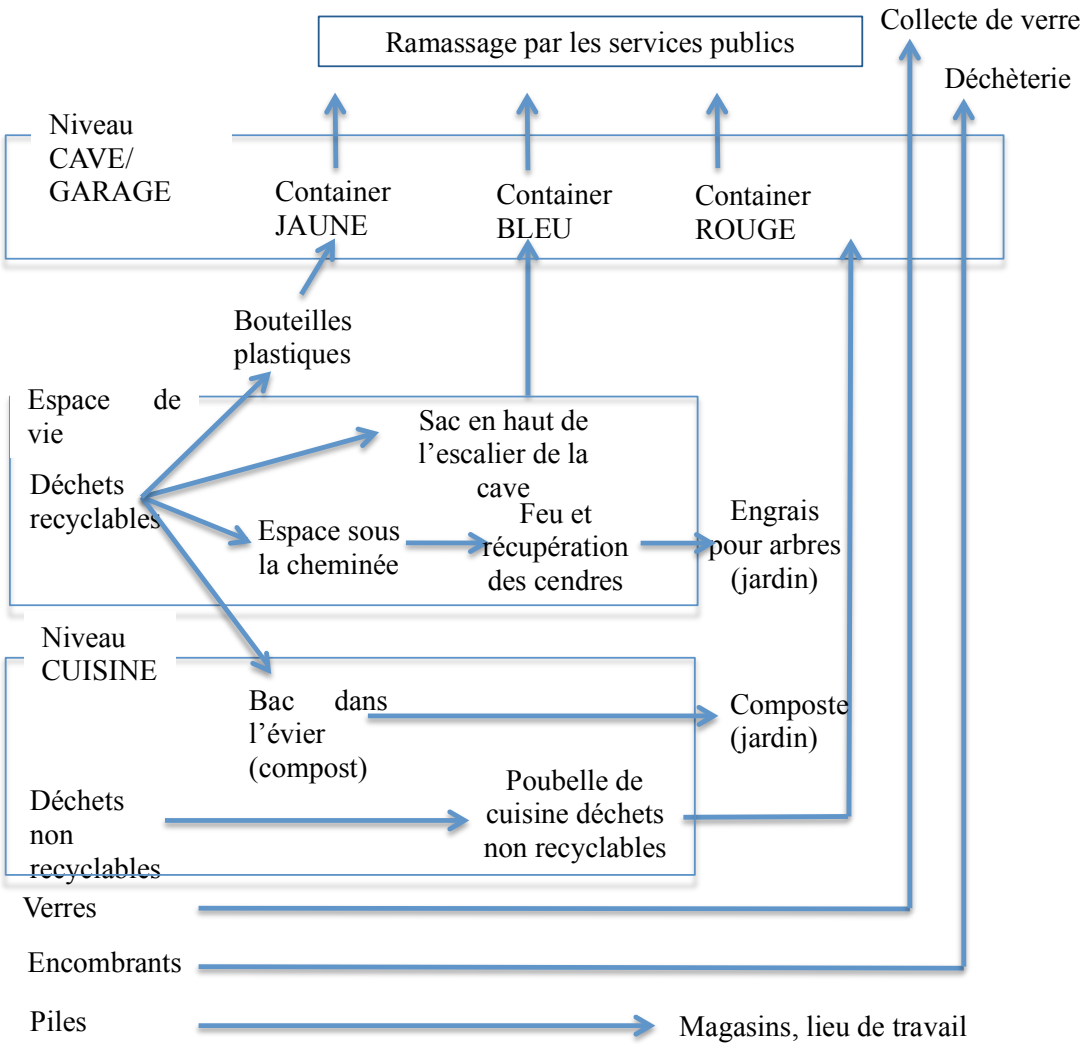


Figure 25. Parcours des déchets de la famille Bio

Suite à cette explication du tri des déchets (synthétisée par la figure 25), les poubelles de la famille Bio sont mises dans les containers du tri, qui sont ensuite sortis une fois par semaine pour le ramassage par les services publics. De plus, les piles sont amenées dans des centres de tri, ainsi que le verre et les encombrants.

La mère Bio expose donc de nombreux comportements, tous reliés aux déchets, soit directement, soit indirectement :

- remonter les courses de la cave à la cuisine
- retirer tous les suremballages cartons avant de ranger les produits dans le frigidaire
- mettre les suremballages cartons en gros tas
- mettre ce gros tas dans un sac Leclerc
- enlever tous les suremballages plastiques
- mettre les suremballages plastiques dans la poubelle de cuisine
- descendre le sac plein de cartons de la cuisine à la cave
- le jeter dans le container de tri bleu
- mettre les déchets destinés dans le composte dans le bac situé dans l'évier de la cuisine
- quand le bac est rempli, changer de chaussures pour aller au fond du jardin porter les déchets au composte
- mettre les revues, cartons et papiers au fur et à mesure dans le sac qui est dans la descente d'escalier qui mène à la cave
- descendre ce sac une fois qu'il est plein dans le container bleu
- garder tous les papiers, boites à œufs utiles et les mettre en dessous de la cheminée pour allumer le feu l'hiver
- ramasser les cendres de la cheminée pour aller les porter comme engrais au pied des arbres
- jeter la poubelle des déchets ménagers dans le container rouge
- collecter piles, verres et encombrants pour les porter dans les endroits appropriés
- sortir les containers de tri
- les rentrer une fois qu'ils sont ramassés par les services publics.

Nous relevons ici l'existence d'au moins 18 micro-comportements qui orchestrent le tri des déchets dans la famille Bio. Ils sont par ailleurs connectés avec d'autres comportements. Par exemple, on relie aisément le comportement d'achat (faire les courses) avec le déballage des courses et le remplissage du frigidaire. Ou encore, on peut relier le comportement de faire la cuisine et consommer les aliments avec le comportement du compost. Enfin, on peut relier le découpage de la fille Bio avec le fait de « jeter » les papiers découpés sous la cheminée pour faire du feu l'hiver. On s'aperçoit donc que le tri des déchets est loin d'être isolé dans un espace-temps particulier et est loin de faire référence à UN comportement précis et unique. Il s'imbrique avec d'autres comportements familiaux qui peuvent sembler parfois plus éloignés, mais qui font partie de la vie familiale et donc de la construction du social. Une certaine

coordination spatiale et temporelle de tous ces comportements entre eux est donc attendue (Schatzki, 2009).

Le tri des déchets fait donc référence à une multitude de micro-comportements au sein d'une famille. Le schéma de tri de la famille Bio ne se retrouve cependant pas dans toutes les familles interviewées. Par exemple, la mère Nickel explique le parcours des déchets :

> « C'est bien rôdé. Voilà et moi quand je rentre des courses, je fais un sac entier de tous ces emballages, trucs de carton, voilà, en fait, et j'ai que mes emballages de céréales qu'ils consomment en grande consommation que je mets de côté et que quand le matin ils vont à l'école, ils les prennent et ils les mettent dans la poubelle jaune. Et puis quand je rentre des courses, j'ai tous ces emballages.
> *Parce que vous retirez tous les emballages ?*
> Ben je les mets pas comme ça dans le frigo, je trouve ça dégoutant, je trouve que y'a trop de, voilà. Donc dès que j'arrive, j'enlève tous les emballages, je ne mets pas un emballage dans le frigo. Donc j'enlève les emballages. Donc j'ai tout un sac, c'est pour ça que j'ai un sac, et je me dis c'est fou quand même le nombre d'emballages qui y'a. A chaque fois, j'ai un sac d'emballages de plastiques, de cartons, ça va super vite […]. Je trie tout ce qui est les emballages plastiques, voilà, les gros, les choses, euh…, toutes les bouteilles d'eau qu'on termine, tous les plastiques, ça, c'est trié. Mais au quotidien, voilà pour des petits trucs, voilà, les papiers qui entourent la viande, ou le petit papier qui va entourer la baguette de pain, je pense que ça va aller dans la poubelle par rapidité. Parce que j'ai pas deux poubelles à la maison » (mère Nickel).

Le parcours des déchets de la famille Nickel est présenté figure 26. On s'aperçoit alors que les schémas de tri sont différents entre les familles Bio et Nickel. La famille Nickel a moins de micro-comportements liés aux déchets que la famille Bio, même si certains sont identiques :

- retirer les suremballages cartons avant de ranger dans le frigidaire
- mettre les suremballages dans un sac
- le jeter dans le container jaune
- jeter le reste des déchets dans la poubelle de cuisine puis dans le container vert
- stocker les verres au garage
- les déposer dans la collecte de verre
- sortir les containers de tri

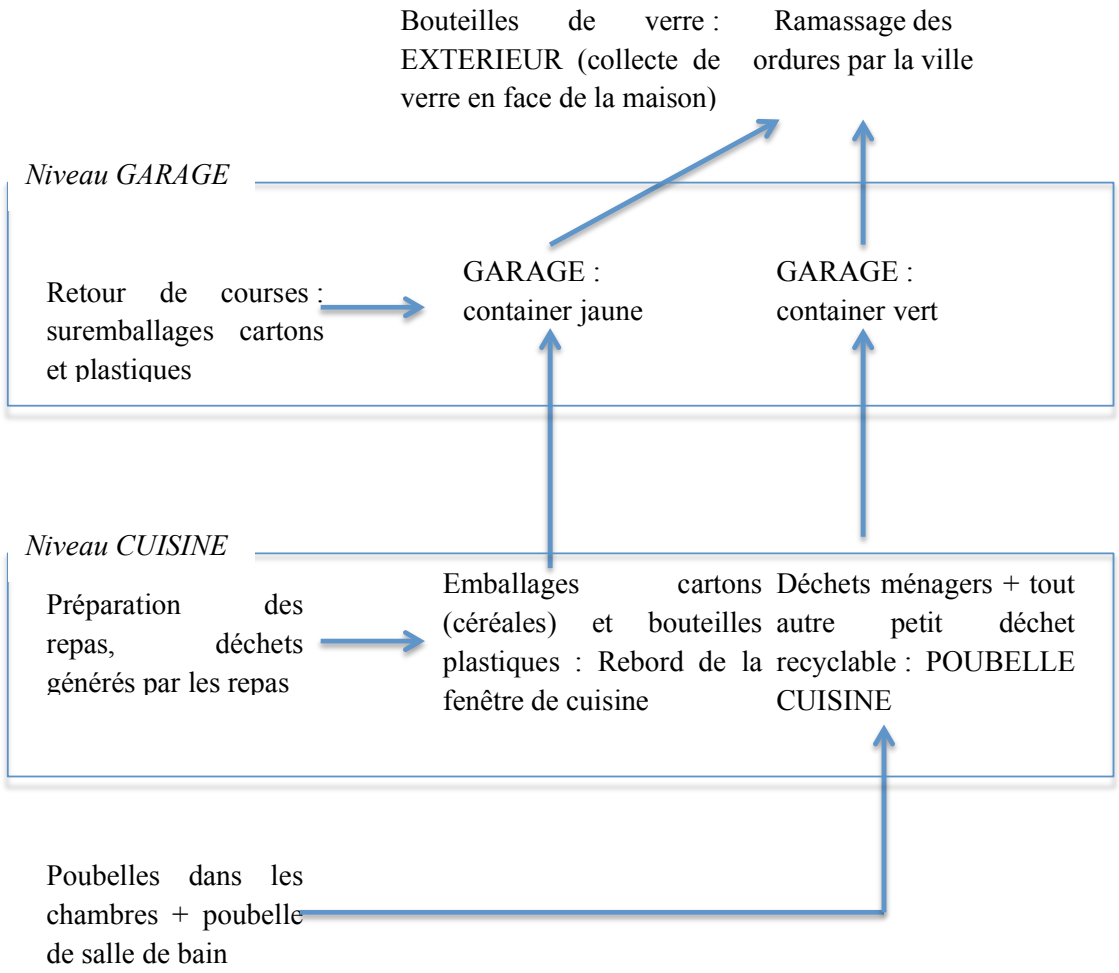


Figure 26. Parcours des déchets de la famille Nickel

Des différences existent entre les parcours des déchets des familles. La famille Nickel a moins de diversité et moins de complexité dans ses comportements liés au tri que la famille Bio et semble avoir un tri correspondant moins aux attentes des Pouvoirs Publics que la famille Bio. Et considérant l'ensemble de l'échantillon, les familles présentent une grande diversité dans leurs manières de trier les déchets et ne répondent pas toutes au schéma de tri attendu par les autorités publiques. L'ensemble des parcours de déchets sont présentés en annexe 8. Les schémas liés au parcours des déchets sont plus ou moins complexes selon les familles et cette complexité est illustrée figure 27.

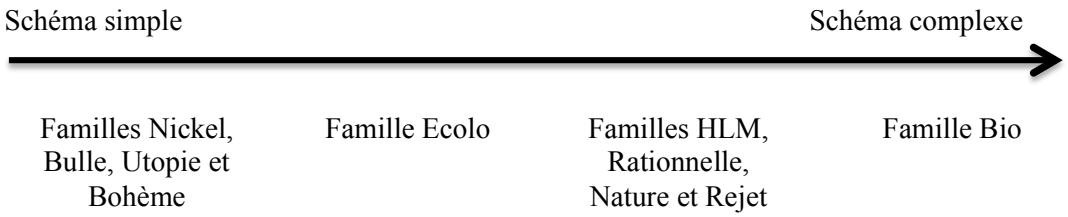


Figure 27. Continuum reflétant la complexité du parcours des déchets des familles

La question se pose alors de l'origine de ces comportements, qui ne peuvent tous être issus d'une structure commune, les Pouvoirs Publics.

La diversité de ces comportements parmi les familles peut s'expliquer par l'incertitude qui entoure la pratique du tri des déchets, conduisant à des performances variées dans les familles.

Section 2. Des parents incertains versus des enfants compétents

Au croisement de notre analyse multi-méthode, trois éléments sont mis en évidence :

- les parents expriment dans leurs discours une incertitude plus ou moins importante au regard des éléments de la structure de la pratique
- les observations mettent à jour une faible implication des enfants dans le faire quotidien
- les mimes des enfants révèlent leurs connaissances théoriques sur le tri.

L'incertitude entourant la pratique du tri des déchets concerne la population adulte. Les parents se posent des questions quant au schéma du tri à adopter, quant à la finalité du tri ou encore ses bienfaits pour l'environnement. Par ailleurs, ce sont eux qui mettent en œuvre le tri au quotidien dans la sphère familiale, les enfants n'ayant que très peu d'interaction avec les déchets. Nous sommes en présence d'un côté de parents incertains mais acteurs de la pratique et d'un autre côté d'enfants compétents, mais peu autonomes.

L'objectif de cette section est de mettre en lumière l'absence de réseau coordonné de la structure de la pratique autour des éléments des règles (savoirs), compréhensions générales (savoir-faire) et structure téléoaffective dans la famille.

1. Une routine incertaine parmi la population adulte

L'analyse de la pratique sociale portée par les familles révèle de nombreuses occurrences liées à une incertitude[31]. Cette incertitude s'exprime dans toutes les dimensions de la pratique : règles (savoirs), compréhensions générales (savoir-faire) et structure téléoaffective (engagements). De manière générale, elle se retrouve exprimée parmi la population adulte, particulièrement par les mères et dans une moindre mesure par les pères. Le tableau 14 présente le degré d'incertitude exprimé par les mères et les pères de notre échantillon pour chacun des éléments de la structure de la pratique. Il est qualitativement apprécié (faible, moyen, fort) par le nombre d'occurrences relevé dans les entretiens, relatives à l'expression d'une incertitude.

[31] Les tableaux d'occurrence des éléments de la structure de la pratique sont relevés dans les discours de chaque individu et sont détaillés par famille en annexe 8.

		règles (savoir)	compréhensions générales (savoir-faire)	structure téléoaffective
mères	Utopie	fort	faible	fort
	HLM	fort	faible	fort
	Bio	faible	faible	faible
	Bohème	moyen	moyen	fort
	Bulle	moyen	moyen	fort
	Nickel	faible	moyen	fort
	Rationnelle	faible	faible	fort
	Rejet	faible	faible	fort
	Nature	faible	faible	faible
	Ecolo	faible	faible	faible
pères	Utopie	moyen	faible	fort
	HLM			fort
	Bio	faible	faible	faible
	Bohème			fort
	Bulle	faible	moyen	fort
	Nickel	faible	faible	fort
	Rationnelle	faible	faible	faible
	Nature	faible	faible	faible

Tableau 14. Appréciation du degré d'incertitude de la population adulte vis-à-vis des éléments de la structure de la pratique

Les mères Utopie, HLM, Bohème et Bulle expriment leur incertitude ou leur non-compréhension des règles sous-jacentes à la pratique.

> « Même mes œufs, je pense, mes œufs je pense que je les mets pas dans le bon truc. Parce que je pense pas que la boite d'œufs en carton, bon ok. Mais des fois j'en achète en plastique, là, j'la mets dedans, mais à mon avis, ça va pas aller.
> *Dans la poubelle jaune ?*
> Mmm, mais bon voilà, peut être que des fois, tu mets des choses aussi qui vont pas dedans.
> *T'as l'impression qu'il te manque de l'information ?*
> Ah ben, je pourrais avoir plus d'information, je pourrais en avoir plus, hein ! Parce que finalement, je serai preneuse » (Mère Bulle).

Cette incertitude sur les règles s'accompagne en conséquence d'une incertitude sur la manière de faire le tri. Certaines mères se posent ainsi des questions sur « comment » trier les déchets, à l'instar de la famille Bohème :

> « Voilà, je sais pas, je sais toujours pas ça, les boites de conserve, on les met de côté » ? […] Et par exemple en Alsace, on faisait les boites de conserve et ici, je les

> fais pas, en me disant « non je crois pas qu'ici on les fasse », enfin, tu vois, je me suis pas vachement bien renseignée » (mère Bohème).

Cette incertitude dans les éléments des savoir et savoir-faire pourrait trouver une explication dans l'information délivrée aux familles par les Pouvoirs Publics. Mais cette piste explicative reste peu concluante au vu des travaux menés précédemment sur le tri des déchets : une meilleure connaissance de la pratique ne semble pas prédire d'une performance de comportements écologiques (Dembkowski et Hanmer-Lloyd, 1994 ; Kollmuss et Aygeman, 2002). Il est plus probable que les familles aient une confiance limitée « dans leur compréhension de l'information, des caractéristiques, de la fonctionnalité et de l'utilité du produit concerné » (Shiu *et al.,* 2011, p. 587) ; le produit étant ici en l'occurrence le tri. Deux antécédents à cette incertitude ont été identifiés dans la littérature (Shiu *et al.*, 2011) : l'ambiguïté et le niveau de crédibilité de l'information délivrée.

Ce qui reste paradoxal est que les individus exprimant de l'incertitude sur le savoir et le savoir-faire et réclamant plus d'information sur la pratique ont, dans bien des cas, les sources d'informations sur place, chez eux, au travers de leurs enfants, notamment. Ces derniers reçoivent en effet un apprentissage à l'école sur le tri des déchets et ont donc potentiellement des connaissances théoriques et pratiques.

Un tri complexe et difficile à mettre en œuvre, qui s'accompagne de doutes sur sa finalité et d'émotions négatives. Nombreuses sont les familles à douter du bien-fondé du tri et de ses conséquences positives pour l'environnement[32]. Elles considèrent le tri comme « pénible » et relevant d'un « effort » :

> « Puis bon, est ce que ça a un impact énorme en fait ? Parce que j'entendais une émission sur le tri des poubelles, en fait les gens qui trient, c'est jamais forcément bien trié et il suffit qu'il y est quelque chose qui soit dans la mauvaise poubelle et au final elle repart dans la poubelle normale ou. Et je me dis combien il y a de vraies poubelles de bien triées ? Je ne sais pas finalement, je ne sais pas l'impact, la quantité, le coût finalement qu'il y a de gagné par rapport à ça, parce que je me demande si ce n'est pas plus financier que bien pour la planète en fait, si ce n'est pas un gain de temps pour ce tri en fait, pour ces centrales de tri ou est ce que c'est vraiment ou est ce que c'est juste financier ou est ce que c'est vraiment cette impact planète » (mère Rejet).

Cette mère évoquera par ailleurs 35 fois la notion d'effort, de contrainte du tri au cours de l'entretien. Trier représente donc pour elle une forme de travail, associée à la pénibilité. Une

[32] Seules les familles Bio, Nature et Ecolo identifient les buts de la pratique et n'expriment pas d'émotions négatives (seule la mère Bio exprimera une fois une émotion négative au cours de l'entretien).

explication possible réside dans le fait que cette pratique est proche de l'espace psychologique des individus dans ses dimensions spatiales et temporelles (Liberman et Trope, 1998). Concrète et proche de l'individu, la pratique va alors être dominée par des questions de faisabilité de son exécution et les individus de mettre en avant des contraintes de mise en application objectives telles que des contraintes spatiales ou temporelles, mais également une forme de contrainte exprimée par de la pénibilité et des émotives négatives (Schill et Shaw, 2013). Dans ces cas individuels, il y a un travail des sensations qui est négatif. C'est « pénible » et pourtant tous les individus soulignent le caractère « obligatoire » de cette pratique. Les mères Nickel et HLM soulignent par exemple pour la pratique du verre :

> « Mais cela dit, maintenant, enfin, c'est apposé sur les poubelles « ne pas mettre de verre », hein ? On n'a pas le droit de mettre de verre dans la poubelle » (mère Nickel).

> « Après, voilà, après, à la maison, je vais pas le jeter euh, où il faut pas quoi, je vais le mettre où y'a les bouteilles. Parce que ça, on est obligé de le faire de toutes façons » (mère HLM).

Ce sentiment d'obligation est développé vis à vis du tri par les individus notamment du fait de leurs devoirs de citoyens (Hilton, 2005). Ils sont contraints à mettre en œuvre le tri par les politiques publiques et cela peut venir pour certains accentuer la pression qu'ils peuvent éprouver face à ce comportement.

L'incertitude exprimée dans les discours a pour conséquence un conflit entre l'adoption d'une routine de consommation (schéma mental de l'individu) et un corps qui se fait lourd à adopter des mécanismes automatisés. Cela fait écho au phénomène d'injonction (Kaufmann, 1997). Les individus, rongés par leur incertitude et les sentiments négatifs qu'ils développent à l'égard de la mise en œuvre de la pratique, expriment un conflit entre les mouvements du corps et l'esprit. L'injonction n'est alors plus implicite et devient de plus en plus consciente. Une distance se crée entre le corps de l'individu qui est en mouvement et le principe extérieur auquel il doit réfléchir, qui fait référence à la norme des Pouvoirs Publics en matière de tri. Kaufmann (1997) souligne la nécessité de réduire ce conflit (corps vs. esprit) et tenter de routiniser et coordonner les enchaînements les plus habituels pour diminuer la pression des sensations et de la pensée. Il s'agit dès lors de coordonner la gestion des déchets dans le temps et mettre en place « un pas de danse avec les choses, qui entraîne et enchaîne les micro-gestes » (Kaufmann, 1997, p. 221). L'auteur place sa réflexion dans le contexte du travail

ménager. Le ménage, à l'instar du tri, est considéré comme une corvée (Meijers et Stapel, 2011).

Cette incertitude, exprimée chez les adultes, ne se retrouve pas parmi la population enfantine.

2. L'enfant engagé et compétent…

2.1. Un engagement environnemental

Les enfants sont concernés par l'environnement et par les déchets en particulier. Ils ont identifié les sources de pollution et de non durabilité potentielles, à l'instar du garçon de la famille Utopie (10 ans) qui cherche des solutions pour un « mieux » environnemental :

> « Et, photographier des usines, regarde par exemple, si c'est bien, dans les infos, ou je sais pas, on a vu, ils arrivaient carrément pas à respirer, ils étaient obligés de se mettre comme ça, à cause des grosses usines. Parce qu'on peut un peu, pas beaucoup de petites usines, dans chaque grande ville et on fait pas beaucoup de grandes villes, et euh, voilà. Et puis, faire un peu, enfin, il peut y avoir un peu de fumée qui sort et voilà, c'est pas beaucoup parce que sinon, ça pollue tout et bon ben déjà, c'est sur, la Terre elle va mourir » (Garçon Utopie, 10 ans).

Cela rejoint les résultats mis en évidence précédemment sur les représentations des entreprises par les enfants (Schill et Fosse-Gomez, 2011). C'est également concordant avec le fait que le développement durable est un concept global, considéré comme distant de leur représentations mentales (Eyal *et al.*, 2009).

La fille Nature (9 ans) est concernée par les déchets en particulier :

> « On a fait faire la journée des grands nettoyages d'Hermonville et c'est nous qui l'avons organisée, enfin c'est moi qui l'avais organisée personnellement. Euh, en fait, on avait nettoyé tout le village, tout » (Fille Nature, 9 ans).

Le garçon de la famille Rejet (9 ans) a quant à lui mis sur pied un club nature dans la cour de récréation avec ses copains, avec la création d'une carte de membre du club. L'objectif est principalement de nettoyer la cour de récréation et de s'informer sur l'environnement de manière générale (espèces en voie de disparition…). L'enfant est donc capable à son niveau de montrer un engagement fort qui passe par des actions concrètes et d'envergure.

Dans leurs récits, les enfants savent également très bien expliquer à quoi sert le tri, révélant leurs connaissances et leur implication en la matière. Ils lui identifient un but très concret, qui est bien souvent la réutilisation :

> « A la déchetterie, ben ils vont le recycler, comme ça, on pourra s'en resservir » (garçon Utopie, 10 ans).

Les enfants considèrent donc une pratique environnementale de manière globale (« ne pas faire mourir la Terre »), et quand il s'agit d'actions qui les touchent plus au quotidien, comme le tri, ils sont beaucoup plus concrets sur leurs actions menées (« mettre au bon endroit », « ne pas jeter par terre »).

Tous les enfants interrogés sont concernés par l'environnement (ils expriment tous une forte structure téléoaffective), à de très faibles exceptions près, qui peuvent s'expliquer par l'âge de l'enfant et son stade de développement cognitif. L'annexe 8 présente pour chaque enfant son engagement dans la pratique environnementale.

2.2. Des connaissances et un savoir-faire théorique

A l'exception des enfants des familles HLM et Nickel, qui présentent des connaissances moyennes sur le tri, tous savent nous raconter et mimer comment trier les déchets selon les attentes des Pouvoirs Publics. Ces enfants n'ont pas reçu d'apprentissage scolaire sur le tri. Ces connaissances, tant théoriques que pratiques, ont été acquises à l'école, par le biais de l'apprentissage scolaire. Dans certains cas, les parents peuvent également jouer le rôle d'agent de socialisation.

La fille de la famille Utopie (12 ans) a une bonne connaissance des règles régissant la pratique du tri et leur mise en application (cf. son mime, figure 28).

Plusieurs tas sont faits (elle mime ici ce qu'elle a appris à l'école et non pas ses pratiques familiales) :

- *les papiers*
- *les cartons*
- *les piles*
- *les bouteilles et yaourts*
- *les déchets ménagers*
- *le verre*
- *la chaussette*
- *le plastique*

Figure 28. Mime de la fille Utopie

Les enfants savent par ailleurs exprimer dans leurs récits la fonction des containers mis à disposition dans les familles, révélant leurs connaissances des règles sous-jacentes à la pratique :

> *« Et est ce que tu sais ce qu'il faut mettre dans chacune des poubelles ?*
> Ah oui, et euh, la jaune, c'est tout ce qui est recyclable et la verte c'est tout ce qui est non recyclable.
> *Ca veut dire quoi tout ce qui est recyclable ?*
> Ca veut dire euh, par exemple quand on a euh, une bouteille en plastique, on la jette dans la poubelle jaune et après, y'a des machines qui la transforment en autre chose. Parfois c'est mélangé avec d'autres euh petites bouteilles en plastique. Tout ce qui est non recyclable, c'est tout ce qui par exemple, un couteau ! On peut rien en faire, un couteau, on peut pas en faire quelque chose d'autre. Et les couteaux, après, ça sert plus à rien, alors après on les brûle » (Garçon Bohème, 9 ans).

Seuls les enfants HLM et Nickel n'ont pas su mimer le tri des déchets tel qu'attendu par les Pouvoirs Publics, n'ayant pas reçu cet apprentissage à l'école. Sinon, tous expriment leur connaissance de la pratique (cf. annexe 8).

Les enfants possèdent donc des connaissances théoriques et pratiques, assorties d'une implication et d'un niveau d'engagement fort dans les questions environnementales. Ces résultats sont tout à fait en concordance avec la littérature sur la socialisation de l'enfant. Par extension, nous faisons face ici à un type spécifique de socialisation, la socialisation écologique : les enfants ont acquis des savoirs, des savoir-faire et des savoir-être en matière écologique, par le biais d'agents de socialisation primordiaux : l'école et la famille. Cette socialisation écologique ne se manifeste par contre pas dans des comportements d'achat, comme cela a été défini par Ward en 1974, mais par des comportements écologiques. Les enfants utilisent non plus alors des dimensions ou attributs de produits et de marques pour réaliser des choix de consommation (Roedder-John, 2001), mais s'appuient sur des connaissances liées à l'environnement qui leur permettent de réaliser des comportements écologiques. Ces résultats sont également en accord avec les recherches de Hajtaieb El Aoud (2008) et Gentina et Muratore (2012) qui mettent en évidence l'existence d'une socialisation écologique parmi la population enfantine et adolescente.

Sur le plan conceptuel de la pratique sociale, nous mettons en évidence chez les enfants une structure coordonnée de la pratique autour des dimensions des règles (savoirs), des compréhensions générales (savoir-faire) et de la structure téléoaffective (engagements) selon le cadre d'analyse de Schatzki (1996). On peut donc attendre naturellement de la part

d'enfants engagés et compétents des pratiques de tri exécutées parfaitement en conformité avec les attentes des Pouvoirs Publics, et ce dans la sphère familiale. Or, les enfants n'exécutent pas les gestes du tri dans la sphère familiale.

3. …mais une performance parentale du tri des déchets

Alors même que les enfants reçoivent un apprentissage scolaire sur la question du tri, on s'aperçoit via les observations menées au domicile familial et leurs récits que cette pratique ne les concerne guère au quotidien :

> « Ben, je sais pas si maman le fait, mais je sais qu'il faut les mettre là. C'est mes parents qui s'en occupent. Mais je pense pas qu'ils les mettent dans la poubelle de la maison, parce qu'ils les mettent sur le côté » (fille Utopie, 12 ans).

L'enfant exprime ici clairement une certitude relative à la règle sous-tendant la pratique du tri. Mais elle précise également que ce n'est pas elle qui est en charge des déchets à la maison, mais ses parents. Son frère (10 ans) indique sensiblement la même chose :

> « Moi, je mets tout dans la poubelle jaune de la cuisine. Après, mes parents, ils mettent soit dans la poubelle bleue, soit dans la poubelle jaune, soit la poubelle marron, je crois, ouais [*containers extérieurs*] » (garçon Utopie, 10 ans).

Paradoxalement, le garçon Utopie, en dépit d'une bonne maîtrise théorique du savoir et du savoir-faire du tri, met tout dans la même poubelle à la maison. Il est révélateur ici du fait que la pratique ne le concerne pas à son échelle dans la sphère privée, mais que la tâche revient bien à ses parents. Il est complètement désinvesti de la tâche du tri et le confirme :

> « Euh, ben moi, ce que je ferai, c'est que je la répartirai soit dans la poubelle marron, soit dans la poubelle bleue ou dans la jaune [les trois containers de l'extérieur].
> *Donc tu es obligé de retourner dans ta poubelle de cuisine pour après répartir les déchets ?*
> Ben, en fait, on met le sachet [de la poubelle de cuisine] soit dans la poubelle marron, soit dans la poubelle bleue. Et le verre, on peut le mettre dans la poubelle jaune. Et tout ce qui est jardin, on peut le mettre dans la poubelle marron.
> *Ok, donc toi, c'est comme ça que tu fais à ta maison ?*
> Ben ce qui est sur, c'est qu'ils font ça.
> *Ils font comme ça, papa et maman ?*
> Ouais.
> *Et toi, des fois, tu fais du tri, tu jettes des déchets à la maison ?*
> Euh non. Non, c'est souvent papa et maman » (garçon Utopie, 10 ans).

Un niveau de savoir/ savoir-faire est donc élevé parmi la population enfantine (notamment grâce à une éducation environnementale reçue à l'école). Mais ces compétences ne sont pas exprimées dans la sphère familiale et qui plus est, les enfants ne sont pas investis concrètement dans la mise en œuvre du tri à la maison. C'est une tâche qui revient clairement à leurs parents (et plus particulièrement à la mère, selon les récits des enfants). Cela vient confirmer nos observations aux domiciles des familles : les enfants ont eu une interaction très limitée voire nulle avec les poubelles. Ces observations suggèrent une analyse plus approfondie des rôles au sein de la famille.

Sur le plan conceptuel de la pratique sociale, une cohérence de la structure de la pratique est atteinte autour des éléments des règles, compréhensions générales et structure téléoaffective parmi la population enfantine. Cette cohérence s'accompagne cependant d'une absence de performance spontanée des gestes de la pratique dans la famille. Les frontières conceptuelles et de mise en application de la théorie de la pratique sociale sont ici à redéfinir plus précisément. Soit l'enfant ne possède pas les compétences adéquates pour performer la pratique, soit il manque d'autonomie dans son groupe social. Il semble exclu d'envisager des limites cognitives de l'enfant puisqu'il a clairement démontré ses compétences (savoir et savoir-faire) en matière écologique. Il est plus vraisemblable que l'enfant ne soit pas encore autonome dans les comportements de tri. Est-il alors possible d'appliquer la théorie à un individu qui n'est semble t'il pas encore autonome dans son groupe social ? Ce point constituerait alors une limite d'application de la pratique sociale.
Le cas particulier du garçon de la famille HLM vient appuyer ce résultat. Il ne possède pas de coordination entre les trois éléments de la pratique du tri et ne performe pas les gestes du tri, sauf un, la récupération des bouchons plastiques. Pour ce qui est du comportement précis de récupération des bouchons plastiques, il exprime un savoir et un savoir-faire, ainsi qu'une structure téléoaffective positive qui se traduisent par la performance du comportement :

> « Ben déjà j'prends un sac en plastique (*il prend le sac jaune de recyclage*), j'mets les bouteilles [*il s'arrête une seconde*], enfin, déjà je prends les bouchons parce que je garde les bouchons pour les handicapés. Ils font les, les, euh, les sièges avec les fauteuils roulants. Donc ça je les garde.
> *Il dévisse le bouchon de la bouteille et met la bouteille plastique dans le sac jaune »* (extrait du mime).

> « Mon beau père j'lui dis des fois de prendre les bouteilles parce que il prend jamais les bouchons. Il met toujours avec le bouchon. Et moi, je le garde le bouchon, dans un sachet. Et je les donne à une copine à ma maman. Parce que son

> travail c'est de récupérer le plus de bouchons pour aider les handicapés (garçon HLM, 9 ans) (extrait du récit post-mime).

C'est l'enfant qui est à l'origine de ce système de récupération des bouchons dans la famille et qui aboutit à un comportement routinier. Le comportement est performé essentiellement par l'enfant et possède une structure coordonnée, référant théoriquement à une pratique sociale (Schatzki, 1996). L'enfant est par ailleurs autonome pour ce comportement dans la sphère familiale (Bristol et Mangleburg, 2005).

Une autonomie dans la performance du comportement de l'individu semble alors requise dans l'application empirique de la théorie de la pratique sociale. C'est le seul enfant que nous avons rencontré qui a mis en place une initiative de tri dans la sphère familiale privée.

Conclusion chapitre 6

Théoriquement, une pratique sociale naît d'une agrégation de comportements individuels, homogènes et socialement partagés qui forment une pratique à l'échelle macrosociale (Schatzki, 1996). Deux éléments la caractérisent : (1) elle requiert une performance[33] pour exister et (2) elle nécessite une coordination dans sa structure au travers des règles (savoirs), des compréhensions générales (savoir-faire) et de la structure téléoaffective (engagements).

Les résultats avancés dans ce premier chapitre des résultats viennent cependant challenger certains points du cadre d'analyse de Schatzki (1996).

(1) Alors que les comportements sont attendus homogènes et socialement partagés, les parcours de déchets présentés pour chacune des familles (annexe 8) révèlent au contraire une variété importante des comportements du tri parmi les familles. L'injonction du tri par les Pouvoirs Publics n'est manifestement pas appliquée de manière homogène parmi les familles. Par ailleurs, cette diversité dans les comportements observés laisse supposer que ces derniers ne peuvent être issus d'une structure commune, les Pouvoirs Publics. Cela va à l'encontre des résultats de recherche d'Arsel et Bean (2013) qui conçoivent la pratique sociale du goût comme issue d'une structure commune (le blog « Appartment Therapy ») ou encore de la recherche menée par Hand, Shove et Southerton (2005) qui envisage la pratique de la douche comme issue d'infrastructures communes. De quelles structures sont alors issus les comportements familiaux ? Pour comprendre comment les pratiques familiales de tri se construisent, il est alors utile de se pencher de manière plus détaillée à l'échelle familiale et ne pas considérer l'échelle macrosociale comme étant la seule pertinente pour aborder la pratique sociale.

(2) Alors qu'une pratique sociale requiert une performance et une structure coordonnée pour exister, nous montrons que ces deux caractéristiques ne sont que partiellement remplies pour le tri familial.
En effet, les parents expérimentent de l'incertitude dans les règles, les compréhensions générales et la structure téléoaffective de la pratique. En conséquence, les niveaux de savoirs, savoir-faire et engagements sont très variables parmi la population adulte. Quant aux enfants, ils sont engagés dans la pratique et compétents. Mais même si la coordination de la structure

[33] La notion de performance réfère conceptuellement à un accomplissement de gestes, qu'ils soient efficaces ou non, c'est-à-dire en accord ou non avec les attentes réglementaires des Pouvoirs Publics.

de la pratique est atteinte parmi la population enfantine, cela demeure insuffisant. En effet, ce ne sont pas eux qui performent le tri, mais les parents.
Nous faisons donc face d'un côté à une population enfantine engagée et compétente mais téléguidée par les parents dans les gestes du tri et d'un autre côté à une population parentale incertaine qui performe les gestes du tri. Une cohérence de la pratique sur le plan théorique n'est donc pas atteinte à l'échelle de la famille.
Seules trois familles (Bio, Nature et Ecolo) répondent aux caractéristiques conceptuelles de la pratique sociale telle que définie par Schatzki (1996) : une performance et une coordination de la structure sont atteintes. A l'exception de ces trois familles, le cadre d'analyse de Schatzki (1996) ne permet pas de rendre compte de la pratique sociale du tri des déchets. Par ailleurs, pourquoi les enfants n'arrivent-ils pas à mettre à profit leurs connaissances théoriques et pratiques ainsi leur engagement dans la pratique au service de la famille pouvant contribuer à une pratique moins incertaine chez leurs parents ? Nous avons apporté un élément possible de réponse, par l'autonomie de l'enfant.

Aborder la pratique à l'échelle macrosociale ne permet pas ici de comprendre comment la pratique du tri des déchets se construit dans les familles. La diversité des comportements révèle une pratique en construction, avec des familles à des stades différents de cette construction. Travailler au niveau microsocial nous permettrait de comprendre plus en profondeur le phénomène étudié. Par ailleurs, la structure de la pratique telle que définie par le cadre d'analyse de Schatzki (1996) ne semble pertinente que pour trois familles (Bio, Nature et Ecolo). Mais les sept autres familles de notre échantillon n'ont pas des pratiques de tri qui répondent conceptuellement au cadre d'analyse choisi et pourtant toutes performent la pratique. Nous posons ici la question de la pertinence du cadre d'analyse choisi. Existe-t-il d'autres éléments à la pratique sociale familiale du tri des déchets ?

Devant la difficulté de répondre à notre problématique, nous allons chercher dans le niveau microsocial des pistes pour comprendre l'absence d'homogénéité au niveau macrosocial. Le chapitre suivant a pour objectif de mettre en évidence la structure de la pratique du tri des déchets au cœur des familles.

Chapitre 7. Quelle structure de la pratique du tri des déchets ?

La structure de la pratique à l'échelle macrosociale dans la conception théorique de Schatzki (1996) ne permet pas de rendre compte de la pratique du tri des déchets dans les familles. Les comportements sont trop différents d'une famille à l'autre, ne permettant pas de conclure à l'existence d'une tendance commune et de comportements socialement partagés. L'objectif de ce chapitre est de mettre en évidence la structure de la pratique familiale du tri. Notre point de départ est la structure de Schatzki (1996), organisée autour des éléments des règles (savoirs), compréhensions générales (savoir-faire) et structure téléoaffective (engagements). Nous discutons chacun de ces trois éléments et les confrontons avec les données du terrain. L'analyse des données met en évidence trois éléments principaux :

- les faires, objets et engagements structurants la pratique du tri émergent dans les entretiens menés avec les parents mais également dans les observations menées aux domiciles familiaux comme éléments structurants de la pratique
- les mimes des enfants révèlent des décalages importants entre les faires réels et les faires appris à l'école
- les entretiens menés avec les parents soulignent des problématiques sous-jacentes entre familles et Pouvoirs Publics.

Une première section discute des compréhensions générales (savoir-faire) de la pratique. Alors que la pratique sociale envisage un savoir-faire, ce dernier ne répond pas entièrement aux objectifs de la pratique du tri. Même si certaines familles ont une connaissance des savoir-faire théoriques, elles ne les traduisent pas toujours en comportements réels, soulignant le décalage entre attitude et comportement (Kollmuss et Aygeman, 2002). Les Pouvoirs Publics sont par ailleurs en attente de résultats et d'efficacité. Le tri des déchets résulte d'un processus familial de séparation des déchets, qui sera « *jugé* » par les autorités publiques, au moment du ramassage des containers. Dans cette perspective, la dimension des faires se substitue à la dimension des savoir-faire. Les faires sous-tendent une notion d'efficacité pour répondre aux attentes des Pouvoirs Publics et nous relevons différentes stratégies familiales pour y faire face.

Une seconde section discute des règles (savoirs) de la pratique. Nos données mettent en évidence que ces règles sont concrétisées au travers d'objets évoluant dans un espace qui permettent de structurer la pratique.

Enfin, la troisième section discute de la structure téléoaffective de la pratique du tri des déchets. Nos résultats soulignent l'importance de l'engagement dans la pratique comme structurant la pratique et mettent à jour des problématiques potentielles dans les rapports entre familles et Pouvoirs Publics.

Section 1. Les faires de la pratique

Nous avons porté un intérêt dans le chapitre précédent à la performance de la pratique, dans la lignée conceptuelle de la pratique sociale (Schatzki, 1996). Sur le plan managérial, les Pouvoirs Publics imposent la pratique du tri et sont dans l'attente d'une performance familiale qui soit efficace. Il ne s'agit donc pas seulement de « *bien vouloir faire* » le tri, mais de le faire et qui plus est, de le faire selon les attentes des Pouvoirs Publics. Cette efficacité dans le résultat fait référence à une pratique « *idéale* », au sens du « *one best way* » (le résultat attendu par les Pouvoirs Publics est présenté en annexe 2). Il s'agit bien d'efficacité, puisque dans sa vision économique, l'efficacité réfère à la capacité d'une personne, d'un groupe à réaliser des objectifs fixés (Milgrom et Roberts, 1997). Ainsi, l'efficacité de la famille à « faire » la pratique est sa conformité aux normes des autorités publiques.

Un premier point analyse l'efficacité de la performance des familles. Deux groupes sont mis en évidence selon leur degré de faire : le premier qui répond aux attentes des Pouvoirs Publics et le second qui n'y répond pas.

Un second point met en évidence les différentes stratégies familiales conduisant aux faires de la pratique. Le rôle de l'enfant sera plus particulièrement discuté dans des logiques d'autonomie au sein de la famille. Nous concluons sur le caractère familial du tri des déchets.

1. Quelle efficacité des faires des familles ?

Pour analyser l'efficacité du tri, il faut d'une part connaître le résultat attendu et disposer d'autre part de diverses sources d'informations sur les résultats obtenus. Le résultat attendu est présenté en annexe 2. Pour analyser le résultat obtenu par les familles, (1) nous nous sommes appuyés sur les observations menées aux domiciles, en portant un intérêt à la nature des déchets dans les différentes poubelles. (2) Nous avons par ailleurs confrontés les discours et les observations. (3) Les mimes des enfants ont permis de révéler les décalages potentiels entre la pratique à la maison et la pratique apprise à l'école. Le tableau 15 présente l'analyse de la performance des faires du tri des déchets dans les 10 familles.

De cette analyse, deux groupes se distinguent : les familles qui performent le tri selon les attentes des Pouvoirs Publics et les autres.

	observation: les déchets sont-ils bien triés?	répartition des tâches		mime des enfants			efficacité de la pratique
famille		**Mère En charge de**	**Père En charge de**	**pratique familiale**	**pratique apprise à l'école**	**décalage entre les 2 pratiques ?**	
Utopie	non	déchets dans la maison	déchets en dehors de la maison	oui	oui	oui	non
HLM	oui	déchets dans l'appartement	sort les poubelles	oui	non		oui
Bio	oui	déchets dans la maison + compost	déchets dans la maison + compost	oui	oui	non	oui
Bohème	non	déchets dans la maison	X	oui	oui	oui	non
Bulle	non	déchets dans la maison	déchets en dehors de la maison	oui	oui	oui	non
Nickel	non	déchets dans la maison	déchets en dehors de la maison	oui	non		non
Rationnelle	oui	déchets dans la maison	déchets dans la maison + compost	oui	oui	non	oui
Rejet	oui	déchets dans l'appartement + extérieur	absent	oui	oui	non	oui
Nature	oui	déchets dans la maison + extérieur	déchets dans la maison + extérieur	oui	oui	non	oui
Ecolo	oui	déchets dans la maison + extérieur	absent	oui	oui	non	oui

Tableau 15. Analyse des faires du tri des déchets

1.1. Une performance superficielle pour quatre familles

Dans les familles Utopie, Bohème, Bulle et Nickel, même si le tri des déchets est considéré comme une pratique routinière, sa performance n'est pas efficace, selon les attentes des Pouvoirs Publics (figure 29) : les différents types de déchets sont mélangés dans les poubelles et/ou containers.

Figure 29. Photographie de l'intérieur du container des déchets ménagers de la famille Bulle (gauche) et de la poubelle de cuisine de la famille Bohème (droite)

Le qualificatif superficiel est ici justifié par l'engagement faible de ces familles dans le tri. Elles réalisent un tri « grossier » et incomplet, mais celui-ci n'est pas performé en profondeur et ne correspond pas aux attentes des Pouvoirs Publics.

Et pourtant, les familles expriment leur intention de trier dans les discours. Certaines familles ont le sentiment de « *bien faire* », à l'instar de la famille Utopie :

> *« Et le tri, vous avez l'impression de bien le faire à la maison ?*
> Ouais, ouais, ouais, on le fait bien. On fait bien, on met jamais de carton dans la poubelle de la cuisine, ah oui, oui, on fait bien. Vraiment. Ah non, on met jamais un carton dans la poubelle. Ah non » (père Utopie).

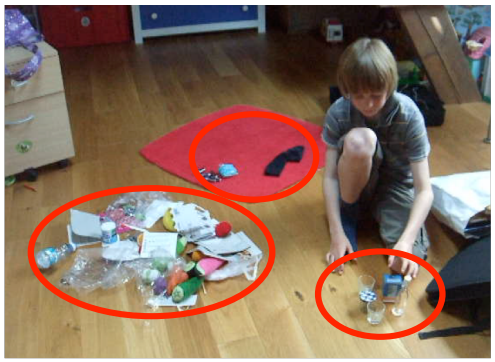
D'autres sont conscientes des décalages entre leurs intentions et leurs comportements réels.

> « C'est-à-dire que ben, tout ce qui est déchets, on va les trier. Euh, pas les jeter par terre » (père Bulle).
> « Mis à part le tri où je le fais dans les grandes, dans les grandes lignes, enfin bon après euh, voilà, moi je trie par rapport à ce qu'on me demande de trier. Par rapport à mes déchets, mes poubelles » (mère Bulle).

Et pourtant, son discours est en décalage avec les observations menées : le père Bulle a jeté des cartons dans la poubelle des déchets ménagers de la cuisine au lieu de les jeter dans le container des déchets recyclables. Par ailleurs, le discours de la mère traduit un niveau d'engagement dans le comportement du tri réduit au strict minimum, se traduisant par un faire de la pratique que l'on pourrait qualifier ici de superficiel.

Alors que la famille Bulle n'a pas pris conscience des décalages entre ses intentions de tri et ses comportements réels, d'autres familles ont conscience de performer un tri superficiel : la mère Bohème exprime « dans l'idée, c'est vrai que je suis pour », ce qui dénote ici son intention de faire le tri. Or, dans les faits, elle se caractérise elle-même comme n'étant pas du tout « *régulière* » ou « *maniaque* » et exprime dans son discours des mélanges de déchets dans les poubelles. L'absence d'engagement dans la pratique conduit à une performance superficielle. En conséquence, le comportement n'est pas efficace et ne correspond pas aux attentes des Pouvoirs Publics.

Les mimes réalisés par les enfants de toutes ces familles soulignent également ces décalages. Les enfants savent mimer les comportements familiaux, qui ne correspondent pas aux comportements attendus (appris à l'école). Le mime du garçon Utopie (10 ans) est certainement celui qui illustre le mieux de tels décalages :



Extrait du mime du tri tel que réalisé à la maison (garçon Utopie, 10 ans)

Il fait trois tas (il reproduit ce qu'il fait à la maison) :

- *le verre*
- *les piles, la boite avec le médicament dedans et la chaussette*
- *le reste (plastiques, papiers, déchets ménagers)*

Extrait du mime du tri tel qu'appris à l'école (garçon Utopie, 10 ans)

A la fin du mime, les déchets sont organisés différemment:

- *un plastique avec les déchets ménagers qui va dans le container marron*
- *un tas avec le carton et le papier qui vont dans le container bleu*
- *un tas avec le verre*
- *un tas avec les bouteilles et plastiques qui vont dans le container jaune.*

Ce décalage entre intention de trier et comportements réels existe donc pour le comportement du tri, venant confirmer l'existence de ce phénomène déjà connu en consommation environnementale (Young *et al.*, 2010). Et pourtant, les quatre familles expriment globalement des niveaux de savoir-faire importants, c'est-à-dire qu'elles ont une compréhension générale de la manière de performer et mettre en œuvre le tri. Ce n'est donc pas parce que les familles ont des savoir-faire théoriques et des connaissances relatives au tri des déchets qu'elles adoptent les comportements souhaités en conséquence (Kollmuss et Aygeman, 2002). Cela nuance les contributions de Vining et Ebreo (1990) et Ebreo, Hershey et Vining (1999) qui montrent un effet de la variable connaissance sur le comportement de tri. Or, le niveau de connaissances n'est pas suffisant pour rendre compte du comportement de tri. En d'autres termes, même si à l'échelle de la famille, des niveaux cumulés de savoir-faire importants sont exprimés, les familles ne performent pas nécessairement efficacement le tri. La dimension du savoir-faire n'apporte donc que peu dans la réflexion théorique, confirmant

l'intérêt porté aux faires de la pratique, c'est-à-dire aux comportements réels et non aux savoir-faire.

Mais une question demeure : pourquoi les comportements de ces familles sont superficiels alors même qu'un savoir-faire et une intention existent d'une part et que les enfants savent mimer les pratiques de tri idéales d'autre part ? Deux éléments sont avancés : (1) les quatre familles présentent un engagement faible à nul dans le tri des déchets et (2) le tri semble relever d'une répartition des rôles dans la famille.

Premièrement, nous avons montré que les quatre familles expriment un engagement faible à nul dans le comportement du tri des déchets. Les familles performent « *par rapport à ce qu'on leur demande* » et ne prennent aucune initiative pour faire le tri :

> « La seule chose, c'est que comme je me suis jamais vraiment retrouvée confrontée ou impliquée dans quelque chose par rapport à ce sujet là, finalement, euh, finalement, ça me concerne pas plus que ça […]. Ben je sais pas ce qu'il y a. Ben je te dis, je me sens pas forcément, je sais pas ce que je pourrais faire de plus. Bon si, je sais que je pourrais trier mes, mes comment, mes épluchures etc. Mais, j'ai pas forcément envie de me retrouver avec ça dans mon jardin quoi. Enfin tu vois quoi ! Je sais qu'y en a qui utilisent tout ça » (mère Bulle).

On ne retrouve pas d'engagement environnemental dans ces familles, ne contribuant pas à un faire facilité du tri des déchets.

Deuxièmement, le tri semble relever d'une répartition des tâches au sein de la famille. Nous sommes confrontés à des familles qui ont globalement des niveaux cumulés de savoirs et savoir-faire qui sont importants : c'est par exemple le cas de la famille Nickel. Le père exprime des savoirs et savoir-faire relatifs à la pratique. Le père est considéré comme compétent (Shove, Pantzar et Watson, 2012), nous aurions pu envisager une performance efficace du tri dans cette famille *via* le père. Or il n'en est rien. Aux côtés d'un engagement faible pour le tri, le père n'en performe pas les gestes. C'est sa femme qui est en charge des déchets à la maison. Ce n'est donc pas parce qu'un membre de la famille dispose du savoir-faire de la pratique que le tri sera efficacement performé. Cela suggère de porter intérêt à la répartition des tâches au sein de la famille.

Avant d'aborder les stratégies familiales à l'œuvre pour performer le tri, nous abordons le cas des six familles qui répondent aux attentes des Pouvoirs Publics.

2. Une performance efficace pour six familles

Dans ces familles, d'après les observations menées et les mimes des enfants, le tri est performé en accord avec les attentes des Pouvoirs Publics (figure 30). Les mimes des enfants sont cohérents entre le mime du tri appris à l'école et le mime du tri tel que performé à la maison.

Figure 30. Photographies de la poubelle de cuisine de la famille Nature

On retrouve un tri conforme aux attentes : un bac pour les déchets recyclables (bouteilles et emballages), un espace pour les déchets non recyclables et un espace pour le verre (en bas de la poubelle). Au-dessus de la poubelle, il y a un espace de stockage pour les papiers et les journaux qui seront ensuite déposés dans le container bleu situé au garage.

Par rapport aux quatre familles performant un tri superficiel, quels sont les éléments qui conduisent ces six familles à un tri répondant aux attentes des Pouvoirs Publics ?

Tout d'abord, on relève parmi certaines de ces familles un engagement, qui dépasse le seul comportement du tri. Le tableau 16 illustre la nature de l'engagement de ces familles par leurs pratiques quotidiennes.

Familles	Illustration de l'engagement
Bio	- tri des déchets - compost - consommation de produits bios (alimentaires et non alimentaires) - consommer moins (éviter les emballages individuels ; consommation raisonnée de l'énergie) - achat local - utilisation du vélo et pratique de covoiturage

HLM	- tri des déchets - récupération bouchons de bouteilles - éviter l'utilisation de lingettes - récupération et réutilisation d'objets
Nature	- tri des déchets - covoiturage - construction d'une maison basse consommation (géothermie, panneaux solaires, puits canadien) - consommation de produits bios - achat local - économies d'énergie (sphère privée et professionnelle) - développement d'une gamme bio d'aromates (sphère professionnelle)
Rationnelle	- tri des déchets - compost - consommation locale (bois local, produits locaux) - consommation bio - utilisation du vélo - économies d'énergie (isolation maison)
Rejet	- tri des déchets - actions dans la sphère professionnelle (étiquettes environnementales)
Ecolo	- tri des déchets - récupération d'objets - don de vêtements et d'objets - achat d'occasion - compost et conservation du surplus d'eau (dans son ancien habitat) pour arroser les plantes - économie d'énergie (réutilisation de l'eau du bain pour toute la famille) - éviter la surconsommation et réutilisation des emballages - respect de la propreté de l'espace public - utilisation de produits nettoyants naturels et respectueux de l'environnement - utilisation des transports en commun

Tableau 16. Illustration de l'engagement des familles par leurs pratiques quotidiennes

Par exemple, la famille Bio consomme quasi exclusivement des produits bios. La famille Nature, au-delà de ses pratiques de tri, fait construire une maison répondant aux normes de basse consommation. La famille Ecolo est sur un discours écologique engagé :

> « Le dépotoir[34], c'est pas un endroit de recyclage, c'est incinéré, donc en fait, c'est aucune notion de réutiliser ou passer des choses à d'autres personnes. Donc c'est un énorme gaspillage. Donc déjà ça, mais, sensibiliser les gens qui n'ont pas franchement besoin d'avoir du neuf à chaque fois et puis y'a à mettre en place des systèmes qui permettent de trouver ou de déposer des objets dont d'autres personnes n'en veulent plus. Y'a pas ça, y'a rien. Et comme y'a pas ça, ben, ça

[34] Comprendre ici la déchèterie

apporte un aspect négatif. […] C'est lamentable, c'est y'a des poubelles, mais y'a aucune notion de faire autour » (mère Ecolo).

Cet engagement environnemental se traduit par une certaine « *façon de vivre*[35] » pour la famille Ecolo : récupérer l'eau froide du bain ou de la douche dans un seau pour arroser les plantes avant que l'eau ne soit à température pour se laver ; réalisation d'un compost, réutilisation, récupération…
Cet engagement environnemental, même s'il contribue à une performance efficace du comportement de tri, n'explique pourtant pas la performance des familles HLM, Rationnelle et Rejet, ces dernières n'exprimant pas d'engagement environnemental particulier. Pour les familles HLM et Rejet, il est possible d'avancer que toutes deux vivant en appartement, elles reproduisent le schéma de tri du local à poubelles de l'immeuble en vue de faciliter la gestion des déchets. Par contre, cela n'explique pas la performance de la famille Rationnelle, qui se considère comme « *écolo-sceptique* » et qui pourtant adopte des pratiques environnementales. Nous abordons plus profondément cette notion d'engagement dans la section 3 de ce chapitre et ouvrirons cette notion, qui n'est pas uniquement limitée à sa forme environnementale, mais qui peut revêtir diverses formes.

Ensuite, on note dans ces 6 familles des objets consacrés spécifiquement à la pratique du tri, objets qui viennent s'ajouter aux containers de tri imposés, ce qui n'est pas le cas dans les 4 familles pratiquant un tri superficiel. Ce point sur les objets est détaillé en section 2 de ce chapitre.

Enfin, nous avons souligné dans le chapitre précédent que la performance du tri était réalisée par les parents ; les enfants n'étant que peu spontanés dans leurs comportements relatifs au tri. Nous avons fait par ailleurs mention de la famille Nickel, où la mère est en charge des déchets au sein de la sphère privée. Mais les pères ont également un rôle à jouer. Ce point sur la répartition des tâches est abordé ci-après.

3. Les stratégies familiales liées à la performance du tri

La pratique du tri des déchets est portée par la famille et les Pouvoirs Publics s'adressent au ménage (Panafit, 2002). Nous avons suggéré précédemment de porter intérêt à la répartition

[35] Cette « façon de vivre » n'était pas encore en place lors de nos séances d'observations. En effet, la famille avait déménagé quelques jours auparavant et nous avons basé notre interprétation de son engagement environnemental sur des actions menées dans son précédent habitat, sur base des discours.

des tâches dans la famille. Tout groupe social est organisé : la spécialisation est un mode d'organisation, de coordination possible (Foudriat, 2007). En sciences de gestion, la répartition des rôles dans la famille a essentiellement été abordée dans la littérature relative à l'achat familial (Davis et Rigaux, 1974), avec des rôles maritaux définis selon les contextes de consommation. Nous posons la question de cette répartition des rôles dans le contexte du tri : si elle existe, comment s'exprime-t-elle ? Est ce que les degrés des faires de la pratique du tri sont par ailleurs liés à l'une ou l'autre des formes de répartition des rôles ? Par ailleurs, quel rôle joue l'enfant dans cette répartition ? Nous proposons de commencer par la population enfantine et mettons en évidence sa faible participation dans le tri des déchets.

3.1. Des enfants téléguidés par leurs parents dans les faires

Compétents, engagés, et pourtant… peu de liberté est laissée à l'enfant pour faire le tri ou simplement s'exprimer sur ce sujet dans la famille, le tri n'étant que très peu abordé dans les conversations familiales.

Le mime du garçon Utopie présenté précédemment met en évidence que les enfants savent faire le tri et qu'ils ont conscience des décalages possibles entre les pratiques familiales et les pratiques attendues. Cependant, et c'est particulièrement souligné dans les familles pratiquant un tri superficiel, les enfants ne transmettent pas leurs connaissances théoriques et pratiques à leurs parents, au travers du phénomène de socialisation inversée (Gollety, 1997, 1999 ; Ekström, 2007).

L'enfant âgé de 7 à 11 ans se situe dans le stade de développement analytique (Roedder-John, 2001) et dispose de capacités d'analyses croissantes pour aborder la réalité : sa perspective du marché est plus complexe et dépasse les motivations et les sentiments personnels. Comme le souligne Roedder-John (2001), les enfants sont plus adaptables et mettent à l'œuvre des stratégies d'influence au sein de la famille. Ces stratégies ne sont pas observées dans le contexte de consommation de gestion des déchets. Les enfants restent subordonnés à leurs parents et font ce qui leur est demandé.

Ce résultat relatif à l'absence de socialisation inversée dans les familles est pour le moins surprenant et pose un certain nombre de questions quant à la dynamique familiale et la place de l'enfant dans la famille. La littérature relative à l'influence de l'enfant dans la famille et plus largement l'enfant consommateur s'est développée à partir des années 1960 autour de quelques travaux fondateurs (Berey et Pollay, 1968 ; Ward et Wackman, 1972 ; Brée, 1993). Elle étudie les variables liées à l'enfant qui influencent les comportements d'achat de la

famille et par-là une forme de prise de pouvoir de l'enfant dans la famille. Le contexte environnemental n'y a pas échappé, bien que ce courant de recherche n'aborde pas les stratégies d'influence des enfants et demeure centré sur des travaux relatifs à la communication et la division des tâches au sein du couple parental (Grønhøj, 2006 ; Grønhøj et Ölander, 2007). Considérant l'enfant comme consommateur et responsable d'une part et éduqué aux problématiques environnementales d'autre part, Larsson, Andersson et Osbeck (2010) supposent leur capacité à influencer leurs parents et plus largement la famille dans ses comportements écologiques. La conception de la famille dans les sociétés modernes (Segalen et Martial, 2013) supporte de telles suppositions. Les enfants disposent d'un pouvoir économique et d'une autonomie croissante dans la famille (Brée, 2007), leur conférant un pouvoir de négociation et une influence potentiellement importants dans les prises de décision familiales. Et plus les enfants grandissent, plus leur influence est croissante, ce qui est confirmé par la recherche de Gentina et Muratore[36] (2012) sur la population adolescente. Mais l'influence de l'enfant au stade analytique n'a pas été démontrée empiriquement (Easterling, Miller et Weinberger, 1995).

Nos résultats suggèrent non seulement que l'enfant ne participe pas à la gestion familiale des déchets, mais n'influence pas non plus les comportements familiaux, malgré des connaissances et un engagement évident dans ces problématiques. Les parents conservent une influence forte dans la famille et les mères sont au cœur des récits des enfants :

> « D'ailleurs, c'est nos petits esclaves. « Va mettre ça dans la poubelle jaune » « Va mettre ça dans la poubelle bleue ». Ouais, ouais, et ils le font » (mère Bio).

La mère Bio contrôle les gestes des enfants, comme elle contrôle l'ensemble de la famille.

Les enfants expriment également dans leurs récits une forme de passivité dans leurs comportements liés au tri, ces derniers étant téléguidés par les parents :

> « Juste des fois maman, elle me dit « ça tu mets dans la poubelle jaune ou rouge ou bleue ». Ou sinon, des fois, je sais ». Mais, je le fais pas très, je le fais pas trop à la maison. Je le fais des fois quand je suis dans la cuisine avec maman ou quand elle demande » (fille Bulle, 8 ans).

Les parents sont mis en avant dans les récits des enfants comme étant les principaux acteurs de la performance familiale du tri. Plus particulièrement, la mère semble y occuper un rôle

[36] La recherche de Gentina et Muratore (2012) est basée sur les discours des adolescents, et non sur leurs comportements réels, pouvant induire des biais liés au déclaratif dans les résultats obtenus.

prépondérant ; le père s'illustrant par son absence dans les récits des enfants. Tous les enfants font mention de leur mère comme un modèle ou un référent des pratiques familiales de tri.

Une logique de transmission s'effectue donc de la mère vers l'enfant, par le biais de la socialisation. L'enfant évolue dans un milieu social et familial qui lui assure sa socialisation. Il lui est transmis les ressources qui déterminent fortement son destin social sous la forme d'habitus et des capitaux (Bourdieu, 1979a). Même si l'enfant sait faire le tri et en a compris les enjeux, il mime naturellement le tri tel qu'il est performé dans la sphère familiale et non celui appris à l'école.

Et pourtant, même si la mère est identifiée comme référent dans la pratique des déchets familiale, tous les enfants (sauf HLM et Nickel) citent l'école comme agent de socialisation :

> « Ben c'est parce que à l'école une fois, y'a un monsieur qui est venu, il connaissait tout sur les poubelles, il nous a interrogés pour demander « est ce que vous savez où il faut mettre les déchets et tout » ? Donc y'avait des yaourts, et tout. Y'avait pas de piles » (Garçon Bio, 8 ans).

> *« Et qui t'a montré comment faire le tri des déchets ?*
> A l'école. Y'a généralement une dame qui fait le tri sélectif et qui nous apprend comment on trie tous les déchets, dans quelle poubelle ils vont et elle nous apprend à faire du papier avec du papier journal, de l'eau je crois, je sais plus trop comment on fait, mais, elle nous apprend à faire du carton en fait. A recycler le carton.
> *D'accord, et ça c'était en quelle classe, tu te souviens ?*
> Euh, toutes les années en général. Je crois que j'en ai fait en CP, CE1, déjà j'en ai fait l'année dernière en CE2. Donc voilà, c'est à l'école en fait » (fille Bulle, 10 ans).

Est-ce qu'il est dès lors possible de compter sur l'enfant comme vecteur de bonnes pratiques de tri au sein de la famille ? La famille est clairement mise en exergue comme agent de socialisation primant sur l'école. Et les comportements de demain de ces enfants suivront en conséquence ce qui a été appris à la maison ; l'école échouant comme étant un lieu d'égalité entre les enfants et promouvant des comportements écologiques. Ce résultat questionne l'efficacité des programmes scolaires dédiés à l'éducation environnementale et pose la question de l'école comme agent de socialisation pertinent sur ces problématiques. En ce sens, on peut comprendre le tri des déchets comme un comportement associé à une forme de déterminisme social.

Nous tournons notre attention au couple parental et mettons en évidence ci-après plusieurs modèles de répartition des tâches liées au tri des déchets.

3.2. La répartition des tâches au sein du couple parental

Trois stratégies de répartition des tâches liées au tri ont été relevées dans nos données : (1) une répartition de type parsonienne, (2) une responsabilité portée par la mère et (3) une répartition plus équilibrée.

Un modèle parsonien en conflit

Dans les familles Utopie, HLM, Bulle, Bohème et Nickel, on relève une répartition traditionnelle des tâches, avec une dichotomie assez marquée entre la sphère privée et la sphère publique (Parsons, 1966). La mère est identifiée comme responsable des déchets au sein de l'habitat (sphère privée), alors que le père fait le lien avec la sphère publique, en portant les encombrants à la déchèterie ou en mettant les containers en extérieur les jours de ramassage.

Du point de vue de la mère Bulle, c'est elle qui est actrice des déchets dans la sphère privée :

> « Il [son mari] n'est pas beaucoup à la maison finalement, donc lui, il jette pas grand-chose quoi ! Enfin, si tu vois, tout à l'heure il a jeté, il a jeté les comment là, les emballages de capsules de Nespresso là, ben il les a mis dans la poubelle [de cuisine]. Lui, il fait pas, il fait moins attention ».
>
> « Ben les filles, pfft, je sais pas si ça, peut être que Luna serait plus, plus, plus, plus attentionnée, plus méticuleuse que Eva. Parce qu'Eva, euh, pfft. Mais, mais elles, elles jettent pas tout ça. Elles, elles vont jeter, si les bouteilles tout ça, elles savent que ça va dans la grosse poubelle jaune. Ça, c'est systématique quoi ! »
>
> « Oh, ben oui. Tout le temps, je fais que ça moi. Ah oui, oui, je vais dans mon garage pour déposer deux petits trucs, parce que je supporte pas que ça reste en vrac dans la cuisine. Donc oui, oui, je fais des allers retours, ça me gêne pas » (mère Bulle).

Du côté du père Bulle, il ne fera quasiment jamais mention de la sphère privée au cours de l'entretien mené, appuyant que ce territoire des déchets est investi par son épouse. Il détaille par contre longuement son engagement dans le développement durable dans la sphère professionnelle et aborde les réglementations et normes auxquelles il doit se soumettre. Les rares informations qu'il livrera sur la gestion des déchets familiale concernent des lieux extérieurs à la sphère privée :

> « Dans la famille, on a déjà, pour ce qui est des déchets, c'est des containers. Différentes couleurs. Et puis, y'a la déchetterie, donc on y va aussi, à notre échelle » (père Bulle).

Pour le père, la gestion des déchets familiale se résume à des containers de couleurs différentes et à la déchèterie.

On retrouve dans ces familles une répartition traditionnelle des tâches (Parsons, 1966 ; Bourdieu, 1979a ; Davis, 1976) avec une dichotomie dedans/ dehors ou sphère privée/ sphère publique marquée. Le père porte le rôle instrumental en permettant le lien entre sphère privée et sphère publique ; la mère est quant à elle dans un rôle expressif : les besognes ménagères lui sont confiées dans la sphère privée (Kaufmann, 1997).

Mais cette répartition des tâches est loin d'être assumée par les mères. La mère Bohème, au foyer, assume seule les déchets et le considère comme une contrainte, elle trouve ça clairement « *pénible* » au quotidien. Et toutes subissent cette répartition des tâches. Aucune n'exprime d'engagement environnemental et ne cherche à s'investir dans la pratique pour la rendre moins pénible. D'ailleurs, dans ces familles (sauf la famille HLM), le tri des déchets est performé de manière superficielle.

Une responsabilité portée et assumée par la mère

Dans 4 familles (Rejet, Ecolo, Bio et Nature), les tâches liées au tri ne sont portées que par la mère. Pour les familles Rejet et Ecolo, le père est absent du domicile familial, elles n'ont donc pas le choix et assument seules la gestion des déchets. Elles sont responsables par nécessité. Quant aux deux autres (Bio et Nature), elles assument et font le choix de s'investir dans les tâches liées au tri. Elles sont responsables par engagement.

Dans la famille Bio, la mère est responsable de la gestion des déchets et contrôle la performance de la pratique. Elle est en charge de mettre dans les poubelles quand elle prépare les repas et quand elle débarrasse les assiettes. Elle s'occupe du niveau cuisine. Les enfants n'ont que peu d'interaction avec les poubelles. C'est la mère qui donne des ordres (« *moi, je suis une donneuse d'ordres* ») et ce pour tous les membres de la famille (même son mari), et tous « *obéissent* ». C'est le mari qui sort les poubelles le matin en partant travailler et qui les rentre en rentrant du travail le soir. Quand il est en déplacement, c'est à la mère de s'en charger, mais elle oublie régulièrement. Le mari est également en charge de porter les déchets

encombrants à la déchèterie. On pourrait penser ici à une répartition des rôles dans la conception de Parsons, mais c'est à nuancer dans le sens où la mère occupe un rôle de leadership. La mère assume complètement son rôle de « *donneuse d'ordres* », et ce même envers son mari. Cette prise en main de la gestion des déchets est expliquée par la mère Bio qui est « *à la limite de la culpabilité quand on le fait pas* », soulignant son engagement dans les valeurs environnementales. Elle considère finalement que la pratique est « *organisée* », mais que c'est « *usant* ». La mère Bio est non seulement leader en matière de gestion des déchets familiale, mais exerce son leadership sur d'autres pratiques, comme les pratiques alimentaires :

> « On essaye, on a supprimé tous les bonbons à base de gomme, de gélatine de porc, de toutes ces choses là. Bon les enfants en souffrent un peu. Parce qu'ils voient bien autour d'eux quoi ! Mais c'est vrai qu'on s'est dit ben au moins à la maison soyons un peu cohérent et après, on n'impose pas, on n'est pas complètement fous furieux, on n'impose pas aux gens de faire pareil, mais c'est vrai qu'on convainc assez bien les gens autour de nous ».

Les parents Bio ont d'ailleurs réussi à convaincre la belle-famille de la mère de manger des produits bios :

> « Ben j'trouvais déjà qu'ils [les beaux-parents] mangeaient de la … de la vraie merde et que en plus ils emmenaient mes enfants de temps en temps en vacances, donc ça me plaisait pas. Ca me plaisait pas voilà qu'ils achètent pas du bon et tout et moi je trouve que c'est, d'essayer de les convaincre, euh, pour moi c'était important parce qu'ils pouvaient que gagner, tu vois, gagner en qualité, en saveur, euh […]. C'était ça, on a été surpris avec mon mari quand ils nous ont dit « voilà j'ai écumé au moins trois boulangeries pour savoir s'ils faisaient du pain à la farine de lin ». On a dit « ah bon, pour quoi vous cherchez ça »? et donc du coup on leur a dit, « ben à Sato, ils font des vracs de biscuits en lin, je vous en rapporterai. Si vous aimez ça, vous le dites et je vous en ramènerai pour votre consommation personnelle quoi » (mère Bio).

> « Ben mon mari en fait il est extrêmement rationnel donc si tu lui démontres par A+B. Lui, il a vu le film « demain nos enfants nous accuseront ». Terminé, le lendemain, c'était intégré, et voilà. Il est extrêmement rationnel, il tergiverse pas et là, c'est même lui qui va me rechercher de la doc, il me le forwarde sur internet. Et donc y'avait toute une liste d'aliments notamment préférés des enfants et tout et il a dit « bon voilà, ça c'est interdit » : bonbons Krema, le ketchup chais plus quoi, y'avait la moutarde Amora enfin. Et à partir de là, lui il est convaincu, terminé » (mère Bio).

La même organisation se retrouve dans la famille Nature. Ces mères exercent un contrôle maximal sur les membres de la famille, en leur donnant des ordres et attendent d'eux une forme de soumission (qui dépasse d'ailleurs largement le comportement du tri). Par exemple, la mère Nature a imposé des pratiques professionnelles à son époux, horticulteur :

> « C'est plutôt moi qui embête tout le monde avec ça [rires] ! Là, Laurent, ça faisait des mois que je l'embêtais pour faire une gamme de bio, d'aromatiques bio et à force de l'embêter, enfin, ça fait pas des mois, ça fait des années en fait. Il a fini par en sortir une, qui fait un carton, donc il est content. Mais ce qui oblige une mise en culture spécifique avec des produits spécifiques, qui sont bios eux-mêmes et qui demandent des parcelles spécifiques, donc ça a mis du temps à se mettre en place et maintenant, il est content et ravi d'en faire et puis voilà. Donc oui, à mon petit niveau, au niveau de sa production, parce que quand même, ça couvre la moitié de la France, euh, au niveau des besoins et de la production, euh oui, j'ai eu l'impression de faire un petit truc positif [rires] ! Et euh, mon beau-père c'est pareil en fait » (mère Nature).

La mère Ecolo va encore plus loin dans son rôle de leadership :

> « J'avais un peu, ma poubelle jaune était coincée dans le garage, donc j'avais, j'utilisais toujours la grande poubelle jaune de l'immeuble en face et du coup eux, ils ont rien dit, mais moi, je la sortais toujours le mercredi soir, pour que ce soit vidé, parce que eux, ils le faisaient jamais. Absolument jamais. Et donc ces gens là faisaient tout un immeuble, deux immeubles. Ils faisaient absolument rien, donc, euh, pfft, je sais pas comment.
> *Donc c'est vous qui faisiez pour l'immeuble d'en face ?*
> Ben dans un sens que moi je mettais mon sac de temps en temps, je trouvais que c'était, ben pas normal, mais bon puisque eux le faisaient pas et qu'ils l'auraient jamais fait, d'ailleurs depuis qu'on a déménagé, je sais pas comment ils font, mais bon, je me disais je vais le sortir puisque je m'en sers. Non, donc, c'est pas très, enfin, je pense que c'est parti d'un bon d'une bonne idée, mais c'est pas, c'est pas encore bien, bien instauré » (mère Ecolo).

La mère Ecolo, de part son engagement environnemental, instaure un système de tri strict chez elle, mais en plus prend en charge les déchets de ses voisins.

Ces mères (sauf la mère Rejet) portent un engagement environnemental fort et sont engagées et convaincues qu'un tri des déchets est bénéfique pour le bien-être collectif. Ce n'est pas le cas de la mère Rejet, qui présente un engagement faible dans la pratique et qui assume par nécessité ce rôle.

Dans ces deux modèles de répartition des tâches, la mère est identifiée comme étant leader des déchets. Elles sont considérées comme étant les Principales Responsables des Déchets (PRD) en analogie à la notion de Principale Responsable des Achats (Vandercammen, 2006). Elles occupent un rôle pivot dans la famille (Thompson, 1996). Nous rejoignons les conclusions de Meneses et Palacio (2005) qui avaient identifié la mère comme responsable des déchets à la maison : c'est elle qui influence, qui initie la démarche, qui prend les décisions au sein du couple. Les auteurs avaient par ailleurs souligné la dichotomie dehors/ dedans avec une prise en charge des déchets par le père dans la sphère publique. Ces résultats s'accordent avec la littérature sur le rôle prépondérant de la femme dans la sphère domestique eu égard les comportements environnementaux (Arcury, Scollay et Johnson, 1987 ; Schahn et Holzer, 1990 ; Davidson et Freudenburg, 1996 ; Oates et McDonald, 2006). Mais ce que ces recherches n'avaient pas mis en évidence est le caractère subi ou assumé de ce comportement en lien avec l'engagement environnemental. Nous montrons en effet que ce rôle n'est pas toujours bien assumé par la mère. Deux cas de figure sont observés : (1) la mère est responsable, mais ne porte pas un engagement environnemental fort. Dans ce cas, c'est sous contrainte et par obligation qu'elle se charge des déchets. Cette tâche est peu valorisante à ses yeux. L'efficacité de la performance du tri s'en retrouve affectée et le tri demeure superficiel (cas des familles Utopie, Bulle, Nickel et Bohème). Dans les familles Rejet et HLM, les mères sont responsables par nécessité et doivent se plier aux exigences communes de l'immeuble (Pierre, 2002), même si leur engagement dans la pratique demeure faible. Elles performent le tri efficacement. (2) La mère est responsable et porte un engagement environnemental fort. La tâche de gestion des déchets est valorisante pour ces mères qui s'investissent et prennent le leadership dans la famille (cas des familles Ecolo, Nature et Bio). L'efficacité de la performance du tri est également affectée, positivement : le résultat est conforme aux attentes des Pouvoirs Publics.

Une répartition des rôles équilibrée au sein du couple parental

On retrouve une répartition plutôt équilibrée des tâches liées aux déchets dans la famille Rationnelle. Ce sont les deux parents qui sont en charge des déchets, de manière égalitaire, selon les horaires de chacun[37]. Quand la mère travaille et est de garde, son mari prend le relais, sort les poubelles et gère les poubelles dans la cuisine. Idem pour aller porter le verre dans les containers de verre publics. Et vice versa : la mère prend le relais des déchets quand

[37] Les parents sont infirmiers en milieu hospitalier.

le mari travaille. Par contre, c'est le père qui reste en charge du jardin et du compost. On constate donc une dichotomie toujours présente entre intérieur/ extérieur (conception de Parsons, 1966), mais qui est à nuancer par la charge professionnelle de chacun des époux. Ils sont dans une activité professionnelle qui implique que chacun participe pour assurer le tri des déchets. Finalement, cette répartition des tâches est assumée et cela semble plutôt fonctionner dans l'harmonie, puisque les déchets sont triés. Dans cette famille, on s'éloigne de la conception familiale des rôles genrés et on se rapproche d'un rôle interchangeable entre les deux parents. Du fait de leur égalité professionnelle, les parents de la famille Rationnelle sont dans une conception égalitaire forte.

Conclusion : une performance familiale de la pratique ?

Les Pouvoirs Publics imposent une pratique et sont en attente de résultats efficaces de la part des familles. Ils communiquent essentiellement sur la manière de faire le tri et les familles ont toutes plus ou moins acquis des savoir-faire théoriques. Mais ces derniers ne se traduisent pas nécessairement en une efficacité de la performance du tri à l'échelle de la famille. Quatre familles ont un tri superficiel alors que six ont un tri efficace. L'injonction des Pouvoirs Publics représente donc partiellement un échec ; les familles n'atteignant pas toutes le résultat escompté. Nous avons mis en évidence que les enfants, disposant d'un engagement et de compétences environnementales, ne sont pas intégrés à la pratique familiale du tri des déchets. Ils restent subordonnés à leurs parents quant aux gestes à accomplir. Ils n'arrivent pas non plus à transmettre leurs connaissances par le biais du phénomène de socialisation inversée. La performance du tri suggère donc une répartition au niveau du couple. Or, sauf pour la famille Rationnelle, nous mettons en évidence la mère comme étant la Principale Responsable des Déchets. Ce rôle est soit subi, soit assumé. Pour les mères subissant la pratique, le tri ne représente pas une tâche valorisante à leurs yeux et elles s'y investissent pas ou peu. Elles n'arrivent pas à se détacher de l'injonction faite par les Pouvoirs Publics et de ses normes afférentes. De ce conflit naît une souffrance, une pénibilité. L'efficacité de la performance est affectée et le tri demeure superficiel. Par contre, pour les mères qui assument ce rôle et qui y voient une manière de s'exprimer et d'être valorisées au sein de la famille, elles conduiront la famille à une organisation efficace de la pratique. Elles s'approprient la pratique et dépassent son caractère imposé. Cette prise de pouvoir de la mère au sein de la famille suggère que les familles atteignent une forme d'autonomie vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics. Ce point sera approfondi dans le dernier chapitre des résultats.

Les résultats de cette première section interrogent quant au caractère familial de la pratique du tri. Tenant compte du rôle de leader de la mère, peut-on parler de pratique familiale ?
La mère occupe un rôle crucial dans la performance familiale du tri des déchets. Alors que nous nous attendions à un rôle joué par l'enfant via la socialisation inversée, nous avons montré qu'il n'était pas inclus dans le comportement familial de tri. Et pourtant, l'enfant est engagé et compétent. Les parents auraient alors l'opportunité de se baser sur son expertise dans le domaine pour atteindre des comportements efficaces. Mais les parents, et plus particulièrement les mères, occupent une « *position hiérarchique* » dans la famille en orchestrant la pratique du tri. La notion d'engagement afférente à la pratique sera approfondie dans la section 3 de ce chapitre et se traduit pour ces mères par un style de vie tourné vers l'environnement et l'écologie. Mais pour les autres familles, le caractère subi de la pratique reste un frein à une construction familiale du tri des déchets : les familles ne construisent pas dans l'action, cette dernière étant expérimentée comme peu valorisante.

Sur le plan théorique de la pratique sociale, nous mettons en évidence que ce ne sont pas tant les savoir-faire de la pratique, mais les faires qui structurent la pratique (figure 31). En effet, même si des niveaux de savoir-faire cumulés sont importants dans certaines familles (et notamment grâce aux enfants), le résultat de la performance n'est pas conforme aux attentes des Pouvoirs Publics.

Figure 31. Intégration de la dimension des faires dans la pratique sociale du tri des déchets

L'esprit même de la pratique sociale est de porter intérêt à sa performance (Schatzki, 1996). La dimension des faires est par ailleurs au cœur de cadres d'analyses de la pratique sociale (e.g. Magaudda, 2011 ; Arsel et Bean, 2013). Elle se conçoit comme des compétences et des activités corporelles que les agents de la pratique performent avec les objets (Shove, Pantzar et Watson, 2012). Mais compte-tenu du caractère imposé de la pratique, nous n'aurions pu

considérer dès le départ des familles compétentes et ayant fait le choix de s'engager dans la pratique, conduisant à des performances efficaces du tri. Au contraire, les stratégies familiales sont diverses et les engagements sont variés. L'injonction du tri s'est accompagnée de la livraison de containers dans les foyers. Mais nous avons vu apparaître, dans nos observations, d'autres objets dédiés au tri (poubelles supplémentaires, cagettes, seaux,…). Nous tournons notre attention sur le rôle de l'objet dans la structure de la pratique sociale ci-après. L'engagement dans la pratique fera l'objet de la section 3.

Section 2. Les objets et l'espace consacrés au tri

Cette section a pour objectif d'identifier les objets comme structurants de la pratique du tri des déchets. Toutes les familles ont été dotées d'un certain nombre d'objets imposés par les Pouvoirs Publics (i.e. les containers de tri). Certaines font le choix d'ajouter des objets dans la sphère privée. Ces objets concurrent à une efficacité de la pratique et permettent de la rendre moins compliquée et moins pénible au quotidien.

Ces objets évoluent dans une spatialité propre à la famille et ont des trajectoires différentes. Nous montrerons que l'espace affecté aux objets ne prédit pas nécessairement d'une performance de la pratique et qu'il n'existe pas un modèle d'organisation spatial unique pour atteindre une performance.

1. Des objets imposés

Le tri des déchets n'a pas toujours existé et s'est réellement mis en place lorsque les containers de tri ont été fournis par les Pouvoirs Publics, marquant une rupture dans les habitudes de consommation familiales[38]. Les familles se sont réappropriées un nouveau mode de fonctionnement autour de la gestion des déchets. Quand la question leur est posée : « *depuis quand triez-vous vos déchets ?* », chacun réfléchit plus ou moins longuement et donne invariablement la même réponse : « quand les containers nous ont été donnés ». En dehors des aspects de normativité que cela induit, une notion de temps n'est pas vraiment explicitement donnée et il s'agit d'approfondir pour avoir une réponse plus ou moins précise :

> « Les enfants étaient nés. C'est après qu'ils soient nés, je pense. Parce que d'après mes souvenirs, d'ailleurs quand on habitait même à la maison précédente, y'avait pas deux types de poubelles, on n'en avait qu'une seule. Donc, je pense que ça fait six ou sept ans, pas plus. A mon avis » (père Nickel).

> « Ben avant, on n'avait pas de possibilité, y'avait pas, j'prends l'exemple quand on habitait avant en Moselle, euh, y'avait pas de déchetterie et y'avait pas de poubelles donc euh, pprrrt ! On mettait tout dedans et voilà, on mettait tout. On mettait tout dans la poubelle » (père Utopie).

Il existe donc un avant et un après dans la pratique. L'avant correspond au temps où les containers et les structures de type déchèterie étaient inexistants selon eux. L'après fait, quant à lui, référence au moment où les containers ont été fournis. L'objet « *container* » semble revêtir de l'importance dans la mise en place de la pratique au sein des familles. Les

[38] Les containers de tri ont été fournis à la population rémoise en 2002.

recherches liées aux objets de la pratique du tri sont majoritairement axées sur le déchet en tant qu'objet lui-même (e.g. de Coverly *et al.*, 2008 ; Guillard et Roux, 2014). Un nombre très limité de recherches portent sur l'objet container ou sur l'objet poubelle en tant que tel. Chappells et Shove (1999) montrent, dans une perspective historique, que le changement technologique appliqué aux containers de tri permet un changement des significations des déchets et induit des relations nouvelles aux déchets. C'est le cas des familles dans la présente recherche : leurs relations aux déchets sont changées de par l'introduction des containers de tri. Et cette introduction illustre le caractère imposé et devenu obligatoire du tri des déchets. Quand il est demandé au père Utopie s'il a toujours trié ses déchets, il précise que « *Non. Ben depuis que c'est obligatoire, depuis qu'on a des poubelles pour trier, oui. Avant non* ». L'arrivée des containers est donc intrinsèquement liée à une performance de la pratique. Nous avons souligné dans le chapitre précédent le caractère obligatoire du tri. Cette obligation prend deux formes à l'échelle des familles : obligation dans les objets à utiliser (i.e. les containers de tri), mais également obligation dans la manière de trier. En effet, sur chacun des containers est collée une affiche précisant ce qui doit y être jeté ou non (figure 32).

Figure 32. Photographie du couvercle du container jaune (déchets recyclables)

Les objets containers sont des objets imposés et remplissent plusieurs fonctions.
Ils permettent de rendre concrète la pratique du tri. Plus précisément, les objets permettent de rendre concrètes les règles sous-jacentes au tri des déchets. Ils véhiculent et concrétisent les règles de la pratique : par exemple, dans le container jaune (déchets recyclables) sont autorisés les bouteilles en plastique, les emballages cartons et métalliques.
Les containers de tri occupent par ailleurs une place centrale dans l'accomplissement des gestes de la pratique et ce sont eux qui sont ramassés toutes les semaines par les autorités

locales. Ils permettent de faire le lien entre la sphère privée et publique. Ces containers sont pour toutes les familles situés en extérieur de l'habitat : dans le jardin, dans le garage ou encore dans le local à poubelles pour les familles habitant en appartement et marquent ainsi une rupture entre la sphère privée et la sphère publique. Le container, objet imposé, permet donc de contribuer au processus de publicisation des déchets (Pierre, 2002).

2. Des objets ajoutés

Aux côtés des objets imposés, d'autres objets sont mis en avant par les familles ; nous les nommons les objets ajoutés. A la différence des objets imposés, ils sont exclusifs à la sphère privée. Sans grande surprise, nous retrouvons dans toutes les familles une poubelle dans la cuisine (bien souvent sous l'évier) qui accueille les déchets non recyclables. Mais certaines familles ont ajoutés d'autres objets. Ces objets ajoutés sont variés : un seau en plastique, un bac en plastique, une cagette en bois, un sac en papier…

La famille Nature possède par exemple une poubelle 3 en 1 dans sa cuisine, en plus des containers de tri dans le garage (figure 33).

Figure 33. Photographie de la poubelle de cuisine (gauche) et des containers de tri de la famille Nature (droite)

La famille Rationnelle a mis en place une bannette en dessous de son évier de cuisine pour trier les papiers et dispose d'un espace de stockage pour le verre (figure 34). Elle a ajouté également un seau pour récupérer les épluchures destinées au compost. Ce seau a une place particulière et se situe en extérieur, sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Cela constitue une

limite entre le dedans et le dehors, mais le seau fait résolument partie de la sphère privée, puisqu'il a une place dans le jardin.

Figure 34. Objets ajoutés de la famille Rationnelle

Sept familles ont ajouté des objets (en plus d'une poubelle de cuisine) aux côtés des objets imposés. Ces objets ajoutés permettent de réorganiser un système approprié pour le tri pour 6 d'entre-elles : Bio, HLM, Nature, Rationnelle, Ecolo et Rejet.

Le degré d'originalité et le rôle de ces objets varient selon les familles. Pour les familles HLM et Rejet, les objets ajoutés ont pour rôle de répondre à l'organisation déjà en place dans le local à poubelle de leur immeuble. Ces deux familles reproduisent l'organisation du local à poubelles au sein de leur appartement. Par exemple, la famille Rejet a créé un objet cagette plastique pour entreposer les déchets recyclables avant de les jeter dans les containers jaunes (déchets recyclables) du local à poubelles (figure 35).

Figure 35. Photographies de la cagette créée pour récupérer les déchets recyclables (gauche) et des containers des déchets recyclables du local à poubelle de la famille Rejet (droite)

Il existe une correspondance pour ces deux familles entre l'organisation et les objets ajoutés au sein de l'habitat pour répondre au schéma du tri imposé dans le local à poubelles.

Au contraire, pour quatre autres familles ayant ajouté des objets (Bio, Nature, Rationnelle et Ecolo), ces derniers n'ont pas pour fonction de répondre aux exigences d'un schéma collectif. Ils semblent plutôt traduire un engagement de la famille dans la pratique :

> « Euh, quand on était dans, à l'OPAC, là, c'était tout, c'était une seule poubelle. Y'avait pas de tri. T'avais des grosses poubelles, t'avais encore nous, on avait pas, mais t'avais encore le vide poubelle là, tu sais y'avait une grosse colonne, ça arrivait directement dans les poubelles. Mais à cette époque là, y'avait pas de tri. Mais dès que le tri a été fait, nous on y a tout de suite, enfin, ça nous a paru normal » (mère Bio).

> « Le tri de mes déchets ? Ben c'est pas très compliqué je dirai. Le verre dans la poubelle à verre. En fait, j'ai une poubelle spéciale, tu n'as peut être pas remarqué dans la cuisine. Une poubelle, je suis très fière de l'avoir achetée y'a au moins dix ans chez Baos, à l'époque, c'était Baos, des Allemands qui étaient portés déjà là-dessus, parce qu'ils sont bien en avance par rapport à nous. Et c'est une poubelle qui est très pratique, qui se met dans une cuisine. Donc en dessous, tu as le verre, donc une fois que c'est plein, hop, benne à verre. Côté gauche tu as les plastiques, donc quand c'est plein, zou, ça part à la poubelle plastique, qui est ici d'ailleurs et poubelle droite, poubelle alimentaire. Donc c'est pratique en fait. Les papiers, ils sont triés également, ils sont mis dans le petit container prévu à cet effet et puis voilà » (mère Nature).

En conséquence de cet engagement dans le tri, pratique qui semble « *normale* » pour les familles, des objets sont ajoutés. Ces objets ajoutés permettent de rendre moins « *compliquée* » et moins « *pénible* » la pratique du tri. Le point relatif à l'engagement dans la pratique sera approfondi dans la section 3 de ce chapitre.
Pour ces six familles (Bio, HLM, Nature, Rationnelle, Rejet et Ecolo) ayant ajouté des objets, ces derniers permettent de faciliter le tri tel qu'attendu par les Pouvoirs Publics en réorganisant leur espace de vie privé pour répondre aux enjeux du tri. Ces familles répondent aux attentes des Pouvoirs Publics.

La dernière famille ayant ajouté un objet est la famille Bohème. Mais cet ajout ne répond ni à une volonté de reproduire un système de tri collectif, ni à une traduction d'un engagement particulier dans la pratique :

« Alors, recyclage, …, ben écoute, ouais, on a notre poubelle de tri, là, et poubelle normale, et je suis pas du tout maniaque [rires], euh, ça m'arrive d'y balancer du verre. Tu vois, les petites, genre une petite bouteille de jus d'orange, ça je me vois bien la balancer en me disant « tant pis », tant pis pour une petite bouteille, c'est pratique. Voilà » (mère Bohème).

La poubelle « de tri » ajoutée dans la cuisine remplit la même fonction que la poubelle « *normale* », jeter les déchets, sans avoir de distinction précise dans la nature des déchets qui y sont jetés. Nous ne considérons donc pas cette poubelle « *de tri* » comme un objet ajouté.
Le tableau 17 récapitule les objets ajoutés par les 6 familles, avec la nature et la fonction de ces derniers.

Familles	Nature et fonction des objets ajoutés
Bio	- bac en plastique dans l'évier de cuisine pour les déchets destinés au compost (marc de café et épluchures légumes) - sac en papier en haut de l'escalier de la cave pour les papiers - bac à journaux sous la cheminée destinés à allumer le feu
HLM	- poubelle dans la cuisine pour les déchets recyclables - sachet en plastique pour les bouchons des bouteilles plastiques - espace de stockage pour les bouteilles en verre sur le plan de travail de la cuisine
Nature	- poubelle 3 en 1 (verre, déchets recyclables, déchets non recyclables)
Rationnelle	- bannette en plastique pour les déchets recyclables - espace de stockage sous l'évier pour le verre - seau en plastique pour les déchets destinés au compost sur le rebord de la fenêtre
Rejet	- cagette en bois pour les déchets recyclables
Ecolo	- sac pour les déchets recyclables

Tableau 17. Nature et fonction des objets ajoutés dans les familles

Pour les quatre familles n'ayant pas ajouté d'objets (Bohème, Nickel, Utopie et Bulle), la pratique reste compliquée et pénible à mettre en œuvre et ne répond pas aux attentes des Pouvoirs Publics :

« Il [mon mari] est à peu près comme moi, c'est pareil, il trie, il trie, il a eu plus de mal encore que moi à trier. Euh, voilà. Je pense que le temps de changer d'habitude, ben on est un peu Français, donc on râle quoi » (mère Bohème).

« Quand je vais chez le boucher, j'me dis tiens la viande, le papier qui entoure la viande, voilà, je le mets dans ma poubelle, dans ma poubelle normale, alors que

> théoriquement, un papier, ça devrait aller dans la poubelle jaune. Voilà, c'est vrai des fois je vais vite, c'est…, voilà, *parce qu'en fait, à la maison, j'ai qu'une poubelle*, je trie tout ce qui est les emballages plastiques, voilà, les gros, les choses, euh…, toutes les bouteilles d'eau qu'on termine, tous les plastiques, ça, c'est trié. Mais au quotidien, voilà pour des petits trucs, voilà, les papiers qui entourent la viande, ou le petit papier qui va entourer la baguette de pain, je pense que ça va aller dans la poubelle par rapidité. *Parce que j'ai pas deux poubelles à la maison* » (mère Nickel).

La mère Bohème souligne également avoir « *mis du temps à s'y mettre et à se discipliner* ». Il faut donc du temps, un changement ne pouvant pas survenir dans les habitudes, par définition ancrées dans le schéma cognitif individuel, du jour au lendemain. Et nous avons précédemment mis en évidence que la famille Bohème n'a jamais vraiment réussi à « *se discipliner* », son tri des déchets restant encore très imprécis face aux attentes des Pouvoirs Publics. L'absence d'objets ajoutés traduirait donc une absence de conceptualisation ou de bonne compréhension de la pratique du tri et de la manière de le mettre en œuvre.
Nous voyons ci-après comment les objets s'intègrent dans l'espace familial et son importance éventuelle dans la construction de la pratique sociale.

3. La spatialité de la pratique

Les déchets poursuivent des trajectoires spatiales et sont ancrés dans des entités matérielles, ici les objets imposés et ajoutés. Les trajectoires des déchets et les lieux dans lesquelles ces trajectoires s'établissent forment la spatialité de la pratique (Schatzki, 2009). Nous avons mis en évidence au travers de l'analyse des objets deux espaces importants dans la pratique du tri : (1) un espace privé, qui est bien souvent la cuisine et qui accueille les objets ajoutés. La cuisine est un lieu identifié comme central dans le tri des déchets et situé spatialement le plus près des lieux de vie familiaux (préparation des repas, prise des repas ou encore déballage des courses). La cuisine est par ailleurs identifiée comme importante dans la vie familiale (Kaufmann, 2005 ; Wilk, 2006). De plus, c'est bien dans cet espace intime familial que l'on imagine le moins comment les spatialités s'interconnectent et se coordonnent (et notamment du point de vue des Pouvoirs Publics). (2) Un espace public (extérieur, local à poubelles ou garage), qui accueille les containers, objets imposés de la pratique.

Pour les quatre familles n'ayant pas ajouté d'objets, la trajectoire des déchets est réduite aux trajets cuisine-garage. Une distance spatiale est importante entre le lieu de génération des déchets (la cuisine) et les containers de tri (garage ou extérieur). Parmi ces quatre familles,

seule la famille Bohème a des contraintes spatiales importantes : la cuisine est très petite, au point de ne pouvoir accueillir un frigidaire, lequel est relégué dans le garage (figure 36).

Figure 36. Photographie de la cuisine de la famille Bohème

Les trois autres familles (Nickel, Utopie et Bulle) auraient la possibilité physique d'ajouter des objets en vue d'une performance facilitée du tri. L'espace physique n'est pas réorganisé selon les objectifs de la pratique venant challenger la théorie de Schatzki (2009). Cela s'explique par le caractère imposé du tri : les familles n'ont pas fait le choix d'entrer dans la pratique. Par ailleurs, elles expriment un engagement (*via* la structure téléoaffective) faible à nul pour la pratique du tri (l'engagement est représenté pour chacune de ces familles en annexe 8, par les triangles de représentation de la structure de la pratique).

Pour les six familles ayant ajouté des objets, le lien entre l'efficacité de la performance du tri et l'espace s'avère complexe. En effet, trois d'entre elles vivent en appartement, où les cuisines sont petites. Pourtant, une organisation spatiale a été pensée par les familles, réduisant les trajectoires spatiales entre les lieux de génération des déchets et de jetage des déchets. Tout est centralisé dans la cuisine. Pour les trois autres familles vivant en maison, il en est de même, sauf pour la famille Bio qui a éparpillé les espaces consacrés aux déchets (cuisine, salon et escalier menant à la cave). Nous ne saurions donc avancer une notion de « *one best way* » dans l'organisation spatiale des déchets. Faisant référence au taylorisme dans sa conception, cette notion suggère l'existence d'une manière unique et meilleure que les autres pour résoudre un problème (Foudriat, 2007). Or, qu'elles fassent face à des situations

spatiales contraignantes ou non, ces familles performent efficacement le tri. Une telle organisation scientifique du travail n'apparaît pas ici.

Il semblerait donc que plus l'espace consacré aux déchets est grand, plus le tri sera efficacement performé. Mais on peut performer efficacement même dans un petit espace : les familles HLM et Rejet ont des espaces confinés et pourtant, une organisation spatiale est pensée pour le tri. L'espace n'est vraisemblablement pas une variable pertinente à elle seule permettant d'expliquer la performance du tri.

La littérature actuelle sur le tri des déchets a très peu considéré cette variable et les résultats ne trouvent pas de consensus. Vencatasawmy, Öhman et Brännström (2000) ne trouvent pas de lien significatif entre la taille de la maison et l'intention du tri dans un contexte suédois, alors que Afroz *et al.* (2010) concluent à un lien entre les deux variables, dans un contexte de tri au Bengladesh. Nos résultats viennent conforter la première recherche, d'un point de vue qualitatif : nous n'avons pas observé de lien entre la taille de l'espace familial (et particulièrement la taille de la cuisine) et une performance du tri. L'espace est donc un construit social, et non pas un déterminant. Les familles font le choix ou non de construire un espace qui réponde aux préoccupations environnementales.

Conclusion : le rôle structurant des objets dans la pratique

Nous mettons en évidence l'existence de deux types d'objets nous permettant de catégoriser les familles selon qu'ils utilisent les containers seuls ou qu'ils ajoutent des objets. Le tableau 18 illustre cette catégorisation.

Familles	Objets	Faire de la pratique
Bulle, Nickel, Utopie et Bohème	Objets imposés (containers)	Absence d'efficacité
HLM et Rejet	Objets imposés (containers du local à poubelles) Objets imposés qui reproduisent le schéma de tri collectif	Efficacité de la performance
Bio, Rationnelle, Nature et Ecolo	Objets imposés (containers) Objets ajoutés qui répondent à un engagement dans la pratique de tri	

Tableau 18. Catégorisation des familles selon le type d'objets

Les objets structurent les gestes de la pratique et permettent de « donner du sens à un flux continu et désordonné d'événements » (Douglas et Isherwood, 2008, p. 24). Dans le contexte des déchets, les objets permettent de structurer la pratique, de concrétiser les règles de la pratique et de fonctionner comme un repère dans les enchaînements de la pratique du tri. Mais comme le souligne Kaufmann (1997), avant d'être réduits à de simples repères, les objets ont nécessité un long apprentissage en vue de les banaliser et les rendre routiniers. Dans le cadre de cette recherche, l'objet est abordé non pas en tant que construction de la personne et de son identité (Kaufmann, 1997), mais plutôt en tant que repère pour l'individu dans l'accomplissement des gestes de la pratique des déchets pour atteindre un résultat ou construire une routine. L'objet container est né d'une volonté institutionnelle et les familles doivent dès lors composer et l'inclure dans leurs gestes quotidiens en vue de le rendre le plus routinier possible. Pour faciliter cette routine, certaines familles ajoutent d'autres objets, plus ou moins originaux et répondant à des objectifs différents (reproduction d'un schéma collectif ou traduction d'un engagement dans la pratique). L'ajout d'objets semble permettre une performance efficace de la pratique.

La place centrale accordée aux objets par certains auteurs de la pratique sociale dans leurs recherches empiriques, à l'instar des travaux de Shove (e.g. Shove et Pantzar, 2005 ; Shove, Pantzar et Watson, 2012), est ici confirmée. Par exemple, dans le cas de la pratique de la douche, un focus est mis en avant sur la dimension technologique et l'innovation liées à l'accomplissement des gestes de se laver par les individus (Hand, Shove et Southerton, 2005). Nous observons que dans le contexte de gestion des déchets, outre l'objet structurant la pratique, la dimension de l'infrastructure existe. Celle-ci, soulignée de manière récurrente par les familles, fait référence à la déchèterie ou au ramassage des ordures par les éboueurs. Les individus s'appuient sur ces éléments pour accomplir les gestes de la pratique au quotidien et les rendent par-là routiniers. Nous rejoignons ici la perspective conceptuelle de Reckwitz (2002) au regard de la dimension des objets. Ceux-ci sont indispensables aux activités mentales et corporelles dans le contexte de gestion des déchets. Il semble indispensable de recourir à ces ressources matérielles pour accomplir les gestes du tri. Plus encore, la relation agent/objet pourrait prendre le pas ici sur la relation agent/agent, en cela qu'une relation stable agent/objet permet une reproduction du social (Reckwitz, 2002). Considérant le cadre d'analyse de la pratique de Schatzki (1996), la dimension des règles n'est pas pour la pratique du tri des déchets la plus pertinente. La dimension des objets est plus adéquate ; les objets

permettant une structuration et une concrétisation des règles sous-jacentes à la pratique (figure 37). D'une certaine manière, la dimension des objets intègre les règles de la pratique du tri.

Figure 37. Intégration de la dimension des objets dans la pratique sociale du tri des déchets

Cependant, ce n'est pas parce que les objets imposés et les infrastructures de type déchèterie existent que les individus entament un changement dans leurs pratiques de consommation (Hand, Shove et Southerton, 2005). Pour le cas particulier de la douche, il a fallu attendre les années 1970 pour qu'un changement dans les habitudes soit noté parmi la population anglaise, alors que les éléments matériels étaient en place depuis les années 1950. Cela est observé également chez les familles rencontrées dans la présente recherche. Ce n'est pas parce que les containers ont été mis en place au début des années 2000 par les Pouvoirs Publics que toutes les familles changent leurs pratiques immédiatement au regard du tri des déchets. Et nous avons d'ailleurs conclu à des niveaux de performances variés dans les familles dans la section précédente, alors que toutes ont reçues les objets imposés de la pratique.

Section 3. L'engagement dans la pratique du tri

Des niveaux d'engagement variés sont relevés parmi les familles. Alors que certaines identifient les buts du tri et expriment des émotions positives envers la pratique, d'autres n'ont qu'un engagement limité, voire nul. Selon les récents apports théoriques, l'engagement dans la pratique sociale, ou structure téléoaffective (Warde, 2005), orchestre une pratique intégrante et permet d'envisager le lien entre les niveaux micro et macro de la pratique (Arsel et Bean, 2013). Arsel et Bean (2013) montrent en effet que les pratiques liées au design intérieur sont modelées et orchestrées par la structure téléoaffective de la pratique. C'est le blog Apartment Therapy qui est à l'origine des buts et des émotions de la pratique du goût. Les travaux de Shove (Hand et Shove, 2005 ; Shove et Pantzar, 2007) mettent également en évidence les institutions comme véhiculant les significations de la pratique. Quant à la recherche menée par Schau, Muñiz et Arnould (2009), ce sont les blogs qui sont identifiés comme étant à l'origine de l'engagement dans les pratiques. Et ce sont les agents de la pratique qui expérimentent cette structure téléoaffective et s'engagent dans la pratique. Pour la pratique du tri des déchets, les Pouvoirs Publics en sont à l'origine et nous envisageons en conséquence que les familles trouvent la source de leur engagement auprès des discours des Pouvoirs Publics. Or, nous mettons en évidence dans cette section que les sources d'engagement sont essentiellement familiales et économiques. Les Pouvoirs Publics dans l'engagement des familles sont absents d'une part et nous posons la question de leur capacité à insuffler cet engagement d'autre part. Plusieurs pistes explicatives sont envisagées : un manque de légitimité ou encore une répartition des responsabilités problématique entre familles et Pouvoirs Publics.

1. Une variabilité de l'engagement

L'analyse des discours a montré des niveaux d'engagement des familles très variés dans la pratique sociale du tri des déchets (cf. annexe 8). Sur le plan conceptuel, engagement et structure téléoaffective se confondent (Warde, 2005). Ils font tous deux référence à une dimension téléologique (buts, objectifs et projets) et une dimension affective (humeurs et émotions) de la pratique. Nous avons souligné précédemment l'importance de l'engagement qui joue un rôle dans l'accomplissement des faires. Par ailleurs, les familles engagées dans la pratique semblent ajouter des objets, au contraire des familles non engagées.

Quatre familles présentent un engagement fort : Bio, Nature, Ecolo et Rationnelle. Quelles sont les sources de leur engagement ? L'analyse des discours des parents et leur confrontation

mettent en évidence l'existence d'une tradition écologique familiale, teintée de préoccupations économiques dans certaines familles.

1.1. Une tradition écologique familiale

Trois familles trouvent la source de leur engagement au travers d'une histoire familiale. Au-delà d'un engagement dans la pratique du tri, les familles Bio, Nature et Ecolo ont un style de vie tourné vers l'écologie et l'environnement. Revenons sur ces 3 familles.

Le discours du père Nature est explicite :

> « Éteindre les lumières faire attention. Finir son assiette c'est aussi. Attention à ce que vous jetez. Ça c'est bien le tri sélectif. C'est un développement durable aussi. Donc ça elles [ses filles] sont bien c'est bien. C'est bien ce qu'a fait Reims pour tout l'environnement. Le tri des déchets c'est top.
> *Et ça vous le faites?*
> Ah bah oui ça j'ai toujours connu. Donc ça fait douze ans. Et ça c'est bien. C'est bien pour les enfants oui. Ça il faut continuer. Ça coûte rien de prendre son verre et d'aller le porter à la déchetterie. Dans la bonne poubelle. Ça oui on fait attention. Et c'est inadmissible que des gens, enfin dans les immeubles ils n'ont peut-être pas le choix, descendre les verres descendre les machins, ils mélangent tout. Ça c'est souvent ». (père Nature)

Le père Nature est horticulteur et ce métier est pratiqué de générations en générations dans sa famille. Il a un attachement fort à la terre de par ses origines. La mère Nature présente également une affinité forte avec la nature : « *j'aime la nature déjà, c'est vraiment quelque chose qui, je peux passer des heures en forêt ou sur une colline à regarder les nuages qui passent, tu sais. A voir les couleurs qui changent* ».

La famille Ecolo structure son discours autour du tri, et plus largement du développement durable, comme une histoire ancrée depuis des générations. Elle reproduit ces pratiques tournées vers l'environnement dans sa vie quotidienne actuelle et met ainsi en œuvre de nombreux comportements dits écologiques, comme récupérer l'eau froide de la baignoire pour les plantes, trier ses déchets, pratiquer la récupération… :

> « Par exemple quand on attendait pour avoir l'eau chaude, quand on prenait une douche, je mettais l'arrosoir en dessous pour éviter, pour récupérer et j'arrosais les plantes avec. Et puis là les enfants, quand on prend un bain, c'est moi en premier, elle en deuxième (elle montre Andréa), euh, avant on avait une douche, maintenant, on a un bain, moi, je prends un bain, souvent c'est elle elle prend de l'eau après, et puis encore mon fils derrière. Ou bien c'est les deux enfants l'un après l'autre. Ouais, donc on a l'habitude, je sais pas de faire attention, on tire pas la chasse d'eau

plus que nécessaire, après je sais pas. On met pas des grosses quantités de lessive dans la machine à laver, juste ce qu'il faut. Et puis voilà.
Et vous avez toujours fait comme ça depuis que vous êtes jeune ?
Oui, plus ou moins, mais bon, pour ce qui est de recycler, j'ai toujours à peu près fait ça. Mais moi, quand je suis venue en France, j'étais choquée par le gaspillage de papier et que y'avais rien pour recycler le papier quand je suis venue en France. Il y a 20 ans. Et encore moins les bouteilles en plastique, y'avait rien » (mère Ecolo).

Ce style de vie tourné vers l'environnement trouve sa source dans une tradition familiale, la mère Ecolo nous a d'ailleurs longuement parlé hors entretien du style de vie de ses parents habitant en Angleterre.

La famille Bio est également sensibilisée à l'écologie par son histoire familiale. Dans son discours, la mère se place dans une logique narrative et fait le récit de la naissance familiale de l'idéologie durable en mettant en avant deux acteurs devenus héros : son père et son grand-père.

« Et puis, c'est euh, alors pas la notion de développement durable, mais tu vois de faire attention, de prendre soin de la terre, ça vient de très loin. C'est à dire que mon grand père et mon père étaient, mon grand père était à l'ONF, donc il était ingénieur à l'ONF et il avait inculqué des trucs chez ses enfants qui font que, dès tout petit, ben il fallait faire attention à ce qu'on achetait, en qualité, tu vois, en qualité de produit. Euh, fallait pas jeter par terre, enfin, j'ai rarement vu mon père s'énerver, mais les fois où il s'est énervé, c'était pour dire à un type ben voilà « vous avez vidé votre cendrier de voiture sur la route, euh, très bien, mais alors on fait quoi de tous ces mégots » ? Et les plastiques tu vois dans les terres et tout, enfin, il nous a toujours dit que ça polluait et qu'il fallait faire attention. Que ça, ça a toujours fait partie quand même de nous. Y'avait, j'me souviens même d'une histoire où on était sur la route, on partait en vacances et puis il faisait très chaud, on avait tous les fenêtres ouvertes et j'avais un serre tête. Et je passe ma main par la vitre et j'avais ce fameux serre-tête et je l'ai fait tomber. Donc je commence à pleurer et tout ça et puis mon père s'arrête, on essaye de le rechercher et puis on le trouve pas parce que à mon avis, avec la vitesse, ben voilà, c'était impossible, et le premier truc qu'il a dit, c'est pas « tu pourrais faire attention à tes affaires ou gnagnagna » c'est voilà « un bout de plastique qui va, qui va polluer un peu plus ». Tu vois ? Donc c'était pas du tout par rapport à de la possession ou matériel ou quoi que ce soit, c'était par rapport à la nature. Voilà et enfin voilà. Après, euh, développement durable, euh, enfin, voilà en premier lieu ce que ça m'évoque » (mère Bio).

Elle place en avant deux archétypes de héros (grand-père et père) et son récit se structure

autour d'un enjeu fondamental : la relation entre l'humanité et la nature. Ainsi, son histoire personnelle lui a permis de se forger son identité et son style de vie tourné vers la nature et le développement durable. Elle fonde son récit sur son propre parcours et s'inspire de sa propre histoire familiale pour construire son récit et prendre ses décisions en matière de consommation.

L'engagement de ces familles dans le tri trouve son origine dans l'histoire familiale, qui leur a permis de développer un style de vie tourné vers l'environnement. Et ces trois familles s'investissent personnellement et dans la durée pour acquérir et entretenir ce style de vie voire le transmettre à leurs enfants.

1.2. Un engagement écologique nuancé par un discours économique

On retrouve pour la famille Rationnelle certains éléments qui pourraient faire croire à un engagement environnemental, de par leur consommation de produits bio :

> « Donc c'est vrai que moi, mes beaux parents, et nous, on essaye de manger bio, on essaye de, parce que mine de rien, manger bio, c'est pas d'engrais, donc ça veut dire c'est meilleur pour la terre, enfin, donc c'est, voilà »! (père Rationnelle)

La mère Rationnelle fait également le récit des pratiques alimentaires de sa famille, lors d'entretiens informels. Elle explique ainsi que depuis toujours, ses parents font attention à ne pas « *trop manger de viande* », à utiliser des produits sains et bios pour la consommation alimentaire et ce sont des choses qu'elle a conservées dans ses habitudes actuelles. Ainsi, lors des observations familiales faites à l'occasion du repas familial, nous n'avons pas mangé de viande, et les produits consommés étaient bios pour la majorité, révélant ici l'importance de la tradition familiale (manger bio) qui résiste aux convictions faibles sur l'écologie.

Mais au-delà de cette consommation de produits bios, la famille, et particulièrement le père, développe un discours plutôt tourné vers l'économie. Son discours est fortement orienté vers les pratiques énergétiques :

> « Ben l'énergie, c'est quand même, euh, au niveau économique, c'est quand même, ben là par exemple, vous voyez, y'avait pas, mais on a mis un poêle à bois ici. Ici, tout est électrique. Tous les chauffages sont électriques, tout. Et au maximum, on brûle du bois. Le bois, c'est local, ça vient des forets d'à côté, alors, en même temps, c'est ça le problème, c'est que y'a eu tellement un boom sur l'écologique que ben, le prix du bois, il a doublé, allez, en moins de 10 ans, le bois, il a doublé » (père Rationnelle).

> « J'ai fait un peu d'économie au lycée, c'est exactement ça quoi, ah vous en voulez et ben ce sera plus cher, vous en voulez pas, ce sera moins cher. C'est dommage. C'est-à-dire que les produits n'ont plus de valeur réelle, ils ont une valeur spéculative. C'est comme le blé. Euh, quand y'a une crise du pétrole, chais pas pourquoi, là, tout s'est reporté sur le blé, là mon père qui était paysan, quand on était gamin, le blé c'était 100 francs le quintal, à l'époque c'était en francs, euh, quand y'a eu la crise au niveau des paysans, c'est tombé à 45 francs le quintal, alors que la production était toujours la même, et quand y'a eu la crise du pétrole, c'est remonté à plus de 100 francs le quintal. Alors, le blé, c'est toujours le même, y'a toujours la même façon de produire, mais, voilà. Tout est spéculatif aujourd'hui. Mais tant que ce sera spéculatif, on pourra pas faire d'économie substantive sur, substantielle pardon sur euh, ben sur l'écologie, tant que ce sera à la mode, ça ira pas » (père Rationnelle).

Le père de la famille Rationnelle, qui se qualifie d'ailleurs d' « *écolo-sceptique* » n'est donc pas uniquement à la recherche d'un idéal écologique à atteindre. Ses raisonnements sont tous tournés vers l'économique et il est à la recherche dans son quotidien d'une efficacité économique avant une efficacité écologique : il est écologique quand l'écologie permet de faire des économies. Dans cette famille, l'engagement écologique est ambigu. Il existe une tradition familiale sous-jacente qui résiste aux convictions faibles sur l'écologie. En effet, le faire (manger bio) est issu d'une tradition familiale. Par ailleurs, le père a longuement développé son attachement à la réalisation d'un compost, issu d'une tradition familiale de travail de la terre (« *moi, je me souviens, ma maman, elle faisait son potager* »). Cette dernière est importante dans le discours et se trouve nuancée, voire « cachée » sous un discours rationnel et économique.

En conclusion, le niveau d'engagement est varié au sein des familles, et pour celles qui l'expriment, il peut prendre la forme d'un engagement environnemental, parfois recouvert d'un discours justificatif à caractère économique. La famille Rationnelle met ainsi en évidence la dimension économique du développement durable, qui prend plus d'importance que la dimension écologique. Ces quatre familles ont par ailleurs un engagement qui ne trouve pas ses origines dans les discours des Pouvoirs Publics. Ces derniers sont absents des discours des familles sur la question de l'engagement.

1.3. Une absence d'engagement dans 6 familles

L'analyse des discours des parents révèle une absence d'engagement dans 6 familles (Utopie, Bulle, Rejet, HLM, Nickel et Bohème). Nous avons ainsi relevé dans les entretiens menés un

certain nombre d'éléments concluant à une absence d'engagement se traduisant par une incertitude, voire une incompréhension des buts et finalités du développement durable mais également par l'expression d'un manque d'intérêt et d'absence de croyances vis-à-vis des pratiques environnementales.

Ces familles ont de la difficulté à théoriser le développement durable, à l'instar de la mère Rejet :

> « Enfin pour moi c'est ça, après rien de, en fait on ne sait pas trop développement durable c'est tellement de choses et peu de choses que je trouve que c'est jamais très très clair finalement » (mère Rejet).

Par ailleurs, elle doute de la finalité et des buts réels des pratiques :

> « Puis bon, est ce que ça a un impact énorme en fait ? […]
> Après les déchèteries je ne sais pas, je ne sais pas si c'est bien fait, je ne sais pas si c'est vrai que dès qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans une benne ça repart dans l'autre, je ne sais pas si ça a vraiment un impact ce tri sélectif sur les ordures. Honnêtement je n'en sais rien. […] C'est ça en fait je n'aimerai pas qu'on leurre les gens en leur disant voilà votre tri sélectif c'est bien pour la planète en fait finalement ça ne sert pas pour la planète parce que ce n'est pas forcément bien trié, tout retourne dans l'autre benne et au final c'est pour enrichir quelqu'un et ça je n'aimerai pas honnêtement qu'on leurre les gens par rapport à ça et je n'aimerai pas être leurré non plus honnêtement […]. Après les débats sur tout hein je veux dire est ce que le nucléaire c'est bon ou pas bon pour notre planète ? Est ce que voila ? Ils parlent des voitures électriques finalement d'après ce que j'entendais ce n'est pas si bien que ça donc euh ce n'est pas si bon finalement non plus pour la planète. Alors au final qu'est ce qui est bon ? On n'en sait rien » (mère Rejet).

Ces familles expriment enfin un manque d'intérêt dans la pratique, traduisant un défaut d'engagement :

> « Le trou de la couche d'ozone et tout ça, pfff, j'ai 1/ un peu du mal à y croire euh, 2/ euh, c'est vrai que nous c'est des gouttes d'eau, si tu veux, quand la Chine aura arrêté de consommer ce qu'elle consomme, là, ça fera peut être quelque chose tu vois. Voilà, c'est vrai que nous, c'est, on est plutôt à l'état de goutte d'eau quand même. C'est bien, mais j'en fais pas une religion. Voilà. C'est plutôt ça. Et à la limite, euh, ouais, c'est ça, c'est plutôt, voilà, c'est bien et j'en fais pas une religion. Donc je peux le faire, je le fais, je peux pas le faire, tant pis. Voilà ! Rires ! […] J'avais du mal à m'y mettre. Voilà, je pense que j'avais du mal à m'y mettre, un peu quand même pour la même raison, je pense que j'ai mis du temps à y croire, quoi. Pour le tri sélectif » (mère Bohème).

> « La seule chose, c'est que comme je me suis jamais vraiment retrouvée confrontée ou impliquée dans quelque chose par rapport à ce sujet là, finalement, euh, finalement, ça me concerne pas plus que ça ».
> « Euh, voilà et c'est vrai que ça me, c'est pas un sujet qui me, j'me sens pas plus concernée, enfin, on est tous concerné, mais ça fait pas partie de mes priorités ».
> « Euh ben, c'est l'utilisation de produits bios, euh, voilà, euh, que j'utilise pas. Euh, ben j'utilise pas parce que euh, parce que j'y crois pas forcément, j'y crois pas forcément et puis parce que effectivement, j'ai pas assez de culture » (mère Bulle).

Ces familles ne se sentent pas concernées, elles ne perçoivent pas toujours l'enjeu collectif sous-jacent aux pratiques et semblent plus préoccupées par leur bien-être familial, à l'instar de la mère Bulle :

> « Ben je sais pas ce qu'il y a. Ben je te dis, je me sens pas forcément, je sais pas ce que je pourrais faire de plus. Bon si, je sais que je pourrais trier mes, mes comment, mes épluchures etc. Mais, j'ai pas forcément envie de me retrouver avec ça dans mon jardin quoi » (mère Bulle).

Par ailleurs, ces 6 familles qui n'expriment pas d'engagement dans la pratique n'évoquent pas non plus les Pouvoirs Publics comme source d'engagement potentiel dans leurs discours, à l'instar des familles engagées. Quel rôle jouent donc ces derniers ?

2. L'engagement : quel rôle des Pouvoirs Publics ?

Alors que la structure téléoaffective, ou engagement, permet d'envisager le lien entre niveaux micro et macro de la pratique (Arsel et Bean, 2013), les Pouvoirs Publics, qui sont à l'origine de la pratique, semblent ne pas être la source d'engagement des familles, alors que cela devrait théoriquement être le cas. Les discours des familles n'évoquant jamais les Pouvoirs Publics comme source d'engagement, nous approfondissons cette réflexion et posons la question du rôle joué par les Pouvoirs Publics. Deux éléments sont avancés permettant d'expliquer l'absence ou l'inefficacité des Pouvoirs Publics à insuffler l'engagement des familles dans la pratique du tri : une légitimité institutionnelle en question et une répartition des responsabilités problématique entre familles et Pouvoirs Publics.

2.1. Quelle légitimité de la pratique ?

La pratique du tri, émanant des institutions (Etat et collectivités locales), est par nature légitime. Structures sociales, les institutions sont par essence composées d'éléments cognitifs-

culturels, normatifs et légaux qui permettent une stabilité et de donner un sens à la vie sociale (Scott, 1995).

Une légitimité légale par définition

Sur le plan légal (légitimité de type régulatrice), la pratique est légitime en ce sens que ce sont les gouvernements et les autorités locales qui promulguent et fixent les lois et qui organisent la pratique du tri des déchets des ménages français. Aucune famille ne remet d'ailleurs en question ce fonctionnement et les lois édictées. Les familles ont par contre de la difficulté à nommer précisément les auteurs des lois et de l'organisation de la pratique. Les Pouvoirs Publics, les autorités locales ou encore les services de ramassage des déchets sont bien souvent définis comme « *on* » ou « *ils* ». Il n'y a aucun discours positif sur les Pouvoirs Publics. En conséquence, les autorités publiques ne sont pas identifiées par les familles.

Cette légitimité légale s'appuie sur une réalité physique. Dans le cas du tri des déchets, cette forme de légitimité physique prend la forme des infrastructures dans leur sens général : déchèterie, centres de tri, de traitement des déchets et de recyclage, ou encore containers mis à la disposition des populations pour exécuter la pratique :

> « Le verre, c'est à part, moi, ici, je le mets à part, je range les bouteilles, j'ai des casiers exprès pour ça et je les emmène quand c'est plein à la déchetterie. Voilà ce qu'on fait. Bon s'il y'a de la ferraille, euh, mais c'est, ça aussi, depuis quelques années, on n'avait pas de déchetterie avant. Et puis, la déchetterie, c'est simple, elle est à deux kilomètres, euh, à un kilomètre, donc, je vais régulièrement, voilà » (père Utopie).

> « Bon après c'est vrai que je pense qu'en appartement, j'pense que c'est plus difficile parce qu'ils donnent des sacs plastiques et que sûrement que voilà, ça encombre plus, alors que nous c'est hyper pratique de trier. Mais c'est vrai j'pense que tous ces sacs plastiques en appartement, c'est terriblement moins pratique de trier que nous » (mère Nickel).

Même dans les familles où le tri des déchets n'est pas conforme aux attentes des Pouvoirs Publics, la déchèterie et les containers de tri sont soulignés comme structurants de la pratique, et non remis en cause par les familles, à l'instar des familles Utopie et Nickel. Par contre, les Pouvoirs Publics ne sont pas identifiés et restent « *ils* » ou « *on* ». Finalement, que ce soient les familles engagées ou non-engagées, une forme de légitimité légale est atteinte.

Une légitimité normative en cohérence avec la vision collective de la pratique

La *légitimité normative* est le degré au travers duquel une pratique est conforme aux normes et valeurs dominantes, peu importe le statut légal de celles-ci (Humphreys, 2010). Quelles sont les normes et valeurs dominantes ?

La pratique est très récente dans sa mise en œuvre et tant les normes que les valeurs ont rapidement évolué au cours des deux dernières décennies, avec l'apparition des premiers textes de loi sur le tri en 1975 puis en 1992. Le tri des déchets représente et est présenté comme étant un enjeu environnemental de société. Il est donc supposé collectif dans la réflexion. Les normes et valeurs seraient donc ici non pas personnelles ; l'idée étant plutôt de « faire sens » autour d'un projet collectif, le tri des déchets. Tout le monde est concerné et toutes les familles interviewées soulignent la nécessité d'une action collective pour atteindre une finalité environnementale.

Ce qui suit semble montrer que les normes et valeurs exprimées dans la plupart des discours des familles sont favorables au tri des déchets.

> « Je trouve qu'on a quand même bien bien évolué sur euh, nos déchets, sur nos sacs, nos poubelles, sur tout, on fait attention à beaucoup plus de choses » (mère Rejet).

La mère Ecolo étend cette conception du collectif à tous les individus qui composent la société :

> « Mais si tout le monde faisait autant, ça ferait la différence. Parce que les gens, ils font absolument rien. Ils se disent que ça sert à rien et ils ne font absolument rien. Donc euh, mais, non, je pense que c'est important. (…) Mais de toutes façons, le système c'est pas très bien fait, donc, même si y'a un qui le fait pas, c'est pas la fin du monde, mais c'est vrai que si tout le monde faisait l'effort, ce serait mieux » (mère Ecolo).

Cette action collective se matérialise donc au niveau de la société, avec un engagement nécessaire de tous dans les logiques de développement durable, mais s'exprime également au sein même de la famille, dans laquelle tous les membres participent au tri. Ainsi, « *tout le monde* » est concerné dans la famille (mère Bio) et participe à la gestion des déchets. Les pratiques des entreprises sont également au cœur des discours des individus. Par exemple, la mère Rejet souligne le fait que « *de toute façon ils réduisent le verre hein que ce soit en bouteille ou autre* ». Les entreprises sont donc concernées par les actions de gestion des déchets et doivent participer à l'effort collectif.

Cette responsabilité concerne la famille et les individus qui la composent, mais également l'ensemble des acteurs du marché : entreprises et gouvernement. Toutes les familles semblent ainsi aller dans le sens des valeurs et normes dominantes de la pratique, c'est-à-dire une pratique collective qui répond à un enjeu collectif.

Une légitimité cognitive-culturelle en conflit avec le caractère pénible de la pratique

La *légitimité cognitive* est le degré par lequel la pratique est considérée comme acquise. Elle représente la facilité avec laquelle elle peut être catégorisée et comprise en accord avec les schémas cognitifs et cadres culturels actuels (Suchman, 1995). La question se pose de la facilité de la mise en œuvre de la pratique de tri pour les familles. Pénible et contraignante, la pratique ne semble donc pas être facilement comprise par les familles. Cela est étayé par une structure téléoaffective (engagement) faible dans six familles, signe que les parents de ces familles n'ont pas clairement perçu les buts de la pratique et/ou ne lui portent pas des émotions positives. Pour les quatre familles engagées, même si l'engagement est exprimé positivement, le caractère contraignant de la pratique demeure. Par exemple, les mères Bio (engagée) et Rejet (non engagée) expriment :

> « Ben j'essaye aussi de faire le tri euh, j'trouve que c'est le minimum, même si je trouve que c'est compliqué » (mère Bio).

> « Et euh bon ce n'est pas un plaisir de mettre un papier par terre hein mais bon le tri c'est quand même, ça peut être contraignant, il faut la place » (mère Rejet).

Cette forme de légitimité cognitive-culturelle ne semble pas acquise dans les familles, de part le caractère pénible et contraignant de la pratique.

Dans l'ensemble, les familles ne remettent pas en cause la légitimité de la pratique des déchets. Et, elles ne remettent pas en question les Pouvoirs Publics en tant que partie prenante de cette pratique, même s'ils ne sont pas clairement identifiés. Nous avons mis en évidence que les légitimités régulatrice et normative ne sont pas remises en cause dans les discours des familles. Par contre, la légitimité cognitive-culturelle est sujette à questionnement. Toutes les familles, qu'elles soient engagées ou non soulignent le caractère pénible et contraignant de la pratique de tri. Ce résultat entre en conflit avec la facilité et le caractère acquis de la pratique en accord avec les schémas cognitifs des individus (Humphreys, 2010).

Un manque d'informations vécu par de nombreuses familles

Les familles sont très inégales en termes d'attentes vis-à-vis de l'information donnée par les Pouvoirs Publics en matière de déchets. Ainsi, certaines souhaiteraient davantage de communication, à l'instar de la mère Bulle : « *Ah ben, je pourrais avoir plus d'information, je pourrais en avoir plus, hein ! Parce que finalement, je serai preneuse* ». D'autres individus expriment au contraire le fait que « *ce serait difficile de pas être concerné* » et qu' « *on entend beaucoup parler de développement durable et d'environnement* » (père Bulle) sans pour autant mentionner d'actions ou de communications précises. La mère Bulle souhaite plus d'informations, alors que le père Bulle exprime le sentiment qu'il a suffisamment d'informations relatives au développement durable et à la gestion des déchets.

Le discours des Pouvoirs Publics reste cependant peu clair car les familles ressentent une confusion dans la conduite environnementale à tenir, résultant en de l'incertitude (Shiu *et al.*, 2011). Certaines familles vont par ailleurs expérimenter le tri comme un effet de mode, et se sentir assaillis par les nombreux discours, résultant en un scepticisme sur les finalités. Par exemple, le père de la famille Rationnelle considère que les discours du développement durable sont brandis au moment des élections politiques, mais ne reposent sur aucun fondement concret quant à la durabilité même des actions mises en place :

> « C'est sûr que là, le Grenelle de l'Environnement, euh, ça a été un truc, un boom pour les campagnes présidentielles, là ils parlent de Nicolas Hulot qui se représente pour les Présidentielles, euh, ouais, mais je suis un écolo-sceptique on va dire. C'est-à-dire que je suis pas sûr que on puisse sauver la terre et puis encore une fois, on parle de développement durable » (père Rationnelle).

Pour les familles, le développement durable reste une notion « *vague* » et « *floue* » et la communication associée n'est pas perçue comme claire. La mère Bio exprime : « *Voilà, les discours pour moi me paraissent pas très très clairs* ».

Par ailleurs, la communication des Pouvoirs Publics se fait dans un seul sens et les familles ont le sentiment que l'information qui est donnée est non seulement peu claire, mais qui plus est diffuse sur les résultats de l'effort collectif :

> « Bon voilà donc les gens, bon bah la planète les enfants, on est tous plus ou moins concerné par le futur hein donc on va le faire, mais est-ce que c'est vraiment ? Ca on ne sait pas finalement, y'a pas, on n'a pas vraiment d'informations là-dessus. On va parler de tout ce qui a de mauvais dans l'économie, la crise et tout, à la télé on en fait tout un truc. Ça rend les gens dingues d'ailleurs mais euh, il y a peut-être de quoi aussi malgré tout, mais euh tout ce qui est environnement on en parle il faut faire ci, il faut ça, mais dans l'autre sens on n'a pas forcément les infos qui nous

> disent bah oui vous voyez je ne sais pas quoi sur la région on a fait le tri, ça a permis je ne sais pas quoi sur la planète on n'en sait rien » (mère Rejet).

Les familles reçoivent donc une communication de la part des gouvernements et des instances publiques sur la manière dont elles doivent se comporter. Mais, elles reçoivent plus ou moins bien ces discours. Les familles sont dans un état d'incertitude où l'information disponible diverge de l'information idéale détenue par le consommateur (Urbany, Dickson et Wilkie, 1989 ; Shiu *et al.*, 2011). Elles dénoncent le caractère à sens unique de la communication des Pouvoirs Publics vers les individus et sont en attente de plus d'informations sur les résultats de leurs actions. Cependant, aucune famille n'a exprimé le souhait de communiquer ses propres expériences de tri vers les Pouvoirs Publics.

2.2. Une répartition des responsabilités problématique entre familles et Pouvoirs Publics

Le consommateur dispose d'une influence grandissante sur les marchés et dispose de droits (Gabriel et Lang, 2006). Face à ces droits, les individus, consommateurs mais également citoyens ont un certain nombre de responsabilités (Hilton, 2005), dont les obligations liées à la gestion des déchets. Le conflit de la légitimité cognitive-culturelle soulevé précédemment mène à un questionnement sur la manière dont les familles conçoivent leur responsabilité vis-à-vis de la pratique de gestion des déchets.

Les familles conçoivent leur responsabilité comme limitée et soulignent les autres acteurs du marché comme co-responsables des pratiques environnementales :

> « On ne peut pas tout gérer nous non plus quoi. Je pense que c'est aux industriels à traiter ça c'est à l'Etat aussi à traiter ça, c'est voilà, nous, on fait notre petite part en tout cas, mais je ne pense pas qu'on est le rôle le plus important à jouer. (…) Le développement durable, oui, mais bon euh voilà quoi, je fais ce qu'on va me demander de faire ou essayer de faire au mieux dans ce qu'on peut au quotidien mais de là à essayer de faire plus, plus, plus, plus. Non pour moi, il n'y a pas que moi à faire l'effort quoi, c'est ce que je disais, c'est plus au-dessus à faire les efforts, pour que nous finalement euh finalement, on en ait de moins en moins à faire quoi » (mère Rejet).

La mère Rejet exprime un sentiment de « *responsabilité limitée* », qui est ressenti parmi les familles rencontrées. Elles ont le sentiment d'un manque d'investissement des autres acteurs du marché (en particulier le gouvernement et les entreprises, mais également les Organisations Non Gouvernementales et les Associations). Les individus, à l'instar du père

Nature, vont alors accomplir les gestes du tri, mais sans « *extrême* » de leur part et ne souhaitent pas entrer dans « *un délire* » de la consommation responsable :

> « Ben le délire, j'vous dis moi le délire, c'est le gars qui est écolo à fond la caisse, machin, j'suis pas écolo. Je suis sensible à la consommation d'énergie, mais je ne pars pas dans le délire écologique. Parce que ça devient des hérésies après » (père Nature).

Toutes les instances du marché sont concernées et les individus estiment qu'ils ne peuvent résoudre à eux seuls les problèmes collectifs de gestion de l'environnement. Les entreprises et les gouvernements doivent également s'investir pour résoudre collectivement les enjeux environnementaux de nos sociétés. Ainsi, la mère Bio critique les pratiques actuelles des entreprises en matière d'emballages :

> « Oui, on peut les emballages en carton, et d'ailleurs, ce serait bien que y'ait des changements sur les, sur tous les emballages tu sais quand t'achètes du fromage à la coupe, quand t'attends pas ta coupe et que tu les prends précoupés quoi ! tout ça, c'est que du polystyrène quoi ! et ça euh, et puis c'est hyper épais, tous les poissons, les viandes, tout ça, c'est tout dans du polystyrène, j'pense qu'on pourrait faire autrement quoi. Euh le fromage on pourrait l'emballer de célophène, euh célofrais euh, célophane directement hein, pourquoi on prend des tonnes de, chais pas ! Ouais franchement, le type qui a inventé ça, c'est, pft, c'est enfin, c'est dingo. J'trouve ça assez pénible » (mère Bio).

La mère HLM est dans la même logique et souhaite une implication plus forte des entreprises sur les questions de gestion des déchets : « *Après, est-ce que c'est nécessaire qu'ils [les entreprises] le fassent, il faudrait que tous, on le fasse. Je ne sais pas, sinon, il faut pas le mettre sur le marché, enfin, si ça pollue l'environnement. Enfin, j'pense hein !* ».

Au travers de la critique des pratiques des entreprises en matière même de conception des produits et des emballages associés, les familles soulignent une responsabilité partagée avec entreprises et gouvernement. Alors que les familles conçoivent leur responsabilité comme limitée, les gouvernements (et toutes les institutions publiques[39]) tentent au contraire de responsabiliser le plus possible les consommateurs[40].

[39] Les instances publiques regroupent les gouvernements, mais également les Organisations Non Gouvernementales, les Associations et les entreprises supports dans la gestion des déchets.

[40] Les entreprises, quant à elles, font l'objet d'autres filières de traitement des déchets et ne sont pas examinées dans la présente recherche.

La responsabilisation des individus par les institutions publiques peut prendre deux formes essentielles : (1) la mise en place de dispositifs techniques et normatifs et (2) la construction d'un lien social via des « *récits culturels* » (Salles, 2009).

(1) Le recours à la responsabilisation des individus en matière environnementale passe par la mise en place de dispositifs techniques et normatifs (containers, déchèterie, guide du tri) mais également par des campagnes de communication de la part des Pouvoirs Publics (Salles, 2009). Cette responsabilisation vis à vis de l'environnement est une forme de domination par l'Etat, ce dernier « utilisant des techniques de gouvernement visant à diffuser des normes de comportements dans la société (prendre soin de sa santé, préserver l'environnement, se déplacer, consommer autrement…) et faire assumer les conséquences individuelles et collectives de leurs actions par les individus (…). Les autorités publiques seraient alors assignées à un rôle de prescription de normes et d'orientation des choix individuels et à un contrôle croissant des comportements dans la sphère tant publique et privée et de leurs conséquences sur le collectif » (Salles, 2009, p. 6). Mais cette conception ne se vérifie pas dans les faits, puisque des auteurs ont montré que les consommateurs ne modifient pas leurs comportements, même si les gouvernements donnent plus d'informations sur la manière dont le tri doit être réalisé (e.g. Van Dam et Apeldoorn, 1996). Par ailleurs, nous avons mis en évidence que les sources d'engagement dans le tri ne provenaient pas des Pouvoirs Publics, mais d'une histoire familiale ou d'une forme d'engagement économique.

(2) La responsabilisation peut également prendre la forme d'une construction d'un lien social. Le processus de responsabilisation n'est alors plus perçu comme une contrainte relayé par des règles, mais comme un vecteur de sens pour les individus. Dans cette conception de responsabilité solidaire, les individus adhèrent à « *un récit culturel* » et « les contraintes sociales ne sont supportables et efficaces que parce qu'elles ont un sens culturel légitime aux yeux des individus » (Bajoit, 2003, cité par Salles, 2009, p. 8). Dans cette perspective, nous verrons ultérieurement que les familles n'arrivent pas à construire ce type de lien social via un « *récit culturel* » provenant des Pouvoirs Publics, qui fait défaut dans la pratique du tri des déchets.

Cette répartition conflictuelle des responsabilités est renforcée par un sentiment de tromperie exprimé par les familles. Ces dernières ont le sentiment d'être trompées par les autorités compétentes en matière de tri, mais également parfois par les actions menées et par l'offre

proposée par les entreprises. Le marché devient alors un lieu où une forme de tromperie s'installe pour contraindre les individus dans leurs actions :

> « Parce que je trouve que y'en a qui en profite de l'impact planète hein. Euh c'est aussi une façon d'augmenter certaines choses, d'augmenter les prix, de remettre des charges, de remettre des impôts, des taxes pour peut-être aussi. Je serais curieuse de savoir la différence entre ce que ça rapporte à la planète, ce que ça rapporte aux portes-feuilles de ce qu'ils le font et euh voir l'impact réellement » (mère Rejet).

Cette dimension économique se retrouve dans les discours de nos répondants, à l'instar des pères Rationnelle et Bulle, qui soulignent le (sur)coût des pratiques environnementales :

> « Donc moi, tout ça, je fais pas, parce que je me dis, ben, est ce que c'est réellement un bien pour l'économie ? on parle, euh, à aujourd'hui, on met des éoliennes partout, ok, bon, pourquoi pas, dans 20, 30 ou 40 ans, combien ça va coûter à la société de changer les éoliennes, est ce que vraiment on aura gagné sur l'environnement ? Je trouve que comme d'habitude, on prend des décisions vachement rapidement en disant c'est génial, c'est génial et puis on verra plus tard si on a bien fait ou pas quoi […]. Parce que quand on éteint l'électricité, on la paye pas, quand on coupe l'eau, on la paye pas. Donc derrière un, comment dirais-je, derrière un ruban vert d'écologie, y'a quand même un côté économique. Parce que c'est ça l'idée, c'est que écologique d'accord, mais quand le produit te coûte plus cher, non. Enfin, pourquoi le, pourquoi alors que y'a pas d'engrais, pourquoi alors que y'a pas de pesticides, y'a pas de tout ça, pourquoi c'est plus cher à l'arrivée ? » (père Rationnelle).

> « Ben on parle souvent déjà d'énergies. Tout ce qui est, ça peut être euh, eau, électricité. Après t'as les matériaux. Donc euh, ce qui peut être recyclable. Et je pense que faut aussi être, euh, faut aussi que ce soit cohérent avec le coût. Parce que aujourd'hui, on entend beaucoup parler de développement durable et d'environnement. Mais je suis pas certain que, que les particuliers sont prêts à, à mettre euh, 30% de plus pour être en harmonie avec le développement durable. Donc à partir du moment où c'est effectivement accessible et que ça, je dirai que ça représente pas trop de contraintes, y'a pas de problème. A partir du moment où ça a un surcout et que ça entrave le quotidien, entre le discours et l'application, y'a toujours un décalage » (père Bulle).

Au-delà de cette dimension économique, les familles ont le sentiment que les Pouvoirs Publics ne disent pas tout :

> « On a habité aussi toute cette région de Montélimar où avec Cruas on avait les centrales qui n'étaient pas loin, ou de temps en temps euh, ils distribuaient des pilules d'iode aux gens sans qu'on nous explique quoi que ce soit. Tu vois et on entendait les conversations, que ce soit mon père ou ses amis un peu écolos, parce qu'il était quand même dans ce milieu-là hein. Ils disaient que les pouvoirs publics

> ils nous disaient pas franchement la vérité, tout ça. Bon euh, moi j'ai assisté à mon père qui a tout arraché dans le jardin, tout ça, le thym, les machins, le truc, pour qu'on s'en serve plus après le passage de Tchernobyl, le nuage de Tchernobyl. Donc on a quand même été baignés un peu dans tout ça, tu comprends ! » (mère Bio).

Les familles ont le sentiment que les Pouvoirs Publics ne disent donc pas tout et ne délivrent pas toute l'information requise pour que les consommateurs puissent faire leurs choix de consommation en toute connaissance de cause, ce qui soulève une méfiance et un scepticisme vis à vis des autorités (Shiu *et al.*, 2011), pour la majorité des familles interviewées.

3. Conséquence : entre soutien et rejet des actions des Pouvoirs Publics

Compte tenu de la responsabilité perçue comme limitée et le sentiment de tromperie, la question se pose de savoir si les familles adhèrent aux discours et aux règles de l'Etat en matière de gestion des déchets, en soutenant les actions menées.

Et les familles se posent des questions quant aux actions menées par les Pouvoirs Publics :

> « Euh, y'avait un truc qui m'avait plombée je me souviens, c'est que j'avais vu une émission de télé sur le résultat du tri sélectif et le résultat du tri sélectif de verre. Et après je me souviens très bien de m'être arrêtée volontairement de trier, parce que elle était plombante cette émission, euh, euh, …, c'était, ouais, tu sais, ils avaient montré des camions poubelle qui arrivaient de différents endroits et ils remettaient tout ensemble et puis ils jetaient tout dans la même poubelle, ah tu te dis « merde, moi j'encombre ma cuisine et en fait ça va tout dans le même » (mère Bohème).

La mère Bohème ne remet pas en cause la légitimité de la pratique, mais c'est plutôt la mise en œuvre des actions publiques qui pose question. Les autorités publiques ne font pas leur travail : la famille exprime dans son discours qu'elle trie et au final, cela ne sert à rien. En réaction, elle ne trie plus ses déchets. Elle ne soutient pas les actions des Pouvoirs Publics et refuse en conséquence de se soumettre à la pratique qui ne répond pas à sa conception des objectifs du tri sélectif (i.e. « *prendre soin de la planète* »).

Il en est de même pour la famille Rationnelle : dans le discours du père, on ne note pas de soutien aux actions gouvernementales :

> « A mon échelle, je vais éteindre la lumière, je vais mettre des ampoules à économies d'énergie, je vais apprendre à mes enfants à arrêter l'eau quand ils se brossent les dents. Mais quand on voit la Chine, les Etats-Unis, qui ont pas, qui ont pas signé les accords pour, euh, pour protéger l'environnement et tout ça, j'trouve que demander aux uns et aux autres des petits gestes, c'est bien, mais quand on voit

> qu'à côté, les gouvernements font rien, nous ce qu'on fait nous, c'est une goutte d'eau dans l'océan quoi ! » (père Rationnelle).

Le père Rationnelle a donc de la difficulté à accepter une forme d'imposition par l'Etat en matière de gestion des déchets et plus largement de développement durable. D'une certaine manière, il rejette les actions du gouvernement qui ne sont pas en accord avec ses propres objectifs à s'engager dans la gestion des déchets (raisons économiques principalement). Mais même s'il n'est pas en accord avec les actions menées, la famille gère ses déchets et atteint les objectifs fixés par les règles des autorités publiques.

La mère Ecolo va beaucoup plus loin dans son discours et considère « *le système lamentable* » et qu'il ressemble à « *n'importe quoi* ». Les actions menées par le gouvernement ne sont pas en cohérence avec ses propres objectifs et de conclure : « *ça ne m'empêche pas de faire ce que j'ai à faire (…) et je ne baisserai pas les bras* » (mère Ecolo). Il en est de même pour la famille Bio :

> « Par contre, c'est vrai qu'au niveau local, je repense à ça, on n'est pas forcément hyper bien, par rapport à des centres de tri, donc type décharge. Les syndicats locaux, ils acceptent des congélateurs, ça part à tout venant, une télé ça part à tout venant, donc c'est balancé dans un énorme conteneur et ça c'est pas recyclé par contre » (père Bio).

Les familles conçoivent donc leur responsabilité comme limitée, considèrent la communication unidirectionnelle et peu claire conduisant à un sentiment de tromperie de la part des Pouvoirs Publics. Ce sentiment de tromperie a pour conséquence un manque de soutien dans les actions menées par les Pouvoirs Publics. Même si certaines familles critiquent les discours des Pouvoirs Publics et les actions de ceux-ci et des entreprises, elles trient leurs déchets en accord avec les recommandations publiques (e.g. familles Bio, Rationnelle et Ecolo).

Ce point soulève par ailleurs un conflit entre les notions mêmes de consommateur et de citoyen (Gabriel et Lang, 2006). Où s'arrêtent les droits des consommateurs, où commencent les responsabilités des citoyens ?

Conclusion : un principe de gouvernementalité en question

Le pouvoir ressenti par les familles sur les questions des déchets rappelle la notion de « *travail gratuit* » ou « *exploitation* » des consommateurs (Zwick, Bonsu et Darmody, 2008), qui sont alors considérés comme des producteurs pour l'atteinte d'un résultat commun à

l'échelle de la société. Et c'est par le biais de la communication, des discours et des règles édictées par les Pouvoirs Publics que ceux-ci vont pouvoir façonner les compétences des consommateurs et les discipliner. Le pouvoir des instances politiques « repose désormais sur la mise en valeur des richesses et l'exploitation des ressources des individus par des activités structurées par l'autorité politique » (Cova et Cova, 2009, p. 93). Les instances politiques cherchent donc à conquérir et conserver une forme de pouvoir sur les familles. Ces résultats font écho au concept de gouvernementalité de Foucault (Cova et Cova, 2009). Il permet de comprendre comment les instances de pouvoir vont contraindre les individus, ici les familles, à agir dans le sens commun d'une consommation responsable. Des relations stratégiques existent entre familles et Pouvoirs Publics, ces derniers cherchant à imposer et contrôler la conduite des familles par des techniques de pouvoir, comme la surveillance en vue de dominer. Nos données ont révélé que les individus et les familles intériorisent plus ou moins bien le discours de la part des autorités et doutent de la finalité des actions qui leur sont demandées. On peut alors faire l'hypothèse que ce processus de gouvernementalité du consommateur est en construction dans les familles. Les autorités publiques n'ont pas encore réussi à atteindre une discipline « *idéale* » chez le consommateur, et cela s'exprime dans le cadre de la gestion des déchets par une pratique imparfaite et non efficace pour certaines familles ou par un rejet du système pour d'autres. Nous rejoignons ici les conclusions de Robert-Demontrond (2004) dans le contexte de la consommation responsable : le système de gouvernance des droits sociaux fondamentaux ne peut être optimal dans ce contexte, car les familles restent encore « trop ignorantes de leur responsabilité politique nouvelle » (p. 112). Mais sont-elles réellement inconscientes de leurs nouvelles responsabilités politiques ? Les résultats exposés ci-dessus montrent qu'elles ont bien perçu l'enjeu collectif de la gestion des déchets et sont bien au fait de la responsabilité qu'elles portent. Deux possibilités émergent à ce stade : (1) soit les familles envisagent une forme de sur-responsabilité au quotidien, *via* des engagements moraux dont elles ne souhaitent pas forcément s'acquitter (remise en cause du processus de légitimité), résultant d'une pénibilité dans l'exécution de la gestion des déchets ; (2) soit les familles sont non seulement conscientes de la responsabilisation par les autorités publiques mais adhèrent en plus à une forme de responsabilité solidaire, *via* un récit culturel, résultant en une performance efficace de la gestion des déchets.

Ce point sur la gouvernementalité est par ailleurs lié à l'équilibre à trouver entre les droits et les responsabilités des consommateurs. Il n'existe pas de principe universel qui détermine les droits et les responsabilités des consommateurs (Henry, 2010). Henry (2010) montre que les individus consommateurs s'inspirent de l'idéologie politique dominante pour forger leur

opinion à ce sujet. En consommation écologique et particulièrement dans le contexte français, il est mis en avant que les individus sont responsables de la dégradation de l'environnement (Giannelloni, 1998), et qui plus est, les autorités publiques cherchent à responsabiliser les individus consommateurs (Salles, 2009). Dans le contexte des cartes de crédit, Henry (2010) montre que la responsabilité individuelle alimente une idéologie politique au travers du mythe de l'autonomie du consommateur. Ce discours d'autonomisation est largement répandu dans les sociétés occidentales et il est attendu des consommateurs qu'ils prennent en charge leur propre destinée. En ce sens, « la responsabilité devient un idéal » (Henry, 2010, p. 682). On fait face à des mécanismes sensiblement identiques en consommation environnementale : les individus sont responsabilisés et les autorités publiques cherchent à atteindre une forme d'idéal politique en autonomisant les individus au travers de leurs pratiques de consommation.

En découle la question suivante : quelle idéologie pourrait être sous-jacente au discours sur le tri ?

Conclusion chapitre 7

Les résultats mettent en évidence la structure de la pratique du tri des déchets et les différents éléments qui la composent. Partant du cadre théorique de Schatzki (1996), nous avons confronté la structure théorique avec les éléments émergents du terrain. Nous mettons en évidence les faires, les objets et les engagements comme éléments structurants la pratique familiale du tri des déchets.

Tout d'abord, les compréhensions générales de la pratique deviennent les faires de la pratique. Pratique imposée, le tri des déchets émane des Pouvoirs Publics qui sont en attente d'un résultat, associé à une performance efficace. Dans cette perspective, il n'est pas tant important de « *savoir-faire* » la pratique que de la faire, de la performer. Cette performance a lieu dans la sphère familiale. Nous avons mis en évidence plusieurs niveaux de savoir-faire des familles : certaines familles pratiquent un tri qualifié de superficiel alors que d'autres s'investissent et accomplissent les gestes de la pratique tel que demandé par les instances publiques. L'engagement dans la pratique ainsi que l'ajout d'objets semblent être des éléments décisifs dans la performance du tri. Cette performance familiale s'accompagne par ailleurs de stratégies à l'échelle de la famille. Alors que les enfants savent performer théoriquement les gestes de la pratique, ils restent téléguidés dans leur mise en œuvre par leurs parents. La répartition des tâches a donc essentiellement lieu au sein du couple parental, où la mère est mise en avant comme la principale responsable des déchets associé à un rôle de leader. Le père est absent de la sphère privée et interagit avec la sphère publique (déchets portés à la déchèterie ou sortir les containers les jours de ramassage). Cette répartition des tâches n'est pas toujours bien vécue par les mères, certaines subissant la pratique et soulignant la pénibilité de celle-ci.

Ensuite, nous avons relevé les objets comme structurants la pratique de tri. Deux types d'objets émergent : les objets imposés et les objets ajoutés. Les familles ajoutant des objets traduisent un engagement dans la pratique et permettent par-là de la rendre moins pénible au quotidien. De plus, l'ajout d'objets conduit à une efficacité de la performance du tri, alors que les objets imposés ne suffisent pas à performer efficacement la pratique. Les objets ajoutés permettent de concrétiser les règles de la pratique du tri. L'élément des règles du cadre de Schatzki (1996) est remplacé par l'élément des objets. Cet élément « *objets* » est confirmé comme étant structurant de la pratique sociale (Shove et Pantzar, 2005).

Enfin, la structure téléoaffective ou engagements est un élément clé dans la structure de la pratique sociale (Arsel et Bean, 2013). Elle permet de faire le lien entre les dimensions macrosociale et microsociale. L'engagement des familles dans la pratique est variable : alors

que certaines ne semblent pas engagées, d'autres trouvent leur source d'engagement dans leur histoire familiale ou expriment une forme d'engagement plus économique. Les Pouvoirs Publics ne sont pas identifiés comme source de leur engagement. Ce résultat est surprenant. Alors que toutes devraient théoriquement être engagées dans la pratique (Schatzki, 1996), ce n'est pas le cas pour le tri. Cela s'explique par le caractère imposé de la pratique. A la différence d'autres recherches sur la pratique sociale (Schau, Muñiz et Arnould, 2009 ; Arsel et Bean, 2013), les familles n'ont pas fait le choix d'y entrer. Ce résultat pose la question d'une problématique sous-jacente entre familles et Pouvoirs Publics. Deux pistes explicatives sont avancées : (1) une légitimité de la pratique qui n'est pas entièrement satisfaisante et (2) une répartition des responsabilités problématique entre familles et Pouvoirs Publics.

En conclusion, nous mettons en évidence une pratique sociale du tri des déchets structurée par les faires, les objets et l'engagement (figure 38).

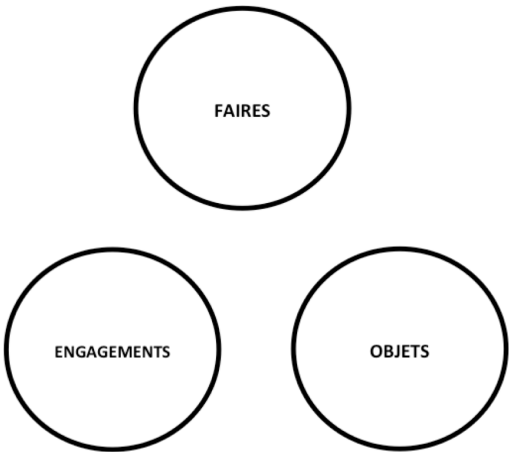


Figure 38. Structure de la pratique sociale du tri des déchets

Des questions persistent et notamment sur la dynamique de cette pratique : quels sont les liens entre les éléments et comment les familles font-elles pour entrer dans la pratique ? Ces questions sont abordées dans le chapitre suivant.

Chapitre 8. La dynamique de la pratique

Ce chapitre s'attache à l'identification des liens entre les différents éléments de la structure de la pratique. Il s'agit là d'une étape essentielle puisque dans la théorie de la pratique, c'est bien l'existence de liens entre les éléments qui permet de comprendre la dynamique de la pratique et d'envisager les rapports entre niveaux micro- et macro-sociaux (Shove, Pantzar et Watson, 2012 ; Arsel et Bean, 2013).

Nous avons mis en évidence les faires, les objets et les engagements comme éléments structurants la pratique. Pour exister, la pratique sociale nécessite un « réseau coordonné » (Schatzki, 1996). Des processus existent donc entre les différents éléments de la structure (Arsel et Bean, 2013). Nous cherchons à comprendre les processus sous-jacents entre ces éléments pour la pratique familiale du tri des déchets (figure 39). Une première section est dédiée aux liens entre les éléments de la structure, qui seront examinés individuellement, c'est à dire entre deux des trois éléments.

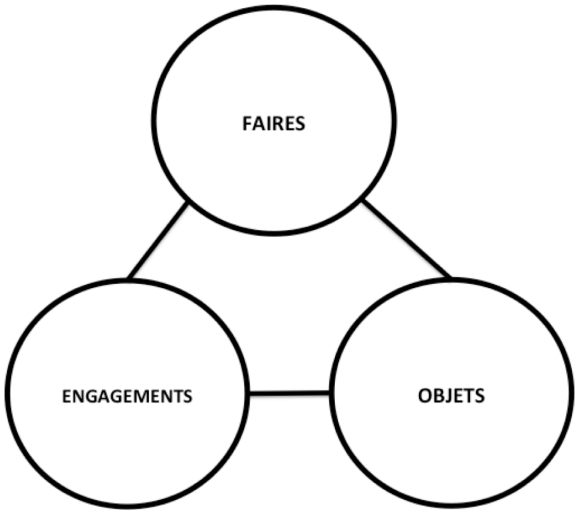


Figure 39. Les liens entre les éléments de la structure

Mais la pratique suppose aussi une prise en compte globale, une articulation entre les trois éléments. Toutes nos familles sont loin d'avoir atteint le même degré de performance. Nous chercherons l'origine de ces différences dans la qualité de l'articulation entre les éléments. Ce qui nous conduira à nous interroger sur la manière dont les familles entrent dans la pratique (section 2).

Section 1. Les liens entre les éléments de la structure

1. Lien entre engagement et objets

Le premier processus identifié correspond au lien entre les engagements et les objets de la pratique du tri. Nos données identifient deux types de familles, celles qui ajoutent des objets grâce à leur engagement et les autres. Il s'agit d'identifier ce qui fait que certaines familles ajoutent des objets et d'autres non, au regard du fait que certaines sont engagées et d'autres non. Nous allons tenter d'identifier les sources de cette différence. Nous mettrons en évidence parmi les familles engagées qu'elles sont plus enclines à recourir à des processus originaux (par l'ajout d'objets) pour performer la pratique.

1.1. Un engagement favorisant l'ajout d'objets

L'ajout d'objet permet indéniablement de performer la pratique du tri (cf. chapitre 7 section 2). Ces ajouts d'objets par les familles traduisent leur engagement dans la pratique. Rappelons ici que seules les familles exprimant une forme d'engagement dans la pratique (écologique ou écologique teintée d'économique) ont ajouté des objets (familles Bio, Nature, Rationnelle et Ecolo). Ces familles permettent ainsi de satisfaire leur engagement dans le tri, en le rendant vivant et concret par les objets ajoutés (Arsel et Bean, 2013), résultant en une performance efficace.

Les quatre familles engagées dans le tri l'expriment par la mise en place d'un compost (familles Bio et Rationnelle) et dédient des objets pour accomplir cette pratique. La famille Bio a un bac en plastique dans son évier de cuisine et la famille Rationnelle a un seau destiné aux épluchures pour le compost sur le rebord de la fenêtre de cuisine. La famille Ecolo avait également un système de compost dans son ancien habitat et ajoute des objets comme un seau pour récupérer l'eau froide de la douche pour arroser ses plantes, traduisant son engagement écologique. Quant à la famille Nature, son engagement s'exprime également *via* l'ajout d'objet, comme la poubelle 3 en 1 de la cuisine. Ces objets permettent de satisfaire le tri, mais l'ajout d'objets dépasse largement le cadre de la pratique de tri. Ainsi, dans la famille Nature, la mère a acheté une yaourtière pour faire ses yaourts, ajoutant par-là des objets et robots ménagers dans sa cuisine pour répondre de son engagement :

> « Alors, je, je préfère faire les yaourts moi-même, j'ai acheté une yaourtière, [rires], parce que j'en avais marre d'acheter des trucs en plastique, tu vois » (mère Nature).

Ces logiques originales d'ajout d'objets ne vont pas tant faire écho aux logiques de co-création (Cova, 2009) où familles et Pouvoirs Publics travaillent ensemble à l'amélioration d'une offre. Les familles vont chercher à ajouter pour dépasser les contraintes inhérentes au tri et tenter de faciliter la pratique au quotidien. Elles répondent par ailleurs à un engagement fort de leur part. Les familles engagées ne trouvent pas la source de leur engagement dans les discours des Pouvoirs Publics, mais au contraire dans une histoire familiale ou au travers de motivations économiques. Et c'est dans cette perspective que les familles ont une capacité à être inventives dans leur sphère privée pour atteindre les objectifs personnels fixés. Parmi eux, le tri des déchets contribuant à l'atteinte d'un « mieux » environnemental. Elles sont à la recherche d'un accomplissement, d'une réalisation de soi ; les objets ajoutés étant un moyen de concrétiser cet engagement et de répondre à un style de vie écologique, qui dépasse le seul tri des déchets. Arsel et Bean (2013) utilisent quant à eux le terme de « problématisation », référant à l'alignement continuel entre les objets et les significations de la pratique. Ce terme, issu de Thompson et Hirschman (1995), considère les déviations des standards culturels et normatifs, qui deviennent problématiques. Ils prennent ainsi l'exemple des gnomes de jardin et posent la question de leur pertinence au regard de la pratique du goût. Le processus que nous établissons entre les engagements et les objets ne correspond pas à une problématique de déviation par rapport à la norme. Les familles ne dévient pas de la norme, elles sont dans une logique d'ajout, pour répondre de leur engagement environnemental.

Watson et Shove (2008) considèrent que les objets participent à la réalisation de la vie de tous les jours. Cette réalisation prend forme au travers des objets. Dans leur recherche sur le « Do It Yourself », les auteurs considèrent que les individus ont des « projets ». Par exemple, certains consommateurs ont le désir de changer de place un radiateur ou de mettre en place une sonnette lors de l'ouverture d'une porte. Ces actions constituent des « projets » qui sont réalisables à plus ou moins long terme. Ce terme est utilisé pour désigner une action qui est planifiée et qui s'accompagne d'un résultat observable. Ce qui est commun à l'ensemble de ces projets est le caractère structurant de la vie quotidienne. Ces projets nécessitent des objets. Et c'est la conjonction des objets et des compétences des individus qui caractérise la performance du DIY (Watson et Shove, 2008). Nos données sur la performance du tri des déchets ne sont pas sans rappeler cette notion de projet. Dans notre recherche, le projet poursuivi par les familles engagées est de satisfaire leur engagement environnemental et d'atteindre leurs objectifs personnels liés à leur style de vie écologique. Ce projet écologique, à l'instar des projets de DIY, est permis par l'ajout d'objets. Par ces objets ajoutés, les familles vont réaliser leur engagement écologique. En conséquence, le lien que nous

identifions entre engagement et objets de la pratique correspond à un processus de réalisation (figure 40).

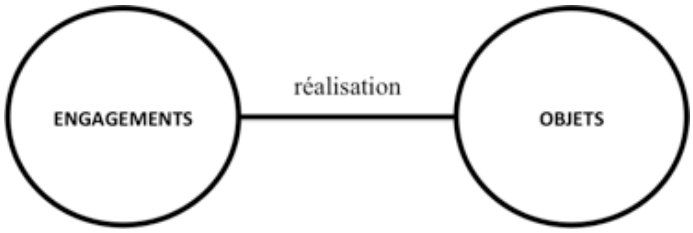


Figure 40. Processus de réalisation entre les engagements et les objets

Mais les familles ayant ajouté des objets ne répondent pas toutes de ce processus de réalisation. Deux d'entres elles n'expriment pas d'engagement écologique et n'ont pas de projets écologiques à satisfaire. Nous voyons ci-après que ces familles répondent à des logiques de surveillance, induites par leur habitat collectif.

1.2. Les logiques de surveillance

Parmi les familles ayant ajouté des objets, deux ne sont pas engagées ni écologiquement, ni économiquement dans la pratique. Et pourtant, les objets sont ajoutés, facilitant les faires de la pratique et contribuant à une performance efficace de celle-ci. Ces deux familles sont les HLM et Rejet. Toutes deux vivent en appartement et ont des locaux à poubelles communs à l'ensemble de l'immeuble. Elles se retrouvent dans une situation où des logiques de surveillance peuvent s'installer, les contraignant à un tri efficace de la pratique. Dans une certaine mesure, les Pouvoirs Publics entrent dans le local à poubelle, créant une injonction forte au tri pour ces familles.

> « Mais euh pour les appartements comme ça enfin tout ce qui est HLM en tout cas ils [*les éboueurs*] ne font pas gaffe quoi. Ils prennent et puis je pense que même ils se disent que dans les poubelles même ceux qui font le tri y'a forcément du mauvais tri et euh parce que je le vois hein quelques fois dans notre poubelle jaune y'a des trucs où je me dis de toute façon c'est limite ça sert à rien quoi quelque part, parce que y'a des personnes qui font bien, puis des personnes qui pensent bien faire parce que s'ils mettent la quelque part ils pensent bien faire mais c'est pas forcément euh. Ils vont mettre oui par exemple c'est ce qu'on disait plein de papiers mais dans des sacs plastiques, tout est emballé dans des petits sachets plastiques qui ne sont pas recyclables quoi donc euh on se dit que quelque part ils ont fait un effort c'est bien mais l'effort est mal fait donc euh. […] Parce que c'est difficile d'avoir du parfait dans une tour à 16 étages où tout le monde va faire euh, y'a

> forcément plein de mauvais élèves où des gens pensant bien faire qui font mal c'est pas. […] Mais bon c'est pareil quoi y'a ceux qui lisent bien et ceux qui lisent pas bien et ceux qui comprennent pas forcément tout non plus hein donc euh parce que j'ai beaucoup de personnes très âgées ici. […] On ne peut pas non plus tout tout demander hein. Comme j'ai vu une dame qui a des qui est âgée qui a des couches parce qu'elle est malade, ça finit dans la dans celle euh
> *Dans la jaune.*
> Voila donc bon dans des sacs plastiques, ce n'est pas terrible je veux dire, je veux dire le tri il est fichu quoi enfin. Mais après bon on ne peut pas aller toquer chez tout le monde en leur disant, enfin c'est délicat, donc euh, puis voilà donc c'est plus une information. On n'est pas forcément super informé sur tout quoi. Donc voilà » (mère Rejet).

La mère Rejet est donc consciente de l'imperfection du tri réalisé dans son immeuble et a une connaissance des individus qui ne contribuent pas à un tri efficace. Cette situation se retrouve chez la mère HLM, qui délivre cette information de manière subtile, voire diluée dans l'entretien. La mère fait attention à ne pas employer un ton accusatoire envers ses voisins et leur trouve même des excuses. Elle évite soigneusement le sujet en assurant que les comportements de tri de ses voisins ne la regardent pas :

> Mais oui, c'est vrai que je vois ça, les gens qui jettent les trucs à travers, les objets à travers dans le canal, là ! Euh, maintenant après, vraiment faire attention, euh, comme ça, là, je sais pas trop. … Je sais pas. J'crois que je me préoccupe plus de moi faire attention que je sais pas, je sais pas. Je n'sais pas. […] Mais connaitre quelqu'un qui fait pas attention à tout ça, franchement, je sais pas. Je sais pas et puis ça m'a peut être choquée d'un coup et après, j'ai oublié, je sais pas. Ouais, ouais, voilà hein (rires) ! (mère HLM)

Ces observations rejoignent les conclusions de Mons (2002), qui a mené une recherche sur le regard social porté sur les déchets dans les immeubles : un regard (faussement) désintéressé est porté aux comportements des voisins en matière de tri. L'auteur considère la gestion des poubelles comme une liberté individuelle et dans cette perspective, tout jugement pourra être vécu comme une entrave à cette liberté. Et pourtant, on peut se poser la question de la réelle liberté de ces familles vivant en appartement.

Même si la gestion des déchets se fait dans la sphère privée, le local à poubelle devient un lieu oscillant entre privé et public (Pierre, 2002). De plus, la présence des Pouvoirs Publics se fait ressentir par les objets imposés et l'organisation se trouvant dans le local à poubelles. Le regard des autres existe donc. Les deux familles de notre échantillon, dans le but d'éviter tout jugement de leurs voisins, ont mis en place un système d'objets et de poubelles reproduisant

le schéma de tri de leur local à poubelles. Pour ces deux familles, le processus de réalisation n'existe pas du fait de leur non-engagement dans la pratique.

2. Lien entre objets et faires

L'analyse de ce lien s'appuie sur le discours des répondants comme sur l'observation des comportements lors des repas. Il s'agit d'identifier ce qui fait que certaines familles ajoutent des objets et d'autres non, au regard du fait que certaines performent bien et d'autres non.

2.1. De l'appropriation à la routinisation

Les familles ayant ajouté des objets ont une performance facilitée et efficace du tri. Elles se sont non seulement appropriées les règles sous-jacentes à la pratique, mais aussi les objets ajoutés dans leur espace privé.

> « Les poubelles sont, enfin, voilà, y'a la poubelle qui est à portée de main, le compost, c'est relativement, enfin, relativement récent, on avait pas de composteur du coup, voilà, on le faisait pas, maintenant qu'on l'a, c'est pas plus compliqué que de le mettre, euh, d'un côté ou de l'autre, donc voilà, c'est pas très joli sur la fenêtre, mais, c'est simple. Bon avant, c'était dans la cuisine, mais ça amenait les mouches, donc, voilà, on a trouvé cette solution là. La poubelle jaune, ben, c'est pas dur hein, sous l'évier, y'a une poubelle à côté de l'autre, donc ouais, ça c'est rentré dans le quotidien par contre » (mère Rationnelle).

Lors de nos observations dans la famille Rationnelle, nous avons relevé que le seau était complètement intégré aux habitudes familiales.

> A la fin du repas, les filles prennent une banane en dessert. Puis, les enfants débarrassent leurs assiettes et jettent tout dans la poubelle de cuisine. La mère est occupée à ranger et à laver les casseroles. Elle s'aperçoit en ouvrant la poubelle que certains déchets (les pelures de bananes) y sont jetés par les filles, alors que ça devait aller au compost. La mère les ressort de la poubelle pour aller les mettre dans le seau situé sur le rebord de la fenêtre (extrait d'observation de la famille Rationnelle).

Cette scène montre bien que la famille a des règles en matière de tri et qu'elle les respecte. La mère n'hésite pas à reprendre dans la poubelle des déchets qui étaient destinés au compost. Elle a complètement intégré cette habitude de tri pour le compost, en utilisant l'objet « seau ».

La mère Nature nous indique quant à elle que son tri est facile et le justifie par l'ajout d'objets :

> « Le tri de mes déchets ? Ben c'est pas très compliqué je dirai. Le verre dans la poubelle à verre. En fait, j'ai une poubelle spéciale, tu n'as peut être pas remarqué dans la cuisine. Une poubelle, je suis très fière de l'avoir achetée y'a au moins dix ans chez Baos, à l'époque, c'était Baos, des Allemands qui étaient portés déjà là-dessus, parce qu'ils sont bien en avance par rapport à nous. Et c'est une poubelle qui est très pratique, qui se met dans une cuisine. Donc en dessous, tu as le verre, donc une fois que c'est plein, hop, benne à verre. Côté gauche tu as les plastiques, donc quand c'est plein, zou, ça part à la poubelle plastique, qui est ici d'ailleurs et poubelle droite, poubelle alimentaire. Donc c'est pratique en fait. Les papiers, ils sont triés également, ils sont mis dans le petit container prévu à cet effet et puis voilà » (mère Nature).

Une organisation de l'espace est nécessaire pour y introduire les objets relatifs à la pratique, rappelant ici les processus d'appropriation de l'espace marchand (Bonnin, 2003 ; Carù et Cova, 2003). Comme le souligne Bonnin (2003, p. 9), « l'appropriation est une action de l'individu sur son environnement ». Quatre éléments physiques participent au processus d'appropriation : (1) le regard, par lequel les familles se familiarisent avec l'objet ajouté ; (2) l'exploration qui permet aux familles d'étendre « leur champ d'action » (Bonnin, 2003, p. 9), par exemple par l'ajout de nouveaux objets ; (3) l'aménagement de l'espace : les familles mettent en place des nouveaux objets dans leur maison ou appartement en reconfigurant leur espace et (4) la nidification qui s'effectue par le « marquage d'un territoire par l'utilisation d'objets et par les faits et gestes » (Bonnin, 2003, p. 10). Dans ce cas de nidification, nos observations révèlent que les familles ayant ajouté des objets les utilisent en vue de performer l'action du tri.

Lors de l'appropriation d'objets, deux processus sont sous-jacents (Serfaty-Garzon, 2003) : (1) l'objet doit être adapté à un usage défini et (2) l'objet doit être mis en action (Cova et Cova, 2001). Les objets ajoutés des 6 familles ont tous un rôle dédié et participent à l'action générale du tri. A chaque objet ajouté correspond une catégorie de déchets, selon son caractère recyclable. Par exemple, la mère Rationnelle a un seau sur le rebord de la fenêtre pour les déchets destinés au compost, une poubelle de cuisine pour les déchets ménagers, un bac en plastique pour les papiers et enfin un bac pour les verres. La famille Bio a quant à elle un bac plastique dans son évier pour les déchets destinés au compost, un sac dans l'escalier de la cave pour les journaux et un espace sous la cheminée pour les papiers destinés à allumer le feu. Ces familles ont donc intégré les règles du tri pensées par les Pouvoirs Publics, qui fondent la séparation des déchets selon leur caractère recyclable. Par ailleurs, chacun de ces

objets est rentré dans les routines familiales et on peut considérer qu'ils s'intègrent dans le système d'objets de l'individu, devenant ainsi des vecteurs identitaires (Belk, 1988).

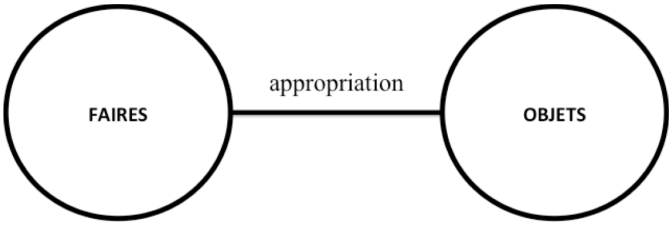


Figure 41. Processus d'appropriation entre les faires et les objets

Cette appropriation des objets ajoutés (figure 41) permet à ces familles d'avoir en conséquence une routinisation du tri et elles répondent aux attentes des Pouvoirs Publics. Ce processus de routinisation est facilité avec le temps, conduisant à des faires « ordinaires, normalisés et sans efforts » (Arsel et Bean, 2013, p. 909). Par ailleurs, ce processus de routinisation s'inscrit dans les mouvements corporels des familles (Bourdieu, 1979b). Les familles participent ainsi à la construction d'une connaissance tacite (Bourdieu, 1979a) à l'échelle de la société. Grâce à ce processus d'appropriation des objets et des règles, il est possible de routiniser au travers des mouvements corporels les faires de la pratique (i.e. une répétition des comportements) et contribuer ainsi à la construction de la pratique sociale au sein de la famille, mais également de la société.

2.2. De la non-appropriation au conflit de catégorisation

Certaines familles cependant n'ont pas ajouté d'objets et surtout semblent avoir des difficultés avec le processus d'appropriation. Nous allons analyser leur situation.

La non-appropriation des objets

Quatre familles n'ont pas ajoutés d'objets et présentent toutes une performance non-efficace du tri. Ce n'est pas seulement un manque d'ajout d'objets, car certaines familles ont des objets qui auraient pu s'adapter à l'usage du tri (Serfaty-Garzon, 2003) :

> *« Et donc j'ai vu que tu avais une poubelle dans ta cuisine qui est séparée en deux.*
> Oui, mais alors là, ça n'a rien à voir avec le tri sélectif, c'est parce que là, elle est conçue comme ça. C'est-à-dire que le tri on le fait en amont. Une fois que c'est dans le sac, généralement, y'a peu de chances qu'on y retouche. Donc ce qu'on fait,

c'est que tout ce qui est verre et bouteilles de plastiques et de lait, pof, c'est mis de côté et là, ça va dans les containers dans le garage » (père Bulle).

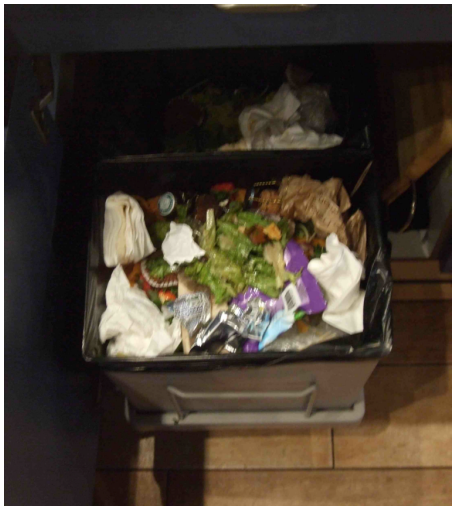


Figure 42. Photographie de la poubelle de cuisine de la famille Bulle

La poubelle de cuisine est séparée en deux compartiments (figure 42), elle a été conçue pour une séparation des déchets ménagers des déchets recyclables et permettrait de réaliser un tri en amont dans la cuisine. Or, la famille n'a pas identifié cette compartimentation comme un usage approprié pour le tri. En conséquence, les conditions nécessaires au processus d'appropriation ne sont pas remplies (Serfaty-Garzon, 2003) : la poubelle de cuisine n'est pas adaptée au tri par la famille et elle est mise en action pour jeter les déchets et non pas les séparer selon leur caractère recyclable. Les catégories pensées par ces familles ne semblent pas correspondre aux catégories imposées par les Pouvoirs Publics.

La question de la saleté et du désordre

D'un point de vue socioculturel, les déchets sont considérés comme sales. Les représentations et les pratiques liées aux déchets sont historiquement déterminées (Lhuilier et Cochin, 1999). Dans nos 4 familles, des verbatims faisant référence soit au sale, soit au désordonné émergent. Les individus semblent catégoriser leurs déchets selon leur caractère sale ou propre ou encore ordonné ou désordonné :

« Et puis quand je rentre des courses, j'ai tout ces emballages.
Vous retirez tous les emballages ?
Ben je les mets pas comme ça dans le frigo, je trouve ça dégoutant, je trouve que y'a trop de, voilà » (mère Nickel).

> « Tout le temps, je fais que ça moi. Ah oui, oui, je vais dans mon garage pour déposer deux petits trucs, parce que je supporte pas que ça [les déchets] reste en vrac dans la cuisine. Donc oui, oui, je fais des allers retours, ça me gêne pas » (mère Bulle).

La mère Nickel évoque la saleté, la mère Bulle fait référence au désordre. En se penchant sur les travaux de Mary Douglas dans son ouvrage « De la souillure » (2001 [1967]), la saleté est considérée comme ce qui n'est pas à sa place et comme une rupture de l'ordre. Sale et désordre tendent alors à être liés. La lutte contre la saleté devient donc un acte positif par lequel les individus visent à « organiser leur milieu ». Elle considère donc que « là où il y a saleté, il y a système » (Douglas, 2001, p. 55). Saleté, système, donc catégorisation. En effet, la saleté est considérée comme « le sous-produit d'une organisation et d'une classification de la matière, dans la mesure où toute mise en ordre entraine le rejet d'éléments non appropriés » (p. 55). Selon Mary Douglas, la saleté dans nos sociétés est considérée « comme une sorte de ramassis d'éléments rejetés par nos systèmes ordonnés » (p. 55).
Les questions d'ordre et de désordre sont donc inclues dans la catégorisation anthropologique sale/propre au sens de Mary Douglas.

Plus encore, une logique de contamination semble sous-jacente dans les discours des familles. Ainsi, la mère Nickel retire les cartons d'emballage car elle trouve ça « *dégoûtant* » dans son frigidaire. Cela peut signifier qu'elle considère les cartons comme souillés ou contaminés et qu'ils ne doivent pas entrer en contact avec les aliments qui sont dans le frigidaire, eux considérés comme « propres ». La mère Bohème exprime également cette idée :

> « Quand je rentre de mes courses, je déballe tout dans mon garage, dans mon garage, je, par exemple, j'enlève les cartons des yaourts et tout ça, et je les mets dans la poubelle jaune, là dans le garage. Mais je ne le fais pas, je le fais parce que je trouve que les cartons c'est dégueulasse dans le frigo, voilà. C'est pas au début pour trier si tu veux. De toutes façons, si c'était pas trié là, ce serait après à la cuisine. Enfin, le carton des yaourts, il finirait dans la même poubelle, mais, à ce moment-là, quand je le fais, c'est pas pour le tri, mais c'est pour euh, c'est parce que les cartons c'est dégueulasse dans le frigo, voilà – rires. Donc j'enlève les cartons et voilà » (mère Bohème).

Le fait de ne pas souiller peut aussi concerner les poubelles elles-mêmes, et pas seulement le frigidaire. Par exemple, la mère HLM souligne que les bouteilles de lait sont systématiquement lavées avant d'être jetées, car il reste toujours un résidu de lait, qui salit la poubelle des déchets recyclables. Des entretiens informels ont été menés en marge des

entretiens menés dans les familles. Les individus interviewés mettent en avant le côté sale des déchets. Ainsi, par exemple, Thomas indique que « *les boîtes de conserves, je les lave avant de les jeter dans la poubelle des déchets recyclables, parce qu'ils sont sales* » ou encore Irina explique « *par exemple, quand on fait du poisson, les papiers et plastiques qui emballent le poisson, on les jette dans la poubelle de la cuisine, parce que dans la poubelle des déchets recyclables, c'est sale et puis ça sent mauvais* ».

La saleté et la mauvaise odeur sont donc mises en avant comme caractéristiques de certains déchets.

Tous les déchets qui sont « *souillés* » ou « *contaminés* » par les aliments sont catégorisés comme sales. Au contraire, tous les déchets qui n'ont pas été contaminés ou encore qui ont été lavés avant d'être jetés sont catégorisés comme des flux propres.

Cette logique répond plus globalement à la catégorisation pur vs. impur, qui inclut cette notion de contamination (d'Iribarne, 1993). Elle est plus ou moins présente dans les discours des individus. L'idée est d'éviter de contaminer des endroits (frigidaire, poubelles…) qui accueillent des aliments ou des déchets considérés comme propres : cela peut se faire notamment en triant, en séparant ou encore en lavant. La situation peut donc paraître pour le moins paradoxale : on lave des déchets avant de les jeter, on veille à garder sa poubelle propre,

On établit un nouvel ordre, différent de celui de recyclage voulu par les autorités.

Conflit entre la catégorisation pensée par les familles et la catégorisation imposée

Les Pouvoirs Publics ont mis en place une catégorisation des déchets selon les matériaux des déchets et leur potentiel de « recyclabilité ». Leur orientation est utilitaire ; cette catégorisation semble entrer en conflit avec la catégorisation des individus régie par le pur vs. impur.

Ce conflit est particulièrement exprimé dans les familles Utopie, Bohème, Bulle et Nickel. Ainsi, pour la mère Nickel :

> « Parce que par exemple, quand je vais chez le boucher, j'me dis tiens la viande, le papier qui entoure la viande, voilà, je le mets dans ma poubelle, dans ma poubelle normale, alors que théoriquement, un papier, ça devrait aller dans la poubelle jaune » (mère Nickel).

Mais le papier est gras et spontanément, la mère Nickel va le jeter dans la poubelle des déchets ménagers.

> « Voilà, je sais pas, je sais toujours pas ça, les boîtes de conserve, on les met de côté ?
> *Oui, on peut les mettre dans la poubelle jaune.*
> Ouais, d'accord, et rincées ou pas rincées ? » (mère Bohème)

La mère Bohème met en avant ici son incertitude sur les catégorisations des déchets, car manifestement, elle n'a pas saisi la rationalité sous jacente aux méthodes de tri préconisées. On se retrouve ici dans le cadre où la mère revient à une catégorisation où elle aura tendance spontanément à jeter le « sale » qui est « contaminé » donc impur dans la poubelle de déchets ménagers, alors que les Pouvoirs Publics imposent de mettre les emballages, qu'ils soient purs ou impurs, dans la poubelle des déchets recyclables. Comme le souligne Douglas (2001), « Nous avons tendance à rejeter les indications discordantes » (p. 56). Ce conflit est observé dans les familles Utopie et Bulle également, qui répondent à un tri fondé sur des logiques de propre/sale et qui ne trient en conséquence par leurs déchets dans le sens attendu par les autorités publiques.

Cette catégorisation pensée par les individus est construite à l'aide de la culture dans laquelle ils sont ancrés. Comme le souligne Douglas (2001) « La culture (si l'on entend par là les valeurs publiques, les valeurs standardisées d'une communauté) sert de médiatrice à l'expérience individuelle. Elle lui fournit d'avance certaines catégories de base, un schéma positif dans lequel s'insèrent, en bon ordre, idées et valeurs. Enfin, et surtout, la culture exerce une autorité certaine ; chacun s'y conforme parce que les autres le font » (p. 58).
La question qui se pose dès lors est de retrouver une trace historique de la catégorisation dans la culture française, pour pouvoir mieux comprendre comment les individus classent et catégorisent.

D'après les travaux de d'Iribarne (1993) sur l'influence des cultures nationales sur le fonctionnement des organisations, la société française est hiérarchisée dans une logique pur/impur. Au Moyen Age, on fait face à la France des trois ordres : les clercs, les combattants et les laboureurs. L'opposition entre le pur et l'impur y est très explicite. Mais les deux ordres impurs – chevaliers et laboureurs - vont chercher à « accéder à un état de vie jugé plus pur » et donc de s'élever. Les chevaliers, alors les plus bas dans l'échelle sociale, sont marqués par la souillure des armes et tentent une progression vers le plus pur, *via* une

transformation des valeurs et des mœurs. Idem pour les marchands qui tentent de s'élever dans l'échelle sociale. Leurs stratégies consistent notamment à rendre plus purs et honorables des gains issus du négoce ou pour les chevaliers de se distinguer du chevalier vulgaire en se donnant une image de noblesse, de pureté. Le paysage du Moyen Age permet de comprendre la France contemporaine des entreprises et du monde du travail. D'Iribarne évoque le principe de continuité appliqué à la culture française en général : « (...) dans de multiples domaines, la distinction entre le noble et le vil, et plus largement entre le pur et l'impur, joue toujours un rôle fondamental dans la société française d'aujourd'hui » (1993, p.71). Et plus précisément, pour illustrer le phénomène de réinterprétation sans fin d'un système d'oppositions fondamentales : « (...) la place de l'opposition entre le noble et le vil, le pur et l'impur est beaucoup plus permanente que la définition de ce qui, à chaque époque, est considéré comme pur et impur et que les termes précis qui servent à exprimer cette opposition » (d'Iribarne, 1993, p. 71).

Les travaux d'Iribarne nous permettent de mieux appréhender la logique de catégorisation pensée par les familles en matière de tri. Culturellement ancrée dans l'histoire française, la catégorisation pur/impur régit encore de nos jours les familles dans leur tri des déchets. Alors même que Douglas (2001) indique que la culture permet de fournir des catégories de base, il semble en toute logique que spontanément, les familles séparent, catégorisent les déchets « purs » d'un côté et « impurs » de l'autre.
Cela va à l'encontre de la catégorisation pensée par les Pouvoirs Publics en matière de tri des déchets : peu importe le caractère de pureté du déchet, la catégorisation est pensée en termes de 'recyclabilité' du déchet, selon la qualité du matériau à jeter : verre, papiers, cartons, déchets verts, plastiques, déchets ménagers… Les autorités compétentes en matière de tri n'ont donc jamais pensé celui-ci en fonction de ce qui était structurant pour l'individu.
En résulte une non efficacité de la performance du tri des déchets (figure 43).

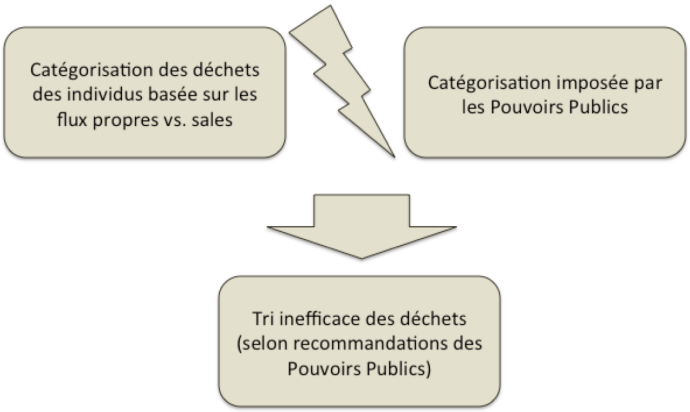


Figure 43. Expression du conflit entre la catégorisation pensée par les individus et la catégorisation imposée par les Pouvoirs Publics

Ainsi, les schémas, les catégorisations pensées par les individus, ancrées dans une logique culturellement instaurée de pur vs. impur sont bousculées. Douglas (2001) souligne la difficulté pour les individus de changer de telles classifications ancrées avec le temps et l'expérience, qui nous rendent « conservateurs », et qui nous confortent dans nos catégories structurantes : « Plus notre expérience est conforme à notre passé, plus nous avons confiance en nos suppositions. Nous ignorons et déformons les faits gênants qui se refusent à l'insertion dans un schéma, afin de ne pas déranger nos idées préconçues » (Douglas, 2001, p. 56). Les individus, les familles, en réaction à ce conflit de catégorisations vont donc trier leurs déchets de manière inefficace au regard des attentes des Pouvoirs Publics (familles Utopie, Bohème, Bulle et Nickel).

Qui plus est, la mise en évidence de la catégorisation spontanée des individus vient renforcer le fait qu'on n'est pas dans des logiques de liberté. Les Pouvoirs Publics vont ici à l'encontre de ce qui est structurant pour ces familles.

3. Lien entre engagements et faires

Le troisième processus mis en évidence est le renforcement, liant engagements et faires de la pratique. Ce processus de renforcement se traduit d'une double manière : (1) être engagé dans la pratique concoure à un renforcement des faires par des logiques de responsabilisation et (2) accomplir les gestes de la pratique a pour conséquence des logiques de transmission dans la famille renforçant l'engagement dans la pratique (figure 44).

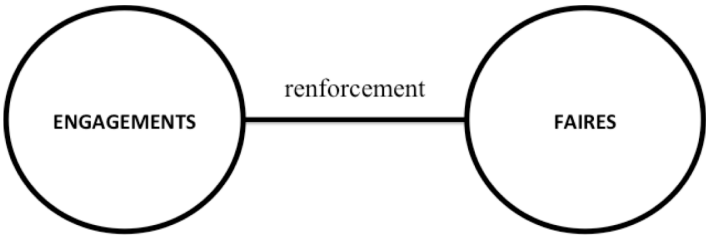


Figure 44. Processus de renforcement entre engagements et faires

Nous envisageons ce processus de renforcement pour les 6 familles ayant des faires de la pratique en accord avec les attentes des Pouvoirs Publics. Deux d'entres elles n'expriment pas d'engagement dans la pratique, nous abordons ces deux cas séparément pour comprendre comment les faires peuvent être performés sans engagement.

3.1. Un renforcement par la responsabilisation et la transmission

Certaines familles prennent de la distance vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics pour s'en affranchir. Elles vont atteindre une forme de responsabilité les libérant du pouvoir des autorités publiques. Cela se manifeste au travers de leurs connaissances et expériences acquises en matière d'écologie, sur lesquelles elles se basent pour comprendre le marché et son fonctionnement.

C'est particulièrement vrai pour les familles Bio, Rationnelle et Ecolo, qui toutes trois, se placent dans une logique « contestataire » vis-à-vis des pratiques environnementales menées par les Pouvoirs Publics, mais également par les entreprises. Une notion de méfiance est ici soulignée dans les entretiens :

> « Oui, oui, oui, moi, j'trouve que pour avoir des petits enfants, bien que y'ait plus de couches, y'ait beaucoup moins de gâteaux individuels, euh, des choses comme ça, parce que, ou de petites barquettes individuelles. Parce que quand tu fais pas à manger à tes enfants quand ils sont bébés, mais c'est dingue le nombre de déchets de, d'assiettes en plastiques, de et bien que moi j'ai essayé vraiment de limiter parce que je n'ai pas spécialement confiance dans les industries agroalimentaires. Donc c'est vrai que les Blédina et compagnies, ben on évitait, on évitait (…) Et tu vois c'est tout ça qui fait que quand même j'ai pas confiance ni en l'agroalim, ni en les pouvoirs publics ni, je, moi, j'pense qu'on nous ment. On nous ment » (mère Bio).

> « Et puis là en Occident, on recycle rien. Tout ça si vous allez en Afrique, en Inde, ils réutilisent les bouteilles, les bouteilles de shampooings et chais pas quoi, ils

réutilisent pour autre chose. Ici, non, ça sert une fois et puis c'est la poubelle » (mère Ecolo).

Les pratiques des entreprises sont également sous le feu des critiques et prennent part au rejet du système :

« Oui, quand je leur demandais est ce que vous avez quelque chose en face pour recycler le papier, ils comprenaient même pas de quoi est ce que tu parlais » (mère Ecolo).

« Donc pour moi, je trouve que c'est complètement euh, opaque, y'a peu de, enfin, c'est encore un peu flou et on n'arrive pas, on parle de durabilité dans l'environnement, mais, nous on n'a pas de possibilité d'avoir euh, de certitudes sur la pérennité de, du produit. Donc moi, tout ça, je fais pas, parce que je me dis, ben, est ce que c'est réellement un bien pour l'économie ? on parle, euh, à aujourd'hui, on met des éoliennes partout, ok, bon, pourquoi pas, dans 20, 30 ou 40 ans, combien ça va coûter à la société de changer les éoliennes, est ce que vraiment on aura gagné sur l'environnement ? Je trouve que comme d'habitude, on prend des décisions vachement rapidement en disant c'est génial, c'est génial et puis on verra plus tard si on a bien fait ou pas quoi […]. Donc, je trouve qu'on manque de recul avant de dire qu'un produit est durable pour l'environnement » (père Rationnelle).

Ces questionnements trouvent réponse pour ces individus dans leurs connaissances et leur expérience. Ainsi, la mère Bio explique : « *Moi, je sais que j'étais assez poisson pour les enfants et puis j'ai lu pas mal d'articles là-dessus disant que c'est pire que la viande, en tout cas, tout ce qui est poisson d'élevage* ». La famille Bio a un besoin de comprendre les logiques de marché, au travers de ses lectures et des informations qu'elle récolte pour pouvoir prendre de la distance par rapport au marché. Elle n'a guère plus confiance en les Pouvoirs Publics qui sont pour elle source de « *blabla* ».

Ces familles possèdent les connaissances et les utilisent pour se placer dans une logique de supériorité :

« L'avenir et puis une chance aussi parce que on est du bon côté du, enfin, on a quand même la chance de vivre dans un pays qui est en paix, on a des moyens en plus. Donc moi, je trouve que c'est injuste, que c'est juste par rapport à tous ceux qui peuvent pas, qui peuvent pas faire ça pour la planète. C'est quand même à nos pays qui ont un PIB important d'agir et on peut pas demander à des gens qui n'ont pas à manger tous les jours de faire ça quoi ! » (mère Bio).

La mère Ecolo va encore plus loin dans son discours et considère certaines personnes comme engluées dans un « *système lamentable* » parce qu' « *ils n'ont pas la moitié du cerveau* ». Elle fait référence ici au fait qu'elle gérait les poubelles de l'immeuble en face de chez elle avant son déménagement et exprime sa différence par rapport aux autres : elle « *ne sait pas comment ils font* » depuis qu'elle est partie. Elle se sent indispensable : « *ça ne m'empêche pas de faire ce que j'ai à faire […] et je ne baisserai pas les bras* ».

Sans se placer dans une logique de contestation vis-à-vis des Pouvoirs Publics, mais au contraire, en soutenant leur action, la famille Nature va quant à elle, mettre à profit ses connaissances et ses expériences pour aller au-delà des attentes en matière de développement durable[41] :

> « Ça c'est bien le tri sélectif. C'est un développement durable aussi. […] C'est bien ce qui est fait à Reims pour tout l'environnement. Le tri des déchets c'est top » (père Nature).

Cette adhésion se traduit par la recherche d'information sur les pratiques durables. Par exemple, la mère Nature souligne les sources d'informations :

> « En glanant, alors déjà ici, on a la chance d'avoir une, un courrier, une newsletter en fait du syndicat de communauté de communes, qui nous explique comment faire le tri très régulièrement pour éviter les erreurs de tri. Après, on a une gazette, la gazette du village qui nous donne plein d'informations c'est pareil sur le tri, comment faire etc. Donc et ils nous donnent des petites astuces pour protéger l'environnement, voilà, c'est tout bête mais c'est en glanant les informations à droite à gauche et puis encore une fois avec les médias » (mère Nature).

Une expression d'émotions positives et un engagement dans la pratique ont été également relevés, qui reflètent le style de vie tourné vers l'écologie de la famille.

Grâce à leurs connaissances et leur style de vie tourné vers l'écologie, les quatre familles cherchent un sens à leur consommation et n'attendent pas de « récompenses » de la part des instances institutionnelles.

Ainsi, même si au début de la mise en place du tri, la famille Nature ne voyait pas bien la finalité, elle l'a quand même mis en œuvre :

> « De savoir, au départ, je ne savais pas, mais je le faisais quand même parce que je me disais que ça a certainement une utilité. Si ça pouvait éviter de reproduire des

[41] Pour rappel, la mère Nature travaille pour le bailleur social de Reims et est fonctionnaire.

> choses euh, et de redépenser encore de l'énergie pour les usines à refaire des choses, oui, je me disais que c'était utile » (mère Nature).

Les familles se situent dans une conception plutôt sociale de l'échange (au sens de Blau, 1964) : elles agissent selon leurs convictions (environnementales ou économiques) et n'attendent rien en retour ; consommer durable et gérer les déchets leur permettent de trouver un sens à leur consommation. Ce niveau d'engagement dans la pratique passe par une responsabilisation des pratiques familiales quotidiennes et des choix qui vont aller au-delà des attentes de l'Etat, les familles prenant des initiatives cohérentes avec leur choix de vie. Ainsi, les familles Bio, Nature et Rationnelle ont mis en place un compost ; les familles Ecolo, Rationnelle et Nature utilisent les transports en commun ou le vélo dès qu'elles en ont l'occasion ; la famille Nature fait construire une maison basse consommation.

Elles s'affranchissent des discours, se responsabilisent vis-à-vis de pratiques publiques qu'elles considèrent pour certaines comme non suffisantes pour réguler les problématiques environnementales. Ces familles vont recourir également à des logiques de transmission, de socialisation envers leurs enfants. Ces derniers visionnent des documents parfois chocs sur l'environnement[42].

Par exemple, la mère Nature propose la lecture de livres interactifs pour ses enfants, qu'elle réutilise pour le travail. Elle propose également la vision de films, tels qu'Océan pour sensibiliser ses enfants au développement durable. Une forme de domination de la mère Nature *via* ses connaissances et son appropriation de biens culturels liés au développement durable va également se manifester dans la sphère professionnelle de son époux. Le père est suiveur dans la famille et dominé par sa femme qui influence ses comportements professionnels. Ainsi, il a mis en place une culture de plantes aromatiques bios pour satisfaire les exigences et convictions de son épouse. Comme elle l'explique : « *Là, [mon mari], ça faisait des mois que je l'embêtais pour faire une gamme de bio, d'aromatiques bio et à force de l'embêter, enfin, ça fait pas des mois, ça fait des années en fait. Il a fini par en sortir une, qui fait un carton, donc il est content* ». Dans cette famille, on souligne le pouvoir et le leadership de la mère dans la famille.

Plus particulièrement pour le tri, les parents étant engagés, le tri est en cohérence avec les attentes des Pouvoirs Publics et les enfants vont se socialiser par imitation et renforcement (Moschis et Moore, 1979). Ils vont adhérer aux valeurs environnementales de leurs parents :

[42] Les enfants de la famille Bio ont ainsi visionné le film « Nos enfants nous accuseront » (Jean-Paul Jaud).

> « Euh, ils [les enfants] essayent de nous faire un peu plaisir. Parce que il faut pas que, en tout cas, mon mari et moi, faut pas qu'on se leurre, hein ! Ils aiment les cochonneries comme les autres enfants, mais ils, enfin, …, après, ils nous suivent. Ils sont pas dans la contestation, dans les magasins, ils réclament pas du tout donc et c'est pour ça qu'ils viennent encore avec moi, parce que je les avais prévenus que le jour où ils me font une comédie pour avoir tel ou tel truc, c'est terminé, ils viendraient plus avec moi. Et c'est vrai que ben toutes leurs céréales, tout ça, on va dans le rayon bio, y'a pas le choix, y'a que deux sortes de céréales. Roman, il préférerait les trésors de chez Kellog's et voilà, moi, je lui ai expliqué ce qu'il y avait dedans et y'a aucun souci, vraiment, ils prennent, on alterne les deux de en bio, de chez Satoriz et non non, y'a pas de souci. Et puis, là, je pense que c'est plus pour me faire plaisir, mais nous, on leur a toujours dit qu'on les emmènerai pas de nous même au, chez McDo et quand ils voient, quand y'a des pubs en ce moment où ils disent pour moins de deux euros, voilà ce que vous pouvez acheter au McDonalds et les deux là en chœur, nous disent « bah, c'est pas bon, c'est pas bon ». Ils n'ont jamais goûté. Donc ils savent si c'est pas bon. Mais en tout cas, on rigole de ça et ils sont pas demandeurs » (mère Bio).

La mère Bio démontre ici sa force et sa capacité d'éducation de ses enfants, mais plus encore, de contrôle sur eux. Cela rejoint les résultats amenés par le chapitre précédent, sur la capacité de l'enfant à s'exprimer dans la famille et des degrés de liberté qui lui sont accordés.

Dans ces familles, c'est par leur engagement dans la pratique du tri des déchets que les objets du tri sont crées et par cet engagement que les faires de la pratique sont renforcés.

3.2. Un renforcement manqué faute de responsabilisation

Au contraire, d'autres familles, même si elles disposent des connaissances en matière de développement durable et de gestion des déchets, ne mettent pas à profit leur savoir et leur expérience accumulée dans le domaine environnemental pour s'affranchir des discours et du pouvoir des autorités publiques. La mère Rejet ne remettra jamais en question l'Etat, ni le pouvoir, car elle évolue dans un environnement où le pouvoir[43] ne se discute pas.

La mère Rejet a acquis au cours du temps par son métier un certain nombre de connaissances et elle comprend le marché et sa logique dans lesquels elle évolue :

> « Après euh non je ne sais pas, nous par exemple le développement durable, moi mon magasin par exemple ils essayent de travailler là-dessus, de mettre de moins en moins d'emballage, de traiter aussi la pêche selon les périodes pour ne pas qu'il y

[43] La mère Rejet est issue d'une famille de militaires et a été mariée à un militaire.

est de gâchis par rapport à ça ou trop exploiter une race qui pourrait être ou ne plus être tout simplement donc c'est plein de choses quoi » (mère Rejet).

Sa relation aux Pouvoirs Publics relève cependant plutôt du modèle scolaire, elle obéit aux consignes, et elle ne les remet pas en cause. Elle utilise ainsi de manière récurrente dans l'entretien les termes d' « *élève* », « *sévère* » ou encore « *apprentissage* ». Pour elle, l'Etat devrait aller plus loin dans l'expression de son autorité en s'appuyant sur une logique de récompenses/ sanctions :

« Donc après je ne sais pas s'ils vont faire d'autres choses. De toute façon je pense qu'on est amené à y travailler davantage hein donc y'aura pas forcément le choix. Mais euh on ne sanctionne pas nos poubelles non plus, peut-être que si on nous laissait nous nos énormes poubelles dehors en nous disant y'arrive un moment d'avoir trop de déchets, peut-être que les gens feraient plus en disant oh c'est blindé on ne peut plus rien mettre peut-être qu'ils feraient peut-être un peu plus attention je ne sais pas » (mère Rejet).

L'idée de sanction est exprimée dans son discours ; mais également la notion de récompense, au travers de ses efforts qui ne sont pas récompensés et une certaine méfiance à l'égard des pratiques des entreprises. Ainsi, elle souligne :

« Et je me dis combien il y a de vraies poubelles de bien triées ? Je ne sais pas finalement, je ne sais pas l'impact, la quantité, le coût finalement qu'il y a de gagné par rapport à ça, parce que je me demande si ce n'est pas plus financier que bien pour la planète en fait, si ce n'est pas un gain de temps pour ce tri en fait, pour ces centrales de tri ou est ce que c'est vraiment ou est ce que c'est juste financier ou est ce que c'est vraiment cette impact planète » (mère Rejet).

Malgré cette méfiance, elle ne remettra jamais en cause la régulation par l'Etat et s'y soumet. Par contre, elle aimerait plus de reconnaissance de la part de l'Etat : celui qui fait bien doit être récompensé :

« Je trouve que c'est un peu abusé quoi. Donc c'est ce que je reproche en fait, c'est tout de suite même si on fait des efforts, le moindre écart est toujours dévalorisé quoi et bon y'arrive un moment ou faut aussi, voilà on voit les efforts qui sont fait parce que je trouve que partout que se soit au niveau emballage, au niveau, y'a quand même de gros efforts de fait, on ne peut pas non plus venir chercher quelque chose comme ça où y'a rien, enfin un minimum quoi » (mère Rejet).

La mère Rejet se place donc comme une « victime » qui n'a pas les moyens de s'en sortir et fait largement référence dans son discours à l'Etat dans une logique scolaire :

« On dit toujours faites attention mais rarement faites vous quand même plaisir quoi et euh c'est pour tout quoi je trouve qu'on, c'est assez à chaque fois directif, restrictif, mais bon après il y a pas le choix non plus mais euh je trouve que c'est un peu sévère. Des limitations sur tout, je trouve que c'est sévère quoi.
Des limitations ?
Bah sur notre quotidien en général, je trouve qu'on ressert beaucoup de choses et on laisse un peu. Mais bon je sais aussi que nous si on nous restreint pas en France ou qu'on nous dit pas les choses, on n'ira pas le faire de nous même non plus […]. Les gens râlent mais dès que ça les privent eux, ça va plus donc euh l'un dans l'autre euh voila c'est, je pense que tout le monde essaye de faire un petit peu son petit bout de chemin mais tout de suite mauvais élève pour quelque chose alors que bon l'effort est quand même fait sur plein d'autres produits (mère Rejet).

Et pourtant, cette mère possède des connaissances qu'elle pourrait utiliser pour se responsabiliser vis-à-vis de cet Etat qu'elle juge dominant.

Cette absence de responsabilisation résulte en une pénibilité de la pratique. Au cours de l'entretien, elle fera référence 35 fois à la notion d' « *effort* », le tri représentant une forme de travail. Comme souligné précédemment, la mère légitime l'intervention des Pouvoirs Publics et accepte la mise en œuvre du tri par ceux-ci. Par ailleurs, elle se situe dans des logiques de surveillance et crée des objets pour performer les gestes de la pratique. En résulte un tri efficace des déchets.

3.3. A la recherche d'un renforcement

Une famille nuance les deux logiques présentées précédemment. La famille HLM dispose de compétences plus faibles par rapport aux autres familles évoquées jusqu'ici. La mère va majoritairement s'appuyer sur des lectures faites sur Internet ou sur des émissions télé dans le but de s'intéresser aux pratiques :

« Mais quand je fais les, oui, quand je fais les courses, alors, euh, est ce que je fais attention à l'environnement ? Alors, …, j'pense que si j'habitais dans une maison, j'ferai attention, je sais pas, peut être plus, on peut le faire dans un appart hein ! mais j'ai pas pensé, mais, j'ai déjà vu plutôt des reportages là-dessus, c'est les gens qui habitent dans une maison. Ils gardent les épluchures, vous savez, ils les gardent et puis y'a même un nom d'ailleurs, je l'ai découvert, mais je me rappelle plus comment ça s'appelle. Ils gardent ça dans un …
Compost ?
Voilà, compost et puis, après, ils s'en resservent avec ça. Enfin, pour voilà. Par exemple.
Ils s'en resservent pourquoi ?
Euh…, c'est pour quoi ? Euh, je sais plus [rires], euh, c'est pas pour les animaux, je

sais plus [rires]. Oui, c'est ça hein ? je sais plus » (mère HLM).

On note une curiosité, même si la compréhension qui en est faite n'est pas parfaite.
La mère HLM, assistante en école maternelle, va également s'appuyer sur des professeurs des écoles et les utiliser comme modèle :

> « Ben oui, euh, je trouve que ben moi, où je travaille à la maternelle, y'a une maitresse qui vient tous les jours, hiver comme été, qu'il pleuve ou que voilà, l'orage, voilà, elle vient quand même bosser en vélo. Et les autres professeurs qui sont là, les autres maitresses qui sont là ben, en rigolent de ça. Enfin, se moquent, on va dire plutôt. « oui, elle vient en vélo, c'est peut être parce qu'elle a pas les moyens ». Alors que moi, non, je trouve que non, justement, elle a raison. En plus, elle habite pas à côté, elle habite, enfin, elle habite à peut être 20 minutes d'ici, enfin, 15/20 minutes d'ici, je sais plus où exactement, mais, voilà, moi je trouve que c'est génial. En fin d'année, j'ai apporté un cadeau de la part de mon filleul parce que c'était la fin de l'année, un bouquet de fleurs. Et ben, elle est repartie avec son bouquet de fleurs dans le dos. Dans son sac à dos. Ben moi, j'ai trouvé ça bien, enfin, voilà. Voilà, moi je trouve que c'est bien, ça fait trois ans qu'elle vient en vélo. Voilà, ça fait son petit sport en même temps, elle pollue pas la nature, euh, j'trouve génial ». (mère HLM)

C'est un moyen pour la mère HLM de se socialiser, de s'intéresser, mais sans pour autant développer des compétences basées sur des connaissances exactes ou sur des expériences qu'elle a elle-même vécues. Elle cherche à se réaliser via des modèles et c'est pour elle une façon d'appartenir à un monde qui pourrait lui être *a priori* éloigné. Cela lui permet également de nouer un lien avec son fils de 10 ans, très investi dans certaines actions de recyclage. Ce dernier est au cœur de son discours et elle lui accorde d'ailleurs plus d'importance qu'à son concubin.
Etant primordial pour elle de « bien faire » pour son fils, elle va accomplir la gestion des déchets en accord avec les recommandations des Pouvoirs Publics.

Ce cas particulier met en avant une manière de se réaliser sans pour autant se baser sur des compétences développées. La mère HLM semble être en chemin pour acquérir des compétences. A terme, elle pourra rejoindre le groupe des 4 familles qui expriment un engagement. L'enfant est alors dans ce cas un stimulant efficace pour développer l'engagement familial et contribuer à instaurer des pratiques durables dans la famille.

Conclusion sur le processus de renforcement

Dans les familles Rejet et HLM, le processus de renforcement n'est pas observé. Elles ne sont pas engagées dans la pratique, malgré des faires en cohérence avec les attentes des Pouvoirs Publics. Elles n'arrivent pas à s'affranchir des discours des Pouvoirs Publics ni à se responsabiliser.

Dans ces deux familles, on note par ailleurs un conflit de compétences au sein même de la famille, entre mères et enfants.

Pour rappel, le garçon de la famille HLM récupère les bouchons plastiques pour les donner à une association (en vue de fabriquer des fauteuils roulants). L'enfant Rejet, quant à lui, dispose de compétences importantes en matière de développement durable et est investi dans un « club » nature qu'il a lui-même mis en place à son école primaire. De part leurs compétences et leur investissement, ils (1) disposent d'une expertise importante sur la question des déchets, ce qui leur permet d'accéder à une forme de liberté au sein de la famille et (2) sont plutôt dans une logique sociale de l'échange (Blau, 1964), où aucune contrepartie n'est attendue de leur part. Leur conception de la pratique est ainsi très différente de celle de leurs mères. Dans ces deux cas, ces actes d'autonomie sont valorisants et ne sont pas contraints par les mères. On aurait pu alors s'attendre à des logiques de renforcement dans les familles si les enfants étaient inclus dans la pratique sociale du tri des déchets. Engagés, ils auraient pu contribuer au processus de renforcement entre les faires et les engagements de la pratique. Ce résultat est également vrai pour les quatre familles qui ne trient pas leurs déchets en accord avec les attentes des Pouvoirs Publics : alors que les enfants sont engagés, aucun processus de renforcement n'est à l'œuvre dans les familles. Nous confirmons ici l'absence de rôle de l'enfant dans la pratique du tri des déchets.

Ce point met en évidence un lien entre l'expression des compétences en matière écologique et le processus de renforcement de la pratique. Comme le rappelle Henry (2005), l'habitus est central entre les positions objectives des individus (classes sociales) et les caractéristiques des pratiques. Ainsi, ces familles rencontrées réagissent différemment vis-à-vis de leurs choix de consommation selon leur place dans le champ social. C'est la distribution du pouvoir dans la société qui est exprimée au travers de la structuration des classes sociales (Bourdieu, 1979a). Les dominants expérimentent une plus grande responsabilité et un pouvoir accru. Les individus qui se placent comme dominés vont ainsi se restreindre dans leur consommation par peur d'un sentiment d'échec. Ils préfèrent atteindre une forme de stabilité plutôt qu'un développement et une évolution de leurs pratiques routinières (Henry, 2005) : la

condamnation au choix du nécessaire (Bourdieu, 1979a). Les résultats présentés ci-dessus rejoignent les conclusions présentées par Henry (2005) : une partie des familles préférera consolider la stabilité de la pratique actuelle, alors que l'autre, basée sur l'expression de compétences écologiques importantes, cherchera à étendre les frontières et aller au-delà des attentes des Pouvoirs Publics.

Henry (2005) met en avant que le pouvoir n'est pas uniquement ancré dans une situation objective de classe sociale, mais que le pouvoir joue un rôle déterminant dans le modelage de l'habitus et des conséquences de la pratique. Pour la pratique du tri des déchets, nous mettons en évidence que l'expression de compétences écologiques confère à la famille un élément potentiel de pouvoir. Le pouvoir socialement prédéterminé par l'appartenance à une classe sociale a moins d'importance dans les pratiques familiales de gestion de déchets que l'expression d'un pouvoir. Quelle que soit leur place dans le champ social, que les familles soient de classes moyennes ou supérieures, elles expriment une forme de « capital écologique » dès lors qu'elles maîtrisent la logique sous jacente et bénéficient de connaissances réelles ou supposées en matière écologique. En d'autres termes, peu importe la classe sociale dans laquelle la famille se situe, ce qui est important est l'expression de compétences écologiques qui confère aux familles une forme de pouvoir qui leur permet de se responsabiliser vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics. Dans la pratique du tri des déchets, ce qui est alors important est une forme de « capital écologique » exprimée et consciente chez l'individu. Par exemple, la mère Rejet possède des connaissances écologiques au travers de son expérience professionnelle, mais ne les active pas, ne les utilise pas pour se responsabiliser vis-à-vis du pouvoir exercé par les autorités publiques (peut être par peur de l'échec, parce qu'elle n'a pas conscience de ses connaissances et qu'elle pourrait s'affranchir des discours ou encore parce qu'elle a grandi dans un environnement « militaire »). Enfin, la famille HLM est dans un processus où elle cherche à se responsabiliser et se réaliser, notamment pour son fils. Ayant la volonté de « bien faire » et de faire partie d'un groupe, elle va accomplir les gestes du tri avec efficacité.

Ce résultat sur le processus de renforcement vient illustrer la notion même de capital culturel. Alors que Bourdieu (1979b) conçoit le capital culturel au travers d'un niveau d'études, de capacités scolaires, les familles interviewées disposent de connaissances importantes et d'un savoir-faire en matière écologique, qu'elles acquièrent ailleurs qu'à l'école et au travers de diplômes. Dans les familles Bio, Ecolo, Nature et Rationnelle, parents et enfants ont une forme de capital culturel à l'état incorporé. Il est fondamentalement lié au corps : les familles

ont reçu une socialisation familiale et corporelle du tri des déchets et plus largement des questions ayant trait à l'environnement. Les familles consacrent du temps à cet apprentissage. Les familles expriment par ailleurs une forme objectivée de ce capital au travers de supports matériels (i.e. les supports de socialisation pour les enfants : livres, films…). En conséquence, les gestes du tri sont incorporés et on assiste à une reproduction des comportements dans ces familles (Bourdieu, 1979b). Dans ces familles, les enfants construisent une forme de « capital écologique ».

Pour les familles Rejet et HLM, les enfants possèdent des connaissances, ne provenant pas de leurs parents : ils se socialisent à l'environnement *via* l'école, mais également *via* des initiatives qui traduisent leur engagement dans l'environnement et la pratique du tri des déchets. Bien que semblant détenir une certaine expertise écologique, cette dernière ne se transmet pas au reste de la famille. Le processus de renforcement ne peut alors s'exprimer par les enfants.

Conclusion : une pratique dynamique par l'appropriation, la réalisation et le renforcement

Cette première section met en évidence le caractère dynamique de la pratique au travers des liens qui existent entre les dimensions de la pratique. Trois processus sont identifiés : l'appropriation, la réalisation et le renforcement (figure 45).

L'appropriation est le processus par lequel les familles vont s'approprier les objets de la pratique et de manière sous-jacentes les règles de la pratique pour performer les gestes du tri. De cette appropriation résulte une routinisation de la pratique. Les familles qui n'ont pas créées d'objets se retrouvent dans des logiques de non-appropriation. Nous mettons en évidence un conflit de catégorisation pour ces familles.

La réalisation est le processus par lequel l'ajout d'objet permet de valoriser l'engagement dans la pratique dans le but d'accomplir les gestes du tri.

Le renforcement est le processus par lequel les familles vont se responsabiliser vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics et renforcer leur engagement familial grâce à une socialisation des enfants au tri et plus largement aux problématiques durables.

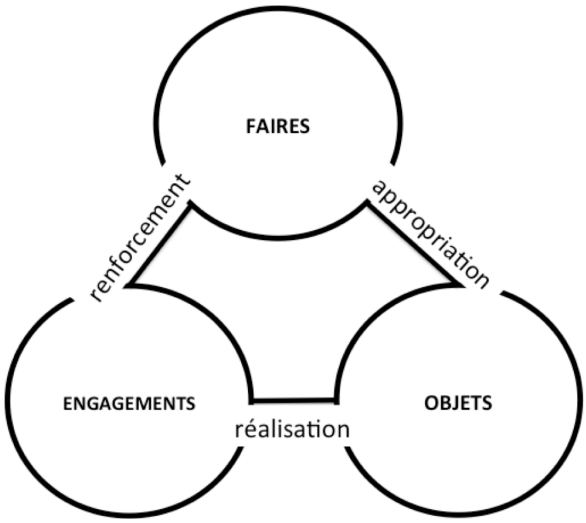


Figure 45. Les liens entre les éléments de la pratique du tri

Les liens identifiés entre les éléments de la pratique mettent en évidence les rapports entre familles et Pouvoirs Publics et ainsi de faire le lien entre les niveaux micro- et macro-sociaux de la pratique.

(1) Appropriation : les familles s'approprient des règles édictées à l'échelle macrosociale au travers des objets ajoutés. En résulte une routinisation des faires de la pratique, à l'échelle familiale, mais également à l'échelle de la société.

(2) Réalisation : les familles ajoutent des objets qui traduisent de leur engagement dans la pratique du tri. Elles dépassent les objets imposés et vont au-delà des recommandations des Pouvoirs Publics en matière d'objets. Elles réalisent leur engagement environnemental.

(3) Renforcement : les familles se responsabilisent vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics. Elles génèrent des processus de socialisation envers les enfants importants, en leur transmettant un engagement dans la pratique. Cet engagement sera vraisemblablement reproduit dans les pratiques futures.

Compte-tenu des résultats apportés jusqu'ici, il existe des différences entre les familles. Certaines, grâce à leur engagement et l'ajout d'objets performent le tri des déchets. D'autres, même sans engagement, mais par l'ajout d'objets entrent dans la pratique et trient correctement. Enfin, certaines semblent limitées aux faires de la pratique, n'ayant ni objets ajoutés ni engagement dans la pratique. Comment, dès lors, entrer dans la pratique et en performer les gestes avec efficacité ? Nous voyons ci-après comment les familles entrent dans la pratique imposée du tri.

Section 2. Comment entrer dans la pratique ?

Nous avons mis en évidence la dynamique de la pratique au travers des processus qui lient les éléments de la pratique. Nous posons la question dans cette section du ou des point(s) d'entrée possible(s) dans la pratique du tri des déchets. Trois cas de figures sont envisagés : (1) les familles qui sont engagées et qui performent, (2) les familles non engagées et qui performent et enfin (3) les familles qui restent limitées aux faires non performés efficacement. Pour les deux premiers cas, il s'agit de comprendre comment les familles sont entrées par le passé dans la pratique. Pour le troisième cas, il s'agit d'envisager comment les familles pourraient y entrer.

1. Les familles « engagées »

Les familles Nature, Ecolo, Bio et Rationnelle sont entrées dans la pratique grâce à leur engagement, qu'il soit écologique pur ou écologique teinté d'économique. C'est cet engagement qui leur permet d'ajouter des objets, indépendamment des containers de tri fournis par les Pouvoirs Publics. Les quatre familles sont engagées depuis longtemps dans des logiques de tri et plus largement dans des pratiques environnementales, et ce bien avant l'injonction de tri des Pouvoirs Publics. Par exemple, la famille Nature a une poubelle de tri de fabrication allemande dans sa cuisine qu'elle avait avant même que les Pouvoirs Publics n'imposent le tri. Les familles Bio et Rationnelle ont un compost qui est en place depuis plusieurs années et c'est une pratique qui n'est pas encore imposée au niveau des foyers, traduisant leur engagement environnemental. La famille Ecolo est quant à elle investie dans l'écologie depuis de nombreuses années, grâce à son histoire familiale.

Ces quatre familles ne sont pas entrées dans la pratique par les objets, étant donné que les objets imposés sont apparus ultérieurement à leur engagement. Elles ne sont pas entrées non plus par les faires, puisqu'elles pratiquaient déjà un tri, une séparation des déchets avant même l'imposition faite par les Pouvoirs Publics.

C'est donc par leur engagement que les familles ont ajouté des nouveaux objets, non imposés par les Pouvoirs Publics, mais à l'initiative des familles. Ce processus de réalisation permet aux familles de s'approprier ces objets, mais également les objets imposés et donc de performer la pratique. L'existence de ces objets permet par ailleurs aux familles de renforcer leur engagement par des logiques de transmission et de socialisation auprès des enfants. Les parents vont ainsi éduquer leurs enfants au tri des déchets, mais plus largement, ils vont leur transmettre des valeurs et un savoir-être vis-à-vis des problématiques environnementales. Grâce à cet engagement familial renforcé, les familles vont se responsabiliser vis-à-vis des

discours des Pouvoirs Publics pour performer le tri des déchets. En résulte pour ces familles une pratique routinière performée selon les attentes des Pouvoirs Publics.

La figure 46 représente le circuit de la pratique et sa construction dans les familles Ecolo, Nature, Bio et Rationnelle.

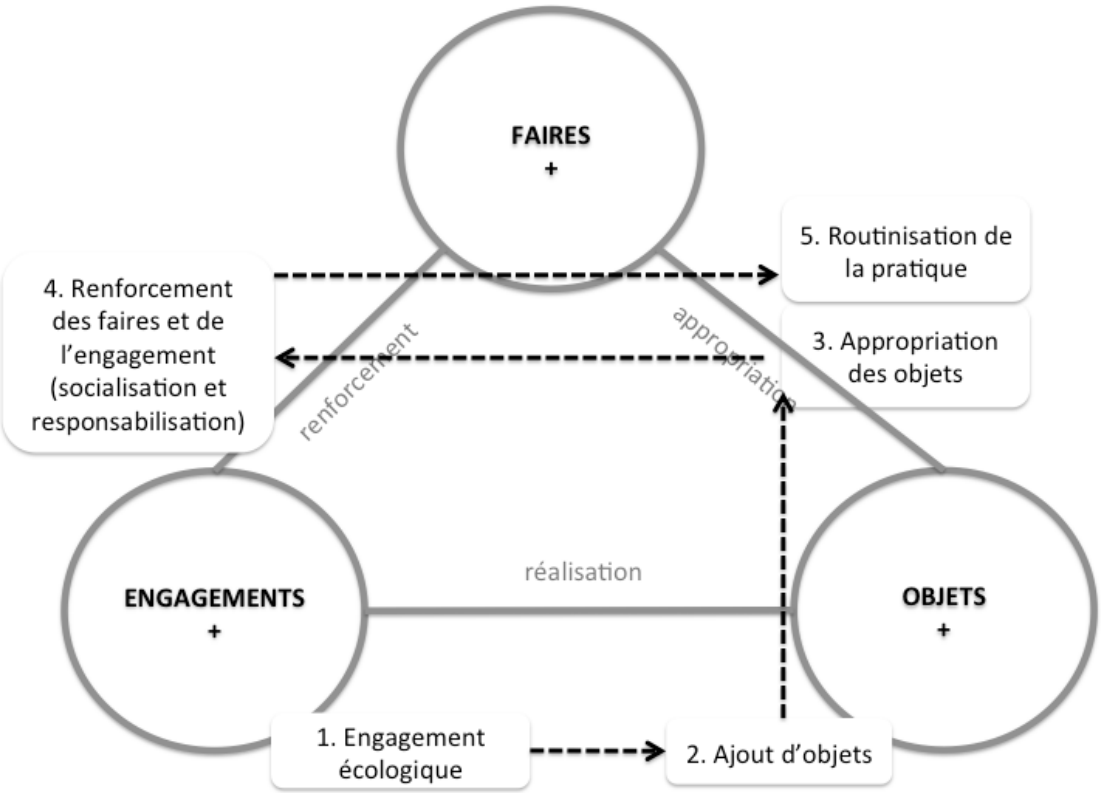


Figure 46. Construction de la pratique dans les familles Bio, Nature, Ecolo et Rationnelle

2. Les familles « embarquées »

Deux familles (HLM et Rejet) sont embarquées dans la pratique du tri des déchets. Elles ne présentent ni l'une ni l'autre d'engagement important dans la pratique et pourtant, le tri est correctement réalisé. Ces deux familles se sont soumises à une injonction forte à trier par l'Etat, qui entre dans l'habitat collectif au travers du local à poubelles. Nous avons mis en évidence pour ces familles l'existence de logiques de surveillance qui se mettent en place entre voisins. Elles supportent donc un poids supplémentaire que les autres n'ont pas : une

surveillance externe au sein même de l'habitat. Donc même si elles ne sont pas engagées dans la pratique, elles en accomplissent les gestes en s'appropriant les objets du tri.

Ce qui peut sembler remarquable dans ces familles est l'engagement des enfants dans la pratique. Alors que le garçon HLM a mis en place une récolte des bouchons en plastique et que l'enfant Rejet a créé un club nature avec ses copains, les familles ne sont pas engagées. Nous confirmons ici l'absence du rôle de l'enfant dans la pratique de tri familiale : si seul l'enfant est engagé, la famille entière n'arrive pas à suivre cet engagement. Il est à noter que toutes les familles de ce type n'ont pas nécessairement des enfants plus engagés que leurs parents ; c'est un hasard de l'échantillon.
Pour ces familles, le circuit de la pratique évolue donc entre deux éléments de la structure : les faires et les objets (figure 47).

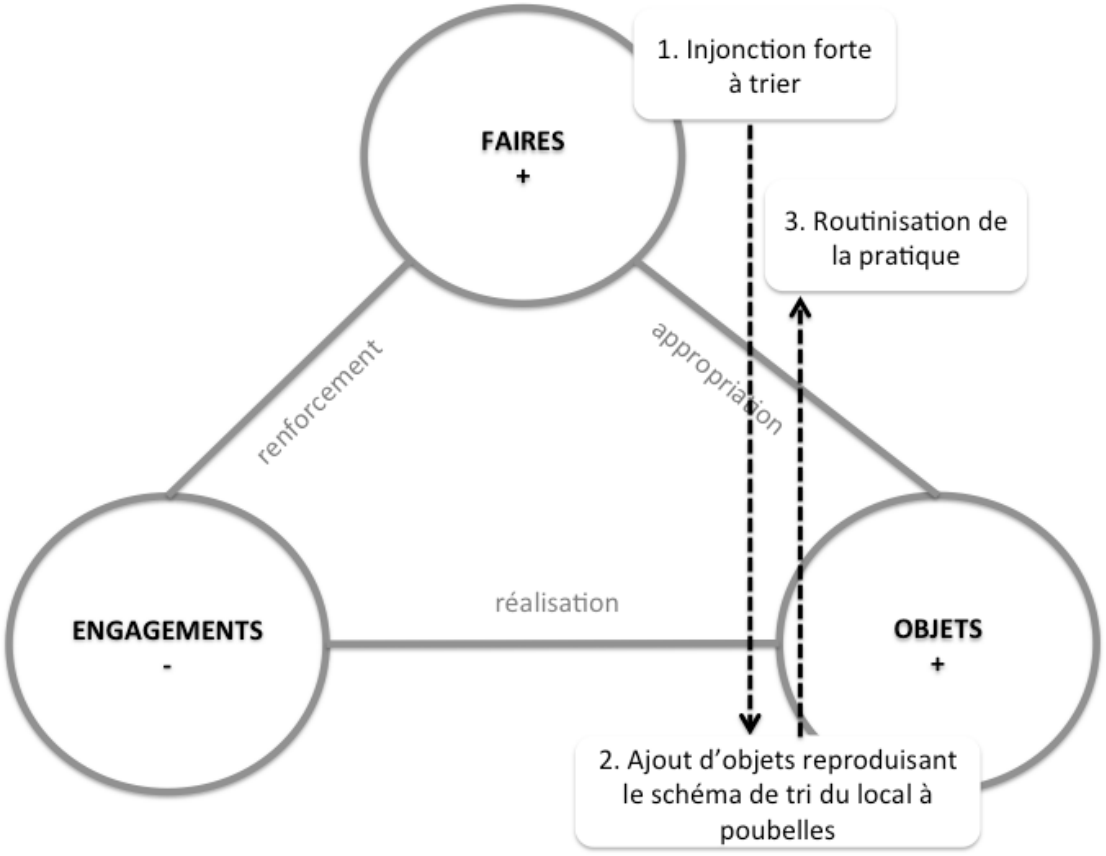


Figure 47. Construction de la pratique dans les familles HLM et Rejet

3. Les familles « réfractaires »

Pour les quatre dernières familles (Bohème, Nickel, Utopie et Bulle), la pratique n'existe pas encore (figure 48). Les familles sont limitées aux faires de la pratique. Alors que le pratique est imposée par les Pouvoirs Publics, ces quatre familles n'en accomplissent pas les gestes tels qu'attendus. Ils ne se sont pas appropriés les règles sous-jacentes au tri par l'ajout d'objets. Ils n'expriment pas non plus d'engagement dans la pratique, les privant ainsi de tout processus de renforcement. Au contraire, ils expérimentent un conflit de catégorisation : leur séparation des déchets selon le propre/sale ne correspond pas à la catégorisation recherchée par les Pouvoirs Publics, selon le caractère recyclable ou non des déchets.

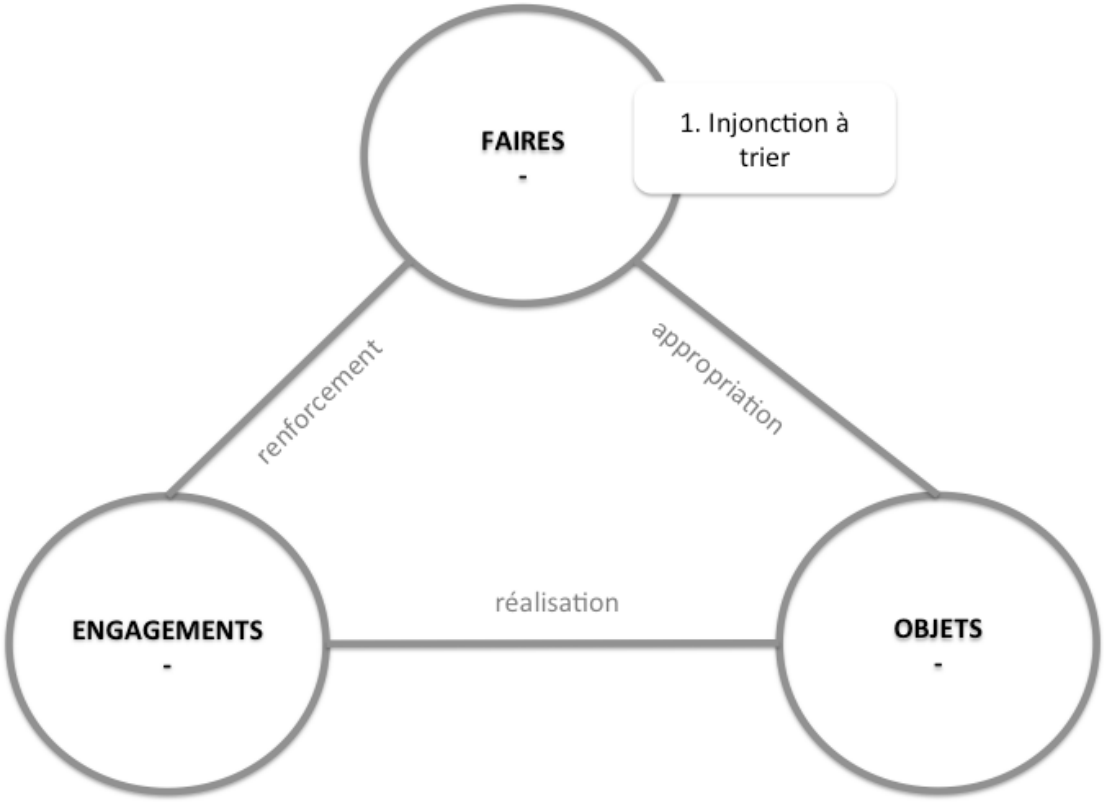


Figure 48. Absence de circuit de la pratique dans les familles Nickel, Bohème, Utopie et Bulle

Ces familles n'arrivent pas à construire la pratique du tri des déchets à l'échelle familiale. Elle ne peut en conséquence se construire à l'échelle macrosociale. Pour entrer dans la pratique, nous proposerons des recommandations managériales qui sont des pistes à explorer pour que ces familles intègrent le circuit de la pratique.

Conclusion chapitre 8

Ce chapitre a permis de mettre en évidence la dynamique de la pratique du tri des déchets et de comprendre comment la pratique du tri se construit dans la famille et à l'échelle de la société. Ayant mis en exergue précédemment les éléments qui composent la structure de la pratique, nous avons porté intérêt aux liens qui unissent ces éléments. Trois processus sont identifiés : l'appropriation entre les faires et les objets ; la réalisation entre les objets et les engagements et le renforcement entre les faires et les engagements. Trois catégories de familles sont par ailleurs identifiées : les « engagées », les « embarquées » et les « réfractaires ».

Les familles « engagées » expriment un engagement fort dans la pratique du tri et plus largement dans les pratiques environnementales. Ces familles dépassent les discours et les attentes des Pouvoirs Publics sur le tri. Elles ont la capacité à développer leurs propres discours, basés sur leurs compétences écologiques et ne sont pas en situation de soumission par rapport aux Pouvoirs Publics. C'est par leur engagement qu'elles entrent dans la pratique et contribuent à sa construction à l'échelle de la société. Nous avons également souligné que cet engagement ne provenait pas des discours de l'Etat, mais qu'il prenait source dans une histoire familiale dans la majorité des cas. Cela soulève la question du rapport à l'Etat et des logiques de pouvoir entre familles et Pouvoirs Publics et la prise de liberté de ces familles vis-à-vis des instances publiques.

Les familles « embarquées » entrent dans la pratique par les faires, du fait de l'injonction de tri des Pouvoirs Publics. Ces familles sont soumises à des standards de tri au sein du local à poubelles de leur immeuble et sont sujettes au regard des autres. L'Etat s'invite dans l'immeuble et des logiques de surveillance sont susceptibles d'être à l'œuvre. En conséquence, les familles mettent en place des objets ajoutés dans leurs appartements pour s'approprier et répondre aux normes de tri. Elles ont une performance conforme à la norme. Mais ces familles ne sont pas engagées dans la pratique. Même si les enfants de ces familles expriment des émotions positives vis-à-vis du tri et montrent leur engagement par des comportements concrets, ils n'arrivent pas à changer ni à porter l'engagement familial. Cela soulève la question du rôle de l'enfant dans la famille.

Enfin, les familles « réfractaires » n'expriment pas d'engagement dans la pratique et malgré l'injonction du tri, elles restent limitées aux faires de la pratique. Ces familles expérimentent

un conflit de catégorisation entre leur catégorisation fondée sur des logiques de propre/sale et la catégorisation imposée (logique de recyclabilité du déchet). En conséquence et même si les enfants expriment un engagement dans la pratique et sont compétents, le tri n'est pas performé selon les attentes des Pouvoirs Publics. Les familles n'entrent pas dans la pratique et ne contribuent donc pas à sa construction à l'échelle de la société. Cela pose question quant à la capacité des Pouvoirs Publics à imposer une norme à l'échelle de la société et la capacité de ces familles à prendre en considération leurs obligations citoyennes dans leur consommation quotidienne.

Conclusion générale
Contributions, limites et voies de recherche

Cette recherche doctorale s'est intéressée à la consommation environnementale des familles, et plus particulièrement à la manière dont la pratique sociale du tri des déchets se construit dans les familles. Notre recherche se démarque des travaux antérieurs en deux points. Elle aborde le tri comme une pratique sociale, alors que la plupart des travaux en ce domaine l'envisagent sous l'angle d'un simple comportement, précédé d'une délibération qui conduit au choix de trier ou non. Elle s'intéresse par ailleurs à la famille alors que les recherches précédentes prenaient l'individu comme unité d'analyse. Le tri des déchets contraint l'ensemble de la famille et non un individu en particulier ; cette unité s'est révélée pertinente dans une telle recherche.

La revue de la littérature a permis de préciser notre questionnement et d'affiner nos choix théoriques. Tout d'abord, nous avons montré les limites des cadres théoriques cognitif ou normatif pour l'étude du comportement du tri, en ce sens qu'ils s'intéressent à l'intention de performer le comportement et non à la performance réelle de ce comportement. Ces recherches sont nombreuses, mais sont marquées par leur faible convergence sur l'explication de la performance du tri par les individus. La piste du concept d'habitude est ensuite envisagée mais n'est pas non plus retenue, le concept étant encore mal défini et faisant référence à la fréquence de la performance du comportement passé. Ensuite, nous avons présenté et retenu le cadre théorique de la pratique sociale, qui permet l'étude de comportements routiniers. Récemment intégré au champ du comportement du consommateur, il semble constituer une piste sérieuse et prometteuse sur les plans théorique et empirique pour aborder certains comportements. Alors que les recherches précédentes sur la théorie de la pratique sociale considéraient des pratiques constituées à l'échelle microsociale, dans lesquelles des individus s'engagent dans des comportements homogènes et socialement partagés, nous avons considéré la pratique du tri des déchets comme imposée par les Pouvoirs Publics aux familles. Les auteurs dans ce domaine n'avaient jusqu'à présent jamais envisagé le cas d'une pratique imposée versus une pratique choisie. Par ailleurs, rares sont les recherches à avoir considéré la famille dans son ensemble, en tenant compte non seulement du couple parental, mais également des enfants, qui disposent en effet d'un apprentissage écologique par l'école dès l'âge de 7 ans. Les recherches sur l'enfant et la famille laissent

pourtant supposer que les enfants auraient un rôle dans les décisions familiales quant au tri des déchets.

A l'issue de la revue de la littérature, nous affinons notre problématique en posant 3 questions de recherche :

- Comment la pratique du tri des déchets se structure-t-elle ?
- Comment s'établissent les liens entre les différents éléments de la structure ?
- Comment les familles entrent-elles dans la pratique ?

Pour répondre à ces questions, nous avons fait le choix d'une méthodologie qualitative, basée sur une complémentarité de méthodes : entretiens longs, observations et mimes. Pour atteindre la compréhension des faires et des dires qui forment la pratique sous forme de réseau, nous avons eu recours d'une part à l'observation des pratiques familiales et d'autre part aux méthodes verbales pour capter les dires de la pratique. L'échantillon est composé de 10 familles habitant à Reims et ses alentours. Des observations ont été menées lors des repas familiaux, moments où les interactions avec les poubelles sont *a priori* les plus nombreuses. Des entretiens semi-directifs ont été menés avec les parents. Les enfants ont mimé puis mis en récit le tri des déchets. Une analyse et une interprétation à l'aide des catégories conceptualisantes s'en est suivie (Paillé et Mucchielli, 2012).

Les résultats sont organisés en trois parties.

Tout d'abord, nous avons cherché à comprendre si la pratique du tri des déchets, imposée par les Pouvoirs Publics était homogène à l'échelle macrosociale. Théoriquement, la pratique sociale naît d'une agrégation de comportements individuels, homogènes et socialement partagés. Nos résultats montrent cependant que la pratique du tri des déchets est loin d'être cohérente à l'échelle microsociale. Les comportements sont très variés d'une famille à l'autre, laissant entrevoir que ces derniers ne sont pas issus d'une structure commune, les Pouvoirs Publics. Par ailleurs, à l'échelle familiale, la pratique est incertaine, et ce pour tous les éléments constitutifs de la pratique. Ainsi, les règles, les savoir-faire (compréhensions générales) et la structure téléoaffective sont incertains parmi la population adulte, alors que ce sont les adultes qui performent les gestes de la pratique. Au contraire, alors que les enfants sont engagés et compétents pour la pratique du tri, ils n'en accomplissent pas les gestes au quotidien. Ces premiers résultats viennent challenger le cadre théorique retenu (Schatzki, 1996) et posent la question de l'existence d'autres éléments constitutifs de la pratique ou d'une inadéquation du recours à cette théorie. A l'issue de ces premiers éléments, nous

faisons le choix de plonger au cœur des pratiques familiales pour comprendre en profondeur comment celles-ci se construisent.

Nous avons alors mis en évidence le réseau constitutif de la pratique, structuré selon trois éléments : les objets, les faires et les engagements. (1) La dimension des faires vient remplacer la dimension du savoir-faire (compréhensions générales). Les Pouvoirs Publics sont effectivement en attente d'une performance efficace de la pratique. Nous avons identifié deux types de familles : celles qui performent superficiellement la pratique (de manière incomplète ou erronée) et celles qui la performent en accord avec la norme imposée. Différentes stratégies familiales émergent. La mère est mise en évidence comme principale responsable des déchets, rôle qu'elle assume ou qu'elle subit, conduisant à des logiques de pouvoir au sein de la famille. (2) Les objets, plus que les règles apparaissent ensuite comme un élément central de la pratique. Des objets tels que les containers ont été imposés aux familles à la mise en place de la pratique par les Pouvoirs Publics. Certaines familles ajoutent d'autres objets, venant faciliter les faires de la pratique. Nos résultats montrent que les familles ayant ajouté des objets performent la pratique en accord avec la norme des Pouvoirs Publics. (3) La dimension de la structure téléoaffective est nommée engagements (Warde, 2005). Cette dimension est clé, dans le sens où elle permet de faire le lien entre les dimensions micro- et macrosociales. Autrement dit, c'est par elle que les rapports entre familles et Pouvoirs Publics sont envisagés. Nos résultats mettent en lumière une variabilité dans l'engagement des familles. Les familles engagées dans le tri en performent les gestes conformément aux attentes des Pouvoirs Publics. Alors que l'engagement des familles devrait logiquement trouver sa source dans les discours des Pouvoirs Publics, nous avons mis en évidence la source familiale comme étant la principale. Ce résultat laisse supposer une problématique sous-jacente entre familles et Pouvoirs Publics, s'exprimant au travers d'un questionnement sur la légitimité des Pouvoirs Publics et sur la répartition des responsabilités.

Enfin, après avoir mis en évidence la structure de la pratique, nous cherchons à en comprendre sa dynamique, au travers des liens unissant les éléments de la structure et en cherchant les points d'entrée possibles pour les familles. Trois processus sont mis en évidence : la réalisation entre les objets et les engagements, l'appropriation entre les faires et les objets et le renforcement entre les engagements et les faires. Nous suggérons trois catégories de familles : les engagées, les embarquées et les réfractaires. (1) Les engagées entrent dans la pratique grâce à leur engagement et le réalisent par l'ajout d'objets. Grâce aux

objets, elles s'approprient les règles, ce processus résultant en une routinisation. Par ailleurs, elles renforcent la pratique grâce par leur responsabilisation vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics et sont capables de développer un discours de pouvoir. La famille entière est concernée ; les parents socialisant leurs enfants grâce à divers supports éducatifs. En résulte une routinisation de la pratique et sa construction à l'échelle de la famille mais également de la société. (2) Les familles embarquées ne montrent pas d'engagement dans la pratique et y rentrent par l'injonction forte de tri qu'elles expérimentent dans leur habitat collectif, subissant une pression à la conformité. Ces familles ont ajouté des objets dans leur appartement et en il résulte une routinisation de la pratique. (3) Enfin, les familles réfractaires ne sont pas (encore) entrées dans la pratique. Elles expérimentent un conflit de catégorisation entre leur propre catégorisation (logiques de propre/sale) et la catégorisation imposée par les Pouvoirs Publics.

En conclusion, le cadre théorique de la pratique sociale mis en évidence dans nos résultats nous a permis de comprendre comment la pratique du tri se construit dans les familles, en identifiant les éléments de sa structure, ainsi que les liens qui les unissent. Elle a également permis une mise en perspective des niveaux familiaux et sociaux par sa dynamique ainsi créée.

La figure 59 illustre de manière synthétique nos résultats obtenus.

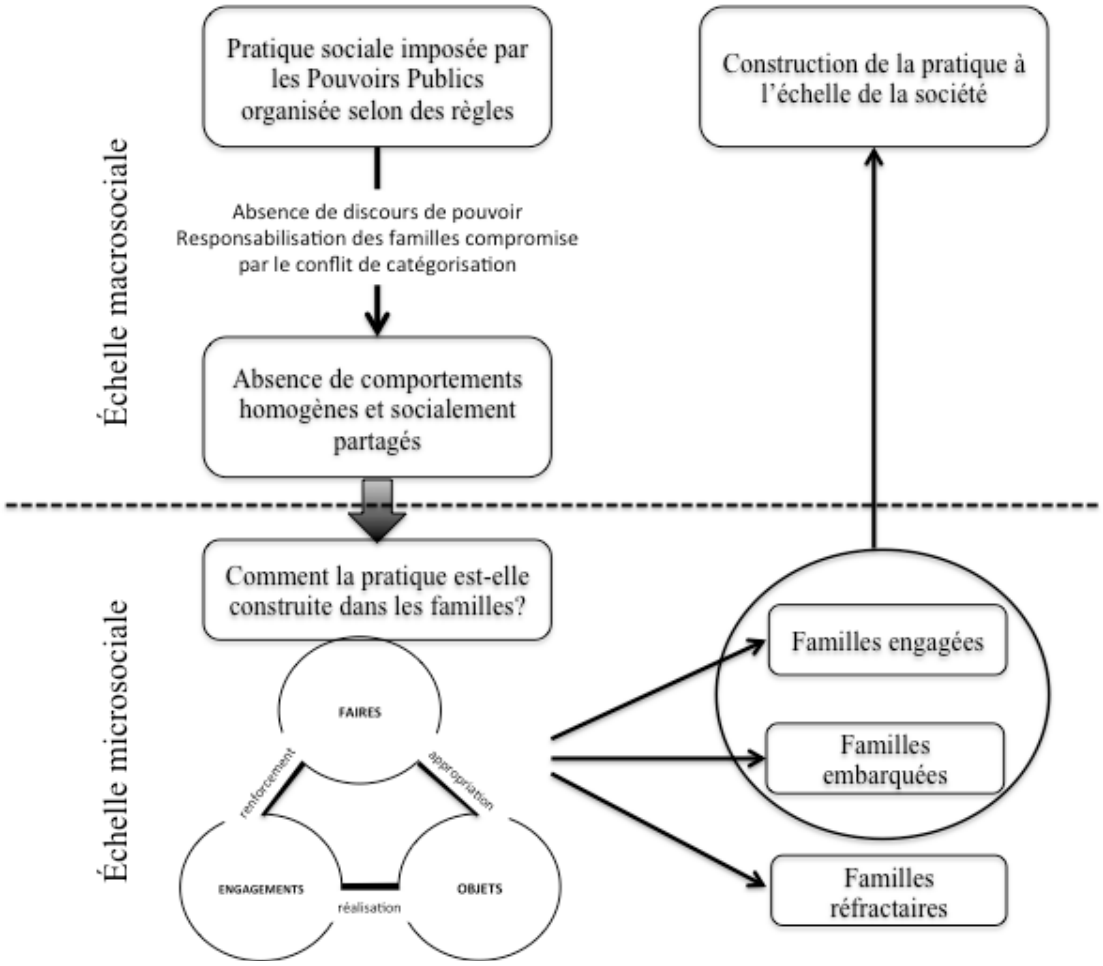


Figure 59. Synthèse des résultats obtenus

Dans ses fondements philosophiques, la théorie de la pratique sociale a pour ambition de dépasser l'opposition classiquement formulée entre l'individu et la structure (Bourdieu, 1980 ; Giddens, 1987 ; Schatzki, 1996), autrement dit de dépasser l'opposition entre déterminants individuels et liberté d'action (Warde, 2005 ; Garabuau Moussaoui, 2010). Cette approche de la consommation par la pratique (re)pose alors la question de la souveraineté du consommateur et le déterminisme social des actions.

Le tri des déchets est une pratique sociale imposée par les Pouvoirs Publics, qui disposent en conséquence d'un certain pouvoir institutionnel. Nous mettons en évidence par les résultats de cette recherche des tensions existantes entre familles et Pouvoirs Publics. Certaines familles (engagées) semblent se responsabiliser vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics et ont la capacité de produire des discours de pouvoir personnalisés. Elles s'appuient sur un engagement familial ou un raisonnement économique, et ne trouvent pas la source de leur

engagement dans les discours des Pouvoirs Publics. Les familles sembleraient exprimer un pouvoir par ce discours, qui prendrait le pas sur le pouvoir institutionnel.

Ces résultats amènent des points de discussion autour de la notion de pouvoir. Plus particulièrement, quels sont les éléments qui permettraient de distinguer des consommateurs exprimant un pouvoir par leur discours ? De plus, de quelles manières l'Etat peut-il intervenir et interagir sur les comportements de tri des familles ? Deux niveaux de pouvoir sont considérés : au niveau familial et au niveau des rapports entre familles et Pouvoirs Publics.

Dans une première section, nous discutons de la notion de pouvoir liée à la pratique sociale du tri des déchets. Les sections suivantes abordent les contributions théoriques, méthodologiques et managériales de cette recherche. Enfin, la dernière section est consacrée aux limites de ce travail, suivies des voies de recherche pour le futur.

Section 1. L'*empowerment* familial

Sur le terrain des déchets et du tri, les liens entre familles – censées réaliser au quotidien le tri – et les Pouvoirs Publics, qui en imposent le modèle, les relations semblent se poser en termes de pouvoir. Nous discutons tout d'abord du pouvoir familial vis-à-vis des Pouvoirs Publics. Nous reviendrons ensuite à la cellule familiale.

1. Un *empowerment* familial par le discours

Denegri-Knott, Zwick et Schroeder (2006) proposent une cartographie des courants de recherche étudiants le pouvoir du consommateur et mettent en évidence 3 modèles différents : le modèle de la souveraineté, le modèle culturel et le modèle discursif. Ces trois modèles trouvent des origines très différentes dans la littérature et sont difficilement comparables et réconciliables. Le pouvoir fait d'ailleurs référence à des définitions peu claires dans la littérature, faisant écho à un « vague théorique » (Denegri-Knott, Zwick et Schroeder, 2006, p. 951). Selon l'école de pensée et la discipline considérée, la notion de pouvoir reflète plusieurs dimensions. En physique, il mesure l'énergie et la force physique ; en sciences sociales, il représente une force maligne et oppressive et en sciences politiques, il constitue la vérité (Denegri-Knott, Zwick et Schroeder, 2006). Sa délimitation est rendue encore plus complexe, car utilisé largement dans le langage courant. Les distinctions faites entre les trois différents modèles reposent sur la nature des objectifs poursuivis. Les modèles culturels et discursifs, liés au courant des sciences sociales, ont pour objectif de comprendre comment les structures sociales résultent en une expression de pouvoir, qui se manifeste par la lutte des classes et des conceptions idéologiques des structures sociales. Le modèle du consommateur souverain, lié au courant des sciences politiques, cherche plutôt à mesurer le pouvoir de l'individu. Nous présentons succinctement les différents modèles de pouvoir, et ancrons notre discussion dans le modèle discursif, qui semble le plus adapté à notre recherche.

Le modèle du consommateur souverain repose sur une notion de pouvoir comprise comme la capacité d'agents libres et rationnels de choisir, dans la lignée des travaux de Hobbes (Denegri-Knott, Zwick et Schroeder, 2006). Les consommateurs sont autonomes, bien informés et possèdent en conséquence plus de pouvoir que les producteurs. Ce pouvoir leur confère une maximisation de leur bien-être (Moraes, Shaw et Carrigan, 2011). En d'autres termes, le pouvoir est une entité divisible, qui est possédée par un agent au détriment des autres ; il possède un caractère cumulatif. Cette caractéristique a notamment été mise en avant dans les travaux sur le boycott (John et Klein, 2003 ; Friedman, 1996) où les consommateurs,

dans un mouvement collectif, prennent le pouvoir sur le marché et ont un impact potentiel sur les pratiques des entreprises.
Dans cette perspective du pouvoir, le consommateur, ou consom'acteur a ainsi la possibilité de « voter avec son caddie » et se situe dans des logiques de « buycott » (Friedman, 1996 ; Sempels et Vandercammen, 2009 ; Moraes, Shaw et Carrigan, 2011).

Le modèle culturel considère que les individus développent des stratégies et des tactiques permettant de contourner, dépasser le pouvoir. Le marché est souvent compris comme une force culturelle autoritaire et oppressante conduisant les citoyens actifs à se conduire comme consommateurs passifs (Murray et Ozanne, 1991). A partir de ces travaux, un courant de recherche s'est développé autour de la résistance du consommateur, qui résiste au pouvoir disciplinaire du marché (Fiske, 1994). Les travaux de de Certeau (1990) approfondissent de tels phénomènes de résistance, mettant en avant un consommateur créatif qui déploie des stratégies et des tactiques pour contourner le pouvoir du marché. En comportement du consommateur, nous notons les travaux sur la postmodernité de Dholakia, Firat et Venkatesh (Firat et Dholakia, 1998 ; Firat et Venkatesh, 1995). Les auteurs conçoivent le marketing comme un « système totalitaire » (Holt, 2002, p. 71). Ils argumentent par ailleurs que la production de nouvelles formes de consommation postmodernes affaiblit la domination du marketing, permettant aux consommateurs d'envisager une éventuelle libération. Ils mettent en avant l'existence d'espaces sociaux où les consommateurs produisent leur propre culture, leur permettant de construire leur identité. Holt (2002) rejette cette conception autoritaire. Cette autorité culturelle se manifeste par « une organisation de la manière dont les gens pensent et ressentent au travers des produits commerciaux » (Holt, 2002, p. 71), par des opérations de séduction notamment. Murray et Ozanne (1991) envisagent des moyens pour dépasser cette autorité, comme par exemple l'émancipation. Par une responsabilisation vis-à-vis de l'institution marketing, le consommateur a la possibilité d'opérer une distanciation vis-à-vis de cette autorité. Holt (2002) met en évidence des contradictions dans le modèle de consommation qui met en avant une autorité culturelle détenue par les marketers : une distance ironique comprimée (les techniques marketing recourant à l'ironie sont passées en l'espace d'une décennie d'un modèle anticommercial crédible à un cliché publicitaire) ; une société sponsorisée (les marques multiplient leurs efforts de discrétion, mais du fait de la concurrence sur le marché, ces efforts sont devenus croissants et critiqués) ; une extinction de l'authenticité ; « éplucher le placage de la marque » (les marques doivent désormais faire preuve de transparence dans leurs pratiques et se soumettre à un examen public) et l'inflation

de la souveraineté (les consommateurs veulent « écrire » leurs vies, mais sont contraints par le temps pour constamment rassembler les connaissances et compétences nécessaires. Les intermédiaires culturels aident les consommateurs à atteindre cette souveraineté). Le modèle culturel conçoit ainsi le pouvoir du consommateur non pas dans sa capacité à rejeter les produits du marché, mais « à utiliser ceux imposés avec art » (Denegri-Knott, Zwick et Shroeder, 2006, p. 959). Holt (2002) argumente dans ce sens et met en évidence des consommateurs qui participent au marché et qui cherchent dans les marques une contribution à la construction de leur identité. Le consommateur s'adapte ainsi au marché existant par des logiques créatives. Il se situe dans des logiques où il cherche à échapper au marché (Kozinets, 2002).

Nous ne nous situons pas dans ces modèles de pouvoir du consommateur souverain et culturel qui appellent à des logiques de résistance de la part des consommateurs. Les familles ne résistent pas à la pratique imposée par les Pouvoirs Publics. Aucun élément issu des entretiens menés avec les familles ne permet d'aller dans ce sens de la résistance. Elles ne sont pas dans des logiques d'opposition aux institutions (Roux, 2007), qu'elles considèrent d'ailleurs comme légitimes pour gérer la problématique des déchets. Les familles ne détournent ni les codes ni les usages de tri imposés par les Pouvoirs Publics, comme cela a par ailleurs été montré dans le contexte de la mode par les travaux de Thompson et Haytko (1997). Même si les familles n'adhèrent pas toutes aux objectifs poursuivis de la gestion des déchets et trouvent la pratique contraignante au quotidien, nous n'avons pas observé de tactiques de leur part pour détourner ce qui leur est imposé. Toutes utilisent (plus ou moins bien selon les objectifs fixés) les containers et aucune ne jette ses déchets dans la rue ou ne manifeste contre cette politique des déchets. Nous avons mis en évidence dans les résultats de cette recherche des familles qui ajoutaient des objets pour s'aider à atteindre le résultat escompté, mais cela ne constitue pas en soi une tactique telle qu'entendue par de Certeau (1990). En effet, les familles ne détournent pas des objets de la pratique de tri. Elles n'expriment pas de contre-pouvoir en boycottant ou en détournant certains produits (Ritson et Dobscha, 1999). Nous écartons ainsi le cadre du pouvoir du consommateur souverain et le modèle culturel de pouvoir pour discuter de nos résultats.

C'est le troisième modèle, discursif, qui nous intéresse plus particulièrement, reposant sur des stratégies linguistiques et articulant le savoir, le pouvoir et le sujet, dans la perspective des travaux de Foucault. L'objectif poursuivi par ce modèle est de comprendre comment « les

échanges et les interactions entre consommateurs et producteurs co-créent et reproduisent le marché » (Denegri-Knott, Zwick et Schroeder, 2006, p. 960). Ce modèle repose sur la constitution discursive de la connaissance pour comprendre l'utilisation du pouvoir. Les stratégies linguistiques permettent de donner une affirmation et une normalité qui reposent sur des connaissances. Dans cette approche, les comportements ne sont pas modérés par des standards internes, mais par « une internalisation de discours externes de normalité » (Denegri-Knott, Zwick et Schroeder, 2006, p. 961). Deux processus sont à l'œuvre : l'objectivisation par un discours institutionnel (des « vérités » sont énoncées pour induire des comportements normalisés) et la subjectivisation, correspondant aux processus par lesquels les individus ont des pratiques appropriées. Les agents des pratiques sont alors libres et responsabilisés (*empowered*). Dans cette perspective de constante co-évolution, les individus ne sont pas passifs et dociles vis-à-vis d'un pouvoir institutionnel, mais sont au contraire acteurs de leur comportement. Par ce pouvoir, les individus peuvent être responsabilisés (*empowered*) ou libérés dans leurs prises de décisions. Dans leur article paru en 2006, Shankar, Cherrier et Canniford introduisent la notion de pouvoir comme « inscrit dans les discours et les structures du langage, opérant au travers de toutes nos pratiques sociales, produisant les sujets » (p. 1014). Le modèle discursif cherche à appréhender comment « le pouvoir opère comme un producteur de stratégies discursives dans le but de définir ce qui constitue des comportements de consommation 'normaux' ou déviants dans des contextes de consommation particuliers » (Denegri-Knott, Zwick et Schroeder, 2006, p. 962). La notion de pouvoir est ici étroitement liée à la notion de liberté dans sa version traditionnelle (Berlin, 1958 ; Shankar, Cherrier et Canniford, 2006). La liberté, dont les définitions sont multiples, trouve racine en philosophie. Dans son sens le plus simple, elle serait de faire ce que l'on désire sans rencontrer d'obstacles (pensée du philosophe Thomas Hobbes), rappelant ici le modèle de pouvoir du consommateur souverain. L'absence de contrainte et l'indépendance seraient alors deux éléments clés à la liberté. Plus précisément, être libre serait de ne pas être empêché de faire ce que l'on peut faire. D'après le philosophe Rousseau, il ne peut exister de liberté sans loi (Rousseau, 1792 [2001], *Du Contrat Social*). Cette dernière est nécessaire et permet de limiter la liberté en lui donnant un cadre pour exister. Cette conception de la liberté se réfléchit sur le plan collectif et non individuel. La loi permet d'organiser les volontés de la collectivité en ayant pour objectif de satisfaire l'intérêt général. Nous faisons le choix de retenir cette approche de la liberté. Dans cette conception de la liberté, encadrée par la loi, les individus jouissent d'une liberté négative et positive (Berlin, 1958) : négative car ils ont la liberté de faire ce qui n'est pas interdit par la loi et positive car ils ont la possibilité de

participer à la vie sociale. Dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, le consumérisme propose un modèle de liberté et de bonheur pour les individus au travers de la liberté de choix individuelle sur le marché. Et le consumérisme d'empiéter alors progressivement sur le terrain de la citoyenneté.

> « Partout, il semble, le consommateur est triomphant. Il est dit des consommateurs qu'ils dictent la production ; qu'ils alimentent l'innovation ; qu'ils créent de nouveaux services dans les économies avancées ; qu'ils dirigent les politiques modernes ; qu'ils ont en leur pouvoir de sauver l'environnement et de protéger le futur de la planète. Les consommateurs incarnent une logique moderne simple – le droit de choisir » (Gabriel et Lang, 2006, p.1).

Dans cette perspective consumériste, les individus agissent indépendamment des notions de droits et responsabilités ; ils sont libres de choisir. Il ne leur est pas demandé de se soumettre à une majorité collective, ni même de se sacrifier pour l'atteinte d'un but supérieur. La vision même du consumérisme a érodé une tradition qui approche les individus comme citoyens ayant des droits et des responsabilités (Barnett *et al.*, 2005).

Nous souhaitons discuter de nos résultats en basant notre réflexion dans ce modèle discursif de pouvoir, en mettant en évidence les tensions entre les rapports de pouvoir entre familles et Pouvoirs Publics dans la pratique sociale du tri des déchets. Nos résultats amènent un éclairage sur les processus discursifs par lesquels d'une part le discours des Pouvoirs Publics semble inopérant et d'autre part le discours familial semble prendre le dessus. Par ailleurs, cette discussion amène certains éléments dans la conception même que les consommateurs ont de leurs droits et de leurs responsabilités (Henry, 2010).

Théoriquement inspiré de l'idéologie politique dominante, le pouvoir discursif façonne les opinions des individus sur leurs droits et leurs responsabilités (Henry, 2010). C'est ce que tend à montrer la recherche de Crockett et Wallendorf (2004) qui met en avant l'existence d'une idéologie afro-américaine soutenant les pratiques locales de business. D'autres travaux viennent étayer l'existence d'un support politique influençant la responsabilité individuelle. Varman et Belk (2009) mettent par exemple en évidence l'existence d'une idéologie nationaliste de l'achat local en Inde. Henry (2010) considère que l'action politique est soutenue dans le cas des communautés se regroupant autour d'un intérêt commun. Mais, ces travaux ne tiennent pas toujours compte que toutes les pratiques de consommation ne génèrent pas nécessairement des communautés de consommateurs. Cette situation est d'ailleurs

observable en ce qui concerne la pratique du tri des déchets. Nous explorons ce cas de familles qui trient leurs déchets, sans pour autant être regroupées sous forme de communautés.

Les Pouvoirs Publics, légitimes dans leur injonction de tri, exercent une forme de pouvoir sur les familles, en les obligeant à agir et à se comporter d'une certaine manière. Pour ce faire, ils recourent à des stratégies linguistiques reposant sur des connaissances, donnant un cadre, une normalité dans les comportements attendus. Il est attendu des familles une internalisation de ces règles produites par les Pouvoirs Publics avec pour conséquence des comportements appropriés et adaptés. Or, les familles de notre échantillon ayant internalisé cette norme sont au nombre de deux. Nous avons par exemple les cas des familles HLM et Rejet qui habitent en appartement et qui sont soumises à des règles d'immeuble en matière de tri associées à des logiques de surveillance. Le discours produit par les Pouvoirs Publics a dans ces cas pénétré la sphère privée en s'immisçant dans le local à poubelles de ces familles. Et ces dernières d'internaliser le discours institutionnel en adaptant leurs pratiques de tri familiales. Elles ajoutent alors des objets, reproduisant ainsi le schéma de tri du local à poubelles. Hormis ces familles, aucune ne semble avoir internalisé le discours des Pouvoirs Publics. Deux cas sont mis en évidence. (1) Quatre familles ne trient pas leurs déchets selon les règles édictées par les Pouvoirs Publics (Bulle, Utopie, Nickel et Bohème). Ces familles n'ont vraisemblablement pas internalisé le discours institutionnel, ni créé de discours personnalisé de pouvoir. Les règles imposées sont conflictuelles avec la catégorisation fondée sur des logiques propre/sale des déchets dans ces familles. Une liberté négative s'exprime dans ce cas : les familles sont contraintes par une loi et même si elles ont la liberté de trier leurs déchets selon les recommandations des Pouvoirs Publics, elles n'y arrivent pas car freinées par ce confit de catégorisation. Elles ne perçoivent pas de liberté positive par ailleurs, c'est à dire la possibilité de participer à la vie sociale et au bien-être collectif. Elles n'ont pas internalisé le discours institutionnel, ni produit de discours personnalisé où elles pourraient alors s'approprier les pratiques imposées, par un processus de subjectivisation (Denegri-Knott, Zwick et Schroeder, 2006).

(2) Quatre familles (Bio, Ecolo, Nature et Rationnelle) développent des discours de pouvoir, qui prennent source dans un engagement écologique ou écologique teinté d'économique. Les stratégies linguistiques trouvent ici leur origine dans une histoire familiale et ces familles ont la capacité à créer leurs propres discours. L'objectivisation ne repose dès lors plus sur un discours institutionnel, mais familial, qui est internalisé en des pratiques appropriées à ce

discours familial. Ces familles se libèrent du discours institutionnel et acquièrent ainsi des degrés de liberté dans leurs comportements de tri. Ce résultat vient nuancer les conclusions avancées par Henry (2010) qui considère des droits et des responsabilités émanant d'une idéologique politique dominante. Nous avons mis en évidence dans cette recherche que la pratique du tri des déchets pouvait également trouver sa source dans une idéologie « familiale ».

Le pouvoir politique peut sembler incertain dans la pratique du tri des déchets. Soit les familles produisent leurs propres discours de pouvoir, se les approprient et trient leurs déchets selon ; soit les familles n'arrivent pas à créer de discours et n'adhérant pas non plus au discours institutionnel, elles ne trient pas leurs déchets. Seules deux familles internalisent le discours institutionnel.

Un certain nombre de conséquences sont envisagées sur la conception même de droits et de responsabilités portés par les familles en matière de tri des déchets.
Nous avons certes mis en évidence une tension entre Pouvoirs Publics et familles sur l'information délivrée par les institutions, mais il semblerait également que les institutions ont des discours qui abordent le tri sur des logiques fonctionnelles (selon le caractère recyclable du déchet) plus que sur un mythe structurant la pratique du tri des déchets. Des guides sont présentés aux individus pour un tri optimisé. Les Pouvoirs Publics développent un discours dans lequel ils catégorisent les déchets selon leur matériau : verre, plastique, papier, carton, déchets ménagers, ferraille… Ils ne basent pas sur des mythes culturels pour construire leurs discours et en conséquence véhiculer les styles de vie idéaux à atteindre par les consommateurs (Kozinets, 2001 ; Muñiz et O'Guinn, 2001 ; Thompson, 2004). Le discours n'est pas basé sur des archétypes (comme par exemple « être un bon citoyen » ou « la bataille des déchets ») associés à des récits qui structurent les textes de consommation pour former un tout cohérent, comme suggéré par Salles (2009) ; soit un discours de pouvoir (Thompson, 2004). Considérant le mythe comme une histoire qui structure et permet d'orienter un discours de pouvoir qui influence les pratiques des consommateurs (Thompson, 2004), et considérant son absence dans le contexte du tri des déchets, la question se pose du développement potentiel d'un discours de pouvoir qui serait fondé sur un mythe culturel. Nous mettons au contraire en évidence des familles qui ont des attitudes mitigées vis-à-vis du marché, des pratiques des entreprises et de l'Etat, pouvant alors affecter leurs perceptions de leurs droits et de leurs responsabilités (Kozinets, 2002). Nous rejoignons les conclusions

d'Henry (2010) qui argumente que les consommateurs, déconnectés de toute communauté, préservent leurs intérêts individuels avant ceux de la société. Henry (2010) suggère également que les consommateurs sont inégaux vis-à-vis de leur propre conception d'*empowerment*, son efficacité et leur capacité à influencer. Et nous retrouvons cette inégalité dans nos résultats. Alors que les familles HLM et Rejet disposent de faibles compétences en matière écologique, elles n'arrivent pas à atteindre une responsabilité individuelle dans leurs pratiques. Elles se sentent prisonnières et impuissantes face aux discours des Pouvoirs Publics. Ce n'est pas le cas des quatre familles engagées dans la pratique, qui se placent du côté des dominants par l'expression de leur expertise écologique et prennent le pouvoir sur le marché en acquérant une forme de responsabilité dans leurs pratiques de tri. Les familles réfractaires sont quant à elles dans des logiques où nous avons noté une absence d'engagement, une absence de compétences écologiques et l'incapacité à créer un discours de pouvoir, les privant ainsi de toute possibilité d'*empowerment*. Ces familles ont en effet des divergences sur les règles collectives des déchets (logiques de catégorisation) les freinant dans leur performance de la pratique (Rumpala, 1999 ; Lhuilier et Cochin, 1999).

Dans cette perspective, l'orientation du discours produit par les Pouvoirs Publics est questionnée.

Les Pouvoirs Publics ont des discours orientés vers des consommateurs plus que des citoyens. Ils envisagent le tri des déchets comme une pratique où ce sont des consommateurs qui agissent, tout en intégrant des dimensions de citoyenneté. Les Pouvoirs Publics envisagent donc une pratique sur un marché où des relations de pouvoir existent entre individus, entreprises et Pouvoirs Publics. Nous faisons face à une individualisation de la pratique où les individus sont mis en avant comme principaux responsables de la dégradation de l'environnement et ce sont eux qui doivent changer leurs pratiques individuelles pour un mieux collectif (Giannelloni, 1998). Or, s'adresser à un consommateur tend à individualiser le concept de citoyenneté ; le risque étant de perdre la dimension collective sous-jacente à la citoyenneté.

Le discours de pouvoir institutionnel semble perdre ce concept de citoyen qui permettrait de retrouver une action politique démocratique, tout en assurant une meilleure qualité de vie collective. Pour cela, les Pouvoirs Publics pourraient non plus s'adresser à des consommateurs sur un « marketplace », mais à des citoyens sur un « citizenplace ». Dans cette idée, les individus seraient de nouveau des citoyens à qui l'on demande une action collective pour atteindre un bien-être à l'échelle de la société, dans une vision démocratique

de l'action politique assortie d'une participation active de la population au destin de la société (Gabriel et Lang, 2006).

Fiorello (2011) est la première à intégrer et discuter le rôle des Pouvoirs Publics dans le comportement du tri des déchets et montre que le sentiment d'autonomie des individus, reposant sur le fait de se sentir libre d'agir et de se sentir à l'origine de ses actes, est un facteur déterminant dans l'explication du comportement du tri des déchets. Ce facteur est influencé par les Pouvoirs Publics selon le style utilisé pour inciter au tri, selon son exemplarité ou la défiance ressentie par les individus. En ce sens, nous sommes d'accord avec ces résultats. En effet, les familles légitiment les Pouvoirs Publics comme acteur de la gestion des déchets, même si elles ne sont pas toujours en accord avec leurs discours et leur manière de mettre en œuvre les actions du tri. Elles ressentent parfois un sentiment de tromperie, par des discours unidirectionnels et peu clairs.

Par ailleurs, Fiorello (2011) montre que plus les individus expriment une forme de motivation et sont autonomes, plus la préoccupation pour le tri est grande. Nous sommes en accord avec ce résultat. Nous avons non seulement montré que certaines familles s'affranchissent des discours des Pouvoirs Publics et nous avons en plus apporté une justification possible : elles se responsabilisent grâce à leurs discours personnalisés prenant source dans une histoire familiale. En ce sens, les familles dépassent la contrainte imposée et retrouvent une forme de liberté dans leurs comportements. Ces familles créent leur propres discours de pouvoir, se rendant ainsi plus libres vis-à-vis des logiques de marché (Shankar, Cherrier et Canniford, 2006).

Mais une question demeure : ces familles ne deviennent-elles pas, quoi qu'on en dise, « assujetties à un système de consommation qui les façonne » (Cova et Cova, 2009, p. 94) ? Une responsabilisation de certaines familles en matière de tri des déchets est atteinte (Salles, 2009). Reste que les discours et la mise en œuvre de cette responsabilisation par les Pouvoirs Publics ne semblent pas efficaces. Les familles ne semblent adhérer ni aux discours des Pouvoirs Publics ni à une forme de récit culturel de leur part. Elles s'ancrent dans leur propre histoire et leur propre catégorisation pour se responsabiliser. Les familles jouissent donc d'une liberté, indépendamment de l'action menée par les Pouvoirs Publics. D'autres familles cherchent à se responsabiliser mais n'y arrivent pas. Quel est alors le devenir du statut des Pouvoirs Publics dans ces actions environnementales ? Un conflit s'instaure entre le rôle attendu de l'Etat et les processus familiaux au regard de la gestion des déchets. Pouvoirs

Publics et familles trouvent des origines et des structurations différentes pour la gestion des déchets.

L'action des Pouvoirs Publics sur un « marketplace » devient alors utopique et elle se situerait plutôt sur un « citizenplace ». Le « citizenplace » prendrait comme point de départ les comportements de citoyens. Les Pouvoirs Publics, en s'adressant à des citoyens et non plus uniquement des consommateurs, pourraient alors développer un discours institutionnel de pouvoir plus clair pour les citoyens, sans ayant pour objectif premier d'imposer la pratique de gestion des déchets, mais au contraire en développant des outils à même de dialoguer avec les citoyens pour les convaincre du bien-fondé de la démarche. L'objectif serait de permettre à toutes les familles citoyennes de développer une forme de responsabilisation vis-à-vis de la pratique. Valor (2008) pose la question de la citoyenneté sous l'angle de l'identité du consommateur. L'auteur considère que la citoyenneté est un trait de personnalité de l'individu, qui accepte ses droits, mais également ses responsabilités de citoyen. En ce sens, la notion de citoyenneté s'intègre au « marketplace » (Hansen et Schrader, 1997). Il s'agirait dès lors pour les Pouvoirs Publics de développer des discours orientés vers la citoyenneté.

L'approche par la pratique sociale permet de poser la question de la souveraineté du consommateur et du déterminisme social des actions (Garabuau Moussaoui, 2010). Nos résultats viennent conforter cette approche théorique qui a révélé des logiques de pouvoir entre familles et Pouvoirs Publics. Une co-évolution des pratiques de tri semble exister entre un discours institutionnel qui impose une norme et une subjectivisation de ce discours par l'adaptation des pratiques familiales. Or, nos résultats mettent en évidence la faiblesse du discours institutionnel pour engendrer de telles pratiques.

2. Relations au sein de la famille

Au sein même de la famille, nous avons mis en évidence que l'enfant est engagé et compétent dans la pratique. Il aurait une capacité théorique à produire un discours orienté sur la pratique de tri. Cependant, nous avons également mis en avant le rôle de la mère dans la gestion des déchets. Ce rôle est subi ou assumé, conférant le cas échéant un rôle valorisant à la mère. Lorsqu'il est assumé, les mères ont une prise de pouvoir qui s'étend au-delà de la pratique du tri des déchets et qui lui permet de s'affirmer comme responsable dans la famille.

Ce résultat met en évidence des aspects jusqu'alors peu abordés dans la littérature sur l'enfant et la famille. La famille a été abordée en marketing sous l'angle de la répartition des rôles entre parents et n'a que plus tard intégré l'enfant-consommateur dans sa réflexion (Ward,

1974). Indéniablement, l'enfant possède un pouvoir économique grandissant (Brée, 2007). A cela s'ajoutent des stratégies d'influence dans les prises de décisions familiales. On note par exemple le pouvoir de l'enfant à influencer des décisions d'achats alimentaires, vestimentaires ou encore des décisions sur les vacances (Berey et Pollay, 1978 ; Ward et Wackman, 1972). La littérature évoque depuis le *Pester Power* où les enfants ont des demandes, voire des exigences d'achat auprès de leurs parents (Lawlor et Prothero, 2011). Le *Pester Power* peut aussi être compris comme une manière normale pour l'enfant de se socialiser et de grandir au sein de la famille en développant ses compétences, savoir-faire et comportements (Roedder-John, 2001) et en interagissant avec sa familles, ses pairs, l'école ou encore les médias (Moschis et Churchill, 1978). Ce pan de la littérature a majoritairement adopté dans ses recherches le point de vue des parents, plus rarement celui de l'enfant (Lawlor et Prothero, 2011) et majoritairement dans le contexte commercial et de la publicité. Les questions environnementales n'ont que très peu été abordées dans cette littérature, à l'exception de rares travaux (Grønhøj, 2006 ; Larsson, Andersson et Osbeck, 2010). Nos données mettent en évidence que même engagé et compétent, l'enfant n'arrive pas à socialiser, influencer ou encore imposer son engagement environnemental dans la famille, dans une logique de socialisation inversée. Nos résultats épousent plutôt la vision traditionnelle de la socialisation de l'enfant, dans laquelle les parents exercent une influence sur les comportements des enfants, en leur imposant certaines pratiques. Comme nous l'avons souligné dans nos résultats, certains parents considèrent leurs enfants comme leurs « esclaves » (mère Bio). L'absence de socialisation inversée dans ce contexte de tri questionne sur la capacité des enfants à transmettre leur engagement dans la famille. Les familles HLM et Rejet illustrent parfaitement cette absence de phénomène : alors que les enfants sont engagés dans la pratique (club nature ou récolte des bouchons plastiques), leur engagement n'est pas pris en compte dans la famille. Le circuit de la pratique de ces deux familles montre que la pratique du tri naît d'une injonction forte au tri, qui contribue à l'ajout d'objets. Mais, l'engagement n'est pas à l'origine de la performance et de la routinisation de la pratique. L'enfant n'est pas leader et malgré ses compétences en matière de tri, il n'est pas intégré dans la dynamique de la pratique. C'est la mère qui assume (plus ou moins bien) ce rôle de leader dans la gestion privée des déchets. Cela questionne par ailleurs sur la liberté de l'enfant dans la famille et l'efficacité des programmes scolaires, comme nous l'avons abordé dans la section 1 du chapitre 7 des résultats. Dans la pratique routinière de gestion des déchets, les enfants sont considérés comme « de la main d'œuvre gratuite » dans les familles pour accomplir les gestes de la pratique. Ils sont une source de compétence, mais compétence

manuelle, d'accomplissement de gestes demandés, sans avoir possibilité d'exprimer leurs propres connaissances ou engagements. Par analogie, la famille peut être considérée comme un micro-marché, dans lequel des activités de production sont demandées par les parents aux enfants (Prahalad et Ramaswamy, 2000). Donc, même si les enfants disposent d'une socialisation écologique via l'école, ils n'ont pas la capacité de l'exprimer dans la sphère familiale, car dominés par les pratiques de leurs parents.

Les enfants âgés de 7 à 11 ans ne sont pas considérés comme autonomes vis-à-vis de la pratique de gestion des déchets, au contraire des adolescents (Gentina, 2008). L'autonomie qui leur est insufflée par l'école au travers de la socialisation écologique ne traverse pas les frontières de la famille. Cette absence d'autonomie et de liberté des enfants, due en partie à leur stade de développement, ne permet pas de les envisager dans l'état actuel comme vecteurs des « bonnes pratiques » de tri, telles qu'envisagées par les Pouvoirs Publics. Une réflexion managériale sur les possibilités d'intégrer davantage les enfants et les valoriser dans la pratique sera proposée ultérieurement.

Sur le plan de la pratique sociale, ce résultat amène une réflexion sur les frontières d'application de la théorie. La pratique sociale du tri semble vraisemblablement s'appliquer à des consommateurs autonomes dans leurs pratiques, ce qui n'est pas le cas des enfants de 7 à 11 ans. Cela explique également l'absence du phénomène de socialisation inversée. Ce phénomène a été mis en évidence auprès de la population adolescente pour les pratiques environnementales familiales (Gentina et Muratore, 2010), cette population étant autonome dans ses comportements.

Section 2. Contributions

Cette section présente les contributions théoriques, méthodologiques et managériales de cette recherche.

1. Contributions théoriques

Notre recherche permet de dégager trois contributions théoriques principales.

Notre contribution majeure est la compréhension des processus de construction de la pratique sociale à l'échelle macrosociale, par l'approche microsociale (niveau familial). La famille est mise en évidence comme agent de la pratique sociale et nous mettons en lumière la répartition des rôles au sein de celle-ci. Enfin, les relations de pouvoir envisagées entre familles et Pouvoirs Publics questionnent la durabilité de la pratique et le rôle joué par l'Etat dans la pratique.

1.1. La famille comme agent de la pratique sociale

Le comportement étudié dans cette recherche doctorale est le tri des déchets. C'est un comportement défini comme étant routinier, mécanique (Barr et Gilg, 2006). Il s'oppose à des comportements d'achat, actes raisonnés. Nous avons argumenté la nécessité d'intégrer cette spécificité qu'est la routine dans la réflexion, approche sous-développée dans les cadres théoriques cognitivistes, à l'exception de rares travaux (e.g. Knussen et Yule, 2008). La théorie de la pratique sociale permet l'étude d'un tel comportement routinier (Reckwitz, 2002), en envisageant la pratique à l'intersection des niveaux micro- et macro-sociaux (Schatzki, 1996). Par ailleurs, nous avons envisagé l'étude de la pratique à l'échelle familiale en intégrant dans la réflexion parents et enfants, alors que le tri a jusqu'alors été majoritairement pris comme unité d'analyse l'individu.

Notre travail a constitué en la compréhension de cette pratique imposée par les Pouvoirs Publics sous l'angle d'analyse familial. Tous les membres de la famille sont concernés par la gestion des déchets et tous ont été pris en compte dans la réflexion, ce qui constitue une originalité théorique sur les plans de la consommation environnementale et dans le champ de la théorie de la pratique sociale. Nous envisageons également les apports dans le champ de la consommation familiale, au travers de la répartition des rôles dans la famille.

Une approche familiale de la gestion des déchets

Les travaux ayant intégré la théorie de la pratique sociale comme cadre théorique de leur recherche s'inscrivent dans une perspective systémique de la consommation. La pratique y est

abordée dans sa structure ainsi que ses liens en prenant en considération des approches plus larges que le seul niveau individuel d'analyse. Ainsi, ce courant de recherche initié par des auteurs comme Shove (2010) en sociologie ou Askegaard et Linnet (2011) en comportement du consommateur appellent à l'élargissement de la compréhension des pratiques de consommation en s'intégrant dans une approche incluant les dimensions historiques, technologiques ou encore politiques des pratiques. Cette conception n'est cependant ni nouvelle ni exclusive à la théorie de la pratique sociale et les auteurs ayant approché la consommation environnementale avaient déjà exprimé le même objectif. Ainsi, dès 1995, Stern *et al.*, repris par la suite par Kilbourne et Beckmann (1998) ou encore Dolan (2002) proposent d'intégrer une dimension macrosociale à la réflexion sur la consommation environnementale, alors centrée sur la psychologie individuelle pour expliquer les comportements de consommation (pour une synthèse sur ces travaux, se reporter au premier chapitre de la littérature). Cette double influence oriente les travaux menés sur la pratique dans un contexte environnemental. Gram-Hanssen (2011), au travers de la compréhension des pratiques de consommation énergétique des foyers danois, réalise une étude historique sur la manière dont les objets et les technologies sont apparus et structurent les pratiques actuelles. L'ajout de cette dimension technologique à la pratique consiste en sa contribution majeure. Cela sous-tend une innovation technologique nécessaire pour faire évoluer et transformer les pratiques de consommation des individus (Shove, 2010). Ce principe de co-construction de la pratique à l'échelle macrosociale est au cœur de nombreux travaux sur la pratique (e.g. Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Shove et Pantzar, 2005 ; Hand et Shove, 2007 ; Truninger, 2011). Cependant, même si la théorie de la pratique sociale s'avère utile dans une approche systémique de la consommation, elle est également utile pour la compréhension des phénomènes microsociaux, à l'échelle individuelle. Sans avoir pour unité d'analyse l'individu et ses caractéristiques, c'est la pratique portée par l'agent individuel qui est au cœur de la réflexion théorique. C'est l'un des apports de la recherche menée par Arsel et Bean (2013), qui montrent la structure et les liens entre les pratiques à l'échelle individuelle qui forment la pratique intégrante du goût dans le design intérieur. Les comportements individuels s'agrègent de manière homogène à l'échelle microsociale pour former une pratique socialement partagée (Shove, Pantzar et Watson, 2012). Dans le contexte de la consommation environnementale, Hargreaves (2011) semble au premier abord adopter également un point de vue microsocial, pour comprendre les pratiques de gestion des déchets dans une entreprise. Mais son analyse porte sur l'entreprise et la pratique à un niveau plus large que l'individu seul, à l'échelle mésosociale. Il ne considère par exemple pas les influences entre les salariés

ni même des rôles tenus par chacun dans la performance collective de la pratique. Il n'envisage pas non plus les liens entre les règles de tri au sein de l'entreprise et les règles dictées éventuellement par des instances politiques. Notre réflexion sur la pratique des déchets porte sur une exploration des phénomènes microsociaux, à l'instar de la recherche d'Arsel et Bean (2013) pour comprendre la construction de la pratique à l'échelle de la société. Notre approche terrain auprès des familles permet de mettre en lumière non seulement la dynamique de la pratique, mais également les processus familiaux à l'œuvre dans la gestion des déchets, par la répartition des rôles. Par cette approche microsociale, nous contribuons au développement des travaux empiriques menés dans le champ de la pratique sociale en identifiant les processus de construction d'une pratique sociale au sein de la famille.

Mère, père et enfants acteurs de la gestion des déchets

Notre recherche met en évidence que le tri des déchets est performé à l'échelle familiale, sous-tendant l'existence d'une constellation de micro-comportements portés par les membres de la famille. Ce résultat permet une double contribution sur le plan théorique : dans le champ de la consommation environnementale et dans le champ de la pratique sociale.

Dans le champ de la consommation environnementale, les comportements écologiques, et plus particulièrement le tri des déchets, sont majoritairement appréhendés par l'unité individuelle d'analyse (Steg et Vlek, 2009), à l'exception de quelques travaux épars. Par exemple, Reid, Sutton et Hunter (2010) intègrent la famille comme niveau d'analyse dans leur modèle conceptuel de la consommation environnementale. Leur modèle considère la famille au niveau d'analyse méso-social, qui agit comme médiateur ou propagateur de comportements environnementaux, dans la perspective de la théorie du comportement planifié. Dans notre recherche, à l'instar des travaux de Reid, Sutton et Hunter (2010), nous intégrons ce niveau d'analyse familial, sans pour autant s'ancrer dans la théorie du comportement planifié, mais en apportant un regard compréhensif sur les comportements familiaux via la théorie de la pratique sociale, qui a pour objectif de comprendre des phénomènes sociaux par définition collectifs. Notre travail permet une compréhension de la gestion des déchets au niveau familial et non plus individuel, et ce sur le plan empirique. Ce n'est pas le cas de la recherche de Reid, Sutton et Hunter (2010) qui n'ont pas testé leur modèle théorique et qui ne dégagent donc pas de résultats empiriques. La famille n'est pas ailleurs pas définie dans leurs travaux et il est difficile de savoir si tant le couple parental que les enfants sont intégrés. Quelques rares autres recherches ont été menées sur la famille et ses

comportements environnementaux. Parmi elles, on note des travaux qui brandissent la famille comme unité d'analyse (Grønhøj, 2006 ; Grønhøj et Ölander, 2007), tout en limitant leur étude empirique au couple parental. Les enfants ne sont pas pris en compte dans l'analyse des comportements. D'autres intègrent les enfants et envisagent les comportements environnementaux sous l'angle de la socialisation environnementale, à l'instar des travaux de Gentina et Muratore (2012) ou Larsson, Andersson et Osbeck (2010). Mais aucune de ces recherches sur la consommation environnementale n'a réellement exploré le groupe familial dans son ensemble pour comprendre la routine de consommation. Ceci peut s'expliquer par la difficulté à aborder le groupe familial et par les nombreux obstacles méthodologiques sous-jacents.

Nous contribuons au champ théorique de la consommation environnementale, en mettant en évidence que la famille joue un rôle primordial dans la construction de pratiques à l'échelle de la société. Pour comprendre une pratique macrosociale, la famille est un maillon indispensable et clé à considérer dans son ensemble. L'individu seul ne permettant pas cette compréhension. Nous étendons ainsi le cadre d'analyse des pratiques environnementales, qui concernent la famille entière et non des individus seuls. Nous contribuons ainsi à cette littérature en adaptant le cadre théorique qui comprend l'ensemble des individus qui composent la famille. Des ajustements théoriques sont nécessaires pour prendre en compte la famille comme agent de la pratique environnementale et particulièrement intégrer l'enfant à la réflexion théorique et comprendre la répartition des rôles au sein du groupe.

Dans le champ théorique de la pratique sociale, aborder une pratique performée par le groupe familial constitue également une avancée conceptuelle. Dans la théorie de la pratique sociale, l'unité d'analyse retenue est la pratique (Schatzki, 1996). En ce sens, les recherches empiriques menées s'attachent à la compréhension de la pratique. Par exemple, Schau, Muñiz et Arnould (2009) envisagent différentes pratiques de consommation portées par les communautés de marque. Ils identifient les pratiques communes et apportent une compréhension renouvelée de la création de valeur dans les communautés de marque. Il en est de même pour la recherche de Arsel et Bean (2013), qui étudient la pratique du goût dans le design intérieur. Mais ces recherches se basent sur les discours des individus, au travers des blogs ou des interviews. Ce sont bien les individus qui portent la pratique et ce sont eux qui la performent. Donc, même si l'unité d'analyse est la pratique et non pas l'individu, l'individu est l'agent et le porteur de la pratique, qui ne peut s'envisager ni même exister sans lui. Notre approche, à la différence de toutes les recherches menées sur la pratique sociale, considère

non plus l'individu mais la famille comme agent de la pratique. Nous avons considéré la famille comme unité d'analyse et avons montré que la famille se résume bien souvent à la mère, nommée comme principale responsable des déchets pour atteindre une performance efficace de la pratique. Elle assume ou subit la performance de la pratique. On note par contre une pertinence dans l'unité d'analyse qu'est la famille par la complémentarité dans les membres du groupe : alors que les enfants disposent d'un savoir théorique et pratique, ce sont les parents qui performent la gestion des déchets. Une cohérence et une coordination des éléments de la pratique sont nécessaires à l'échelle familiale pour atteindre le résultat du tri, ce qui exclut la possibilité de réduire la famille à « un » agent. Les seuls cas où cette conception est possible sont lorsque deux éléments sont considérés simultanément : un engagement fort dans la pratique pour tous les membres de la famille et l'existence de liens cohérents dans la structure de la pratique.

Par ailleurs, nos résultats sur la répartition des rôles mettent en évidence un résultat surprenant et contradictoire avec la littérature actuelle sur la socialisation inversée. Alors que nous nous attendions à observer le phénomène de socialisation inversé (Ekström, 1997) par des enfants engagés et compétents dans la pratique, ils ne performant pas les gestes du tri et ne transmettent pas leurs connaissances et savoir-faire à leurs parents. Nous contribuons à ce pan de la littérature sur la socialisation inversée et apportons une explication à l'absence de ce phénomène. Les enfants ne sont pas inclus dans le circuit de la pratique, ne leur laissant pas l'opportunité de transmettre leurs connaissances et leur engagement au sein de la famille (cf. section 1).

Notre première contribution théorique est de considérer la famille comme une unité d'analyse pertinente lors de l'étude de la pratique du tri des déchets. Sur le plan de la théorie de la pratique sociale, cela s'accompagne d'une évolution de la théorie. Il n'est plus possible d'envisager une analyse sous le prisme des éléments constitutifs de la pratique à l'échelle d'un individu performant la pratique. Au contraire, nous élargissons le cadre théorique pour l'envisager à l'échelle d'un groupe microsocial. Nous contribuons ainsi à l'étude de pratiques portées par un groupe en intégrant sa dynamique sous-jacente. Il devient alors nécessaire de réfléchir à une analyse plus détaillée du rôle de chaque membre de la famille et plus uniquement porter son attention sur un seul membre. Les relations intrafamiliales sont à prendre en considération lors de l'étude de la pratique sociale pour comprendre comment les membres du groupe familial interagissent dans la construction de celle-ci.

C'est par la famille que nous comprenons le processus de construction de la pratique sociale à l'échelle macrosociale.

1.2. Compréhension du processus de construction de la pratique sociale à l'échelle macrosociale

Un élément permettant de caractériser et comprendre la pratique est la structure de celle-ci (Schatzki, 1996). Trois éléments émergent de nos données : (1) les faires ; (2) les objets et (3) l'engagement et trois processus sont identifiés entre ces éléments : appropriation, réalisation et renforcement. Notre seconde contribution met en évidence les processus de construction de la pratique, tant dans les éléments que dans les liens qui unissent ces éléments. Nous contribuons ainsi à la compréhension de la construction de la pratique sociale à l'échelle familiale mais également à l'échelle de la société et contribuons au débat sur le cadre d'analyse de la pratique.

La pratique sociale se définit par sa structure et les liens qui régissent les éléments de la structure (Schatzki, 1996 ; Shove, Pantzar et Watson, 2012). Originellement définis comme les règles (savoirs), les compréhensions générales (savoir-faire) et la structure téléoaffective, ces trois éléments ont pourtant été sujets à des évolutions par les travaux empiriques menés cette dernière décennie. Ainsi, les travaux de Shove (Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Shove et Pantzar, 2005 ; Hand et Shove, 2007) ont intégré à la réflexion la dimension des objets et de la technologique plus généralement pour comprendre la structure de la pratique et sa reproduction. Nous avons à l'instar des travaux de Hargreaves (2011) sur le tri en entreprise, choisi les règles, compréhensions générales et structure téléoaffective comme éléments constitutifs de la pratique. Mais ils n'ont pas permis de comprendre ni d'expliquer la construction et la performance de la pratique dans les familles. Ces trois éléments s'expriment très différemment d'une famille à l'autre et sont teintés d'incertitude, ne permettant pas d'atteindre un réseau coordonné de la pratique. Trois éléments ont émergé de l'analyse des données : (1) les faires (2) les objets (3) les engagements. Nous mettons en évidence que les faires et les dires de la pratique s'organisent et se construisent selon ces éléments dans le groupe social familial. Nos résultats semblent alors concorder avec le cadre d'analyse retenu par Arsel et Bean (2013) ou Magaudda (2011). Les auteurs partent des objets, des faires et des significations de la pratique comme les trois éléments constitutifs de la pratique. Alors qu'ils considèrent ces éléments *a priori* théoriquement, ces éléments ont émergé du terrain dans cette recherche doctorale. Considérant une pratique sociale en cours de construction, il n'est

pas possible de considérer des éléments constitutifs de la pratique *a priori*. Il est indispensable qu'ils émergent du terrain pour comprendre ce phénomène de construction.

Les faires ont été mis en évidence comme élément de la structure de la pratique. Les Pouvoirs Publics sont en attente d'une efficacité des faires de la pratique, plutôt qu'uniquement une compréhension générale de celle-ci. Les faires sont superficiels ou efficaces selon les familles. Les familles engagées dans la pratique ont une performance efficace du tri. Les soumises, même non engagées trient selon la norme imposée. Les familles réfractaires, quant à elles, ne trient pas selon la norme.
Même si les faires diffèrent, une pénibilité liée à la performance de la pratique de gestion des déchets existe, qui passe par un corps qui se fait lourd à adopter les gestes de la pratique. La place du corps et des mouvements corporels a cependant été minimisée dans l'approche théorique de Schatzki (1996) qui la considère comme secondaire dans la pratique. Finalement, le corps est conçu comme un outil permettant la performance du comportement (Schatzki, 1996). Nos résultats confortent plutôt l'approche initiale de Bourdieu (1980), qui considère les mouvements corporels comme révélateurs de l'expression des pratiques. Nous challengeons ainsi l'approche théorique de Schatzki (1996) qui ne tient pas suffisamment compte des mouvements corporels lors de la performance de pratiques contraignantes. Les faires sont liés aux objets de la pratique, par le processus d'appropriation. Nous discutons ci-après la dimension des objets.

Nous avons très rapidement relevé l'importance des objets comme structurants la pratique du tri des déchets, venant concrétiser les règles de la pratique. Ce résultat vient conforter la position de Shove (Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Shove et Pantzar, 2005 ; Hand et Shove, 2007), qui intègre les objets et plus largement la dimension technologique comme élément clé de la pratique sociale. Les objets liés à la pratique de gestion des déchets sont indispensables aux activités mentales et corporelles (Reckwitz, 2002) et permettent aux familles de fonctionner comme un repère dans les enchaînements des gestes liés à la pratique (Kaufmann, 1997). Nous avons montré que même si ces objets contribuent à construire la pratique sociale du tri des déchets, tous ne concourent pas à une efficacité des faires. Même s'ils existent, une « routinisation » de ces gestes n'existe pas pour toutes les familles, ces dernières n'ayant pas toutes ajouté des objets. Cela a été observé par Hand, Shove et Southerton (2005) : il a fallu attendre les années 1970 pour que les individus changent leurs pratiques de soins corporels en recourant à la douche, alors que les éléments matériels avaient

été mis en place dès les années 1950 par les institutions. Nous confortons ce résultat dans le cas du tri des déchets : même si les objets imposés sont en place depuis une à deux décennies selon les communes, les familles n'arrivent pas à changer leurs habitudes et leurs routines de consommation si elles n'ajoutent pas des objets dans la sphère privée. Une pratique sociale évolue dans le temps : elle naît, elle existe puis elle disparaît (Shove, Pantzar et Watson, 2012). Nous mettons en évidence que la pratique du tri est probablement dans une phase d'évolution, les Pouvoirs Publics l'ayant organisée et mise en place, mais les familles n'étant pas encore toutes entrées dans la pratique. La pratique est donc vraisemblablement dans une phase où elle existe, certes, mais n'est pas encore complètement acquise par tous. Il existe donc probablement des phases intermédiaires dans la construction d'une pratique sociale, depuis sa naissance jusqu'à son caractère socialement partagé dans la société.

Nous avons également mené une réflexion sur la pertinence de l'espace comme structurant la pratique. Cette dimension spatiale n'a pas été envisagée dans les travaux antérieurs sur la pratique sociale. Par exemple, la recherche portant sur le design intérieur (Arsel et Bean, 2013) souligne certes des conséquences matérielles qui s'expriment au travers des objets de la pratique, mais n'envisage pas les conséquences sur l'agencement de l'espace. Il en est de même pour les pratiques énergétiques des foyers danois (Gram-Hanssen, 2011). Dans notre recherche, les déchets suivent des parcours plus ou moins précis au sein des familles que nous avons identifiés grâce aux parcours des déchets. Alors que nous aurions pu croire à *a priori* à l'importance de cette variable, nos résultats mettent en évidence que ce n'est pas parce que l'espace est grand que les familles performent le tri efficacement. Par ailleurs, même si certaines familles ont un espace consacré aux déchets restreint, ce n'est pas pour autant qu'elles ne seront pas efficaces dans la gestion de leurs déchets. Nos résultats confortent le fait que l'espace est un construit social et non un déterminant.
Les objets sont liés aux engagements par le processus de réalisation ; les familles engagées réalisent leur engagement par l'ajout des objets, concourant à une routinisation des faires de la pratique.

Nous confirmons les engagements comme élément de la pratique familiale du tri. Sur le plan théorique, engagements et structure téléoaffective se confondent (Warde, 2005). Nous retrouvons une forme d'engagement écologique parmi certaines familles, parfois teintée d'une forme économique. Nos résultats mettent en avant l'engagement comme élément clé dans la performance de la pratique et plus encore dans sa construction à l'échelle macrosociale. Entre

engagements et faires, des processus de renforcement sont à l'œuvre dans les familles engagées. C'est par l'engagement que nous envisageons les rapports entre familles et Pouvoirs Publics, venant confirmer l'approche d'Arsel et Bean (2013) qui considèrent la structure téléoaffective comme une entité supérieure, orchestrant l'ensemble de la pratique du goût. Cette structure téléoaffective trouve son origine dans les institutions. Mais à la différence de cette recherche menée sur le goût, nous ne concluons pas à l'engagement comme une entité supérieure initiée institutionnellement. En effet, l'engagement des familles provient de leur histoire familiale et non des Pouvoirs Publics.

Arsel et Bean (2013, p. 913) conçoivent la structure téléoaffective d'une pratique intégrante comme déterminante « de ce qui constitue un problème et pour quelles raisons ce problème doit être résolu ». La structure téléoaffective de la pratique de gestion des déchets est mise en évidence dans notre recherche par les engagements, comme faible, diffuse et mal comprise car elle ne permet pas d'engager les familles dans le circuit de la pratique, autour d'un but commun ou d'un sens commun donné à la pratique. En cela, elle ne permet pas de maintenir les pratiques liées à la gestion des déchets dans les familles. Cela pose question de la clarté des règles explicites des Pouvoirs Publics et la manière dont elles sont diffusées à la population. Sur le plan conceptuel, la diffusion d'une connaissance tacite et partagée comme élément limitatif de la pratique émerge alors de nos résultats. Alors qu'Arsel et Bean (2013) soulignent l'acquisition et la routinisation d'une connaissance partagée dans la pratique de goût grâce à un engagement dans les principes, les règles et les manières de faire diffusées par le blog Apartment Therapy, nous ne pouvons avancer de conclusions similaires sur la pratique de tri des déchets. Les familles ne s'approprient pas les règles et les manières de faire diffusées par les Pouvoirs Publics. L'existence d'une connaissance tacite et partagée de la pratique du tri des déchets est alors remise en question. Au contraire, les familles semblent se baser sur leur histoire familiale et leurs engagements pour performer la gestion des déchets dans un objectif soutenable pour la planète et répondant aux objectifs des Pouvoirs Publics. La connaissance pratique est conceptualisée dans cette recherche comme un phénomène conditionné par l'histoire familiale. Par la faiblesse des Pouvoirs Publics à contribuer à la diffusion d'une connaissance partagée, nos résultats mettent en évidence un conflit de catégorisation des déchets et posent la question de la durabilité de la pratique performée par les familles.

Grâce à ces résultats, nous contribuons au débat sur le cadre d'analyse le plus pertinent pour aborder la pratique sociale. Malgré les apports théoriques de Schatzki (1996) sur la structure

de la pratique, la transposition empirique ne semble pas évidente. Ainsi, le cadre d'analyse de la pratique doit être fonction de la pratique étudiée (Reckwitz, 2002) et le cadre de Schatzki (1996) n'a finalement constitué qu'un point de départ à la réflexion empirique de cette recherche. Les résultats font émerger trois éléments différents de ceux choisis au départ de la recherche qui structurent la pratique. Par ailleurs, Schatzki (1996) interroge sur le caractère coordonné de la pratique dans ses écrits théoriques, sans jamais expliciter la nature des relations entre les éléments de la structure. Par ailleurs, Shove, Pantzar et Watson (2012) mènent une réflexion théorique sur l'existence de liens qui se font et se défont entre les éléments de la structure. Cependant, ils n'amènent aucun élément empirique venant expliciter ou illustrer leur propos, ni même aucune méthodologie pour identifier la nature de ces liens. Arsel et Bean (2013) sont les premiers à identifier la nature de ces liens en les considérant comme des pratiques dispersées, ne nécessitant qu'une compréhension générale et une performance (Schatzki, 1996). Dans notre recherche, nous identifions également la nature des liens et les comprenons comme des processus, permettant une construction macrosociale de la pratique. A la différence d'Arsel et Bean (2013), nous envisageons les rapports entre les niveaux micro- et macro-sociaux de la pratique. Ce lien n'est plus uniquement envisagé dans la structure téléoaffective de la pratique.

Notre recherche contribue à ce débat en identifiant les processus liants les éléments de la structure de la pratique du tri, permettant de comprendre sa dynamique et permettant d'envisager les rapports entre les niveaux micro- et macro-sociaux. Aborder une pratique sociale en construction est complexe, nous proposons dans ce cadre de ne pas limiter la réflexion uniquement à une structure institutionnelle qui orchestrerait la pratique, mais d'identifier pour la pratique étudiée la source de l'engagement, cette dernière pouvant être variable. Qui plus est, les recherches, à l'exception de celle menée par Arsel et Bean (2013) négligent les liens entre les éléments de la pratique. Et pourtant, c'est également dans la nature de ces liens que nous comprenons la construction de la pratique sociale à l'échelle de la société.

1.3. Rapports de pouvoir entre familles et Pouvoirs Publics : quelle durabilité de la pratique ?

Au premier abord, nous aurions pu penser que les familles qui ne performent pas le tri des déchets tel qu'attendu par les Pouvoirs Publics expérimentaient un conflit d'obligation. Les familles soulignent les contraintes de temps, d'espace, de bien-être … qui pourraient entrer en conflit avec les attentes des Pouvoirs Publics en matière de déchets (Prothero *et al.*, 2011).

Ceci est illustré dans la recherche de Connolly et Prothero (2008). Les familles expérimentent un conflit entre l'amour qu'elles portent à leurs enfants et les pressions ressenties pour agir dans une perspective durable. Nos résultats ne mettent pas à jour un conflit d'obligation. Nos résultats illustrent plus particulièrement cette absence de conflit par l'exemple de la variable spatiale. Alors que certaines familles disposent de tout l'espace souhaité pour organiser la pratique du tri, elles ne le font pas. Au contraire, d'autres familles, ayant un espace plus réduit (appartement) mettent en place une organisation avec plusieurs poubelles pour recevoir les déchets. Nous avons montré que ce n'est pas parce que l'on dispose d'un espace plus important que les familles trient mieux leurs déchets au regard des attentes des Pouvoirs Publics.

Nous mettons au contraire en évidence un conflit de catégorisation des déchets dans les familles (notamment réfractaires), ayant des conséquences sur la durabilité même de la pratique de gestion des déchets. Pour les familles engagées, nous mettons en lumière la famille comme étant le lieu d'expression du pouvoir et de l'engagement. Dans tous les cas, le rôle de l'Etat est questionné dans sa capacité à contribuer au processus de construction de la pratique du tri à l'échelle de la société. Notre troisième contribution permet d'avancer dans le débat sur la responsabilisation (*empowerment*) et le *marketplace*.

Un conflit de catégorisation des déchets

Un élément jusqu'alors jamais envisagé dans les recherches sur la pratique sociale du tri des déchets est la manière dont les individus, et plus largement les familles, catégorisent les déchets sur le plan cognitif. Nos données révèlent que les familles se basent sur des catégorisations structurantes, qui trouvent leurs origines dans l'histoire de la société française. Ainsi, la catégorisation pensée par les familles repose sur la catégorisation pur versus impur, ancrée dans la culture française (d'Iribarne, 1993 ; Douglas, 2001). Nos résultats montrent que pour certaines familles, la tendance est à séparer les déchets selon leur caractère « souillé ». Ce résultat est particulièrement utile dans la compréhension de la non efficacité de la performance de la pratique, puisqu'il entre en conflit avec la catégorisation imposée par les Pouvoirs Publics. Par ce résultat, nous mettons en évidence le faible rôle joué par les autorités publiques dans la construction et la mise en œuvre de la pratique. Dans le champ de la consommation environnementale, ce rôle n'a jusqu'à présent été envisagé que sous l'angle du style utilisé par les autorités publiques pour favoriser le tri des déchets par les populations (Fiorello, 2011). L'auteur montre que les individus perçoivent les instances publiques comme autoritaires, privant l'individu d'une partie de sa liberté de choisir. Les individus qui sont les

moins performants dans le tri sont ceux qui expriment un sentiment de pression. Nos résultats amènent les mêmes conclusions, en permettant cependant de les élargir. Il a été mis en évidence que la catégorisation mise en œuvre par les familles vient renforcer le fait qu'on n'est pas dans des logiques de liberté. Du point de vue des Pouvoirs Publics, il est alors envisageable (1) de maintenir ce style autoritaire et imposer une catégorisation basée sur le caractère recyclable des déchets dans les familles ou alors (2) de tenir compte de cette catégorisation différente et de revoir ainsi le contenu des directives. Nous explorons ci-après pour chaque point comment les Pouvoirs Publics peuvent contribuer à réduire ce conflit de catégorisation des déchets.

Dans le premier cas, la question se pose de la connaissance et de l'information délivrées aux individus. Plus précisément : comment les Pouvoirs Publics peuvent-ils socialiser la population à la gestion des déchets ? Nous avons précédemment montré que les autorités publiques ne concourent pas à une diffusion d'une connaissance partagée au sein de la population. Par ailleurs, la littérature a largement mis en évidence le fait que délivrer plus d'informations ne résultait pas nécessairement en une meilleure performance de la pratique (Van Dam et Appeldoorn, 1996 ; Shove, 2010). Enfin, mettre en place un système de récompense ou de punition ne semble pas non plus favoriser un meilleur tri (Fiorello, 2011). Nos résultats permettent de contribuer à cette réflexion sous l'angle théorique de la socialisation. Selon Douglas (2001), plus les individus ont des structures mentales en place, plus il est difficile d'incorporer des structures différentes. Il semble dès lors compromis d'apprendre pareillement à un adulte qu'à un enfant au travers d'agents de socialisation tels que les médias, la famille ou les pairs au travers de mécanismes de renforcement ou le modèle (Moschis et Moore, 1979). Et nos résultats confirment la difficulté de socialiser la population adulte par les enfants. Nous avons mis en exergue une absence de socialisation écologique inversée au sein de la famille. Les enfants ont pourtant des savoirs et des savoir-faire en matière de tri et qui plus est portent des émotions positives à l'égard de la planète. Ils bénéficient d'un apprentissage et d'une socialisation grâce à l'école, vecteur de savoir et savoir-faire. Or, cette socialisation demeure stérile quand il s'agit de changer les pratiques familiales. Alors que des travaux récents ont montré le phénomène de socialisation inversée dans le contexte environnemental parmi la population adolescente (Gentina et Muratore, 2012), les recherches sur les enfants restent rares et peu concluantes sur le sujet (Larsson, Andersson et Osbeck, 2010). Nous venons ici challenger l'existence même du phénomène de socialisation inversée au sein de la famille (Gollety, 1999 ; Ekström, 2007) dans le contexte du tri des déchets. Qui plus est, les enfants sont soumis à un double discours : le discours de

l'école et le discours familial. Les enfants, dans la sphère familiale, délaissent les discours de l'école et continuent d'incorporer les schémas familiaux à l'œuvre. Ce manque de socialisation inversée montre toute la difficulté que les Pouvoirs Publics ont à socialiser les parents à l'écologie via leurs enfants. Il s'avère qu'ils ne peuvent pas compter sur les enfants pour le faire. Quid dès lors de la manière de socialiser les parents au tri des déchets selon la catégorisation imposée par les Pouvoirs Publics ? Une voie de réflexion théorique possible serait alors de concevoir la socialisation écologique de la population adulte non plus au travers du prisme de la socialisation enfantine mais au travers de nouvelles formes de socialisation, telle que la consommation collaborative. Plutôt que d'avoir un rapport de pouvoir entre les Pouvoirs Publics et les entreprises d'une part et les individus d'autre part, il serait intéressant d'orienter la réflexion sur une collaboration intergénérationnelle ou *via* le partage (Botsman et Rogers, 2011).

Le second point soulevé par le conflit de catégorisation est la possibilité pour les Pouvoirs Publics de réorienter leur communication en matière de tri. Le style autoritaire adopté par les Pouvoirs Publics (Fiorello, 2011) pourrait être moins perceptible et ainsi contribuer à un sentiment de liberté retrouvé chez les familles. Ce conflit de catégorisation n'est pas sans faire penser aux situations de conflits que l'on peut retrouver dans le groupe familial (Grønhøj, 2006). Cependant, concernant la pratique de gestion des déchets, il n'est pas envisageable de considérer une discussion ou une négociation entre familles et Pouvoirs Publics, ayant souligné le caractère unidirectionnel de la communication par les autorités publiques.

Ces questionnements relatifs à l'existence d'un conflit de catégorisation des déchets nous interrogent sur la durabilité de la pratique. Par ailleurs, les enfants reproduisent les schémas familiaux de tri et les parents eux-mêmes ne disposent que d'une socialisation limitée à la pratique.

Quelle durabilité de la pratique du tri ?

La difficulté qu'expérimentent les familles à répondre au tri des déchets dans le sens souhaité par les Pouvoirs Publics pose la question de la durabilité de la pratique. Nous avons souligné le conflit de catégorisation, l'absence de diffusion d'une connaissance tacite de la pratique par les Pouvoirs Publics et la perspective consumériste de la pratique qui encourage les familles à consommer. Ces éléments limitatifs à la diffusion de la pratique nous interrogent : est ce que cette pratique peut réellement se reproduire à l'échelle collective ?

L'organisation pensée par les Pouvoirs Publics en matière de gestion des déchets ne permet pas aux familles de réfléchir ou de prendre conscience de leur responsabilité dans la pratique

(Robert-Demontrond, 2004 ; Salles, 2009). Les Pouvoirs Publics tentent de guider les familles en imposant une catégorisation au travers d'un discours « fonctionnel » sur la pratique de tri des déchets. Nous avons mis en évidence que certaines familles mettent à distance ces discours en se basant sur leurs propres histoires et expériences de la consommation environnementale. Cette organisation pensée n'encourage pas les individus à réfléchir à l'impact « planète » puisque de toutes les manières, chaque déchet peut trouver sa place dans une poubelle ou dans un container. De fait, l'organisation de la pratique par les Pouvoirs Publics semble encourager la consommation et non pas une réflexion orientée vers des comportements de réutilisation ou de d'échange. On retrouve ici le même cas de figure que la « fast-fashion », qui pose la question de la durabilité des pratiques de consommation de l'industrie de la mode par les individus (Tokatli, 2008).
En conséquence, cela freine la réflexion sur comment consommer autrement ou moins pour atteindre cette durabilité. Cela pose également la question des comportements de réutilisation ou d'échange qui pourraient être moins valorisés. Les individus auraient alors moins tendance à réutiliser ou échanger compte tenu du fait que chaque déchet trouve sa place dans les filières de recyclage. Une perspective consumériste de la pratique de gestion des déchets ne permet pas alors d'envisager une réflexion orientée vers la responsabilisation des familles, comme cela est pourtant suggéré dans la littérature (Salles, 2009).

La discussion menée sur la question du pouvoir amène des éléments à ce débat théorique. Nos résultats mettent en exergue une caractéristique de la consommation responsable, jusqu'alors oubliée dans les travaux recourant à la théorie de la pratique sociale : la responsabilité de l'individu. Cette notion de responsabilité de l'individu fait référence à l'ensemble des obligations mais également des droits que les individus ont (Hilton, 2005 ; Henry, 2010). Cette caractéristique de la responsabilité a émergé des données et a été abordée spontanément par les répondants. Elle nous a permis au cours de l'analyse d'envisager les conséquences de cette responsabilité en explorant les rapports de pouvoir entre familles et Pouvoirs Publics. Sans entrer dans une approche systémique du phénomène de consommation étudié, nous avons, à la différence d'Arsel et Bean (2013), envisagé les rapports de pouvoir entre les agents de la pratique (ici les familles) et les instances politiques nationales et locales. Arsel et Bean (2013) partent du principe que la pratique sociale du goût est orchestrée par une structure macrosociale, le blog « Apartment Therapy », initiateur de la pratique.
Dans notre recherche, les familles expriment un discours de pouvoir, basé sur leur engagement écologique provenant de leur histoire familiale. L'Etat n'est que rarement

mentionné par les familles comme initiateur d'un discours de pouvoir auquel elles pourraient adhérer.

Le discours est essentiellement fonctionnel et perçu comme peu clair par les familles. Il est assorti d'objets imposés (containers). Mais cela reste insuffisant pour permettre aux familles d'entrer dans la pratique. Nous contribuons au débat sur l'empowerment et le marketplace en identifiant des familles responsabilisées de par leur engagement écologique, trouvant sa source dans l'histoire familiale et non dans les discours institutionnels. En conséquence, le pouvoir semblerait se situer à l'échelle des discours familiaux et non institutionnels. Notre troisième contribution théorique consiste en la mise en évidence du faible rôle joué par l'Etat dans les processus de construction de la pratique sociale.

Le pouvoir porté par les Pouvoirs Publics demeure flou et ce sont les familles qui portent la responsabilité et créent leurs discours de pouvoir leur permettant de réaliser leur engagement environnemental. La famille est donc identifiée comme un lieu majeur de la construction de la pratique sociale, car elle est non seulement agent porteur de la pratique, mais c'est le lieu d'expression du pouvoir. Nous permettons ainsi d'articuler nos trois contributions théoriques :

(1) la famille comme agent porteur de la pratique avec une prépondérance du rôle de la mère et une faible influence des enfants
(2) la construction de la pratique sociale à l'échelle macrosociale par les trois éléments objets, faires et engagements et les processus qui lient ces éléments
(3) la famille comme lieu d'expression du pouvoir et lieu d'engagement soulignant le faible rôle joué par les Pouvoirs Publics dans la construction d'un discours de pouvoir institutionnel pouvant orchestrer la pratique du tri.

Nos contributions théoriques sont synthétisées dans la figure 60.

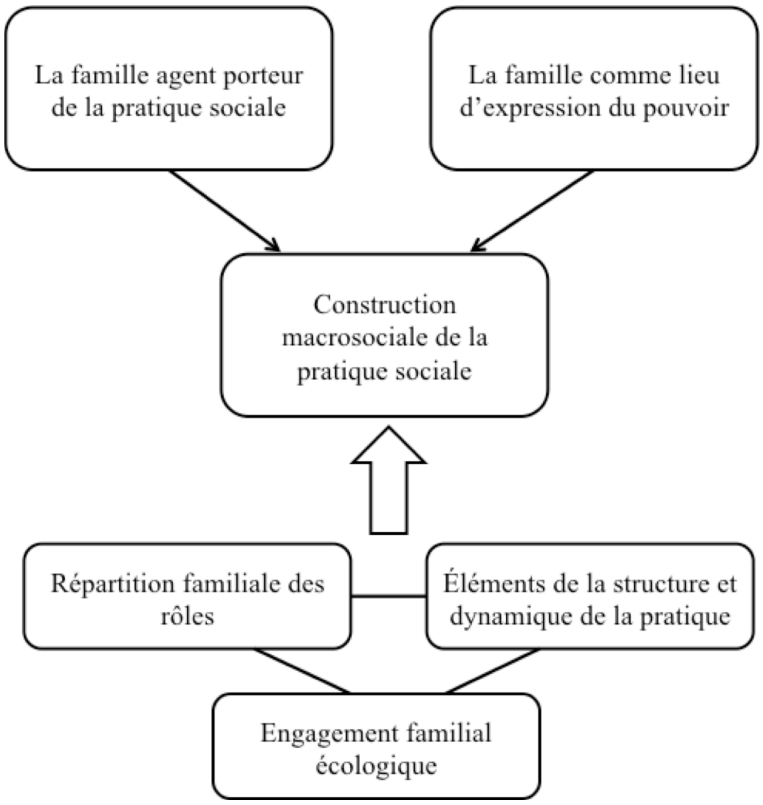


Figure 60. Synthèse et articulation des contributions théoriques

2. Contributions méthodologiques

Les recherches empiriques menées dans le cadre de la théorie de la pratique sociale sont particulièrement rares lors de l'étude des routines familiales. Il a donc fallu mettre en place un dispositif méthodologique adapté permettant d'accéder aux pratiques portées par les familles. Les contributions méthodologiques sont doubles. (1) L'approche créative pour aborder la routine de la pratique sociale de tri des déchets au sein des familles. (2) Le mime a été introduit comme méthode de collecte des données avec les enfants, dans le but de révéler tant leurs faires que les dires.

2.1. Une approche adaptée pour comprendre la routine de consommation familiale

L'approche méthodologique retenue nous a permis d'accéder aux faires et aux dires de la pratique de tri des déchets portée par le groupe familial. Nous avons opté pour une complémentarité des méthodes fondée sur l'observation participante et les méthodes verbales. Cette complémentarité permet une créativité méthodologique nécessaire pour capter la pratique sociale construite dans la famille.

Recourir à l'observation participante permet ainsi de capter la routine familiale étudiée. Ainsi, à l'instar d'Hargreaves (2011) ou de Gram-Hanssen (2011), nous avons observé les pratiques quotidiennes des familles en matière de gestion des déchets. Nous avons pu relever tous les comportements liés au tri au moment des repas dans les familles. Par ailleurs, l'observation nous a permis d'accéder aux interactions du groupe familial au regard de la pratique étudiée, dans l'environnement naturel des familles (Arnould et Wallendorf, 1994). Nous avons ainsi pu atteindre le niveau intrafamilial et comprendre au travers des observations les rôles tenus par les enfants dans la pratique et les relations entre parents et enfants au regard de la pratique de tri des déchets. Cette méthode de l'observation ne s'est pas faite dans le cadre d'une ethnographie ; nous avons en effet justifié qu'une présence prolongée dans le quotidien des familles aurait pu à long terme modifier les comportements de tri et biaiser ainsi l'interprétation du chercheur.
En complément de l'observation participante, nous avons fait le choix de recourir aux entretiens longs (McCracken, 1988), permettant d'accéder aux discours des individus sur la pratique. Les discours produits grâce aux entretiens ont par ailleurs été confrontés aux observations ainsi qu'à la prise de photographies, multipliant ainsi les visions d'une même situation.

Dans le cadre théorique de la pratique sociale, avoir recours à l'observation et à l'entretien s'est révélé pertinent, permettant de dépasser les limites inhérentes à chaque méthode et d'aborder non seulement les savoir-faire de la pratique au travers des observations, mais également les savoirs et d'apprécier les engagements de la pratique au travers des discours (Lynch, 2001).
Nous confirmons les apports d'Hargreaves (2011) sur la pertinence d'une combinaison d'observations et d'entretiens. A la différence d'Hargreaves (2011), notre recherche explore les routines familiales et non les routines sur le lieu professionnel et ne répond pas au critère essentiel de l'ethnographie, à savoir une immersion sur le terrain.

Plusieurs niveaux d'analyse ont ainsi été confrontés pour permettre d'atteindre la compréhension de la dynamique familiale autour de la gestion des déchets. Un niveau d'analyse familial au travers des observations et un niveau d'analyse individuel, au travers des entretiens menés avec chaque membre du groupe. Nous obtenons ainsi plusieurs visions d'une même situation. Trianguler les approches de collecte des données nous a permis d'enrichir

l'analyse et l'interprétation des résultats, en adoptant plusieurs points de vue d'une même situation, mais par des acteurs différents de la pratique.
La méthodologie retenue permet d'une part de cerner les différentes dimensions de la pratique sociale (les faires et les dires) et d'autre part d'accéder à différents niveaux d'analyse : familial et relations familles/ Pouvoirs Publics. A la différence de recherches récentes ayant pour cadre d'analyse la pratique sociale (Schau, Muňiz et Arnould, 2009 ; Arsel et Bean, 2013), nous avons mis en œuvre un dispositif méthodologique adapté à la pratique et la famille basé sur une complémentarité des méthodes.

Cette approche par la pratique sociale permet par ailleurs d'observer les comportements réels des familles, au contraire des théories centrées sur l'attitude et l'intention de performer le comportement (e.g. Elgaaied, 2012). Nous dépassons le phénomène de décalage entre intention et comportement dans le contexte environnemental (Kollmuss et Aygeman, 2002 ; Carrington, Neville et Whitwell, 2010), les faires de la pratique étant directement observés, même si cela n'est pas sans limites sur la taille de l'échantillon. Certains décalages ont d'ailleurs été notés entre les faires et les dires. Les pratiques environnementales sont sujettes à des décalages importants entre l'intention et le comportement (Kollmuss et Aygeman, 2002). Les observations ont permis de mettre à jour les comportements réels des familles en matière de tri. Nous avons donc confronté les discours et les faires. Dans les cas de décalages, multiplier les points de vue d'une même situation a permis de conclure quant à la réelle performance du tri. Ainsi, les répondants ont parfois indiqué spontanément que le tri n'était pas correct ou incomplet. Dans d'autres cas, ce sont les enfants au travers de leurs mimes qui ont mis à jour ces décalages de manière spontanée. Dans tous les cas, les observations des comportements réels ont permis de confirmer le niveau de performance du tri.

La méthode d'analyse des données constitue également une contribution méthodologique. Les recherches ayant pour cadre d'analyse la pratique sociale n'expliquent jamais comment elles analysent les données recueillies. Et dans la majeure partie des cas, les méthodes employées sont analysées séparément, comme dans le cas de la recherche menée par Hargreaves (2011). Il analyse de manière distincte les données liées à l'observation et les données liées aux entretiens. Il en est de même pour la recherche d'Arsel et Bean (2013) qui mènent une première analyse quantitative pour mettre en évidence les éléments de la structure de la pratique puis par une analyse qualitative des entretiens pour comprendre les processus sous-jacents à la pratique de goût. La contribution de notre analyse de données réside dans le

caractère complémentaire de l'analyse des observations, des entretiens et des mimes. Prises une par une, les analyses de chacune de ces méthodes auraient été faibles pour comprendre la construction de la pratique. Par contre, analysées de manière complémentaire, ces méthodes permettent de révéler toute la richesse du matériau obtenu.

D'autres cadres méthodologiques auraient pu être utilisés pour répondre à notre problématique, comme la méthode des itinéraires développée par Desjeux (2006). Méthode ethnomarketing fondée sur une analyse microsociale, elle a pour objectif de reconstruire les prises de décision du consommateur, en centrant l'analyse sur les usages et les pratiques quotidiens. Ce processus de prise de décision se construit dans l'espace temps et tient compte des interactions sociales et des contraintes matérielles et sociales plutôt qu'un arbitrage de consommation à un moment donné. Sept étapes ponctuent cette méthode, qui nécessite une immersion sur le long terme dans la pratique étudiée. Nous lui avons préféré le cadre théorique de la pratique sociale, pour plusieurs raisons. La collecte des données s'inspire des fondements de l'ethnographie et cadre mal avec la pratique étudiée dans cette recherche, comme nous l'avons souligné précédemment. De plus, la méthode des itinéraires est dans des logiques d'épistémologie interprétative. Or notre problématique n'est pas tant centrée sur ce que les familles vivent et le sens profond qu'elles accordent à cette pratique de consommation, que sa construction et sa dynamique.

2.2. Le mime : révélateur des faires et dires des pratiques enfantines

Une seconde contribution de ce travail doctoral consiste en l'intégration de l'enfant dans la recherche. Bien souvent, les recherches en consommation environnementale incluant le niveau d'analyse familial tiennent compte du point de vue de l'individu-parent, mais excluent l'enfant de leur dispositif méthodologique (Grønhøj, 2006 ; Meneses et Palacio, 2006 ; Grønhøj et Ölander, 2007).

Tenant compte de l'influence de l'enfant dans la prise de décision familiale (Brée, 2007) d'une part et de son apprentissage écologique scolaire d'autre part, il est pourtant apparu nécessaire de l'inclure dans notre réflexion. Pour ce faire, un dispositif méthodologique particulier doit être pensé, tenant compte des limites cognitives des enfants (Roedder-John, 2001). Ezan (2009) propose des techniques de collecte adaptées aux enfants, telles que l'observation, le collage ou encore le dessin. Nous avons approché les enfants dans leur environnement naturel, par le biais de l'observation participante (Ezan, 2009). Cette observation a été particulièrement décevante, les enfants n'ayant que très peu d'interactions

avec les poubelles et les déchets. Nous avons donc décidé de recourir à la méthode des mimes, méthode projective, qui est une forme d'observation de la réalité provoquée. Cette méthode nous permet d'accéder aux connaissances des enfants ainsi qu'à leurs savoir-faire en matière de tri. Nous avons par ailleurs mis en œuvre cette méthode du mime. Nous avons souligné les limites inhérentes à l'étude de la population enfantine. Nous avons concrètement mis en œuvre la méthode du mime par une phase d'acclimatation avec les enfants en leur faisant mimer des métiers. Puis est venu le mime des déchets en lui-même. Il a fallu s'approcher le plus possible de la réalité, le mime étant ici compris comme une forme d'observation de la réalité provoquée. Ainsi, nous sommes venus avec des déchets réels et des poubelles réelles (les containers étant matérialisés par des éléments miniatures). Nous avons ainsi permis à l'enfant de se retrouver dans une situation presque « réelle » et « naturelle » lors des mimes.

Notre seconde contribution méthodologique est triple : (1) nous intégrons les enfants dans le dispositif méthodologique pour recueillir leur point de vue eu égard la pratique de gestion des déchets, alors que cela n'a jamais été le cas en consommation environnementale dans les recherches « labellisées » famille. (2) Pour accéder à leurs savoirs et savoir-faire, nous empruntons aux méthodes projectives la technique du mime, dans le but de dépasser les limites inhérentes à leur stade de développement et d'accéder à leurs faires. (3) Nous avons développé un dispositif permettant de mettre en œuvre le mime avec les enfants, sur base d'éléments réels et non fictifs, permettant à l'enfant de se retrouver dans une situation provoquée de la réalité.

3. Contributions et recommandations managériales

Les contributions et recommandations managériales de cette recherche sont orientées vers l'Etat, les collectivités et les industriels. Le tri des déchets est une pratique émanant des Pouvoirs Publics, qui sont les premiers concernés pour la mise en œuvre de pratiques durables au sein des foyers français. Les industriels sont également concernés par les produits qu'ils offrent sur le marché. Nos recommandations sont articulées autour de la communication à délivrer aux familles, de la réglementation, de la conception des produits, mais également de l'intégration des enfants dans la pratique. Nous abordons les contributions et recommandations managériales selon le niveau de bénéficiaire concerné : l'Etat, les collectivités et les industriels.

3.1. L'Etat et le discours dominant

Nos résultats montrent que le discours actuel de l'Etat sur la question du tri des déchets demeure faible, unidirectionnel et majoritairement incompris par les familles. Quelles sont les pistes possibles pour l'Etat de communiquer auprès des familles, sans que celles-ci perçoivent des discours qui viennent ajouter de la contrainte à la pratique quotidienne ?

La question de la communication délivrée aux familles n'est pas nouvelle. Nombreux sont les auteurs à proposer des recommandations en ce sens (Maloney et Ward, 1973 ; Maloney, Ward et Braucht, 1975 ; Borden et Schettino, 1979 ; Schahn et Holzer, 1990), et fortement orientées vers l'éducation des consommateurs. Cependant, plus d'éducation n'est pas une solution managériale envisageable ; ni les individus ni les entreprises ne changent leurs pratiques sous l'effet d'une éducation accrue (Nidumolu, Prahalad et Rangaswamy, 2009 ; Shove, 2010).

Les résultats de cette recherche mettent en évidence également l'engagement dans la pratique comme élément clé dans l'atteinte d'une efficacité de la performance du tri. La question de la communication se poserait alors plus vraisemblablement sous cet angle de l'engagement. Par ailleurs, certaines familles, non engagées, sont limitées par l'incertitude entourant la pratique, sur des aspects très concrets, comme dans quel container mettre quel déchet.

Deux niveaux de communication sont ici à considérer : d'une part la communication orientée vers un engagement des familles et d'autre part une communication fonctionnelle orientée vers les règles de la pratique de tri.

Une communication fonctionnelle harmonisée

Jusqu'alors, l'Etat a mis en place une communication fonctionnelle, basée sur les règles de la pratique : les plastiques et papiers dans le container jaune, les déchets organiques dans le vert, le verre dans les bacs de collecte dédiés et le reste à trier en déchèterie. Mais ce schéma tel qu'il est présenté est valable pour la ville de Reims. Cette catégorisation du déchet n'est pas la même à Lille, à Paris et même encore dans la communauté de communes de Reims. Même si certains éléments sont communs, des nuances existent. Par exemple, à Lille, le verre est jeté dans le compartiment des bouteilles, avec les bouteilles plastiques. Dans la campagne rémoise, les familles ont un container bleu, dédié aux papiers et journaux. A Paris, le verre est collecté dans des sacs blancs. Bref, chaque commune a ses règles de tri, qui varient plus ou moins fortement. Néanmoins, il reste que le discours général orienté sur les règles de tri ne peut être facilement compris à l'échelle nationale, chacun ayant son propre schéma de tri. A l'échelle de l'Etat, il serait recommandé d'harmoniser le discours sur les règles du tri en

réglementant les directives données aux collectivités locales. Ainsi que l'on se trouve à Marseille ou Lille, les familles auraient le même discours et les mêmes règles relatives au tri. Cette harmonisation permettrait de diminuer l'incertitude qui entoure les règles de la pratique du tri et de contribuer à des savoir-faire communs à l'ensemble de la population. Nous avons rencontré la mère Bohème qui a mentionné ces difficultés. Ayant déménagé récemment à Reims, elle pratiquait le tri différemment en Alsace et à Paris et se retrouve aujourd'hui perturbée par l'existence de règles différentes de ce qu'elle avait dans ses habitats précédents. Concrètement, l'Etat pourrait identifier les quatre catégories de déchets qui concernent le plus les familles : les emballages plastiques, les papiers, les verres et les déchets organiques. A partir de ces quatre catégories, l'Etat pourrait orienter son discours de manière fonctionnelle en rappelant les règles de tri de ces catégories aux familles (comme cela est d'ailleurs déjà proposé par l'Etat), en accompagnant cette catégorisation d'une harmonisation des pratiques par les collectivités locales qui mettent en œuvre le tri (*via* des directives nationales).

En parallèle de ce discours fonctionnel, l'Etat pourrait communiquer davantage sur le devenir des déchets. Nos résultats montrent que les familles s'interrogent, ne savent pas où et comment les déchets sont traités. Comment sont-ils recyclés ? Avec quelle facilité ? Quelle est la quantité de déchets recyclables ? Quelle est la quantité « bien » recyclée ? Quelles sont les conséquences d'un non tri ? Quel est le surcoût éventuel en matière de taxes sur les déchets ? Quel est l'impact planète ? Autant de questions qui ne trouvent pas de réponses au niveau des familles. Cette ignorance concoure à l'incertitude, mais surtout au scepticisme développé à l'égard de la pratique. Certaines familles ont besoin de « preuves » tangibles montrant l'efficacité et les conséquences positives du tri sur l'environnement, mais également sur le coût lié à la gestion des déchets.

Une communication reposant sur des valeurs familiales et environnementales

Par ailleurs, l'engagement des familles dans la pratique s'est révélé comme clé dans l'accomplissement des gestes du tri. Cela questionne la nature même du discours porté par l'Etat. Ayant toujours centré son discours sur les règles du tri, l'Etat n'a jamais proposé un discours dominant intégrant les valeurs du tri et plus largement un imaginaire orienté vers l'environnement et les bienfaits du tri sur celui-ci. De plus, les discours sont toujours centrés sur le déchet et l'objet container de tri et n'impliquent pas la famille comme agent porteur de la pratique. Valoriser et impliquer la famille dans le discours de l'Etat permettrait de concrétiser la pratique et de contribuer à responsabiliser les familles. Ainsi, l'Etat pourrait orienter son discours en intégrant non seulement la famille, mais également les valeurs et les

objectifs du tri en matière environnementale. Il serait alors intéressant de créer un discours basé un mythe de marché du tri des déchets, comme dans le cas du Fair Trade (Özçağlar-Toulouse et Robert Demontrond, 2011) ou pour d'autres pratiques de consommation (Kozinets, 2001 ; Muñiz et O'Guinn, 2001 ; Thompson, 2004) sous l'angle d'un mythe structurant. Développer ce mythe permettrait de créer une histoire sur laquelle les familles pourraient s'appuyer pour atteindre les objectifs fixés en matière de tri des déchets et ainsi orienter leurs pratiques de consommation. Ainsi, il serait possible de créer des discours où la famille est l'héroïne du tri des déchets. Un message possible serait par exemple : « je trie, je suis responsable ». Ce message permettrait de développer un sentiment de responsabilité écologique qui n'est pas encore présent dans toutes les familles, comme nos résultats l'ont souligné.

Nos résultats soulignent également le rôle de la mère dans la gestion du tri des déchets et les connaissances importantes, assorties d'un engagement environnemental chez les enfants. Très concrètement, une publicité pourrait mettre en situation en train de trier les déchets avec un enfant compétent et engagé dans son discours et participant avec ses parents au tri des déchets, venant appuyer un message fort : « le tri, c'est la responsabilité de tous ». Attention toutefois à ne pas développer des discours trop normatifs. Ainsi, Kronrod, Grinstein et Wathieu (2012) mettent en avant le fait que les messages trop directs et normatifs sont adaptés pour communiquer auprès des familles engagées. Par contre, ils peuvent être perçus comme moins efficaces auprès des familles ayant des convictions environnementales moindres. La communication devrait alors être plutôt orientée vers les valeurs morales que sous-tendent le tri, valeurs qui semblent davantage toucher les consommateurs que des éléments fonctionnels et pragmatiques (comme le coût du tri ou les règles associées) (Debenedetti et Philippe, 2011). Ces valeurs morales renforceraient les valeurs que portent les familles déjà engagées et contribueraient à développer celles des familles moins concernées.

L'école et l'apprentissage scolaire

Parmi les institutions clés dans le tri des déchets, on relève l'école, qui a pour rôle d'éduquer les enfants dès l'école primaire aux enjeux environnementaux. Le tri des déchets en fait partie et les enfants apprennent comment trier leurs déchets dès le CP.

Cependant, les bénéfices de l'apprentissage scolaires semblent mitigés. Nos résultats mettent en évidence des enfants qui sont engagés et compétents dans la pratique. L'école y joue un rôle d'agent de socialisation primaire essentiel en délivrant des connaissances et un savoir-faire aux enfants. Pour autant, les pratiques de tri familiales ne confèrent qu'un rôle mineur à

l'enfant, bien souvent relégué à un rôle d'exécutant de la pratique. Nous nous sommes interrogés sur la question de l'efficacité à long terme des enfants socialisés aujourd'hui. Concrètement, quelles seront leurs pratiques quand ils seront adultes ? C'est une question difficile. D'un côté, les enfants socialisés dès leur plus jeune âge à des pratiques ont tendance à conserver ces pratiques et à les reproduire à l'âge adulte (Brée, 2007). D'un autre côté, cette reproduction des pratiques semble compromise dans les familles qui ne relayent pas le message de l'école à la maison.

Deux niveaux sont à considérer : (1) l'apprentissage délivré à l'école et la question de sa mise en application directe et (2) la question du relais à la famille.

Tout d'abord, ayant participé à plusieurs journées à l'école dans des classes primaires, nous nous sommes aperçus que les enfants, bien qu'ayant reçu une formation environnementale, ne pouvaient pas la mettre directement en application. En effet, les classes ne sont pas toutes équipées de poubelles de tri. Il est alors difficile pour l'enfant de concrétiser son apprentissage par une performance et des comportements de tri. Nous suggérons ainsi de généraliser la pratique de tri dans toutes les écoles, qui pourrait faciliter la durabilité de l'apprentissage par une performance quasi-quotidienne des gestes du tri.

Le second élément est relatif au relais de cet apprentissage dans la famille. Plusieurs limites sont soulevées. (1) Les enfants apprennent le tri avec deux poubelles[44] : « Tritri » et « Fourre-tout ». L'une est jaune, l'autre est noire. Or, nous avons relevé des containers supplémentaires dans certaines familles (le container bleu dédié aux papiers). Une cohérence n'est pas atteinte et l'apprentissage de l'enfant peut s'en retrouver perturbé. (2) Le message que certains enfants font passer au retour à la maison est parfois réduit à : « Tritri », c'est la poubelle du propre et « Fourre-Tout », la poubelle du sale. Or, ce n'est pas la catégorisation des déchets telle que délivrée par les Pouvoirs Publics. Ils ne font jamais mention du caractère sale ou propre du déchet (peu importe de jeter une bouteille d'huile « sale » dans le container jaune), mais au contraire ils se basent sur la nature recyclable ou non du déchet. Une cohérence n'est pas atteinte dans le message ainsi délivré, pouvant rendre les enfants confus et conforter les familles dans leurs logiques de catégorisation.

A nouveau, nous suggérons d'harmoniser le discours fonctionnel à l'échelle nationale et de donner des directives claires aux écoles. Il serait également envisageable de simplifier le tri en ayant deux containers à la maison : un « Tritri » et un « Fourre-tout », qui pourraient permettre aux enfants de prendre part à la performance familiale du tri. Ainsi, les enfants

[44] Cet élément est relatif à la pratique telle que nous avons pu l'observer dans les écoles rémoises. Nous ne saurions généraliser à l'ensemble des écoles françaises.

seraient plus en mesure de participer et de reproduire les « bons » gestes dans la sphère privée et ce, sur le long-terme.
Les instituteurs jouent un rôle important dans ce processus. Une formation et une fiche pédagogique communes à tous seraient profitables pour délivrer un message cohérent aux enfants, à l'échelle nationale. Les instituteurs pourraient également en parler aux parents, lors de la réunion de parents, en mentionnant le fait que cet apprentissage est important pour les enfants pour construire leur monde de demain et relayer ainsi la communication basée sur les valeurs familiales et environnementales envisagée ci-dessus. Pourquoi ne pas mettre en place une journée invitant les parents à une manifestation sur les déchets, organisée par leurs enfants, comme c'est le cas d'ailleurs pour d'autres missions de santé publique, comme lors de la semaine du goût pour promouvoir des comportements alimentaires sains ? Lors de ces événements, écoles et collectivités locales pourraient travailler ensemble à la construction de ces manifestations.

L'Etat a pour mission d'orchestrer la pratique à l'échelle nationale. Parents et enfants sont concernés. Mais ce sont les collectivités locales qui ont pour mission sa mise en œuvre. Nous voyons ci-après quelles recommandations seraient possibles envers les collectivités locales et la mise en œuvre du tri.

3.2. Les collectivités locales et la mise en œuvre du tri

Les discours de l'Etat, basés d'une part sur les règles et d'autre part sur les valeurs environnementales pourraient être relayés à l'échelle locale par les collectivités.
Nos résultats mettent en évidence un conflit de catégorisation expérimenté par certaines familles. Il serait alors utile de construire des prospectus de justification des logiques de tri, fondés sur le caractère recyclable du déchet. Ainsi, les familles seraient informées sur la destination des déchets et la filière de traitement qui lui correspond. Toutes les familles pourraient être intéressées par ces informations. Elles permettraient de développer la téléologie de la pratique du tri, en mettant l'accent sur les buts concrets poursuivis par la séparation des déchets.

Une organisation simplifiée du tri pourrait également être envisagée. Les familles ont toutes des parcours de déchets différents, ne contribuant pas à une pratique collectivement et socialement partagée. Les collectivités locales pourraient alors essayer d'organiser une collecte des déchets par quartier en imaginant des îlots de containers : un pour le verre, un

pour les déchets ménagers et un pour les déchets recyclables. Ces containers pourraient être enterrés, à l'instar de ce qui existe déjà pour le verre. Dans la sphère privée, pour mener à bien cette organisation, les collectivités publiques distribueraient trois poubelles compactes, qui trouveraient leur place dans la cuisine, le garage ou l'extérieur, selon les familles. Ces poubelles compactes seraient de trois couleurs différentes et vidées régulièrement par les familles dans les containers publics. En quelque sorte, ces poubelles seraient envisagées comme une transition entre la sphère privée et la sphère publique. Plusieurs bénéfices seraient alors envisagés. (1) Les enfants auraient la possibilité de participer au tri, avec des containers adaptés à leur taille. Trop souvent, les familles nous ont fait part de la difficulté pour leurs enfants d'atteindre les couvercles des containers, qui s'ouvrent par le haut. (2) Ces poubelles compactes prendraient le relais de ce que nous avons identifié comme les objets « ajoutés » dans les familles. Et nos résultats montrent que les familles ajoutant des objets trient leurs déchets selon la norme. (3) Les containers actuels seraient supprimés des habitats.

Des programmes de tri ont été testés et il a été montré que ce type de programme de tri dépend de l'attitude environnementale des familles envers l'environnement et de l'information délivrée par les autorités locales (Vicente et Reis, 2008).

Dans certaines communes de France, un système semblable est en cours d'essai, associé à une taxe à payer en fonction du poids de déchets jetés. Cette initiative encourage indéniablement à moins consommer, mais peut se révéler inadaptée, car pouvant faire naître des comportements déviants, comme jeter ses déchets dans des terrains vagues pour ne pas payer la taxe. Nous avons observé cela à Reims. La collectivité a mis en place un système de répression, basé sur la création d'une équipe policière appelée « brigade environnementale ». Régulièrement, cette police locale patrouille et inspecte le contenu des poubelles jetées sur la rue pour en retrouver le propriétaire et le verbaliser.

Il arrive également que nous ne triions pas nos poubelles comme cela est attendu. Dans ce cas, les éboueurs apposent un autocollant sur la poubelle mal triée et ne la ramassent pas. Il serait intéressant qu'ils transmettent l'information à une équipe de personnes qui viendrait expliquer comment trier et pourquoi trier. Les nouveaux habitants ne sont pas forcément au fait des règles de tri dans la commune dans laquelle ils arrivent et à Reims, la collectivité ne délivre aucune information aux nouveaux arrivants. Il est alors difficile pour ces familles de trier selon les attentes. L'effet d'un contact en face-à-face a été mesuré par Halderman et Turner (2009) et les auteurs concluent à leur effet positif sur l'efficacité de la performance du tri. La collectivité pourrait également envisager une sanction financière en cas de non tri répété. La

taxation des déchets reste par ailleurs mal connue des Français selon un sondage BVA récent. Les collectivités locales pourraient alors améliorer leur communication sur la manière dont la taxe est appliquée.

L'Etat et les collectivités locales jouent un rôle important de communication et de mise en œuvre du tri. Les entreprises ont également une part importante dans ces logiques de tri, au travers des produits qu'elles proposent sur les marchés.

3.3. Les entreprises et les produits

Plusieurs pistes de recommandations sont possibles à l'attention des entreprises. Elles peuvent agir sur la conception même des emballages et produits et sur la communication délivrée au consommateur.

Des produits et emballages respectueux de l'environnement

Ces dernières années, les pratiques des entreprises ont changé en faveur de création de gammes de produits respectueuses de l'environnement (Binninger et Robert, 2008). Les entreprises ont pour certaines intégré dans leurs pratiques de production une éco-conception de leurs produits et emballages. Elles réfléchissent par-là à l'amélioration sur le plan environnemental de leurs produits et contribuent à une réflexion sur des pratiques durables. L'éco-conception implique de réfléchir à l'ensemble du cycle de vie du produit, depuis les matières premières utilisées jusqu'à la fin de vie du produit, qui devient déchet ou qui est réutilisé. Dans le cas de la réutilisation, l'entreprise peut récupérer des produits en fin de vie et réutiliser tout ou partie de ses composants pour fabriquer de nouveaux produits. Dans le cas du produit comme déchet, c'est au consommateur de jeter le déchet dans la filière appropriée.

Il semblerait également important, en vue de simplifier le tri, de concevoir tous les produits plastiques et papiers comme recyclables. Par exemple, les pots de yaourts ne sont pas recyclables, car ils n'arrivent pas à être triés dans les centres de tri. Les entreprises pourraient alors mener une réflexion conjointement avec les centres de tri pour permettre de trier tous les plastiques, qu'ils soient durs (comme pour le cas des bouteilles) ou mous (pots de yaourts).

Par ailleurs, les entreprises pourraient inciter financièrement les consommateurs à acheter des produits sans emballage. Toutes les entreprises devraient pouvoir proposer des produits sans emballage, même si cela peut poser quelques limites en matière de transport des produits

(moins d'emballage donc le produit est moins protégé). De plus, ces produits non emballés devraient pouvoir être moins chers et ce de manière significative pour inciter les consommateurs à les acheter.

La communication délivrée aux consommateurs

Les entreprises promeuvent leurs produits responsables notamment grâce à l'apposition d'une étiquette environnementale sur le packaging (Binninger et Robert, 2013). Plus largement, une communication sur la responsabilité sociale de l'entreprise permet d'accroître la confiance des consommateurs envers l'entreprise et d'impacter leur satisfaction (Swaen et Chumpitaz, 2008).

Nous voyons apparaître de plus en plus sur les emballages la poubelle dans laquelle jeter le produit. Mais cette pratique n'est pas répandue pour tous les produits. Les entreprises pourraient apposer sur chacun de leurs produits la destination de celui-ci lorsqu'il est à jeter : poubelle de tri ou non. Elles contribueraient ainsi à un tri facilité des déchets en communiquant sans équivoque sur la destination de l'emballage.

La grande distribution participe également à l'effort du tri. Elle récupère par exemple des déchets électroniques depuis plusieurs années et a supprimé (presque totalement) la distribution de sacs plastiques aux caisses.

La grande distribution pourrait non seulement récupérer les déchets électroniques, mais également les suremballages des produits dont les consommateurs veulent se séparer à l'issue de leurs achats. Il serait également possible de ramener ces suremballages cartons et plastiques lors des courses suivantes. Une incitation financière pourrait contribuer à promouvoir ce tri.

Sur les sacs plastiques, même si la grande distribution a cessé leur diffusion massive, il reste possible d'en acheter pour quelques centimes. Le papier étant plus facilement recyclable que le plastique, il pourrait être intéressant de vendre des sachets en papier aux caisses, comme c'est déjà le cas dans d'autres pays, comme aux Etats-Unis ou en Angleterre.

Un dernier élément de réflexion s'adresse aux entreprises qui conçoivent les poubelles. Aujourd'hui faiblement accessibles aux enfants, ils pourraient étudier une poubelle plus petite pour les enfants et proposer des poubelles « relais » comme nous l'avons suggéré précédemment, qui viendraient comme objets « ajoutés » dans la sphère privée, facilitant la séparation des déchets.

Section 3. Limites et voies de recherche

Notre recherche doctorale, même si elle a été menée avec la plus grande rigueur, présente des limites qu'il convient de souligner dans un premier temps. Certaines de ces limites peuvent être dépassées par des recherches futures, qui seront développées dans un second temps.

1. Limites

Les dimensions de la pratique choisies

Nous avons fait le choix de suivre la perspective théorique originelle de Schatzki (1996) qui n'intègre pas les objets dans sa réflexion. Si ce travail doctoral était à refaire, cet élément serait intégré directement à l'analyse, considérant les résultats obtenus. L'élément des objets s'est en effet révélé structurant de la pratique. Cet élément a récemment été intégré par Shove puis suivie par de nombreux auteurs (Gram-Hanssen, 2011 ; Arsel et Bean, 2013). Par contre, nous maintenons nos choix initiaux de conserver les éléments des savoirs et savoir-faire indépendants, contrairement à l'approche de Shove, Pantzar et Watson (2012) qui les réunissent sous le terme de compétences. Il nous a semblé en effet crucial d'étudier séparément les deux éléments, compte tenu de la spécificité du comportement étudié. Savoir et savoir-faire renvoient aux faires et aux dires de la pratique ; ces deux dimensions sont un préalable à l'étude de la pratique. Ces deux éléments ont par contre évolué au cours de l'analyse, les savoirs (règles) étant concrétisés par les objets et le savoir-faire par les faires.

Une approche méthodologique non longitudinale

Le temps passé dans les familles constitue en soi une limite importante de ce travail doctoral. La pratique a été mise en place dans les années 2000 et elle évolue au gré des communications et des containers fournis aux populations. Une recherche de type longitudinale aurait été préférable en ce sens que nous aurions pu suivre plusieurs familles dans leur quotidien et apprécier au mieux leurs routines et leurs évolutions en matière de déchets. Nous aurions ainsi pu apprécier le changement dans la pratique au cours du temps.

Par ailleurs, il aurait été intéressant de mieux appréhender les familles qui sont en situation de changement. Le changement peut être à plusieurs niveaux. Certaines familles changent par exemple régulièrement de lieu d'habitation et de type d'habitat au gré de la carrière professionnelle des parents. Elles font face à des nouvelles situations en ce qui concerne le tri des déchets. D'autres familles expérimentent une situation de changement au regard de leur degré d'engagement dans la pratique du tri. Nous avons approché la famille HLM qui semble

être en situation de changement vis-à-vis de son engagement dans la pratique. La famille trie correctement ses déchets et n'exprime pourtant qu'un engagement limité dans la pratique. Cependant, cet engagement évolue, notamment sous l'impulsion de l'enfant qui est engagé dans la cause écologique ou encore par les connaissances que la mère acquiert aux travers de ses lectures sur l'écologie.
Notre échantillon n'est constitué que de deux familles vivant en collectivité. Un échantillon plus large comprenant ce type d'habitat aurait pu éclairer davantage sur la dimension collective du tri et sur le cas de ces familles « embarquées » dans la pratique.

Nos résultats suggèrent également que le rôle de l'enfant est limité dans la participation aux gestes de la pratique familiale. Alors que les recherches menées sur la population adolescente concluent à un rôle important de l'adolescent dans les pratiques environnementales par le biais d'une socialisation inversée (Gentina et Muratore, 2012), nos résultats questionnent sur le rôle réel joué par les enfants dans la pratique. Il serait intéressant de suivre les familles de notre échantillon à long terme pour comprendre l'évolution de la pratique dans la famille, jusqu'au moment où les enfants deviennent adolescents.
Nos résultats mettent en avant également une transmission possible des connaissances et de l'engagement d'une génération à l'autre. Ce point serait à approfondir lors de recherches futures sur les phénomènes liés à l'intergénérationnel. Il serait intéressant de confronter également les discours de plusieurs générations au sein d'une même famille et d'étendre le dispositif aux grands-parents.

La taille de l'échantillon

Nous avons recruté 10 familles habitant Reims et ses alentours. Pour plus de diversité dans l'échantillon, d'autres familles pourraient venir enrichir l'analyse des données. Par ailleurs, Reims et ses alentours ne représente qu'une partie de la France et les comportements en matière de tri diffèrent d'une région à l'autre, selon les législations locales en vigueur.

Un point de vue exclusivement familial

Cette recherche s'est consacrée à l'étude de la pratique familiale. La pratique se situe à l'intersection des niveaux micro- et macro-sociaux. Il aurait été intéressant d'obtenir également le point de vue des institutions pour compléter notre approche de la pratique, par des entretiens d'experts par exemple. Une analyse plus approfondie des discours émanant des

Pouvoirs Publics aurait pu également venir enrichir nos conclusions sur la construction de la pratique sociale à l'échelle de la société.

2. Voies de recherche

Dans l'étude des pratiques sociales, quelques auteurs les approchent par l'histoire de celle-ci. Ainsi, Hand, Shove et Southerton (2005), Shove et Pantzar (2005), Humphreys (2010) ou encore Sandikci et Ger (2010) abordent tous la pratique par sa dimension historique pour en comprendre sa construction actuelle. Il serait intéressant d'approfondir l'analyse historique de la pratique de tri des déchets, pour comprendre comment elle s'est construite et institutionnalisée au cours du temps, du point de vue des acteurs institutionnels. Cette approche nous permettrait de mieux cerner les discours et les relations de pouvoirs à l'œuvre sur le marché. Compte tenu de l'influence grandissante du concept de consommateur sur celle de citoyen, comment les discours (politiques, médias et entreprises) sur le tri des déchets depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle ont influencé la pratique et comment celle-ci est intégrée dans le quotidien des individus et des familles ? Pour ce faire, une analyse de contenu de journaux nationaux serait envisagée.

Depuis la mise en place de la pratique du tri des déchets, il est possible qu'il y ait eu une évolution depuis que la pratique est à l'œuvre. Nous n'avons pas pu le constater au travers de notre recherche. Nous avons suivi les familles à un instant T, qui ne nous a pas permis d'apprécier l'évolution de la pratique au sein des familles. Suivre les familles dans une perspective longitudinale nous permettrait d'aborder de tels changements dans la pratique au cours du temps. Il serait intéressant de suivre les familles lors de leurs déplacements à la déchèterie. Cela pourrait nous informer sur le temps passé, les déchets déposés… et le rapport entre les familles et un lieu public, dépendant des Pouvoirs Publics.

Considérant le rôle joué par les Pouvoirs Publics dans la pratique de tri des déchets, une recherche pourrait s'inscrire dans le courant de la « critical theory » développé par Murray et Ozanne (1991). Dans cette perspective, une réflexion sur l'épistémologie même de la recherche est à repenser. La théorie critique met en avant les tensions entre sujet et objet de recherche, comme sources de changement dans les comportements. Les conflits permettent de donner des impulsions et donner des directions pour évoluer vers « une société meilleure ». Il serait possible d'envisager dans une future recherche une évaluation critique du comportement pour amener un changement parmi les comportements performés par les

individus. La nature de la réalité, en théorie critique, est alors la tension entre sujet et objet de la recherche. Ce courant paradigmatique situe la connaissance dans l' « émancipation » grâce aux organisations sociales qui facilitent la raison, la justice et la liberté (Murray et Ozanne, 1991). Pour atteindre cette forme de connaissance, une compréhension historique est nécessaire pour identifier les voies de changement dans les comportements. Pour le comportement du tri des déchets, instauré par les Pouvoirs Publics, ce courant de recherche serait tout à fait possible à envisager. Les résultats mènent à une réflexion pratique, qui ont pour objet de mesurer l'action politique et cerner un éventuel accroissement du bien-être de la population. Ce courant de recherche serait particulièrement adapté dans la vision citoyenne et non plus consumériste du tri des déchets.

Alors que nous avons souligné l'importance de la dynamique familiale dans le comportement de gestion des déchets, il serait intéressant de poursuivre la réflexion en intégrant le concept de style de communication familiale. Gentina et Muratore (2012) ont mené une recherche de type similaire avec les adolescents et leurs parents. Les auteurs mettent en évidence de phénomènes de socialisation inversée et soulignent l'importance des styles éducatifs parentaux. Nous pourrions mener une recherche similaire avec la population enfantine et comparer les résultats.

Bibliographie

Aarts H. et Dijksterhuis A. (2000), The automatic activation of goal-directed behaviour: The case of travel habit, *Journal of Environmental Psychology*, 20, 1, 75-82.

Aarts H., Verplanken B. et van Knippenberg A. (1998), Predicting behavior from actions in the past: Repeated decision making or a matter of habit?, *Journal of Applied Social Psychology*, 28, 15, 1355-1374.

Acquier A. et Aggeri F. (2008), La responsabilité sociale des entreprises: Une revue de la littérature généalogique, *Revue Française de Gestion*, 180, 1, 131-159.

Adler P.A. et Adler P. (1987), *Membership roles in field research*, Thousand Oaks, CA, SAGE Publications.

Afroz R., Hanaki K., Tuddin R. et Ayup K. (2010), A survey of recycling behaviour in households in Dhaka, Bangladesh, *Waste Management & Research*, 28, 6, 552-560.

Ajzen I. (1991), The theory of planned behavior, *Organizational Behavior and Human Decision Processes*, 50, 179-211.

Anderson W.T. et Cunningham W.H. (1972), The socially conscious consumer, *Journal of Marketing*, 36, 3, 23-31.

Arcury T.A., Scollay S.J. et Johnson T.P. (1987), Sex differences in environmental concern and knowledge: The case of acid rain, *Sex Roles*, 16, 7/8, 463-472.

Armitage C.J. et Conner M. (2001), Efficacity of the the theory of planned behaviour: A meta-analytic review, *British Journal of Social Psychology*, 40, 4, 471-499.

Arnold S.J. et Fischer E. (1994), Hermeneutics and consumer research, *Journal of Consumer Research*, 21, 6, 55-70.

Arnould E.J. et Thompson C.J. (2005), Consumer culture theory (CCT): twenty years of research, *Journal of Consumer Research*, 31, 4, 868-882.

Arnould E.J. et Wallendorf M. (1994), Market-oriented ethnography : Interpretation building and marketing strategy formulation, *Journal of Marketing Research*, 31, 4, 484-504.

Arnould E.J., Price L. et Moisio R. (2006), Making contexts matter: Selecting research contexts for theoretical insights, in R.W. Belk (Ed.), *Handbook of qualitative research methods in marketing*, Northhampton, MA, Edward Elgar Publishing Inc., 106-125.

Arsel Z. et Bean J. (2013), Taste regimes and market-mediated practice, *Journal of Consumer Research*, 39, 5, 899-917.

Arsel Z. et Thompson C.J. (2011), Demythologizing consumption practices: How consumers protect their field-dependant identity investments from devaluating marketplace myths, *Journal of Consumer Research*, 37, 5, 791-806.

Askegaard S. et Linnet J.T. (2011), Towards an epistemology of consumer culture theory: phenomenology and the context of context, *Marketing Theory*, 11, 4, 381-204.

Auger P., Burke P, Devinney T.M. et Louviere J.J. (2003), What will consumers pay for social product features?, *Journal of Business Ethics*, 43, 3, 281-304.

Aurifeille J.M. et Valette-Florence P. (1994), An empirical investigation of the predictive validity of micro versus macro approaches in consumer value research, *Marketing Review*, 2, 1, 128-137.

Autio M., Heiskanen E. et Heinonen V. (2009), Narratives of 'green' consumers – the antihero, the environmental hero and the anarchist, *Journal of Consumer Behaviour*, 8, 1, 40-53.

Badot O., Carrier C., Cova B., Desjeux D. et Filser M. (2009), L'ethnomarketing : un élargissement de la recherche en comportement du consommateur à l'ethnologie, *Recherche et Applications en Marketing*, 24, 1, 93-111.

Bagozzi R.P. (1989), La renaissance de la recherche en marketing sur les attitudes, *Recherche et Applications en Marketing*, 4, 2, 61-84.

Bagozzi R.P. et Dabholkar P.A. (1994), Consumer recycling goals and their effect on decisions to recycle: A means-end chain analysis, *Psychology & Marketing*, 11, 4, 313-340.

Balderjahn I. (1988), Personality variables and environmental attitudes as predictors of ecologically responsible consumption patterns, *Journal of Business Research*, 17, 1, 51-56.

Bamberg S. (2006), Is a residential relocation a good opportunity to change people's travel behavior? Results from a theory-driven intervention study, *Environment & Behavior*, 38, 6, 820-840.

Bamberg S. et Schmidt P. (2003), Incentives, morality, or habit? Predicting students' car use for university routes with the models of Ajzen, Schwartz, and Triandis, *Environment & Behavior*, 35, 2, 264-285.

Bardin L. (1977), *L'analyse de contenu*, Paris, Presses Universitaires de France.

Barnett C., Clarke N., Cloke P. et Malpass A. (2005), The political ethics of consumerism, *Consumer Policy Review*, 15, 2, 45-51.

Barr S. et Gilg A. (2006), Sustainable lifestyles: Framing environmental action in and around the home, *Geoforum*, 37, 906-920.

Barrett M.D. (1983), The study of children's drawings: Piagetian and experimental approaches, *Early Child Development and Care*, 12, 19-28.

Barthes R. (1991), *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil.

Belk R.W. (1988), Possessions and the extended self, *Journal of Consumer Research*, 15, 2, 139-168.

Belk R.W., Ger G. et Askegaard S. (2004), The fire of desire: A multisited inquiry into consumer passion, *Journal of Consumer Research*, 30, 3, 326-351.

Berey L.A. et Pollay R.W. (1968), The influencing role of the child in family decision making, *Journal of Marketing Research*, 5, 1, 70-72.

Bergadaà M. (1990), The role of time in the action of the consumer, *Journal of Consumer Research*, 17, 12, 289-302.

Bergadaà M. et Nyeck S. (1992), Recherche en marketing : Un état des controverses, *Recherche et Applications en Marketing*, 7, 3, 23-44.

Bergadaà M. et Roux D. (1988), L'interaction mère-enfant sur le point de vente : Mesure des attitudes et observation des stratégies de négociation, Actes du 4ème Congrès de l'Association Française de Marketing, Montpellier, 5-6 mai.

Berlin I. (1958), Two concepts of liberty, in I. Berlin (1969), *Four essays on liberty*, Oxford, Oxford University Press.

Bicchieri C. (2006), *The grammar of society*, New York, NY, Cambridge University Press.

Binninger A.S. et Robert I. (2008), Consommation et développement durable : Vers une segmentation des sensibilités et des comportements, *Revue des Sciences de Gestion*, 229, 51-59.

Binninger A.S. et Robert I. (2013), L'évaluation des étiquettes carbone par les consommateurs : Enjeux et perspectives, *Décisions Marketing*, 70, 46-57.

Blau P.M. (1964), *Exchange and power in social life*, New York, Wiley.

Blumer H. (1969), *Symbolic interactionism: Perspective and methods*, New Jersey, Prentice-Hall Inc., Englewood Cliffs.

Boldero J. (1995), The prediction of household recycling of newspapers: The role of attitudes, intentions, and situational factors, *Journal of Applied Social Psychology*, 25, 5, 440-462.

Bonnin G. (2003), La mobilité du consommateur en magasin : Une étude exploratoire de l'influence de l'aménagement spatial sur les stratégies d'appropriation des espaces de grande distribution, *Recherche et Applications en Marketing*, 18, 3, 7-29.

Borden R.J. et Schettino A.P. (1979), Determinants of environmentally responsible behaviour, *Journal of Environmental Education*, 10, 4, 35-39.

Botsman R. et Rogers R. (2011), *What's mine is yours: The rise of collaborative consumption*, New York, Harper Collins Publishers.

Boulstridge E. et Carrigan M. (2000), Do consumers really care about corporate responsibility? Highlighting the attitude-behaviour gap, *Journal of Communication Management*, 4, 4, 355–68.

Bourdieu P. (1979a), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Editions de Minuit, Le sens commun.

Bourdieu P. (1979b), Les trois états du capital culturel, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 30, 3-6.

Bourdieu P. (1980), *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit.

Bourricaud F. (1975), Contre le sociologisme: Une critique et des propositions, *Revue Française de Sociologie*, 16, 5, 583-603.

Boyatzis R.E. (1998), *Transforming qualitative information: Thematic analysis and code development*, Thousand Oaks, SAGE Publications.

Bratt C. (1999), The impact of norms and assumed consequences on recycling behavior, *Environment & Behavior*, 31, 5, 630-656.

Brée J. (1990), Les enfants et la consommation : un tour d'horizon des recherches, *Recherche et Applications en Marketing*, 5, 1, 43-70.

Brée J. (1993), *Les enfants, la consommation et le marketing*, Paris, Presses Universitaires de France.

Brée J. (2007), *Kids marketing*, Collection Consommation des 0/25 ans, Editions EMS.

Bristol T. et Mangleburg T. (2005), Not telling the whole story: Teen deception in purchasing, *Journal of the Academy of Marketing Science*, 33, 1, 79-95.

Brundtland G.H. (1987), *Our Common Future*, Rapport de la Commission Mondiale sur l'Environnement et le Développement de l'Organisation des Nations Unies, 318 pages.

Burgess J., Harrison C. et Filius P. (1998), Environmental communication and the cultural politics of environmental citizenship, *Environment and Planning A*, 30, 1445-60.

Buttel F.H. et W.L. Flinn (1974), The structure of support for the environmental movement, 1968–1970, *Rural Sociology*, 39, 1, 56–69.

Carey L., Shaw D. et Shiu E. (2008), The impact of ethical concerns on family consumer decision-making, *International Journal of Consumer Studies*, 32, 5, 553-560.

Carlson L. et Grossbart S. (1988), Parental style and consumer socialization of children, *Journal of Consumer Research*, 15, 1, 77-94.

Carrington M., Neville B. et Whitwell G. (2010), Why ethical consumers don't walk their talk: Towards a framework for understanding the gap between the ethical purchase intentions and actual buying behaviour of ethically-minded consumers, *Journal of Business Ethics*, 97, 1, 139-158.

Carù A. et Cova B. (2003), Approche empirique de l'immersion dans l'expérience de consommation : les opérations d'appropriation, *Recherche et Applications en Marketing*, 18, 2, 47-65.

Caruana A. et Vassallo R. (2003), Children's perception of their influence over purchases: the role of parental communication patterns, *Journal of Consumer Marketing*, 20, 1, 55-66.

Carvajal F. (2002), Is habitual behavior dependent on the stability of the situation in which it originated?, Thèse de doctorat, University of Massachusetts Amherst, Amherst, MA.

Chalmers (1987), *Qu'est ce que la science ?: Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*, Le Livre de Poche, Paris, Biblio essais.

Chan K. (2004), Material world: attitudes towards toys in China, *Young consumers*, 6, 1, 54-65.

Chan K. (2006), Exploring children's perceptions of material possessions: a drawing study, *Qualitative Market Research: An International Journal*, 9, 4, 352-356.

Chappells H. et Shove E. (1999), The dustbin : A study of domestic waste, household practices and utility service, *International Planning Studies*, 4, 2, 267-270.

Charreire S. et Huault I. (2008), Le constructivisme dans la pratique de recherche : Une évaluation à partir de seize thèses de doctorat, *Finance, Contrôle, Stratégie*, 4, 3, 31-55.

Cheung S.F., Chan, D.K.S. et Wong Z.S.Y. (1999), Reexamining the theory of planned behavior in understanding wastepaper recycling, *Environment & Behavior*, 31, 5, 587-612.

Childers T.L. et Rao A.R. (1992), The influence of familial and peer-based reference groups on consumer decisions, *Journal of Consumer Research*, 19, 2, 198-221.

Chol C. et Coué B. (2006), Service public : Pour un usager citoyen, *15ème Colloque International de la Revue Politiques et Management Public*, Lille.

Cialdini R.B., Kallgren C.A. et Reno R.R. (1991), A focus theory of normative conduct: a theoretical refinement and reevaluation of the role of norms in human behavior, *Advances in Experimental Social Psychology*, 24, 20, 201-234.

Cialdini R.B., Reno R.R. et Kallgren C.A. (1990), A focus theory of normative conduct: Recycling the concept of norms to reduce littering in public places, *Journal of Personality and Social Psychology*, 58, 6, 1015-1026.

Commuri S. et Gentry J.W. (2000), Opportunities for family research in marketing, *Academy of Marketing Science Review*, 8, 1-34.

Connolly J. et Prothero A. (2003), Sustainable consumption: Consumption, consumers and the commodity discourse, *Consumption, Markets and Culture*, 6, 4, 275-291.

Connolly J. et Prothero A. (2008), Green consumption: Life-politics, risk and contradictions, *Journal of Consumer Culture*, 8, 1, 117-145.

Cova B. (2009), Consumer made. Quand le consommateur devient producteur, *Décisions Marketing*, 50, 19-27.

Cova V. et Cova B. (2001), *Alternatives marketing*, Paris, Dunod.

Cova B. et Cova V. (2009), Les figures du nouveau consommateur : Une génèse de la gouvernementalité du consommateur, *Recherche et Applications en Marketing*, 24, 3, 81-100.

Crockett D. et Wallendorf M. (2004), The role of normative political ideology in consumer behavior, *Journal of Consumer Research*, 31, 3, 511-528.

D'Astous A. et Legendre A. (2009), Une étude exploratoire de quelques antécédents de la consommation socialement responsable (CSR), *Revue Française du Marketing*, 223, 3/5, 39-51.

d'Iribarne P. (1993), *La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales*, Paris, Seuil.

Damay C. et Guichard N. (2009), Le magasin idéal des enfants : confrontation du point de vue enfantin au point de vue professionnel, *Actes des 14èmes Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne*, Dijon, 12-13 novembre.

Damay C., Ezan P., Gollety M. et Nicolas-Hémar V. (2010), Qu'est-ce qu'un bon goûter du point de vue des enfants ? Une analyse à partir de leurs dessins, *Actes des 9èmes Journées Normandes de Recherche sur la Consommation*, Rouen, 25-26 mars.

Daniel M. et Sirieix L. (2012), Les pratiques durables: Une forme de résistance ordinaire?, *Décisions Marketing*, 68, 11-24.

Davidson D.J. et Freudenburg W.R. (1996), Gender and environmental risk concerns: A review and analysis of available research, *Environment & Behavior*, 28, 3, 302-339.

Davis H.L. (1970), Dimensions of marital roles in consumer decision making, *Journal of Marketing Research*, 7, 2, 168-177.

Davis H.L. (1971), Measurement of husband-wife influence in consumer purchase decisions, *Journal of Marketing Research*, 8, 3, 305-312.

Davis H.L. (1976), Decision making within the household, *Journal of Consumer Research*, 2, 4, 241-260.

Davis H.L. et Rigaux B.P. (1974), Perception of marital roles in decision processes, *Journal of Consumer Research*, 1, 1, 51-62.

Debenedetti A. et Philippe D. (2011), Stratégie de communication environnementale et construction de la légitimité : le cas de PSA Peugeot-Citroën, *Décisions Marketing*, 61, 67-71.

De Certeau M. (1990), *L'invention du quotidien*, Paris, Folio Essais.

De Coverly E., McDonagh P., O'Malley L. et Patterson M. (2008), Hidden mountain : The social avoidance of waste, *Journal of Macromarketing*, 28, 3, 289-301.

De Saussure F. (1916 [1995]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

De Young R. (1988-1989), Exploring the difference between recyclers and non-recyclers: The role of information, *Journal of Environmental Systems*, 18, 4, 341-351.

De Young R. (1999), Environmental psychology, in D.E. Alexander and R.W. Fairbridge (Eds), *Encyclopedia of Environmental Science*, Hingham, MA: Kluwer Academic Publishers, 223-224.

Decrop A. et Copin C. (2006), Le succès commercial d'Halloween en Europe à la loupe des motivations enfantines, *Actes des 5èmes Journées Normandes de Recherche sur la Consommation*, Caen, 23-24 mars.

Dembkowski S. et Hanmer-Lloyd S. (1994), The environmental value-attitude-system model: A framework to guide the understanding of environmentally-conscious consumer behavior, *Journal of Marketing Management*, 10, 7, 593-603.

Denegri-Knott J., Zwick D. et Schroeder J.E. (2006), Mapping consumer power : An integrative framework for marketing and consumer research, *European Journal of Marketing*, 40, 9/10, 950-971.

Derbaix C. et Brée J. (2000), Comportement du consommateur. Présentation et textes choisis, Paris, Editions Economica.

Derbaix C. et Pécheux C. (2000), Des outils pour comprendre l'enfant-consommateur: Bilan de 5 années de recherche, *Actes du 16ème Congrès International de l'Association Française du Marketing*, Montréal, 19-20 mai.

Desjeux D. (1990), L'ethnomarketing. Un nouveau souffle pour les études de comportement des consommateurs, *Sciences Humaines*, 1, 38-39.

Desjeux D. (2006), *La consommation*, Paris, PUF.

Diamantopoulos A., Schlegelmilch B.B., Sinkovics R.R. et Bohlen G.M. (2003), Can socio-demographics still play a role in profiling green consumers? A review of the evidence and an empirical investigation, *Journal of Business Research*, 56, 6, 465-480.

Diasio N. (2000), Plaisirs du goût et regards détournés. Ethnographie des grignotages enfantins dans un quartier de Rome, *Revue des Sciences Sociales*, "Révolution dans les cuisines", Université Marc Bloch, Strasbourg, 27, 54-60.

Dietz T., Stern P.C. et Guagnano G.A. (1998), Social structural and social psychological bases on environmental concern, *Environment & Behavior*, 30, 4, 450-471.

Dion D. (2007), Les apports de l'anthropologie visuelle à l'étude des comportements de consommation, *Recherche et Applications en Marketing*, 22, 1, 61-78.

Dolan P. (2002), The sustainability of "sustainable consumption", *Journal of Macromarketing*, 22, 2, 170-181.

Donnenfeld S. et Goodhand A. (1998), A picture is worth one thousand words, *Marketing and Research Today*, 26, 1, 4-17.

Douglas M. (2001), *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.

Douglas M. et Isherwood B. (2008), *Pour une anthropologie de la consommation. Le monde des biens*, Paris, Editions du Regard, Institut Français de la Mode (1ère Ed : 1979).

Dunlap R.E. et Van Liere K.D. (1978), The new environmental paradigm: A proposed measuring instrument and preliminary results, *Journal of Environmental Education*, 9, 4, 10-19.

Durkheim E. (1895 [1988]), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.

Easterling D., Miller S. et Weinberger N. (1995), Environmental consumerism: A process of children's socialization and families' resocialization, *Psychology & Marketing*, 12, 6, 531-550.

Ebreo A., Hershey J. et Vining J. (1999), Reducing solid waste. Linking recycling to environmentally responsible consumerism, *Environment & Behavior*, 31, 1, 107-135.

Ekström K. (2007), Parental consumer learning or "keeping up with the children", *Journal of Consumer Behavior*, 6, 4, 203-217.

Elgaaied L. (2012), Les déterminants des comportements écologiques des consommateurs: Application au tri des déchets et à l'évitement de produits suremballés, Thèse de doctorat en Sciences de Gestion, Université de Toulouse 1 Capitole.

Ellen P.S., Wiener J.L. et Cobb-Walgren C. (1991), The role of perceived consumer effectiveness in motivating environmentally conscious behaviors, *Journal of Public Policy & Marketing*, 10, 2, 102-117.

Epp A.M. et Price L.L. (2008), Family identity: A framework of identity interplay in consumption practices, *Journal of Consumer Research*, 35, 1, 50-70.

Epp A.M. et Price L.L. (2010), The storied life of singularized objects: Forces of agency and network transformation, *Journal of Consumer Research*, 36, 5, 820–837.

Epp A.M. et Price L.L. (2011), Designing solutions around customer network identity goals, *Journal of Marketing*, 75, 2, 36-54.

Ethicity (2010), Les Français et la consommation responsable. Quoi de neuf en 2010 ? Comment dépasser le scepticisme ?

Ethicity (2012), Les Français et la consommation responsable: Le plaisir de la simplicité!

Evrard Y., Pras B.et Roux E. (2003), *Market. études et recherches en marketing*, Paris, Dunod.

Eyal T., Sagristano M. D., Trope Y., Liberman N. et Chaiken S. (2009). When values matter: Expressing values in behavioral intentions for the nears vs. distant future, *Journal of Experimental Social Psychology*, 45, 1, 35-43.

Ezan P. (2009), De l'intérêt de la méthode ethnographique pour comprendre les pratiques de consommation des enfants, *Recherche et Applications en Marketing*, 24, 4, 77-95.

Filser M. (1994), *Le comportement du consommateur*, Paris, Editions Dalloz.

Fiorello A. (2011), Le comportement de tri des déchets ménagers: une approche marketing, Thèse de doctorat en Sciences de Gestion, Université de Nice-Sophia Antipolis.

Firat F.A. et Dholakia N. (1998), *Consuming people : from political economy to theatres of consumption*, London, Routledge.

Firat F.A. et Venkatesh A. (1995), Liberatory post-modernism and the reenchantement of consumption, *Journal of Consumer Research*, 22, 3, 239-267.

Fishbein M.A. et Ajzen I. (1975), *Belief, attitude, intention, and behavior: An introduction to theory and research*, Reading, Addison-Wesley.

Fiske J. (1994), Radical shopping in Los Angeles : Race, media and the sphere of consumption, *Media, Culture, & Society*, 16, 469-486.

Floch J.M. (1989), La contribution d'une sémiotique structurale à la conception d'un hypermarché, *Recherche et Applications en Marketing*, 4, 2, 37-60.

Follows S.B. et Jobber D. (2000), Environmentally responsible purchase behaviour: A test of a consumer model, *European Journal of Marketing*, 34, 5/6, 723-746.

Foucault M. (1978), *La gouvernementalité, cours du 1/2/1978, Dits et écrits, Tome III*, Paris, Gallimard, 635-657.

Foudriat M. (2007), *Sociologie des organisations*, Paris, Pearson Education France.

Fournier S. (1998), Consumers and their brands: Developing relationships theory in consumer research, *Journal of Consumer Research*, 24, 4, 343-373.

François-Lecompte A. (2005), La consommation socialement responsable : proposition et validation d'un cadre conceptuel intégrateur, Thèse de doctorat en sciences de gestion, Université de Grenoble Pierre Mendès France.

François-Lecompte A. et Valette-Florence P. (2004), Proposition d'une échelle de mesure de la consommation socialement responsable, *Actes du 20ème Congrès de l'Association Française de Marketing*, Saint Malo, 6-7 mai.

François-Lecompte A. et Valette-Florence P. (2006), Mieux connaitre le consommateur socialement responsable, *Décisions Marketing*, 41, 67-79.

Freestone O.M. et McGoldrick P.J. (2008), Motivations of the ethical consumer, *Journal of Business Ethics*, 79, 4, 445-467.

Friedman M. (1996), A positive approach to organized consumer action : The buycott as an alternative to the boycott, *Journal of Consumer Policy*, 19, 4, 439-451.

Gabriel Y. et Lang T. (2006), *The unmanageable consumer*, London, SAGE Publications Inc.

Gadamer H.G. (1960) [2011]), *Vérités et méthode, les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Editions du seuil.

Garabuau-Moussaoui I. (2010), La consommation, entre pratiques, échanges et politique, *Sociologies Pratiques*, 1, 20, 1-7.

Garfinkel (1967), *Studies in ethnomethodology*, New Jersey, Prentice-Hall Inc., Englewood Cliffs.

Gärling T., Fujii S. et Boe O. (2001), Empirical tests of a model of determinants of script-based driving choice, *Transportation Research Part F 4*, 89-102.

Gentina E. (2008), L'adolescente consommatrice à la recherche de son autonomie. Application au marché du maquillage, Thèse de doctorat en Sciences de Gestion, Université de Lille 2.

Gentina E. et Muratore I. (2012), Environmentalism at home : the process of ecological resocialization by teenagers, *Journal of Consumer Behaviour*, 11, 2, 162-169.

Giannelloni J.L. (1998), Les comportements liés à la protection de l'environnement et leurs déterminants : un état des recherches en marketing, *Recherche et Applications en Marketing*, 13, 2, 49-72.

Giddens A. (1987), *La constitution de la société: Eléments de la théorie de la structuration*, Paris, Presses Universitaires de France.

Giraud C. (2004), *Histoire de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

Glaser B. et Strauss A. (1967), *The discovery of grounded theory: Strategies for qualitative research*, New York, Aldine de Gruyter.

Goldenhar L. et Connell C.M. (1993), Understanding and predicting recycling behavior: An application of the theory of reasoned action, *Journal of Environmental Systems*, 22, 1, 91-103.

Gollety M. (1997), Communication familiale et comportement de consommation de l'enfant, Thèse de doctorat en sciences de gestion, Université Paris-Dauphine.

Gollety M. (1999), Lorsque parents et enfants s'apprennent mutuellement à consommer…, *Décisions Marketing*, 18, 69-80.

Goulding C. (2001), Grounded theory: A magical formula or a potential nightmare, *The Marketing Review*, 2, 1, 21-34.

Gram-Hanssen K. (2010a), Standby consumption in households analysed with a practice theory approach, *Journal of Industrial Ecology*, 14, 1, 150–65.

Gram-Hanssen K. (2010b), Residential heat comfort practices: understanding users, *Building Research & Information*, 38, 2, 175-186.

Gram-Hanssen K. (2011), Understanding change and continuity in residential energy consumption, *Journal of Consumer Culture*, 11, 1, 61–78.

Granzin K. et Olsen J. (1991), Characterizing participants in activities protecting the environment: A focus on donating, recycling, and conservation behaviors, *Journal of Public Policy & Marketing*, 10, 2, 1-27.

Grønhøj A. (2006), Communication about consumption: a family process perspective on "green" consumer practices, *Journal of Consumer Behaviour*, 5, 6, 491-503.

Grønhøj A. and Ölander F. (2007), A gender perspective on environmentally related family consumption, *Journal of Consumer Behaviour*, 6, 4, 218-235.

Grunert S.C et Juhl H.J. (1995), Values, environmental attitudes, and buying of organic foods, *Journal of Economic Psychology*, 16, 1, 39 –62.

Guba E.G. et Lincoln Y.S. (1989), *Fourth generation evaluation*, Newbury Park, SAGE Publications.

Guichard N. (2000), *Publicité télévisée et comportement de l'enfant*, Paris, Editions Economica.

Guillard V. et Roux D. (2014), Macromarketing issues on the sidewalk : How « gleaners » and « disposers » (re)create a sustainable economy, *Journal of Macromarketing*, forthcoming, 1-22.

Guttierrez K., Price L.L. et Arnould E.J. (2008), Consuming family dinner time, *Advances in Consumer Research*, 35, 189–190.

Hackett P.M.W. (1993), Consumer's environmental concern values: Understanding the structure of contemporary green worldviews, in W.F. Van Raaij et G.J. Bamossy (Eds), *European Advances in Consumer Research*, 1, 416-427.

Hajtaieb El Aoud N. (2008), Socialisation écologique des enfants et préoccupation pour l'environnement : une étude exploratoire, *Actes du 7ème Congrès International Marketing Trends*, Venise, 17-19 janvier.

Halderman T. et Turner J.W. (2009), Implementing a community-based social marketing program to increase recycling, *Social Marketing Quarterly*, 15, 3, 114-127.

Halkier B. et Jensen I. (2011), Methodological challenges in using practice theory in consumption research. Examples from a study on handling nutritional contestations of food consumption, *Journal of Consumer Culture*, 11, 1, 101-123.

Halkier B., Katz-Gerro T. et Martens L. (2011), Applying practice theory to the study of consumption : theoretical and methodological considerations, *Journal of Consumer Culture*, 11, 1, 3-13.

Hall E.T. (1973), *The silent language*, New York, Anchor Books.

Hand M. et Shove E. (2007), Condensing practices: Ways of living with a freezer, *Journal of Consumer Culture*, 7, 1, 79-104.

Hand M., Shove E. et Southerton D. (2005), Explaining showering: a discussion of the material, conventional, and temporal dimensions of practice, *Sociological Research Online*, 10, 2, http://www.socresonline.org.uk/10/2/hand.html.

Hansen U. et Schrader U. (1997), A modern model of consumption for a sustainable society, *Journal of Consumer Policy*, 20, 4, 443-468.

Hargreaves T. (2011), Practice-ing behaviour change: applying social practice theory to pro-environmental behaviour change, *Journal of Consumer Culture*, 11, 1, 79-99.

Hartmann P. et Apaolaza-Ibáñez V. (2012), Consumer attitude and purchase intention toward green energy brands: The roles of psychological benefits and environmental concern, *Journal of Business Research*, 65, 9, 1254-1263.

Havlena W.J. et Holak S.L. (1996), Exploring nostalgia imagery through the use of consumer collages, in K.P. Corfman et J.G. Lynch (coord.), *Advances in Consumer Research*, Provo, UT, Association for Consumer Research, 35-42.

Healy M.J., Beverland M.B., Oppenwal H. et Sands S. (2007), Understanding retail experiences. The case for ethnography, *International Journal of Market Research*, 49, 6, 751-778.

Heberlein T.A. (1977), Norm activation and environmental action: A rejoinder to Dunlap and Van Liere, *Journal of Social Issues*, 33, 3, 207-211.

Hénion K.E. (1972), The effect of ecologically relevant information on detergent sales, *Journal of Marketing Research*, 9, 1, 10-14.

Henry P.C. (2005), Social class, market situation, and consumers' metaphors of (dis)empowerment, *Journal of Consumer Research*, 31, 4, 766-778.

Henry P.C. (2010), How mainstream consumers think about consumer rights and responsibilities, *Journal of Consumer Research*, 37, 4, 670-687.

Hietanen J., Rokka J. et Roman R. (2011), Pushing the scene - Tensions and emergence in an accelerated marketplace culture, Videography, *Advances in Consumer Research*.

Hill R.P. (1991), Homeless women, special possessions, and the meaning of 'home': An ethnography case study, *Journal of Consumer Research*, 18, 298-310.

Hilton M. (2005), The duties of citizens, the rights of consumers, *Consumer Policy Review*, 15, 1, 6-13.

Hirschman E.C. (1986), Humanistic inquiry in marketing research philosophy: Method and criteria, *Journal of Marketing Research*, 13, 8, 237-249.

Hogarth-Scott S. et Parkinson S.T. (1993), Who does the marketing in retailing? A case study of organizational selling behaviour in a large complex organization, *European Journal of Marketing*, 27, 3, 51-62.

Holt D.B. (2002), Why do brands cause trouble ? A dialectical theory of consumer culture and branding, *Journal of Consumer Research*, 29, 1, 70-90.

Hopper J.R. et Nielsen J.M. (1991), Recycling as altruistic behavior: normative and behavioral strategies to expand participation in a community recycling program, *Environment & Behavior*, 23, 2, 195-220.

Howard J.A. (1965), *Marketing theory*, Boston, Allyn & Bacon.

Hudson L.A. et Ozanne J.L. (1988), Alternative ways of seeking knowledge in consumer research, *Journal of Consumer Research*, 14, 4, 508-521.

Humphreys A. (2010), Semiotic structure and the legitimation of consumption practices: The case of casino gambling, *Journal of Consumer Research*, 37, 3, 490-510.

Jager W. (2003), Breaking 'bad habits': A dynamical perspective on habit formation and change, in L. Hedrickx, W. Jager, L. Steg, (Eds.) *Human decision making and environmental perception. Understanding and assisting human decision making in real-life settings*, Liber Amicorum for Charles Vlek, Groningen: University of Groningen.

Jenkins R.L. (1979), The influence of children in family decision making: parents' perceptions, *Advances in Consumer Research*, 6, 1, 413-418.

Jenkins R.L. (1980), Contributions of theory to the study of family decision-making, *Advances in Consumer Research*, 7, 1, 207-211.

John A. et Klein J. (2003), The boycott puzzle, *Management Science*, 49, 9, 1196-1209.

Jones R.E. (1990), Understanding paper recycling in an institutionally supporting setting: An application of the theory of reasoned action, *Journal of Environmental Systems*, 19, 4, 307-321.

Kaiser F.G. et Gutscher H. (2003), The proposition of a general version of the theory of planned behavior. Predicting ecological behavior, *Journal of Applied Social Psychology*, 33, 3, 586-603.

Kaiser F.G., Hübner G. et Bogner F.X. (2005), Contrasting the theory of planned behavior with the value-belief-norm model in explaining conservation behavior, *Journal of Applied Social Psychology*, 35, 10, 2150-2170.

Kaiser F.G., Ranney M., Hartig T. et Bowler P.A. (1999), Ecological behavior, environmental attitude, and feelings of responsibility for the environment, *European Psychologist*, 4, 2, 59-74.

Kassarjian H.H. (1971), Incorporating ecology into marketing strategy: The case of air pollution, *Journal of Marketing*, 35, 3, 61-65.

Kaufmann (1992), *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan.

Kaufmann J.C. (1997), *Le cœur à l'ouvrage*, Paris, Nathan

Kaufmann J.C. (2005), *Casseroles, amour et crises : Ce que cuisiner veut dire*, Paris : Armand Colin.

Kaufmann J.C. (2008), *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin.

Keller M. et Ruus R. (2014), Pre-schoolers, parents and supermarkets : co-shopping as a social practice, *International Journal of Consumer Studies*, 38, 1, 119-126.

Kilbourne W.E. et Beckmann S.C. (1998), Review and critical assessment of research on marketing and the environment, *Journal of Marketing Management*, 14, 6, 513-532.

Kilboume W. E., McDonagh P. et Prothero A. (1997), Sustainable consumption and the quality of life: A Macromarketing challenge to the dominant social paradigm, *Journal of Macromarketing*, 17, 1, 4-24.

Kilbourne W.E., Beckmann S.C. et Thelen E. (2002), The role of the Dominant Social Paradigm in environmental attitudes: A multi-national examination, *Journal of Business Research*, 55, 3, 193-204.

Kinnear T.C., Taylor J.R. et Ahmed A. (1974), Ecologically concerned consumers: Who are they?, *Journal of Marketing*, 38, 2, 20-24.

Knussen C. et Yule F. (2008), "I'm not in the habit of recycling": The role of habitual behavior in the disposal of household waste, *Environment & Behavior*, 40, 5, 683-702.

Kollmuss A. et Aygeman J. (2002), Mind the gap: why do people act environmentally and what are the barriers to pro-environmental behavior?, *Environmental Education Research*, 8, 3, 239-260.

Kotler P. et Zaltman G. (1971), Social marketing : An approach to planned social change, *Journal of Marketing*, 35, 3, 3-12.

Kozinets R.V. (2001), Utopian enterprise: Articulating the meanings of star trek's culture of consumption, *Journal of Consumer Research*, 28, 1, 67-88.

Kozinets R.V. (2002), The field behind the screen: Using netnography for marketing research in online communities, *Journal of Marketing Research*, 39, 1, 61-72.

Kréziak D. (1995), Comportement des consommateurs et environnement: Une approche exploratoire, *Actes du 11ème Congrès de l'Association Française de Marketing*, Reims, 11-12 mai.

Kréziak D. (1998), Les motivations de la consommation verte: Une approche par les chaînages cognitifs, Thèse de doctorat en Sciences de Gestion, Université Pierre-Mendès France, Grenoble.

Kréziak D. et Valette-Florence P. (1997), Les objectifs poursuivis par les consommateurs écologiquement responsables: Une nouvelle approche, *Actes du 13ème Congrès de l'Association Française de Marketing*, Toulouse, 15-16 mai, 135–162.

Kronrod A., Grinstein A. et Wathieu L. (2012), Go green ! Should environmental messages be so assertive ?, *Journal of Marketing*, 76, 1, 95-102.

Kvale S. (1983), The qualitative research interviews: A phenomenological and a hermeneutical mode of understanding, *Journal of Phenomenological Psychology*, 14, 171-196.

Lamy A. (2005), Esquisse d'une épistémologie de la pratique. L'émergence d'une théorie de la connaissance, Working Paper, IAE Caen.

Larsson B., Andersson M. et Osbeck C. (2010), Bringing environmentalism home : children's influence on family consumption in the Nordic countries and beyond, *Childhood*, 17, 1, 129-147.

Lecocq X. (2012), Niveaux d'analyse et réification, *Libellio*, 8, 4, 5-12.

Lévi-Strauss C. (1949), *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses Universitaires de France.

Lhuilier D. et Cochin Y. (1999), *Des déchets et des hommes*, Desclée de Brouwer.

Liberman N. et Trope Y. (1998), The role of feasibility and desirability considerations in near and distant future decisions: A test of temporal construal theory, *Journal of Personality and Social Psychology*, 75, 1, 5-18.

Lincoln Y.S. et Guba E.G. (1985), *Naturalistic inquiry*, Beverly-Hills, CA, SAGE Publications.

Lowlor M.A. et Prothero A. (2011), Pester power – A battle of wills between children and their parents, *Journal of Marketing Management*, 27, 5/6, 561-581.

Lynch M. (2001), Ethnomethodology and the logic of practice, in T.R. Schatzki, K. Knorr Cetina et E. von Savigny E (Eds.), *The practice turn in contemporary theory*, Londres et New York, Routledge, 131-148.

Magaudda P. (2011), When materiality 'bites back': Digital music consumption practices in the age of dematerialization, *Journal of Consumer Culture*, 11, 1, 15-36.

Maloney M.P. et Ward M.P. (1973), Ecology: Let's hear from the people: An objective scale for the measurement of ecological attitudes and knowledge, *American Psychologist*, 28, 7, 583-586.

Maloney M.P., Ward M.P. et Braucht G. (1975), A revised scale for the measurement of ecological attitudes and knowledge, *American Psychologist*, 30, 789-790.

Mangleburg T.F. (1990), Children's influence in purchase decisions: A review and critique, in M.E. Goldberg, G. Gorn et R.W. Pollay (coord.), *Advances in Consumer Research*, Provo, UT, Association for Consumer Research, 813-825.

Mauléon F. et Silva F. (2009), Etats des lieux de la RSE et du développement durable en France, *Management & Avenir*, 23, 3, 23-35.

McAdam C., McCarthy J. et Zald M.N. (1988), Social movements, in N.L. Smelser (Ed.), *Handbook of sociology*, Newbury Park, CA, Sage.

McCarty J.A. et Shrum L.J. (1994), The recycling of solid waste: personal values, value orientations, and attitudes about recycling as antecedents of recycling behavior, *Journal of Business Research*, 30, 1, 53-62.

McCracken G. (1988), *The long interview*, Newbury Park, California, Sage Publications.

McGrath M.A., Sherry J.F. et Levy S.J. (1993), Giving voice to the gift: The use of projective techniques to recover lost meanings, *Journal of Consumer Psychology*, 2, 2, 171-191.

McLeod J.F. et O'Keefe G.J. (1972), The socialization perspective and communication behavior, in F.G. Kline et P.J. Tichenor (Eds.), *Current perspectives in mass communication research*, Beverly-Hills, CA, SAGE Publications.

McNeal J.U. (1964), *Children as consumers*, Austin, Texas, Bureau of Business Research, University of Texas.

McNeal J.U. (1969), An exploratory study of the consumer behavior of children, in J.U. McNeal (Ed.), *Dimensions of consumer behavior*, NY, Appleton-Century-Crofts, 255-275.

McNeal J.U. et Ji M.F. (2003), Children's visual memory of packaging, *Journal of Consumer Marketing*, 20, 5, 400-427.

McNiff K. (1982), Sex differences in children's art, *Journal of Education*, 164, 3, 271-289.

Meadows D.H., Meadows D.L., Randers J. et Behrens W.W. (1972), The limits to growth, Club de Rome.

Mehrotra S. et Torges S. (1977), Determinants of children's influence on mothers' buying behavior, in W.D. Perreault (Ed.), *Advances in Consumer Research*, Atlanta, GA, Association for Consumer Research, 56-60.

Meijers M.H.C. et Stapel D.A. (2011), Me tomorrow, the others later: How perspective fit increases sustainable behaviour, *Journal of Environmental Psychology*, 31, 14-20.

Meneses D.D. et Palacio A.B. (2005), Recycling behavior: A multidimensional approach, *Environment & Behavior*, 37, 6, 837-860.

Miles M.B. et Huberman A.M. (1994), *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles, De Boeck Université, 2nde édition.

Milgrom P et Roberts J. (1997), *Economie, organisation et management*, Bruxelles: Editions De Boeck Université.

Miller D. (1998), *A Theory of Shopping*, Cambridge, Polity Press.

Moingeon P. (1993), La sociologie de Pierre Bourdieu et son apport au marketing, *Recherche et Applications en Marketing*, 8, 2, 105-123.

Monnot F. et Reniou E. (2012), Les suremballages: Des emballages superflus pour les consommateurs?, *Décisions Marketing*, 65, 31-43.

Moore-Shay E.S. et Lutz R.J. (1988), Intergenerational influences in the formation of consumer attitudes and beliefs about the marketplace : Mothers and daughters, in M.J. Houston (Eds), *Advances in Consumer Research*, 15, Association for Consumer Research, 461-467.

Mons J. (2002), Tri des déchets et construction d'une identité sociale : Voisinage et regard social, in M. Pierre (coord.), *Les déchets ménagers, entre privé et public*, Paris: L'Harmattan, 103-122.

Moraes C. Shaw D. et Carrigan M. (2011), Purchase power : An examination of consumption as voting, *Journal of Marketing Management*, 27, 9/10, 1059-1079.

Moschis G.P. et Churchill G.A. (1978), Consumer socialization : A theoretical and empirical analysis, *Journal of Marketing Research*, 15, 4, 599-609.

Moschis G.P. et Churchill G.A. (1979), An analysis of the adolescent consumer, *Journal of Marketing*, 43, 40- 48.

Moschis G.P. et Cox D. (1989), Deviant consumer behavior, *Advances in Consumer Research*, 16, 732-737.

Moschis G.P. et Moore R.L. (1979), Family communication patterns and consumer socialization, in N. Beckwith, M. Houston, R. Mittelstaedt, K.B. Monroe et Scott Ward, Chicago, *American Marketing Association*, 226-230.

Muñiz Jr A.M. et O'Guinn T.C. (2001), Brand community, *Journal of Consumer Research*, 27, 412-32.

Muratore I. et Guichard N. (2010), Ce produit est-il bon pour la santé ? La représentation des packagings de céréales du petit déjeuner chez les enfants, *Management & Avenir*, 37, 7, 159-179.

Murray J.B. et Ozanne J.L. (1991), The critical imagination: Emancipatory interests in consumer research, *Journal of Consumer Research*, 18, 2, 129-144.

Neuman K. (1986), Personal values and commitment to energy conservation, *Environment & Behavior*, 18, 1, 53-74.

Nidumolu R., Prahalad C.K. et Rangaswamy M.R. (2009), Why sustainability is now the key driver of innovation, *Harvard Business Review*, 1-10.

Oates C.J. et McDonald S. (2008), Recycling and the domestic division of labour : Is green pink or blue ?, *Sociology*, 40, 3, 417-433.

Ohly S., Sonnentag S. et Pluntke F. (2006), Routinization, work characteristics and their relationships with creative and proactive behaviors, *Journal of Organizational Behavior*, 27, 3, 257-279.

Olson J.M. et Zanna M.P. (1993), Attitudes and attitude change, *Annual Review of Psychology*, 44, 1, 117-154.

Oom do Valle P., Rebelo E., Reis E. et Menezes J. (2005), Combining behavioral theories to predict recycling involvment, *Environment & Behavior*, 37, 3, 364-396.

Oom do Valle P., Reis E., Menezes J. et Rebelo E. (2004), Behavioral determinants of household recycling participation, *Environment & Behavior*, 36, 4, 505-540.

Orbell S., Blair C., Sherlock K. et Conner M. (2001), The theory of planned behavior and ecstasy use: Roles for habit and perceived control over taking versus obtaining substances, *Journal of Applied Social Psychology*, 31, 1, 31-47.

Oreg S. et Katz-Gerro T. (2006), Predicting proenvironmental behavior cross-nationally: Values, the theory of planned behavior, and value-belief-norm theory, *Environment & Behavior*, 38, 4, 462-483.

Oskamp S., Harrington M.J., Edwards T.C., Sherwood D.L., Okuda S.M. et Swanson D.C. (1991), Factors influencing household recycling behavior, *Environment & Behavior*, 23, 4, 494-519.

Ouellette J. A. et Wood W. (1998), Habit and intention in everyday life: The multiple processes by which past behavior predicts future behavior, *Psychology Bulletin*, 124, 1, 54-74.

Özçağlar-Toulouse N. (2005), Apport du concept d'identité à la compréhension du comportement du consommateur responsable: Une application à la consommation des produits issus du commerce équitable, Thèse de doctorat en Sciences de Gestion, Université de Lille 2.

Özçağlar-Toulouse N. (2009), Quel sens les consommateurs responsables donnent-ils à leur consommation ? Une approche par les récits de vie, *Recherche et Applications en Marketing*, 24, 3, 3-23.

Özçağlar-Toulouse N. et Robert-Demontrond P. (2011), Les ambiguïtés sémantiques du commerce équitable : micro-mythanalyse des imaginaires de consommation, *Recherche et Applications en Marketing*, 26, 4, 53-70.

Paillé P. et Mucchielli A. (2012), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 3ème édition.

Palan K.M. et Wilkes R.E. (1997), Adolescent-parent interaction in family decision-making, *Journal of Consumer Research*, 24, 9, 159-169.

Panafit L. (2002), Les déchets, un bien public, un mal privé, in M. Pierre (coord.), *Les déchets ménagers, entre privé et public*, Paris: L'Harmattan, 19-45.

Parker D., Manstead A. et Stradling S. (1995), Extending the theory of planned behaviour : The role of personal norm, *British Journal of Social Psychology*, 34, 2, 127-138.

Parsons T. (1966), *Societies: Evolutionary and comparative perspectives*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall.

Peattie K. et Collins A. (2009), Guest editorial : perspectives on sustainable consumption, *International Journal of Consumer Studies*, 33, 2, 107-112.

Peñaloza L. N. (1994), Atravesando fronteras/Border crossing: A critical ethnographic exploration of the consumer acculturation of Mexican immigrants, *Journal of Consumer Research*, 21, 1, 32-50.

Peracchio L.A. et Mita C. (1991), Designing research to assess children's comprehension of marketing messages, in R.H. Holman et M.R. Solomon (coord.), *Advances in Consumer Research*, Provo, UT, Association for Consumer Research, 18, 23.

Perret V. et Séville M. (2007), Fondements épistémologiques de la recherche, in Thiétart R.A. (Ed), *Méthodes de recherche en management*, 3ème édition, Paris, Dunod.

Perrin S. (2010), Norme d'internalité et jugement social: Influence des dimensions de lieu de causalité et de contrôle interne sur les processus d'attribution de la valeur sociale, Thèse de doctorat, Université de Rennes 2.

Piaget J. (1964), Cognitive development in children – Development and learning, *Journal of Research in Science Teaching*, 2, 3, 176–86.

Piaget J. et Inhelder B. (1966), *La psychologie de l'enfant*, Paris, PUF.

Pierre M. (2002), Objets regardés, déchets inventés : les poubelles, du seuil de l'appartement au seuil de l'immeuble, in M. Pierre (coord.), *Les déchets ménagers, entre privé et public*, Paris: L'Harmattan, 47-72.

Piette A. (1996), *L'ethnographie de l'action, l'observation des détails*, Paris, Métaille.

Point S. et Voynnet Fourboul C. (2006), Le codage à visée théorique, *Recherche et Applications en Marketing*, 21, 4, 62-78.

Polites G.L. et Karahanna E. (2013), The embeddedness of information systems habits in organizational and individual level routines: development and disruption, *MIS Quarterly*, 37, 1, 221-246.

Pontier S. et Sirieix L. (2003), Les préoccupations éthiques des consommateurs et leur expression dans la consommation de produits biologiques, *Actes du 19ème Congrès de l'Association Française de Marketing*, Tunis, 9-10 mai.

Prahalad C.K. et Ramaswamy V. (2000), Co-opting customer competence, *Harvard Business Review*, 78, 78-87.

Prothero A., Dobscha S., Freund J., Kilbourne W.E., Luchs M.G., Ozanne L.K. et Thøgersen J. (2011), Sustainable consumption: Opportunities for consumer research and public policy, *Journal of Public Policy & Marketing*, 30, 1, 31-38.

Raats M., Sparks P. et Shepherd R. (1995), Including moral dimensions of choice within the structure of the theory of planned behaviour, *Journal of Applied Social Psychology*, 25, 6, 484-494.

Ramsey C.E. et Rickson R.E. (1976), Environmental knowledge and attitudes, *Journal of Environmental Education*, 8, 1, 10-18.

Rawls J. (1987 [1971]), *Théorie de la justice*, Paris, Seuil.

Reckwitz A. (2002), Toward a theory of social practices, *European Journal of Social Theory*, 5, 2, 243-263.

Regany F. (2012), Lorsque la mère immigrée et sa fille font leurs achats ensemble: interactions et construction de l'identité ethnique de la dyade, Thèse de doctorat en Sciences de Gestion, Université de Lille 2.

Reid L., Sutton P. and Hunter C. (2010), Theorizing the meso level: The household as a crucible of pro-environmental behaviour, *Progress in Human Geography*, 34, 3, 309-327.

Reynolds T.J. (1985), Implications for value research: A macro versus micro perspective, *Psychology & Marketing*, 2, 4, 297-305.

Reynolds T.J. et Gutman J. (1988), Laddering theory, method, analysis, and interpretation, *Journal of Advertising Research*, 28, 3, 11-31.

Ritchie J.R.B., McDougall G.H.G. et Claxton J.D. (1981), Complexities of household energy consumption and conservation, *Journal of Consumer Research*, 8, 3, 233-242.

Ritson M. et Dobscha S. (1999), Marketing heretics : Resistance is/is not futile, in E.J. Arnould et L. Scott (Eds), *Advances in Consumer Research*, Provo, 26, 159.

Robert-Demontrond P. (2004), Développement soutenable et privatisation des droits sociaux fondamentaux, *Management & Avenir*, 1, 1, 97-115.

Roberts J.A. (1995), Profiling levels of socially responsible consumer behaviour: a cluster analytic approach and its implications for marketing, *Journal of Marketing Theory and Practice*, 3, 4, 97-117.

Roedder John D. (2001), 25 ans de recherche sur la socialisation de l'enfant-consommateur, *Recherche et Applications en Marketing*, 16, 1, 87-129.

Rokka J. (2010), Exploring the cultural logic of translocal marketplace cultures: Essays on new methods and empirical insights, Doctoral Thesis, Helsinki, Helsinki School of Economics.

Rook D.W. (2006), Let's pretend: Projective methods reconsidered, in R.W. Belk (Ed.), *Handbook of qualitative research methods in marketing*, Northhampton, MA, Edward Elgar Publishing Inc., 143-155.

Rossiter J.R. (1976), Visual and verbal memory in children's product information utilization, *Advances in Consumer Research*, 3, 523-527.

Rouse J. (2001), Two concepts of practices, in T.R. Schatzki, K. Knorr-Cetina et E. Von Savigny, *The practice turn in contemporary theory*, London and New York, Routledge, 189-198.

Rousseau J.J. (1792 [2001], *Du Contrat Social*, Paris, Flammarion.

Roux D. (2007), La résistance du consommateur: Proposition d'un cadre d'analyse, *Recherche et Applications en Marketing*, 22, 4, 59-80.

Rumpala Y. (1999), Le réajustement du rôle des populations dans la gestion des déchets ménagers : du développement des politiques de collecte sélective à l'hétérorégulation de la sphère domestique, *Revue Française de Science Politique*, 49, 4/5, 601-630.

Saba A. et diNatale R. (1999), A study on the mediating role of intention in the impact of habit and attitude on meat consumption, *Food Quality and Preference*, 10, 1, 69-77.

Saba A., Moneta E., Nardo N. et Sinesio F. (1988), Attitudes, habit, sensory and liking expectation as determinants of the consumption of milk, *Food Quality and Preference*, 9, 1/2, 31-41.

Saba A., Vassallo M. et Turrino A. (2000), The role of attitudes, intentions and habit in predicting actual consumption of fat containing foods in Italy, *European Journal of Clinical Nutrition*, 54, 540-547.

Salles D. (2009), Environnement: La gouvernance par la responsabilité?, *Vertigo*, Hors-Série 6.

Samdahl D. et Robertson R. (1989), Social determinants of environmental concern: Specification and test of the model, *Environment & Behavior*, 21, 1, 57-81.

Sandikci O. et Ger G. (2010), Veiling in style: How does a stigmatized practice become fashionable?, *Journal of Consumer Research*, 37, 1, 15-36.

Schahn J. et Holzer E. (1990), Studies of individual environmental concern, *Environment & Behavior*, 22, 6, 767-786.

Schatzki T.R. (1996), *Social practices. A wittgensteinian approach to human activity and the social*, New York : Cambridge University Press.

Schatzki T.R. (2009), Timespace and the organization of social life, in Shove E., Trentamann F. et Wilk R. (eds), *Time, consumption and everyday life. Practice, materiality and culture*, Oxford, Berg, 35-48.

Schatzki T.R. (2002), *The site of the social. A philosophical account of the constitution of social life and change*, Pennsylvania: Pennsylvania State University Press.

Schatzki T.R., Knorr-Cetina K.K. et von Savigny E. (2001), *The practice turn in contemporary theory*, Londres, Routledge.

Schau H.J., Muñiz A.M. et Arnould E.J. (2009), How brand community practices create value, *Journal of Marketing*, 73, 5, 30-51.

Schill M. et Fosse-Gomez M.H. (2011), Les représentations enfantines de l'entreprise : une approche par le dessin, *Actes des 10èmes Journées Normandes de Recherche sur la Consommation*, Rouen, 17 et 18 mars.

Schill M. et Shaw D. (2013), Recycling today, sustainability tomorrow : The role of psychological distance in understanding recycling behaviour, Working Paper.

Schouten J.W. et McAlexander J.H. (1995), Subcultures of consumption : An ethnography of the new bikers, *Journal of Consumer Research*, 22, 1, 43-61.

Schütz A. (1967), *The phenomenology of the social world*, Evantson, IL, Northwestern University Press.

Schwartz S.H. (1977), Normative influences on altruism, in L. Berkowitz (ed.), *Advances in Experimental Social Psychology*, New York, Academic Press, 221-279.

Scott W.R. (1995), *Institutions and organizations*, Thousand Oaks, CA, Sage.

Segalen M. et Martial A. (2013), *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin.

Sempels C. et Vandercammen M. (2009), *Oser le marketing durable. Concilier marketing et développement durable*, Paris, Pearson Education France.

Serfaty-Garzon P. (2003), L'appropriation, in Segaud M., Brun J. et Driant J.C. (Eds), *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin.

Shankar A., Cherrier H. et Canniford R. (2006), Consumer empowerment : a Foucauldian interpretation, *European Journal of Marketing*, 40, 9/10, 1013-1030.

Shaw D. et Moraes C. (2009), Voluntary simplicity : An exploration of market interactions, *International Journal of Consumer Studies*, 33, 2, 215-223.

Sheppard B.H., Hartwick J.et Warshaw P.R. (1988), The theory of reasoned action: A meta-analysis of past research with recommendations for modifications and future research, *Journal of Consumer Research*, 15, 3, 325-343.

Shiu E.M.K., Walsh G., Hassan L.M. et Shaw D. (2011), Consumer uncertainty, revisited, *Psychology & Marketing*, 28, 6, 584-607.

Shove E. (2010), Beyond the ABC: climate change policy and theories of social change, *Environment and Planning*, 42, 6, 1273-1285.

Shove E. et Pantzar M. (2005), Consumers, producers and practices. Understanding the invention and reinvention of Nordic walking, *Journal of Consumer Culture*, 5, 1, 43–64.

Shove E., Pantzar M. et Watson M. (2012), *The dynamics of social practice. Everyday life and how it changes*, Thousand Oaks, California, SAGE Publications Inc.

Shrum L.J., Lowrey T.M. et McCarty J.A. (1994), Recycling as a marketing problem: A framework for strategy development, *Psychology & Marketing*, 11, 4, 393-416.

Skinner B.F. (1974), *About behaviorism*, New York, NY, Random House.

Sparks P. et Shepherd R. (1992), Self-identity and the theory of planned behavior: Assessing the role of identification with "green consumerism", *Social Psychology Quarterly*, 55, 4, 388-399.

Sparks P., Shepherd R. et Frewer L. (1995), Assessing and structuring attitudes towards the use of gene technology in food production : The role of perceived ethical obligation, *Basic and Applied Social Psychology*, 16, 3, 267-285.

Spiggle S. (1994), Analysis and interpretation of qualitative data in consumer research, *Journal of Consumer Research*, 21, 3, 491-503.

Sripada C. et Stich S. (2006), A framework for the psychology of norms, in P. Carruthers, S. Laurence et S. Stich (Eds.), *The innate mind: Culture and cognition*, Oxford, Oxford University Press, 280-301.

Steg L. et Vlek C. (2009), Encouraging pro-environmental behaviour: An integrative review and research agenda, *Journal of Environmental Psychology*, 29, 3, 309-317.

Stern P.C. (2000), Toward a coherent theory of environmentally significant behavior, *Journal of Social Issues*, 56, 3, 407-424.

Stern P.C., Dietz T. et Kalof L. (1993), Value orientations, gender, and environmental concern, *Environment & Behavior*, 25, 5, 322-348.

Stern P.C., Dietz T., Abel T., Guagnano G.A. et Kalof L. (1999), A value belief norm theory of support for social movements: The case of environmental concern, *Human Ecology Review*, 6, 2, 81-97.

Stern P. C., Dietz T., Kalof L. et Guagnano G. A. (1995). Values, beliefs and proenvironmental action: Attitude formation toward emergent attitude objects, *Journal of Applied Social Psychology*, 25, 18, 1611–1636.

Suchman M.C. (1995), Managing legitimacy: Strategic and Institutional approaches, *Academy of Management Review*, 20, 3, 571-611.

Sunderland P. et Denny R. (2007), *Doing anthropology in consumer research*, Walnut Creek, CA, Left Coast Press Inc.

Swaen V. et Chumpitaz R.C. (2008), L'impact de la responsabilité sociétale de l'entreprise sur la confiance des consommateurs, *Recherche et Applications en Marketing*, 23, 4, 7-35.

Taylor S. et Todd P. (1995), Understanding household garbage reduction behavior: A test of an integrated model, *Journal of Public Policy & Marketing*, 14, 2, 192-204.

Taylor S. et Todd P. (1997), Understanding the determinants of consumer composting behavior, *Journal of Applied Social Psychology*, 27, 7, 602-628.

Thiery-Seror P. (1996), La solidarité à travers les produits: l'achat-geste écologique, *Actes du 12ème Congrès de l'Association Française de Marketing*, Poitiers, 22-23 mai.

Thøgersen J. (2005), How may consumer policy empower consumers for sustainable lifestyles?, *Journal of Consumer Policy*, 28, 2, 143-177.

Thøgersen J. (2006), Understanding repetitive travel mode choices in a stable context: A panel study approach, *Transportation Research Part A: Policy and Practice*, 40, 8, 621-638.

Thøgersen J. et Ölander F. (2006), The dynamic interaction of personal norms and environment-friendly buying behavior, *Journal of Applied Social Psychology*, 37, 7, 1758-1780.

Thompson C.J. (1996), Caring consumers : Gendered consumption meanings and the juggling lifestyle, *Journal of Consumer Research*, 22, 4, 388-407.

Thompson C.J. (2004), Marketplace mythology and discourses of power, *Journal of Consumer Research*, 31, 1, 162-180.

Thompson C.J. et Haytko D.L. (1997), Speaking of fashion: Consumer's uses of fashion discourse and the appropriation of coutervailing cultural meaning, *Journal of Consumer Research*, 24, 6, 15-42.

Thompson C.J. et Hirschman E.C. (1995), Understanding the socialized body : A poststructuralist analysis of consumers'self conceptions, body images, and self-care practices, *Journal of Consumer Research*, 22, 2, 139-153.

Thompson C.J., Locander W.B. et Pollio H.R. (1989), Putting consumer experience back into consumer research: the philosophy and method of existential-phenomenology, *Journal of Consumer Research*, 16, 2, 133-146.

Thompson C.J., Locander W.B. et Pollio H.R. (1990), The lived meaning of free choice: An existential-phenomenological description of everyday consumer experiences of contemporary married women, *Journal of Consumer Research*, 17, 2, 346-361.

Tokatli N. (2008), Global sourcing: Insights from the global clothing industry – the case of Zara, a fast fashion retailer, *Journal of Economic Geography*, 8, 1, 21-38.

Trafimow D. (2000), Habit as both a direct cause of intention to use a condom and as a moderator of the attitude-intention and subjective norm-intention relations, *Psychology and Health*, 15, 3, 383-393.

Triandis H.C. (1977), *Interpersonal behavior*, Monterey, CA, Brook Cole.

Triandis H.C. (1980), Values, attitudes, and interpersonal behavior, In M.M. Pager (Ed.), *Nebraska symposium on motivation*, Lincoln N.J., University of Nebraska Press, 195-259.

Truninger M. (2011), Cooking with Bimby in a moment of recruitment: Exploring conventions and practice perspectives, *Journal of Consumer Culture*, 11, 1, 37-59.

Turner S. (1994), *The social theory of practices: Tradition, tacit knowledge, and presuppositions*, Cambridge, Polity Press.

Urbany J.E., Dickson P.R. et Wilkie W.L. (1989), Buyer uncertainty and information search, *Journal of Consumer Research*, 16, 2, 208-215.

Valette-Florence P. (1994), Introduction à l'analyse des chaînages cognitifs, *Recherche et Applications en Marketing*, 9, 1, 93-117.

Valette-Florence P., Ferrandi J.M. et Roehrich G. (2003), Apport des chaînages cognitifs à la segmentation des marchés, *Décisions Marketing*, 32, 31-43.

Valor C. (2008), Can consumers buy responsibly ? Analysis and solutions for market failures, *Journal of Consumer Policy*, 31, 3, 315-326.

Van Dam Y. et Apeldoorn P. (1996), Sustainable marketing, *Journal of Macromarketing*, 16, 2, 45-56.

Van Empelen P. et Kok G. (2006), Condom use in steady and casual sexual relationships: Planning, preparation, and willingness to take risks among adolescents, *Psychology and Health*, 21, 2, 165-181.

Van Liere K.D. et Dunlap R.E. (1980), The social bases of environmental concern: A review of hypotheses, explanations and empirical evidence, *Public Opinion Quarterly*, 44, 2, 181-197.

Van Liere K.D. et Dunlap R.E. (1981), Environmental concern, does it make a difference how it's measured?, *Environment & Behavior*, 13, 6, 651-676.

Vandercammen M. (2006), *Marketing, L'essentiel pour comprendre, décider, agir*, Bruxelles, Editions DeBoeck Université.

Varman R. et Belk R. (2009), Nationalism and ideology in an anticonsumption movement, *Journal of Consumer Research*, 36, 4, 686-700.

Vencatasawmy C.P., Öhman M. et Brännström T. (2000), A survey of recycling behaviors in households in Kiruna, Sweden, *Waste Management & Research*, 18, 6, 545-556.

Verhallen T.M.M. et Van Raaij W.F. (1981), Household behavior and the use of natural gas for home heating, *Journal of Consumer Research*, 8, 3, 253-257.

Vermeir I. et Verbeke W. (2006), Sustainable food consumption: exploring the consumer "attitude-behavioral intention" gap, *Journal of Agricultural and Environmental Ethics*, 19, 169-94.

Verplanken B. (2006), Beyond frequency: Habit as mental construct, *British Journal of Social Psychology*, 45, 3, 639-656.

Verplanken B. et Aarts H. (1999), Habit, attitude, and planned behaviour: Is habit an empty construct or an interesting case of automaticity?, *European Review of Social Psychology*, 10, 1, 101-134.

Verplanken B. et Orbell S. (2003), Reflections on past behavior: A self-report index of habit strength, *Journal of Applied Social Psychology*, 33, 6, 1313-1330.

Verplanken B., Aarts H., van Knippenberg A. et van Knippenberg C. (1994), Attitude versus general habit: Antecedents of travel mode choice, *Journal of Applied Social Psychology*, 24, 285-300.

Vicente P. et Reis E. (2008), Factors influencing households' participation in recycling, *Waste Management & Research*, 26, 2, 140-146.

Vining J. et Ebreo A. (1990), What makes a recycler? A comparison of recyclers and non-recyclers, *Environment & Behavior*, 22, 1, 55-73.

Vining J. et Ebreo A. (1992), Predicting recycling behavior from global and specific environmental attitudes and changes in recycling opportunities, *Journal of Applied Social Psychology*, 22, 20, 1580-1607.

Vinson D.E., Scott J.E. et Lamont L.M. (1977), The role of personal values in marketing and consumer behavior, *Journal of Marketing*, 41, 2, 44-50.

Visconti L.M., Sherry Jr J.F., Borghini S. et Anderson L. (2010), Street art, sweet art? Reclaiming the "public" in public space, *Journal of Consumer Research*, 37, 3, 511-529.

Wallendorf M. et Arnould E. (1991), We gather together: Consumption rituals of Thanksgiving Day, *Journal of Consumer Research*, 18, 1, 13-31.

Wallendorf M. et Belk R.W. (1989), Assessing truthworthiness in naturalistic consumer research, in E.C. Hirschman (Ed.), *Interpretive Consumer Research*, Association for Consumer Research, 69-49.

Ward S. (1972), Effects of television advertising on children and adolescents, in G.A. Comstock et E.A. Rubinstein (Eds.), *Television and social behavior, vol. 4, television in day-to-day life: Patterns of use*, Washington, Government Printing Office, 432-451.

Ward S. (1974), Consumer socialization, *Journal of Consumer Research*, 1, 2, 1-14.

Ward S. et Wackman D.B. (1972), Children's purchase influence attempts and parental yielding, *Journal of Marketing Research*, 9, 316-319.

Warde A. (2005), Consumption and theories of practice, *Journal of Consumer Culture*, 5, 2, 131-153.

Watson M. et Shove E. (2008), Product, competence, project and practice, *Journal of Consumer Culture*, 8, 1, 69-89.

Webb D.J., Mohr L.A. et Harris K.E. (2008), A re-examination of socially responsible consumption and its measurement, *Journal of Business Research*, 61, 2, 91-98.

Webster F.E. (1975), Determining the characteristics of the socially conscious consumer, *Journal of Consumer Research*, 2, 3, 188-196.

Wells W.D. (1965), Communicating with children, *Journal of Advertising Research*, 2-14.

Whiting B. et Whiting J. (1970), Methods for observating and recording behavior, in R. Naroll et R. Cohen (Eds.), *Handbook of method in cultural anthropology*, Garden City, NY, The Natural History.

Wiener J.L. et Sukhdial A. (1990), Recycling of solid waste: Directions for future research, In A. Parasuraman et al. (Eds.), *AMA Summer Educators' Conference Proceedings*, American Marketing Association, Chicago, 389-392.

Wilk R. (2006), *Home cooking in the Global Village: Caribbean food from buccaneers to ecotourists*, New York, Berg.

Williams L.A. et Burns A.C. (2000), Exploring the dimensionality of children's direct influence attempts, *Advances in Consumer Research*, 27, 64-71.

Wood W., Tam L. et Guerrero-Witt M. (2005), Changing circumstances, disrupting habits, *Journal of Personality and Social Psychology*, 88, 6, 918-933.

Young W., Hwang K., McDonald S. et Oates C.J. (2010), Sustainable consumption: Green consumer behaviour when purchasing products, *Sustainable Development*, 18, 1, 20-31.

Zaltman G. (1997), Rethinking marketing research: putting people back in, *Journal of Marketing Research*, 34, 4, 424-437.

Zikmund W.G. et Stanton W.J. (1971), Recycling solid waste: A channels-of-distribution problem, *Journal of Marketing*, 35, 3, 34-39.

Zimmer M.R., Stafford T.F. et Royne-Stafford M.R. (1994), Green issues: Dimensions of environmental concern, *Journal of Business Research*, 30, 1, 63-74.

Zwick D., Bonsu S.K. et Darmody A. (2008), Putting consumers to work: 'Co-creation' and new marketing govern-mentality, *Journal of Consumer Culture*, 8, 2, 163-196.

Université Lille Nord de France
Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur

PRES Université Nord de France

Thèse délivrée par
L'Université Lille 2 – Droit et Santé

Université Lille 2
Droit et Santé

N° attribué par la bibliothèque
__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

THÈSE

Pour obtenir le grade de Docteur en Sciences de Gestion
Présentée et soutenue publiquement par

Marie FOURNIER – SCHILL

Le 10 juin 2014

Analyse d'une pratique sociale en construction : le cas du tri des déchets dans la famille

JURY

Directeur de thèse :	**Marie-Hélène FOSSE-GOMEZ** Professeur à l'Université Lille 2
Rapporteurs :	**Véronique COVA** Professeur à l'Université Aix-Marseille 3
	Jean-Luc GIANNELLONI Professeur à l'Université Grenoble 2
Suffrageants :	**Eric VERNETTE** Professeur à l'Université Toulouse 1 Capitole
	Nil ÖZÇAĞLAR-TOULOUSE Professeur à l'Université Lille 2

TOME II

Annexes simplifiées[1]

[1] Nous présentons dans ce tome 2 de la thèse les annexes simplifiées. L'ensemble des retranscriptions d'entretien, des notes d'observation, des mimes avec les enfants ainsi que les documents d'analyse sont tenus à la disposition du lecteur. Les annexes figurent par ordre d'apparition dans le texte.

Liste des annexes

Annexe 1. Synthèse des principales recherches empiriques sur le comportement de tri des déchets 4
Annexe 2. Le guide du tri des déchets 9
Annexe 3. Grille d'observation des familles 10
Annexe 4. Entretien réalisé avec la mère HLM et le père Bulle 11
Annexe 5. Retranscription du mime suivi de l'entretien avec la fille Utopie 41
Annexe 6. Codage de l'entretien réalisé avec la mère Rejet 46
Annexe 7. Ensemble des catégories hiérarchiques produites 77
Annexe 8. Présentation des familles 84
Famille UTOPIE 84
Famille HLM 88
Famille BIO 92
Famille Bohème 97
Famille BULLE 101
Famille Nickel 105
Famille Rationnelle 108
Famille Rejet 112
Famille Nature 116
Famille Ecolo 120

Annexe 1. Synthèse des principales recherches empiriques sur le comportement de tri des déchets

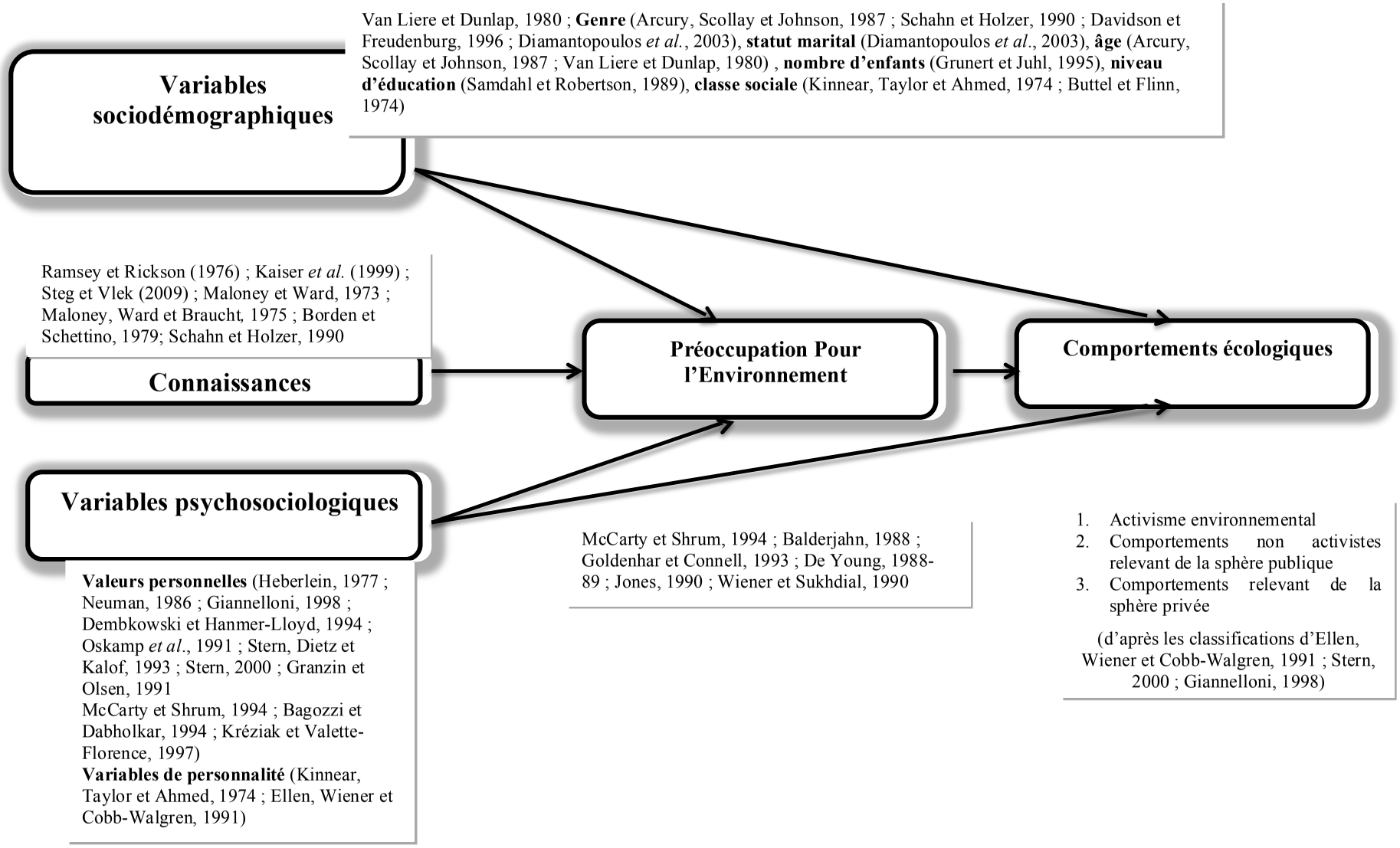
Note : Pour chacune des recherches mentionnées dans le tableau, la variable dépendante est le comportement du tri des déchets.

Auteurs	**Objectif de l'étude**	**Echantillon et unité d'analyse**	**Antécédents du comportement étudié (variables dépendantes)**	**Principaux résultats**
De Young (1988-89)	Explorer la différence entre les trieurs et les non trieurs	200 ménages questionnaires auto administrés	Information Attitude	Les non trieurs indiquent un manque d'information sur comment trier les déchets. Pas d'effet de l'attitude sur le comportement.
Vining et Ebreo (1990)	Comparaison entre les caractéristiques de trieurs et non-trieurs	197 foyers questionnaire auto-administré envoyé par courrier unité d'analyse individuelle	Niveau de connaissances Motivations Variables sociodémographiques	Les trieurs ont un niveau de connaissances supérieur au non-trieurs (révèlent de l'incertitude). Les non-trieurs sont motivés par un confort et des récompenses financières. La motivation environnementale est identique chez les trieurs et non-trieurs. Les influences sociales ne sont pas des facteurs différenciant les trieurs des non-trieurs. Très faibles différences sociodémographiques entre les deux populations étudiées.
Granzin et Olsen (1991)	Caractériser les individus trieurs (contexte des journaux)	348 adultes questionnaire auto administré	Variables sociodémographiques Valeurs personnelles Information et connaissances Valeurs altruistes (responsabilité, empathie pour la société, coûts de participation…)	Effet faiblement explicatif des variables sociodémographiques, de l'information et des connaissances. Les valeurs personnelles et altruistes sont de meilleurs explicatifs à l'adoption du comportement du tri.
Oskamp et al. (1991)	Identifier les facteurs individuels du tri des déchets	221 adultes questionnaire auto administré	Variables sociodémographiques Attitudes Connaissances	Pas d'effet des variables sociodémographiques (sauf pour la variable des revenus : les trieurs sont des ménages au plus hauts revenus) La connaissance a un effet également sur le comportement du tri. Les attitudes ne permettent pas une discrimination des trieurs des non-trieurs.

McCarty et Shrum (1994)	Examiner les relations entre les valeurs personnelles, les attitudes et la fréquence de tri.	134 étudiants questionnaire auto-administré unité d'analyse individuelle	Valeurs personnelles Attitude (PPE), croyances Items comportementaux	Absence des valeurs comme antécédent direct des comportements. Les valeurs ont une influence directe sur les attitudes.
Bagozzi et Dabholkar (1994)	Comprendre le tri des déchets sous l'angle des chaînages cognitifs	133 individus enquête téléphonique	Buts Attitudes Comportement passé	15 buts identifiés (dont promouvoir la santé/ éviter les maladies, atteindre un mode de vie durable ou encore donner pour les générations futures).
Taylor et Todd (1995)	Expliquer l'intention de trier les déchets	> 700 individus	Variables de la TPB (attitude, normes subjectives et contrôle comportemental perçu) Efficacité du programme de tri et conditions facilitatrices du tri	L'intention de trier est corrélée positivement à l'attitude et au contrôle comportemental perçu et négativement aux normes subjectives. L'efficacité du programme et les conditions de mise en place sont corrélés positivement au contrôle comportemental perçu. Mais le tri n'est pas perçu comme compatible avec la routine quotidienne des individus.
Ebreo, Hershey et Vining (1999)	Etude sur la relation entre les croyances des individus en matière environnementale et leurs attitudes, motivations et comportements de tri rapportés.	654 foyers américains questionnaire auto-administré envoyé par courrier unité d'analyse individuelle	Perception des attributs des produits pro-environnementaux Variables sociodémographiques Attitudes (PPE), motivations, consumérisme environnemental, croyances	Les individus sont concernés le plus par la sécurité du produit (toxicité du produit) Les consommateurs les plus éduqués prennent en considération les attributs des produits environnementaux. L'âge est positivement corrélé aux attributs du produit environnemental. Les femmes sont plus concernées par les produits environnementaux et de conservation que les hommes. Les individus ayant des préoccupations altruistes sont concernés par les attributs des produits. Par ailleurs, ces motivations sont sous influence de la famille et des amis.

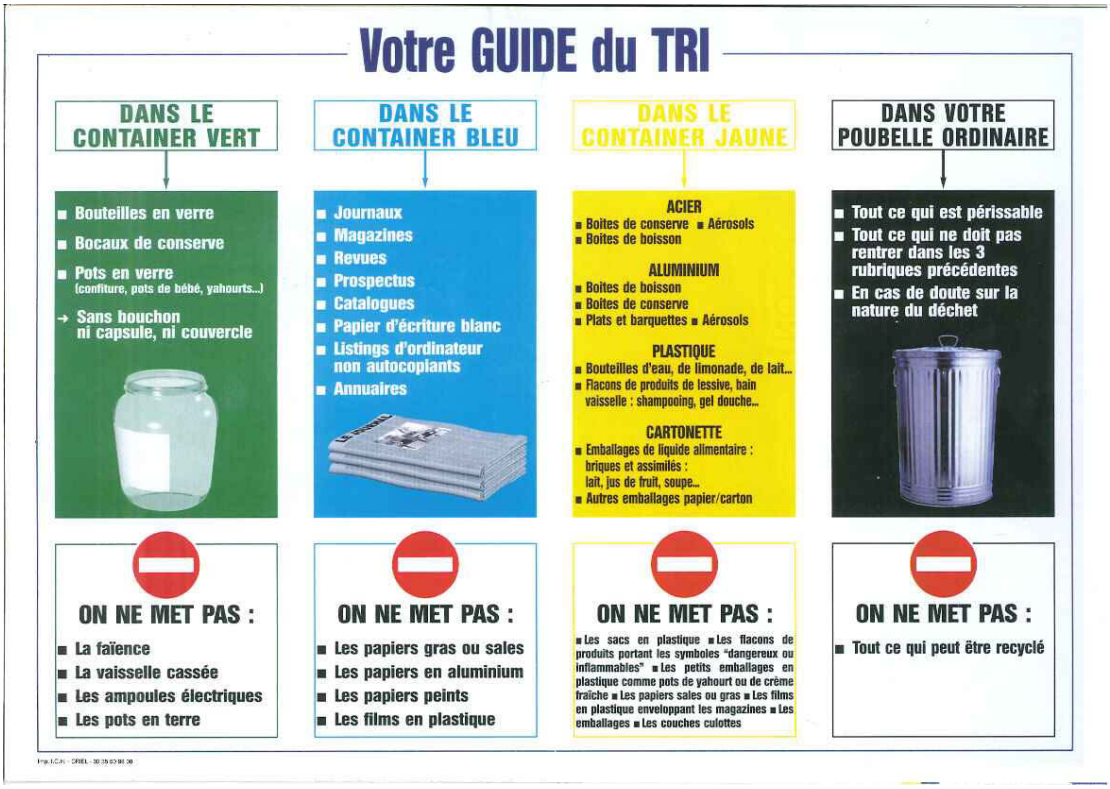
Bratt (1999)	Etude des antécédents du comportement du tri des déchets	500 individus questionnaire auto administré	Normes sociales Conséquences assumées du comportement Normes personnelles	Les normes sociales n'ont pas d'effet direct sur le comportement. L'effet des normes sociales dépend des normes personnelles. Pas d'effet des conséquences assumées du comportement.
Scott (1999)	Déterminants du comportement du tri des déchets	673 ménages questionnaire auto administré	Information Motivations Perception des actions publiques Attitudes environnementales	La préoccupation pour l'environnement est l'une des motivations principales (conservation des ressources naturelles) aux côtés d'une motivation collective de préservation de l'environnement naturel, et de motivations économiques et de pression sociale. Les individus informés semblent mieux trier leurs déchets que les autres. Les attitudes sont positives envers les problèmes des déchets. Le contexte situationnel représente un frein possible dans le tri des déchets (facilité des infrastructures et du programme pour trier).
Oom do Valle, Reis, Menezes et Rebelo (2004)	Identification des facteurs susceptibles de motiver les consommateurs à participer à un programme de tri sélectif	2093 foyers portugais questionnaire auto-administré envoyé par courrier unité d'analyse individuelle	Croyances écologiques PPE (attitude) Niveau de satisfaction du système de tri en place Espace disponible dans les foyers Variables sociodémographiques (genre, âge, éducation, niveau de revenus)	Une participation au programme du tri sélectif est positivement liée à l'existence d'un espace permettant le stockage des déchets, à une attitude positive envers le tri et à un niveau de satisfaction élevé de la logistique en place. Les trieurs et non trieurs ont une conscience écologique similaire. Le tri n'est pas déterminé par la position idéologique envers les questions environnementales. Les variables sociodémographiques testées sont non significatives.

Oom do Valle, Rebelo, Reis et Menezes (2005)	Proposition d'un modèle d'équation structurelle pour expliquer le comportement du tri.	2093 foyers	Variables de TPB et TRA Variables de la théorie de l'altruisme de Schwartz (1977) (normes personnelles, normes sociales, conscience des conséquences et attribution de la responsabilité) Variables du modèle de la préoccupation environnementale (Stern et al., 1995) Variables du modèle de comportement environnemental (Grob, 1995)	Les résultats montrent un intérêt à l'utilisation des variables de la TPB Les variables du modèle de Schwartz sont partiellement explicatives. Le tri des déchets est indirectement déterminé par des caractéristiques psychologiques, mais pas par l'attitude écologique (PPE).
Knussen et Yule (2008)	Explorer le rôle de l'habitude	252 individus questionnaire	Facteurs situationnels Variables sociodémographiques 3 variables de la TPB	La TPB permet une explication du comportement du tri. Le comportement passé et le manque d'habitude contribuent à expliquer la variance de l'intention de trier. Le manque d'habitude modère la relation attitude-intention.



Synthèse des principales variables testées ayant trait à prédire l'adoption de comportements écologiques (d'après Giannelloni, 1998)

Annexe 2. Le guide du tri des déchets



source : lesenergiesrenouvelables.unblog.fr

Annexe 3. Grille d'observation des familles

1. Composition de la famille
2. Type d'habitat (maison appartement) - photographie
3. Lieu (ville campagne)
4. Organisation de la maison
    a. schéma de la cuisine – observation, photographie
    b. endroit de stockage des poubelles – observation, photographie
5. Schéma du tri – observation, photographie
6. Pratiques au moment du repas
    a. (?) Avant le repas : achats et courses alimentaires – observation
    b. moment de consommation : le repas – observation, photographie et/ou vidéographie
    c. après le repas : tri des déchets, vaisselle (consommation d'eau, produits utilisés) – observation, photographie et/ou vidéographie
7. Pratiques au moment de la sortie des poubelles – observation, photographie et vidéographie
8. Observation si les membres de la famille font des actions en faveur d'économie d'énergie (éteindre les lumières en sortant de la pièce, …)
9. + toute autre observation utile à la recherche

Annexe 4. Entretien réalisé avec la mère HLM et le père Bulle

MERE HLM

Alors, tout simplement, on aborde le sujet du développement durable. Savoir ce que ça vous évoque, à quoi ça vous fait penser.

Ben, euh, alors…, ben en fait, le développement durable, c'est-à-dire exactement ?

Comment est ce que vous vous le voyez, comment est ce que vous l'entendez ? A quoi ça vous fait penser quand on le dit ? Y'a pas de bonnes ou mauvaises réponses !

D'accord, ben développement durable, moi, c'est tout de suite, moi, je pense à un objet qu'on va utiliser, mais qu'on va jeter, qu'on va réutiliser pour faire autre chose. D'où le recyclage des, des, des, enfin, comment ça, des produits laitiers, des bouteilles, ceci. Enfin, voilà, on nous demande de trier, quoi, pour pouvoir faire autre chose avec. Enfin, tout de suite, moi, c'est ce que je pense. Développement durable, voilà.
Euh, prendre soin de la, enfin, je sais pas, je pense à la nature, euh, prendre soin de la nature, ben après je sais pas. Ouais, à peu près ça quoi. C'est ce qui me vient dans la tête. Est-ce que c'est ça ? Vous, c'est ça qui vous, enfin, vous êtes plus visée là-dessus ? C'est ça ? Enfin…

Ben y'a pas de bonne ou mauvaise réponse, c'est une thématique large et c'est votre opinion qui m'intéresse.

Ben voilà, moi, c'est ça, c'est à ça que je pense.

Est-ce que vous avez des exemples plus précis, des choses que vous vous faites ? Ou vous connaissez des gens qui le font ?

Alors moi ce que je fais par exemple, les bouchons des bouteilles d'eau, j'les récupère, sauf le lait, parce que François Xavier veut pas qu'on jette les poubelles, enfin, les briques de lait dans la poubelle comme ça, parce qu'après, ça coule. Donc et puis, comme on doit trier, donc les bouchons, je les récupère, et puis je les donne à une amie qui les donne à une association pour faire les fauteuils roulants. Voilà, c'est tout ce que je fais, bon à part recycler, après sinon, vraiment. Ben, j'fais attention, j'fais attention, c'est-à-dire euh, à quoi [rires] ? Euh, je sais que j'utilise pas les lingettes à tort et à travers, parce que je sais que c'est pas très, très bon pour, enfin, je sais pas.

Des lingettes, par exemple ?

Des lingettes de bébé. Euh, voilà, j'utilise pas à tort et à travers. Enfin, moi, j'ai toujours les sets de mon enfance, je vais les laver à la baignoire, au lieu d'utiliser des lingettes, euh, j'ai un paquet de lingettes, c'est plus pour sortir. Enfin, voilà. Euh bon après, c'est plus pour la nature, quoi que je veux dire. Je fais, je, enfin, j'explique à mes enfants, voilà, tu vas pas jeter, tu jettes pas le chewing-gum, tu jettes pas un papier par terre. Parce que en lui expliquant que celui-là, il va mettre du temps, tu vois, là à rester dehors. Ca met du temps, à comment dire ça ? A, euh, le mot exact, euh… Euh, comment je vous dis ça ? Ben on jette rien par terre quoi ! On jette rien par terre, tu mets tout à la poubelle, voilà, le tri, il le sait. Et voilà pareil, les feuilles, il le sait, il sait d'où vient les feuilles, d'un arbre, donc il fait attention à ça. Si il

dessine il utilise maximum la feuille recto-verso, euh, recto-verso avant de le jeter à la poubelle. Enfin, je sais que je fais attention, François-Xavier aussi, ben euh, Melvin aussi, donc euh, voilà un peu. Après, les actions, comme euh, j'vous ai parlé des bouchons. Bon après, c'est pas durable, mais par exemple, les rouleaux de papier toilette, nous on les utilise après pour achever des objets avec les enfants, parce que ben, le mercredi je garde aussi des enfants de mes voisins, comme ça pour dépanner. Donc on fait des objets. Enfin, on fait de la peinture dessus, on fait des objets avec. Enfin, voilà, c'est pas durable, mais voilà, on réutilise quoi ! Quand même quoi ! [rires] Après, je sais pas , ça me vient pas directement à la tête.

Et vous connaissez des gens qui font des choses pas bien, qu'il ne faudrait pas faire ?

Alors ça, faut côtoyer beaucoup de personnes pour, ben pfft, non, je connais pas. Ben moi, je, je, proche, ce sera plus ma mère que je trouve par rapport à, enfin, ça reste, enfin, ça n'a rien à voir avec quelque chose de durable, mais, pour moi, je trouve que c'est du gâchis, c'est plus la nourriture, par exemple. Il va rester un peu d'un reste, ben elle va tout de suite mettre à la poubelle. Euh, voilà. Moi, ça me fait quelque chose quoi ! Voilà, par exemple. Je vais tout de suite lui dire, ben, pourquoi tu jettes euh ? Attends, à 16 heures, en plaisantant, tu peux avoir faim, tu peux manger ça, au lieu de manger un gâteau. Ou, voilà, enfin. Voilà, euh, ma mère, je sais qu'elle fait pas beaucoup attention à tout ça. Bon jeter les trucs dehors, ça je sais que non, mais c'est plus la nourriture, euh, enfin, voilà.

Vous, vous êtes vigilante à la nourriture ?

Oui, oui.

Comment vous faites alors ?

Ah, ben on met tout dans un tupperware, s'il reste quelque chose, on le met dans le frigo, et en général, c'est pas les enfants qui finissent, mais nous les adultes. Par exemple. Voilà, un exemple, ouais, c'est ça hein ! Bon j'irai pas au point prendre le reste pour le congeler, tous les petits restes, un petit truc, non pas ça, mais j'veux dire, euh. Moi oui, j'connais aussi une personne qui est proche aussi c'est le mari de ma cousine, qui lui, ne mangera pas un reste, enfin, le reste du midi. Par exemple, les lasagnes, il mangera pas le soir. Voilà, par exemple, alors que nous, on peut manger, enfin, je le mangerai ce soir, mais par exemple avec une salade. Pour changer. Mais voilà, moi par exemple, je connais ça. Je connais une personne comme ça. Un yaourt, les yaourts aussi. C'est pareil, nous on peut manger un yaourt périmé, mais cinq jours après, ou une semaine maximum après, on peut manger encore nous les adultes, mais pas les enfants. En général, je dis non, parce qu'on sait jamais, mais cette personne là, non, elle ne mangera jamais un yaourt périmé, jamais, même de un jour. Même le jour J, il se méfie quoi ! Il ne mangera pas. Voilà. Bon c'est voilà, euh, mais je sais que je suis vigilante là-dessus, je fais attention à ça, parce que je sais pas, parce que peut être je pense au lendemain, parce que j'ai été éduquée comme ça, je ne sais pas, en tout cas, je suis comme ça. Voilà, contrairement ma mère aujourd'hui n'est pas comme ça. Quand je vivais avec elle, elle était comme ça, mais pas aujourd'hui.

Ah oui, avant elle était comme ça ?

Oui. Ben oui, je me souviens, ben oui, elle faisait attention à tout ça, mais bon euh, voilà. Après, est ce que c'est parce que je vois tout de suite un petit truc que ça y est, je voilà, mais bon. Voilà (rires) ! Ouais, je fais attention c'est vrai.

Y'a d'autres choses sur lesquelles vous faites attention ? ou d'autres choses que vous trouvez importantes qui faudrait qu'on fasse plus attention ? Des choses qui vous paraissent vraiment importantes pour l'environnement ?

Ben vraiment important, ben y'a tellement de choses de toutes façons, y'a tellement de choses. Y'a tellement de choses, enfin, vous savez entre les crottes de chien, les enfants qui peuvent pas jouer sur la pelouse, euh, parce que y'a les crottes de chien, les gens font pas attention. Moi, je trouve que ceux qui ont des animaux devraient faire attention. Parce que voilà, les enfants peuvent plus jouer, alors que les animaux, ils vont dedans, enfin, les chiens vont dedans. Ben, après, y'a les mêmes, le canal par exemple, c'est dommage, les gens, ils jettent à tort et à travers quand ils font une balade, ils jettent dedans. Voilà. Ah, euh, en parlant du, tiens, le pain, le pain qui est rassis, on va pas le jeter, par exemple, je jetterai jamais un pain, ça c'est sur, j'vais garder et puis on ira avec les enfants donner aux canards. Voilà, qu'on a fait d'ailleurs ce weekend, par exemple. Mais oui, c'est vrai que je vois ça, les gens qui jettent les trucs à travers, les objets à travers dans le canal, là ! Euh, maintenant après, vraiment faire attention, euh, comme ça, là, je sais pas trop. … Je sais pas. J'crois que je me préoccupe plus de moi faire attention que je sais pas, je sais pas. Je n'sais pas. Les vêtements pareil euh, je les donnerai à la croix rouge, je sais pas, non après, euh, vraiment faire attention à quelque chose qu'on devrait faire plus attention. Ben faire attention à la nature, oui, ça c'est sur, hein ! De manière générale, oui, voilà, respecter la nature, respecter, ben, pas cueillir les fruits quand c'est pas la saison, après tu les manges, c'est pas bon. Ouais, respecter tout ça. Après je sais pas.

Vous êtes très vigilante là-dessus, sur les saisons ?

Booof, vigilante lorsque c'est la saison, pas vraiment, parce que quand je vais au supermarché que je vois un fruit, même si c'est pas la saison, ben, comme je, je vais l'manger, enfin, j'vais l'manger, j'vais l'acheter parce que ça me fait envie. Ca me tente, la couleur, mais et même si je sais que finalement, ce sera pas si bon que ça. Ce sera pas si sucré que ça parfois je l'achète, parfois, ça dépend, bon, ça dépend. Franchement, ça dépend.

Et quand vous faites vos courses, y'a des choses en particulier sur lesquelles vous faites attention, justement toujours en rapport avec l'environnement ou des causes défendues sur des produits ?

Alors oui, les produits que je fais attention. Ben c'est marrant, parce que quand je fais ma machine, euh, le linge, par exemple, je vais faire attention à pas mettre trop de produit, qu'il en faut, parce que je sais pas où j'ai vu ça, mais j'me rappelle plus, il y a longtemps en tout cas. Euh, quand on en met trop après, c'est pas bon aussi pour la pollution, enfin pour l'environnement aussi. Par exemple. Et je sais que je fais attention à ça, j'en mets pas plus qu'il n'en faut. Enfin, que j'espère ! Euh, voilà, euh, ben, j'ai acheté une machine à laver le lave vaisselle, euh, enfin, un lave vaisselle, parce que pour moi, enfin, c'est ma mère qui m'a dit « c'est plus économe » par exemple et puis pour l'environnement de prendre une machine, non seulement c'est économie, on dépense moins d'eau, parce que, ce sera l'eau, tiens ! L'eau, parce que je sais que l'eau, on dépense beaucoup quand même l'eau hein ! C'est très très rare que je fais un bain à mes enfants. Hyper rare. Moi, ça doit faire peut être sept ans que j'ai pas, 10 ans, que j'ai pas fait un bain ! Pas par rapport à ça, mais, je sais que c'est déjà moins d'eau, voilà, et puis c'est rapide, enfin, voilà, c'est plus quand ils sont bébés, là, je fais plus de bains, mais là, par exemple, euh, Eliott, il tient debout, il va se doucher en même temps que Melvin.

Enfin, voilà. Mais quand je fais les, oui, quand je fais les courses, alors, euh, est ce que je fais attention à l'environnement ? Alors, …, j'pense que si j'habitais dans une maison, j'ferai attention, je sais pas, peut être plus, on peut le faire dans un appart hein ! mais j'ai pas pensé, mais, j'ai déjà vu plutôt des reportages là-dessus, c'est les gens qui habitent dans une maison. Ils gardent les épluchures, vous savez, ils les gardent et puis y'a même un nom d'ailleurs, je l'ai découvert, mais je me rappelle plus comment ça s'appelle. Ils gardent ça dans un …

Compost ?

Voilà, compost et puis, après, ils s'en resservent avec ça. Enfin, pour voilà. Par exemple.

Ils s'en resservent pourquoi ?

Euh…, c'est pour quoi ? Euh, je sais plus [rires], euh, c'est pas pour les animaux, je sais plus [rires]. Oui, c'est ça hein ? je sais plus.

D'accord, donc ça ça vous tenterait de le faire si vous étiez en maison ?

Si j'étais en maison. Parce que je me vois pas garde là, euh, voilà quoi, ça fait un peu, voilà quoi. Et, et, sinon, bon, je sais pas.

Et sinon, alors quand vous êtes en magasin, vous faites vos courses où ?

Alors je fais une grande partie à leclerc et une partie à Norma. Voilà, leclerc et une petite partie à Norma.

Et est ce que quand vous êtes à leclerc, y'a des choses où vous faites très attention quand vous achetez certains produits ?

Euh, je crois que je fais pas attention à l'environnement par rapport au produit. J'pense que, je prends juste un produit pour, euh, en fait pour désinfecter et c'est tout quoi. Je, je regarde pas l'étiquette pour voir si ça va, euh, non. Après, voilà, après, à la maison, je vais pas le jeter euh, où il faut pas quoi, je vais le mettre où y'a les bouteilles. Parce que ça, on est obligé de le faire de toutes façons. Donc voilà, par exemple. Mais lire l'étiquette, est ce que après, non, non. Non, je le fais pas.

Et vous aimeriez faire plus attention à ça ou c'est pas très important pour vous ?

Ben le fait qu'on recycle euh, à la maison après, euh, j'me dis après, ils sont, enfin, les gens qui les récupèrent euh, ben, ils s'en servent. Ils s'en servent, ils font attention à ça quoi. Donc, c'est surement pour ça. Après, est ce que c'est nécessaire qu'ils le fassent, il faudrait que tous on le fasse, je sais pas. Je sais pas, sinon, il faut pas le mettre sur le marché, enfin, si ça pollue l'environnement. Enfin, j'pense hein ! C'est plus les voitures qui polluent tout [rires] ! AH ouais, y'a de plus en plus de voitures. Donc euh, c'est ça, dans un foyer, y'a au moins deux voitures, parce que y'a le mari et y'a la femme, parce que les deux travaillent. Donc voilà, y'a de plus en plus, après, y'a les enfants qui ont chacun leur voiture. La voiture, ouais, et on devrait faire quelque chose pour les pots, les pots d'échappement [rires]. Non, mais, tout de suite comme ça, là, je sais pas.

Et des fois, ça vous arrive d'acheter des produits bios ou du commerce équitable ?

Alors, bio, oui, pas tout le temps, mais quand, ben, j'achète euh, j'achète pas les produits laitiers, les légumes, ça m'est déjà arrivé pour voir. Euh, je sais que quand je vais en Bretagne chez ma maman, on mange toujours des produits bios, parce que ben on a un jardin et que donc on a beaucoup des légumes bios. Mais non, ça m'est déjà arrivé, mais pas tout le temps, pas tout le temps. Franchement non, parce que une, c'est à Cormontreuil le, enfin que je connais le magasin bio et que moi, j'ai pas le permis, donc j'y vais avec mon compagnon, donc quand j'ai besoin de légumes, je vais directement là à Champion, enfin, maintenant, je sais plus comment ça s'appelle. Carrefour champion là, rue Gambetta. Et voilà, je prends mes légumes, sinon, des produits bios, vraiment, et ben hier, j'ai lu que les produits bios, ce serait bien pour mes cheveux. [rires]. Pour mes cheveux, parce que j'ai beau faire des soins, et tout, mes cheveux sont toujours secs donc on m'a parlé des produits bios, que y'a pas de dessèchement dedans en fait. Euh, le produit qui fait dessécher les cheveux dedans donc ça m'a l'air pas mal, intéressant. Maintenant, alimentation, euh, quelques fois des légumes. Quand j'y vais, parce que j'y vais pour prendre le flocon d'avoine, le flocon d'avoine, euh, les confitures aussi que j'aime bien aussi, que j'aime bien sans sucre, euh, voilà. J'aime bien. Et puis j'achète souvent mes, les vitamines, euh, tout ce qu'il faut quand je vais au magasin bio. Euh, voilà, ça c'est sur, parce que j'aime bien tout ce qui est à base de plantes. Par exemple, là, je prends du pollen. C'est pour l'énergie. [rires]. Voilà.

Plutôt produits naturels, quoi !

Voilà. Produits naturels à base de plante, ça j'aime bien. Ca j'aime bien. Oui, parce que je suis pas très médicament. Et pareil, les médicaments pareil, quand c'est périmé ou bien que j'en ai plus besoin, par exemple, les antibiotiques, euh, même si c'est rare qu'on en prenne ici, mais les médicaments qui sont périmés, je vais pas les jeter à la poubelle, je vais les donner à la pharmacie. Voilà, y'a quand même des choses que je suis au courant que voilà, je jette pas n'importe quoi. Enfin, par exemple ! Bon, c'est des exemples quoi ! Que je fais attention. Mais connaitre quelqu'un qui fait pas attention à tout ça, franchement, je sais pas. Je sais pas et puis ça m'a peut être choquée d'un coup et après, j'ai oublié, je sais pas. Ouais, ouais, voilà hein (rires) !

Vous avez l'impression que tout le monde fait pareil que vous ?

Je me pose pas la question, franchement je sais pas.

Vous ne vous êtes jamais posé la question !

Non, non. Parce que je me suis toujours dit, chacun fait ce qu'il veut chez soi, donc, c'est pour ça, non, je m'intéresse pas, je me pose pas la question. Ben après, si quelqu'un vient me dire euh, « ah oui tiens, si tu veux pas jeter ça euh, tu peux me donner ça, ça m'intéresse ». Voilà, mais bon, c'est sur, si je serai chez une personne aussi, je ferai pareil, hein ! Si je vois par exemple, la personne elle jette le sachet de médicaments à la poubelle, ben je lui dirai « pourquoi tu le donnes pas à la pharmacie » ? Ils récupèrent les boites, même si y'a encore des médicaments, ils les récupèrent. Par exemple, voilà. Mais euh, voilà, par exemple.

Et j'ai pas bien compris, vous parliez des cheveux, c'est du shampoing qui est bio, c'est ça ?

Oui, oui, oui, oui. Oui, j'ai lu ça sur internet hier soir.

Donc là, ça y est, vous allez à votre magasin chercher.

Ben là, non, j'ai rendez vous chez le coiffeur, enfin, j'ai pas rendez vous, j'y vais comme ça pour couper les pointes, parce que j'en ai marre qu'on me coupe mes pointes à chaque fois, ça pousse, on me les coupe, ça pousse, on me les coupe et t'as beau les avoir abimés et même si tu fais des masques, euh, des masques trois fois par semaine, abimé, c'est abimé ! Donc on m'a dit, non, va chez le coiffeur, coupe les et puis, je vais prendre un shampoing bio. C'est peut être ça qui me dessèche les cheveux. Peut être. Donc je vais essayer on verra bien. Voilà, je vais prendre ça.

Et sinon, en termes de cosmétiques, y'a d'autres choses, ou produits naturels que vous utilisez ?

Alors moi, tous mes produits de beauté, c'est chez Yves Rocher. Justement, parce que pour moi, c'est à base de plantes, c'est naturel. Je suis même abonnée, enfin, j'ai les cartes tous les mois, là. Donc voilà. Donc c'est sur, je mets pas de fond de teint, j'aime pas tous ces trucs là, mais, j'ai la crème du jour, la crème de nuit, chez Yves Rocher. Et la crème pour mes enfants, c'est chez Yves Rocher. La plupart des gels douche, j'en profite, c'est Yves Rocher. Voilà. Voilà, mais pas magasin bio, voilà, j'ai, non, j'ai pas. C'est chez Yves Rocher, parce que je me dis que déjà ça suffit, c'est à base de plantes, quoi ! Voilà.

Et tout à l'heure, vous me parliez de toutes les voitures, là qu'on avait trop de voitures dans les familles, vous pourriez développer un peu ?

Ben oui, euh, je trouve que ben moi, où je travaille à la maternelle, y'a une maitresse qui vient tous les jours, hiver comme été, qu'il pleuve ou que voilà, l'orage, voilà, elle vient quand même bosser en vélo. Et les autres professeurs qui sont là, les autres maitresses qui sont là ben, en rigolent de ça. Enfin, se moquent, on va dire plutôt. « oui, elle vient en vélo, c'est peut être parce qu'elle a pas les moyens ». Alors que moi, non, je trouve que non, justement, elle a raison. En plus, elle habite pas à côté, elle habite, enfin, elle habite à peut être 20 minutes d'ici, enfin, 15/20 minutes d'ici, je sais plus où exactement, mais, voilà, moi je trouve que c'est génial. En fin d'année, j'ai apporté un cadeau de la part de mon filleul parce que c'était la fin de l'année, un bouquet de fleurs. Et ben, elle est repartie avec son bouquet de fleurs dans le dos. Dans son sac à dos. Ben moi, j'ai trouvé ça bien, enfin, voilà. Voilà, moi je trouve que c'est bien, ça fait trois ans qu'elle vient en vélo. Voilà, ça fait son petit sport en même temps, elle pollue pas la nature, euh, j'trouve génial. De temps en temps, ceux qui habitent pas loin, s'ils pouvaient venir à vélo ou aller à pieds chercher leurs enfants, surtout là, à Jules Ferry, ça c'est incroyable ! Ca, c'est vrai que ça me choque par contre. Ils viennent même les deux parents des fois, ils viennent avec leurs deux voitures, ils habitent pas loin, parce que je connais tous les parents qui sont là, ils viennent avec leurs deux voitures, ils éteignent même pas le moteur, ils laissent tourner en attendant leurs enfants. Alors, ça, je trouve ça incroyable. Et t'as les autres bébés, les autres enfants comme le mien qui est petit qui sont à côté des voitures euh, et puis eux, ils sont là avec leur pot d'échappement et puis la musique à fond et ils attendent leurs enfants. Voilà. Et quelques soient, comment on dit ça, les classes sociales, hein ! C'est mélangé hein ! Parce que c'est pas que les, voilà comment on dit, ah non non, c'est mélangé. Ils viennent avec leur voiture tout le temps, tout le temps. Ils habitent à côté. Moi, c'est sur, ben j'ai pas de voiture, mais François Xavier, il ira pas chercher Melvin en voiture, à moins qu'il doit partir après quelque part. Là, il va y aller, il va se garer loin, il va arrêter le moteur, et après, il attend, il va descendre chercher son fils un peu plus loin devant l'école et après, on part. Mais, hors de question d'aller en voiture, à cinq minutes à pieds d'ici

quoi ! Voilà, je trouve que les gens, ils exagèrent maintenant. Dès qu'on a la voiture, c'est la facilité, hop, on doit aller quelque part, on prend la voiture, alors pour acheter la baguette de pain, c'est la voiture, ça j'ai déjà vu hein ! François Xavier, il l'a déjà fait, il a déjà pris la voiture pour aller acheter la baguette de pain parce qu'il avait la flemme de marcher, par exemple. Mais ça lui arrive aussi, je sais qu'il est, ça lui arrive par exemple, je vais lui dire d'aller commander un quick, il va y aller en vélo. Et tout dans le dos ! [rires] Ca, ça lui arrive, parce que c'est un sportif. Donc il aime bien. Ou en allant courant, chercher une baguette de pain à cinq minutes d'ici, un peu après l'école, il va y aller en courant. Voilà, parce qu'il aime bien courir, mais il va pas prendre sa voiture, pour un oui ou pour un non quoi, enfin, voilà. Enfin en tout cas, je lui dirai hein ! Je lui dirai ça c'est sur, je lui dirai, « tu exagères, c'est juste à côté, tu vas pas aller en voiture ». Donc voilà, par exemple.

Oui, ça ça vous choque.

Ah oui, moi oui. Ah oui, ça ça me sidère, oui, c'est sur. Euh voilà, on va aller en ville, si on peut le samedi, [interruption par Melvin], si par exemple, le samedi, on va tous aller au centre ville, si on décide d'aller en centre ville faire un tour ou manger au centre ville, ben si je peux motiver François Xavier, « ah non, on prend le bus tous ensemble, c'est rare qu'on prend le bus, allez on y va », parce que moi je prends le bus, j'ai pas le permis. Et donc voilà, on y va tous en bus. Enfin, voilà, au moins, on est pas embêté par une place de parking, euh, il va pas râler parce que « oh là là, c'est cher la place de parking », au moins, on est tous allé, alors ce sera peut être ça revient plus cher hein, vu qu'on est à plusieurs parfois, donc euh, mais bon, au moins, on a une balade à pieds, on est dans le bus, ça c'est tranquille, voilà, on va pas se disputer pour une place. Enfin, j'trouve c'est bien. Voilà, par exemple. Et puis, j'aime bien aller me promener dans les parcs aussi. Ca, j'adore. Euh, je retiens pas beaucoup les noms des parcs. J'aime bien, y'a un parc où on va souvent, y'a les arbres, ils sont un peu bizarres, enfin, j'aime bien être là, prendre l'air. Oui, j'aime bien.

Dans Reims ?

Ben il est pas dans Reims hein, mais, peut être un quart d'heure, non, je vais peut être dire des bêtises, euh, je vais peut être dire des bêtises, mais, euh, à peu près, 15/20 minutes, euh, je vais peut être dire des bêtises parce que parfois je dis ce que je veux.

En voiture ? C'est les faux de Verzy ?

Oui, c'est ça ! c'est ça ! Voilà, donc j'aime bien.

Et si jamais vous aviez le permis ?

Et ben, si j'ai le permis, déjà, y'aurait une voiture pour deux. François Xavier, il a une moto lui. Il a une moto, donc pourquoi pas lui il irait travailler en moto et moi j'utiliserai la voiture, mais pour aller où, je ne sais pas, parce que moi, je suis habituée à mon bus. Très sincèrement, moi, la voiture, c'est pas le truc qui m'intéresse. Pas parce que ça pollue, franchement, non, pas pour ça, c'est pas quelque chose qui m'intéresse parce que je vois pas l'utilité. Je trouve que je suis pas loin du centre ville, je prends mon bus, j'arrive en allez, 10 minutes au centre ville. Voilà, j'me promène, je reprends mon bus, je rentre. Voilà, je trouve c'est inutile des fois. Ceux qui habitent à la campagne et qui doivent travailler au centre ville, je comprends, je comprends. Bon maintenant, c'est pour ça, je dis je trouve ça très bien, incroyable même, que la maitresse, ça fait trois ans qu'elle fait ça. Elle est pas dégoûtée, elle est pas découragée, elle

vient avec le sourire, elle repart avec le sourire. Quoi, elle est contente. Bon voilà, c'est sur, qu'elle se sent seule, parce que les autres se moquent d'elle. Parce qu'elle vient en vélo. Mais bon, voilà. Et, mais si j'avais une voiture, euh, ce serait la voiture de François Xavier, je pense que je m'en servirais juste pour faire les courses, pour ne pas l'embêter, pour faire les courses toute seule. Ou comme dit ma mère « mais si, tu vas voir, c'est bien la voiture, tu vas voir, tu auras pas besoin d'attendre sous la pluie le bus pour aller déposer ton fils au football, à Cormontreuil ». Mais j'ai dit « Maman, franchement, tu vas à pieds, t'en as pour un quart d'heure pour aller à Cormontreuil ». En bus, c'est vrai t'en as pour une heure, franchement, ah oui, on doit prendre deux bus ici. Parce que comme on n'a pas de bus tout près ici, on doit marcher jusqu'à la rue euh, tout le long de la rue Taissy pour prendre le bus là-bas et il faut prendre deux bus, il faut prendre le F et le T après. Donc maintenant, c'est plus les lettres, c'est les chiffres, oui y'a des chiffres pour les bus, mais je sais même plus. Je sais que le F, c'est le 6, mais après, le T, je sais plus. Donc voilà. Mais voilà, ce serait plus pour les courses. Pour faire les courses, c'est tout.

Parce qu'aujourd'hui, vous faites comment ?

Alors les courses, comme François Xavier, il aime bien internet, donc il utilise internet. Il fait les courses par internet. Et après, il va chercher et puis c'est tout. Voilà, et quand j'ai pas tout ce qu'il faut, tout ce que je veux dans mes courses et que je veux et que ça m'énerve, et ben je dis « non, non, non, on va faire les courses sur place » ! [rires] Mais c'est rare, mais je vais sur place. Voilà et comme ça, après, j'en profite et on va à Norma et après, s'il faut faire un petit magasin, j'en profite et puis après on rentre et c'est fini.

Alors, qu'est ce que vous prenez à Norma ?

Euh, à Norma, ça va être plus les produits ménagers. Euh, les produits ménagers, les pâtes dentifrice, euh, qu'est ce que j'achète ? les papiers toilette, oh ça dépend en fait, ça dépend. Les glaces des fois qu'on aime bien, même si on n'est pas trop glace, mais on en achète quand même. Euh, pfft, les bouteilles d'eau, l'eau, la salade déjà prête des fois pour aller plus vite pour François Xavier quand il travaille.

Et donc tout ça, ce sont des produits qu'on ne trouve pas sur internet ?

Euh, on trouve pas tout sur internet. Oui, on trouve pas tout. On trouve pas tout et souvent c'est la marque marque. Alors que nous, on aime bien mélanger, ça dépend quel produit, mais prendre la marque repère aussi, mélanger. Non, souvent, c'est vraiment de la marque, marque, et des fois sur place, y'a des promos, donc c'est plus intéressant des fois d'aller sur place. Même si ils en mettent là, sur internet, mais des fois sur place, on trouve des promos et voilà. Oh, un peu de tout Norma, ça dépend, ça dépend. Pas spécialement pour quelque chose, mais c'est pas tout le temps, c'est pas tout le temps. Souvent c'est plus leclerc. Il commande sur internet et puis ça y est, c'est fini, on en parle plus. Voilà et s'il me manque quelque chose, ben, je vais rue Gambetta. En promenade, l'après midi comme ça, avec Eliott et puis j'y vais et puis après je reviens. Voilà, on fait des petites promenades. Moi, j'aime bien la marche, donc ça me dérange pas. J'aime bien la marche, contrairement à François Xavier, il aime courir. Moi, je préfère la marche. Voilà. Mais nous, on est une famille, on est une famille, on fait attention. Oui, on fait attention. Voilà, on fait attention, mais en se faisant plaisir. Voilà, mais on fait attention, on fait attention à tout, voilà, Melvin euh, enfin, il connait, il te dira.

Et vous avez l'impression que c'est vous aussi qui éduquez Melvin par rapport à ça ?

J'crois que pas forcément, le fait de me voir faire euh, j'ai vécu un peu tout seul avec lui et j'pense que les enfants c'est naturel. Eliott par exemple, euh, il va manger un yaourt, de lui-même, il va se lever. J'prends l'exemple de lui, parce qu'il est plus petit, ben il va se lever, il sait qu'il doit mettre à la poubelle le yaourt et la cuiller dans l'évier. Ben c'est le fait de nous avoir vus je pense. Melvin, je suis pas sure à 100% parce que quand j'étais plus jeune, j'avais 20 ans quand je l'ai eu, donc je pense que je l'ai élevé de mon mieux, alors qu'Eliott, je pense qu'il voit plus son frère et nous le faire. Voilà, on est plus euh, voilà, on lui parle, comme je parlerai à Melvin. Voilà, donc je pense qu'il voit les choses se faire et puis ben, il le fait naturellement. Il fait attention. Les bouchons, Melvin, il jettera jamais une bouteille d'eau vide avec le bouchon à la poubelle, parce que il le sait. Même quand il va aller chez son copain, euh, ben il va récupérer les bouchons et il va me les ramener. Voilà, il va aller chez son père, il va les récupérer, il va les ramener. Voilà, parce qu'il y tient. Il y tient, ça le touche là-dessus. Après, ça je lui ai rien appris, je lui ai rien dit, c'est de lui-même. Parce que François Xavier, ben, il y pense pas systématiquement à retirer les bouchons, donc, si Melvin passe derrière, ben il va le dire. Il va lui dire « mais François Xavier, il faut pas jeter les bouchons, tu penses pas aux handicapés », euh, et François Xavier, il va dire euh, « oui, mais bon, Melvin, voilà » et Melvin va dire enfin, Melvin va dire « mais enfin, imagine demain t'es handicapé, tu serais content qu'on te fasse un fauteuil roulant ». Il va lui dire, il va lui faire une petite morale de lui-même quoi ! Voilà, par exemple. Mais il jettera pas pareil, la nourriture, il jettera pas. Il sait qu'il faut finir son assiette, je le force pas, mais il finira son assiette, il sait qu'on jette pas. S'il aime pas, il aime pas, je le force pas non plus, il goutera, mais il est pas du genre à jeter comme ça Melvin ! Pareil, ça lui arrive au petit déjeuner, c'est déjà arrivé, il adore le lait, donc il boit le lait et je lui sers un jus d'orange à côté, il va boire le jus d'orange mais il veut pas finir, il peut plus. Il en peut plus, il finira pas son lait. Mais moi, le lait, pour moi, faut pas le garder. Parce que je trouve que c'est un produit laitier, ça peut être dangereux, ben Melvin va me dire « non non non, Maman, le jette pas, surtout pas, garde le, mets le au frigo, garde le là, mets un sopalin dessus, je le boirai à 11h30 ». Et c'est vrai, il va arriver à 11h30, il va boire son lait. Voilà, par exemple. Ca, de lui-même. Ca de lui-même, parce que si c'est moi, je garderai pas le lait, ça c'est sur.

Interruption par Melvin, qui a raté l'heure pour aller à l'école. Sa mère le rassure et lui dit de sonner pour qu'on lui ouvre et qu'il s'excuse pour le retard éventuel.

Oui, donc ça arrive que Melvin vous reprenne sur les bouchons. Et ça arrive qu'il vous reprenne sur autre chose ?

Alors là. Euh comme ça, je vois pas qu'il me reprenne.

Qui est ce qui est le plus sensible au développement durable dans la famille ?

Euh, y'a pas de plus sensibles, y'a un peu de nous trois. A nous trois, on fait attention à tout. Oui, y'a pas de plus sensible. Non, on est un peu pareil, je crois. Ca dépend de l'humeur de la personne. Mais euh, enfin voilà. Oui, ça dépend. Ca dépend. Je sais que Melvin, il va faire attention au savon, quand il se douche. Il va pas en mettre une tonne. Une petite noisette, il le sait. Parce que j'ai déjà vu mes frères, euh, [rires] au bout de deux jours, y'a plus de shampooing. Voilà euh, l'eau pareil, il va faire attention. Ben il se douche, voilà, il va couper l'eau. Et se doucher. Contrairement à François Xavier, il va se doucher, laisser couler l'eau. Voilà. C'est vrai ça, je suis vigilante là-dessus. Mais je crois qu'il le fait plus ou je sais plus, mais ça, ça m'énerve. Parce que j'ai déjà vu, quand je l'ai rencontré, quand je l'ai rencontré,

je sais qu'il se douche, enfin, il se rince, il laisse l'eau ouvert, il pose le, le, le, la, comment on appelle ça ? la douche, enfin, le pommeau et puis il va se laver et l'eau coule en attendant. Et après, il se rince. Alors que moi, je lui ai dit, mais « pendant que tu te douches, éteins l'eau ! T'imagine, bientôt, on n'aura plus d'eau à cause de toi » ! Enfin voilà quoi ! Il utilise beaucoup d'eau. Et heureusement qu'il fait du sport à l'aviron, donc il se douche à l'aviron, une fois qu'il fait son sport, il se douche à l'aviron, là-bas. Donc on faisait des économies d'eau comme ça. Mais depuis qu'il fait plus d'aviron je lui dis « ben grâce à toi, on fera pas d'économie avec l'eau hein » ! Alors voilà. Bon, je suis pas toujours derrière lui, ça ferait trop, euh, comme si c'était un enfant, mais c'est vrai que si je passe et que j'entends l'eau, j'lui dis « t'as vu, tu laisses couler l'eau ! Eteins l'eau » ! Ou alors, je vais arriver et je vais fermer moi-même et puis voilà. Ou alors ben quand il va se rincer, il va être dans les nuages, il est comme ça [elle mime son compagnon], voilà, et puis l'eau coule. Voilà et puis l'eau coule. Moi, je vais arriver et je vais ouvrir l'eau froide, surtout pour l'embêter. Pour qu'il coupe l'eau. « Ca y est tu es rincé, je coupe l'eau » ! Par exemple. Mais Melvin ne fera pas ça, c'est sur. Melvin sait que on se douche, on éteint l'eau. Voilà. [rires].

Et donc ça vous énerve ça ?

Ah oui, ça, ça c'est sur. L'eau, euh, et encore, je trouve que moi, je fais pas d'économie d'eau. Je trouve hein. Je fais pas assez d'économie d'eau. Contrairement à ma cousine qui elle, elle peut se laver, on entendra même pas l'eau couler. Parce qu'elle va utiliser un seau qu'elle va mettre l'eau dedans pour se doucher, enfin, je sais pas comment elle fait, mais tu l'entendras pas se doucher. La vaisselle c'est pareil, quand elle fait la vaisselle à la main, elle m'a déjà vu le faire, elle m'a dit « oh, qu'est ce que vous gaspillez l'eau » ! Et alors que moi, je trouvais que non justement. Et c'est vrai que elle, quand elle rince son assiette, avant la vaisselle, elle fait vraiment euh, on n'entend pas l'eau couler comme moi quoi. J'ai vu. J'ai vu. Et pourtant, enfin, voilà. Là, je trouve qu'on devrait faire attention, moi, c'est l'eau, j'trouve que c'est l'eau qu'on gaspille le plus, on gaspille beaucoup d'eau. On va laver juste la moitié d'un panier de linge parce qu'il faut que ce soit propre euh, voilà. Enfin, je trouve c'est un peu dommage, donc voilà. Enfin voilà quoi, l'eau.

Et qu'est ce qui vous embête, qui vous énerve dans le gaspillage de l'eau ?

Ben, c'est que ben, on devrait faire attention, ça sert à rien de laisser couler l'eau comme ça, c'est dommage. Enfin, je vois là, enfin je sais pas. Et ce que je voudrais, oui, enfin, par rapport à l'eau, je souhaiterais que toutes les, enfin, surtout Reims, elle est vachement calcaire. Elle est beaucoup trop calcaire. Du coup, nous on boit de l'eau en bouteille. Et je trouve qu'elle est beaucoup trop calcaire. Même quand on se douche, on sent sur la peau qu'elle est vraiment calcaire. Voilà, qu'on devrait faire quelque chose pour qu'on puisse tous au moins utiliser l'eau du robinet que d'acheter l'eau en bouteille. Enfin, je trouve, comme ça. Enfin je trouve. Moi, c'est l'eau.

Ca vous embête d'acheter de l'eau en bouteille ?

Ben ça m'embête pas, j'ai pas le choix. Ca m'embête pas. Mais je peux pas donner tout le temps l'eau du robinet à mes enfants. Moi, l'eau plate, ça me dérange pas mais François Xavier, il a besoin de l'eau gazeuse alors… donc euh, moi, sinon, ça me dérange pas. Euh moi, ça m'arrive hein, quand je fais mon régime, je prends l'eau du robinet. J'arrache une bouteille vide, enfin, j'arrache la marque, le papier sur la bouteille et je remplis l'eau au robinet. Et puis, je mets mon produit dedans, là oui, je bois l'eau au robinet. Mais sinon, à table, ben voilà,

comme je mange avec Melvin, les enfants, ben je bois aussi de l'eau en bouteille. Mais c'est vrai ça m'arrangerait si on achèterait pas de l'eau en bouteille. Pas question d'économie, mais question que c'est mieux quoi, on a un robinet, on devrait tous boire au robinet. Enfin, je trouve !

D'accord, alors on change un peu de sujet, mais racontez moi le tri de vos déchets, comment ça marche !

Alors ben, la poubelle, ben, la, j'ai une poubelle pour les bouteilles, les bouteilles d'eau, les packs de lait, euh voilà, ça c'est la même poubelle, les packs d'eau et de lait dans la même poubelle. Pareil aussi les paquets de, d'emballages de yaourts, euh, dans la même poubelle. Et les bouteilles en verre, voilà, et les bouteilles en verre, c'est dans une autre poubelle. Mais en général, j'ai pas de troisième poubelle, hein, j'le mets dans un sachet et parce qu'en bas, y'a un, y'a une poubelle pour les bouteilles, donc voilà, pareil, et puis, non la poubelle normale, enfin, tous les autres déchets, euh, voilà.

Donc dans votre cuisine, ça fait combien de poubelles ?

2.

Interruption par François Xavier qui rentre du travail.

D'accord, donc en fait, deux poubelles, c'est ça ?

Voilà. Deux poubelles dans la cuisine. Et un sachet, enfin, on met un, à côté, on met les bouteilles, euh, les bouteilles en verre.

D'accord et après, comment ça fonctionne ?

Ben après, on descend tout ça, y'a des poubelles exprès, les jaunes, c'est pour les bouteilles de lait, les briques de lait, par exemple, les emballages de yaourts, et puis y'a une autre poubelle ouverte, noire pour les bouteilles en verre. Et la poubelle avec un couvercle vert, de couleur verte, et ben c'est la poubelle normale.

Ok et vous avez accès quand vous voulez au local.

Oui, oui, oui, tout le monde. Tout le monde. Mais, je pense pas que tout le monde respecte ça. Je ne pense pas, parce que y'en a ça embête. J'ai déjà entendu ça, euh, voilà. Par exemple. J'ai déjà entendu que euh, ça les embête. Ca, j'ai déjà entendu. Mais je pense que c'est devenu systématique, hein, voilà, on jette là, on met la bouteille là, c'est systématique hein, je pense que, je réfléchis plus à ça. Voilà. C'est embêtant parce que, ce qui est embêtant, c'est les bouteilles, les briques de lait et les bouteilles d'eau, ça se remplit vite. C'est tout. Voilà, mais sinon, après, euh. A l'époque, je me souviens, dans les appartements, quand j'habitais à Paris, y'avait une sorte de poubelle qu'on ouvrait comme ça, qui était collée au mur. Ca c'était pas mal, parce qu'on jetait directement. Mais bon, c'était pas recyclé, hein ! oui, mais c'était pas bon par rapport à l'hygiène, t'avais tous les cafards qui remontaient. Donc d'un côté, tant mieux [rires] ! Mais je m'en rappelle, à l'époque, c'était comme ça.

Ah oui, on faisait pas le tri à cette époque ?

Ah non, je crois pas ! Ah non, non, non, moi je me souviens pas, même avec ma maman, on faisait pas le tri hein ! Non, non, je me souviens pas de ça. C'est plus quand je suis venue habiter ici, heu, on fait le tri, oui.

Ca fait longtemps que vous habitez Reims ?

Ben ma première ville, c'est Reims que j'ai connue. Mais habiter ici, ça fait depuis 2005 que j'habite ici.

D'accord et c'est depuis cette date là que vous faites le tri ?

Ah non. Non, un peu après. C'est venu un peu après. Oui, c'est pas quand je suis arrivée, ça n'existait pas encore. C'est peut être venu un an après, quelque chose comme ça, mais pas en 2005, ça c'est sur. Oui, je m'en souviens, ils avaient mis les papiers partout, qu'ils allaient recycler, donc voilà !

Et avant comment vous faisiez ?

On mettait tout dans le même sac. Oui, je me souviens pas de faire un tri. Hein, franchement, je me souviens plus. … Si ça y est, je m'en souviens. On avait des sacs jaunes. J'crois ou alors c'était un autre appartement, je sais plus. Mais je me vois avec des sacs, si si si si. On avait des sacs jaunes. Ou alors, c'était chez ma mère. Oh, là, je sais plus. Mais on avait des sacs poubelle jaunes et l'autre, c'était blanc transparent. C'est chez ma mère. J'crois que c'est chez ma mère. Oui, ils ont ça, un sachet jaune que la ville donne. Voilà, des sachets jaunes pour les bouteilles.

Parce que là, vous mettez toutes vos bouteilles dans votre poubelle de cuisine et après, vous mettez le sac dans le container à bouteilles en bas ?

Alors, la poubelle normale où y'a tous les déchets, c'est dans un sachet, donc on ferme et on jette dans la poubelle verte. Maintenant, où y'a les bouteilles, c'est ouvert, et on descend et y'a un petit couvercle comme ça où on doit jeter un par un, à moins qu'on a une chance qu'elle a été vraiment grande ouverte. Voilà, quand elle est grande ouverte, en général, elle est pleine. Elle déborde. Donc on est obligé de mettre un par un. Euh voilà. C'est ça.

Et vous le faites ?

Ah ben oui hein ! Ah oui, oui.

Et y'en a que ça embête ?

Ah c'est sur que oui. Y'en a qui mettent tout dans la même poubelle. Ben c'est comme aussi les meubles, euh, on devrait pas jeter normalement en bas, qu'on devrait les donner ou jeter je sais plus où à la grande, la benne là. Mais y'en a qui mette en bas. Bon, y'a un papi qui a mis, mais on devrait pas laisser ça là quoi. Masi y'en a qui respecte pas, c'est parce qu'ils peuvent pas le déposer à la benne peut être, hein, je sais pas hein ! Je sais pas comment ça se passe, mais, on en voit. Voilà, des bois de lits, que j'ai vu dernièrement par exemple. Mais d'un côté des fois, ça fait le bonheur des autres hein, parce que ils récupèrent hein ! Moi, j'ai déjà entendu ça aussi hein, des gens que ça fait leur bonheur aussi. Donc y'a du, faut voir ! [rires] Si tout le monde trouve son compte dedans finalement, hein, je sais pas, mais voilà, je vois.

Et Melvin, il est informé de tout ça ?

Euh, en bas ?

Ben de manière générale les déchets, chez vous, en bas.

Ah oui. Oui, oui, oui, oui. Normalement [rires] ! je sais même pas si je lui ai expliqué ça mais je sais que je lui demande de jeter les poubelles ben il sait où on doit jeter les poubelles, il sait. Normalement [rires].

Vous recevez parfois des informations par rapport au tri ?

Euh, on l'a reçu au début, au début pour nous expliquer, mais maintenant, y'a des, y'a un papier, ben à l'entrée de la poubelle. En fait, la poubelle, c'est collé. Donc euh, c'est marqué hein. Mais sinon, après, on n'a plus d'information là-dessus hein ! Non non. Ben c'est collé sur la poubelle au cas où si tu le sais pas, voilà.

Ok, alors, un autre point que j'aimerais aborder, c'est tout ce qui est économies d'énergie. Est-ce que chez vous, vous avez mis en place des choses ?

Oui, alors, moi, je connaissais pas ça avant, c'est François Xavier qui m'a montré ça, ben, les ampoules d'économies d'énergie. Par exemple, les ampoules. Même si ça coute cher, ben, apparemment. Ben apparemment, ça coute cher, moi j'en ai jamais acheté, c'est toujours lui qui en achète. Mais il m'a dit que c'était des ampoules économies d'énergie. Donc on en a. On n'en a pas à toutes les pièces, mais on en a. Pas mal. On en a. Et après, c'est sur que si on sort d'une pièce à l'autre, moi, ça c'est sur, je dis toujours [en criant] « la lumière, l'électricité, c'est toi qui le paye » ? Enfin, en rigolant ! enfin, voilà quoi ! l'électricité, on éteint la lumière, enfin, toujours, souvent, je vous dis ça. Je vous dis, on fait un peu attention à tout quoi. Voilà, mais euh oui, économie d'énergie, ouais, euh, c'est ça, l'ampoule. Euh, ici, on n'a pas le choix, et je le sais, mais on n'a pas le choix parce que l'effort rémois n'a pas pu mettre, c'est l'organisme, n'a pas pu mettre d'ampoule au plafond, donc du coup, on est obligé d'utiliser des lampes halogènes et ça, ça bouffe de l'énergie ça. Donc voilà, c'est la contrainte d'ici je trouve. Voilà, s'il faut l'installer, il faut demander l'autorisation, et puis qu'on trouve un électricien et puis de toutes façons, il faut que ce soit fait aux normes, donc voilà, on a une lampe halogène là et une ici, parce qu'on est à table ici. Voilà, mais en général, on va jamais allumer les deux en même temps. On a même une troisième lampe là, mais on l'utilise pas celle-là. Elle est jamais utilisée. Mais en général, celle-là, on l'utilise très rarement et c'est plus celle-là qui éclaire à peu près le salon, hein ! C'est pas si éclairé que ça, mais à peu près. Voilà, ça, ça, je trouve, c'est nul. Moi, je trouve, parce que je sais que ça bouffe ça. Non seulement, tu payes, ça coute cher, en frais d'électricité, mais en plus, ben voilà, c'est pas très, non. Voilà, on, en termes d'électricité. Et d'énergie. Oui, je fais attention à ça j'en ai parlé même y'a pas longtemps avec François-Xavier. La machine à lave-vaisselle, euh, à laver le linge, euh, comme le lave-vaisselle, ben moi, je mets toujours, enfin, je mettrai jamais une machine par exemple, à midi. Parce que pour moi, c'est ma cousine qui me l'a dit, euh, apparemment, on dépense plus à midi. Enfin, c'est une, euh, apparemment. Enfin, moi c'est ce que, enfin, j'expliquais ça à François Xavier. Il m'a dit « non, non, je pense que non », enfin quelque chose comme ça. Mais j'étais pas sure. Mais je sais que systématiquement, je mettrai pas une machine à midi, par exemple. Je vais mettre plus le soir. C'est là qu'on paye

peut être moins cher ou économie euh, voilà, j'en sais rien, mais, voilà. Economie d'énergie. Après, qu'est ce qui me vient à la tête euh, ouais, c'est tout hein.

Et au niveau du chauffage, ça chauffe comment ici ?

Alors, on n'a pas de chance, le chauffage, euh, ça c'est un truc euh, vous voyez, on a un duplex hein, alors faut que ça chauffe. Donc il est, heureusement, on a un, une sorte de thermostat, comme ça là. Dès que la pièce elle est un peu chaude et ben, ça s'éteint tout seul. Et ça se redéclenche en fonction d'une certaine température. Mais ça marche pas très bien parce qu'en fait, comme nous on est en duplex, donc il se contente juste du bas, juste un tout petit peu du bas, de la chaleur du bas. Alors que le haut n'est pas chauffé. Donc les deux chambres sont très froides, les chambres sont froides, sauf la mienne, je sais pas pourquoi, mais nous on a de la chance, il fait bouillant là-bas. Oui, mais ça, là-dessus, c'est clair que je suis même des fois obligée de rajouter un petit radiateur pour Melvin. Bon Eliott, jusqu'à présent, il a toujours dormi dans notre chambre dès bébé, donc il profite de notre chaleur. Mais Melvin qui est tout seul, heu, c'est vraiment glacé, vraiment glacé, donc je rajoutai un petit chauffage à côté. Voilà que en fait, je chauffe, euh, je chauffe, j'allume et ça s'éteint tout seul à une certaine température pareil et puis c'est tout. Voilà et puis sinon, je rajoute trois couettes, il va mettre des chaussettes aux pieds. Parce que moi, c'est ce que fais pour avoir chaud [rires] ! Mais euh voilà. Ben c'est sur, radiateur, là c'est vraiment nul hein. Alors là, c'est un truc que nous on, voilà, on dépense bien bien là dedans. C'est ça le duplex, là on a fait changer celui-là, parce qu'il fonctionnait plus. Même s'ils ont mis quelques années, enfin, longtemps pour nous le faire changer, celui-là ne chauffe pas, alors, il ne chauffe pas beaucoup. Voilà, par exemple, alors qu'il devrait faire des radiateurs euh, qui chauffent bien et pour moins dépenser, faire attention à tout ça quoi, enfin ! Non, faut pas, enfin, je trouve que voilà, après, … Moi, je trouve bien par contre, les maisons qui sont faites que maintenant, y'a pas besoin radiateurs, ça se chauffe avec le soleil. J'ai vu ça dans un reportage. Ca c'est pas mal ça, je trouve que c'est bien. Si un jour, j'ai la chance d'avoir une maison. Pourquoi pas construire une maison comme ça, ah oui, ce serait bien ça. Avec mon jardin. Et le composte [rires], ah oui, ça j'aimerais bien. Donc bon, voilà. Mais y'a quand même des choses qui sont bien faites, maintenant quand même, ah oui, la maison qui est rechauffée par le soleil, ça c'est pas mal. Euh voilà. Mais je crois que celui qui fait attention, comme je l'ai vu dans les reportages, qui fait par exemple attention à tout ça, ben les autres se moquent de lui, de ça, moi je trouve hein. C'est dommage, enfin, je trouve c'est dommage, parce que.

Ils se moquent dans quel sens ?

Ben euh « pourquoi tu gardes tout ça » ? euh, enfin, ce que j'ai vu dans le reportage quoi ! Que ces personnes là gardaient vraiment tout, toutes les épluchures, tout, tout, tout. Et même la belle mère qui venait dans la maison et qui disait « venez, regarde à cause de ton truc là, t'as pleins de bêtes qui rentrent dans la maison, si t'avais pas ça, t'aurais pas de bêtes ». Enfin, voilà. Et puis lui, ben, il pense plus, mais non, voilà, il pense plus à son jardin, son environnement, enfin, c'est bien. Ca sert quoi.

C'est un reportage que vous avez vu y'a pas longtemps ?

Non, euh, y'a un peu longtemps quand même, euh, avant les grandes vacances quand même. Oui, parce que pendant les grandes vacances, j'ai pas trop écouté la télé, j'avais mes frères, donc on était plus occupé à d'autres activités, mais, oui, j'aime bien les reportages. J'aime bien, j'aime bien. Quand j'ai la chance de tomber dessus, oui, c'est bien, sinon, généralement,

la cinq, y'a beaucoup de reportages. Ca c'est bien la 5. De tout hein, ça peut être cuisine, ça peut être de tout hein ! Voilà, j'aime bien. Mais les reportages sur l'économie, sur l'économie, l'environnement tout ça, euh, l'environnement durable tout ça euh, je vois pas beaucoup de reportages là-dessus hein ! Franchement non. Non, à part Gulli, Gulli, la chaine pour les enfants. Ca c'est bien, parce que Melvin il regarde et du coup, moi, je vois, euh, et de temps en temps, ils font un petit euh, euh, un petit résumé, un petit reportage là-dessus, sur les, sur comment faire pour faire attention à la nature, enfin, ils le disent, ils le disent dedans. Ca c'est bien ça. C'est bien, oui, ils parlaient même de l'économie, euh, enfin, attention à l'énergie, euh, de pas laisser toutes les lumières, voyez, ils parlaient de tout ça. Oui, oui, ça c'est bien. Elle est bien cette chaine là, Gulli, j'aime bien.

Et vous avez l'impression que vous avez suffisamment d'informations ou pas ?

Non, non.

Vous aimeriez en avoir plus ? Si on vous donnait la possibilité de faire plus, vous feriez plus ?

Ah ben franchement oui, c'est toujours bien, ben moi je trouve que c'est toujours bien que de gâcher, de jeter, à tort et à travers. Franchement, oui, si je, oui.

Et vous verriez ça sous quelle forme ?

Euh, ben, …, euh n'importe euh, dans un magazine au moins on a ça sous la main. Parce qu'à la télé, on va le voir une fois et on va peut être oublier les choses, mais au moins, un magazine, euh, enfin, voilà quoi, un bouquin là-dessus, c'est pas mal. Je vais peut être après, peut être que il en existe déjà que je ne sais pas hein, surement hein ! Voilà, ou alors parler avec quelqu'un qui j'pense que les personnes qui mangent vraiment que du bio, ils doivent bien savoir tout ça. Comment faire attention à plein de choses. Je pense hein ! Parce que je sais, j'ai déjà vu comment ils font, ah oui, je m'en souviens de cette famille là, ils faisaient tout tout tout à base de bio, rien, enfin, pas forcément bio, mais la, enfin, si c'est bio, tout, elle fait les yaourts elle-même, oui j'ai déjà vu ça. Ca commence à revenir. Elle fait les yaourts elle-même, elle fait ses produits de beauté elle-même, oui, j'ai déjà vu tout ça, oui, mais ils en passent pas beaucoup les reportages comme ça hein ! Ca c'est bien. Parce que j'avais vu, moi, j'ai fait des pains maison, enfin, maison, mais c'est pas des produits bios. C'est la farine déjà achetée. Donc voilà, mais elle, elle faisait son pain elle-même avec ses produits à elle. Elle faisait les gâteaux elle-même, les yaourts elle-même et puis euh, voilà quoi, c'est pas mal. Oui, enfin, elle faisait plein de choses elle-même. Voilà, est ce qu'après, si tout le monde faisait ça, faut peut être que tout le monde ait le temps de faire ça, de faire soi-même son, les yaourts, faire soi même ça. Je sais pas hein ! Peut être que y'en a d'autres, ça va peut être embêter. Moi, pour l'instant je travaille pas, donc ça me dérange pas, des fois, je fais mes yaourts moi-même. Donc, mais bon, c'est pas avec des produits pareil euh, bios, hein, c'est des fois, je fais mes yaourts quelques fois moi-même. Mais voilà, ça reste quand j'ai le temps, que je peux, mais est ce que demain, quand je reprends le travail, est ce que j'aurais envie de faire un yaourt moi-même ? Est-ce que ce serait pas la facilité, on cherche pas la facilité finalement, je sais pas. Je n'sais pas. Il faudrait peut être avoir un, comment ça, un prospectus qu'on pourrait mettre chez soi, dans la cuisine qui nous rappellerait ce qu'on doit pas faire, ce qu'on doit faire, enfin voilà quoi. Pour l'environnement, pour aider la nature. Enfin voilà, je sais pas.
Après, qu'est ce qu'on peut faire contre les voitures ? Franchement ? Empêcher les gens d'acheter une voiture ? Ben non, tout le monde se bat aujourd'hui pour avoir le permis, parce qu'on a besoin d'aller travailler. Parce que le travail demande euh, ils demandent souvent

dans les, dans les annonces pour le boulot qu'il faut avoir le permis. Donc c'est ça aussi hein ! y'a tout ça. Tout le monde n'habite pas à côté de son boulot. Donc euh, moi, je critique pas je ne juge pas mais y'a des choses quand même qu'on devrait quand même réfléchir. Voilà, des trucs qui sont ridicule, à utiliser sa voiture pour deux minutes, ça c'est franchement nul. Pour aller travailler, faire ses courses, voilà, ça c'est bien. C'est des choses, je crois que c'est bien. Enfin, je pense que c'est bien. Voilà, on peut pas faire autrement si, bon, moi, j'habite ici, je vais pas aller à pieds jusqu'à leclerc. Et en plus, même leclerc, y'a pas de bus qui va là bas. Mais euh, et puis t'as des courses quoi, t'as des courses. Je sais que quand je vivais un moment toute seule avec Melvin, ben mes courses, c'était à rue Gambetta, donc j'allais faire mes courses, le nécessaire, parce que j'y allais souvent, du coup ça m'oblige à aller plus souvent faire les courses, mais tout ce qui était lourd, je demandais à Romane, quand elle allait avec sa maman, elles me prenaient par exemple un pack de lait. Je demandais un pack de lait, un pack d'eau. Voilà, par exemple, des trucs qui sont lourds. Des fois, ça m'arrivait de les prendre, mais voilà, je faisais comme ça, je me débrouillais. Oh, on fait comme on peut quoi. C'est ça que je vous dis, quand on a la facilité après, c'est simple quoi. Mais bon, quand on a une voiture après, c'est la facilité, c'est ça hein ! Si on se pose pas de question, hop, on y va, deux minutes, un paquet de clopes allez hop, on va chercher un paquet de clopes, on revient [rires], voilà ! Oui, et puis, ceux qui fument pareil, pourquoi jeter leurs mégots par terre ? Y'a des enfants qui jouent, c'est vrai, des enfants, ils ramassent, ils mettent dans leur bouche, ça c'est pareil quoi. Tu fumes, tu mets ça ailleurs, tu jettes. Entre les mégots, les crottes de chien, ah non mais franchement. Quand je vois notre jeune voisine, elle nourrit un chat qui se trimbale en ce moment. Pareil, elle met la nourriture là [elle montre par la fenêtre le carré de pelouse commun], ben je trouve que c'est pas très bien. Alors, j'trouve quoi ! Ou alors, elle se prend pour chez elle. C'est bien, mais bon voilà, y'a plein de personnes qui meurent de faim, elle devrait plus s'occuper de ça. Mais bon, je préfère les chiens que les chats, c'est peut être pour ça. Ouais, c'est ça, voilà, voilà, voilà quoi !

Y'a d'autres choses qui vous viennent à l'esprit, que je n'aurais pas forcément demandé ?

Ben je sais pas. Je m'disais que peut être que je suis comme ça, alors soit par moi-même ou soit, parce que comme j'ai vécu huit ans en Côte d'Ivoire, je sais pas, est ce que j'aurais appris des choses là bas euh, naturellement que je fais aujourd'hui, je sais pas.

C'était très différent ?

Euh, j'ai pas tant de souvenirs que ça. Euh…

Vous aviez quel âge ?

Ben j'ai habité de ma naissance jusqu'à huit ans. En fait, je suis née là bas et c'est à l'âge de huit ans que je suis arrivée en France. Donc, je sais pas, j'ai peut être pris mes habitudes là bas pour certaines choses mais je me rappelle pas trop, j'ai pas trop trop de souvenirs en fait Mais je sais que quand je suis retournée là en 2006, ah ouais, c'était un choc quand même. C'est différent hein, c'est vrai que j'ai pris un choc. Surtout que c'était juste après la guerre en 2002, donc, c'est sur que oui, j'ai pris un choc. Quand même. C'est sur, hein, c'est différent, on fait plus attention là bas que nous ici.

Oui, plus attention ?

Ben on fait plus attention à tout. A tout. Déjà, c'est pas dans tous les foyers qu'y a une machine. A laver le linge. Ici, aujourd'hui, tout le monde a une télé. Maintenant, on se bat même plus pour avoir un écran plat. Alors que une télé, enfin, pourquoi avoir un écran plat alors que, enfin, tout le monde a l'ordinateur, tout le monde a une machine. En Côte d'Ivoire, dans chaque maison, tu verras pas une machine à lave vaisselle. Ah non, ah non. C'est vraiment, euh, lave vaisselle, lave linge, euh, on lavera nos linges plutôt à la main. Ici voilà, dès que c'est, dès qu'on a une petite tâche, allez hop ! on met dans la machine. On a du produit pour enlever la tâche [rires], alors qu'en Afrique non ! Après, quand on a la tâche, on va la frotter pour la faire partir. Euh, ils vont faire attention à la nourriture. Euh, si y'a 10 enfants, on va faire la quantité de riz qu'on va partager à 10. On va pas aller faire ça, ça, ça, ça, ça, pour que ça reste euh, enfin, y'aura pas de restes. Enfin voilà. Mais bon, après, c'est un autre mode de vie aussi. Ici, on a plus le choix, enfin, y'a le choix, enfin chais pas comment, enfin voilà. Y'a les moyens aussi qui suivent. Enfin, voilà, c'est sur qu'en Afrique on fait plus attention. Ici, ça m'a vraiment fait un choc, je me suis rendue compte que voilà, vraiment ici, on jette, et je me suis même jugée, on est matérialiste, alors que moi, je m'étais jamais trouvée matérialiste, parce que je me suis dit, j'ai vraiment tout moi ici. Contrairement là-bas, ben voilà, j'ai pas pensé. C'est sur que si un enfant mange et fait des difficultés pour manger, j'dis « pense aux enfants qui ont pas à manger, tu te rends compte qu'ils seraient content d'avoir un petit bout de viande, là que tu veux pas » ? Mais j'irai pas jusqu'au point « non, mange, tu restes à table et tu finis », je vais jusqu'à là, mais je vais quand même le dire. Voilà, c'est systématique, voilà, voilà, mais pas à forcer, non. On a d'la chance quand même hein ! En France. Après, je connais pas les autres villes ni les autres pays, mais en France, on a de la chance quand même.

D'autres choses qui vous viennent ?

Non.

PERE Bulle

Donc ce que dont j'aimerais parler aujourd'hui, c'est que tu me dises, toi, tout ce que t'évoque la notion de développement durable.

Ben développement durable, c'est déjà préparer l'avenir. Après, déjà professionnellement on est concerné. Et puis on l'est aussi en tant que particulier. Donc nous, dans la réparation automobile, on a déjà des mesures et un cahier des charges à respecter puisqu'on utilise notamment des produits de peinture pour les véhicules. Ils étaient solvantés, aujourd'hui, ils sont hydrodiluables. T'as aussi tout ce qui est container en fonction du type de déchet. Et aussi tout ce qui est évolution technologique en parallèle. Donc le développement durable, ouais, c'est, enfin, aujourd'hui, ce serait difficile de pas être concerné. Après entre, en entendre parler et puis le mettre en application, ce sont deux choses différentes. Mais je sais que moi, en tant que professionnel, on est déjà bien, bien intégré dans, ben dans ce concept de développement durable.

C'est quelque chose qui t'est imposé ?

Ben, imposé, non, parce que ça a déjà débuté il y a quelques années, donc en fait, c'est la méthode douce. T'as, t'as un certain temps pour le préparer, sachant que comme toute évolution, y'a un moment où t'as une date butoir, pour être aux normes. Mais je pense aussi que ça fait partie de l'évolution de ta profession quelque part. Quelque soit ton corps de métier. Et puis tu l'intègres je pense naturellement au fil du temps dans ton quotidien. Donc voilà. A partir du moment où tu t'éduques avec, euh, ce qui peut te sembler contrainte au départ, euh, devient naturel par la suite. Voilà.

D'accord, et tu dis, c'est pour préparer l'avenir ?

Ben développement durable, le but c'est quand même d'éviter, je dirai, les dérives. De préserver aussi, aujourd'hui, on parle au niveau planétaire. Essayer de préserver quand même l'environnement dans lequel, je sais plus combien on est, 5 ou 6 milliards aujourd'hui ? donc forcément, plus la population se développe, plus tu dois la préserver. Alors après, les paradoxes, c'est quand tu voyages un peu. C'est, entre ce que, entre les normes qui sont imposées dans certains pays et puis ce que tu vois dans d'autres, euh, des fois, ça sème un peu le trouble aussi, hein ! Parce que encore une fois, il y a une grosse différence entre les pays développés et puis ceux qui sont en voie de développement ou voire en sous développement, où là, le développement durable c'est pas forcément dans les priorités du jour. Donc voilà.

Et donc tu disais que ça rentrait dans le quotidien, qu'au début c'était contrainte et qu'après, ça rentrait dans le quotidien ?

Ben parce que, je sais pas si c'est purement français. Enfin, les Français sont un peu comme ça, dès que tu bouleverses un peu les habitudes, euh, le Français a tendance à être un peu, enfin, pas déboussolé, mais, perturbé. Donc faut le temps qu'il l'intègre, qu'il le digère, et puis après, qu'il le mette en application. A partir de ce moment là, ça se passe bien. On le voit dans la vie de tous les jours. Quand t'as des choses qui évoluent, je pense que un exemple concret, c'est l'évolution de l'automobiliste. Avec tout ce qui a été mis en place. Bon t'as la répression, mais, t'as eu un changement d'habitude aussi dans le comportement de l'automobiliste. Le covoiturage, le fait de respecter la prévention routière, le fait de etc. Donc

oui, il faut des moyens, il faut des outils pour, ben je dirai pour montrer la voie et parfois, on a l'impression que c'est pas toujours évident à mettre en place. Mais avec du temps, on y arrive.

Et à la maison ?

Ben à la maison, nous et le développement durable, euh, tout dépend après comment tu définis développement durable. Comme tu peux voir à la maison, c'est une maison qui était déjà créée, donc c'est pas comme si tu faisais construire et là où tu prends des gens en considération à la base.

Si tu devais faire construire ?

Je pense que ça rentrerait en ligne de compte. Alors après tout dépend après au niveau de l'esthétique, parce que ça, ça joue aussi. Vu qu'on aime le style de maison, donc euh, pierre, en bois, en matériaux enfin, c'est chaleureux, quoi. Mais je pense qu'aujourd'hui avec euh, l'évolution technologique, tout peut s'intégrer et en harmonie et en cohérence avec le développement durable. Là, on euh, au quotidien, dans l'immédiat, dans les différentes émissions, euh, pleins de professionnels ou plein de particuliers apportent la preuve que c'est réalisable. Non, je pense que ça s'intègre facilement avec la vie quotidienne.

Et tu ferais quoi alors précisément ?

Ben on parle souvent déjà d'énergies. Tout ce qui est, ça peut être euh, eau, électricité. Après t'as les matériaux. Donc euh, ce qui peut être recyclable. Et je pense que faut aussi être, euh, faut aussi que ce soit cohérent avec le coût. Parce que aujourd'hui, on entend beaucoup parler de développement durable et d'environnement. Mais je suis pas certain que, que les particuliers sont prêts à, à mettre euh, 30% de plus pour être en harmonie avec le développement durable. Donc à partir du moment où c'est effectivement accessible et que ça, je dirai que ça représente pas trop de contraintes, y'a pas de problème. A partir du moment où ça a un surcout et que ça entrave le quotidien, entre le discours et l'application, y'a toujours un décalage. C'est un peu pareil avec l'alimentaire, entre les produits bios et les produits classiques quoi !

Et ici, alors à la maison, on en parlait dans l'idéal, mais à la maison, est ce qu'il y a des choses que tu mets en place pour le développement durable ?

Ben là on a fait un, enfin, récemment, on a, enfin, ça a été de mettre un adoucisseur. Alors, je sais pas si ça rentre dans le cas d'un, du développement durable. On regardait en termes d'installation électrique, on entend beaucoup parler de panneaux photovoltaïques. Est-ce qu'après, y'a vraiment une plus-value par rapport à l'existant ? Donc aujourd'hui, on n'a pas vraiment fait de travaux ou sollicités une étude pour faire du développement durable. Demain, effectivement s'il y a une toiture à refaire ou un chauffage à remplacer, ça rentrera en ligne de compte.

Et euh, comment tu définis toi le développement durable, tu me disais tout à l'heure « tout dépend comment tu le définis ». 7'13 Comment est ce que tu le définis toi ?

Ben quand je disais tout à l'heure, c'est préparer l'avenir, c'est-à-dire que à partir du moment où tu crées quelque chose, tu construis quelque chose, tu le fais dans un but pérenne. Donc faut pas que ce soit du jetable. Donc le but effectivement, faut que ce soit, enfin, il faut réunir

tous les éléments et les paramètres pour que ce soit quelque chose de réalisable, de concret, et de bien réfléchi avant sa conception. Pour que une fois que ce soit mis en place, ben t'y reviennes pas et que ce soit opérationnel un certain temps. Après, ça peut être 10 ans, 20 ans. Donc pour moi, le développement durable, c'est quelque chose de pérenne. Et d'efficace, bien sur.

Donc toi, développement durable, tu l'associes à tout ce qui est énergie, si j'ai bien compris.

Pfft, ben, c'est les exemples les plus concrets qui me viennent à l'esprit, mais euh, que ce soit euh, enfin, dans le bâtiment, dans l'alimentaire, le développement durable, il peut s'appliquer dans tous les domaines. Après, chacun dans sa spécialité est peut être plus amené à le décrire. Moi aujourd'hui, je suis dans le milieu de l'automobile, le développement durable, t'en entends parler aussi avec toutes les motorisations hybrides, changer le mode de carburant pour les véhicules. Donc y'a pleins de choses en développement durable. Mais je pense qu'effectivement, c'est présent dans toutes les professions, aussi bien en professionnel qu'en particulier. Après voilà, c'est un engagement aussi personnel. Donc tu te dis, comment moi, je peux apporter ma pierre à l'édifice pour mettre en place ce fameux développement durable.

Tu te sens concerné ?

Oui. Oui, alors après, je peux pas dire être un exemple et être un pro développement durable, mais oui, ça me concerne. Parce qu'on réfléchit toujours par rapport aux générations qui nous suivent. Donc un moment, ouais, si en tant que bon père de famille, c'est quelque chose que tu mets pas sur le côté quoi.

Et alors, justement, au sein de la famille, qui est le plus concerné par le développement durable ?

C'est pas des sujets qu'on aborde dans le détail, mais développement durable, dans les habitudes du quotidien, on essaye déjà de corriger des choses basiques. C'est-à-dire que ben, tout ce qui est déchets, on va les trier. Euh, pas les jeter par terre. Euh, sensibiliser sur les consommations. Mais gentiment, je veux dire, sans que ce soit, euh, ça se fait, ça se fait progressivement, mais je pense que petit à petit, voilà, on l'intègre et ça fait partie encore une fois du quotidien, ce moment où tu l'as intégré. Donc dans une famille, ça vient déjà des parents. C'est eux qui sont censés donner l'exemple. Ca fait partie de l'éducation.

Et les filles sont concernées, elles en parlent ?

Alors, elles aborderont peut être pas le sujet, par contre, quand on les sensibilise sur le comportement à adopter, elles en prennent acte. Et elles vont jouer le jeu. Alors bien sur, comme des enfants de temps en temps, faut les corriger, les rappeler à l'ordre, mais si, ça leur est pas, c'est pas indifférent pour elles.

Et tu parles de quel comportement ?

Nous, c'est surtout au niveau d'éviter de gaspillage, de la propreté. C'est surtout voilà, les choses basiques de l'éducation. Après, on pousse pas sur l'alimentation, là, on est déjà à rentrer dans un peu plus technique dans. C'est surtout les gestes du quotidien déjà. Apprendre à pas gaspiller, que ce soit, que ce soit nous, que ce soit les aliments et puis surtout pas jeter ses papiers par terre. Le tri est important. Dans la famille, on a déjà, pour ce qui est des

déchets, c'est des containers. Différentes couleurs. Et puis, y'a la déchetterie, donc on y va aussi, à notre échelle.

Et t'as l'impression que les filles sont moteurs ?

Ben disons quand on met pas en application ce qu'on leur a dit, elles vont nous faire la remarque. Donc je pense que ouais, elles l'intègrent bien et à partir du moment où elles sentent que y'a un petit dysfonctionnement, pof, elles vont le rappeler. Donc euh, ouais, elles jouent le jeu. Alors, je sais pas si on peut définir ça comme moteur, mais ouais, elles sont concernées. Elles font attention.

Est-ce que ça t'arrive de faire les courses, même non alimentaires ?

Ouais, ça m'arrive mais j'te cache pas que c'est rare et que quand c'est les courses alimentaires, c'est en faible quantité, après les magasins, c'est plus de la détente ou de la balade. Mais bon oui, ça peut m'arriver.

Et est ce que à ces moments là, tu fais attention à des choses en particulier pour l'environnement ?

Ben alimentaire, pas trop, euh, dans le textile, bon bien souvent ceux qui font des actions pour le spécifient. Maintenant, j'ai pas vocation effectivement quand je cherche un produit, à le cibler ou à le favoriser en priorité parce que c'est le développement durable. Donc si l'entreprise qui crée ce produit le pratique, pas de problème. Maintenant, je te cache pas, que mes fournisseurs, ils le font pas dans leurs actions. Mais j'ai aussi toujours cette réserve parce que moi étant dans l'automobile, on parle de développement durable, t'as aujourd'hui les fameux filtres à particule. Alors dans le discours c'est bien, mais on te dit aussi ce qu'on a envie d'entendre et quand tu vas dans le détail technique, tu te rends compte qu'économiquement, t'as quand même de gros écarts pour des motorisations similaires et que y'a pas forcément derrière le rendement ou l'effet escompté par rapport à un filtre classique. Mais bon, ça, c'est l'envers du décor. Donc toujours une prudence à dire voilà, avoir l'intention et faire le geste c'est bien, mais des fois, il faut aussi gratter le vernis et savoir ce qu'il y a derrière.

Ouais, donc la communication qui est faite sur les filtres à particules ?

Ben ça ouais, c'est qu'un exemple, mais y'a beaucoup de marketing qui se fait aujourd'hui. Marketing, lobbying autour du développement durable, pour dire « ben vous avez vu, nous on montre l'exemple » donc ça vient effectivement dans la com comme un argument de vente supplémentaire quelque soit le produit. Alors ça veut pas dire que rien n'est fait, y'a des bonnes intentions, mais voilà, faut lire entre les lignes pour savoir en fonction du surcoût que tu peux avoir pour ce produit si vraiment c'est légitime et si il y a une réelle valeur ajoutée. Et dans l'esprit, bon c'est sur que c'est respectable.

Et quelles actions aujourd'hui tu aimerais faire en faveur du développement durable ?

En tant que particulier ou professionnel ?

Les deux.

Ben professionnel, moi je suis aussi de la partie du lavage automobile, donc concerné par la consommation d'eau, de produits biodégradables. Et donc de toutes ces, ben, évolutions technologiques pour que mon matériel soit performant tout en prenant en considération ben l'eau et les produits que tu utilises. Le fameux recyclage. Donc un exemple concret, aujourd'hui, t'as des machines quand tu vas laver ta voiture, qui recyclent jusqu'à 80% de l'eau que tu emploies. Donc euh, dans une station de lavage, tu vas utiliser 60 litres pour laver ta voiture. Chez toi, avec ton tuyau d'arrosage, tu vas en utiliser 200. Donc voilà, ça c'est des exemples concrets qui parlent. Et puis en tant que particulier, ben toujours pareil, dans le domaine, ben essayer de participer en consommant juste, en évitant le gaspillage, en pratiquant le tri sélectif. Quand t'as des travaux, ben en prenant en considération aussi les nouveaux matériaux, la prise en compte de l'environnement. Donc voilà. Effectivement, à chaque fois qu'une occasion peut se présenter, si c'est compatible avec le projet, y'a aucun souci.

Et tu me parlais du coût financier tout à l'heure ?

Ben ouais, parce que je pense que malgré tout, ça reste un frein aujourd'hui. Euh, c'est récent quand même le développement durable. Au même titre que les produits bios et quand tu fais des comparaisons, tu te rends compte que bien souvent, t'as des, des gros écarts. Et à la hausse. Donc, des gros écarts, ça peut aller de 10 à 30%. Donc en fonction du budget de l'investissement ou du produit, y'a des choses sur lesquelles tu vas pas regarder, tu vas dire « bon ben c'est tout, je fais une bonne action ». Et puis d'autres, quand je pense à des travaux dans une maison, c'est plus pareil. Donc là tu dis, l'environnement oui, développement durable oui, mais économiquement, je, je peux pas.

Donc si tu fais des travaux chez toi et que le coût financier est trop important, tu fais pas ?

Alors, je ferai « ancienne méthode », mais maintenant, avec les évolutions dans le BTP, euh tout évolue et dans le bon sens. Il est pas impossible que maintenant, même si t'as moins de produits j'dirais recyclables ou, t'en as quand même puisque de toutes façons, c'est inévitable. Donc avec le temps, ça se démocratise et puis ça devient aussi accessible à tous. Donc à moins effectivement que ben il y ait cette ancienne méthode traditionnelle qui n'évolue pas du tout avec les matériaux et l'environnement, ce qui aujourd'hui est impossible. Ouais, la grosse différence de coût pour moi est un frein. Et je pense que dans l'ensemble, on joue tous quelque part un rôle dans le développement durable. Mais l'éducation est importante. Faut être conditionné pour.

Oui, conditionné tu dis ?

Ben, c'est, ça fait partie de l'éducation ! Et c'est quand même rare aujourd'hui d'avoir des gens qui sont négligents sur tout ou ignorants parce que avec toute l'information que tu peux avoir là-dessus. Avant d'aller jeter un papier par terre ou pas trier tes déchets, j'pense que tu te dis « bon ». C'est pas un gros effort supplémentaire que de faire un petit geste quoi ! Et un petit geste multiplié par un gros volume, c'est ce qui contribue à évoluer dans le bon sens.

Et tu me dis que tu as eu des informations, tu les as eues où ?

Ben aujourd'hui, t'as une multitude d'informations, selon que ce soit les médias, que ce soit internet, que ce soit j'dirai la presse, t'as. Enfin, faudrait vraiment être coupé du monde aujourd'hui pour pas être sensibilisé sur le développement durable.

Et tu parlais d'éducation aussi, c'est intéressant. T'as l'impression d'avoir été éduqué toi ?

Ben éduqué, tu, tu, le fait d'évoluer avec toute cette nouvelle information et ces nouveaux produits, forcément oui, ça te sensibilise. Et après, tu t'éduques toi. Comme tout évolue, tu peux pas reprocher à une génération inférieure qui ne connaissait pas ou qui n'était pas encore dans ce contexte de dire « oh là, jamais tu m'as sensibilisé ou éduqué sur l'avenir de la planète ». Aujourd'hui, le consommateur a quand même une multitude de sources pour s'informer. Après à lui d'accepter ou pas de faire les efforts. Mais pour moi, je pense que tout le monde a son rôle à jouer. Sans faire, sans que ce soit de grosses contraintes.

T'as l'impression qu'il y a une différence entre ton père et tes filles ?

… pffft, ben c'est difficile de répondre parce que. Non, mon père il joue le jeu aussi. On parlait justement tout à l'heure de travaux, y'a, il a fait poser des panneaux photovoltaïques sur le toit de sa maison. Pour tester. Donc il a été sensibilisé en même temps que les générations plus jeunes, et il met en pratique en fonction de ses besoins. Donc grosse différence, non, j'pense que si aujourd'hui, on lui en parle, c'est pas quelque chose qui lui est inconnu, loin de là.

Et donc les filles, si j'ai bien compris, c'est plutôt toi avec l'éducation que tu leur donnes ? Y'a d'autres sources d'informations pour elles ?

Oui, je pense que l'école contribue pas mal, donc euh, dans leur enseignement, euh, je pense que les jeunes, ils sont sensibilisés, comme pour la prévention routière. Donc ça c'est une très bonne chose. Et effectivement, c'est ce qui est intéressant, c'est que quand t'en parles en famille et qu'elles l'étudient à l'école, elles font la jonction.

Et t'as l'impression qu'il faut en parler et à l'école et dans la famille pour que l'enfant ait vraiment une sensibilité ?

Ben je pense que c'est bien d'avoir différents, j'dirai types d'informations, différents interlocuteurs, pour que on confirme que ah ben oui, le fait que oui, si on sensibilise, que ce soient mes parents, l'école, des amis qui m'en parlent, c'est que ça a certainement un intérêt. Donc ça, c'est un peu comme quand on a conseil à demander, si on demande qu'un avis, on risque d'être influencé par l'avis qu'on reçoit. Si on consulte plusieurs avis, on a déjà plus de recul, et après à nous de prendre du recul et de prendre notre choix.

Alors, j'aimerais bien qu'on aborde un autre point, on en a déjà un peu parlé, c'est le tri des déchets. J'aimerais bien que tu me racontes le tri de tes déchets.

Alors le tri des déchets, ben nous c'est, déjà en étant honnête, on l'a fait parce qu'on nous a mis les containers à disposition. Avant on mettait tout dans un même sac. Aujourd'hui, t'as quand même euh, donc ton container principal et puis t'as celui pour tout ce qui est plastiques et celui pour tout ce qui est papiers, revues, etc. Donc ça, on le met en application. Et puis, ben de temps en temps, on va à la déchetterie pour mettre tout ce qu'on peut pas mettre dans les containers du quotidien.

Et donc j'ai vu que tu avais une poubelle dans ta cuisine qui est séparée en deux.

Oui, mais alors là, ça n'a rien à voir avec le tri sélectif, c'est parce que là, elle est conçue comme ça. C'est-à-dire que le tri on le fait en amont. Une fois que c'est dans le sac, généralement, y'a peu de chances qu'on y retouche. Donc ce qu'on fait, c'est que tout ce qui est verre et bouteilles de plastiques et de lait, pof, c'est mis de côté et là, ça va dans les containers dans le garage.

Le verre, tu le mets aussi dans tes containers ?

A part. Là, c'est ce qui va à la déchetterie. Donc en fait, ouais, ça t'en fait quatre en tout. Bon et puis après quand c'est, quand ce sont, je dis n'importe quoi, quand ce sont des objets que tu jettes, une chaise, un jouet, un machin, là tu vas à la déchetterie et tu tries en fonction de ton, de tes matériaux quoi !

Et t'as l'impression de bien le faire ton tri ?

Bien, on est pas jusqu'auboutistes, mais je pense qu'on le fait, on est dans la norme. Je pense que effectivement, y'a des fois la facilité c'est de tout mettre dans un même sac. Mais dans l'ensemble, enfin encore une fois naturellement, une bouteille de lait qu'on va terminer, elle va pas aller à la poubelle, ça va aller dans le container. Le verre pareil. Maintenant, y'a peut être effectivement certains emballages qui devraient pas aller dans un container et puis ben qui vont dans le sac [de la cuisine].

A cause de quoi ? Manque d'information, pas de temps ?

Non parce que des fois y'a des raisons de facilité qui font que voilà, t'as ton sac à proximité, tu mets tout dans le sac et. Mais je pense que en règle générale on trie, enfin, on, toutes les semaines, on utilise l'ensemble de nos containers, donc.

Et les camions poubelle, ils passent tous les combien de temps ?

Et ben une fois par semaine, une fois de chaque. Une fois pour les ordures communes et puis un passage pour tout ce qui est plastique et revues.

Et avant, tu disais que vous faisiez autrement parce que vous n'aviez pas les containers ?

Ben on n'en avait qu'un commun, plus gros, mais commun à tout. Donc tu mettais tout dans ton sac, sauf le verre et tu mettais tout dans ton container principal. Le camion passait et puis voilà.

Parce que le verre tu faisais comment alors ?

Déchèterie.

Ok, alors, ça se passait comment à la déchèterie ?

Ben à la déchèterie, ils ont déjà des bennes bien attitrées, t'as la benne à verre, t'as la benne à espaces verts, t'as la benne, bon t'as du tout-venant, t'as du la benne pour les cartons, donc ouais, la déchèterie, c'est déjà en place depuis plusieurs années.

Et même quand tu allais porter ton verre, t'avais pas un pré-tri à la maison avec des cartons, plastiques.. ?

Si, ben quand tu vas à ta déchèterie, tu plies tes cartons parce que les cartons, faut les plier, faut.

Mais, tu faisais pas de tri dans tes poubelles de maison, je veux dire ?

Non. Après, y'a carton et carton, hein, bon y'a des petits emballages, ça tu les mets, enfin, je pense à des gros emballages, comme une télé ou un meuble ou, ça c'est déchèterie.

Et les déchets verts, tu en as beaucoup dans ton jardin ?

Non.

Tu les mets où ?

Sac poubelle, et puis que j'emmène à la déchèterie, et où tu vides tes déchets verts. Sans le sac. Enfin, moi, ça va pas loin, hein ! A part trois brins de gazon et deux trois branches et feuilles, heu.

Et tu arroses ton jardin, j'ai remarqué un super système d'arrosage ?

Ouais, ben oui, quand il fait chaud, heu, c'est comme nous, elles ont besoin de boire hein [rires].

C'est un tuyau avec lequel tu arroses ou c'est un jet d'eau ?

Ben y'a les deux, y'a la lance avec le jet et puis par terre, on a quelque chose qu'on branche, tu retires de la terre et puis ça balaye.

Et tu l'arroses souvent le jardin ?

Ben en période chaude, là quand ça arrive, généralement, c'est tous les soirs, ou tous les deux jours. J'te cache pas que pendant la période hivernale, tout est en stand by, mais là, effectivement, on arrive dans les périodes où il faut de nouveau arroser. Avec la chaleur.

Et alors, autre sujet, mais votre poubelle de cuisine, comment ça se fait qu'il y ait deux bacs ?

C'est deux petites poubelles en fait. On met un sachet plastique dans chaque. C'est conçu comme ça. Pour des raisons de confort et de facilité je crois. Mais c'est des poubelles où tu pourrais déjà appliquer un prétri, parce que ça, par contre, on ne le fait pas, mais on pourrait le mettre en place.

Et tu as d'autres poubelles dans ta maison ?

Ben euh, après, je sais pas si on peut qualifier ça de poubelle, mais t'as la salle de bain, toilettes, et puis sinon, c'est les chambres, les filles qui ont des corbeilles,

Et par exemple, quand tu sors un nouveau shampoing de son emballage carton, ça va dans quelle poubelle ça ?

L'emballage du produit, ça va dans la salle de bain, mais ça finit dans le container à emballages, emballages carton, avec les plastiques.

Et les filles, elles sont au fait des poubelles ? Elles font le tri ?

Oh, pour moi dans l'ensemble, oui, elles savent, elles mettront pas les bouteilles en plastique dans le verre ou après, je suis pas tout le temps derrière mais. Je vois Luna, elle regarde même pour retirer les bouchons et les conserver parce que les bouchons, on remet ça à une association et ça sert à acheter un fauteuil roulant. Donc elle est déjà vigilante sur le fait que chaque bouteille qu'on emmène dans le container, on retire le bouchon. Donc tout ça pour dire que ouais, elles sont. Alors, est ce qu'elles font attention de la même façon entre Eva, Luna, je sais pas, mais dans l'ensemble, elles sont sensibilisées.

Mais qui est qui est moteur du tri à la maison ?

Je sais pas si on peut dire moteur, on en parle en famille, on se dit voilà, aujourd'hui, ce serait bien que ça fonctionne de cette façon là et puis tout le monde joue le jeu.

Donc c'est une décision assez commune ?

Ouais. Y'a pas d'imposition en disant « il faut absolument que ça se passe comme ci ou comme ça ». Par contre après, voilà, on corrige. « Tiens, on y a pas pensé » et puis voilà.

Et les filles donnent des nouvelles idées parfois ?

Nouvelles idées, non, parce que, encore une fois, c'est pas un sujet qu'on aborde souvent. On se cantonne à faire, voilà, ce qui est en place. Après, y'a pas de prise d'initiative ou dire tiens, ça serait bien que pour la planète ou pour le développement durable, on mette ça en place. C'est plus « tenez, on vous donne des moyens à disposition pour faire un effort et contribuer au développement durable » et là, tac, on met en application.

Alors, on va changer un peu de sujet et j'aimerais savoir pour aller à ton travail quels sont les moyens de transport que tu as à ta disposition ?

Voiture, et vraiment de temps en temps moto.

Et y'a des systèmes de transport en commun ?

Ben non, parce que Hermonville Reims, à part la voiture, enfin, à part être motorisé, ou après, y'a le vélo, mais, ça j'en fait, mais en loisir, pas pour aller travailler. Par contre, si j'habitais à Reims, au vu du trafic à certaines heures, j'étudierais j'pense le fait d'y aller en vélo, pourquoi pas en vélo électrique, à pieds, mais bon après, y'a le côté météo chez nous, donc euh, … Mais aujourd'hui, non, c'est surtout véhicule.

Et ça t'arrive des fois de prendre le bus ou le tramway ?

Très peu. Pour dire quasi jamais. Je l'ai pris, il fut un temps, étant jeune et n'ayant pas le permis, mais depuis, habitant à l'extérieur de Reims, je suis pas amené à prendre les transports en commun.

Et Caroline utilise aussi la voiture ?

Ouais.

Donc deux voitures et une moto ?

J'ai une moto, mais bon, voilà, c'est pas ça, c'est plus un loisir.

Et les filles, comment font-elles pour l'école ?

Alors, Hermonville, nous on y va à pieds, ou en vélo. Bon bien sur, quand on travaille, y'a le fait de déposer aussi en voiture, mais dans la mesure du possible, on est à cinq minutes à pieds, donc à pieds ou en vélo.

Et tu aimerais prendre plus le bus si tu avais un système de réseau de bus ici ?

Dans le cas actuel, habitant sur Hermonville ? Non. Non parce que tu perds quand même ton indépendance, et t'es pas aussi mobile qu'en ayant ton propre véhicule. Par contre, avoir un véhicule hybride, pourquoi pas ? Les transports en commun dans cette configuration aujourd'hui, c'est pas possible.

D'accord, donc tu préférerais une amélioration technique ou technologique sur ta voiture ?

Ouais ben voilà, avoir un véhicule qui réponde ben aux nouvelles normes en termes d'environnement. Ce qu'on a maintenant, c'est de l'hybride, véhicule électrique.

Et comme ça se développe, si tu devais changer de voiture, tu prendrais quoi ?

Ben comme on dit, on attend toujours que les premières générations essuient les plâtres, et atteignent un niveau de performance acceptable. Parce que au début, ça reste quand même de l'innovation, et forcément, t'as quelques déconvenues. Donc il faut attendre un peu de temps pour que tout soit optimisé et amélioré. J'pense aux batteries, l'autonomie, heu, à la place qu'elles peuvent prendre aujourd'hui dans l'habitacle d'un véhicule, et puis encore une fois, au coût économique que ça a quand ça sort, heu, …

D'autres choses que tu souhaites me dire sur les transports en commun ?

Non, j'pense que transports en commun, heu, habitant en ville, c'est quand même un bon moyen pour l'ensemble des habitants de rester mobiles sur un petit périmètre, mais après voilà, il faut que ce soit, que ce soit adapté à leur mode de vie, à leur profession, à leur. Alors, effectivement, y'en a qui font le choix de prendre ou de pas prendre et puis t'as ceux qui n'ont pas le choix d'être indépendant, en faisant l'acquisition d'un véhicule. J'pense qu'à Reims, on a quand même la chance d'être bien desservis par les transports en commun. Donc surtout maintenant avec l'arrivée du tramway. Donc si on fait abstraction du, toujours du problème économique, tramway, c'est très bien dans une ville, mais c'était pas forcément la priorité de la ville de Reims. Ceci dit, aujourd'hui il est là, et j'pense que voilà, les gens vont s'habituer

au tramway et dans six mois un an, ça fera partie intégrante de la vie intra muros de la ville. Par contre, ce qui serait intéressant, ce serait de voir si on le retirait, comment réagirait les habitants. Donc voilà.

Alors, j'ai encore un sujet que j'aimerais aborder, c'est tout ce qui est économie d'énergie. Alors raconte moi, à la maison au niveau des économies d'énergie, est ce que tu en fais, est ce que tu aimerais en faire…, comment ça se passe ?

Ben déjà, économie d'énergie, alors nous, avec quelle énergie on fonctionne, ben, essentiellement, l'électricité, très peu de gaz. Donc beaucoup d'électrique. On a une cheminée, du bois, l'eau bien sur. Donc si on devait faire des économies d'énergie, ce serait surtout déjà ciblé sur l'électricité.

L'électricité, tu l'utilises pourquoi ?

Ben tout ce qui est alimentation pour les appareils que ce soit électroménagers, électriques.

Au niveau du chauffage, ça marche comment ?

Chauffage, c'est électrique aussi. Mais alors, par contre, pourquoi on les a laissé, malgré la cheminée. Ils étaient comme ça à l'origine quand on a acheté, parce que y'a la cheminée en parallèle qu'on utilise beaucoup ben l'hiver quoi. Donc nous on est plus cheminée que radiateurs.

Parce que le système de cheminée chauffe toute la maison ?

Oui, ça chauffe le rez-de-chaussée de la maison, comme elle est bien située, elle est au centre de la pièce, et qu'en plus elle chauffe bien, y'a pas besoin de mettre le chauffage quand on met la cheminée en route. Et en plus au niveau confort, c'est, nous on préfère. Après, la chaleur monte aussi, donc, se diffuse dans les pièces, ce qui ben naturellement, incite à consommer moins d'électricité.

Et le gaz, il est utilisé pourquoi ?

Cuisiner. Donc ça marche avec des bonbonnes, c'est ça,

Ouais, avec des grandes bouteilles. Tu sais les bouteilles qu'on voit au supermarché.

C'est un choix ?

Ben c'est des plaques au gaz, pas de cuisinière électrique, donc on est toujours obligé d'alimenter en gaz.

C'était déjà existant ?

Tout était déjà existant. Quand on a emménagé, l'électroménager était déjà présent.

D'accord, donc vous n'avez pas eu le choix finalement.

Non, on a pris comme ça, dans la configuration initiale.

Est-ce que y'a d'autres choses sur lesquelles tu fais des économies d'énergie ou mis en place des systèmes ?

Ben mettre en place des systèmes non, tout à l'heure, on a abordé, on se posait la question de mettre en place un adoucisseur. Bon là, c'est plus pour la dureté de l'eau. On n'a pas de système spécifique pour limiter la quantité d'eau ou on n'a pas de bac de récupération des eaux de pluie, ça c'est quelque chose sur lequel, on pourrait ouais, on pourrait étudier à l'avenir, si y'a des travaux à faire.

Et ton système de chasse d'eau, par exemple, c'est un double système ?

Oui. Sur le haut, parce qu'en haut, on a refait une salle de bain, y'a quelques années, et donc on a pu mettre un toilette nouvelle génération. En bas, c'est pareil, ça reste, c'était déjà comme ça au départ. Mais c'est pour ça je te dis, c'est ce qu'on disait tout à l'heure, comme ça évolue avec le temps, naturellement, quand tu vas faire un petit peu de travaux, ben le matériel, la plupart, il est déjà conçu pour le développement durable ou des économies d'énergie.

Et les filles, elles font attention tout ce qui est consommation d'eau… ?

Alors ça, on les sensibilise aussi, euh, bon les choses classiques euh, hein, quand on se brosse les dents, pas laisser le robinet couler indéfiniment. Quand on prend sa douche, on peut très bien couper le temps qu'on se savonne et puis rallumer après. Beaucoup de douches chez nous par rapport, très peu de bains. Bon la petite parce qu'elle est en bas âge, mais sinon, essentiellement des douches. Donc ça aussi, ça limite ta consommation Et puis voilà. Je dirai pas d'investissement pour le moment dans de l'appareillage pour de l'économie d'énergie. Mais voilà, j'pense qu'en étant aussi attentif, tu évites le gaspillage. Avant d'économiser, tu évites de gaspiller.

D'accord, donc première étape pas de gaspi et après, on voit.

Voilà. Après, me situer par rapport à une famille moyenne dans les consommations, je saurai pas te dire. Ca, y'a que les relevés qui te disent où tu te situes. Et puis, ça dépend de l'habitat. J'pense que la base déjà pour économiser de l'énergie, c'est ton isolation. Nous c'est des murs de 60 à 80 centimètres de pierre, t'as des endroits, ça a été recouvert pour des questions de décoration avec du placo et puis de la peinture, et quand t'as déjà une bonne isolation au niveau de ta maison, forcément, tu chauffes moins, tu consommes moins, et puis tu gaspilles pas quoi. Et ça se ressent dans tous les domaines.

Tu as fait refaire les fenêtres ?

Ben c'était comme ça. Double vitrage. Et puis en plus, j'crois que voilà, avec l'évolution des produits, t'arrives aujourd'hui à allier esthétique avec ben développement durable ou les économies. Ce qui n'est pas forcément évident au départ. On invente quelque chose, mais esthétiquement, des fois, ça tique un peu parce que on se dit « ouais ok, je vais faire des économies, mais bon, c'est pas forcément ce que je recherchais en terme de déco ou de configuration quoi ».

T'as l'impression que c'est plutôt les entreprises avec leurs innovations qui sont actives dans le développement durable plutôt que la famille ou les deux sont importants ?

Ben les deux sont importants parce que comme on dit, c'est les petites rivières qui font les fleuves, donc, euh, rien n'est à négliger, après les besoins sont différents. Y'a des intérets aussi, donc, c'est sur que dans les priorités, tout ce qui est indistries, si tu peux déjà agir sur, parce qu'en termes de volumes et de consommation, ça n'a rien à voir avec le petit particulier, mais tout compte, après, y'a peut être des priorités à gérer, mais chacun doit se sentir concerné à son échelle. Et la somme de tout fait que tu as le résultat au bout. Voilà voilà.

Fin entretien.

Annexe 5. Retranscription du mime suivi de l'entretien avec la fille Utopie

Plusieurs tas sont faits (elle mime ici ce qu'elle a appris et non pas ses pratiques familiales) :

- *les papiers*
- *les cartons*
- *les piles*
- *les bouteilles et yaourts*
- *les déchets ménagers*
- *le verre*
- *la chaussette*
- *le plastique*

Puis elle se dirige vers le sac à sacs et commencent à remplir dans les poubelles.
Elle met les papiers et journaux dans la poubelle bleue. Elle y ajoute le carton après
Elle met le verre dans une poubelle jaune.
Elle met les déchets ménagers et les bouts de bois et les bouteilles dans un sachet plastique, sachet plastique qu'elle met dans un gros sac plastique noir de poubelle.
Elle met les piles dans une poubelle rouge.
Elle met les plastiques dans une poubelle à part.

Elle ressort du sac noir les bouteilles, qu'elle met dans le sac jaune de recyclage.

Elle me dit qu'elle ne sait pas où mettre le couteau et la chaussette.

Alors, on imagine maintenant que tu es chez toi, j'aimerais que tu me dises dans quelles poubelles de la maison tu vas mettre tout ces déchets.

Ben ça, je vais le mettre dans la poubelle bleue qui est dehors [*elle me montre le tas de journaux et cartons*]. Et puis, ça [*sa poubelle avec le verre*], je le mets dans la poubelle jaune [*container extérieur*]. Dans la poubelle jaune, on met plein de trucs. Et puis, j'ai une poubelle un peu marron, [*elle me montre le couteau et la chaussette*].
Et puis, j'ai une poubelle dans la cuisine, et on y met tout ce qu'on met dans le repas [*elle désigne le sac noir et le sac jaune recyclage comme étant les éléments qu'elle met dans la poubelle de sa cuisine*]. Et puis, j'y mets aussi la chaussette.
[*Elle me montre aussi la poubelle où elle a mis les plastiques*]. Et puis, cette poubelle, je mets les plastiques dans la poubelle de la cuisine.

Et puis aussi, en fait, quand on fait les courses Maman, elle enlève les papiers et elle met tout dans la poubelle de la cuisine. Y'a juste les journaux, on les met dans la poubelle bleue.

Tu mets autre chose dans ta poubelle bleue ?

Non, on met que ça.

Et les piles, tu les as mises à part, tu les mets où ?

Ben dans les magasins, des fois, y'a des récipients pour mettre les piles.

D'accord, donc tu les mets là ?

Ben, je sais pas si maman le fait, mais je sais qu'il faut les mettre là. C'est mes parents qui s'en occupent. Mais je pense pas qu'ils les mettent dans la poubelle de la maison, parce qu'ils les mettent sur côté.

Et la dernière poubelle que tu as faite avec le verre ? Comment tu fais à la maison ?

Je le mets dans la poubelle de la cuisine [elle me montre le tas avec le plastique noir, jaune et les papiers]. Quand on casse un verre, on le met dedans.

D'accord et quand il y a des bouteilles en verre ?

Je sais pas.

Voici les pratiques à la maison.
C'est différent du tri qu'elle a fait en début de mime.
Elle me confirme par la suite dans l'entretien qu'elle ne fait pas le tri à la maison.

Alors là, on a fait le jeu des déchets, et est ce que tu as l'impression que tu tries tes déchets ?

Non.

Non ? Tu les tries pas ?

Ben tout ce que je mets à la poubelle, je le mets à la poubelle de la maison [elle entend par là, la poubelle de la cuisine]. Ben en fait, ça y est, maintenant, je me souviens, les cartons comme ça, on les met dans une autre poubelle marron, qui a une couleur marron. Euh, les bouteilles de jus de fruit en carton. Mais sinon, les emballages de yaourts, on les met dans la poubelle de la maison.

Et la poubelle marron, tu m'as dit que tu mettais les déchets verts aussi dedans ?

Mmm.

Ok, donc dans cette poubelle tu mets le carton et les déchets verts. C'est ça ?

Oui.

D'accord. Donc à la maison, tu tries ou tu tries pas tes déchets ?

Mmm, non.

Et à ton avis, qu'est ce qu'on peut faire pour l'environnement ?

Ben il faut trier et puis aussi, il faut pas jeter les trucs qui sont pas biodégradables. On avait vu ça en SVT. Les déchets qui étaient biodégradables et ceux qui étaient pas.

T'as appris ça cette année ?

Oui.

Et qu'est ce qu'on peut faire encore ?

Ben dans le jardin, quand on met des produits, par exemple du produit pour les limaces, ben faut mettre, euh, y'a d'autres façons de faire que mettre des sortes de petits granulés bleus, là qui sont pas très bien.

Qui sont pas bien pourquoi ?

Ben pour les animaux.

Comment ça se fait qu'ils sont pas bien pour les animaux ?

Ben en fait, c'est parce qu'ils ont dit que ça tuait les limaces, mais ça tue aussi les escargots et après, euh, quand y'a les oiseaux qui les mangent, ben, y'a tout le monde qui est contaminé.

D'accord, alors, qu'est ce qu'on peut faire encore d'autre pour l'environnement ?

Ben, pas laisser les chauffages tourner quand on est pas là. Et éteindre la lumière.

Qu'est ce que tu fais toi à la maison pour l'environnement ?

Ben, euh, je sais pas.

Et qui est ce qui t'a montré comment il fallait trier tes déchets comme ça ? [retour au mime d'Alizée]

Ben c'était à l'école, des fois, ils nous demandent, en primaire, on nous a montré un film où on montre à peu près comment on, comment il fallait trier ses déchets.

Oui et tu en as parlé avec papa et maman ?

Ben pas trop.

Tu leur as pas dit comment il fallait faire ?

Non. Pas trop.

Et qui t'as appris tout ça sur l'environnement, qu'il fallait pas mettre trop de chauffage ?

Ben c'est à l'école.

Vous en parlez des fois à la maison de l'environnement ?

Non.

Et pour aller à l'école, quels sont les moyens de transport que tu peux utiliser ?

La voiture.

T'y vas en voiture ?

Y'a pas d'autres moyens.

Y'a pas d'autres moyens ?

Ben y'a pas de bus qui va jusque mon école.

Et donc c'est maman qui t'emmène tous les jours ?

Non, on fait du covoiturage. Et comme ça, on met plein d'enfants dans les voitures, vu que y'a tout le monde qui se déplace.

Et c'est mieux ?

Ben, ça fait, ben, c'est, ben, y'a une voiture, ça pollue moins que plusieurs voitures. Et après, pour les parents, ça fait, au moins, ils ont pas y aller tout le temps.

D'accord, et ça t'arrive des fois de prendre le bus ou les transports en commun ?

Non. Puisqu'on est un petit peu loin de Reims, donc, y'a pas de bus qui passe.

Et à ton avis, c'est quoi les économies d'énergie ?

Ben, c'est quand on éteint la lumière, quand on éteint le chauffage, quand on éteint bien, ben, quand on regarde la télé, qu'on éteint bien après. On laisse pas tourner.

Et toi tu en fais des économies d'énergie ?

Ben, chais pas, j'ai jamais trop pensé.

Est-ce que tu éteins le chauffage de ta chambre ?

Euh, oui, parce que j'aime pas dormir dans le chaud. Par contre, la lumière, comme j'aime pas dormir dans le noir, j'ai une lumière qui est allumée toute la nuit.

Et est ce que tu peux faire des économies d'eau ?

Ben oui en fait, on prend moins de douches sauf que ben des fois on prend des bains, parce que on aime bien.

Et c'est moins bien de prendre un bain ?

Ben ça use plus d'eau que la douche.

Est-ce que tu as envie de me dire d'autres choses ?

Non.

Fin de l'entretien.

Annexe 6. Codage de l'entretien réalisé avec la mère Rejet

Alors la première chose que j'aimerai bien qu'on aborde c'est savoir ce que vous évoque cette notion de développement durable.
Oui.

3.1. Dimension collective du DD	*Voila donc dites moi tout, à quoi cela vous fais penser ? Qu'est ce que cela vous évoque ?* Développement durable alors pour moi oui c'est tout et peu de choses en fait parce que tout le monde essaye d'y mettre un petit peu sa petite touche.	Niveau collectif + minimisation
3.2. Gestes du quotidien dont le tri des déchets 3.3. Sphère privée	Développement durable bah je ne sais pas peut-être traiter un peu plus les déchets, faire attention à la pollution, éviter trop de gâchis parce que y'en a plein aussi donc je pense que pour moi c'est un tout ça quoi le développement durable, essayer d'améliorer l'ensemble de ces points.	
3.4. Sphère publique du DD (sphère professionnelle)	Après euh non je ne sais pas, nous par exemple le développement durable, moi mon magasin par exemple ils essayent de travailler là dessus, de mettre de moins en moins d'emballage, de traiter aussi la pêche selon les périodes pour ne pas qu'il y ait de gâchis par rapport à ça ou trop exploiter une race qui pourrait être ou ne plus être tout simplement donc c'est plein de choses quoi.	Connaissance fonctionnement entreprise
3.5 Savoir flou sur la définition du DD 3.6 ST/ absence de but clairement identifié	Enfin pour moi c'est ça, après rien de, en fait on ne sait pas trop développement durable c'est tellement de choses et peu de choses que je trouve que c'est jamais très très clair finalement.	Difficulté à théoriser
3.7 Etiquetage environnemental 3.8 Doute sur la finalité de ce genre d'actions	Tu vois pareil dans les enseignes maintenant les supermarchés ils mettent des petites affiches aussi pour savoir, affiches ou petits logos, disant un petit peu finalement ce que ça représente pour la planète au niveau, comment dire, ce que le produit représente sur la planète au niveau, oh je n'arrive pas à m'exprimer (hésitation), l'impact que cela peu avoir au niveau de la pollution, au niveau de tout ça donc euh. Je trouve ça bien et en même temps, en même temps je ne pense pas que les gens regardent ça plus que ça en fait, je ne sais pas,	Connaissance des principes pour les entreprises de l'affichage
3.9 Prise en compte des générations futures	les enfants davantage,	
3.10 ST négative/ désintérêt des adultes à la question du DD	les adultes je pense que le développement durable, certains se sentent un petit peu concernés mais pas tant que ça, d'après ce que j'en entends c'est moyen quoi.	
3.11 Acquisition des savoir et savoir-faire à l'école (agent de socialisation)	Donc nos enfants oui (rire), à l'école ils traitent le développement durable donc je pense que c'est une éducation en fait. Voila.	

3.12 Dimension internationale du DD 3.13 Dimension spatiale du DD/ élargissement à la simple 3.14 sphère individuelle et privée **3.15 Dimension normative, comportements imposés par « on »**	*Ouais donc en fait vous voyez des choses que vous faites chez vous peut-être, des choses que vous faites dans votre métier, c'est ça ?* Oui, non mais c'est ça en fait mais après l'impact que cela peut avoir au futur, je ne pense pas qu'on soit si mauvais élève en France en fait je trouve qu'on fait, qu'on nous accuse de beaucoup de choses et je trouve qu'on n'est pas si mauvais élève quand on regarde les pays étrangers ou notre petit pays par rapport à certains gros et **des fois on nous dit il faut faire ci il faut faire ça**, je ne sais pas si cela à un impact réellement énorme sur la planète par rapport je ne sais pas l'Inde, les Etats-Unis, l'Asie ou c'est affreux quoi donc euh je pense que bon quand j'entend des, ce genre de méchanceté quelques fois je me dis oui on essaye tous d'y mettre un peu quand même.	Rôle enfant = élève Dimension affective : méchant de dire
3.16 Amélioration des comportements depuis plusieurs années	Cela fait quelques années ou tout le monde travaille un petit peu sur ses déchets, à plein de choses.	
3.17 Dimension normative critiquée 3.18 Enfants = au cœur du DD 3.19 ST/ but identifié pour les enfants	Mais **d'entendre certaines choses je trouve que ça abuse un peu malgré tout**, enfin c'est mon point de vue après. Après on essaye rien que pour les enfants je pense que c'est bien aussi de traiter tout ça donc euh puis quand ils sont volontaires, je trouve ça encore mieux.	
3.20 Critique de la dimension normative 3.21 Médias	*Parce que vous dites on entend certaines choses… (parole coupée)* Bah on entend je ne sais pas comme quoi on ne fait pas suffisamment de choses en France pour notre planète. On entend que ça quoi en fait c'est assez.	
3.22 Soulève la critique en France, alors qu'elle trouve que c'est pas si mal 3.23 Soulève le fait qu'elle est impliquée dans le DD 3.24 ST/ positive – on note un certain engagement de sa part	Mais je me dis bon oui au contraire depuis quelques années y'a beaucoup de plans d'actions mis en place et je trouve que par rapport à d'autres pays on n'est pas mauvais élève quoi c'est toujours, enfin on parle de notre pays donc forcément c'est nous qu'on critique mais euh on évite de parler des autres et finalement la pollution elle vient quand même des pays un petit moins en avance quoi et je trouve qu'en France on est pas si mal quoi. Enfin c'est mon point de vue après on fait du travail.	Réhabiliter la France : pas si mauvais élève
3.25 Souligne la contrainte du changement imposé par les PP	Je trouve qu'il y a plein d'actions mises en place et on ne peut peut-être pas non plus toujours faire plus il y arrive un moment, un petit peu plus un petit peu plus mais euh on ne peut pas tout bouleverser non plus. Je trouve qu'on est pas mal.	autosatisfaction
3.26 Souligne la dimension du comportement à changer	Après oui on laisse peut-être trainer des choses dans les, moins maintenant il n'y a plus de sacs plastiques (rire), de moins en moins mais euh pour la pollution ou autre, c'est vrai qu'on est un petit peu, un petit sale les français sur nos routes.	

3.27 Prise de conscience de l'importance du DD 3.28 ST/ positive car engagement dans les pratiques	Mais euh hormis ça, je trouve qu'on traite pas mal tout ça, on est quand même, on prend conscience de plein de choses que ce soit sur l'alimentaire quand on entend tout les fruits et légumes quand on entend, enfin y'a tellement de choses qu'on demande aux gens de faire attention à leurs santés ce qui est bien il faut hein c'est pour nous, faire attention à la planète, faire attention aux maladies, faire attention.	
3. 29 Multiplicité des discours autour du DD 3.30 Perte de repères 3.31 Souligne la contrainte imposée par les PP	Il y arrive un moment on ne sait plus ce qu'on a le droit de faire et je trouve que l'attention c'est bien mais il y arrive à un moment où bah voila il faut vivre un petit peu aussi. Je trouve qu'on nous empêche un peu de vivre quoi.	Communication : trop de discours liberté
3.32 Contrainte de la part des PP	*D'accord, donc trop de (parole coupée)* Trop. Ben trop ou, ouais je trouve que c'est trop.	NORMATIVITE
3.33 Multiplicité des règles conduisant à une perte de repères pour les enfants	Un enfant aujourd'hui, bon nous on est adulte c'est encore différent mais un enfant aujourd'hui on va lui dire fais attention dehors il se passe trop de mauvaises choses, on ne sait pas c'est normal c'est nos enfants on les protège, il arrive un âge ou fais attention à toutes les maladies, il faut que tu te protèges, fais attention à ce que tu manges, il faut tant tant tant de fruits et légumes pas trop de sucres, pas trop de ceci, il faut que tu te protèges, fais attention à la planète, il faut que tu la protèges.	
3.34 Dimension normative	Euh pour un enfant c'est tellement d'interdits quelque part parce que se protéger en même temps c'est s'interdire plein de choses, ce qui est bien pour eux mais en même temps je trouve que c'est, y'a plus beaucoup de place en fait pour le plaisir dans tout ça quoi.	Sensation d'étouffer (trop d'interdits) // plaisir
3.35 Contrainte de la part des PP 3.36 N'exprime pas de sentiments positifs à l'égard des politiques	On dit toujours faites attention mais rarement faites vous quand même plaisir quoi et euh c'est pour tout quoi je trouve qu'on, c'est assez à chaque fois directif, restrictif, mais bon après il y a pas le choix non plus mais euh je trouve que c'est un peu sévère. Des limitations sur tout, je trouve que c'est sévère quoi.	Sévère = vocabulaire école
3.37 Les PP s'invitent de trop dans la sphère familiale 3.38 Trop de règles	*Des limitations ?* Bah sur notre quotidien en général, je trouve qu'on ressert beaucoup de choses et on laisse un peu.	
3.39 Souligne la passivité de la population française	Mais bon je sais aussi que nous si on nous restreint pas en France ou qu'on nous dit pas les choses, on n'ira pas le faire de nous même non plus.	autorité
3.40 Règles trop normatives au regard du tri des déchets	C'est euh il faut toujours un peu voilà donner des consignes des ordres ou je ne sais pas même des punitions, je veux dire même pour le tri, bon moi ici ça pose souci le tri mais euh pour d'autres je pense que trier les poubelles et si c'est mal fait on ne	Les PP tentent de s'inviter dans les foyers français en imposant des règles très normatives.

	ramasse pas enfin des fois ce n'est pas forcément enfin je ne sais pas.	Forme de domination
3.41 ST/ finalité du tri remise en question	Puis bon, est ce que ça a un impact énorme en fait ?	
3.42 Influence des médias 3.43 Souligne les comportements inadaptés des autres (dans la dimension du savoir-faire)	Parce que j'entendais une émission sur le tri des poubelles, en fait les gens qui trient, c'est jamais forcément bien trié et il suffit qu'il y est quelque chose qui soit dans la mauvaise poubelle et au final elle repart dans la poubelle normale ou.	Communication : multiples discours
3.44 ST/ remise en question de la finalité du tri	Et je me dis combien il y a de vraies poubelles de bien triées ? Je ne sais pas finalement, je ne sais pas l'impact, la quantité, le coût finalement qu'il y a de gagné par rapport à ça, parce que je me demande si ce n'est pas plus financier que bien pour la planète en fait, si ce n'est pas un gain de temps pour ce tri en fait, pour ces centrales de tri ou est ce que c'est vraiment ou est ce que c'est juste financier ou est ce que c'est vraiment cette impact planète.	Donc méfiance sur efficacité + bénéficiaires
3.45 Doute, incertitude sur la finalité réelle des actions environnementales	Parce que je trouve que y'en a qui en profite de l'impact planète hein. Euh c'est aussi une façon d'augmenter certaines choses, d'augmenter les prix, de remettre des charges, de remettre des impôts, des taxes pour peut-être aussi. Je serais curieuse de savoir la différence entre ce que ça rapporte à la planète, ce que ça rapporte aux portes-feuilles de ce qu'ils le font et euh voir l'impact réellement, je ne sais pas, vous auriez peut-être une réponse à tout hasard ?	manipulation
3.46 ST plutôt négative dans sa dimension téléologique 3.47 Greenwashing	*Oui, on pourra en discuter après si vous voulez.* Ouais je pense, je ne sais pas honnêtement. Après si cela a vraiment un impact sur la planète, pourquoi pas, mais si c'est juste financier parce que y'en a quand même pas mal qui se cachent sous le truc, on fait ça pour la planète c'est comme c'est le mot moderne maintenant qui va bien, l'environnement c'est bien mais est ce que c'est vraiment bien pour la planète ? Je ne sais pas.	
3.48 Respecte au mieux cette dimension normative	*D'accord et vous vous positionnez comment par rapport à tout ça ?* Non mais j'essaye de faire attention, je ne fais pas exprès de tout mettre mal au mauvais endroit pour embêter les gens. Non on essaye de faire un maximum.	
3.49 Motivation pour les enfants	Même pour les enfants je veux dire c'est aussi un apprentissage comme on apprendrait autre chose.	Motivation/ temporalité passée école
3. 50 Souligne la pression normative des PP pour plusieurs secteurs de la vie courante	Non je trouve ça bien mais euh après on ne peut pas être tout le temps parfait dans tout, et comme pour tout, même pour la santé ou pour autre, qu'on ne dise pas que jamais quelqu'un.	
3.51 Médias	Quand j'écoute les émissions, j'écoutais encore ce matin, je dis qu'on ne dise pas	plaisir

3.52 Dimension normative	que jamais cette personne ne mange un croissant ou un pain au chocolat quoi, enfin faut arrêter, c'est un plaisir aussi.	
3.53 Soulève la contrainte du tri des déchet	Et euh bon ce n'est pas un plaisir de mettre un papier par terre hein mais bon le tri c'est quand même, ça peut être contraignant,	contrainte
3.54 Dimension spatiale	il faut la place,	Espace
3.55 Maison/ appartement	il faut (hésitation), parce dans celui qui loue la maison peut-être encore plus particulier entre le papier, tout ce qui est déchets, déchets qu'on met dans la poubelle commune, les verres et puis.	
3.56 Référent/ belle sœur	Enfin moi j'ai une belle sœur, elle est très pro hein sur son tri.	
3.57 Savoir faire du tri	Quand je suis chez elle je ne sais même plus, parce que même une peau de banane elle le met dans ce qu'il y a, dans ce qu'on peut finalement, comment dire, enfin ce qu'on ne jette pas dans la poubelle commune quoi.	
3.58 Savoir/ identification des règles	Elle me dit oh bah non moi tu ne mets pas ça là, tu ne mets pas ça là. Au final je ne sais même plus dans ses poubelles. Au début c'était juste ce qui était papiers, bouteilles plastiques, enfin ce qui était vraiment recyclables.	Donc méfiance Perturbation dans les connaissances
3. 59 Savoir/ règles de la pratique	Après tout ce qui est alimentaire, pour moi ça partait dans la poubelle voilà quoi commune.	
3.60 Complexité du tri/ 3.61 compréhension peut être incertaine du savoir faire ?	Elle me dit non, il y a encore autre chose. Alors je dis bon, vas-y fais ton petit tri. Elle est à fond dans le truc, mais c'est bien, c'est bien, c'est bien mais bon je dis un jour elle aura une compost chez elle.	
3.62 Complexification des pratiques de tri	*Elle n'a pas de compost encore ?* Non mais je pense que ça viendra. Elle est dans son truc mais bon c'est bien, c'est bien.	= aboutissement = implication personnelle
3.63 Contrainte de l'habitat	Moi ici le tri, bah c'est ce que je disais on est 16 étages multipliés par 4 appartements	
3.64 Contrainte des objets mis à disposition – contrainte de la structure	et on a une poubelle à papiers.	Rapport objet/ structure
3.65 Contrainte de la gestion du tri	Donc pour y aller c'est tout le temps plein quoi, y'a rien,	Contrainte, pénibilité
3.66 Espace objectif	puis le local est petit	
3.67 Dimension temporelle	donc on ne peut pas leur en vouloir non plus mais euh c'est vrai que ça devrait soit vidé tout les jours pour que ça permette à ce que se soit fait normalement mais bon une fois tout les 3 jours c'est.	Contrainte dans l'exécution du tri à un niveau immeuble, collectif
3.68 Contrainte de l'espace et	Faut arriver au bon moment quoi sinon c'est tout le temps plein plein, ça déborde,	Immeuble (effort rémois) donc

de la gestion sous tendue par l'espace collectif	les poubelles débordent, que se soit n'importe les quelles, y'en a par terre, y'en a partout donc c'est un peu difficile.	structure publique (ironie de la situation)
3.69 Difficulté de faire le tri dans l'espace privé du fait des 3.70 contraintes d'espace et de 3.71 gestion du tri par l'immeuble	On le fait plus ailleurs quoi le tri.	
3.72 Facilité du tri dans la structure professionnelle	Au travail je fais plus le tri.	Ok quand contrainte ? Ou conséquence visible ?
3.73 Communication par les entreprises du DD/ labels, logos	Le développement on le travaille aussi, toutes ces petites choses, les logos.	Pratiques RSE
3.74 Compréhension du système de l'étiquetage environnemental par les entreprises	D'ailleurs y'a une cliente qui n'était pas contente parce qu'on a un gigot et que le gigot finalement vu que nous c'est une petite barre de couleur en fait et plus on avance dans le foncé plus ça a un impact finalement, ça peut avoir un impact sur l'environnement ou autres parce que forcément, par exemple notre gigot il vient de Nouvelle-Zélande, donc il a juste un film plastique autour, enfin un emballage mais bon entre ce qui se passe là-bas, parce qu'ils comptent tout hein dés la matière première donc comment il est coupé, le transport, l'emballage, quand il arrive en magasin. Finalement le gigot au final il est mal noté quoi alors que un petit plat, je ne sais pas, un légume, bon bah il est coupé, c'est qu'un légume, on le met en sac voila ça a vraiment un tout petit impact sur le.	
3.75 Engagement des autres dans les pratiques du DD (consommation)	Y'a des gens, une dame elle a envoyé une lettre odieuse à ma collègue comme quoi que c'était inadmissible qu'on puisse faire du gigot qui soit aussi mauvais pour l'environnement mais bon je pense que son gigot elle le mange aussi hein.	
3.76 Pratiques de RSE	Ils essayent hein petit à petit d'enlever parce que les sociétés cherchent aussi à s'améliorer vis à vis de ça, enfin je trouve en tout cas partout hein.	
3.77 Pratiques de RSE 3.78 Prises de conscience de la part des entreprises	Et euh les grosses enseignes en tout cas essayent de travailler dessus parce qu'il y a une demande aussi et puis voila. Mais je trouve qu'il arrive un moment on ne peut pas non plus, s'ils veulent leurs gigots, on ne peut pas, y'a pas de mystère non plus. Dés que ça vient de l'étranger entre soit l'avion, soit le train, soit le bateau selon c'est plus ou moins polluant ou mais bon. C'est ça que je veux dire, y'arrive un moment, ou on a beau essayer de faire le maximum, y'a des choses ou ce n'est pas possible et la tout de suite enfin pour des élèves non, enfin chacun essaye un petit peu.	Conscience de la situation paradoxale : prix bas + DD pour le conso
3.79 Hypocrisie dans les	De toute façon dés que l'on va chercher à l'étranger quelque chose on ne peut pas	

pratiques de consommation au regard du DD	s'attendre non plus, mais si on ne va pas leur chercher, ils ne seront pas contents parce qu'ils n'auront pas leurs produits quoi donc euh c'est tout quoi.	
3.80 Effort collectif	Les gens râlent mais dés que ça les privent eux, ça va plus donc euh l'un dans l'autre euh voila c'est, je pense que tout le monde essaye de faire un petit peu son petit bout de chemin mais tout de suite mauvais élève pour quelque chose alors que bon l'effort est quand même fait sur plein d'autres produits.	Ecole/ élève
3.81 Manque de valorisation, de gratitude de la part des PP, gouvernements	Je trouve que c'est un peu abusé quoi. Donc c'est ce que je reproche en fait, c'est tout de suite même si on fait des efforts, le moindre écart est toujours dévalorisé quoi et bon y'arrive un moment ou faut aussi, voilà on voit les efforts qui sont fait parce que je trouve que partout	Méritocratie Récompense au mérite
3.82 Pratiques des entreprises	que se soit au niveau emballage, au niveau, y'a quand même de gros efforts de fait, on ne peut pas non plus venir chercher quelque chose comme ça où y'a rien, enfin un minimum quoi.	
3.83 Savoir faire de la pratique 3.84 Engagement sous contraintes	Donc euh après les déchets, oui les déchets euh moi j'essaye de trier un peu quand je peux en fait	CONTRAINTE, NORMATIVITE
3.85 Souligne des contraintes extérieures	.Mais bon on n'a pas la possibilité réellement de faire comme on veut non plus.	
3.86 Contrainte de l'immeuble, de l'espace vs. la maison	Dans les immeubles c'est quand même plus difficile que chez soi où on a nos différentes poubelles à nous où on peut gérer ça un peu plus facilement quoi. J'imagine que vous faites le tri sélectif chez vous ?	
3.87 Dimension téléologique = les enfants	*Bah on est forcé de le faire.* Voila non mais c'est sur. Puis bon les enfants ils en parlent beaucoup à l'école, donc euh pour eux c'est important.	
3.88 Socialisation écologique par l'école	Le développement durable je pense que ça fait parti du programme scolaire aujourd'hui dans les écoles. Donc après, après je ne sais pas, après il y aura d'autres choses de toute façon.	Normativité des comportements écologiques, imposé, « fait partie du programme scolaire ».
3.89 Motivation pour les enfants	*Donc en fait vous essayez de le faire pour les enfants ?* Bah pour les enfants oui parce que finalement c'est pour eux après quoi.	
3.90 Elle est désintéressée du tri. 3.91 N'a qu'une motivation, les enfants	Je veux dire moi si je m'arrête à ma personne je me dis que quelque part que je pollue ou que je ne pollue pas je serai morte avant que la planète ne soit plus là donc euh si on part de ce raisonnement la c'est ça.	
3.92 Apprentissage par la reproduction	Après oui pour les enfants, pour leurs enfants, pour euh, enfin c'est un apprentissage pour eux pour qu'après ils reproduisent quoi quelque part parce que bon il faut	

	quand même.	
3.93 Souhaite de la souplesse dans cette normativité imposée	Mais euh après euh (hésitation), après un écart ça peut arriver quoi. Je veux dire il y arrive un moment où c'est humain, ce n'est pas le choix, c'est euh, on ne peut pas, je ne dirai pas le parfait, non y'a pas, de toute façon y'a pas de, donc voila quoi.	
3.94 Doute, incertitude sur les buts, les finalités des structures institutionnelles 3.95 ST négative	Après les déchèteries je ne sais pas, je ne sais pas si c'est bien fait, je ne sais pas si c'est vrai que dés qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans une benne ça repart dans l'autre, je ne sais pas si ça a vraiment un impact ce tri sélectif sur les ordures. Honnêtement je n'en sais rien. C'est comme tout quand on ne sait pas, on peut se poser des questions mais si est ce que c'est vraiment, voila.	
3.96 Manque d'information, impact sur le savoir et le savoir faire	*Vous trouvez que vous manquez d'informations par rapport… (parole coupée)* Oui c'est ça, je pense qu'il n'y en a pas, pas beaucoup en fait.	
3.97 Dimension normative	On dit aux gens : il faut faire comme-ci, il faut faire comme ça, ça a un impact sur la planète.	
3.98 Incertitude sur la finalité, les conséquences de la pratique (dimension ST)	Bon voilà donc les gens, bon bah la planète les enfants on est tous plus ou moins concerné par le futur hein donc on va le faire mais est ce que c'est vraiment ?	
3.99 Manque d'informations	Ca on ne sait pas finalement, y'a pas, on n'a pas vraiment d'informations là dessus.	
3.100 médias	On va parler de tout ce qui a de mauvais dans l'économie, la crise et tout, à la télé on en fait tout un truc. Ca rend les gens dingues d'ailleurs mais euh, il y a peut-être de quoi aussi malgré tout,	
3.101 « il faut » : dimension normative du tri 3.102 absence de communication des PP 3.103 doute sur la finalité du tri	mais euh tout ce qui est environnement on en parle il faut faire ci, il faut ça, mais dans l'autre sens on n'a pas forcément les infos qui nous disent bah oui vous voyez je ne sais pas quoi sur la région on a fait le tri, ça a permis je ne sais pas quoi sur la planète on n'en sait rien, est ce que au niveau déchets voila, et puis au niveau budget est ce que c'est plus pour rentrer dans les ?	Communication dans un seul sens
3.104 Doute sur la finalité du tri (ST) 3.105 Sceptique, incertaine sur l'issue	C'est ça en fait je n'aimerai pas qu'on leurre les gens en leur disant voilà votre tri sélectif c'est bien pour la planète en fait finalement ça ne sert pas pour la planète parce que ce n'est pas forcément bien trié, tout retourne dans l'autre beine et au final c'est pour enrichir quelqu'un et ça je n'aimerai pas honnêtement qu'on leurre les gens par rapport à ça et je n'aimerai pas être leurré non plus honnêtement. Je trouve qu'il y a des fois pour certaines choses on prend un peu voilà.	
Non codé	*quoi en fait ?* Ouais. *Ouais*.	

	Ouais un peu beaucoup. *Beaucoup.*	
3.106 Idem, doute sur la finalité du tri 3.107 Soulève la communication à sens unique des PP	Ouais ouais. Et je trouve que c'est toujours dans un sens mais dans l'autre sens y'a rarement. Toujours donner mais les informations, recevoir les informations finalement, je ne sais même pas s'ils savent réellement, enfin il y a des personnes qui prônent ces paroles et je ne sais pas s'ils savent réellement. C'est plus le coté environnement, le coté bien, le coté ce qui est bien. Mais est ce que vraiment cela a un impact considérable ? Ça serait bien de le savoir et je n'en sais rien (rire).	
idem	*Ouais, ouais.* Ouais non mais c'est vrai, je ne sais pas.	
Non codé	*D'accord, et donc vous me disiez aussi, cette dame là, l'exemple de la dame avec son gigot. Est-ce que vous vous faites des choses en particulier par rapport à votre consommation, par rapport à ce que vous achetez… (parole coupée)* Est-ce que je choisi des produits ?	
3.108 Dimension financière Coût du DD, de la consommation responsable	*Est-ce que vous faites des choix par rapport à ces critères ?* Non aucun, aucun, je ne peux pas, financièrement c'est impossible.	
3.109 Coût de la consommation responsable 3.110 Contrainte financière	Tout ce qui est consommation durable, tout ce qui est, c'est beaucoup plus cher quoi, tout ce qui est développement moi je ne peux pas. C'est impossible.	
3.111 Consommation responsable sous contrainte de ressources financières	Financièrement je trouve que bah ça se paye quoi sur les produits et euh sans aller dans le bas de gamme hein si on veut quelque chose de correct voila mais euh si c'est dans le développement durable tant mieux, si cela ne l'est pas, on ne peut pas.	
3.112 difficulté selon pratique	Sur le tri on peut, sur le choix des produits ce n'est pas forcément.	
3.113 Soulève la traçabilité des produits, le manque d'informations 3.114 Opacité des informations	Je vais pas me dire tiens aujourd'hui j'ai envi de manger ça, j'ai envie de manger un gigot, bah non je vais, enfin je ne sais pas, si je peux avoir la qualité un peu moins chère plutôt qu'aller le chercher chez le boucher ou de le payer 3 fois plus cher, je me dirai bah c'est tout. Alors que chez le boucher je ne sais même pas non plus si finalement c'est vraiment plus, ce n'est pas forcément indiqué non plus hein.	
3.115 Dimension économique qui prime sur la dimension écologique	Donc euh non je crois, on regarde aussi le portefeuille. Je crois qu'aujourd'hui les gens ce qui vont regarder davantage c'est leurs portes-feuilles et non le développement durable.	
3.116 Le tri est déconnecté de la dimension financière	Ce n'est pas méchant ce que je dis mais euh le tri oui ils vont le faire parce qu'on sait que c'est bien, voilà, ils vont faire quelque chose par rapport à ça.	
3.117 Dimension économique	Après sur l'achat en lui-même j'en suis pas convaincue honnêtement, non je ne	

de la consommation responsable	pense pas, sauf vraiment celui qui peut se permettre tout ces achats, assez en choix en fonction de ce genre de choses mais euh.	
3.118 Décision d'achat en fonction de critère de qualité plutôt que de critères environnementaux	*Parce que vous avez quoi comme achat en tête ?* Bah je ne, euh comme achat non mais par exemple s'il y a quelque chose ou il y a un peu moins d'emballage, plus d'emballage, c'est moins cher, c'est plus cher, enfin je ne vais pas forcément choisir par rapport à ça. Je vais choisir ce que je veux, la qualité que je veux, mais je ne vais pas choisir par rapport à son emballage, à sa provenance si, enfin si la provenance ne me gène pas quoi, y'a des choses ou, y'a des provenances je ne veux pas mais bon après ça c'est plus un avis personnel voilà quoi.	
3.119 Décision d'achat : dimension qualité> dimension environnementale	*Et si ce n'est pas indiscret, c'est quoi les provenances qui vous gênent ?* Bah par exemple je ne sais pas le Chili, le Brésil, certains pays où on sait qu'il n'y a pas forcément le même la même qualité qu'en France au niveau suivi, au niveau, les réglementations chez nous quand même au niveau hygiène, au niveau, c'est quand même important. Il y a certains pays où euh ce n'est pas même s'ils essayent de faire l'effort euh pour eux c'est bien, pour nous on va en demander 3 fois plus quoi, ou 4 fois plus ou 10 fois plus. Donc y'a certaines choses où y'a des pays où je n'irai pas, Brésil, Chili, Japon euh y'a certains produits où non je n'irai pas forcément acheter pour par rapport à ça quoi comme je ne sais pas des fraises d'Espagne qui sont affreuses, je n'irai pas les chercher non plus quoi. Non mais y'a des choses voila. Mais je ne vais pas forcément regarder au niveau euh au niveau déchet au niveau voila. Je vais plus regarder au niveau qualitatif pour soi quoi pour ne pas non plus manger n'importe quoi en se disant voila. Mais euh au niveau plus environnement euh non pas spécialement quoi.	
Non codé	*D'accord et vous aimeriez dans l'absolu faire plus ou pas ?* Faire plus que ? *Qu'aujourd'hui, si vous pouviez.*	
3.120 Soulève de manière indirecte les comportements inadaptés de son immeuble en matière de tri	Si on pouvait, bah plus au niveau de notre tri ici oui,	
3.121 Contrainte financière	après plus au niveau des achats si j'en avais les moyens pourquoi pas mais bon aujourd'hui ce n'est pas possible.	
3.122 Redistribution financière ?	Mais euh après il faut donner aux gens.	

3.123 Marge de manœuvre réduite des consommateurs 3.124 Les consommateurs subissent.	Mais bon après c'est aussi aux grosses enseignes, c'est aussi beaucoup de choses de travailler là dessus pour pouvoir permettre aux gens de le faire sans voilà quoi, on achète voilà. Je pense que le consommateur va acheter quelque chose, il n'est que client quoi.	Déresponsabilisation par rapport à l'entreprise
3.125 Responsabilité du producteur C'est au producteur/ distributeur de proposer des produits responsables	C'est celui qui produit celui qui vend qui doit essayer de faire en sorte que se soit le plus bah le meilleur possible au niveau qualité pour la personne en elle-même, le meilleur pour l'environnement si c'est au niveau je ne sais pas peut-être plus de cartons, moins d'emballages plastiques si c'est moins recyclables selon ce qu'ils mettent autour quoi ou des matières parfois y'a certains produits qui sont pas terribles non plus ou enfin voila y'a beaucoup de choses à faire.	
Non codé 3.126 Elle se plaint des règles imposées en France et en même temps trouve qu'il devrait y en avoir plus.	Puis on laisse entrer beaucoup de choses aussi en France hein. Moi j'ai des personnes qui se sont retrouvées par exemple qui ont été acheter, j'ai deux clientes pour ça, qui sont allées acheter dans les petites boutiques dans les petites boutiques chinoises des petites paires de chaussures où c'est rentré comme ça où ce n'est pas cher et c'est mal traité enfin les normes sont pas les mêmes forcément. Elles se sont retrouvées à l'hôpital, limite dans le coma, parce qu'elles ont eu une infection du sang et le sang été infecté à 75% parce que dans les chaussures il y avait quelque chose et 1 mois et demi d'hôpital pour une petite une ampoule au pied dûe à une chaussure et que le traitement de la chaussure est rentré dans la jambe euh je dis il arrive quand même, c'est moche quoi.	Légende urbaine Grandes peurs
3.127 Dimension financière	On se dit mais ils vont là parce que ce n'est pas cher et que quelque part la vie est chère et ils ne peuvent pas tout s'offrir non plus.	Ne va pas au bout du discours → pourquoi avoir plus ?
3.128 Doute sur les pratiques et sur l'offre commerciale	Et euh voilà je pense, y'arrive un moment où je vais plus être vigilante là dessus, sur les choses qui viennent peut-être d'ailleurs ou qui sont ou pourquoi elles ne sont pas chères parce que y'a forcément quelque chose aussi hein que se soit dans l'alimentation y'a plus de gras qu'autre chose ou on ou on regarde les étiquettes quand même on se dit oula ça commence par quoi ce n'est pas bon quoi.	Méfiance/ défiance Connaissance du fonctionnement économique
3.129 Mauvaises pratiques des entreprises	Non mais euh pareil dans ces produits là on sait très bien que pour une paire de chaussures à 5 euros enfin y'a quelque chose qui fait que soit elles vont jamais tenir ou soit y'a pas de traitement y'a rien quoi donc euh c'est plus euh.	Plusieurs niveaux identifiés dans son discours : les gouvernements, les entreprises et les individus. Et chacun a ses devoirs par rapport à l'environnement.
3.130 DD, tri = effort pour les individus	Je trouve que par rapport à ça ce n'est pas à nous de faire l'effort.	
3.131 Rôle des gouvernements	Y'a des réglementations qui devraient être plus strictes sur certaines choses et	Rôle régulateur de l'état

sur l'information et les réglementations.	interdire euh voila, interdire à la vente ce genre de choses qui peuvent amener des soucis graves de santé ou qui peuvent euh je ne pense pas que se soit super pour la planète non plus hein quand on se met quelque chose et que sa pollue le sang comme ça on se dit qu'il y a forcément euh.	
3.132 Ce qui n'est pas bon pour l'individu = ce qui n'est pas bon pour l'environnement ?	Sur l'ensemble ce n'est pas bon non plus ce n'est pas bon pour le corps, ce n'est pas bon pour la planète non plus.	
3.133 Dimension internationale du DD	Donc y'a des pays qui ont grand, beaucoup beaucoup de boulot à faire.	
3.134 Les actions en France ne sont pas assez importantes	C'est pour ça que je dis qu'en France oui on travaille en petit, pas grandement sur un petit pays, sur des choses qui nous paraissent essentielles parce qu'on a déjà une avancée peut-être sur beaucoup de choses et un confort de vie même si c'est difficile en ce moment qui est quand même meilleur que d'autres.	Grandeur de la France ?
3.135 Soulève ici la dimension normative	Mais euh on n'est pas non plus à devoir se faire taper sur les doigts tout le temps parce que je trouve qu'on n'est quand même pas si mal quoi.	autosatisfaction
3.136 dimension internationale	Y'a certainement des pays qui sont certainement mieux hein mais je trouve qu'on est malgré tout pas si mal.	
3.137 Changement dans les pratiques Prise de conscience collective	Y'a quelques années par rapport à je ne sais pas y'a 5 ou 6 ans je trouve qu'on a quand même bien bien évolué sur euh nos déchets, sur nos sacs, nos poubelles, sur tout, on fait attention à beaucoup plus de choses,	
3.138 Plus de conscience et plus de vigilance	on lit beaucoup plus les provenances des , enfin les gens maintenant ils achètent, ils font un peu plus attention hein euh même à acheter davantage chez nous pour faire un peu plus, par plus de confiance finalement, moins de débordement quoi.	
3.139 Contrainte, effort pénibilité, ras le bol ? exprimé 3.140 sur les attentes de plus en plus fortes des PP dans sa vie quotidienne	Mais euh on ne peut pas, on ne peut pas tout gérer nous non plus quoi.	Responsabilité limitée
3.141 Rôle des industriels et des états. 3.142Répartition des responsabilités. 3.143 Exprime à nouveau le trop de chose à gérer imposé par les PP	Je pense que c'est aux industriels à traiter ça c'est à l'Etat aussi à traiter ça, c'est voilà nous, nous on fait notre petite part en tout cas mais je ne pense pas qu'on est le rôle le plus important à jouer quoi en fait c'est euh.	Répartition des rôles dans le triangle Etat/ entreprises/ ind.

3.144 Minimise son rôle		
3.145 Incertitude sur les finalités des grandes questions du DD 3.146 ST négative du DD	Après les débats sur tout hein je veux dire est ce que le nucléaire c'est bon ou pas bon pour notre planète ? Est ce que voila ? Ils parlent des voitures électriques finalement d'après ce que j'entendais ce n'est pas si bien que ça donc euh ce n'est pas si bon finalement non plus pour la planète. Alors au final qu'est ce qui est bon ? On n'en sait rien.	
3.147 Dimension économique prépondérante dans les débats	Enfin chacun essaye un petit quelque chose pour améliorer ou je ne sais pas. Mais je pense toujours qu'il n'y pas que le coté d'amélioration, y'a toujours un gain quelque part et je trouve dommage qu'on puisse toujours essayer de gagner euh.	
3.148 Dimension économique qui prime sur la dimension environnementale	Y'a des fois pourquoi pas perdre pour gagner en bien pour un environnement pour euh voila et euh ils ne chercheront pas non plus à perdre pour ça quoi ce qui veulent c'est en même temps c'est que ça rentre tout le temps voila. Ils n'iront pas un peu de perte pour améliorer, la j'y crois pas du tout (rire).	
3.149 Sceptique sur les motivations des pratiques durables des entreprises	Mais euh, mais bon comme les emballages ils réduisent, mais en même temps en réduisant c'est de l'argent qui euh ils y travaillent un certain temps mais après c'est de l'argent en moins pour ces emballages parce que les protections qu'ils y avaient au tour ça a un coût aussi malgré tout hein donc euh voila. Je pense qu'ils ne le font pas non plus que pour le bien-être, c'est clair donc après voila quoi.	Cynisme de l'entreprise
3.150 Contrainte spatiale Contrainte structurelle de l'immeuble 3.151 Engagement au niveau du tri (ST) (essaye de le respecter au mieux)	*Et alors vous ici au quotidien comment ça se passe alors par rapport à toutes ces questions là de développement durable ? Qu'est ce que vous faites concrètement ici dans l'appartement ?* Nous ici, bien quand on peut, c'est ce que je disais, quand on peut trier on trie, quand on descend en bas et que y'a rien, je les remonte une fois, deux fois je peux plus j'ai plus la place en fait. Moi c'est trop petit ici.	TRI
3.152 Schéma du tri 3.153 Savoir-faire du tri	*Parce que comment ça fonctionne alors votre tri ?* En fait on prend un sac, tout ce qui est papiers, bouteilles plastiques, enfin bouteilles d'eau ou autres, je mets ça dans un sac et dés que mon sac est plein en fait je le descends.	
3.154 Récupération des pots à moutarde pour les enfants 3.155 Parcours des déchets	Après les verres, bah je ne consomme pas trop de verres hein, quelque…un pot de moutarde que je garde en général c'est souvent un verre pour les gamins qu'ils aiment bien garder euh.	
3.156 Contrainte de se déplacer	C'est plus emballages plastiques mais sinon verres, bien si faut se déplacer mais j'en n'ai pas beaucoup.	
3.157 Pratique des entreprises	Mais de toute façon ils réduisent le verre hein que se soit en bouteille ou autre euh.	
3.158 Change ses pratiques	D'ailleurs j'essaye de limiter les verres en fait pour justement m'éviter à moi aussi	Pénibilité, effort

pour éviter d'aller dans les collectes de verre 3.159 Souligne la contrainte de cette pratique 3.160 Manque de structures pour trier le verre	d'aller les jeter parce que c'est pareil y'a pas y'en a pas beaucoup quoi des bennes à verres quoi.	
3.161 Effort, pénibilité, contrainte	On demande aux gens des efforts	
3.162 Contrainte du verre 3.163 Dimension spatiale	ou euh moi ici j'ai beaucoup de personnes âgées, bin les verres elles ne peuvent pas aller les déposer hein. C'est impossible pour elles, elles n'ont pas de voitures.	
3.164 Pénibilité liée à la gestion des verres	Elles ont une aide pour les accompagner faire les courses, ce n'est pas pour aller mettre les verres à la benne quoi, pour eux c'est pour leurs quotidiens.	
3.165 Notion de contrainte, d'organisation	Si elles perdent une demi-heure sur ce qu'elles payent, enfin sur ce qui leur est alloué pour euh ce n'est pas possible. Donc je trouve que par rapport aux verres, il n'y a pas pas beaucoup de… (hésitation)	
3.166 Contrainte du verre 3.167 Critique de l'organisation des PP	*Oui, de containers.* Ouais ils devraient développer ou je ne sais pas ou mettre des petits containers euh, j'en sais rien, je ne sais pas ce qu'ils pourraient faire réellement pour euh.	
3.168 Contrainte du verre	Mais je trouve que les verres c'est le plus, finalement c'est le moins pratique dans le tri. Ce n'est pas évident du tout.	Pénibilité Elle ne s'exprime pas que dans la sphère familiale, mais est également sous contrainte structurelle et de l'offre des PP
3.169 Engagement noté en faveur du tri	Donc c'est plus ça, essayer de trier plus nos déchets et après au niveau du développement, c'est ce que je disais dans mes achats je ne regarde pas forcément ce qui est, peut-être que je le fais sans m'en rendre compte parce qu'on va peut-être plus, je ne sais pas.	
3.170 Dimension qualité > dimension environnementale	Mais euh je regarde plus ce qui est, je regarde plus mes emballages par rapport à ce que j'achète pour voir ce qui est pas forcément le plus gras ou le plus, parce que bon y'a plein d'achats que se soit un jambon ou un même les enfants qui aiment bien de temps en temps un petit cordeau bleu, je regarde et des fois je me dis oui c'est de la mixture la dedans enfin c'est jamais voilà.	
3.171 Est prête à payer plus pour de la qualité plutôt que pour un produit durable	Donc je vais regarder que se soit quand même un plat à filet ou je vais regarder enfin ce genre de choses pour qu'il y ait quand même. Voila euh ça se paye plus cher c'est certain mais après voilà mais vraiment regarder euh pour le, non puis bon	

	finalement euh	
3.172 Importance du tri	C'est plus le tri quoi, après y'a pas pour le reste.	
3.173 Geste en faveur du DD Réutilisation des sacs des magasins	Si quand je vais faire les courses, j'ai mes sacs à moi, mes petits sacs papiers enfin mes sacs en tissus euh je par rapport à ça je vais rarement dans un magasin sans mes petits sacs en tissus parce que je ne prends pas leurs sacs.	
3.174 Responsabilité limitée à l'échelle individuelle	C'est des petites choses mais euh hormis ça voilà quoi c'est … A notre échelle je ne vois pas ce qu'on peut réellement faire plus que le tri ou voilà éviter de prendre des sacs.	
Non codé	Je ne dis pas que ça nous arrive pas d'en prendre un parce qu'il y a des fois on a un achat comme ça et puis bien évidemment et on n'a pas, on ne pensait pas y aller, on n'a pas prévu et puis voilà.	
3.175 Tri = effort 3.176 Effort qui doit être fait par les entreprises (RSE) et les gouvernements	Mais euh mais bon après après non dans le quotidien, c'est ce que je dis on est censé acheter maintenant où l'effort a été fait au dessus	
3.177 Communication peu développée autour des actions durables des entreprises	et quand on achète y'a de moins en moins de moins en moins de déchets, de de transport, on ne le sait pas finalement.	
3.178 Désintérêt de la question durable	Bon là ils commencent à en parler mais les gens je crois ils ne font pas trop attention en fait à part cette dame (rire) mais c'est souvent comme ça.	
3.179 Confusion entre les logos, les labels 3.180 Information pas suffisamment claire	Mais sinon non les gens ils voient le petit truc ils s'imaginent que c'est un produit en promo par exemple alors que c'est bien marqué euh y'a bien la petite planète, le petit logo, voir un peu l'impact, le pourcentage d'impact et ils ne font pas attention, « oh c'est un produit en promo », « non non c'est juste sur ce produit là vous voyez quel impact ça a sur l'environnement, ce qui a été fait, pas fait ».	Discours des entreprises au travers des logos
3.181 Question de l'information délivrée au client	Parce que y'a des choses où ils pourraient croire que finalement il y a très peu d'emballage voilà mais ils ne savent pas d'où il vient enfin comment ça a été fait, traité ou enfin, donc voila quoi.	
3.182 N'est pas prête à en faire plus que ce qui est demandé	Mais après non nous notre part je ne sais pas ce qu'on pourrait faire de plus finalement. C'est vrai qu'ils essayent un peu tout hein mais bon.	
3.183 Savoir faire du tri 3.184 Organisation spatiale du tri 3.185 Objets de la pratique	*Parce que là ici pour revenir à votre tri donc vous avez un grand sachet c'est ça pour mettre les bouteilles et tout ça ?* Alors un sac pour les bouteilles et puis après bouteilles papiers, enfin journaux, pubs, enfin tout ce qui peut être amené, emballages ou lait ou gâteaux, enfin ce qui y'a en cartons quoi, qu'on va benner en bas quand c'est possible. Mais après j'ai	

	rien de plus euh.	
3.186 Organisation spatiale du local à poubelle 3.187 Manque d'espace	*Parce qu'en fait c'est une grosse poubelle en bas c'est ça ?* C'est une poubelle euh, bin vous savez les bacs jaunes comme ça quoi, pas plus larges que ça je ne pense pas hein et puis voilà donc c'est vrai que sur l'ensemble, c'est peu.	
3.188 Geste du tri – savoir-faire	*Donc vous devez mettre tout dedans ?* On verse tout dedans.	
3.189 Organisation temporelle de la pratique du tri	*Vous ne mettez pas un sac en fait dedans ?* Ah non non, on verse, y'a pas de sac quoi tout est mis en vrac. Voilà, y'a rien de, bah non parce de toute façon si y'a un sac je pense que c'est (rire) c'est plus bon de toute façon. Donc les sacs sont sensés être à coté mais euh. Souvent quand je peux je descends op je vais mettre mon sac.	
3.190 Contrainte de l'espace du local à poubelle 3.191 Contrainte temporelle 3.192 ST négative (émotions)	Quand je pars au boulot ça m'agace que quelques fois c'est plein et parce que souvent quand c'est quand je peux, je descends, le sac je le mets, puis je replie le sac je le mets dans ma boite aux lettres et je pars direct travailler en fait.	Pénibilité, agacement
3.193 Espace inadapté du local à poubelles	Et euh bah quand c'est plein bin et que si je suis pour partir au travail, je dis ce n'est pas possible je suis obligé de mettre à coté, je ne remonte pas en fait pour euh, si je remonte, bah quand je ne travaille pas, je remonte, je garde mon sac je dis je verrai bien dans la journée ou demain si ça a été et souvent ça l'est pas et ça déborde en fait. C'est, ça déborde de poubelles, mais même pour les autres poubelles hein ça déborde.	
3.194 Objets de la pratique du tri à l'échelle de l'immeuble 3.195 Contrainte	*Parce que y'a quoi d'autres comme poubelles ?* Bah y'a juste deux poubelles, poubelles vertes en fait y'en a que deux et une à papiers. Alors ça fait peu sur l'ensemble bah des locataires quoi.	
3.196 Critique de l'organisation du local à poubelles	Je trouve qu'ils auraient dû euh, enfin oui enfin faire plus en poubelles ils ne peuvent pas par rapport à la superficie de la pièce en fait mais ça devrait être vidé tout les jours.	
3.197 Savoir de la pratique à l'échelle de l'immeuble	*Ouais régulièrement. Et là c'est vidé tout les combien de temps ?* Oula ça doit être euh deux, trois fois peut-être trois fois par semaine les vertes et ça doit être que deux fois la poubelle jaune. Donc c'est euh deux fois pour une poubelle, en sachant qu'on en a quand même malgré tout pas mal des emballages.	
3.198 Contrainte de l'espace	C'est presque celle-ci qu'on devrait, limite l'inverse en fait parce que quand on regarde tout les emballages qu'on peut avoir, les bouteilles qu'on peut jeter enfin bouteilles plastiques tout, je trouve qu'on a de plus en plus de plastiques malgré tout	

	a et au final une petite c'est un peu chaud mais bon.	
3.199 Contrainte financière	Mais y'a eu des demandes de fait hein par rapport aux locataires et euh mais bon ça bouge pas beaucoup hein mais tout est financier de toute façon puis les poubelles on a beau les sortir si ce n'est pas ramassé dans la rue euh ils n'ont pas de jeu de poubelles d'échange pour tourner donc euh.	
3.200 Savoir-faire de la pratique qui ne dépend plus de la sphère privée mais des services de la ville	*Parce que c'est arrivé que ce ne soit pas ramassé ?* Ah oui c'est déjà arrivé que ce ne soit pas ramassé, c'est déjà arrivé que ce soit… Je suis arrivée un coup avec mes deux poubelles d'ailleurs hein mes deux sacs et je me dis ce n'est pas possible je suis remontée avec mes poubelles à la maison. Deux jours j'ai gardé mes poubelles. Ce n'était pas ramassé, c'était blindé de poubelles, c'était par terre, ça débordait au dessus, enfin ce n'est pas…	On note ici un certain engagement d'Angelina qui conserve ses poubelles à son niveau, alors qu'elle pourrait les entasser
3.201 Effort, contrainte, pénible	Donc après on ne plus, par rapport à ça, on ne peut plus faire l'effort quoi, enfin faire l'effort, on ne peut plus faire le nécessaire. Il arrive un moment où on a fait, on ne peut pas faire de miracles non plus donc euh je dis bah c'est tout.	La pénibilité provient ici de la contrainte structurelle et spatiale (et temporelle)
3.202 Discours extérieurs du tri	Mais c'est vrai qu'ils en parlent beaucoup mais plus pour les propriétaires ou locataires de maisons enfin les gens qui habitent oui en maison pour eux voilà.	Multiplicité des discours autour du DD, du tri
3.203 « il faut » : soulève la normativité de la pratique	*Chacun a sa poubelle ?* Voila chacun a sa poubelle, chacun a son tri comme il faut.	Différence appartement/ maison
3.204 Normativité, contrôle des poubelles	C'est davantage surveillé parce qu'ils en laissent des poubelles sur les trottoirs quand ce n'est pas forcément bien fait en tout cas.	
3.205 Différence entre appartement et maison en matière de surveillance du tri dans son exécution. 3.206 A conscience du tri mal réalisé au niveau collectif 3.207 Manque de savoir de la population	Mais euh pour les appartements comme ça enfin tout ce qui est HLM en tout cas ils ne font pas gaffe quoi. Ils prennent et puis je pense que même ils se disent que dans les poubelles même ceux qui font le tri y'a forcément du mauvais tri et euh parce que je le vois hein quelques fois dans notre poubelle jaune y'a des trucs où je me dis de toute façon c'est limite ça sert à rien quoi quelque part, parce que y'a des personnes qui font bien, puis des personnes qui pensent bien faire parce que s'ils mettent la quelque part ils pensent bien faire mais c'est pas forcément euh.	
3.208 Souligne les comportements inadaptés d'autrui 3.209 Effort = contrainte	Ils vont mettre oui par exemple c'est ce qu'on disait plein de papiers mais dans des sacs plastiques, tout est emballé dans des petits sachets plastiques qui ne sont pas recyclables quoi donc euh on se dit que quelque part ils ont fais un effort c'est bien mais l'effort est mal fait donc euh.	
3.210 ST/ doute sur la finalité du tri	Après cette poubelle, est ce qu'ils vont eux faire en sorte que ce soit recyclable ou est ce que ça part dans l'autre benne ? C'est que je me disais, est ce que cet effort n'est pas fait pour rien quoi dans ce genre de situation ? Je ne sais pas.	

3.211 Manque de savoir-faire en matière de tri à l'échelle collective	Parce que c'est difficile d'avoir du parfait dans une tour à 16 étages où tout le monde va faire euh, y'a forcément plein de mauvais élèves où des gens pensant bien faire qui font mal c'est pas.	Ecole/ élève
3.212 Information sommaire délivrée 3.213 Savoir de la pratique	*Vous avez eu l'information ou pas par rapport aux poubelles ?* Bah on a on a un papier en fait hein collé sur la porte donc nous disant telles choses à mettre dans telle poubelle, telles autres choses à mettre dans telle poubelle.	
3.214 Assimilation du savoir, des informations données	Mais bon c'est pareil quoi y'a ceux qui lisent bien et ceux qui lisent pas bien et ceux qui comprennent pas forcément tout non plus hein donc euh parce que j'ai beaucoup de personnes très âgées ici.	élèves
3.215 Préoccupations divergentes en approchant de la fin de vie	Là sur mon pallier je pense que la moyenne d'âge si on m'enlève ça doit être 80 ans donc euh pour eux c'est aussi difficile hein de gérer leurs euh, ils ont déjà d'autres soucis à gérer donc euh l'impact sur la planète ou autre.	
3.216 Comportements inadaptés d'autrui	On ne peut pas non plus tout tout demander hein. Comme j'ai vu une dame qui a des qui est âgée qui a des couches parce qu'elle est malade, ça finit dans la dans celle euh	
3.217 « fichu » : met une certaine émotion (ST)	*Dans la jaune.* Voila donc bon dans des sacs plastiques, ce n'est pas terrible je veux dire, je veux dire le tri il est fichu quoi enfin.	
3.218 Manque d'information et de sensibilisation à l'échelle collective de l'immeuble	Mais après bon on ne peut pas aller toquer chez tout le monde en leur disant, enfin c'est délicat, donc euh, puis voilà donc c'est plus une information. On n'est pas forcément super informé sur tout quoi. Donc voilà.	Fin de sa responsabilité – ne va pas voir la dame
Non codé	*D'accord et ici à l'appartement euh les enfants sont motivés ou comment ? Est-ce qu'ils sont moteurs par rapport à toutes ces problématiques là ?* De ?	
3.219 Socialisation écologique par l'école	*Par rapport au tri, du développement durable en général ?* Plus quand ils en parlent à l'école en fait hein	
3.220 Routinisation du tri par les enfants 3.221 Caractère « normal »	mais sinon, mais c'est plus euh enfin comme ça pour eux ça fait parti d'une normalité donc ils n'ont pas forcément le besoin d'en parler quoi c'est euh ils vont aller se promener ils vont jeter leurs papiers dans la poubelle parce que ça ne se fait pas de le mettre par terre, ils vont faire d'eux-mêmes quoi, y'a pas.	
3.222 Engagement des enfants dans la pratique du tri	*Ici à l'appartement, ils font attention au tri quand même ou ?* Ils y font attention bien qu'ils se rendent compte que finalement le tri qu'on peut faire ici ce n'est pas top	
3.223 Normativité du tri à l'école	alors qu'à l'école ils vont le faire davantage parce qu'ils ont fais une demande au niveau de l'école pour qu'ils aient une poubelle à papiers parce qu'ils reviennent	

	sinon avec leurs bouteilles d'eau à la maison parce que à l'école y'a pas la poubelle nécessaire pour pouvoir la mettre dedans.	
3.224 Contradiction entre la demande de faire le tri à l'école et l'impossibilité pratique de le mettre en œuvre	Enfin par rapport à ça ils sont quand même assez euh bah non on ne met pas la poubelle à l'école, on ne peut pas faire le tri à l'école.	
3.225 Absence de mise en œuvre du tri à l'école pour des questions financières ?	Donc euh les écoles on fait le nécessaire pour qu'ils aient aussi parce que c'est bien beau de demander aux enfants et aux instits de faire un cours sur le développement durable si l'école en elle-même n'a pas les moyens de faire son propre tri.	
3.226 Décalage entre le discours de l'école et la réelle mise en pratique	Je veux dire si, l'apprentissage commence par là en disant aux enfants voilà quoi, voilà les poubelles, voila ce qu'on peut mettre dedans, voilà ce qu'on va mettre en place à l'école pour que vous puissiez vous aussi trier vos déchets. Sinon on n'en parle pas à l'école, on n'en parle qu'à la maison mais euh donc si ça fait partie quand même de leurs quotidiens.	On se pose alors la question du réel rôle de l'école dans le processus d'apprentissage ? Tout l'apprentissage pratique ne passe que par la maison ?
3.227 Absence de contrôle du tri par les enfants Pas de socialisation inversée	*Et ici des fois ils vous enfin je veux dire ils vous reprennent si jamais vous ne mettez pas dans la bonne poubelle ou ?* Non non non, ils ne regardent pas ce que je fais, non ils ne sont pas à me regarder, non non ils ne sont pas.	Rôle des enfants différent de la mère
3.228 Règles familiales 3.229 Tâches précises pour les enfants	*Non parce que des fois.* Oui oui il pourrait, ah oui oui. Non non ils savent ce qu'ils ont à faire	
3.230 ST enfants/ engagement moyen	après de là à se sentir extrêmement investi, non il ne faut pas non plus non non ils ne sont pas dans le cas où ils ont envie de tout chambouler pour la terre hein euh non non.	
3.231 Engagement pour des pratiques liées au bien-être plutôt que liées à l'environnement	Le petit il parlerait plus de produits bio. Il ferait bien son potager pour voilà pour manger le plus sainement possible mais euh c'est plus en fait ce coté bien-être et de sa, de leur corps ou de leur voilà.	
3.232 Désintérêt du tri par l'ado (ST)	Enfin plus le petit, le grand il s'en fiche un peu.	
3.233 Pas d'engagement de la part de l'ado	Il ne va pas regarder, il ne va pas laisser trainer les choses hein ce n'est pas, il va faire attention à tout ça mais ce n'est pas non plus, il ne va pas regarder si c'est bon pour sa planète ou pas quelque part voilà.	
3.234 Valeur nature du fils/ engagement dans les pratiques	Le petit davantage en fait, c'est plus son coté, oui il aime bien tout ce qui est nature tout ce qui est voilà nature bien-être voilà donc il est un petit peu plus, il fait	

environnementales	beaucoup attention à ce genre de choses que son frère.	
3.235 Engagement limité de l'ado	Son frère moins, moins	
3.236 Souligne la contrainte de l'organisation de la pratique	parce que puis même ici on n'a pas les possibilités de tout non plus donc forcément ça implique moins aussi hein que quand on peut faire.	
3.237 Une gestion du tri différente dans chaque famille	Quand ils vont chez mon frère où tout est carré dans les poubelles c'est « on met ça là tata ? » « on met ça là ? » « on met ça là ? » « et ça je peux le mettre là ? » c'est marrant quoi parce que finalement c'est différent.	Donc enfants ont bien une volonté
3.238 Doute sur la finalité du tri en immeuble	C'est ce que je disais on ne traite pas les déchets de la même façon euh quand on est chez soi quelque part que, que là ils ont l'impression que ce qui font ça sert quelque part à rien quoi pour là où on habite hein pas pour quand on est ailleurs, ici ce n'est pas forcément bien adapté quoi.	
Non codé	Donc après je ne sais pas s'ils vont faire d'autres choses.	
3.239 Elargissement des contraintes imposées par les PP dans le futur. 3.240 « y'aura pas le choix » : pression normative	De toute façon je pense qu'on est amené à y travailler davantage hein donc y'aura pas forcément le choix.	
3.241 Absence de contrôle de l'exécution du tri	Mais euh on ne sanctionne pas nos poubelles non plus, peut-être que si on nous laissait nous nos énormes poubelles dehors en nous disant y'arrive un moment d'avoir trop de déchets, peut-être que les gens feraient plus en disant oh c'est blindé on ne peut plus rien mettre peut-être qu'ils feraient peut-être un peu plus attention je ne sais pas.	école
3.242 Fatalité	Mais là bon de toute façon ce que je dis c'est donc euh je pense qu'ils ne cherchent pas non plus à secouer un petit peu ces personnes là. Mais bon.	désinvestissement
3.243 Ancré dans un système collectif qui laisse peu de ddl	*Oui c'est sur. D'accord, et après au niveau de l'énergie ici comment ça marche, au niveau du chauffage comment vous fonctionnez ?* Au niveau du chauffage, bah tout est euh comment c'est commun quoi tout est, donc y'a pas, on ne gère pas on ne gère pas forcément euh enfin pas comme chez soi on ne choisit pas son propre chauffage, notre énergie euh.	
3.244 Absence de savoir de la pratique énérgie	*Donc là ici ça marche comment ? C'est électrique ? Au gaz ?* Ah non non ce n'est pas électrique, c'est euh d'ailleurs je ne sais même pas si c'est gaz en fait je ne m'intéresse pas à ça du tout.	désinvestissement
3.245 Dimension financière	*Mais je veux dire c'est euh des charges que vous payez tout les mois ?* Oui c'est des charges qu'on paye tout les mois.	

3.246 Pratique du chauffage collective	*Ouais mais vous avez la possibilité de régler votre chauffage quand même ?* Ah c'est tant, ah non c'est tant par mois, c'est réparti sur l'ensemble de voilà, c'est la consommation de l'immeuble qui est divisée par le nombre d'appartements et euh. Ah non ils ne regardent pas ce n'est pas individuel hein, c'est collectif donc euh c'est tant et voilà.	
3.247 Normativité de la structure et de la pratique du chauffage	*Oui d'accord. Donc c'est eux qui décident de remettre le chauffage en route etc. etc. ?* Voilà c'est ça. Donc au premier octobre ils remettent le chauffage en route, au premier mai il n'y a plus de chauffage.	
3.248 Temps lié à la pratique du chauffage	C'est les dates, c'est comme ça tout le temps. Sauf si vraiment il faisait, comme l'année dernière on a eu de la neige très tôt et euh voila un peu plus froid, ils avaient remis un peu avant mais bon c'est très rare. Et euh cet été enfin au mois d'avril il faisait super chaud, au mois d'avril on n'avait plus de chauffage quoi. Ça ils savent couper hein.	
3.249 Absence de ddl laissées aux foyers concernant l'énergie	*Oui (rire).* Mais pour mettre il faut qu'on aille réclamer quand il fait vraiment froid sinon parce y'a des périodes où il va faire super beau, bah là on est quand même pas mal au mois de novembre on est encore sympa en températures, y'a des périodes où en octobre ça caille déjà. Donc non on n'a aucun pouvoir de gérer le chauffage ici quoi.	
3.250 Pratique individuelle de l'électricité	*Et l'électricité ?* Comme l'électricité euh, c'est euh non c'est notre consommation, c'est euh *D'accord donc là c'est personnel ?* Voilà c'est l'EDF qui fait une estimation de notre consommation et qui augmente l'année d'après si jamais on a trop consommé où qu'il y ait une augmentation quelconque sur leurs euh. Voila mais bon l'électricité oui.	
idem	*Ouais là c'est des compteurs individuels ?* Voilà ils font des relevés et voilà.	
3.251 Gâchis : souligne des comportements adaptés en matière de consommation d'électricité	*D'accord et vous faites attention à l'électricité ou enfin c'est quelque chose qui vous apporte ou ?* Bah l'électricité oui on essaye de limiter eh mais bon on n'est pas là beaucoup non plus donc euh. Moi je veux dire moi le midi ils sont à la cantine, ils partent le matin à 8h, le grand à 7h30, ils rentrent il est 6h le soir donc là forcément ils arrivent ils allument la lumière voilà, euh la lumière, la télé et puis voilà quoi. Mais niveau électricité je ne pense pas qu'il y ait énormément de gâchis non, non non on ne laisse pas allumé toute la journée nos après les ampoules bah de toute façon on vient	

	tous aux ampoules voilà hein.	
3.252 Savoir de la pratique des ampoules basse consommation	Ils disent que finalement ça dure plus longtemps mais que ce n'est pas forcément meilleur non plus apparemment donc euh y'a toujours du bon et du mauvais hein euh voilà quoi on prend de toute façon on prend ce qui y'a et voilà quoi. Ce n'est pas forcément moins cancérigène, ce n'est pas forcément donc bon.	
3.253 Normativité de la pratique	Après on n'a pas le choix non plus hein y'a des choses on est obligé de suivre donc euh, on ne peut pas aller au delà de, quand ils suppriment quelque chose et qu'ils mettent autre chose on sait très bien que quand il va falloir changer se sera ça et puis c'est tout quoi.	Règles non remises en cause
3.254 Sceptique, doute sur le réel bénéfice des ampoules	Mais bon elles durent plus longtemps donc y'a peut-être un gain quelque part aussi hein je ne sais pas.	
3.255 Habitudes de transport	*Ouais c'est sur. D'accord et au niveau des transports euh comment vous faites alors, pour aller au travail, pour aller à l'école ?* Pour aller au travail à pied, pour aller à l'école à pied, le grand il lui arrive de prendre le tram selon.	
3.256 Comportements durables en matière de transports	*Oui parce que maintenant il va au collège ?* Oui, oui oui et puis la voiture on s'en sert très peu en fait. La voiture c'est les courses parce que les courses c'est (rire) et puis bah aller voir la famille qui n'habite pas Reims parce que ma famille n'est pas d'ici donc euh pour les déplacements comme ça mais bon on doit s'en servir une fois par semaine de la voiture et point quoi, on s'en sert très peu donc euh.	
Non codé	*Et vous avez un système pour la garer ici ?* Pour euh ? *Pour la garer ?* Non à l'extérieur, parking extérieur mais pas.	
3.257 Souligne les comportements inadaptés d'autrui	Donc au niveau consommation ou pollution je ne pense pas qu'on soit mauvais élève par rapport à ça comme quoi parce que y'en a oui qui font 3 mètres et qui prennent la voiture assez aisément.	
3.258 Motivations à aller à pieds plutôt que prendre la voiture	Non puis je trouve qu'il est bon de marcher de toute façon. Moi je vais travailler à pied ça me fait la coupure euh, la coupure euh quand je quitte, prendre le bol d'air me dire aller le travail c'est fini, tu te remets dans le bain maison que si j'arrivais enfin si je prenais la voiture je pense que je serais encore dans le truc en conduisant j'arrive ici enfin je n'ai pas eu un besoin de d'oxygène de prendre l'air en fait hein.	
3.259 Pratique de la voiture, du transport	*Puis vous ne mettez pas beaucoup de temps ?* Mais je pense que je mettrai plus de temps en voiture qu'à pied, euh je pense parce	

	que maintenant pour y aller déjà c'est un deux trois feux après il faut que je refasse l'arrêtée à Digrazia. Pour revenir bon je gagnerai peut-être un peu de temps le soir parce que la circulation est plus tranquille et je repasse devant Jean Macé et j'arrive sur le boulevard mais euh pour y aller non, non je ne pense pas. Puis bon non marcher.	
3.260 Pratique du transport à pieds 3.261 Avantages de la pratique	Des fois le petit il me dit « oh bah les copains ils vont à l'école en voiture » et bah je dis « bah toi tu y vas à pied » (rire). Je dis non je ne vois pas l'intérêt, on n'est pas loin, un peu de marche le matin ça tue personne quoi. Si on habitait vraiment à l'autre bout, ou que y'a un besoin bon on ne fait pas comme on veut mais euh ou si vraiment je partais travailler ou j'ai vraiment un bon bout de chemin à faire ou je suis obligée de prendre la voiture je le déposerais en voiture et je partirais travailler direct mais euh là y'a pas. Je dis moi je te dépose à l'école et op j'arrive au magasin quoi, je n'ai pas de, je n'ai quand même pas beaucoup de. Je dis c'est se moquer là.	
3.262 Aspect financier 3.263 « il faut » : soulève la normativité dans la famille	Enfin on gagne de l'argent en dépensant moins d'essence et puis je lui dis deux ça sert à rien Lenny, il faut prendre l'air, il faut marcher, il faut euh voilà quoi.	
3.264 Avantages à aller à pieds	Je lui dis tu as le temps d'être enfermé euh. Ils ont besoin quand même de, puis ça réveille. Celui qui est dans la voiture (rire) qui se laisse vivre. Non il faut, il faut tonifier un peu tout ça quoi. Puis bon même pour eux après quoi, marcher enfin. Puis c'est un besoin. On ne marche pas forcément assez, on ne prend pas forcément assez l'air non plus. C'est vrai que moi mon travail faisant que je n'ai pas beaucoup de temps non plus, il faut leur accorder, ils sont quand même, ils se gardent quand même pas mal seuls. Donc euh quand on peut un peu prendre l'air même si c'est juste pour aller à l'école marcher un peu c'est toujours le bol d'air de pris parce que à l'école ils y sont, ils ont la récrée parce qu'en primaire y'en a encore mais euh au collège c'est raccourci et euh si peu qu'ils prennent l'air en marchant un peu euh c'est toujours ça de pris parce que les weekends où ils sont enfermés où je bosse tout le temps, l'air ils ne le prennent pas quoi, ils sont à la maison, ils vont jouer un peu à leurs ordinateurs, ils vont jouer enfin peu importe, aux petits bonhommes enfin ce qu'ils veulent mais euh ils sont enfermés quoi. Enfin ils ne vont pas aller se promener tout seul. Il n'est pas question qu'ils aillent se balader, ça c'est non (rire).	Fantasme de « prendre l'air » pour tous
3.265 Différences dans le temps 3.266 Ddl de plus en plus restreints	Non c'est ce qu'on disait quoi y'a des, on ne peut plus quoi, c'est dommage car les enfants on leur prive enfin on les prive par la vie actuelle de plein de plaisirs, de. Moi quand j'étais gamine, je me gardais, j'allais dehors, je faisais du vélo, on jouait au ballon avec les copains enfin on vivait différemment quoi.	Restriction liberté enfants Peur sociale

idem	Y'avais moins ce, y'avait toujours un parent qui faisait attention aux enfants selon les heures de boulot ou autre mais on était quand même un peu plus libre en tout cas de jouer, de. Là maintenant on dit qu'il y a une obésité, y'a plein de choses mais les enfants on ne les laisse plus sortir, ils sont à la maison avec nous, ils sont euh, les jeux bah à l'extérieur ils dépensaient, ils ne dépensent plus, ils sont ici avec leurs consoles, leurs ordinateurs, leurs bonhommes ou ils ne dépensent pas forcément plus et ce n'est pas, en appartement ils ne vont pas aller dans le jardin donc euh. Forcément je pense que c'est un tout quoi, c'est la vie actuelle qui fait tout ça donc euh. Après voilà quoi. Donc euh non les déplacements oui (rire).	Contrôler les enfants – absence autonomie
3.267 Pratique de la marche	*A pied (rire)* A pied, à pied. Oh tu aimes bien marcher maman, bah oui enfin. *Ça fait du bien.* Ça fait du bien de marcher. Je dis quand on peut on marche quoi. C'est euh je dis vous avez le temps d'être. Je dis après quand vous serez vieux, vous aurez mal partout si vous ne marchez pas vous allez perdre euh enfin je veux dire ça vient vite quoi les gens qui ont des problèmes d'arthrose et qu'après ils ne peuvent plus marcher et bien il faut travailler tout le temps ses articulations pour éviter que ça s'installe de trop parce que dés que ça s'installe et bien c'est fichu hein donc euh. Donc je dis aller aller (rire). *On y va (rire).* On y va. Et oui.	
Non codé	*D'accord. Ok. (blanc) Est-ce que vous avez d'autres choses qu'on n'aurait pas abordées sur ce développement durable qui vous paraissent importantes ?* Comme ça, non pas, pas spécialement.	
3.268 Pas proactive dans son comportement 3.269 N'est pas à l'initiative de recherche d'informations	Après ce que je dis moi je ne suis pas forcément euh, on fait on fait ce qui ce qui nous pense juste mais je ne vais pas aller rechercher, regarder toutes les émissions ou regarder tout les enfin je ne vais pas forcément aller tout chercher non plus pour essayer de faire plus et plus et plus hein c'est.	
3.270 Pas une préoccupation familiale du moment 3.271 Sa préoccupation : le bien être de ses enfants	J'ai trop de choses euh à régler, préoccupations, les devoirs, le bien-être autre des enfants.	Miller : l'amour de la mère dévouée à ses enfants
3.272 « on va me demander » : dimension normative Elle répond à cette normativité	Le développement durable oui mais bon euh voilà quoi je fais ce qu'on va me demander de faire ou essayer de faire au mieux dans ce qu'on peut au quotidien mais de là à essayer de faire plus, plus, plus, plus.	Responsabilité limitée

3.273 Souhaite en faire moins Soulève ici la notion de pénibilité, de contrainte	Non pour moi il n'y pas que moi à faire l'effort quoi c'est ce que je disais c'est plus au dessus à faire les efforts pour que nous finalement euh finalement on en ait de moins en moins à faire quoi.	Autorité supérieure
3. 274 Engagement sur les choses obligatoires, mais pas d'extra	C'est ça donc euh faire plus ou chercher à faire plus non pas spécialement, au quotidien quand ça se présente oui mais euh non pas, non pas spécialement (rire).	
3.275 Engagement, croyances limitées pour le DD/ pas de militantisme	C'est impliqué oui mais bon à juste mesure, enfin je n'irai pas manifester pour la planète euh je ne sais pas, je n'irai pas forcément enfin je ne sais pas planter des arbres ou voilà quoi.	
3.276 Contrainte financière	C'est, y'a plein de choses, de, on fait attention à notre quotidien et puis tout est tout est budgétaire aussi hein c'est ce que je dis hein si on était tous fortuné et euh la planète on voudrait bien faire plein de choses pour la planète hein mais y'arrive un moment où tout est budget aussi et dés qu'on touche au budget on fait gaffe à l'ensemble des choses aussi quoi.	Planète = une préoccupation de riches
3.277 Gain financier	C'est c'est plein de choses hein parce que l'environnement ça a un coût aussi hein avant que tout se mette en place euh, y'a plein de choses où c'est sur que ceux qui ont des supers maisons ou y'a des ou y'a moins de consommation ou voilà je trouve ça super quoi. Ceux qui ont des maisons avec des panneaux solaires où ils dépensent moins d'énergies ou euh ou y'a tout les robinets ou y'a des comment ça s'appelle euh des euh bah pour qu'il y est quand même, on a cette sensation d'avoir plein d'eau puis finalement on en gaspille moins ou euh ou tout que se soit pour la chasse d'eau, que se soit pour le tri, les composts, les bah	
3.278 Contraintes spatiales, temporelles et financières	il faut avoir l'espace, il faut avoir le temps, il faut avoir l'argent pour pouvoir installer tout ces, parce que a l'heure actuelle ça coûte encore très chères toutes ces choses pour limiter.	
3.279 Contrainte financière	Après je pense que oui celui qui peut, qui a les moyens de mettre en place ça quand il construit lui-même sa maison, de pouvoir essayer de pour son gain après aussi personnel parce que je pense que c'est un investissement malgré tout au départ mais bon après sur les consommations futures je pense qu'il doit y avoir un gain aussi hein mais euh avant d'en arriver à là il faut investir pas mal et euh.	
3.280 Location/ propriété	Enfin puis moi ici je ne suis pas chez moi donc euh je ne vais pas non plus, enfin faut être réaliste quoi,	
3.281 DD = effort Soulève la contrainte, la pénibilité	on veut bien faire plein d'efforts quand on est chez soi mais quand on n'est pas chez soi on ne fait pas les mêmes choses non plus.	Propriétaire → impliqué

3.282 Différence propriétaire/ locataire	Je pense que vous qui êtes propriétaire, vous avez peut-être envie davantage voilà de vous investir dans toutes ces choses quoi. En tant que locataire bon.	
	De toute façon ils viennent surveiller tout aussi hein, si jamais tout n'est pas comme ils l'ont mis euh tout est tout est facturé, tout est donc c'est pareil c'est aux offices, aux agences de faire en sorte que la consommation soit plus basse, que les gens enfin.	
3.283 Clivage entre les propriétaires et les locataires 3.284 Discours qui frôle le politique	Du moment qu'on est propriétaire ou qu'on est patron d'entreprise ou qu'on est voilà, est ce qu'ils sont investis dans ce genre de voilà d'économies d'énergies, de pollution, de traitement des déchets ? Je pense que c'est à ce niveau là qu'il faut que les choses avancent pour que les personnes en dessous puissent quelque part mettre en place d'autres actions et pouvoir profiter et vivre mieux de ce genre de plan quoi.	Accepte la contrainte Elle se place en victime qui n'a pas les moyens de s'en sortir – aucun intérêt pour le DD
3.285 L'individu a un champ d'action limité	Mais nous à notre échelle, c'est vrai qu'on ne peut pas on ne peut pas tout faire pour que ça change.	
3.286 Pas assez de gratitude ni de récompense des efforts fournis	Mais je trouve que ça vient quand même. C'est ce que je dis on n'est pas si mal hein euh (rire). Il ne faut pas dire qu'on est que des mauvais élèves quoi, on n'a fait de gros progrès en France ces dernières années.	Le système va dans un sens : il impose et pas de gratitude
3.287 Dimension politique	Puis ça a évolué, puis bon voilà quoi là les élections vont arriver et il y aura encore d'autres plans de mis par les écologistes bon parce que c'est ça hein c'est quand même eux qui font un peu petit bouger l'environnement parce que l'écologie en elle-même il y a quelques années ça n'avait aucun impact sur le, ça fessait rigoler quoi, oh on voyait des écologistes enfin c'était limite des hommes des bois.	
3.288 Cause humaine dans la dégradation de l'environnement	Enfin quand j'étais gamine c'était un petit peu ça quoi. L'écologiste oui c'est quoi ? Enfin ils vivent dans la nature ? Enfin c'est des choses, ça nous paraissait totalement inutile. Puis finalement on se rend compte que voilà quoi que petit à petit ça va pas si bien et voilà et que y'a plein de catastrophes naturelles partout et y'a peut-être euh un coté de changement d'air, de cycle certainement mais en même temps je pense que l'homme y est aussi pour quelque chose et que y'a des maisons détruites, on a peut-être trop construit, trop prêt, trop enfin sur des zones ou y'avais pas forcément le besoin de construire ou euh qu'il ne fallait pas construire tout simplement et que tout est financier toujours.	
3.289 Aspect financier	Il faut que ça rapporte et voilà donc que je pense que c'est à ces personnes là qu'il faut aller un petit peu, même dans les mairies, même dans les tout ces plans où ça rapporte de toute façon donc euh c'est ces gens là sur lesquels il faut aller un peu aussi taper sur les doigts, d'accord de construction.	
3.290 Le DD à l'échelle	Même au Japon, je veux dire les pauvres gens, enfin c'est amené à disparaitre le	

internationale	Japon c'est malheureux de devoir dire ça mais euh on se dit que quand le Japon va s'écrouler y'a toutes ces centrales qui vont tomber dans l'eau ça va donner quoi ? Enfin on ne sait pas non mais parce que ce qui vivent au quotidien, enfin est ce que c'est raisonnable de mettre des centrales dans un pays comme ça en sachant que que ça ? Enfin je pense que le Japon est amené un jour ou l'autre à disparaitre malheureusement quoi et c'est triste.	
3.291 Rôle individuel limité	Mais bon nous on ne peut pas faire changer enfin nous en tant qu'individu à notre niveau, on ne peut pas faire changer ce genre de choses mais euh mais bon voilà quoi.	
Non codé	Donc les centrales oui je pense que c'est bien parce que niveau électricité énergie ça apporte quand même beaucoup de choses. Après est ce qu'il y a mieux ? Je ne sais pas mais après quand on voit ce que ça peut faire aussi, quand on voit la radio activité qu'il y a encore aujourd'hui et que voilà quoi c'est un peu un peu moyen. Ce qui l'ont à coté de chez eux enfin voilà on n'irait pas chercher non plus des aliments ou autres qui viennent de là-bas en se disant que, ça donnerait certainement pas envie voilà de manger euh *D'être contaminé.*	
3.292 Réflexion globale à l'échelle internationale	Oui, non non mais on ne sait pas mais euh mais bon c'est quand même triste quoi de voir qu'il y a encore autant. Donc oui par rapport à tout ça oui il y a plein de choses à faire mais entre le coté est ce que les gens on envie d'être privé d'énergie, d'électricité, de plein de choses en se disant on enlève tout ça ? Est ce qu'il y a mieux ? Est ce que ? Voilà parce que là c'est tout un. Mais bon est ce qu'il a des solutions pour changer tout ça ? Je ne sais pas. Ils en feraient quoi de ces centrales après, qui sont, ils les mettraient ou ? Je pense que. *Ouais ce n'est pas évident.* Non non, non non mais je n'ai pas de réponse à tout ça. Je ne pense pas qu'il en ait réellement de, y'a eu des projets de créer ce genre de choses où c'est magique c'est bien c'est c'est vrai on ne peut pas non plus dire oh bah non ça ne nous a pas été *Bénéfique.*	
3.293 Réflexion politique	Voila, il faut aussi mais bon d'un autre coté euh est ce qu'après, quoi en faire ? Quoi de mieux ? Quoi ? Est ce que se sera pas pire en faisant autre chose ? Ça sera peut-être mieux d'un coté mais ça peut engendrer d'autres problématiques après donc euh je ne sais pas. Puis bon je ne suis pas, je n'ai pas fait d'étude là en fait pour pouvoir approfondir les choses puis faut avoir le temps pour pouvoir se pencher sur tout ces problèmes là. Puis bon on ne peut pas être impliqué à fond dans toutes les causes	

	parce que toutes les causes, bah quand on regarde tout ces pays en guerre, si on veut aider tout le monde. En France ça ne va pas. Y'a de plus en plus de gens qui vivent sur des matelas par terre à Paris. Moi j'ai été choqué hein. Je suis allée en réunion, on sortait, on nous a offert un bon restaurant, un bon truc, on sort le soir oh bah dans les grands quartiers oui y'a des gens ils vivent dés que les magasins sont fermées sous les halls des magasins quoi ils ont leurs matelas leurs petites lumières et leurs petits gamins au milieu d'eux et c'est leurs chambres quoi, c'est leurs endroits c'est là ou ils dorment tout les soirs enfin je me dis y'a des choses qui vont pas quoi. On ne parle que de l'étranger mais en France, oui à l'étranger c'est pire parce que bah ils manquent de nourriture, ils manquent d'eau, ils manquent de plein de choses mais on se dit qu'en France qu'on vive ça quoi y'arrive un moment ce n'est pas possible. Je sais qu'à Paris quelqu'un qui a mon salaire il ne vit pas il dort dans sa voiture. Je me dis que quelqu'un qui bosse à plein temps, il n'a pas le droit de vivre dans sa voiture, il a le droit d'avoir au moins de quoi manger et de quoi se loger, il travaille quoi. Enfin par rapport à ça voilà quoi.	
3.294 Couvrir ses besoins primaires avant d'engager des réflexions sur l'écologie	Donc après on se dit mince la pollution oui mais il y a des gens qui vivent dehors quoi donc ces gens là la pollution je pense que ce n'est pas leur soucis majeur quoi. Eux ce qu'ils veulent c'est à manger et un toit quoi et y'a plein de voilà y'a plein d'autres problèmes qui font qu'on, si on voulait vraiment s'investir dans tout, finalement y'a des tonnes de causes et on peut, on n'a pas on n'a pas le temps c'est bête de dire ça tout le monde dit il faut profiter il faut profiter mais on n'a pas le temps ni de profiter ni. Profiter oui mais euh si on ne travaille pas pour profiter il n'y a pas d'argent et si on travaille, profiter on n'a pas spécialement le temps, pour profiter en famille en tout cas, même les gens en couple qui ont des horaires décalés enfin ils ne profitent pas non plus quoi. Ils profitent, ils vivent mieux certainement parce que quand il y a plusieurs salaires c'est tout de suite plus facile mais après euh vivre vraiment profiter. Les gens profitent des supermarchés. Les dimanches c'est ouvert ils vont tous aux supermarchés. Ça c'est un truc de dingue, ça me rend folle. Je ne comprends pas, je ne comprends pas qu'on puisse passer les journées en famille	
3.295 Elle propose une redéfinition du DD vers le bien être	*Aux supermarchés*. Aux supermarchés parce que pour une fois ils sont ouverts le dimanche quoi. Enfin je pense que c'est maintenant les magasins sont suffisamment ouverts pendant midi tout le temps quoi pour aller chez Leclerc ou chez Carrefour ou peu importe faire ses courses. Enfin faire ses courses même pas parce que souvent ils n'achètent rien	

	quoi, ils vont en balade aux supermarchés. C'est là qu'on dit qu'il y a un souci quand même enfin. Qu'ils aillent se promener avec leurs enfants, moi j'attends que ça d'aller me promener avec mes enfants, de pouvoir prendre l'air, profiter un peu. Je me dis mais ce n'est pas possible (rire). Y'a un malaise parce que la dépense je ne pense pas plus que ça hein les gens c'est la balade. Qu'est ce que tu as fais ce week-end ? Bah je suis allé au supermarché, bah je suis allé me promener, je suis allé chez Babou c'est ouvert le dimanche, je suis allé. Abon ouais enfin (rire). Y'a quelque chose qui ne va pas quoi. Mais je ne pense pas que ça rapporte plus qu'autre chose parce que ce qu'ils vont acheter là ils ne l'achèteront pas la veille ou l'avant-veille ou le sur lendemain enfin bref c'est voilà quoi. On enlève plein de plein de qualité de vie chez nous en fait donc il faut faire attention c'est ce que je disais en fait on nous demande de faire attention à plein plein de choses mais en même temps on enlève de la qualité de vie aux gens donc euh. Je ne trouve pas ça, on nous parle que de ça de notre qualité de vie de faire attention aux déchets, à la planète au quotidien, de notre alimentation mais euh là où on pourrait profiter, prendre l'air euh, vivre autre chose, se sentir mieux finalement parce qu'on vit dans un pays de déprimés et euh (rire). C'est vrai hein tout le monde n'est pas bien, tout le monde va mal quoi et on se dit que quelque part on nous enlève *La qualité.*	
3.296 Réflexions sociales	Oui oui plein de plein de petits moments où on pourrait profiter et vivre mieux quoi. Donc vivre mieux en mangeant mieux oui, en faisant attention à notre planète oui mais finalement ils ne sont pas mieux quoi, c'est euh c'est ça je trouve que c'est un peu, tout est un peu paradoxal quoi donc euh donc on ne peut pas s'arrêter sur tout, faire attention oui, faire au mieux oui mais s'investir dans tout euh *Ce n'est pas possible.* En ce qui me concerne non ce n'est pas possible et euh après ce qu'on veut, là où on a le plus envie de s'investir enfin c'est dans notre famille quoi, on a envie de vivre oui de vivre à deux, de profiter et de voilà quoi d'être un peu d'être un petit peu heureux, enfin parce que les gens sont tristes. Je vois ça tout les jours et y'a des fois on arrive on est motivé et à la fin on prend la tristesse de tout le monde et on se dit mais les gens ils sont seuls, ils sont, y'a plus de vie quoi. Enfin internet pour tout euh, les courses pout tout, enfin les et les machins , on vit une vie de dingue quoi c'est euh. Mais je me dis mais y'a plus d'échange y'a plus y'a plus de dialogue. Les gens ils sont malheureux. On va à la banque, on n'a que des automates. On demande quelque chose, on nous envoi promener. Je trouve que s'il y a quelque chose à faire	

	voilà quoi c'est dans le relationnel, dans, pour que les gens se sentent mieux quoi, c'est, y'a plus rien. Y'a des petits papis, ils viennent nous voir au magasin juste pour le plaisir d'avoir un échange quoi, pour chercher voilà un paquet de choux fleurs. Mais ils n'en ont pas besoin hein mais ce n'est pas grave. Cela leur fait une sortie déjà, ça les oblige à sortir puis ils parlent quoi et je trouve qu'on est en train de tout détruire.	
3.297 Dérèglement du social et des rapports sociaux	*Ouais ce n'est pas facile.* Non que des grosses enseignes, que des grands magasins euh, ça ça grandit de partout. Mais une personne âgée vous croyez qu'elle a le courage de traverser le Leclerc Saint-Brice ou le Cora Cormontreuil. C'est immense quoi. Moi j'oublie un truc, je n'ai pas envie de retourner en arrière, je n'ai pas envie hein d'y retourner en arrière le rechercher, c'est euh donc euh nous on a encore les jambes, les bras mais je me dis que quelqu'un qui a du mal enfin oui c'est moins cher certes qu'une *Petite surface* Petite surface mais physiquement c'est dur. Ça grandit de partout, enfin c'est, ça devient limite plus accessible, les gens ne sont pas accessibles, enfin les caissières non plus, enfin c'est des caisses rapides enfin des caisses où on s'encaisse tout seul enfin ça ça me rend dingue. Mais je dis aux gens vous vous plaigniez qu'il n'y a plus de travail en France et vous osez prendre le bip pour passer vous-même vos articles. Je dis c'est un métier ça, c'est, ça se fait pas quoi. *C'est sur.* Enfin je ne comprends pas, y'a des choses je ne comprends pas. On va soi-même, tout le monde râle mais on on va soi-même un peu augmenter le truc en se disant aller op. Olala on ne se voit pas en famille, on ne fait pas ci, mais ils sont dans le magasin le dimanche. Olala y'a de plus en plus d'obésité mais ils ne sortent pas leurs gamins non plus quand ils en ont l'occasion. Enfin c'est voilà tout le monde râle mais c'est le voisin qui doit faire l'effort donc euh mais c'est dans le quotidien comme ça. C'est ce que je dis on ne peut pas on ne peut pas tout changer, on ne peut pas, on essaye de faire au mieux un petit peu tous de notre coté mais au final euh je trouve que la qualité de vie c'est pire que tout quoi, y'a plus de qualité de vie aujourd'hui. C'est pour ça que quand on parle de bonnes choses euh, planète, machin, je dis oui c'est bien mais y'a plus de vie. Donc euh quelque part je trouve que les gens ils sont aigris, ils sont de plus en plus désagréables, ils parlent de moins en moins, ils vivent chez eux sur leurs ordinateurs, leurs télés, enfin y'a plus, ils vont chercher leurs courses vite fait, ils repartent dans leurs voitures, c'est le boulot,	

	on en demande de plus en plus, de moins en moins de personnel, enfin je trouve que c'est une vie de dingue, une vie de dingue donc bon après voilà. *Oui c'est sur. D'accord. Bah je ne sais pas si vous avez d'autres choses à ajouter ?* Non non non Lenny en dira peut-être plus, ce soir. *Ouais bah oui oui, peut-être des choses différentes en tout cas.*	

Annexe 7. Ensemble des catégories hiérarchiques produites

1. ACTEURS (IDENTIFIES OU NON) DU DD DANS LE DISCOURS DU REPONDANT
   - 1.1. acteur indéterminé (on, ils)
   - 1.2. bailleur social - effort rémois
   - 1.3. éboueurs
   - 1.4. école
   - 1.5. entreprises
   - 1.6. Etat
   - 1.7. médias
   - 1.8. Ville
2. CARACTERISTIQUES DE LA FAMILLE
   - 2.1. Alimentation
     - 2.1.1. Anxiété mère
   - 2.2. Communication familiale
     - 2.2.1. Le DD comme objet de communication
   - 2.3. Compétences de la famille
   - 2.4. Influence des enfants
   - 2.5. Place de l'enfant dans la famille
     - 2.5.1. Importance de l'enfant dans la famille
   - 2.6. Répartition des rôles
   - 2.7. Rôles
     - 2.7.1. cuisine
   - 2.8. style éducatif parental
     - 2.8.1. normatif
3. CHANGEMENT DANS LA PRATIQUE DD
   - 3.1. changement dans la pratique du tri sélectif
   - 3.2. changement dans les actes d'achat
   - 3.3. changement de comportement chez les autres
   - 3.4. changement de comportement vis-à-vis de la voiture
   - 3.5. difficulté de changer les habitudes
4. COMPORTEMENTS DES AUTRES VIS A VIS DU DD (VISION DU REPONDANT)
   - 4.1. comportement pro-DD
     - 4.1.1. ayant une dimension environnementale du DD dans le comportement
       - 4.1.1.1. Non gaspillage
       - 4.1.1.2. récupération
     - 4.1.2. ayant une dimension sociale du DD dans le comportement
     - 4.1.3. ayant une dimension sociétale du DD dans le comportement
   - 4.2. comportements inadaptés
     - 4.2.1. à caractère environnemental
     - 4.2.2. autres
     - 4.2.3. en matière de tri des déchets
     - 4.2.4. gaspillage
     - 4.2.5. greenwashing
5. COMPORTEMENTS DU REPONDANT VIS A VIS DU DD
   - 5.1. Absence de comportements pro-DD conscients
   - 5.2. comparaison des comportements entre le répondant et les autres
   - 5.3. comportement hypothétique, possible en faveur du DD
   - 5.4. comportement pro-DD

5.4.1. achats responsables
5.4.2. ayant une dimension environnementale
5.4.3. ayant une dimension sociale
5.4.4. ayant une dimension sociétale
5.4.5. consommation de produits bios
5.4.6. consommation de produits naturels
5.4.7. consommation locale
5.4.8. covoiturage
5.4.9. non gaspillage
5.4.10. non-utilisation de la voiture
5.4.11. réutilisation
5.4.12. simplicité volontaire
5.4.13. utilisation des transports en commun
5.5. comportements inadaptés
5.5.1. du répondant vu par le répondant
5.5.2. du répondant vu par les autres
5.6. comportement normatif
5.7. conscience qu'on peut mieux faire dans son comportement
5.8. influence des autres sur le comportement du répondant
5.8.1. influence de la mère
5.8.2. influence de l'époux, concubin
5.8.3. influence par les médias
5.8.4. source d'influence non déterminée
5.9. mise en place d'initiatives locales
6. DECALAGE ENTRE DISCOURS ET COMPORTEMENTS
7. DECALAGE ENTRE SAVOIR DE LA PRATIQUE ET COMPORTEMENTS
8. DISCOURS IDENTITAIRE (ELEMENTS D'IDENTITE)
8.1. système de valeurs
8.1.1. hédonisme
8.1.2. indépendance
8.1.3. individualisme
8.1.4. principes
9. DISCOURS SUR LES COMPORTEMENTS ET PRATIQUES DU DD
9.1. discours du répondant
9.1.1. auto évaluation et auto jugement sur son comportement
9.1.2. discours affirmatif
9.1.3. discours contradictoire
9.1.4. discours descriptif
9.1.4.1. pratique du chauffage
9.1.4.2. pratique du covoiturage
9.1.5. discours du répondant qui inclut une dimension collective
9.1.6. discours individualiste du répondant
9.1.7. discours justificatif
9.1.8. discours sur l'emballage
9.1.9. évaluation et jugement des comportements d'autrui
9.1.9.1. critique d'un agent indéterminé
9.1.9.1.1. par rapport à l'eau
9.1.9.1.2. par rapport à l'énergie
9.1.9.2. critique de l'agence de location
9.1.9.3. le répondant trouve des excuses au comportement inadapté d'autrui

9.1.9.4. négativement
9.1.9.5. positivement
9.1.9.6. stratégie de culpabilisation envers un comportement inadapté
9.1.10. jugement de valeur sur autrui
9.1.10.1. jugement porté sur les possessions matérielles des autres
9.1.10.2. jugement porté sur les valeurs d'autrui
9.1.11. jugement sur une pratique
9.1.11.1. pratique du chauffage
9.1.11.2. pratique macroéconomique du DD
9.1.11.3. pratique du tri
9.1.11.4. pratique agricole
9.1.12. préoccupation de l'environnement au travers de ses achats
9.1.12.1. achats non responsables
9.1.12.2. tests d'achats responsables
9.1.12.2.1. par les produits bios
9.2. rationalisation du discours
9.3. rapport du discours des autres
9.3.1. discours de son entourage professionnel
9.3.2. discours des médias
10. DISTINCTION ENTRE SPHERE PRIVEE ET SPHERE PUBLIQUE
10.1. sphère privée
10.2. sphère publique
11. ENFANTS
11.1. Absence de socialisation écologique par la mère
11.2. absence de socialisation inversée
11.3. agents de socialisation
11.3.1. école
11.3.2. médias
11.3.3. mère
11.3.4. pairs
11.4. comparatif enfants/parents
11.5. mimétisme de la pratique DD
11.6. socialisation alimentaire
11.7. socialisation écologique, acquisition savoir et savoir faire en matière écologique
11.8. socialisation inversée
11.9. véhicule d'idées pro-DD
11.9.1. défenseur d'une cause DD
11.10. structure téléoaffective
12. HABITUDES DE CONSOMMATION
12.1. Télévision
13. LES CAUSES A L'ORIGINE DE LA PRATIQUE DD
13.1. Génération importante de déchets
13.2. Problématique de l'énergie
13.3. Problématique sociale
13.4. situation qui s'aggrave
14. LES CONSEQUENCES DE LA PRATIQUE
14.1. conséquences des pratiques inadaptées
14.1.1. consommation d'eau en bouteille
14.1.2. réflexion sur les conséquences des actions actuelles

14.2. conséquences en terme de consommations
15. LES OBJETS COMME DIMENSION CLE DE LA PRATIQUE
15.1. Pratique DD
15.1.1. Apposition label sur emballage
15.1.2. Serviettes
15.1.3. Sticker stop pub
15.2. Pratique de la voiture
15.2.1. Dépendance à la voiture
15.3. Concernant la pratique du chauffage
15.3.1. Chaudière
15.3.2. chauffage d'appoint
15.3.3. chaussettes
15.3.4. couette
15.3.5. double-vitrage
15.3.6. laine de verre
15.3.7. poêle
15.3.8. thermostat
15.4. pratique du linge, vaisselle
15.4.1. machine à laver, lave-vaisselle
15.5. concernant la pratique du tri
15.5.1. casiers à bouteilles
15.5.2. importance des poubelles
15.5.3. manque de place dans les poubelles
15.5.4. sacs poubelles
15.5.5. vide ordure
16. NAISSANCE DE LA PRATIQUE DU TRI
17. REFERENTS ET MODELES
17.1. ami
17.2. cousine
17.3. mère, parents
17.4. population locale
18. REPRESENTATIONS SOCIALES
18.1. Développement durable
18.1.1. Innovation
18.1.2. Vision macroéconomique
18.2. Consommation environnementale
18.2.1. Tri des déchets
18.3. Tri des déchets
18.3.1. Petit geste sans effort
18.4. Voiture
18.4.1. Indépendance
18.4.2. Consommation excessive
19. REPRODUCTION DE LA PRATIQUE DD
19.1. reproduction au travers des comportements
20. ROUTINISATION DE LA PRATIQUE DD
20.1. Non routinisation de la pratique DD
20.2. Routinisation économies d'énergie
20.3. routinisation de la pratique du tri
20.4. routinisation de la pratique achats responsables
20.5. routinisation pratique DD en général

21. SAVOIR DE LA PRATIQUE DD (exprimé dans le discours du répondant)
    21.1. absence de prise de conscience de l'intérêt du DD
    21.2. compréhension générale de la pratique du DD
        21.2.1. compréhension de la finalité du DD
        21.2.2. compréhension de la pratique du tri
            21.2.2.1. bouchons des bouteilles
            21.2.2.2. compréhension du schéma attendu du tri
        21.2.3. définition du DD
    21.3. éléments d'informations
    21.4. en attente de savoir, manque d'informations
    21.5. connaissances technique, expertise
    21.6. idéal de la pratique
    21.7. idées pour améliorer le savoir
    21.8. incertitude exprimée sur le savoir
    21.9. non savoir de la pratique du DD
        21.9.1. non savoir de la pratique bio
        21.9.2. non savoir sur le DD en général
    21.10. poids de la norme
    21.11. prise de conscience de l'intérêt du DD
22. SAVOIR FAIRE DE LA PRATIQUE DD (exprimé dans le discours du répondant)
    22.1. Description de la pratique liée à l'eau
    22.2. Savoir faire de la pratique de la lessive
    22.3. Savoir faire de la pratique de non gaspillage alimentaire
    22.4. Savoir faire de la pratique du chauffage
    22.5. savoir faire de la pratique du tri
        22.5.1. absence de savoir faire de la pratique du tri
        22.5.2. description de la pratique du tri
        22.5.3. fréquence de passage des poubelles
        22.5.4. gratuité du geste du tri
        22.5.5. idées pour améliorer le savoir-faire
        22.5.6. incertitude sur le savoir-faire
    22.6. savoir-faire des enfants
    22.7. transmission d'un savoir faire aux enfants
23. SCHEMA DES COURSES
    23.1. Connaissance du point de vente
    23.2. description
    23.3. Fidélité à la marque
    23.4. Satisfaction
    23.5. Caractéristiques magasins
    23.6. Variable temporelle
    23.7. Influence réduite du marketing
    23.8. Rachat
    23.9. Critères de choix
        23.9.1. Fraicheur vs. conserves
    23.10. Préférence pour un point de vente
24. STRUCTURE TELEOAFFECTIVE DE LA PRATIQUE DD
    24.1. CROYANCES LIEES A LA PRATIQUE DU DD
        24.1.1. absence de croyance - écolosceptique
        24.1.2. croyance liée à la consommation d'électricité
        24.1.3. croyance sur les gens qui mangent bio

24.1.4. croyances liées à la pollution
24.1.5. croyances liées à l'alimentation bio
24.1.6. croyances liées aux produits écolos
24.1.7. croyances liées aux voitures
24.2. EMOTIONS ET SENTIMENTS LIES A LA PRATIQUE DD
24.2.1. Admiration
24.2.2. Agacement
24.2.3. Attitude positive vis-à-vis de l'environnement
24.2.4. Attitude négative vis-à-vis du composte
24.2.5. Choc
24.2.6. Déception
24.2.7. Emotion positive vis-à-vis de l'environnement
24.2.8. énervement
24.2.9. moquerie
24.2.10. rejet des ampoules économiques
24.2.11. révolte
24.2.12. sensibilité
24.2.13. sentiment de contrainte
24.2.14. sentiment de non contrainte
24.2.15. sentiment d'indifférence
24.2.16. solitude
24.3. VALEURS LIEES A LA PRATIQUE DD
24.3.1. absence de préoccupation écologique
24.3.2. absence d'esprit d'initiative
24.3.3. éducative
24.3.3.1. importance des valeurs éducatives
24.3.4. facilité
24.3.5. individualisme
24.3.6. non utilitaire
24.3.7. non-gaspillage
24.3.8. proche de la nature
24.3.9. respect de la nature
24.3.10. scepticisme
24.3.11. solidarité
24.3.12. utilitaire
25. VARIABLES EXPLICATIVES
25.1. Contrainte de la location
25.2. Contrainte climatique
25.3. Contrainte réglementaire
25.4. Dimension esthétique
25.5. Dimension hédonique
25.6. Effet de mode du mouvement vert
25.7. obstacle à cause des autres
25.8. obstacle à cause d'un manque d'offre
25.9. obstacle à cause d'une offre inadaptée aux besoins
25.10. pratique dangereuse du vélo en ville
25.11. promiscuité sociale
25.12. tendance du DD
25.13. socialisation écologique du répondant
25.13.1. absence de socialisation écologique

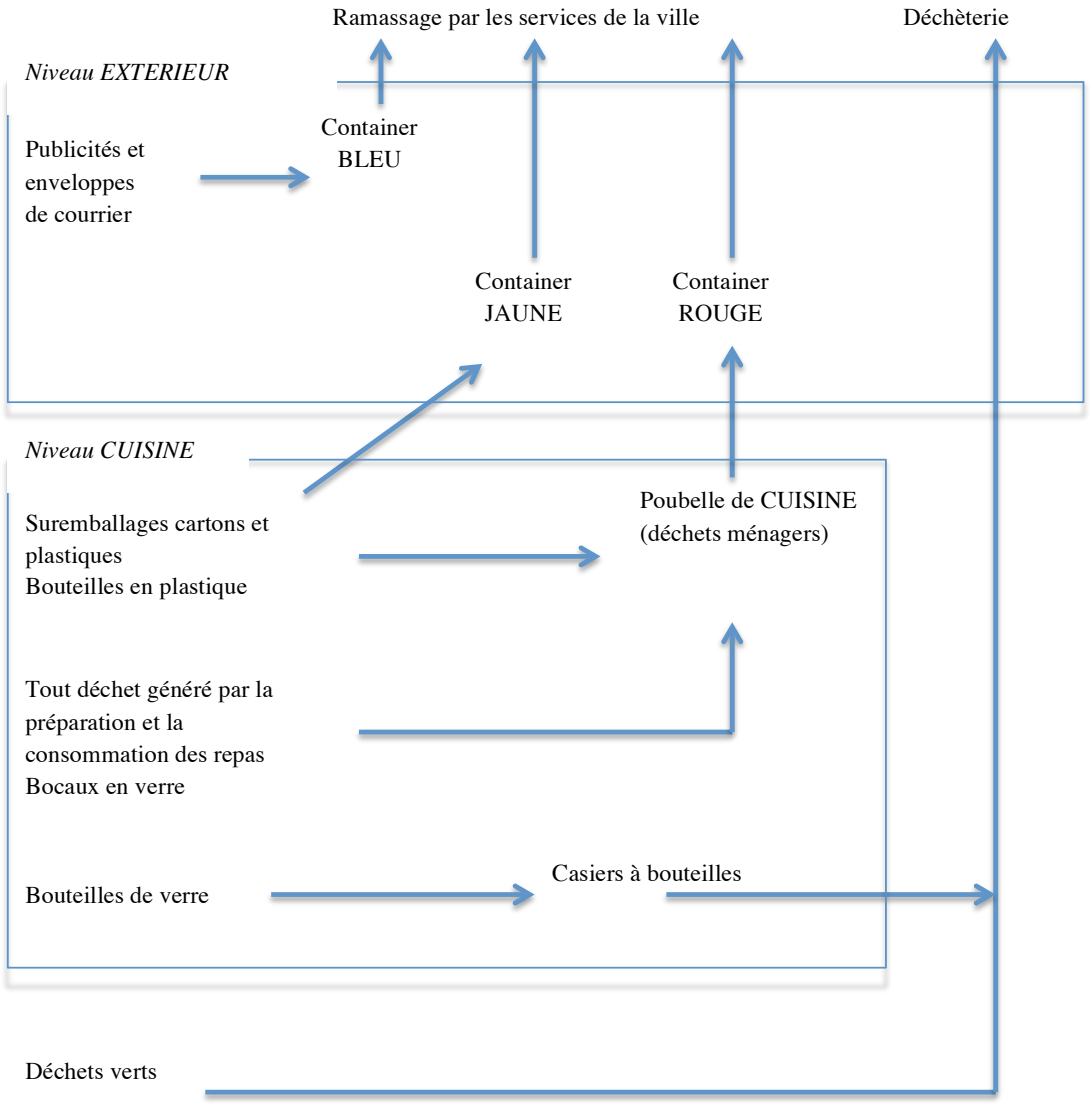
25.13.2. socialisation écologique
25.14. variable de mobilité
25.14.1. contrainte de la voiture
25.14.2. contrainte des transports en commun
25.14.3. dépendance vis à vis de quelqu'un, absence d'autonomie
25.14.4. mobilité réduite
25.14.4.1. pas de voiture, pas de permis
25.14.4.2. à cause des enfants (abs. d'autonomie des enfants)
25.15. variable d'obligation - dimension obligatoire de pratiquer le tri
25.15.1. dimension obligatoire de pratiquer le tri
25.15.2. dimension obligatoire de manière générale sur le DD
25.16. variable éducative
25.17. variable financière
25.17.1. à propos de la consommation d'eau
25.17.2. à propos de la consommation en général
25.17.3. à propos de la voiture
25.17.4. économies d'énergie
25.17.5. les transports en commun, ça coute cher
25.17.6. pratique du tri
25.18. variable spatiale
25.18.1. appartement
25.18.2. comparatif maison & appartement
25.18.3. déchèterie
25.18.4. différences entre la ville et la campagne
25.18.5. différences entre les lieux d'habitation
25.18.6. distance école-maison-travail-activités
25.18.7. distance production vs. consommation
25.18.8. extérieur maison
25.18.9. local à poubelle
25.18.10. localisation géographique mondiale
25.18.11. localisation des magasins
25.18.11.1. distance éloignée entre domicile et magasin
25.18.12. maison
25.18.13. organisation de la cuisine
25.18.14. organisation de l'espace de vie
25.19. variable technologique et technique
25.20. variable temporelle
25.20.1. changement au cours du temps dans la pratique du tri
25.20.2. contrainte temporelle
25.20.3. notion de temps associée au DD
25.20.4. récurrence de la pratique du tri

Annexe 8. Présentation des familles

Famille UTOPIE

Les parents sont chefs d'entreprise d'une usine de fabrication de pain précuits surgelés à Reims. Ils ont deux enfants, âgés de 12 (fille) et 10 (garçon) ans. La famille Utopie habite à la campagne, à environ 10km de Reims. Le village qu'ils habitent est relativement important, il a plusieurs commerces dont une Poste, une épicerie, une boulangerie et également une agence bancaire. Ils sont propriétaires de leur maison et habitent au centre du village. Prochainement, ils vont déménager pour une maison plus grande dans la campagne. Les containers de déchets fournis par les instances locales sont au nombre de trois (couvercles bleu, jaune et rouge) et les éboueurs passent une fois par semaine pour les déchets recyclables et deux fois par semaine pour les déchets ménagers. Ils ont une déchèterie à deux kilomètres de leur habitation. Dans leur maison, on note la présence d'une poubelle située dans la cuisine.

Les courses alimentaires sont réalisées une fois par semaine par la mère Utopie, parfois accompagnée de sa fille. Lorsque tous les achats sont encore dans les sacs, tout est centralisé dans la cuisine pour ranger les courses. Les commissions sont déballées et les suremballages cartons et plastiques sont jetés dans la poubelle de la cuisine. Plusieurs stratégies semblent à l'œuvre pour jeter ces premiers déchets : (1) tout est jeté dans la poubelle de cuisine ou alors (2) elle procède à un entreposage des suremballages sur la poubelle de cuisine, qui seront par la suite jetés dans les containers (jaune ou bleu selon le type de déchet). Tous les jours, quand la mère va relever son courrier dans sa boîte aux lettres, elle met de côté directement les publicités, qu'elle jette tout de suite dans le container bleu. La préparation des repas se fait dans la cuisine. Les déchets issus de la préparation des repas sont tous mis dans la poubelle de cuisine. Quand le repas est achevé, il en est de même, tous les déchets générés par le repas sont mis dans la poubelle de cuisine, ainsi que les serviettes en papier qui ont été utilisées pendant ce repas. Quand des bouteilles en verre sont consommées, elles sont disposées dans des casiers à bouteille. Quand les casiers sont pleins, le père va les porter à la déchèterie. Par contre, pour les bocaux en verre, la mère les jette soit dans sa poubelle de cuisine ou alors, elle les entrepose dans les casiers à bouteille pour la déchèterie. Pour ce qui est des déchets verts, ils sont jetés dans le container rouge. Les observations révèlent un tri non conforme aux attentes des autorités publiques.
Un schéma du parcours des déchets est proposé ci-après.



Parcours des déchets de la famille Utopie

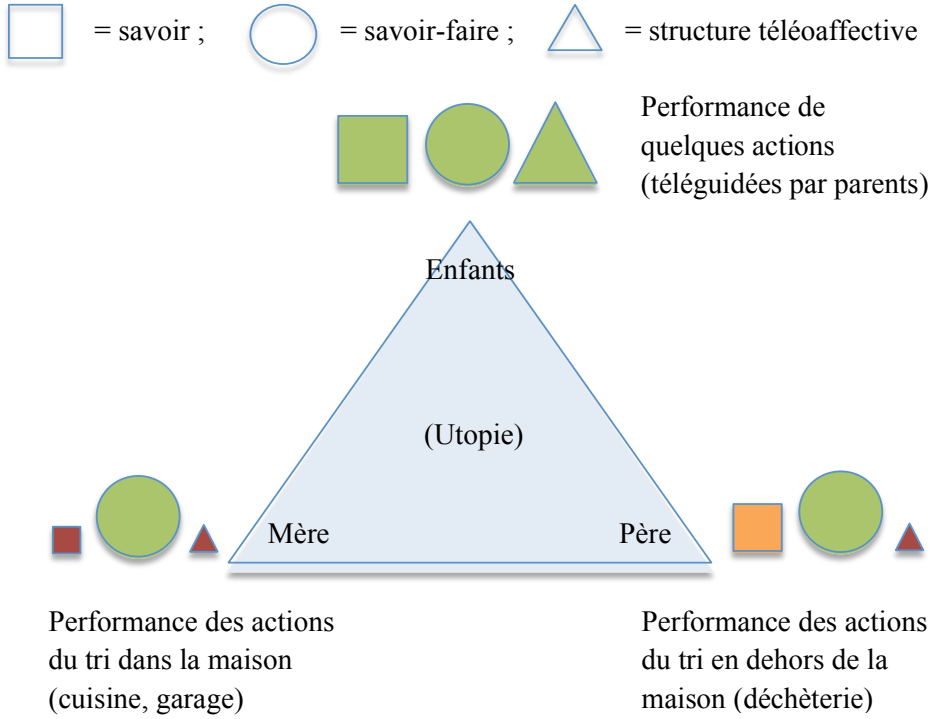
Suite à cette présentation du parcours des déchets de la famille Utopie, la pratique du tri portée par les individus est analysée sous l'angle des dimensions du savoir, savoir-faire et structure téléoaffective (ST). Pour chacune de ces dimensions, le nombre d'occurrences dans l'entretien est relevé et reporté dans le tableau ci-dessous. Pour les enfants, le report est qualitatif compte tenu de la technique de collecte retenue (mime).

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Non savoir et incertitude	Savoir-faire	Non-savoir faire et incertitude	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Utopie	0	2	3	1	0	2/3
Père Utopie	1	1	6	0	1	1/0
Enfant Utopie	Oui		Oui		Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est schématisée.

Rappel méthodologique :



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

La mère accomplit des gestes du tri dans la sphère privée (dans la maison), alors que le père l'accomplit dans la sphère publique (hors de la maison). Cette performance présuppose une pratique sociale (Warde, 2005), mais sans coordination dans les dimensions de la pratique. Quant aux enfants, ils n'accomplissent pas spontanément les gestes de la pratique, mais ont un nexus coordonné. Ils possèdent des connaissances, ont compris les règles, principes et la mise en application théorique du tri. De plus, ils en ont identifié les buts et lui portent des émotions positives.

Cette cohérence n'est pas atteinte chez les parents. Les buts ne sont pas clairement identifiés et les émotions portées par la pratique sont négatives. Par exemple, la mère a reçu « quelque chose » qui expliquait. Mais elle ajoute qu'elle « ne s'en souvient plus, (elle) n'a pas regardé », soulignant par-là son manque d'intérêt pour la pratique. Les occurrences relatives à la ST sont nombreuses, mais négatives, ce qui est représenté par un petit triangle. Le niveau du savoir est incertain pour la mère (1 occurrence représentée par un carré de petite taille) et faible pour le père dans la sphère privée (familiale) (2 occurrences, dont une faisant référence à une incertitude). Le père a compris le schéma du tri attendu, mais exprime de l'incertitude vis à vis de celui-ci. Nous avons donc choisi de représenter son savoir par un carré de taille moyenne. Par contre, ils expriment tous deux des savoir faire au travers de leurs discours, qui est représenté sur le schéma par un rond de taille importante. Par exemple, la mère raconte sa pratique relative aux déchets : « Alors, ben en fait, tout ce qui est carton, enfin euh, carton euh, emballage yaourt tout ça, les bouteilles d'eau, je les mets, enfin quand je les ai, je les mets à côté de mon évier et quand je passe, je pars dehors, ben je les prends et puis je les mets dans la poubelle jaune. Quand je vais à ma boite aux lettres et que je vois toutes les pubs, bon j'avais un truc 'no pub' et puis euh, ça s'est décollé et puis du coup maintenant, j'ai plein de pubs, je les mets directement dans la poubelle bleue (…) Et les enveloppes blanches et tout ça je les mets à la poubelle bleue. Le verre, ben, on le met à côté au fur et à mesure et puis, on va les jeter, voilà, qu'est ce que …, des conserves, j'en utilise quasiment pas. Et les bocaux en verre, ça, c'est irrégulier. Ca va tantôt dans la poubelle classique, tantôt dans la poubelle de verre. Voilà, sinon, tout le reste… Dans la nouvelle maison, j'ai des déchets végétaux, j'pense que je ferai du composte. Comme ça, je les mettrai plus dans la poubelle, dans la poubelle classique. Et voilà, les déchets, euh, comment ça se gère » (Mère Utopie).

Les individus-adultes accomplissent les gestes du tri, et ce sans cohérence entre les dimensions de la pratique. L'enfant accomplit des gestes non spontanément, avec un nexus organisé. Sur le plan conceptuel, la pratique est performée mais n'est pas maintenue sous forme de réseau coordonné (Warde, 2005).

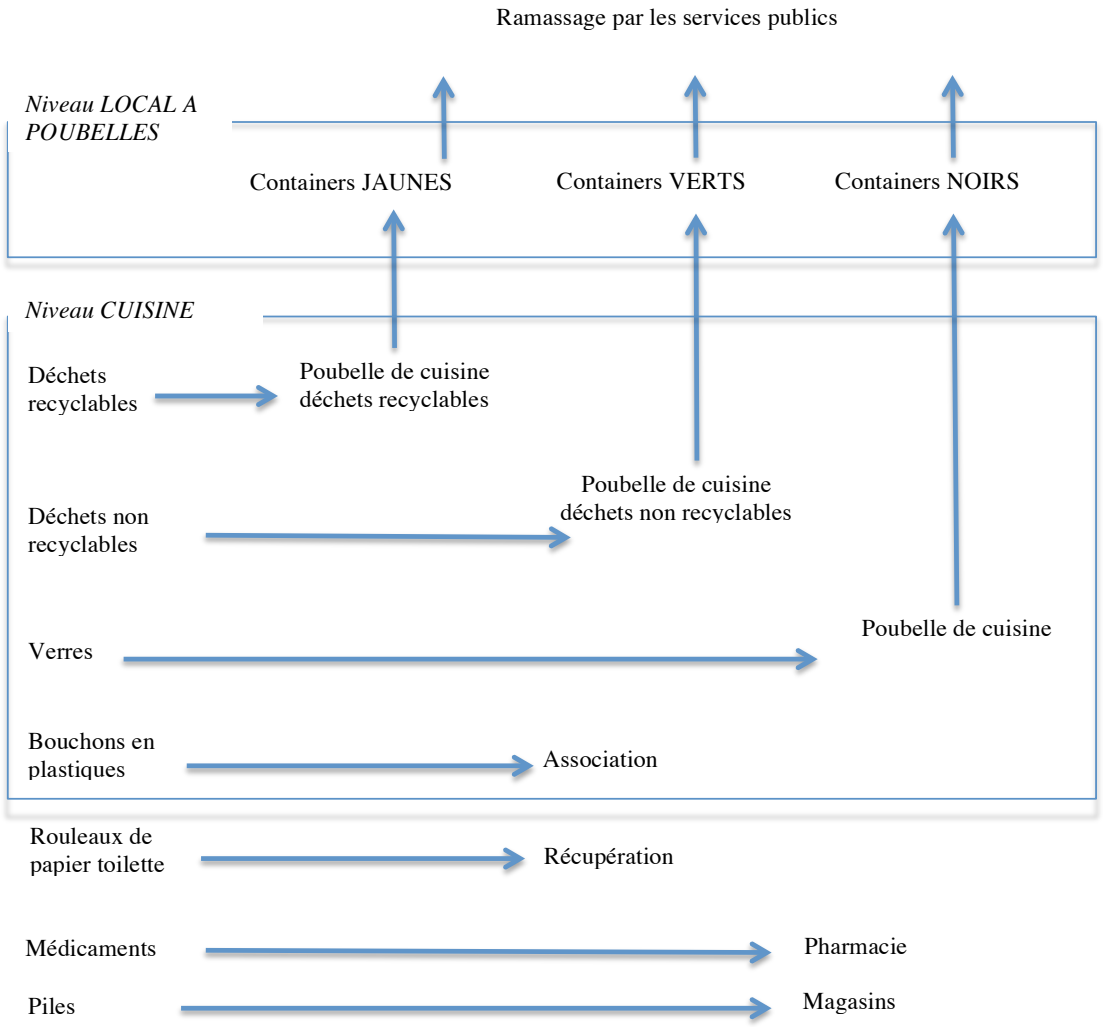
Famille HLM

La mère est assistante maternelle dans une école. Elle vit en couple avec son concubin. Elle a un garçon de son premier mariage (garçon, 10 ans). Ils ont un fils d'un an et demi issu de leur union. La famille HLM habite Reims. Elle vit en location dans un appartement situé dans une cité (type HLM). Les containers de déchets sont situés dans un local à poubelle, au sous-sol de l'immeuble. Cette gestion des containers est effectuée par la ville directement (mise des containers en extérieur les jours de ramassage). Plusieurs types de containers coexistent : des containers à couvercle jaune, à couvercle vert et deux grands containers noirs pour la collecte du verre (figure ci-dessous). Dans la cuisine de l'appartement de la famille HLM, on note quatre espaces consacrés aux déchets : déchets recyclables, déchets non recyclables, verre et bouchons en plastique.

Quand la mère rentre de ses courses, les suremballages plastiques et cartons sont déposés dans une poubelle de déchets recyclables. Dès qu'une bouteille ou un bocal en verre est fini, il est mis en attente sous le plan de travail de la cuisine dans un sac en plastique. Le restant des déchets recyclables est jeté dans la poubelle de cuisine à ouverture automatique. Tous les déchets ne sont pas jetés, certains sont récupérés. Sous l'impulsion du garçon de 10 ans, les bouchons en plastique des bouteilles sont récupérés pour les donner à une association dédiée à la fabrication de fauteuils roulants. Les rouleaux de papier toilette sont également conservés, dans le but de faire des bricolages avec les enfants. Le pain rassis est également gardé pour les canards lors des promenades au parc. Lors de la préparation des repas, les déchets générés sont jetés dans les différentes poubelles de la cuisine, ainsi qu'à l'issue de la consommation du repas. Une fois que les poubelles de cuisine sont pleines, les poubelles sont descendues dans le local à poubelles de l'immeuble. Pour les déchets du type médicaments ou piles, ils sont mis de côté puis rapportés respectivement à la pharmacie et dans les magasins qui collectent les piles. Les observations montrent une pratique du tri conforme aux attentes des autorités locales.

Photographie du local à poubelle de l'immeuble de la famille HLM

Le schéma du parcours des déchets de la famille est proposé ci-après.



Parcours des déchets de la famille HLM

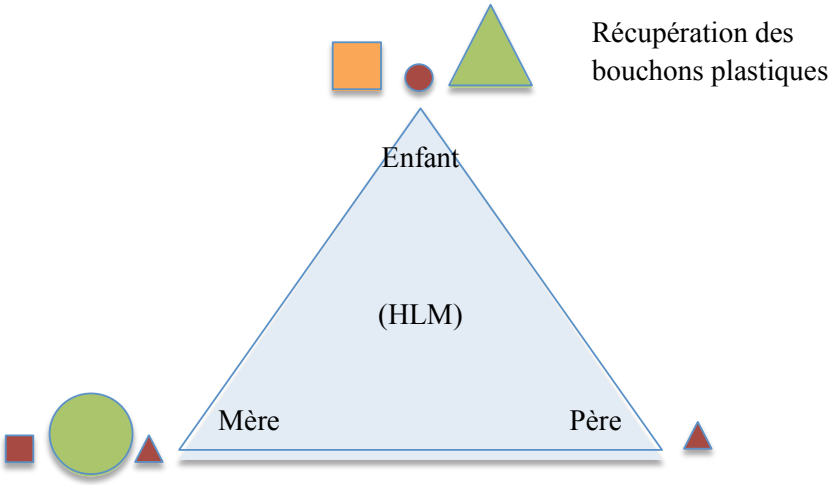
Nous poursuivons l'analyse du tri des déchets, en reprenant pour chaque individu de la famille les dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-dessous reprend le nombre d'occurrences de ces trois dimensions pour chacun des individus interrogés[2].

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Incertitude dans le savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère HLM	0	7	1	2	1/ 1
Enfant HLM	Moyen	Non		Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

[2] Le concubin de la famille HLM n'a pas participé à l'entretien.

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est schématisée.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

La mère est en charge des déchets au sein de l'appartement, le père est en charge de sortir les poubelles de l'appartement et le fils récupère des bouchons de bouteilles plastiques. C'est lui qui performe cette action et qui en accomplit les gestes au quotidien. La performance existe pour chaque individu mais sans coordination entre les dimensions de la pratique. Par exemple, pour l'enfant, récupérer des bouchons le motive particulièrement, et l'associe à une cause sociale (fabrication de fauteuils roulants). En ce sens, il exprime des émotions positives et en a identifié les buts (notamment « protéger la nature »). La ST est alors importante et représentée par un triangle de taille importante. N'ayant pas reçu d'éducation environnementale à l'école, il n'a par contre pas développé de compétences (savoir et savoir-faire) élevées (carré petit et rond moyen). Le niveau de savoir de sa mère (règles et principes du tri) exprimé est faible, représenté par un petit carré. Elle sait par contre où trouver les informations pour accomplir les gestes du tri : « on l'a reçu au début, au début pour nous expliquer, mais maintenant, y'a des, y'a un papier, ben à l'entrée de la poubelle. En fait, la poubelle, c'est collé. Donc euh, c'est marqué hein. Mais sinon, après, on n'a plus d'information là-dessus hein ! Non non. Ben c'est collé sur la poubelle au cas où si tu le sais pas, voilà ». Elle exprime un savoir-faire pratique et concret représenté par un rond de taille importante. Enfin, cette pratique du tri des déchets ne l'anime pas particulièrement, elle en est désintéressée, même si elle met en avant le fait que trier, c'est « pour pouvoir faire autre

chose avec ». Elle n'a donc pas développé une ST importante à la pratique du tri des déchets. Quant au beau-père, se considérant comme « écolo-sceptique », nous relevons une ST faible. N'ayant pas participé à l'entretien, nous n'avons pas d'informations sur ses savoir et savoir-faire. Sur le plan conceptuel, la théorie de la pratique s'applique mal dans le sens où le tri est performé, mais sans atteindre un réseau coordonné (Warde, 2005).

Famille BIO

La famille est composée des parents et deux enfants (garçon et fille) âgés de 7 et 5 ans. La mère est enseignante et le père commercial. Ils habitent à la campagne à environ 30 kilomètres de Reims. Leur village n'est équipé ni de commerces ni d'école pour les enfants. Leur maison est en plain-pied et ils ont aménagé la cave pour agrandir l'espace et créer un espace de travail pour le père qui a la possibilité de travailler à domicile. Ils disposent de plusieurs poubelles dans la maison et de trois containers fournis par les autorités locales qui sont situés en extérieur de la maison (couvercles rouge, jaune et bleu). Les espaces consacrés aux déchets sont au nombre de 4 dans la maison : une poubelle pour les déchets non-recyclables dans la cuisine, un bac en plastique dans l'évier de cuisine pour les déchets destinés au composte, un sac dans l'escalier menant à la cave pour les papiers et enfin un espace sous la cheminée avec les journaux et magazines (figures ci-dessous). La collecte des déchets par les services publics se fait deux fois par semaine pour les déchets non-recyclables (couvercle rouge) et une fois pour les déchets recyclables (couvercles bleu et jaune). La déchèterie est située dans le village voisin, à quelques kilomètres de leur domicile.

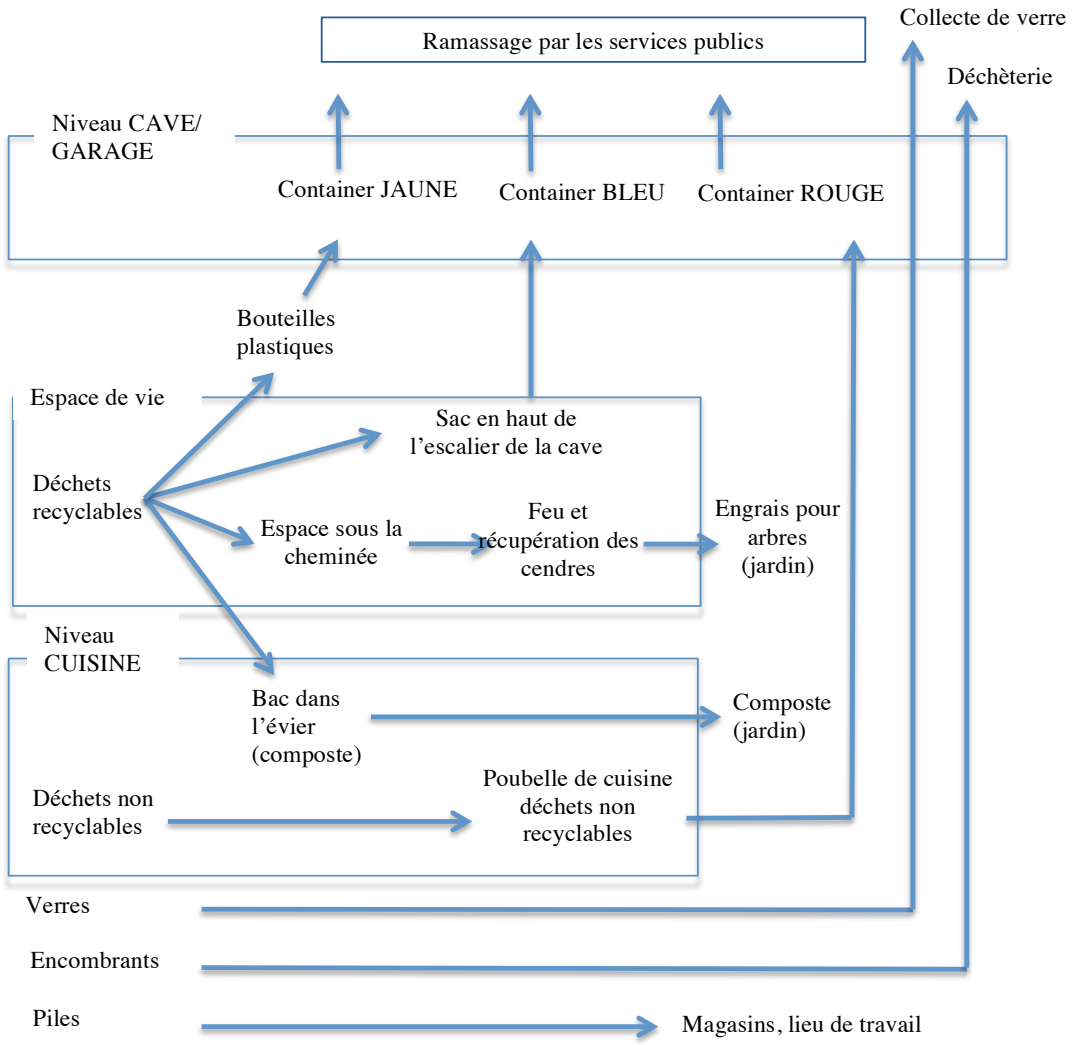
Quand la mère rentre de ses courses, elle monte ses commissions dans la cuisine. Là, elle retire les suremballages cartons qu'elle met de côté et les suremballages plastiques souples sont mis dans la poubelle de cuisine. Les cartons sont entreposés dans un sac qui est situé en haut de l'escalier de la cave, non loin de la cuisine. Quand les repas sont préparés, les déchets de fruits et légumes ainsi que le marc de café sont mis dans un bac en plastique qui est dans l'évier de cuisine. Une fois que ce bac est plein, il est acheminé au fond du jardin, là où se trouve le composte. Quand le repas est terminé, un tri s'effectue entre les déchets pouvant aller au composte et le reste, qui est mis dans la poubelle de cuisine. Les verres sont mis de côté à la cave, non loin des containers de tri et emmenés à la déchèterie de temps à autre. Quand la poubelle de cuisine est pleine, le sac est vidé et porté jusque dans le container des déchets non recyclables. Quand le sac du haut de l'escalier de la cave est plein, il est également acheminé à la cave, dans le container des déchets recyclables (container bleu). Quand le facteur dépose le courrier, les papiers, enveloppes et journaux qui peuvent servir à allumer le feu l'hiver sont mis en dessous de la cheminée. Les autres déchets papiers sont entreposés dans le sac en haut de l'escalier qui mène à la cave. Tout ce qui est déchet type pile est mis de côté et porté régulièrement dans les magasins qui les récupèrent. Pour les autres déchets type ferraille ou encombrants, ils sont portés en déchèterie. Quand le feu est en marche en période hivernale, les cendres sont récupérées et servent d'engrais pour les arbres

du jardin. Les observations révèlent un tri des déchets en conformité avec les attentes des autorités publiques.

Photographies des espaces consacrés aux déchets

(en haut à gauche : bac composte ; en haut à droite : poubelle de cuisine déchets ménagers ; en bas à gauche : sac de récupération des papiers et en bas à droite : espace de récupération des journaux et magazines destinés au feu).

Un schéma du parcours des déchets dans la famille Bio est proposé ci-après.



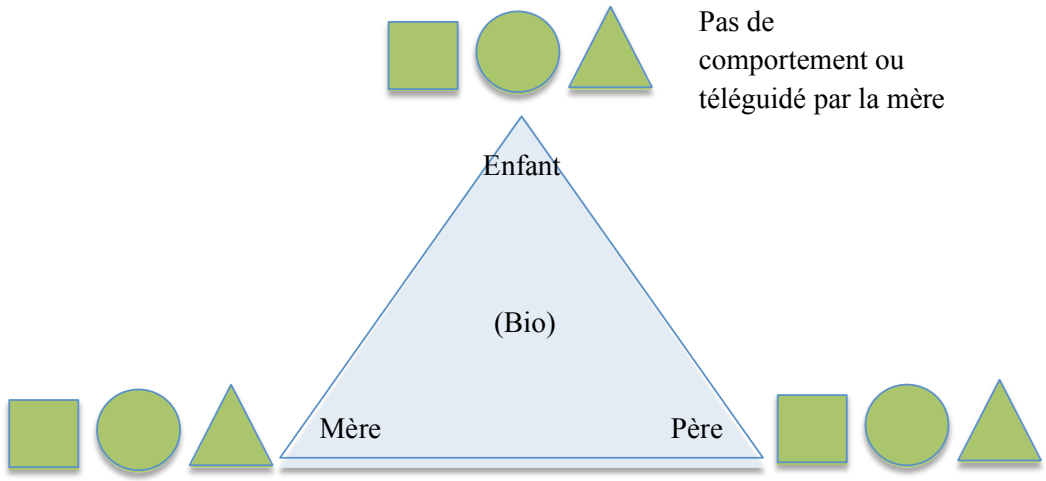
Parcours des déchets de la famille Bio

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-dessous présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Incertitude dans le savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Bio	3	3	1	4	1/1
Père Bio	1	4	0	0	4/0
Enfant Bio	Oui	Oui		Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, la figure ci-desous met en avant une représentation de ces dimensions.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

Comme pour l'enfant Utopie, le garçon Bio ne performe pas de comportement spontanément. Les gestes du tri sont demandés par ses parents et plus particulièrement sa mère. En revanche, il a un nexus organisé : les trois dimensions de la pratique sont en cohérence.

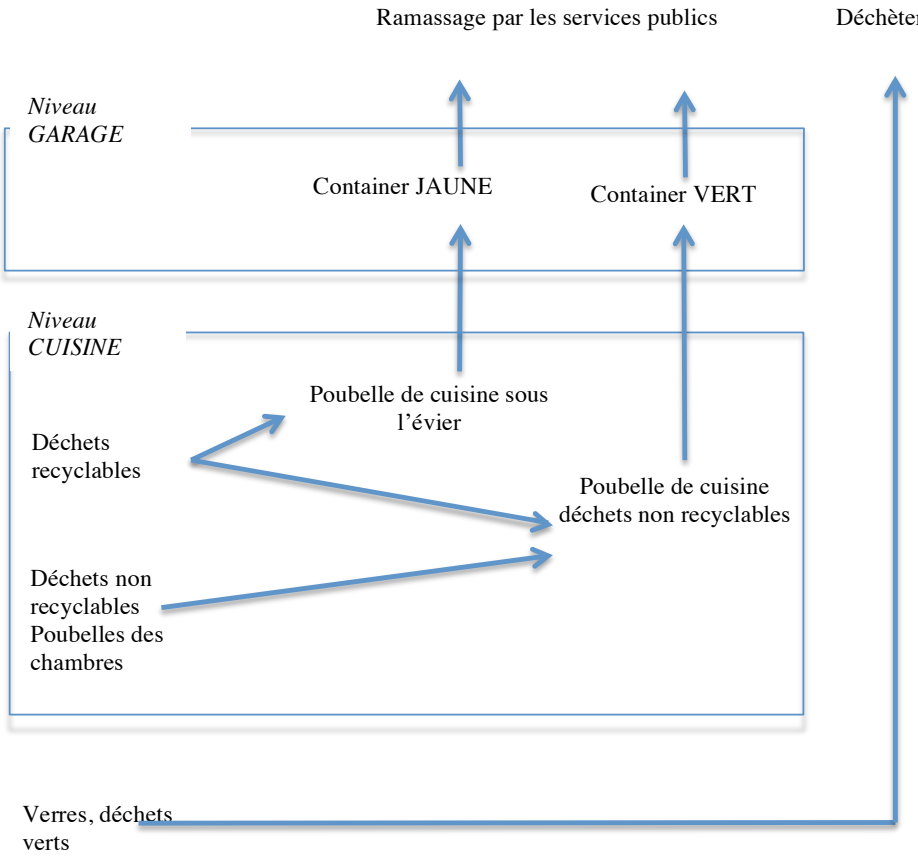
En ce qui concerne la mère et le père, ils performent de nombreuses micro-pratiques relatives aux déchets et expriment un niveau élevé des trois dimensions de la pratique, ce au travers d'une cohérence entre les dimensions de la pratique. Par exemple, la mère exprime trois fois son savoir au regard de la pratique. Le père ne l'exprime qu'une fois, mais à aucun moment il n'évoque de l'incertitude sur la pratique. Pour les deux individus, leur savoir est alors représenté par un carré de grande taille. Par exemple, le père explique : « On l'a régulièrement par rappel avec le système des poubelles locales, avec le système des décharges également, tous les trois mois il y a une revue où ils réexpliquent ce qu'on peut faire, ne pas faire, mettre pas mettre, où est ce qu'on peut se débarrasser de certains types de déchets, types bidons d'huile, type ampoules, types batteries... ». En matière de savoir-faire, le père et la mère expriment leur capacité à mettre en œuvre les règles de la pratique du tri, justifiant un rond de taille importante sur le schéma. Enfin, ils portent des émotions positives vis à vis du tri des déchets ; par exemple, la mère souligne son engagement dans la pratique en mettant en avant le « caractère normal » de celle-ci.

Sur le plan conceptuel, on se situe bien dans la définition de la pratique : la pratique est performée et maintenue sous forme de réseau coordonné (Warde, 2005). L'analyse de la pratique par le niveau individuel permet ici de rendre compte du tri des déchets.

Famille Bohème

La famille est composée des parents et de quatre enfants. La mère est au foyer, le père travaille pour une banque. Ils ont quatre enfants : deux garçons et deux filles, âgés de 9, 7, 5 et 2 ans. Ils sont amenés à déménager souvent, du fait des mutations régulières du père. La famille Bohème habite dans Reims, dans un quartier situé à 25 minutes à pieds du centre-ville. Elle vit en location dans une maison avec jardin. Elle est située à quelques pas des commerces. Les containers des déchets fournis par la ville sont au nombre de deux (couvercle jaune et couvercle vert). Le ramassage des ordures est programmé deux fois par semaine pour les déchets ménagers et une fois pour les déchets recyclables. On note également la présence de deux poubelles dans la cuisine, une pour les déchets recyclables et une pour les déchets ménagers.

Quand la mère rentre de ses courses, elle commence par s'arrêter dans son garage avec ses cabas, puisque le frigidaire est au garage. Elle retire les suremballages cartons des yaourts et les jette directement dans le container jaune qui est dans le garage. Tout ce qui est packs de lait et épicerie est amené près de la cuisine. La cave est située juste à côté de la cuisine et les packs de lait sont entreposés en haut de l'escalier. Ainsi, à chaque fois que la famille en a besoin, ils sont à disposition non loin de la cuisine. Dans la cuisine, l'épicerie est rangée dans les placards. Lors de la préparation des repas et de leur consommation, ainsi que lors du débarrassage des assiettes, les déchets sont jetés dans la poubelle de cuisine des déchets non recyclables. Les gros emballages, type cartons et bouteilles sont jetés dans la poubelle située sous l'évier, des déchets recyclables. Une fois que les poubelles sont pleines, elles sont jetées dans les containers du garage. Les bouteilles de verre sont entreposées dans le garage puis la mère se déplace pour les jeter à la déchèterie. Elle s'est rendue compte récemment que sur son lieu de courses, il existe un collecteur à verre, qu'elle utilise dorénavant. La famille possède un jardin et tous les déchets verts occasionnés sont mis de temps à autre dans le coffre de la voiture pour la déchèterie. Les observations montrent un résultat de tri des déchets qui n'est pas en conformité avec les attentes publiques.
Le schéma du parcours des déchets est présenté ci-après.



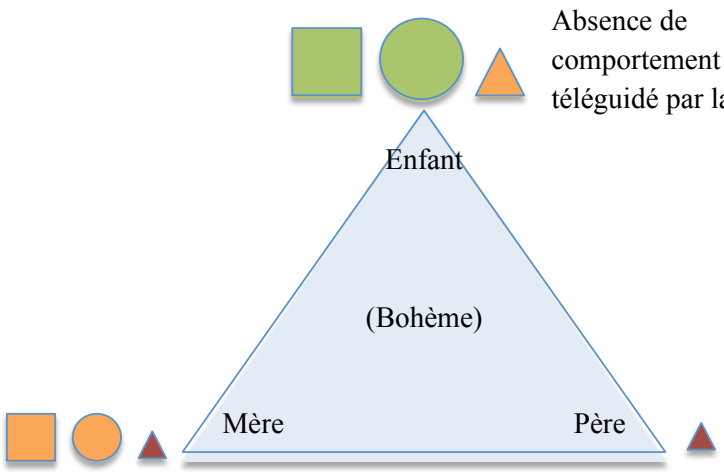
Parcours des déchets de la famille Bohème

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-dessous présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Non-savoir et incertitude	Savoir-faire	Incertitude savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Bohème	1	5	8	6	0	2/22
Enfant Bohème	Oui		Oui		Oui	Emotions négatives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation de ces dimensions est mise en avant.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

L'enfant possède un bon niveau de savoir et de savoir-faire théoriques (carré et rond de grande taille) et une ST moyenne (triangle de taille moyenne), malgré l'éducation environnementale reçue à l'école. Il a identifié les buts de la pratique, mais exprime peu d'émotions positives en faveur de l'environnement. Il se déclare « peu intéressé » par l'environnement. Les dimensions de la pratique sont donc presque en cohérence, mais l'enfant ne va pas performer spontanément les comportements du tri. Ce sont des actions essentiellement demandées par la mère.

Concernant la mère, on note une performance de tous les comportements liés aux déchets associée à des niveaux de savoir, savoir-faire et ST moyens à faible (particulièrement pour la ST). Elle se questionne ainsi sur les dimensions du savoir, du savoir-faire et sur la finalité et le bien-fondé réel de la pratique du tri. Même si elle considère le tri « bien dans l'idée », 21 références à des émotions négatives sur le tri sont relevées au cours de l'entretien. Les dimensions de la pratique ne sont pas en cohérence. La pratique est théoriquement maintenue sous forme de réseau coordonné par la performance du comportement (Warde, 2005), ce qui n'est pas le cas ici. On a bien la performance de comportements mais sans réseau coordonné.

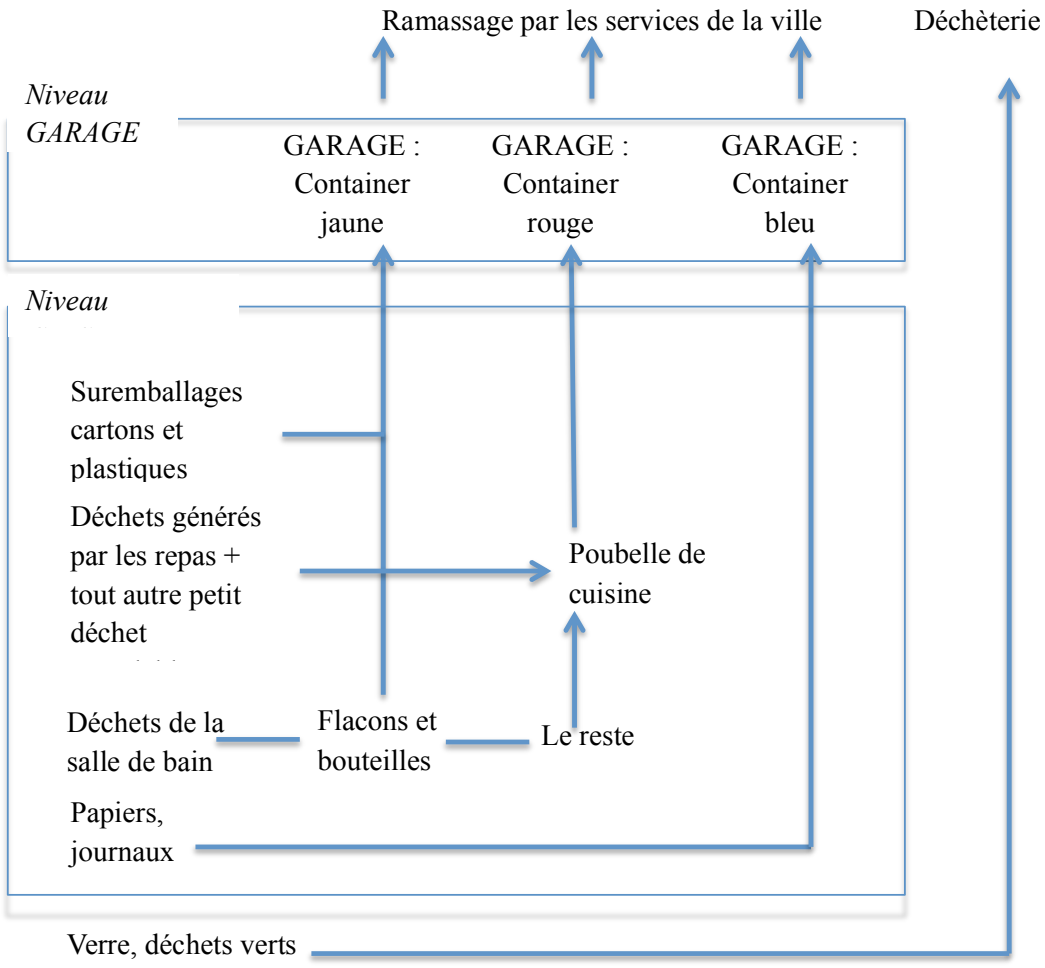
Pour le père, outre la ST négative, il n'y a pas de performance de la pratique du tri des déchets, ce qui remet en cause sur le plan théorique l'existence même de la pratique.

Famille BULLE

La famille se compose du couple parental et de trois filles, âgées de 10, 8 et 2 ans. La mère est au foyer et actuellement en congé parental pour s'occuper de l'éducation de ses enfants. Il est prévu qu'elle reprenne son activité de visiteuse médicale à l'issue de ce congé. Le père est responsable d'un garage automobile rural. La famille Bulle habite à la campagne, à environ 10 km de Reims. Le village qu'ils habitent est équipé de tous les commerces de proximité (La Poste, une banque, une boulangerie, une supérette ainsi qu'une épicerie). Ils sont propriétaires de leur maison depuis environ 10 ans. Concernant l'organisation des déchets, ils ont trois containers fournis par les autorités locales : un bleu (papiers), un jaune (déchets recyclables) et un rouge (déchets ménagers). Les éboueurs passent deux fois par semaine pour les déchets ménagers et une fois par semaine pour les autres. Une déchèterie est située à deux kilomètres dans le village voisin.

Quand la mère rentre des courses alimentaires, il n'y a pas vraiment de règles, ni de schéma à suivre pour le parcours des déchets, et notamment des suremballages (des packs de yaourts par exemple). Les éléments sont déposés dans un endroit de la cuisine avant d'être jetés dans le container jaune du garage. Lors du temps du repas, les déchets sont jetés dans la poubelle de la cuisine. Raconter le parcours des déchets dans la famille Bulle est difficile, puisqu'il ne semble obéir à aucune règle particulière. La poubelle de la salle de bain est vidée dans la poubelle de cuisine, sauf les bouteilles et flacons plastiques qui sont jetés dans le container jaune. Les bouteilles de verre et les déchets verts sont portés régulièrement à la déchèterie. Le résultat du tri, selon les observations menées, n'est pas en conformité avec les attentes des Pouvoirs Publics.

Le parcours des déchets de la famille Bulle est présenté par la figure ci-après.



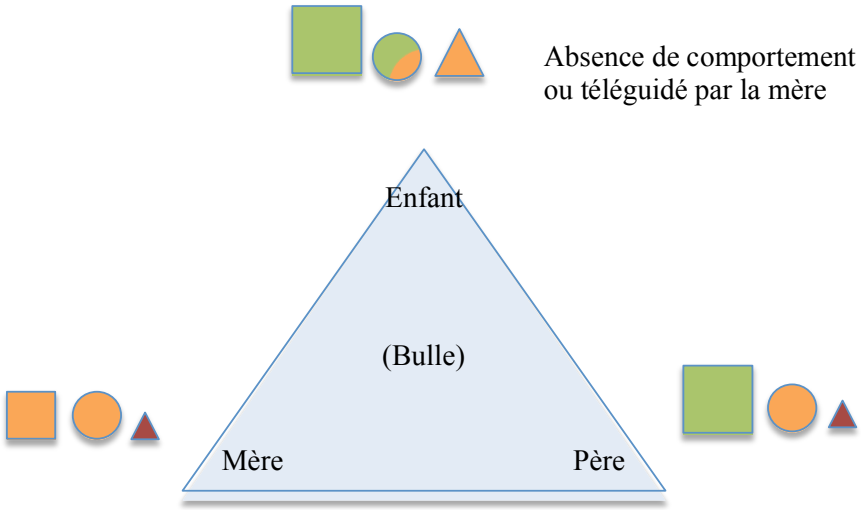
Parcours des déchets de la famille Bulle

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-après présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Non-savoir et incertitude	Savoir-faire	Incertitude savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Bulle	1	8	10	6	1	5/6
Père Bulle	3	0	3	1	0	1/ 3
Enfant Bulle	Oui		Moyenne		Faible	Emotions négatives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est mise en avant :



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

Pour l'enfant, on note une performance de la pratique qui ne saurait être un comportement spontané, puisque « téléguidé » par la mère. Par ailleurs, les dimensions du nexus ne sont pas coordonnées. On note un savoir important, appris à l'école (carré de taille importante). Ainsi, l'enfant exprime : « Ou alors des fois quand je suis en voiture et que je mange une pomme ou une banane, déjà quand je me mouche, le mouchoir, je le mets pas par terre, parce que je sais que c'est pas biodégradable. Par contre, le trognon de pomme, les épluchures de bananes et les choses comme ça, c'est biodégradable, du coup je le mets dehors et je sais que. Enfin, pas les peaux de bananes, parce que les peaux de bananes, ça met longtemps à se détruire, alors que les trognons de pomme, ça met peut être deux ou trois jours ». Ce savoir n'est pas traduit en savoir-faire, qui reste moyen. La capacité de l'enfant à mettre en application les règles de la pratique est moyenne (rond de taille moyenne). La structure téléoaffective est également moyenne, l'enfant exprimant peu d'intérêt à la pratique: « j'ai pas trop envie de le faire parce que les poubelles ça m'intéresse pas trop ».

La mère (dans la sphère privée) et le père (dans la sphère publique) accomplissent des actions de la pratique du tri, supposant l'existence d'une pratique sociale (Warde, 2005). Or tant pour la mère que pour le père, il y a une absence de coordination dans les dimensions de la pratique.

Les buts ne sont pas clairement identifiés et les émotions sont majoritairement négatives (justifiant le recours à un triangle de petite taille sur le schéma) : « j'utilise pas parce que euh, parce que j'y crois pas forcément, j'y crois pas forcément » (mère Bulle). Le niveau du savoir est faible et incertain pour la mère alors qu'il est important pour le père (il possède des savoir sur le tri des déchets dans la sphère professionnelle, mais peu sont exprimés dans la sphère privée). L'incertitude de la mère est relevée 8 fois dans l'entretien concernant les règles relatives à la pratique du tri. Le fait qu'elle exprime son incertitude de si nombreuses fois montre par-là qu'elle possède quelques bases de connaissances sur ces règles. Son savoir est en conséquence représenté par un carré de taille moyenne. Quant au père, exprimant trois fois son savoir, sans en douter, son carré de savoir est représenté par une grande taille. Ils expriment tous deux des savoir faire incertains ou flous du tri au travers de leurs discours (ronds de taille moyenne). Nous ne notons pas de cohérence entre les dimensions de la pratique ni chez la mère ni chez le père de la famille Bulle, venant questionner conceptuellement la pratique sociale.

Famille Nickel

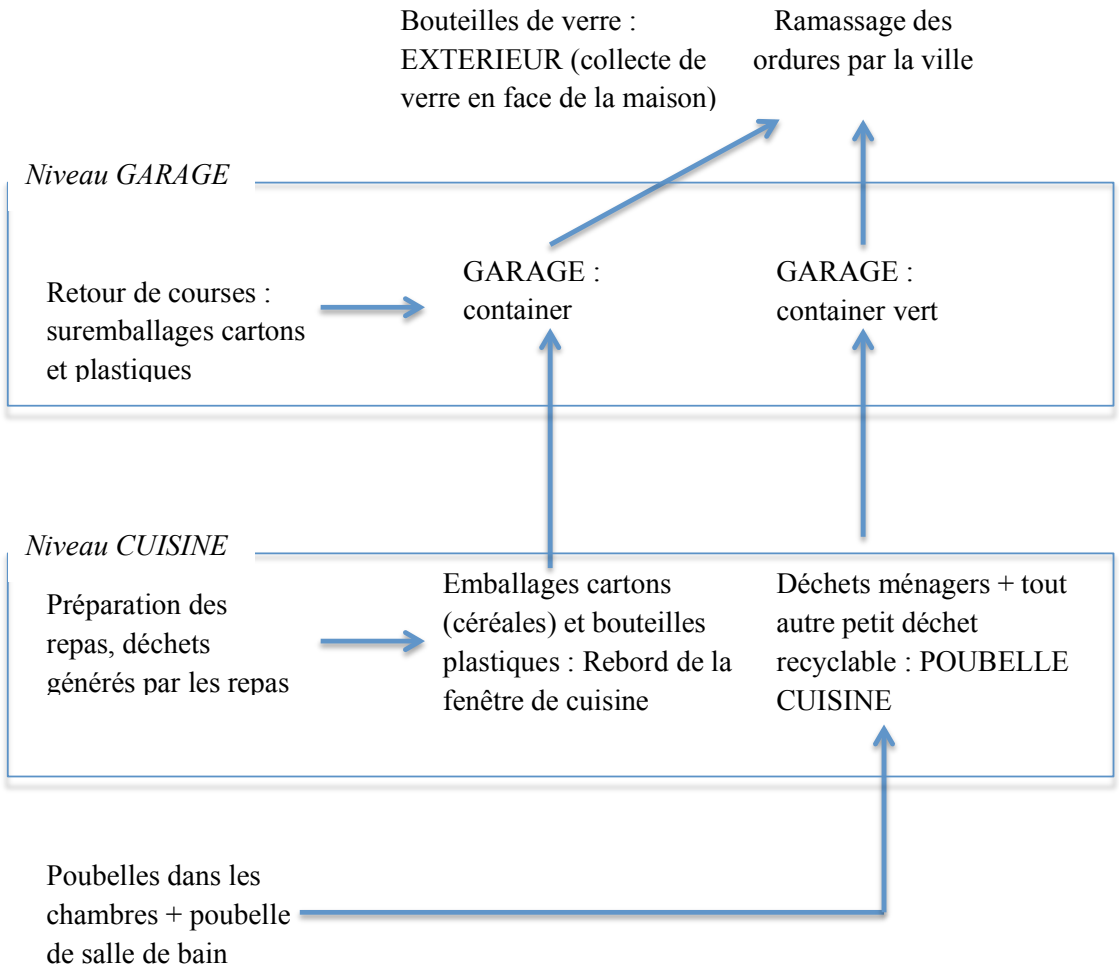
La famille Nickel est composée de quatre membres : les parents et les enfants, une fille de 9 ans et un garçon de 13 ans. Les parents tiennent une pharmacie dans Reims et ils habitent non loin du centre-ville. Ils sont propriétaires de leur maison qui a un jardin. Concernant les déchets, ils ont à leur disposition deux containers fournis par la ville (un container à couvercle jaune et un à couvercle vert). En face de chez eux, un container public pour la collecte du verre existe. Dans leur quartier, ils ont la possibilité d'une collecte journalière de leurs déchets ménagers (container à couvercle vert). Par contre, les déchets recyclables sont collectés une fois par semaine. Dans leur cuisine, ils disposent d'une poubelle pour tous les déchets ménagers.

Quand la mère rentre de ses « grosses » courses, une fois par semaine, elle les dépose dans sa cuisine. Là, elle commence par retirer tous les suremballages cartons et plastiques des emballages yaourts et des bouteilles d'eau, parce qu'elle les trouve sales et les met dans un grand sac en plastique. Elle range ensuite ses commissions dans son frigidaire et dans ses placards. Elle se dirige enfin vers son garage pour jeter son sac plein d'emballages dans le container jaune fourni par la ville.

Les emballages carton (emballage des céréales) et plastique (bouteilles plastiques et lait) sont disposés au rebord de la fenêtre en attente d'être jetés dans le container jaune. Les déchets (recyclables ou non) générés par la préparation et la consommation des repas sont jetés dans la poubelle de la cuisine. Une fois que la poubelle de cuisine est remplie, elle est jetée dans le container vert situé dans le garage. Quand des verres sont générés, les bouteilles de verre sont mises en attente dans le garage, à côté des containers fournis par la ville. Puis, ils se déplacent en face de leur rue pour les jeter dans les containers de collecte à verre fournis par la ville.

Quand des déchets type papier sont générés ils sont jetés dans leurs corbeilles à papier dans leurs chambres. Quand les corbeilles papier sont vidées, elles sont jetées dans la poubelle de cuisine. Quand des publicités sont mises dans la boite à lettres, elles sont soient destinées à allumer le feu de cheminée quand c'est l'hiver, ou alors elles sont directement jetées dans la poubelle de cuisine, sans être lues. Les observations montrent un tri non conforme aux attentes des autorités publiques.

Le parcours des déchets de la famille Nickel est présenté ci-après.



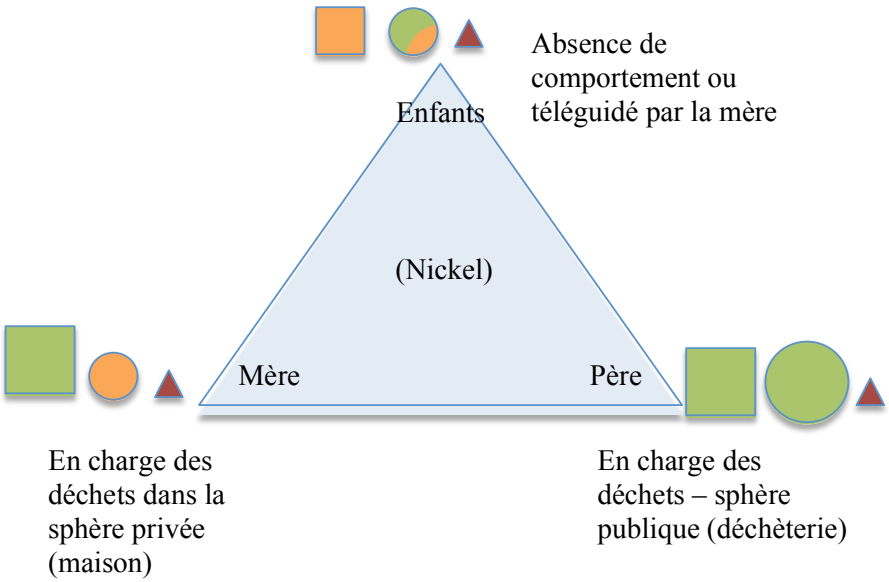
Parcours des déchets de la famille Nickel

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-après présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Incertitude savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Nickel	6	4	1	2	6/ 5
Père Nickel	4	4		0	1/ 2
Enfant Nickel	Moyen	Moyen		Non	Emotions négatives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est schématisée :



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

Chez l'enfant, il n'existe pas de performance spontanée des comportements du tri des déchets, au contraire de la mère et du père.

Les dimensions de la pratique ne sont pas en cohérence chez aucun des individus. Ainsi, les niveaux de savoir et savoir-faire sont moyens chez les enfants (représentés par un carré et un rond de taille moyenne), malgré une éducation environnementale reçue à l'école, et la ST est absente, voire négative (petit triangle) : « Ben ouais, on a deux poubelles, mais, je vois pas trop l'utilité ».

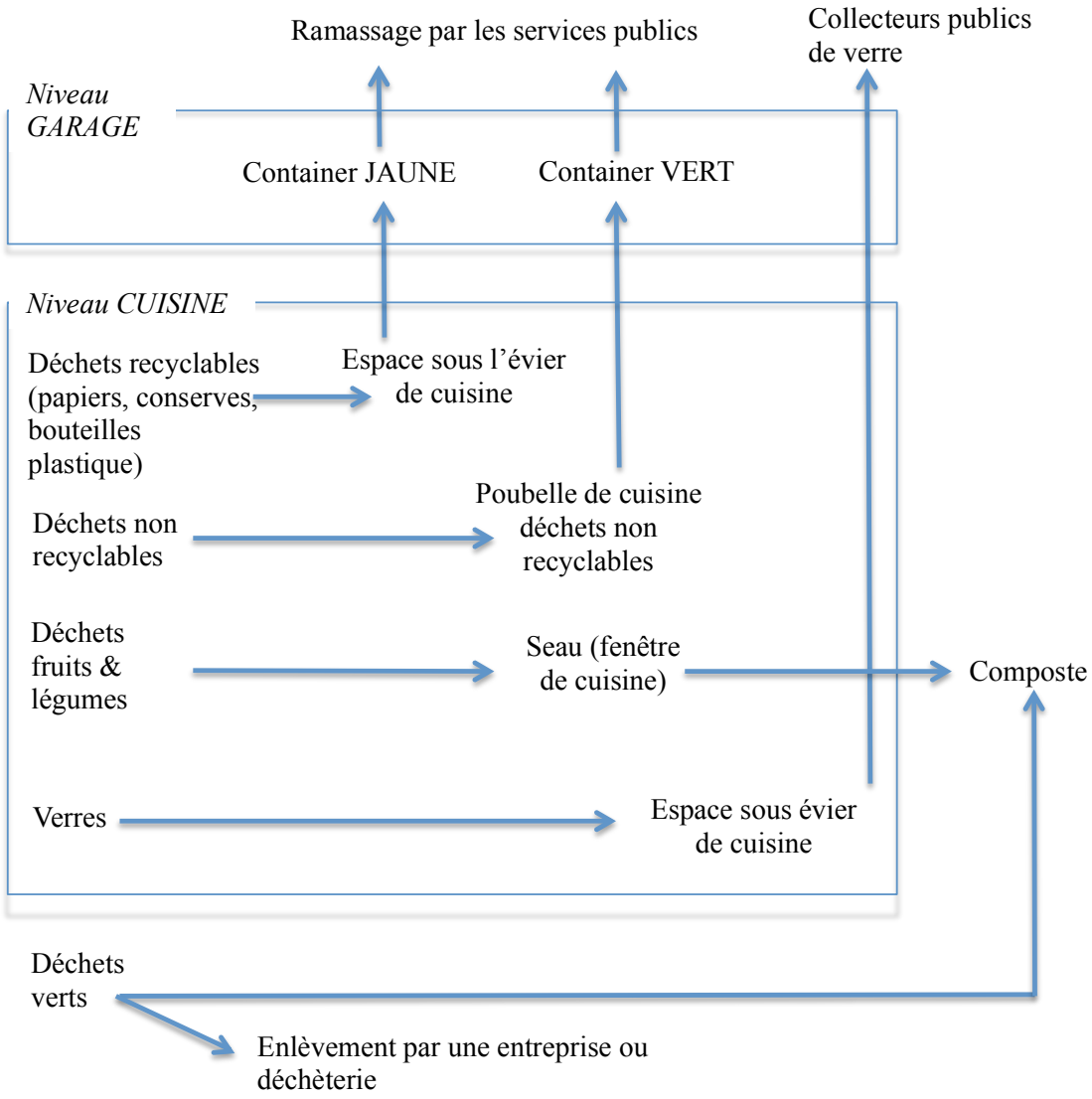
Pour les individus-parents, le niveau de savoir est bon (6 occurrences pour la mère et 3 pour le père). Par exemple, la mère a intégré les règles relatives au ramassage des containers : « Oui, alors nous y'a deux jours différents, mercredi c'est poubelle jaune, voilà et deux autres jours où c'est les poubelles vertes là ». Concernant le savoir-faire, il est globalement satisfaisant chez le père, et incertain chez la mère. La mère, même si elle identifie un but à la pratique du tri, ressent des émotions plutôt négatives pour cette pratique. Le père, quant à lui, ne fera pas mention de la finalité du tri des déchets et exprimera des émotions négatives. Les ST de ces deux individus sont représentées en conséquence par un triangle de petite taille sur le schéma.

Chez les individus de cette famille, une incohérence est notée entre les dimensions de la pratique, ce qui viendrait remettre en question la pratique sur le plan théorique (Warde, 2005).

Famille Rationnelle

Les parents travaillent tous les deux comme infirmiers dans une polyclinique de Reims. Ils ont trois enfants, deux filles et un garçon âgés de 9, 6 et 2 ans. Ils habitent Reims, dans un quartier assez éloigné du centre-ville et de tout transport en commun. Ils sont propriétaires de leur maison. Un container jaune et un container vert ont été fournis par les instances publiques. Le ramassage des déchets se fait deux fois par semaine : le container vert est ramassé deux fois par semaine et le jaune une fois par semaine. Dans la cuisine, on note quatre espaces dédiés aux déchets : trois espaces sous l'évier de cuisine (poubelle pour les déchets ménagers, un espace pour les papiers et un espace pour le verre) et un espace sur le rebord de la fenêtre de la cuisine (un seau qui accueille les déchets destinés au composte).

Les déchets générés par la préparation et la consommation des repas sont jetés dans les poubelles de la cuisine, selon le type de déchets. Les déchets ménagers cuits qui peuvent être récoltés pour le composte sont mis dans un seau qui est situé au rebord de la fenêtre de la cuisine (en extérieur). Quand les poubelles sont pleines, elles sont vidées dans les containers jaune et vert qui sont en extérieur. Quand le seau de composte est plein, il est vidé dans le composte situé dans le jardin. Une entreprise vient aider pour l'entretien du jardin et notamment pour le ramassage des gros déchets verts, de type branchages. Les « petits » déchets verts du jardin sont mis dans une remorque en attente d'être portés à la déchèterie, au même titre que les déchets type encombrants. Une fois que l'espace des bouteilles est plein sous l'évier, ils sont jetés dans l'un des containers à verre de la ville. Idem pour les déchets de type piles, qui sont emmenés dans les magasins qui les récupèrent. Les observations montrent un résultat du tri en conformité avec les attentes des autorités publiques.
Le schéma du parcours des déchets est présenté ci-après.



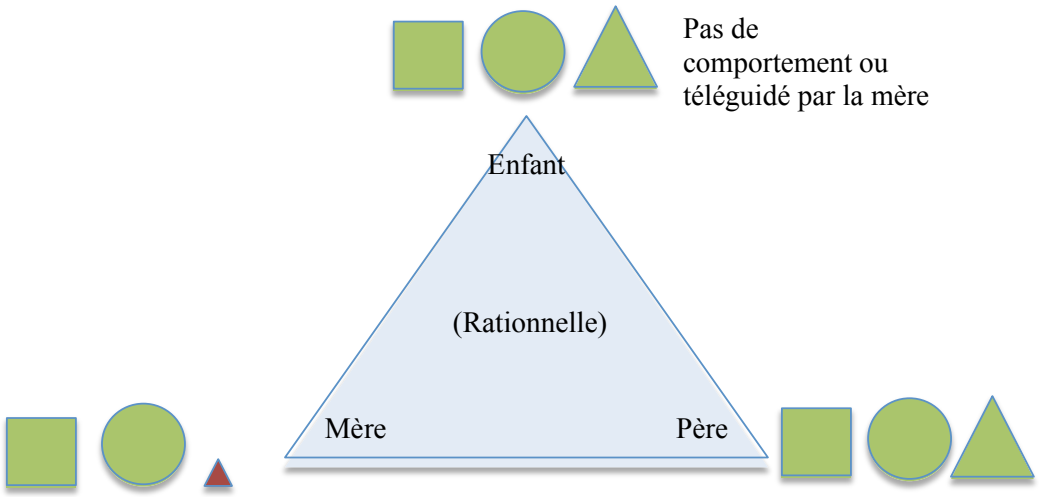
Parcours des déchets de la famille Rationnelle

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-après présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Incertitude savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Rationnelle	1	1	1	0	0/0
Père Rationnelle	1	4		0	1/ 0
Enfant Rationnelle	Oui	Oui		Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est mise en avant :



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par ses comportements et son réseau

L'enfant ne va pas accomplir de manière spontanée les comportements liés aux déchets. Les parents sont quant à eux en charge indifféremment de la pratique dans la maison et de la collecte du verre. On note la tâche du composte dédiée au père, soulignant déjà ici l'engagement qu'il peut porter à l'environnement et au tri.

Les dimensions de la pratique ne sont pas coordonnées chez la mère, alors qu'elles le sont chez l'enfant et le père. Tous ont connaissance des règles régissant la pratique. Ils l'expriment chacun une fois au cours de l'entretien et leur savoir est ainsi représenté par un carré de grande taille. Le père a par exemple clairement identifié les containers fournis par la ville et leur utilisation théorique : « Ah ben, y'a une poubelle tri sélectif et une poubelle tri général quoi, enfin le reste quoi. Donc la poubelle jaune, la poubelle verte et puis après, y'a le container à verre, ben comme partout dans Reims quoi. Hein, c'est comme ça » (père Rationnelle). Il a donc identifié les règles imposées par les Pouvoirs Publics en matière de tri : le recyclable, le non-recyclable et le verre. La dimension du savoir-faire exprimée par les

individus parents est révélatrice de leur capacité à mettre en pratique le tri des déchets. Nous notons une incertitude exprimée par la mère, faisant plutôt référence à de l'humilité de sa part et sa non-volonté à se mettre en avant. Les savoir-faire des individus sont en conséquence représentés par un rond de grande taille. Par contre, en ce qui concerne la ST, elle est absente chez la mère, alors que le père et l'enfant portent des émotions positives au regard de la pratique du tri et en ont identifié les buts. Le père est par exemple engagé dans la pratique du composte. La ST du père et de l'enfant est représentée par un triangle de taille importante. Pour ces deux individus, les dimensions de la pratique sont cohérentes permettant de maintenir la pratique sous forme de réseau (Warde, 2005). Pour la mère, la pratique est remise en cause conceptuellement, du fait de l'absence d'engagement de sa part dans la pratique.

Famille Rejet

La famille est composée de la mère, vendeuse en supermarché et de ses deux garçons âgés de 10 ans et 13 ans. La mère est divorcée et elle a déménagé récemment en appartement non loin de son lieu de travail et de l'école des enfants. Elle loue un appartement de type HLM. Il existe un local à poubelle commun à l'immeuble, qui est composé de containers verts et jaunes, pour les déchets non-recyclables et recyclables. La tâche de sortir les containers est prise en charge par la collectivité. Au sein de son appartement, la famille a deux espaces dédiés aux déchets : une poubelle de cuisine pour les déchets non-recyclables et une cagette dans laquelle sont entreposés les déchets recyclables du type cartons et plastiques.

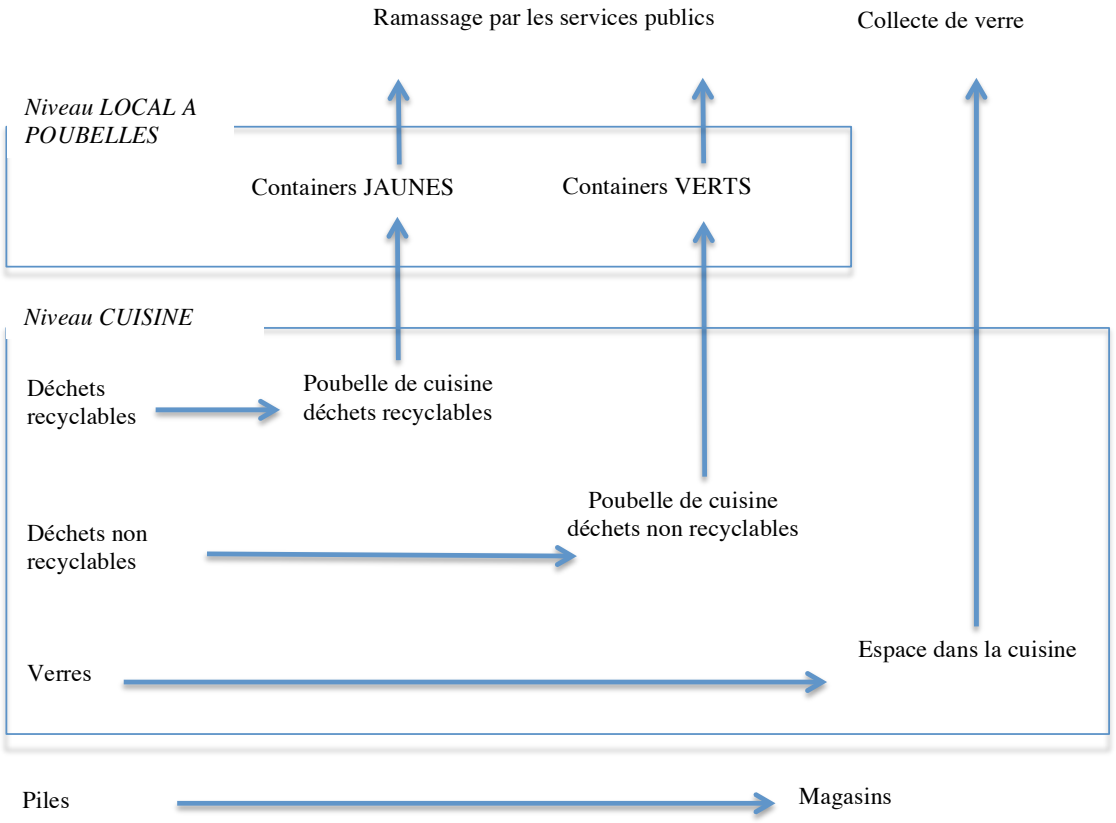
Quand la mère remonte ses courses à l'appartement, elle vide les commissions sur la table de la cuisine et déballe les suremballages cartons autour des yaourts avant de les ranger dans le frigidaire. Tous les suremballages sont mis de côté et entassés dans un petit coin de la cuisine, par terre. C'est également à cet endroit que la famille va jeter des papiers. Lors du petit déjeuner, quand les céréales sont terminées, les emballages cartons et plastiques sont ainsi entreposés à cet endroit (figure ci-dessous). Idem pour les bouteilles de jus de fruits ou sodas qui sont consommées.

Photographie de l'espace dédié aux déchets recyclables

Lors de la préparation de ses repas et de leur consommation, ainsi que lors du débarrassage, tous les déchets sont jetés dans la poubelle de cuisine, qui est la poubelle principale de déchets ménagers. Les bocaux en verre ou bouteilles de verre sont mis de côté pour être jetés dans les containers à verre publics situés en extérieur de l'immeuble, qui n'est pas équipé pour les recevoir. C'est le même schéma pour les piles, qui sont mises à l'écart des poubelles,

en attendant d'être jetées dans les containers à piles appropriés. Les observations montrent un résultat du tri en conformité avec les attentes publiques.

Le schéma du parcours des déchets est présenté ci-après.



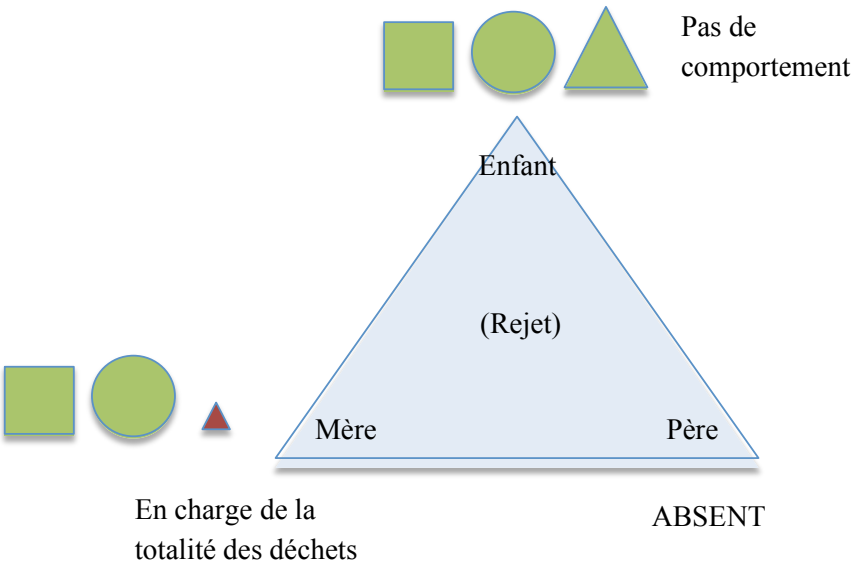
Parcours des déchets de la famille Rejet

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-dessous présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Rejet	5	6	0	5/18
Enfant Rejet	Oui	Oui	Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation de ces dimensions est présentée ci-après.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par ses comportements et son réseau

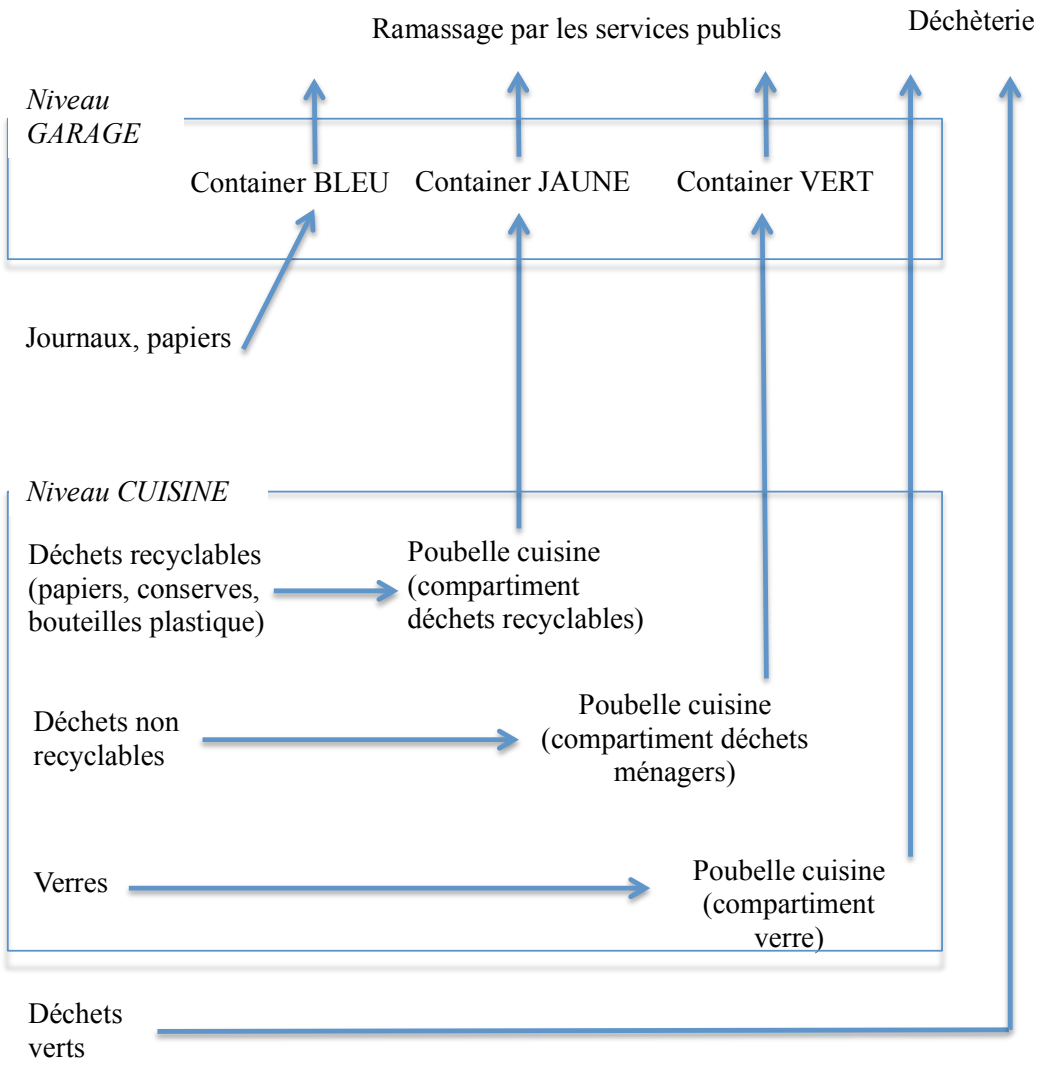
L'enfant n'accomplit pas les gestes de la pratique, soulignant l'absence de pratique sociale portée par l'agent-enfant, et ce malgré un réseau coordonné des dimensions de la pratique.
C'est la mère qui est en charge des déchets dans sa totalité. Une cohérence est presque atteinte dans les dimensions de la pratique. En effet, la mère exprime un niveau de savoir (5 occurrences) et de savoir-faire (6 occurrences) de la pratique : « En fait on prend un sac, tout ce qui est papiers, bouteilles plastiques, enfin bouteilles d'eau ou autres, je mets ça dans un sac et dés que mon sac est plein en fait je le descends ». Son savoir et savoir-faire sont représentés par un carré et rond de tailles importantes. Elle a par ailleurs compris les buts de la pratique, mais exprime des incertitudes et des émotions partagées sur cette pratique, ce qui explique la représentation par un triangle de petite taille de sa ST. Ainsi, elle indique : « le tri oui ils vont le faire parce qu'on sait que c'est bien, voilà, ils vont faire quelque chose par rapport à ça ». Elle est motivée pour accomplir la tâche du tri au regard de ses enfants : « Bah pour les enfants oui parce que finalement c'est pour eux après quoi ». Cependant, même si la finalité du tri est identifiée, de nombreuses incertitudes demeurent : « Puis bon, est ce que ça a un impact énorme en fait ? Parce que j'entendais une émission sur le tri des poubelles, en fait les gens qui trient, c'est jamais forcément bien trié et il suffit qu'il y est quelque chose qui soit dans la mauvaise poubelle et au final elle repart dans la poubelle normale ou. Et je me dis

combien il y a de vraies poubelles de bien triées ? Je ne sais pas finalement, je ne sais pas l'impact, la quantité, le coût finalement qu'il y a de gagné par rapport à ça, parce que je me demande si ce n'est pas plus financier que bien pour la planète en fait, si ce n'est pas un gain de temps pour ce tri en fait, pour ces centrales de tri ou est ce que c'est vraiment ou est ce que c'est juste financier ou est ce que c'est vraiment cet impact planète ». De cette incertitude sur la finalité et les conséquences du tri peuvent naitre des sentiments partagés. La mère Rejet évoque 35 fois au cours de l'entretien la notion d' « effort ». La pratique sociale est remise en cause conceptuellement, du fait de la non coordination dans les dimensions du nexus de celle-ci.

Famille Nature

La famille est composée du couple parental et de deux filles de 7 ans et 9 ans. Ils habitent un village situé à une dizaine de kilomètres de Reims. Ils vont prochainement déménager en périphérie de Reims ; ils construisent une maison basse consommation. Ils disposent de trois containers fournis par les Pouvoirs Publics pour le tri sélectif (un container bleu, un jaune et un vert) et ont une poubelle dans leur cuisine qui est séparée en trois espaces : un espace pour les déchets ménagers, un espace pour les déchets de type plastiques et cartons et un espace pour le verre.

Lors de la préparation des repas et de leur consommation, les déchets sont jetés dans les espaces appropriés de la poubelle de cuisine. Une fois que cette poubelle est pleine, elle est vidée dans les containers fournis par la ville, qui sont entreposés dans le garage. Dans le garage, on note également la présence de déchets qui ne sont pas destinés à être jetés dans ces containers, mais destinés à la déchèterie. Régulièrement, ces déchets de type encombrants et déchets verts sont portés à la déchèterie. Les piles sont acheminées dans les magasins qui les récupèrent. Le tri est en conformité avec les attentes des Pouvoirs Publics. La figure ci-après présente le parcours des déchets de la famille.



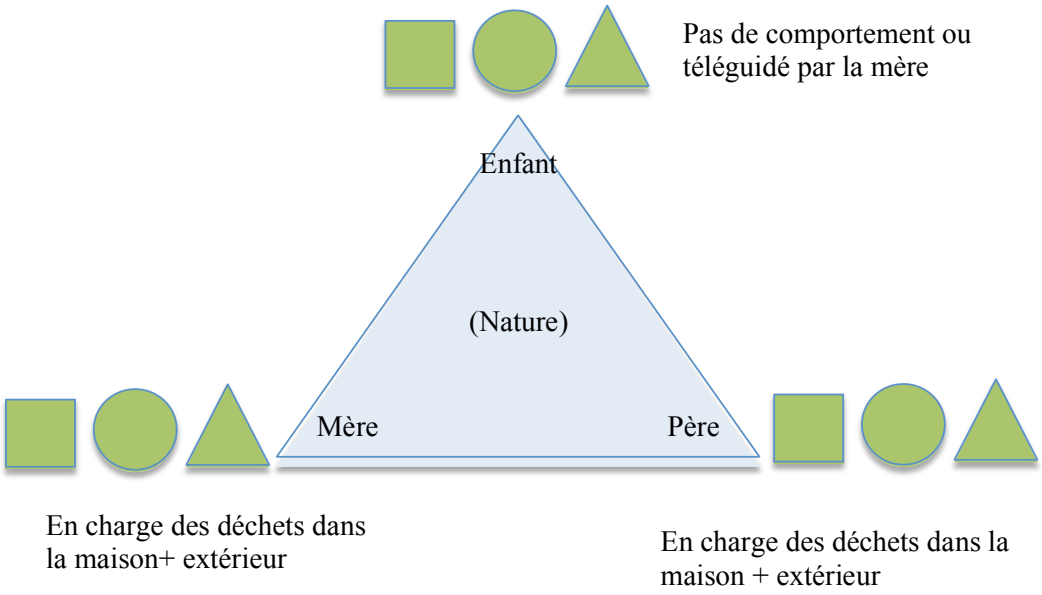
Parcours des déchets de la famille Nature

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-après présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Nature	1	4	4	5/0
Père Nature	1	3	0	2/0
Enfant Nature	Oui	Oui	Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation de ces dimensions est présentée ci-après.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par ses comportements et son réseau

Les parents sont en charge indifféremment des déchets, que ce soit au sein du domicile familial ou en extérieur (porter les poubelles dans la rue ou se déplacer à la déchèterie). L'enfant ne réalise pas de comportement, sauf s'il est demandé par la mère.

Tous possèdent un savoir, un savoir faire ainsi qu'une ST développés, ce qui est représenté par des carré, rond et triangle de taille importante sur le schéma. Par exemple, la mère Nature exprime son niveau de compréhension général de la pratique du tri : « C'est-à-dire qu'une bouteille en plastique, c'est acquis, plus jamais je ne mets dans ma poubelle alimentaire, plus jamais ». Ce savoir est entretenu par des informations de type gazette du village ou la newsletter du syndicat de communauté de communes. Il va naturellement se transposer dans la dimension du savoir-faire, où les individus expriment leur capacité à suivre les règles de la pratique : « Et tous les soirs, tac on sort la poubelle, poubelle marron, les bouteilles d'eau, dans la poubelle jaune, et la verte, c'est papa qui part le matin, et qui la met » (Père Nature).

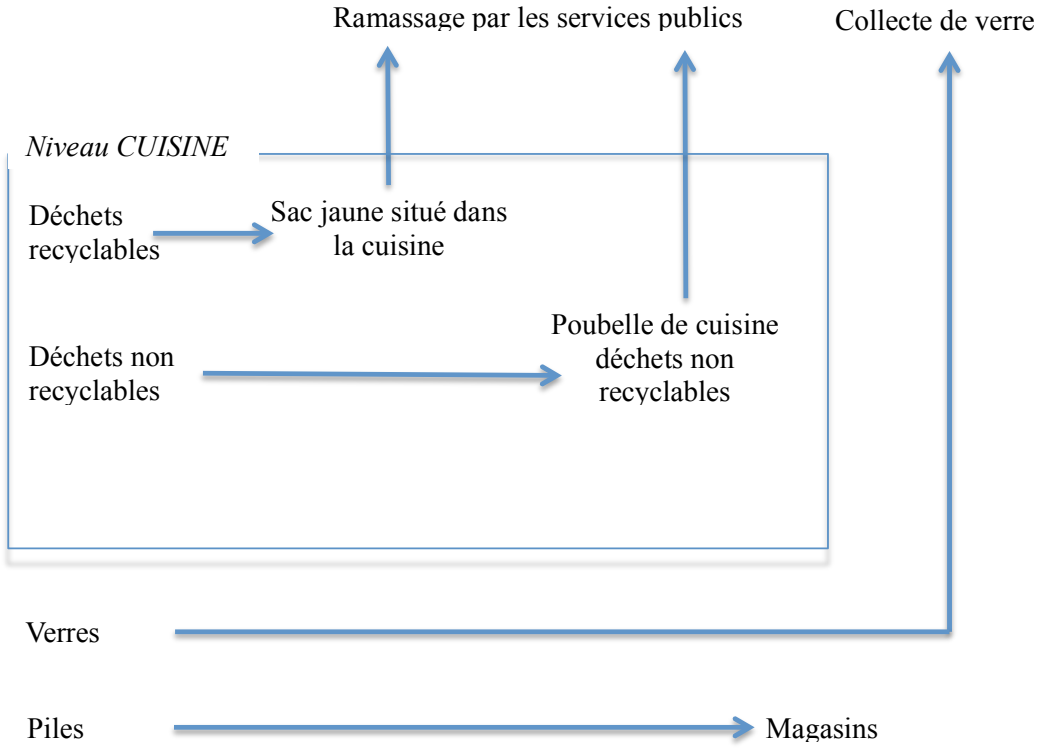
Un engagement émotionnel est par ailleurs noté. Associé à cet engagement, les buts et finalités de la pratique sont identifiés : « Et maintenant, concrètement, on sait à quoi ça sert de mettre des bouteilles, parce qu'on sait que ça va être transformé et ça va être transformé en d'autres bouteilles ou en autres matériaux, tu vois » (mère Nature). Les dimensions de la pratique sont coordonnées au niveau individuel. Cette coordination associée à

l'accomplissement de comportements liés aux déchets met en avant l'existence d'une pratique sociale sur le plan conceptuel (Warde, 2005).

Famille Ecolo

La famille est composée de la mère, qui a divorcée récemment et de ses deux enfants : un garçon de 14 ans et une fille de 10 ans. Ils habitent en centre ville de Reims, en appartement, dans une petite copropriété. Ils n'ont pas de containers fournis par les Pouvoirs Publics, ni même de local à poubelles. Chacun s'organise dans son appartement pour gérer ses déchets. Dans la cuisine, on note la présence de deux espaces pour les déchets : une poubelle pour les déchets ménagers et un sac plastique jaune fourni par la ville pour les déchets recyclables.

Les courses alimentaires sont réalisées au jour le jour dans la famille Ecolo par la mère, qui fait ses courses dans les supermarchés de proximité. Lorsqu'elle arrive dans son appartement pour déballer ses courses, elle retire les suremballages cartons pour les jeter directement dans son sac jaune de déchets recyclables. Les papiers générés par la consommation familiale ou les papiers reçus (type enveloppes et courriers) sont jetés également dans ce sac. Tout le reste est jeté dans la poubelle de cuisine. On ne note pas d'endroit de stockage pour les verres ou les piles au sein de l'appartement, ces déchets étant jetés au fur et à mesure dans les containers publics. Les observations révèlent un résultat de tri en conformité avec les attentes des Pouvoirs Publics. Un schéma du parcours des déchets est proposé ci-après.



Parcours des déchets de la famille Ecolo

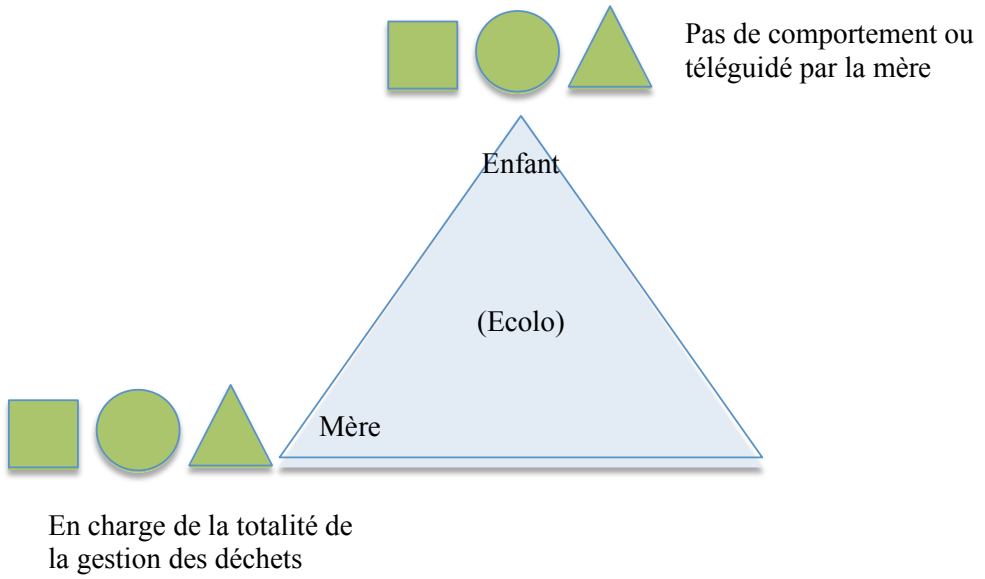
Ce schéma des déchets, au contraire des autres familles présentées jusqu'à présent met en évidence l'absence de local à poubelle ou de garage permettant un entreposage ou un stockage des déchets en attendant leur ramassage par les services publics.

Suite à cette présentation du parcours des déchets de la famille Ecolo, une analyse de la pratique du tri des déchets portée par les individus est présentée dans le tableau ci-après.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Ecolo	2	4	2	3
Enfant Ecolo	Oui	Oui	Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation de ces dimensions est présentée :



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

C'est la mère qui accomplit les gestes de la pratique du tri des déchets dans la famille. Elle vit seule et ses enfants ne participent pas aux gestes du tri. Comme pour les individus des familles Bio et Nature, la pratique sociale s'applique dans sa perspective conceptuelle : la pratique est performée et maintenue sous forme de réseau coordonné (Warde, 2005). Par exemple, la fille exprime des émotions positives vis à vis de la pratique et explique qu' « il ne faut pas polluer la terre en jetant par terre ». Elle condamne ainsi les comportements de

certains de ses camarades (masculins) de son école qui jettent leurs déchets par terre et qui « shootent » dedans après pour s'amuser.

La mère accomplit non seulement les gestes de la pratique du tri, et ce de manière coordonné grâce à un nexus de la pratique qui met en évidence des niveaux de savoir, de savoir-faire et une ST importante (représentés par des carré, rond et triangle de grande taille). Ainsi, elle pense que le « recyclage, c'est important », même si elle critique le système général en place, qui n'est pas suffisamment organisé pour récupérer et donner une seconde vie aux objets que les gens jettent.

L’université n’entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses : ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

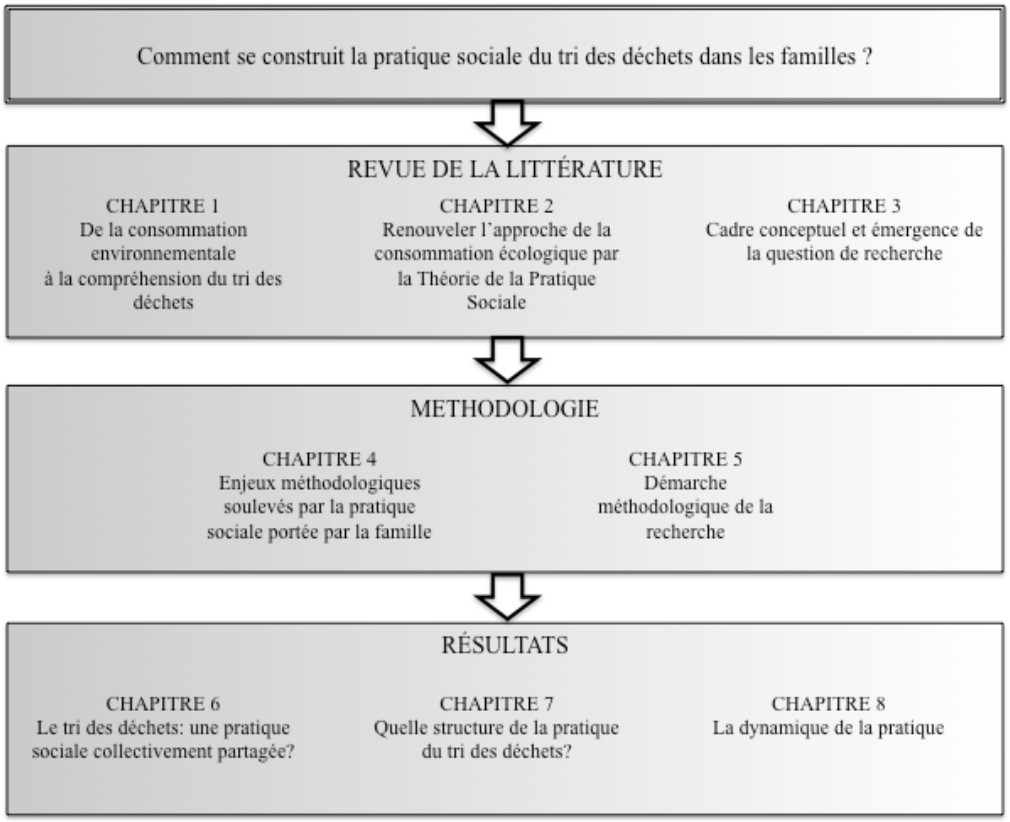


Figure 1. Plan de la thèse

Le second chapitre a trait à développer un cadre théorique possible pour l'étude d'une pratique : la théorie de la pratique sociale. Plaçant au cœur de la réflexion le comportement et ses caractéristiques plutôt que les caractéristiques individuelles, cette approche constitue une perspective originale pour aborder et comprendre le tri comme pratique. Premièrement, ce cadre théorique permet une prise en compte élargie des unités d'analyse, en dépassant l'unité d'analyse individuelle habituellement retenue dans les travaux pour se centrer sur la pratique. Deuxièmement, il met l'accent sur la routine de consommation, propre au tri des déchets.

Nous montrerons dans un troisième chapitre que le tri est une pratique imposée par les Pouvoirs Publics à des ménages considérés comme incompétents. Suite à l'exposé et l'analyse de la littérature, nous poserons la question de recherche.

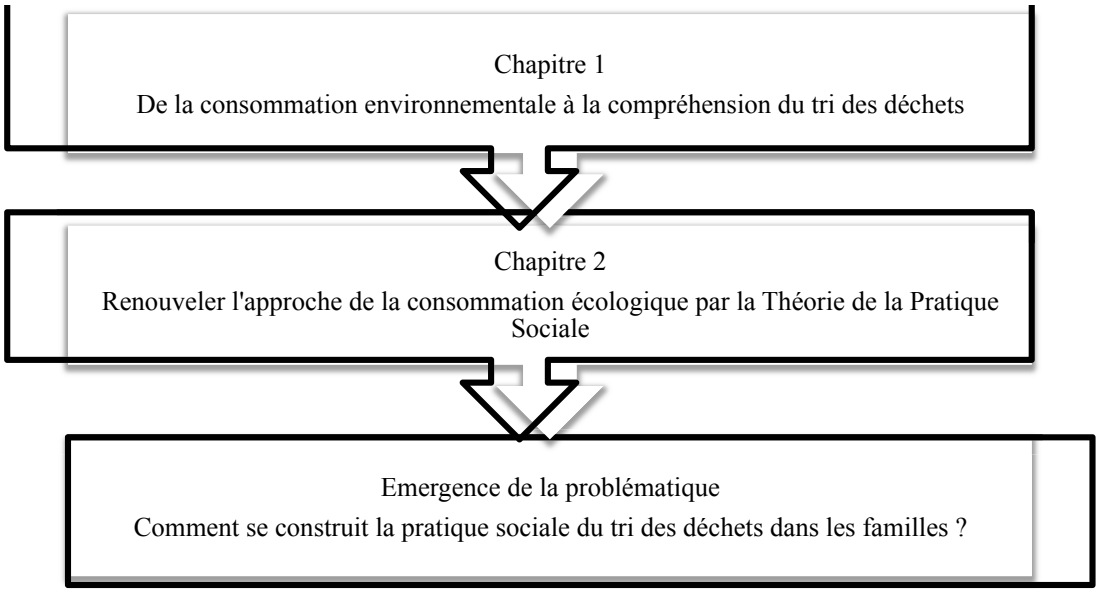


Figure 2. Articulation de la revue de la littérature

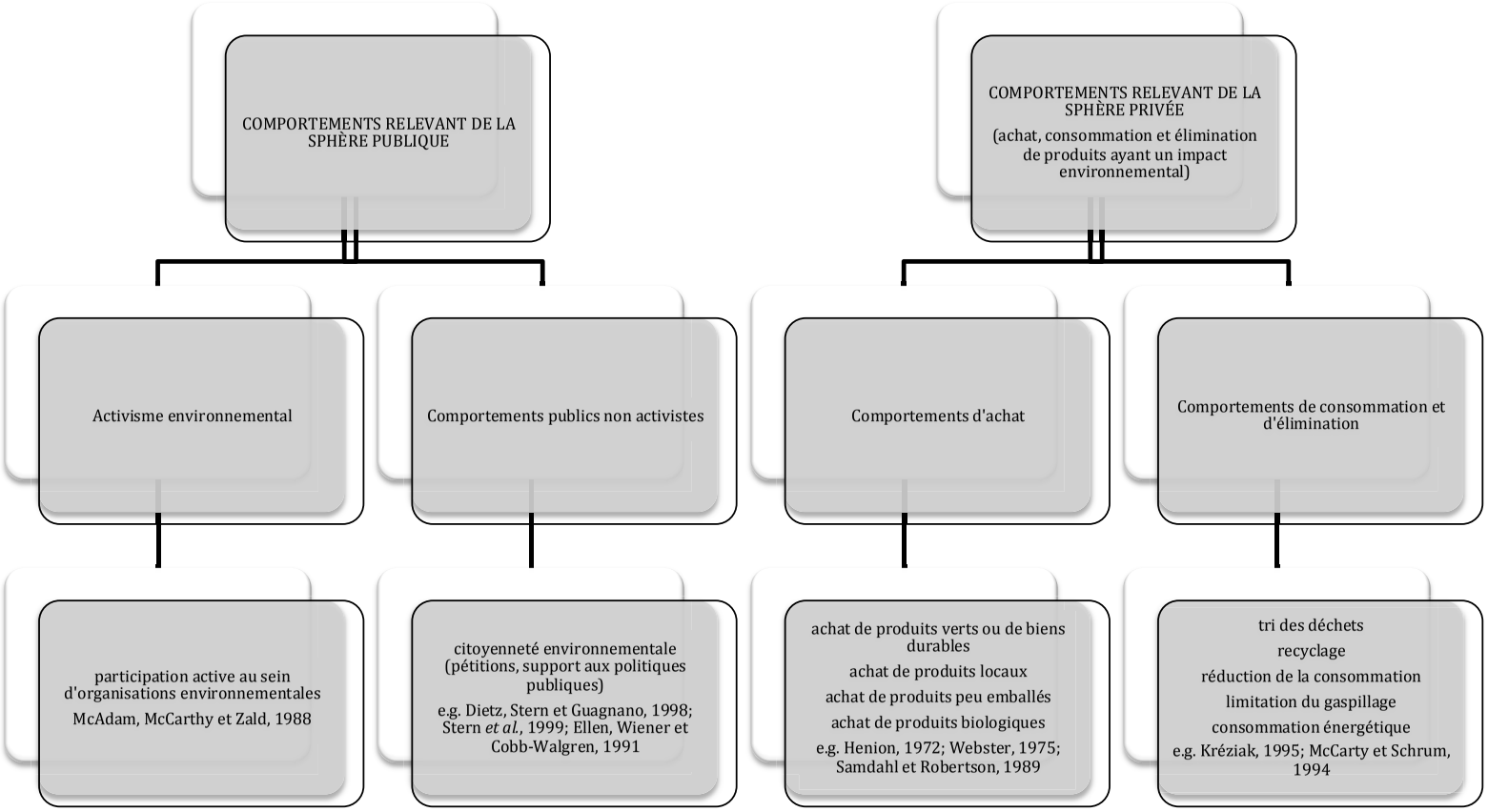


Figure 3. Classification des comportements écologiques (d'après Giannelloni, 1998 et Stern, 2000)

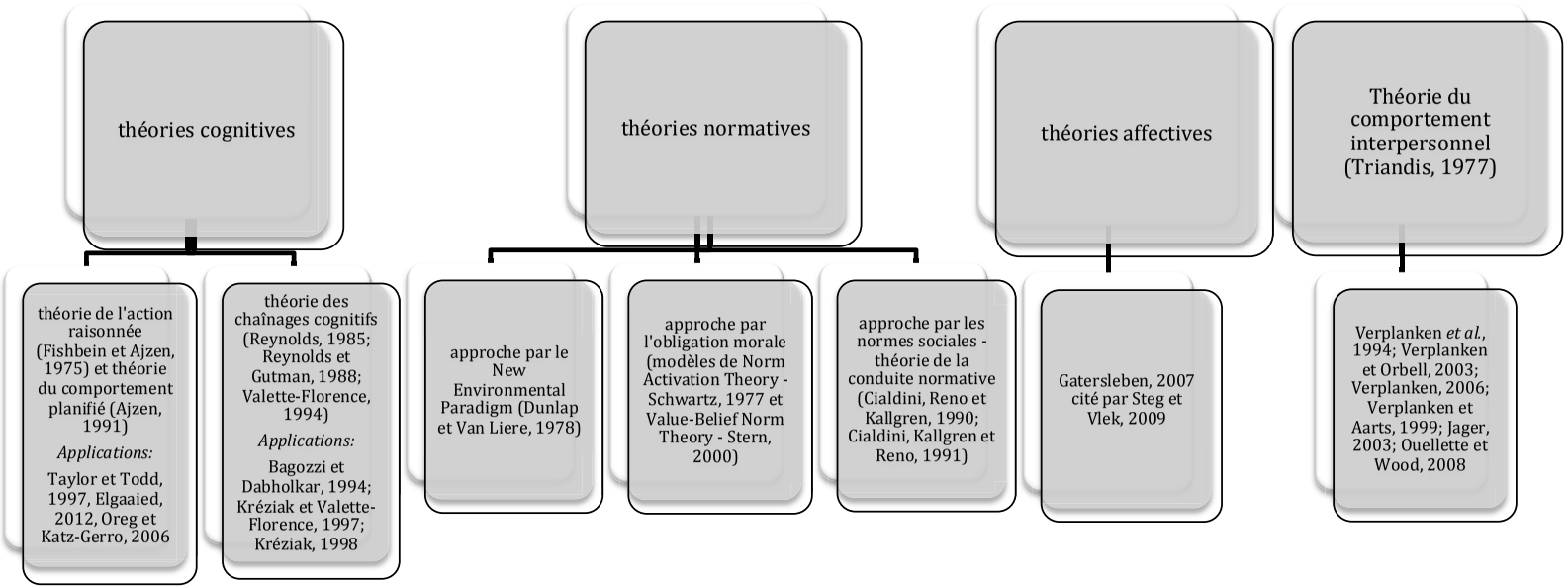


Figure 4. Principaux cadres théoriques des comportements de consommation écologique (d'après Steg et Vlek, 2009)

Anderson et Cunningham, 1972), induisant ici une notion de conscience, de préoccupation ou de sensibilité de la part des individus (Thiery-Seror, 1996 ; Giannelloni, 1998).

La PPE (« environmental concern ») est définie par Kinnear, Taylor et Ahmed (1974) comme l'intérêt porté à l'écologie par les individus. Ils y distinguent deux dimensions : (1) une *attitude* qui exprime une préoccupation écologique ; (2) un *comportement d'achat* en conséquence cohérent avec les écosystèmes.

La PPE se traduit selon les trois dimensions de l'attitude (Olson et Zanna, 1993) : cognitive, affective et conative (figure 5).

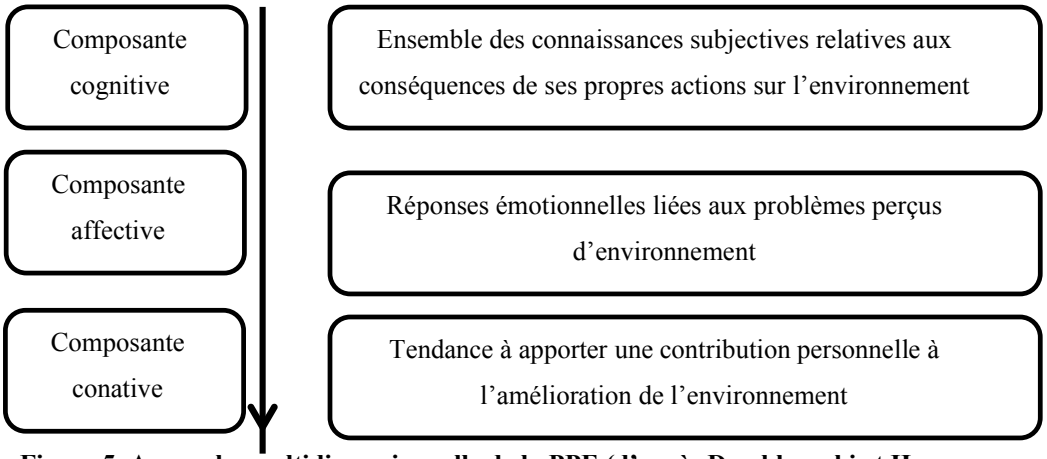


Figure 5. Approche multidimensionnelle de la PPE (d'après Dembkowski et Hanmer-Lloyd, 1994)

Malgré le faible pouvoir explicatif de l'attitude, ce concept se retrouve au cœur de deux cadres conceptuels : la théorie de l'action raisonnée (TAR) (Fishbein et Ajzen, 1975) et sa version enrichie, la théorie du comportement planifié (TCP) (Ajzen, 1991). La conception commune est que les individus vont réaliser des choix de consommation librement et l'attitude est alors attendue comme capable de prédire les comportements des individus. Une troisième approche théorique consiste en la théorie des chaînages cognitifs, centrée sur les valeurs des individus et non plus leurs attitudes. Ces théories sont orientées vers le but, dans une perspective d'*Homo Economicus*. Elles sont présentées ci-après.

1.2. Les théories de l'action raisonnée et du comportement planifié

La *théorie de l'action raisonnée* définit les liens entre les croyances, les attitudes, les normes, les intentions et les comportements des individus. L'individu considère les conséquences et

protection de l'environnement sont des buts intermédiaires, qui permettent d'atteindre des buts plus abstraits, les valeurs terminales : comme le souci d'hédonisme, de santé, de préservation de la qualité et du cadre de vie, ou encore l'expression des principes ou le respect d'autrui (Kréziak, 1998). Les auteurs montrent par ailleurs que les individus qui s'engagent dans un comportement écologiquement responsable (tel que le composte, la gestion des emballages, l'achat sans gaspiller ou encore les économies d'eau) le relient à leur propre système de valeurs. Ce qui explique que les individus adoptent certains comportements pro-environnementaux car ils l'associent à leur propre système de valeurs et ne s'engagent pas dans d'autres car ils ne le relient pas à leur système de valeurs. Cette approche théorique semble donc performante pour expliquer l'adoption du comportement du tri.

Malgré les apports indéniables de cette approche cognitiviste dans la prédiction des comportements écologiques, trois limites sont mises en avant. (1) Ces modèles cognitifs orientés vers les buts poursuivis par les individus ne peuvent expliquer qu'une partie des comportements (pro-environnementaux), car ne tenant compte que des propriétés individuelles (attitudes et valeurs). Des valeurs plus universelles (valeurs biosphérique, altruiste et pro-sociale) apparaissent également comme pertinentes dans l'influence des comportements pro-environnementaux (Stern, 2000). (2) Ces théories ne permettent pas une mesure des comportements de consommation réels, se basant sur l'intention et ses antécédents. (3) Enfin, ces modèles ne prennent pas en compte le rôle de la norme dans les pratiques de consommation. Une autre approche théorique, basée sur la norme a en conséquence été développée.

2. L'approche normative

Les théories dites normatives donnent de l'importance aux normes morales et/ ou sociales et aux pratiques de consommation.

Selon Moschis et Cox (1989), les normes font référence aux coutumes, manières, règles et régulations ou encore les lois. Définissant les actions autorisées ou interdites (Sripada et Stich, 2006), la norme est indissociable de l'environnement social dans lequel elle a été générée (Perrin, 2010). On distingue les normes morales des normes sociales. Les premières régissent les interactions entre individus en reflétant l'influence du groupe social de référence. Les secondes sont quant à elles inhérentes à l'individu ; les individus définissent eux-mêmes ce qui leur semble acceptable ou non moralement (Bicchieri, 2006).

évident que les individus soient prêts à payer des taxes pour protéger l'environnement, faisant ressortir ici la valeur de l'égocentrisme. Ces valeurs s'intègrent dans la théorie Valeur-Croyance-Norme (VCN) (*Value-Belief-Norm Theory*) (Stern, 2000) (figure 6).

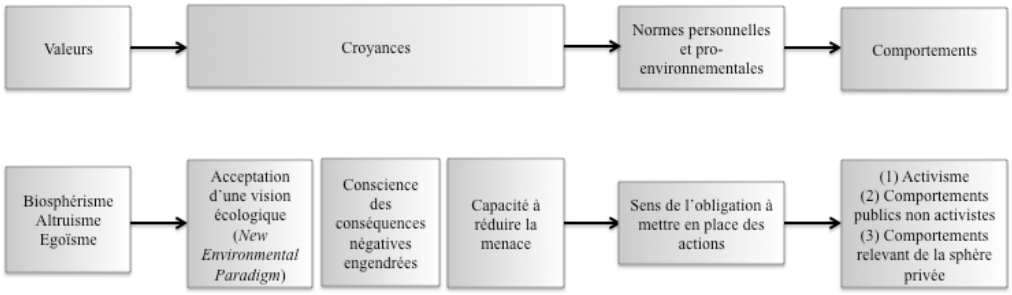


Figure 6. Théorie Valeur-Croyance-Norme (VCN) (d'après Stern, 2000)

Ce modèle a été testé empiriquement et permet d'expliquer partiellement les comportements des individus grâce à ces valeurs universelles (Stern *et al.*, 1999 ; Thøgersen et Ölander, 2006), mais les résultats semblent moins concluants que par l'approche théorique du comportement planifié (Steg et Vlek, 2009).

Enfin, la dernière approche théorique est celle de la *conduite normative* (Cialdini, Reno et Kallgren, 1990 ; Cialdini, Kallgren et Reno, 1991). Deux normes sociales sont distinguées : les normes injonctives (est ce que le comportement est approuvé ou non par la norme ?) et les normes descriptives (est ce que le comportement est courant ?). Ancrés en psychologie, les auteurs font référence à des terminologies différentes de celles utilisées en sociologie. Cependant, normes injonctives et descriptives font conceptuellement référence aux normes sociales et morales. La prépondérance ou qualité première d'une de ces normes particulière va influencer le comportement écologique. Cialdini, Reno et Kallgren (1990) et Cialdini, Kallgren et Reno (1991) mettent en évidence la pertinence de cette théorie dans le contexte des déchets dans les lieux publics et montrent le lien entre norme et adoption du comportement.

Les approches normatives et cognitives sont les deux approches majoritaires lors de l'étude des comportements pro-environnementaux. D'autres recherches vont par ailleurs combiner plusieurs approches théoriques parmi celles citées ci-dessus, en tenant compte des variables les plus pertinentes pour leur étude empirique. En effet, les comportements peuvent résulter

Principales limites des théories cognitives et normatives

Steg et Vlek (2009) soulignent que bien que ces cadres théoriques permettent des avancées indéniables, il ne semble toujours pas clair à ce jour de savoir à quelle théorie recourir selon le contexte d'étude, ce qui avait déjà été énoncé par Bamberg et Schmidt en 2003. Il semble en tout premier lieu nécessaire d'approcher la consommation écologique par décision, et non comme une masse indifférenciée de comportements.

Par ailleurs, toutes les recherches mentionnées jusqu'ici font état des motivations individuelles qui influencent les comportements écologiques. Or, l'adoption de comportements écologiques ne dépend pas uniquement d'une volonté et d'une motivation individuelles. Deux éléments majeurs n'ont pas été suffisamment pris en considération dans les recherches passées : les facteurs contextuels et le rôle de l'habitude (Steg et Vlek, 2009). Tout d'abord, les facteurs contextuels n'ont pas été étudiés de manière systématique dans les recherches précédentes, alors que ceux-ci peuvent faciliter ou contraindre l'adoption de comportements écologiques. Il s'agit dès lors de tenir compte des infrastructures physiques, des technologies ou encore des attributs des produits commercialisés (Vining et Ebreo, 1992). La théorie du comportement planifié n'intègre par exemple dans son cadre théorique que les perceptions individuelles de ces facteurs contextuels.
Une seconde limite aux approches théoriques actuelles réside également dans le fait qu'elles considèrent les individus comme faisant des choix raisonnés. Or, dans bien des cas de consommation, l'habitude entre en jeu dans les comportements adoptés, et ces derniers deviennent soumis à des processus cognitifs automatiques, faisant intervenir le concept d'habitude.
Alors, si l'on se penche plus particulièrement sur le contexte du tri des déchets, considéré comme un comportement routinier et non plus raisonné (Barr et Gilg, 2006), l'approche par l'attitude étudiée seule est limitative de l'explication de l'adoption des comportements. Grâce à l'attitude, l'individu se forge un comportement et dans un second temps, il l'automatise. Le tri des déchets relève d'un caractère automatique et routinier, où les processus conscients s'effacent au profit de processus inconscients chez l'individu.

Pour toutes ces raisons, nous faisons le choix d'écarter les théories cognitives et normatives de notre réflexion, qui portent intérêt à l'attitude et la norme pour expliquer l'intention du tri. Nous souhaitons explorer plus précisément le caractère habituel du comportement. Les cadres théoriques ayant intégré l'habitude sont explorés dans le point suivant.

mesurer l'habitude de tri comme un comportement unique ; il faudrait plutôt démultiplier les mesures pour chaque étape concernée.

Nous présentons ci-après une synthèse du concept d'habitude développé en psychologie écologique.

Synthèse sur le concept d'habitude développé en psychologie écologique :

- Le concept d'habitude est réduit sur le plan empirique à la fréquence des comportements passés. Or, il existe une distinction théorique entre ces deux concepts.
- L'habitude est en conséquence bien souvent mesurée comme une fréquence de comportement, adoptant par-là la fréquence de comportement passé comme un proxy à l'habitude. Cette mesure ne reflète donc pas l'habitude à proprement parler sur le plan théorique.
- La notion de fréquence a peu d'intérêt dans notre contexte de recherche du tri des déchets, puisque ce comportement est par définition un comportement routinier, censé être performé de manière continue et régulière et non par intermittence. Mesurer une fréquence n'est donc que peu pertinent dans ce contexte particulier.

Les contours tant théoriques que la question de la mesure de l'habitude telle que mise en avant dans les recherches en consommation environnementale semblent être encore flous. Pour les raisons mentionnées ci-dessus, nous n'aurons pas recours à ce courant de recherche théorique sur l'habitude pour expliquer le tri des déchets dans les familles. Par ailleurs, ce concept d'habitude fait face aux limites mentionnées précédemment dans les autres courants théoriques, et s'entend à nouveau sur le plan individuel, en excluant une perspective plus large de compréhension du phénomène. Sur le plan méthodologique, on se heurte à nouveau à un construit qui se mesure par des comportements auto-déclarés des individus. Enfin, dans le cadre du tri des déchets, une mesure de l'habitude est peu pertinente compte tenu du caractère routinier de ce comportement. Il serait par contre intéressant de mesurer la force de l'habitude par la mesure des fréquences de comportements passés.

Se pose dès lors la question d'autres disciplines ayant approché l'habitude ou la routine sur le plan académique.

En synthèse, les cadres d'analyse théoriques actuels de la consommation écologique (dont tri des déchets) se sont focalisés sur :

- ➔ Une prépondérance des variables individuelles pour expliquer les comportements écologiques. Des modèles théoriques qui ne sont par ailleurs pas suffisamment explicatifs de l'adoption des comportements (Bamberg et Schmidt, 2003).
- ➔ Des cadres d'analyse qui tentent d'expliquer des actes raisonnés (par les concepts d'attitude), laissant de côté une compréhension possible des comportements routiniers (Bagozzi, 1989).
- ➔ Un groupe de comportements écologiques vs. un comportement écologique précis (Giannelloni, 1998 ; Stern, 2000).

Nous faisons le choix dans cette recherche doctorale de nous pencher sur un comportement écologique précis, le tri des déchets. Pratique sociale imposée par les Pouvoirs Publics aux foyers, nous cherchons à dépasser le niveau d'analyse individuel pour se pencher sur les comportements de consommation familiaux. La théorie de la pratique sociale permet l'étude de telles pratiques tout en rendant compte du caractère routinier de la pratique étudiée.

Le point commun entre ces courants de recherche sur l'interactionnisme est l'approche phénoménologique et compréhensive de l'action sociale. Les individus construisent le sens de leurs actions grâce à l'interaction avec autrui et ce sens est délivré grâce aux discours des individus. L'analyse de ces discours donne lieu à une interprétation de type herméneutique dans le but de restituer les significations socialement et culturellement partagées des expériences des consommateurs. Dans cette idée, Thompson, Locander et Pollio (1989) montrent comment le vécu du consommateur est révélé dans les points de vue culturels du consommateur. Le langage est donc au cœur de l'approche herméneutique ; il permet à l'individu de décrire sa vérité. En comprenant le texte produit grâce à l'herméneutique, ce texte peut être « traduit » (Gadamer, 1960).

4. Une lecture structuraliste du social

Au contraire de l'interactionnisme, le structuralisme défend l'idée que le détour par l'individu s'avère inutile pour comprendre le social. Le social est expliqué par la structure (Giraud, 2004). Le structuralisme a pour objectif de mettre en évidence les structures qui sont inconscientes et se démarque en cela du courant interactionniste qui met en avant la conscience comme explicative du social. Par ailleurs, la structure n'a pas de contenu distinct, elle est le contenu même, organisée logiquement. En ce sens, elle s'oppose au fonctionnalisme (Giraud, 2004).

Le structuralisme trouve son origine dans l'œuvre de Ferdinand De Saussure (1857-1913) dans le « Cours de Linguistique Générale » (1916). La langue est ici mise en avant comme un système dans lequel les éléments ne sont définissables que par les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres. L'ensemble de ces relations forme la structure.

Ce fondement de structure sera repris dans les travaux de l'anthropologue Levi-Strauss (1908-2009) dans son ouvrage paru en 1949 – Les Structures Elémentaires de la Parenté –, qui contribue à développer les recherches qualifiées de structurales. Sa contribution majeure est de considérer la parenté comme le « langage », dans le sens où elle assure entre les individus du groupe une forme de communication. De ce courant du structuralisme tel qu'argumenté par les travaux fondateurs de Levi-Strauss et De Saussure naissent les travaux de la sémiotique de Roland Barthes. En marketing, ce courant de pensée aura des répercussions importantes et notamment grâce aux apports de Jean-Marie Floch, via le carré sémiotique, introduit en 1989[13].

[13] Jean Marie Floch contribue au rapprochement des disciplines du marketing et de la sémiotique dans son article « La contribution d'une sémiotique structurale à la conception d'un hypermarché » paru dans *Recherche et Applications en Marketing* en 1989.

Conclusion section 1

La théorie de la pratique, ou pour être plus exact, les théories pratiques, sont issues de sciences sociales et reçoivent en conséquence une influence sociologique et philosophique importante. Elles se situent en rupture avec les courants de pensée individualiste et fonctionnaliste, en ce sens, qu'elles ne conçoivent le social ni dans la rationalité de l'acteur ni dans les normes de la société. Elles ont en commun avec les courants de pensées interactionniste et structuraliste une compréhension du social situé dans des structures symboliques collectives, mettant en avant le côté tacite, implicite et inconscient de la connaissance. Cependant, elles diffèrent dans la conceptualisation même de ces structures symboliques de la connaissance. Alors que les courants interactionniste et structuraliste conçoivent le social dans l'esprit individuel, les discours ou encore les interactions entre individus, les théories pratiques situent le social dans les pratiques elles-mêmes, régies par une structure qui permet de l'organiser. La structure inclut des éléments permettant de comprendre les actions humaines dans la société. Dans cette perspective, tant la structure sociale que l'agence individuelle sont prises en considération.

Ces théories pratiques naissent d'auteurs qualifiés de « structuralistes », principalement Bourdieu et Giddens. Forts de cette vision « pratique » pour expliquer l'action sociale, ils cherchent à répondre à des questions jusqu'alors non résolues en sciences sociales. Ils ont notamment pour ambition de réconcilier les approches individualistes versus holistes classiquement exprimées en sciences sociales. Par ailleurs, les applications de la théorie de la pratique peuvent concerner tant la compréhension des aspects quotidiens (Bourdieu, 1980), que les activités structurées dans des contextes institutionnels (Rouse, 2001). Et Turner (1994) de critiquer l'utilisation du terme 'pratique' pour résoudre des problèmes récurrents en sciences sociales. Rouse (2001) va jusqu'à questionner la cohérence théorique même du concept. Est-ce juste une mode intellectuelle n'ayant aucune signification conceptuelle ? Plus encore, ne regroupe t-on pas sous le même terme des confusions théoriques dans la conception du social ? Nous argumenterons dans les sections suivantes la portée théorique de cette approche pratique au travers notamment de la construction théorique de la pratique et sa portée dans les recherches menées en consommation.

chemin sera alors long pour acquérir les codes, les croyances pour être initié à ce que Bourdieu appelle une seconde naissance. La croyance est différente d'un état d'âme, c'est un état de corps.

Le sens pratique est converti alors en schèmes moteurs et en automatismes corporels. Ce qui explique que les pratiques restent obscures pour les porteurs de la pratique. « C'est parce que les agents ne savent jamais complètement ce qu'ils font que ce qu'ils font a plus de sens qu'ils ne le savent » (p. 116).

En synthèse, les habitus créent une infinité de pratiques, qui s'expriment chez des agents (qui n'en ont pas nécessairement conscience) au travers de croyances (émotions, sentiments) qui sont dans un champ social. D'où la croyance comme élément qui peut définir l'appartenance à un champ social. La croyance se traduit par des mouvements corporels (figure 7). Par exemple, avec des injonctions telles que : « tiens-toi droit » ou « ne tiens pas ton couteau de la main gauche ».

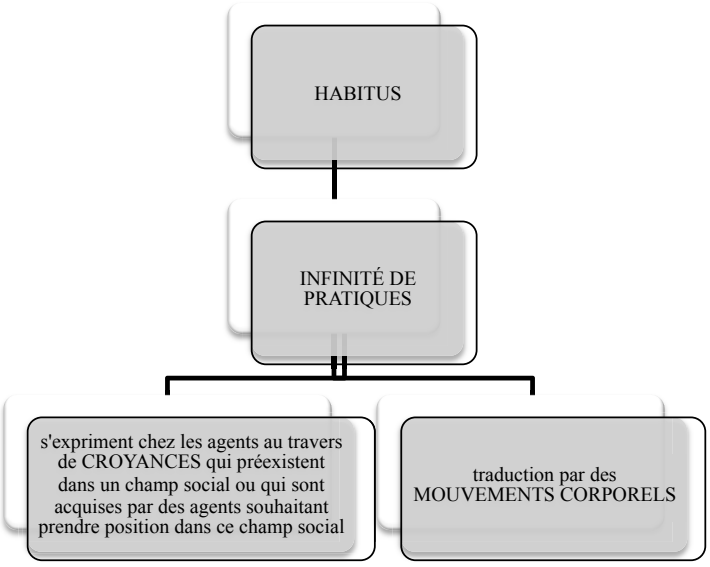


Figure 7. Schématisation de la relation habitus-pratique

Bourdieu prend l'exemple de la société Kabyle où des oppositions sont relevées : l'homme est tenu de manger avec toute la bouche alors que la femme se doit de manger du bout des lèvres. Bourdieu détaille longuement les oppositions entre les genres et amène des significations sociales aux actes corporels (et permet de comprendre par-là l'organisation de la société Kabyle et la division homme/femme). Des systèmes d'oppositions existent qui permettent de structurer l'habitus et d'organiser les pratiques sociales.

Le premier apport majeur de Bourdieu est sa théorisation de l'habitus, à l'origine d'une infinité de pratiques. Dans sa conception, Bourdieu met en avant l'habitus comme étant plus ou moins responsable de tout ce que contient le label « esprit/ action ». L'habitus est ainsi des « dispositions mentales », des « schèmes de perception et de pensée » ou encore des « structures cognitives et motivatrices » (Bourdieu, 1980, p. 89). Il suggère dès lors que l'habitus peut remplacer l'esprit dans l'analyse de la vie sociale.

Le second apport majeur de Bourdieu, résultant de l'habitus, est le rôle du corps. Les dispositions qui constituent l'habitus sont corporelles. Les pratiques engendrées par l'habitus se traduisent dans le langage de Bourdieu, par une « gymnastique corporelle », soulignant par-là l'idée d'inconscience et d'automatisme. Dans cette perspective, les dispositions mentales sont « inscrites » dans le corps. Les dispositions corporelles génèrent donc une action (une performance) qui est causalement produite par celles-ci.

Les travaux en comportement du consommateur intègrent les concepts de Bourdieu dans leur analyse de la consommation. On retrouve ainsi les théories de l'habitus et du champ social permettant une compréhension des pratiques de consommation (Moingeon, 1993). Par rapport aux théories faisant appel à l'attitude ou aux opinions pour rendre compte du comportement du consommateur, les théories de Bourdieu permettent de comprendre comment se structurent les intérêts et pourquoi les consommateurs adoptent l'une ou l'autre consommation ou attitude (Moingeon, 1993). Selon Moingeon (1993, p. 106), la théorie de Bourdieu permet d'aller plus loin que cette « vision morcelée » de la consommation en proposant « des outils conceptuels permettant d'expliquer comment les goûts des agents se sont constitués ». Bourdieu propose ainsi une approche systémique de la consommation, qu'elle soit alimentaire, artistique, ou encore sportive. Elles permettent d'être abordées de manière cohérente sous la lumière des concepts d'habitus et de champ social. En conclusion, Moingeon (1993) indique que la théorie de Bourdieu permet une segmentation plus fine des biens et des pratiques, tout en rendant compte du comportement du consommateur.

3. L'apport de Giddens : une structure composée de règles et ressources

La préoccupation centrale de Giddens, comme celle de Bourdieu, est de rendre compte de la perpétuation des pratiques au travers d'un espace-temps. Cette expression des pratiques se fait *via* des structures, qui sont définies comme les conditions des pratiques et « quelque chose » qui est reproduit par celles-ci. Les pratiques forment des nexus (c'est-à-dire des réseaux), qui sont appelés « systèmes ». Ces pratiques sont composées des activités individuelles. La pratique se traduit donc comme chez Bourdieu entre une perspective individuelle (la

Giddens, au travers de la théorie de la structuration conçoit les systèmes sociaux comme organisés au travers de pratiques sociales, se maintenant *via* des rencontres dispersées dans l'espace-temps. Et les acteurs se positionnent dans cet espace-temps, suggérant ainsi l'existence d'une position sociale. Giddens conçoit la pratique comme internalisée et reflétant une connaissance pratique au travers d'une connaissance tacite des règles (1987). Cette conception diffère de celle de Bourdieu, qui considère la connaissance pratique (c'est-à-dire le savoir-faire) comme issue de l'habitus.

A la différence de la conception de Bourdieu qui souligne au cœur de son analyse de la pratique l'importance du corps et des mouvements corporels, Giddens est plutôt centré sur la règle et les ressources comme constitutives de la structure et ne fait que très peu mention du corps.

Deux éléments majeurs divergent dans les conceptions de Bourdieu et de Giddens sur la pratique sociale.

(1) Giddens conçoit les agents comme capables d'adopter une perspective critique des pratiques sociales et des structures sociales qui caractérisent leur système social. L'habitus de Bourdieu conduit les agents à agir de manière appropriée selon les contextes – l'habitus individuel est ainsi dépendant du champ social auquel l'individu appartient.

(2) L'apport majeur de Bourdieu sur la conception de Giddens est la « corporalité » des structures sociales dans l'agent. L'habitus met en avant (a) que les pratiques sociales sont inhérentes aux corps et (b) que les pratiques sont le résultat des manières de faire et de dire routinières. Ce n'est pas réduire le social à l'individu, mais comprendre ce dernier comme ayant un rôle de médiation en relation avec le système social. En ce sens, le système social est maintenu par ce qui est collectivement fait ou non quotidiennement.

Conceptuellement, la vision bourdieusienne de la pratique semble être plus puissante que celle de Giddens, dans laquelle les apports relatifs au rôle du corps restent limités.

Se basant sur les travaux de Bourdieu et Giddens, et s'inspirant du cadre philosophique de Wittgenstein, Schatzki (1996) définit sa propre approche de la pratique sociale.

4. Le projet de Schatzki : définir la nature et délimiter les frontières de la pratique sociale

Le projet de Schatzki (1996) est de bâtir sur ces fondements de la pratique sociale sa propre théorisation de la nature de la pratique. Comme il le souligne, son objectif est de donner « une compréhension plus profonde de la nature de la pratique » (Schatzki, 1996, p. 133). Il va dès lors concentrer son analyse sur ce point central pour comprendre le social.

L'encadré ci-dessous présente de manière synthétique les apports de Schatzki en comparaison avec les deux théoriciens originels de la pratique : Bourdieu et Giddens.

Schatzki met en évidence deux caractéristiques des pratiques : (1) les pratiques comme 'nexus' de faires et de dires déployés dans l'espace et le temps et organisées par trois éléments – (a) les compréhensions générales, (b) les règles explicites et (c) la structure téléoaffective ; (2) les pratiques comme performance d'une action ou réalisation de la pratique.

L'apport de Schatzki peut sembler marginal conceptuellement par rapport aux apports de Bourdieu et Giddens, mais jouira cependant d'une influence importante dans les recherches empiriques ultérieures. L'auteur partage l'approche de la pratique par Bourdieu et Giddens en ce sens qu'il la comprend comme une entité intermédiaire entre agent et structure sociale et qu'il souligne son caractère normatif. Il ne fera cependant plus référence à l'habitus développé par Bourdieu, encore moins à la théorie de la structuration de Giddens.

Des deux théoriciens majeurs de la pratique, il retient les concepts de règles et de compréhension tacite. Ces éléments sont deux des dimensions de l'organisation de la pratique.

La première contribution de Schatzki est d'envisager une troisième dimension permettant d'organiser et de structurer la pratique : la téléoaffectivité de la pratique. Cette troisième dimension constitue un apport relativement nouveau et majeur pour comprendre la structure de la pratique sociale. Cette terminologie reste cependant difficile à appréhender concrètement. Nous développerons dans la troisième section de ce chapitre les approfondissements conceptuels et les apports empiriques qui en ont été faits.

De l'importance de la « gymnastique corporelle » avancée par Bourdieu, il n'en reste quasiment rien dans la conception de Schatzki (1996), exceptée dans sa vision de la pratique comme performance. Mais l'action corporelle se devine plus dans le propos de Schatzki qu'elle n'est explicitement mentionnée.

La seconde contribution de Schatzki (1996) est de délimiter les frontières de la pratique sociale en distinguant deux types de pratiques. Les premières sont les pratiques dispersées et se retrouvent dans de nombreux contextes de la vie sociale. Elles sont organisées grâce à la compréhension tacite. Les secondes sont les pratiques intégrantes, qui sont gouvernées par les trois dimensions précisées ci-dessus : règles, connaissance tacite et structure téléoaffective.

L'apport de Schatzki (1996) constitue une voie de recherche particulièrement influente dans les travaux portant sur la pratique sociale. Ses apports théoriques sont notamment repris par Warde (2005) qui en propose une transposition empirique dans le champ de la consommation.

compétences/ performances et les significations qui sont liés ensemble. Si ces pratiques sont performées dans d'autres contextes socioculturels, d'autres éléments peuvent apparaître, comme des matériels nouveaux ou des manières de performer la pratique différemment. C'est ce qui confère à la pratique son côté dynamique.

1.2. La dynamique de la pratique

Shove, Pantzar et Watson (2012) proposent une réflexion théorique sur la dynamique de la pratique, en proposant de nommer les différentes pratiques selon la nature des liens unissant les dimensions de la pratique. Ils distinguent ainsi trois types de pratiques : les proto-pratiques, les pratiques et les ex-pratiques. Considérant que les trois éléments existent, mais qu'ils ne sont pas encore liés les uns aux autres, on fait alors face à une proto-pratique. Avec le temps, les éléments peuvent se lier et dans ce cas, on parle de pratique. Dans le cas de figure où les éléments ne sont plus liés, on se retrouve dans le cas d'une ex-pratique ; la pratique se désintègre et les liens ne sont plus maintenus (figure 8). Les auteurs mettent ainsi en évidence théoriquement que les pratiques naissent, se maintiennent et disparaissent selon la force du lien entre les dimensions.

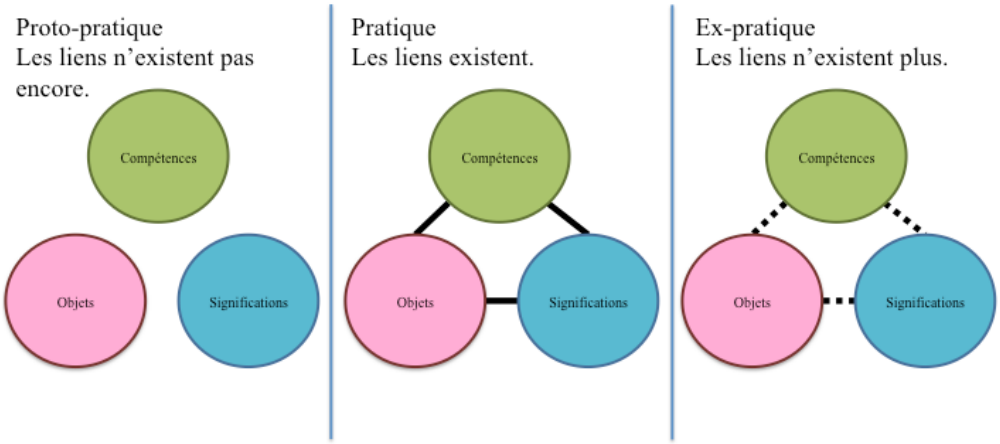


Figure 8. Proto-pratique, pratique et ex-pratique (d'après Shove, Pantzar et Watson, 2012)

Théoriquement influencé par les travaux de Shove, Magaudda (2011) conçoit la structure de la pratique selon trois éléments formant le circuit de la pratique : objets, significations et performance. Des liens existent entre ces éléments qui permettent de comprendre comment les pratiques sont créées, stabilisées et transformées.

complexité de la pratique de consommation énergétique qui fait écho à plusieurs pratiques, telles que la consommation d'énergie, d'eau, ou encore d'information. Cela rend l'étude de la pratique plus difficile, car il est alors nécessaire de tenir compte de l'interconnexion entre les différentes pratiques. Ainsi, l'auteur envisage trois pratiques, que nous pourrions qualifier de répandues : les pratiques énergétiques intérieures, les pratiques « standby » et les pratiques informatiques, qui toutes trois permettent d'envisager les liens entre les pratiques énergétiques des foyers. Deux contributions sont avancées par l'auteur. La première est relative aux éléments de la pratique, en envisageant les plus pertinents pour l'étude des pratiques énergétiques (règles, savoir-faire, engagements et technologie). La seconde contribution consiste à expliquer les liens entre les différentes pratiques énergétiques, grâce à l'identification de trois pratiques répandues. Cette seconde contribution met en exergue le rôle de la technologie dans la compréhension du changement social.

Les recherches sur les pratiques environnementales considèrent ainsi la reproduction et le changement des pratiques environnementales en s'appuyant sur les éléments de la pratique sociale en mixant l'approche originelle de Schatzki (1996) et celle apportée par Shove (Shove et Pantzar, 2005). Au-delà d'une seule compréhension de la reproduction de la pratique, les recherches dans ce courant vont chercher à mieux cerner comment un changement s'effectue dans les pratiques routinières des individus et amène à l'émergence de nouvelles pratiques. Ce courant de recherche ancre sa réflexion dans la compréhension de la consommation individuelle, mais fait également appel à la perspective historique, sociale, temporelle ou encore technologique que sous-tend cette consommation pour comprendre le changement vers des pratiques de consommation plus durables, amenant une réflexion systémique de la consommation.

Synthèse (tableau 3)

Trois éléments sont sous-jacents à l'approche de la consommation environnementale par la pratique. Tout d'abord, la consommation est appréhendée de manière systémique, incluant tant une approche de la performance individuelle que des structures institutionnelles qui peuvent contraindre cette performance. Ensuite, toutes ces recherches menées n'envisagent pas dans leur réflexion la responsabilité de l'individu dans le contexte particulier sous-jacent à la consommation environnementale. Enfin, la théorie de la pratique sociale n'est pas à considérer comme « supérieure » à d'autres approches théoriques comme la théorie du comportement planifié, elle permet une approche différente de la consommation et permet de combler certaines limites soulignées dans la théorie du comportement planifié.

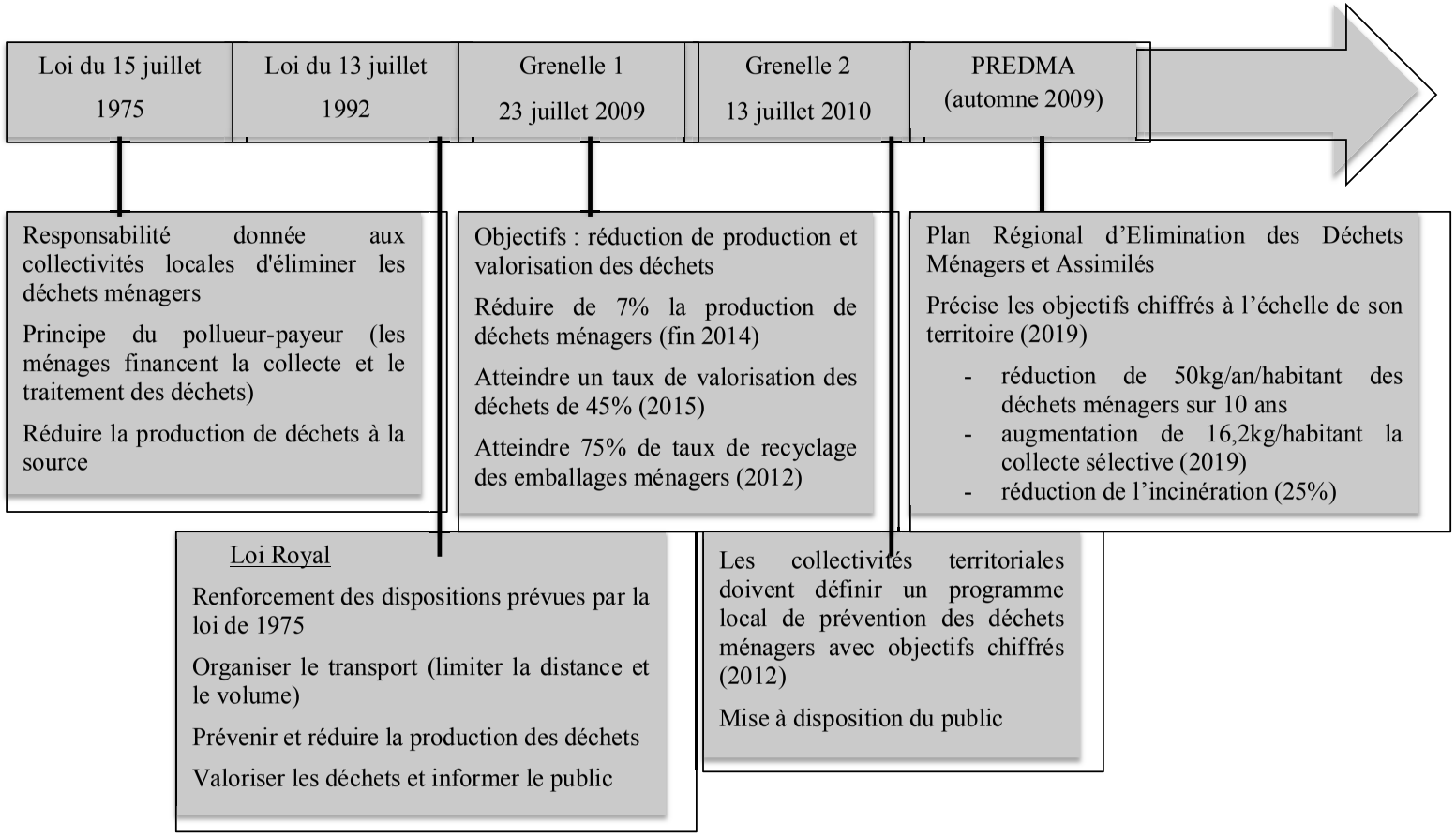


Figure 9. Frise historique de la législation relative aux déchets ménagers (échelle nationale)

contrôle des actions territoriales passe notamment par l'ADEME [21] (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Energie), qui peut accorder des subventions techniques et financières pour la mise en œuvre des politiques publiques, mais également privées.

Les communes s'appuient sur les SICTOM (Syndicat Intercommunal de Collecte et de Traitement des Ordures Ménagères) pour organiser concrètement la gestion et la collecte des déchets ménagers.

Aux côtés des autorités publiques existent également les Eco Organismes, tels qu'Eco Emballages et Adelphe. Eco Emballages est une entreprise privée agréée par l'Etat pour organiser, superviser et accompagner la gestion du tri et du recyclage des emballages ménagers. Créée en 1992, elle est probablement la plus connue à ce jour du grand public. Sa mission est multiple : (1) travailler aux côtés des entreprises pour favoriser l'éco-conception et réduire les emballages ; (2) financer la collecte sélective et contribuer à son efficacité ; (3) informer le grand public[22] et (4) favoriser le recyclage des emballages[23].

La figure 10 présente les principaux acteurs de la gestion des déchets en France.

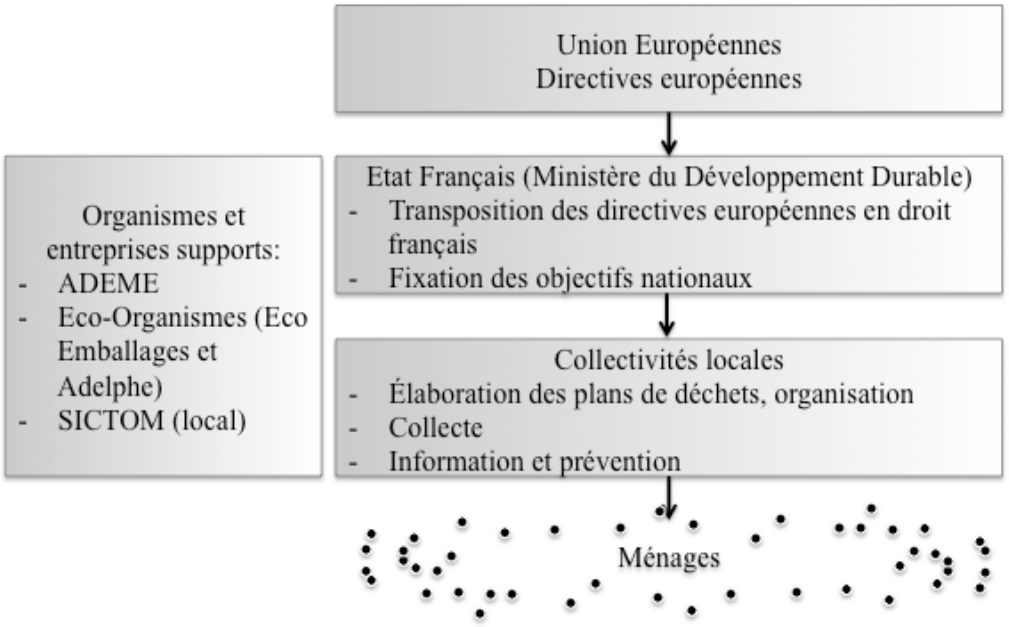


Figure 10. Présentation des principaux acteurs de la gestion des déchets en France

[21] L'ADEME est un établissement public à caractère industriel et commercial, placé sous la tutelle des Ministères de l'Ecologie, du Développement Durable et de l'Energie, ainsi que de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (source : Ademe).

[22] L'annexe 2 présente le guide du tri.

[23] http://www.ecoemballages.fr/accueil-portail/mieux-nous-connaitre/

Section 2. Cadre conceptuel et émergence de la question de recherche

Nous avons souligné le tri des déchets comme pratique sociale. Comportement routinier, il est d'une part imposé et d'autre part collectif. La pratique sociale, concept théorique central de cette recherche, est en étroite relation avec les littératures sur le tri des déchets et la famille. La figure 11 présente le cadre conceptuel de la recherche.

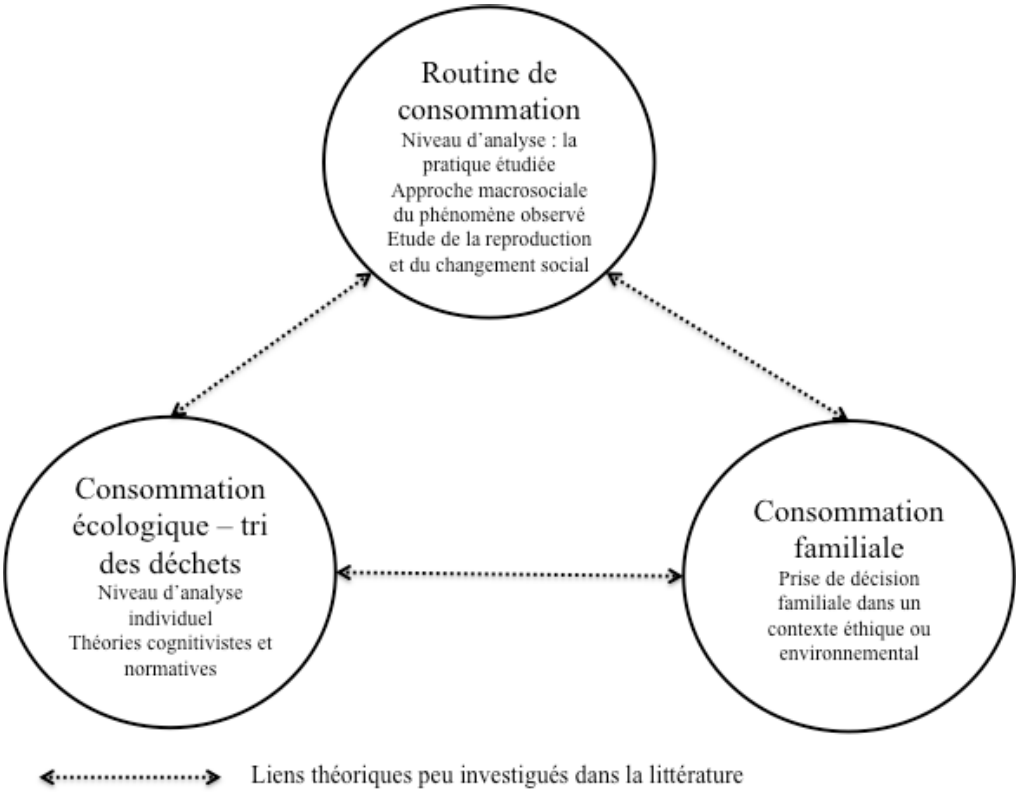


Figure 11. Cadre conceptuel de la recherche

- *Le tri comme pratique sociale (imposée)*

Le lien entre consommation environnementale et pratique sociale a été exploré au travers de l'enjeu d'adopter des routines de consommation tenant compte des problématiques environnementales actuelles. L'idée générale est de faire adopter aux individus des comportements durables au moyen de routines de consommation. Ces routines et ce changement social sont examinés sous l'angle de la pratique sociale, qui met en avant un comportement de type routinier. Deux manières d'approcher les pratiques sociales sont relevées dans la littérature. (1) La pratique émerge de comportements individuels : les individus sont engagés pour élaborer la pratique et font le choix d'y entrer. C'est le cas par

institutionnelle se fait grandissante sur la nécessité d'un tri des déchets efficace. Les Pouvoirs Publics ne sont cependant pas en situation d'imposer le processus de tri dans les familles.
La famille est par ailleurs un niveau d'analyse qui reste difficile à approcher en marketing. Les interactions entre ses membres ne sont pas abordées en consommation environnementale (à l'exception des travaux de Grønhøj et Ölander sur la communication familiale et le genre) et restent bien souvent limitées à l'étude de la prise de décision familiale (couple parental).
On n'a donc pas idée du comment les familles trient leurs déchets, mais on a uniquement une idée de la finalité du tri, au regard des indications données par les Pouvoirs Publics.

Cette analyse nous permet de préciser et de formuler plus précisément notre question de recherche en se focalisant sur la construction du tri dans les familles :

Comment se construit la pratique sociale du tri des déchets dans les familles ?
- Comment se structure-t-elle ?
- Comment s'établissent les liens entre les différents éléments de la structure ?
- Comment les familles entrent-elles dans la pratique du tri ?

Partie 2. Méthodologie

La théorie de la pratique sociale a pour objectif de dépasser le clivage entre individu et société. Elle se situe sur une compréhension ni microsociale ni macrosociale du phénomène observé mais elle envisage un niveau intermédiaire, la pratique. Cette dernière permet de comprendre le maintien et la reproduction du social (Schatzki, 1996).
Le tri des déchets est une activité sociale qui est par définition collective et imposée. Ce comportement est d'une part collectif, prenant place dans la sphère familiale (Barr et Gilg, 2006) et d'autre part imposé par les Pouvoirs Publics qui sont en attente d'une conformité des ménages (Chol et Coué, 2006). Par ailleurs, la pratique du tri des déchets est relativement récente dans sa mise en œuvre, laissant supposer une pratique en construction au sein de la société. De plus, nous avons relevé lors de l'analyse de la littérature différents cadres d'analyse possibles pour la pratique sociale, et plus particulièrement dans le choix des dimensions composants la pratique (e.g. Shove et Pantzar, 2005 ; Magaudda, 2011 ; Schau, Muñiz et Arnould, 2009 ; Arsel et Bean, 2013). Ces différents éléments posent un certain nombre d'enjeux et de choix méthodologiques que nous abordons dans cette partie.

Le chapitre 4 propose une réflexion quant aux choix du cadre d'analyse de la pratique sociale, ainsi que celui lié à l'analyse de la famille.
Le chapitre 5 expose les choix méthodologiques de la recherche, le recours à une démarche analytique qualitative.

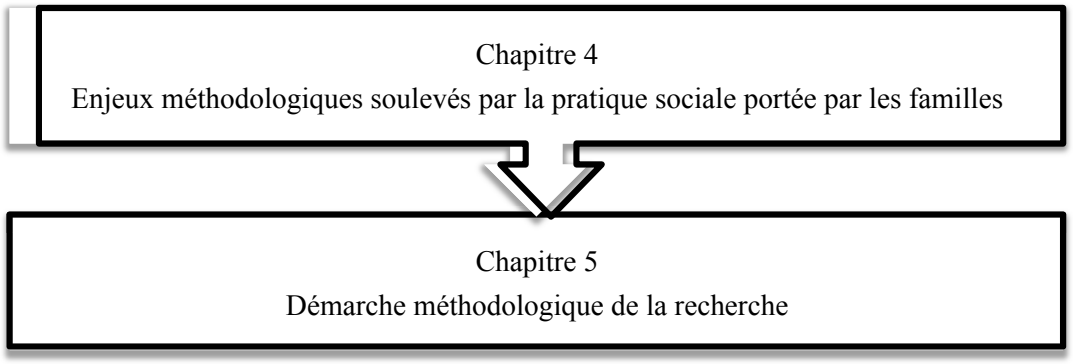


Figure 12. Articulation de la méthodologie

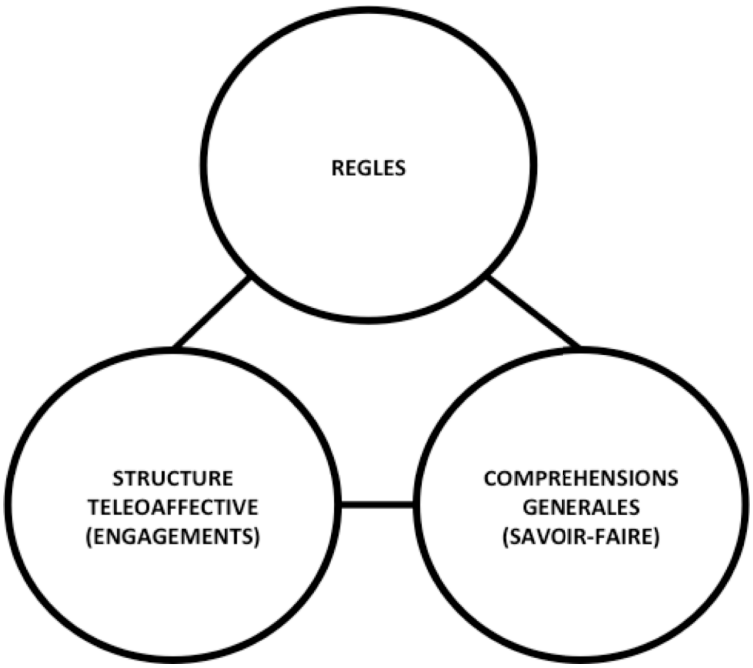


Figure 13. Cadre d'analyse de la pratique intégrante du tri des déchets

Ce cadre d'analyse a jusqu'alors été utilisé dans les recherches passées pour appréhender une pratique sociale portée par un agent-individu (Warde, 2005 ; Schau, Muñiz et Arnould, 2009). La théorie de la pratique sociale n'a pourtant jamais envisagé la possibilité d'une analyse d'une pratique sociale portée par un groupe d'individus. Le tri des déchets relève de cette catégorie : trier ses déchets est une pratique portée par la famille. Ce groupe pose un certain nombre d'enjeux et de difficultés méthodologiques qui sont abordés ci-après.

répondre à cet enjeu, dans le but de capter le discours inhérent à toute pratique sociale. Mais ce discours peut prendre plusieurs formes : au travers de données secondaires par une recherche historique et institutionnelle de la pratique par exemple (Hand, Shove et Southerton, 2005 ; Gram-Hanssen, 2011), mais également au travers de données primaires, comme celles issues d'entretiens avec les agents de la pratique (Halkier et Jensen, 2011 ; Halkier, Katz-Gerro et Martens, 2011 ; Arsel et Bean, 2013 ; Keller et Ruus, 2014).
Une approche par le discours est donc nécessaire à envisager pour capter les éléments des règles (savoir) et de la structure téléoaffective de la pratique du tri des déchets.

La théorie de la pratique sociale incite donc à une complémentarité des méthodes qualitatives de part ses soubassements théoriques. L'emploi d'une seule méthode (observation ou discours) ne peut se suffire à elle-même, au risque de perdre la compréhension globale de la pratique. Ce n'est donc pas d'un côté l'observation et de l'autre le discours, mais tout en même temps. Une collecte multi-méthodes est indispensable à la compréhension de la pratique sociale, permettant par-là de dépasser les limites inhérentes à chacune des méthodes prises individuellement (Belk, Ger et Askegaard, 2004). La figure 14 illustre cette complémentarité.

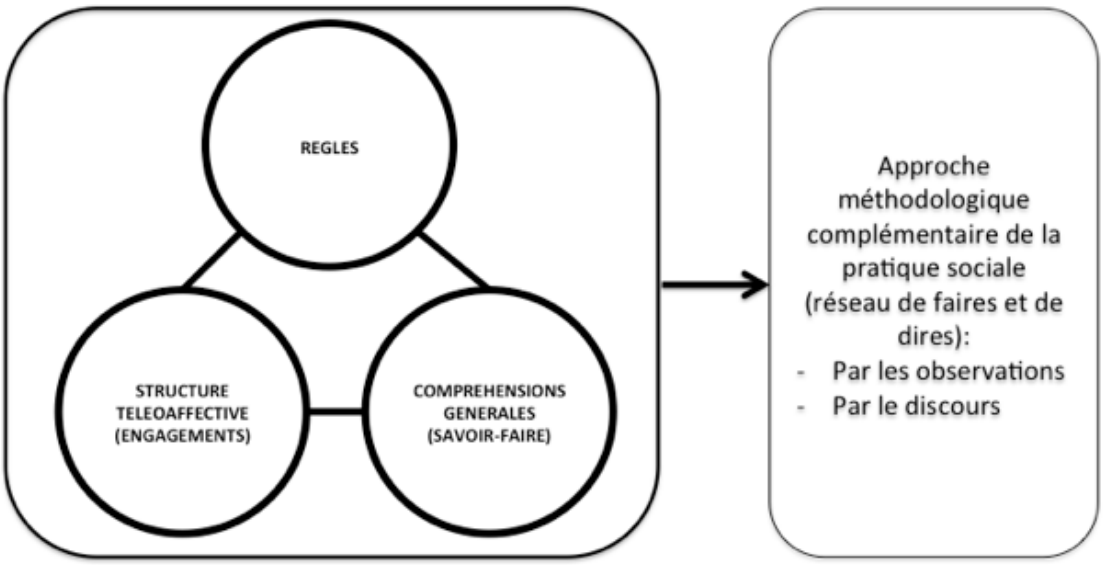


Figure 14. Complémentarité méthodologique induite par la théorie de la pratique sociale

L'approche ethnographique semble se distinguer comme méthodologie privilégiée pour atteindre la compréhension de la pratique sociale (Schau, Muñiz et Arnould, 2009 ; Rokka,

(Keller et Ruus, 2014).

Nous avons consigné par écrit les séances d'observation dans un journal de bord, dès que nous quittions la famille (Miles et Huberman, 1994). L'idée est ici de pouvoir retranscrire les événements et les situations telles que nous les avons vécues, et en ayant un souci d'exhaustivité. Un cahier d'écolier a été utilisé pour retranscrire nos impressions et observations dans la voiture, ainsi que la retranscription sur l'ordinateur.

Mais cette retranscription n'a pas toujours été immédiate. Même si elle a toujours eu lieu dans la journée des observations, nous avons parfois passé du temps après le déjeuner dans les familles. Un élément qui nous a permis de ne pas « oublier » certains faits est le recours à la photographie, qui est par ailleurs largement suggéré dans la littérature lors de séances d'observations (Arnould et Wallendorf, 1994). La photographie peut se faire dans un cadre statique ou dynamique, voire participatif (Dion, 2007) et permet une description plus complète du terrain par rapport à la prise de notes classique. Par exemple, au cours de la séance d'observations avec la famille Nature, la mère nous a vanté et expliqué son organisation de tri, s'appuyant sur un élément essentiel pour elle : sa poubelle de cuisine 3 en 1. Le fait de pouvoir photographier cette poubelle permet d'étayer notre prise de note et d'illustrer visuellement ses propos (figure 15).

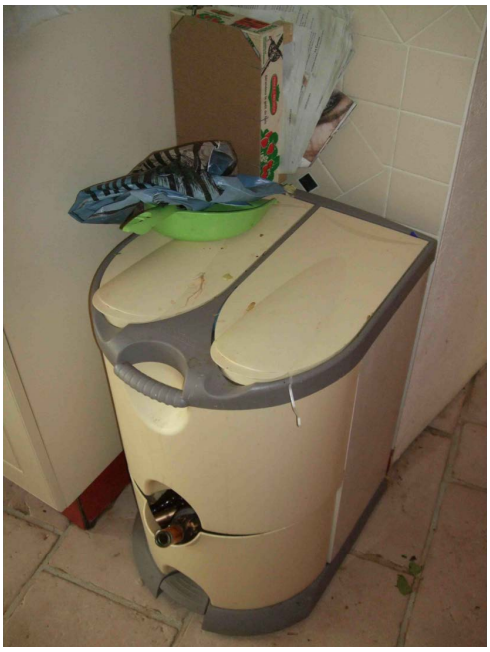


Figure 15. Photographie de la poubelle de cuisine 3 en 1 de la famille Nature

Cette technique est par ailleurs recommandée auprès de la population enfantine, cible difficile

été mis des papiers, cartons, bouteilles, pots de yaourt, couteau en métal (faux), épluchures de légumes et fruits (faux), du verre, des piles, des déchets plastiques, un bouquet de fleurs fânées et du bois. Dans un sac à part se trouvaient des containers, des sacs poubelles et des sacs poubelles spéciaux donnés par le centre de tri pour le tri des emballages (figure 16).

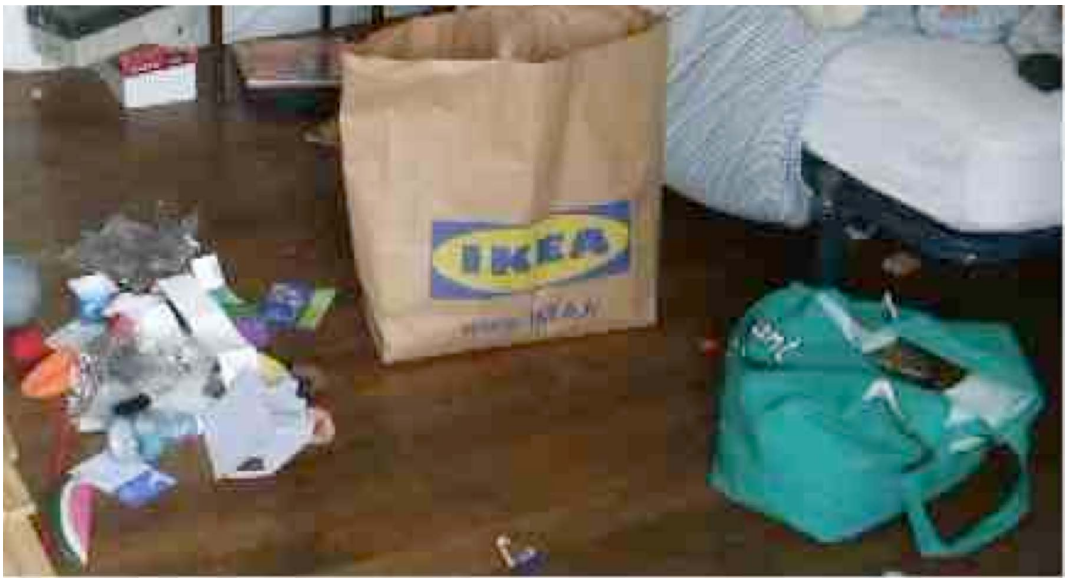


Figure 16. Sac de déchets d'une contenance de 30l et sac avec différents containers

Alors que les objets sont relégués au second plan dans la conception théorique retenue (Schatzki, 1996), ils ont ici une place primordiale et sont introduits dans le mime avec les enfants. Schatzki (1996, 2002) ne rejette pas les objets de la pratique mais leur accorde une place de second rang. Même si nous avons fait le choix de cette approche, nous ne pouvons ignorer les objets de la pratique du tri. Il s'agira dans les analyses et les interprétations de définir plus précisément la place de cet élément objet et d'en confirmer la place centrale ou secondaire.

Chaque enfant s'est vu remettre le premier sac de déchets et a reçu la consigne suivante : « voici un sac rempli de déchets, tu dois les jeter. Si tu as besoin de quelque chose, tu me le demandes ».
Certains enfants ont posé des questions, du type « est ce que ça, je le mets dans la poubelle de la cuisine » ? A toutes ces questions posées par les enfants, la réponse a toujours été la même : « tu fais comme tu veux ».
Aucune intervention de notre part n'a été faite, pour aider l'enfant ou pour l'orienter dans son

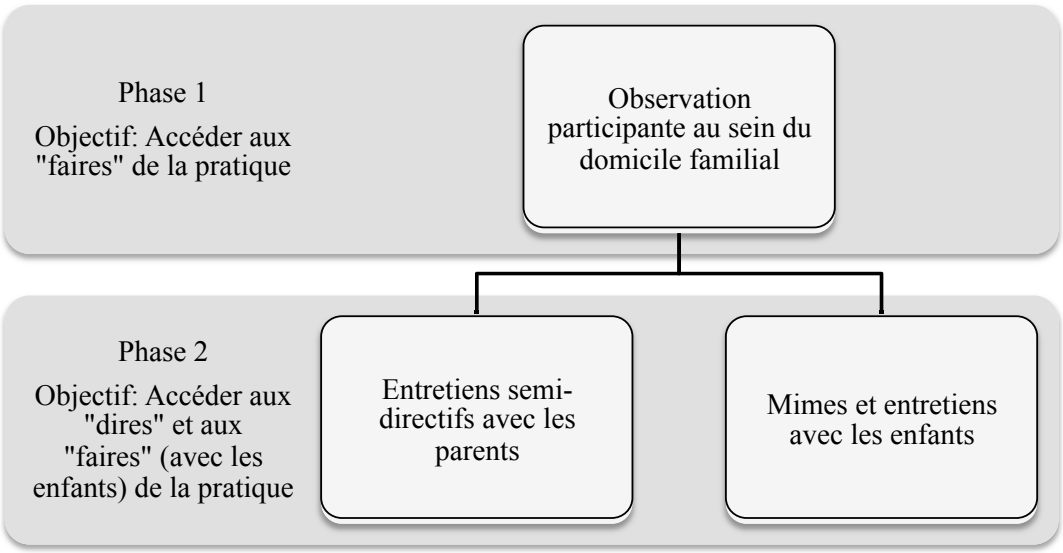


Figure 17. Les différentes phases méthodologiques de la recherche

Figure 18. Photographies de poubelles non ramassées par les services municipaux

Nous vivons nous-même la pratique du tri au quotidien et ne pouvons en faire abstraction lorsque nous abordons les familles. Le recours à l'observation participante peut constituer alors une limite, étant nous-mêmes immergés dans la pratique. Nous ne pouvons raisonnablement suivre les indications de Bourdieu (1980) qui considère le chercheur comme exclu de la pratique sociale. Nous avons néanmoins tenté d'aborder l'objet de cette recherche avec le plus de neutralité possible, en faisant abstraction le plus possible de nos propres problématiques de tri, sans pour autant pouvoir s'en détacher complètement.

Observer les pratiques dans les familles implique une seconde forme de distance à envisager : la distance avec les familles. Quelle est la « bonne distance » ? Nous avons toujours veillé à approcher des familles que nous ne connaissions pas ou très peu. Elles sont toutes en dehors de notre cercle de relations familiales ou amicales. Nous leur avons précisé que notre travail concernait les pratiques environnementales, sans donner plus de précisions et sans jamais mentionner le tri des déchets. Ensuite, un travail a été nécessaire pour aborder le groupe familial sur la pratique du tri des déchets. Pour approcher le tri, il a fallu non seulement observer les poubelles des familles, mais il a fallu participer à la vie familiale pour comprendre comment cette pratique se construit. Pour une interaction maximale et pour une observation la plus riche possible, nous avons fait le choix de partager des repas avec les

déchets dans les familles.

Etape 3a. L'indexation hiérarchique des données

Une fois l'ensemble des catégories générées, nous avons procédé à un regroupement de celles-ci selon leur sens. 317 sous-catégories ont été produites, regroupées en 25 thèmes fédérateurs pour les entretiens menés avec les parents.

Pour les entretiens et mimes menés avec les enfants, nous avons 371 unités de codage, regroupées en 8 thèmes fédérateurs (figure 19).

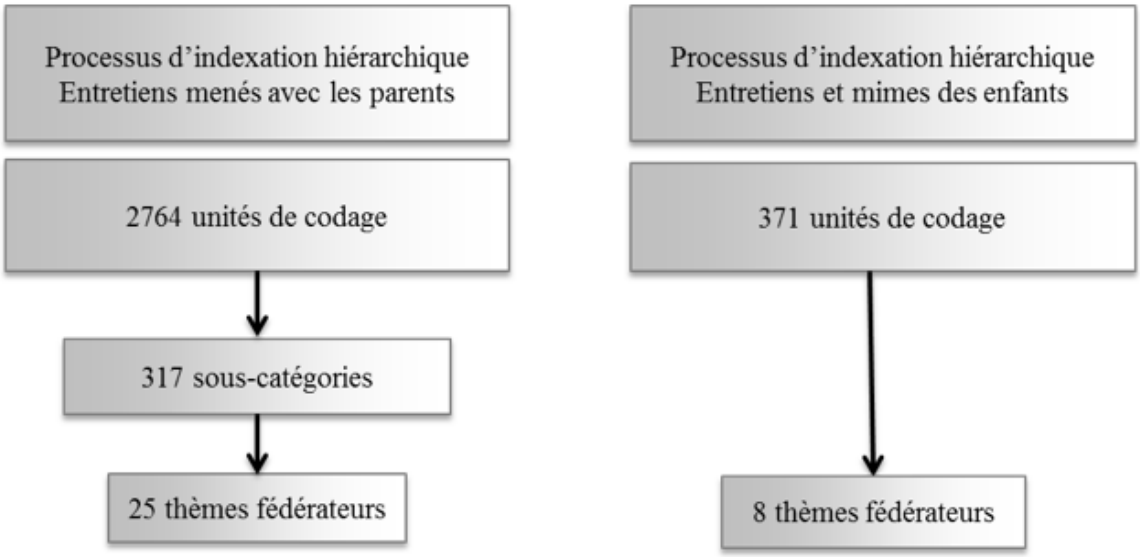


Figure 19. Processus d'indexation hiérarchique des données

Ci-après sont présentées quelques unes des sous-catégories hiérarchiques obtenues[29] (figure 20):

[29] L'ensemble des catégories est présenté en annexe 7.

1. ACTEURS (IDENTIFIES OU NON) DU DD DANS LE DISCOURS DU REPONDANT
   - 1.1. acteur indéterminé (on, ils)
   - 1.2. bailleur social - effort rémois
   - 1.3. éboueurs
   - 1.4. école
   - 1.5. entreprises
   - 1.6. Etat
   - 1.7. médias
   - 1.8. Ville
2. CARACTERISTIQUES DE LA FAMILLE
   - 2.1. Alimentation
     - 2.1.1. Anxiété mère
   - 2.2. Communication familiale
     - 2.2.1. Le DD comme objet de communication
   - 2.3. Compétences de la famille
   - 2.4. Influence des enfants
   - 2.5. Place de l'enfant dans la famille
     - 2.5.1. Importance de l'enfant dans la famille
   - 2.6. Répartition des rôles
   - 2.7. Rôles

Figure 20. Extrait des sous-catégories hiérarchiques obtenues

Une fois ce travail de réduction des données jusqu'à l'obtention de catégories de sens et de thèmes fédérateurs, nous avons utilisé la méthode du réseau conceptuel en se focalisant sur certaines catégories de sens.

Etape 3.b. La méthode du réseau conceptuel

En complément de l'indexation hiérarchique, nous nous focalisons sur certaines catégories que nous approfondissons.

La théorie de la pratique sociale étant le cadre théorique de cette recherche, nous avons focalisé une partie de notre analyse sur les éléments de la pratique : savoir (règles), savoir-faire (compréhensions générales) et structure téléoaffective. Cela nous permet de mieux comprendre les relations et interactions entre ces éléments et les différents membres de la famille. L'enjeu est de pouvoir présenter ces éléments de la manière la plus visuelle possible pour cerner toute la famille et non plus avoir une « liste » de codes reprenant les savoirs, savoir-faire et structure téléoaffective.

Dans le but de représenter schématiquement les savoirs, savoir-faire et structure téléoaffective individuels, nous proposons de quantifier le nombre d'occurrence de ces trois éléments dans

les entretiens menés avec les différents membres du groupe familial, puis de les représenter par :

- un carré pour le savoir (petit, moyen, grand selon le savoir exprimé)
- un rond pour le savoir-faire (petit, moyen, grand selon le savoir-faire exprimé)
- un triangle pour la structure téléoaffective (petit, moyen, grand selon le niveau d'engagement exprimé dans la pratique) (tableau 13).

Afin de définir la taille du symbole pour chacun des éléments, nous avons relevé leur nombre d'occurrences dans les entretiens.

	Faible	Moyenne	Importante
Savoir			
Savoir-faire			
Structure téléoaffective			

Tableau 13. Grille d'analyse des entretiens et mimes selon les éléments de la théorie de la pratique sociale

Ces éléments sont transposés ensuite dans la figure 21 ci-dessous, qui représente un triangle à trois pôles : un pour l'enfant, un pour la mère et un pour le père.

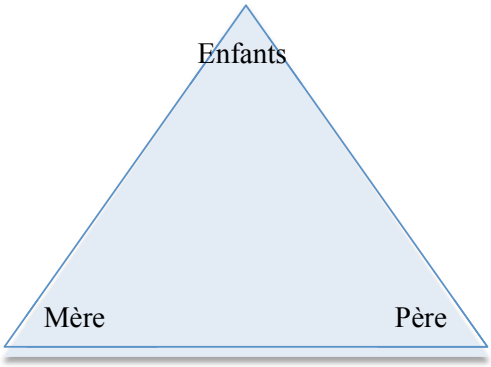


Figure 21. Représentation des éléments de la pratique pour une famille

Pour les analyses, nous ne conservons que les individus « pertinents », dans l'échantillon, c'est à dire les individus clés dans la compréhension de la gestion des déchets. Par exemple, nous avons 4 familles sur dix avec un père absent ou non interviewé. Deux sont absents et n'ont pas été évoqués au cours des entretiens avec les mères ou les enfants (familles

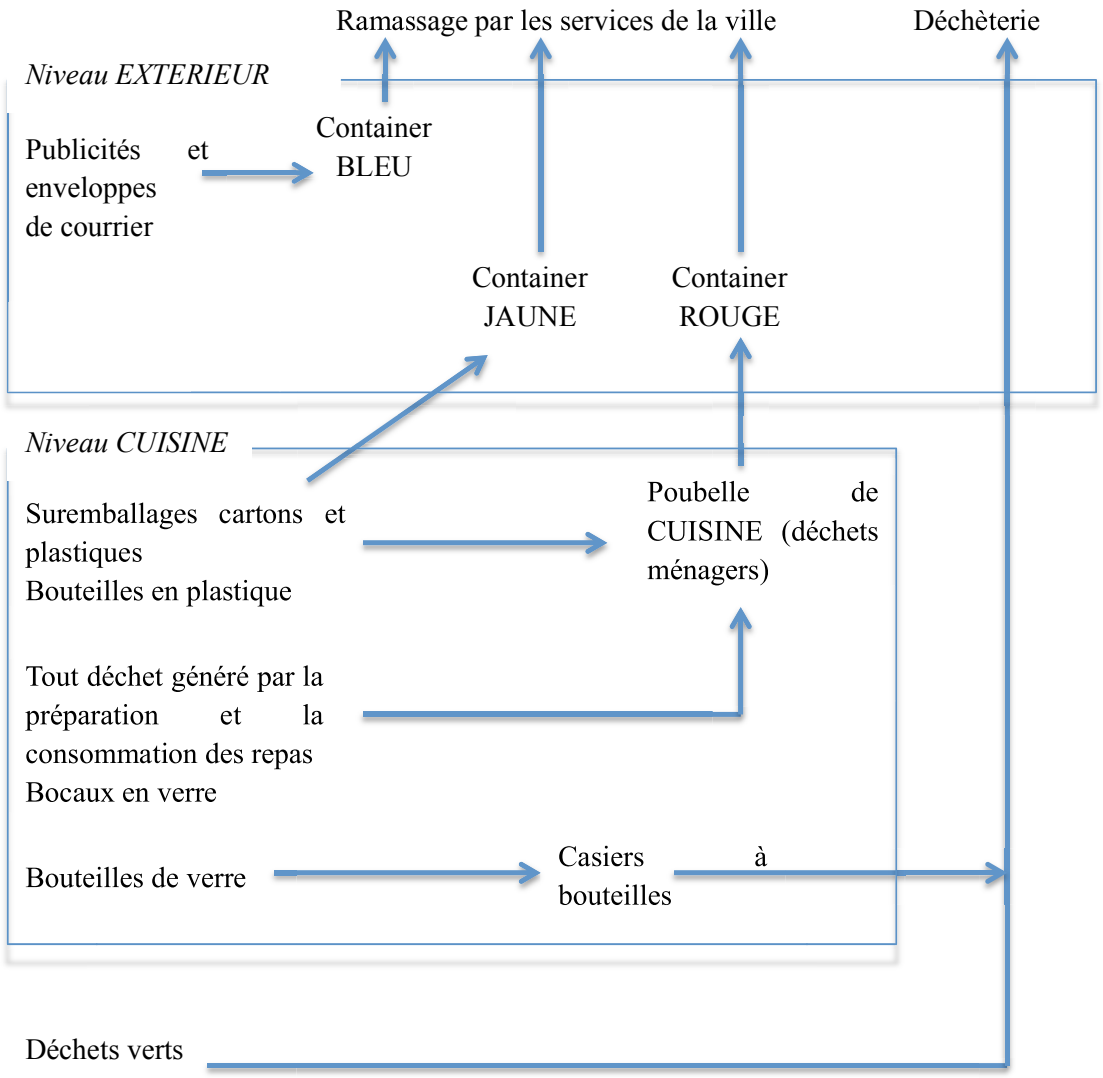


Figure 22. Parcours des déchets de la famille Utopie

La phase d'interprétation des données est engagée au travers du processus de codage à visée théorique. En réorganisant et en donnant du sens aux données, l'interprétation est au cœur du processus de codage (Point et Voynnet Fourboul, 2006). Le codage permet de soutenir « le dialogue entre les explications émiques (les points de vue mis en avant par les acteurs) et étiques (c'est-à-dire les explications du chercheur) envers le phénomène étudié » (Point et Voynnet Fourboul, 2006, p. 77). Les interprétations issues de ce processus sont présentées dans la partie trois de ce manuscrit. Avant cela, nous présentons les critères d'évaluation de la recherche.

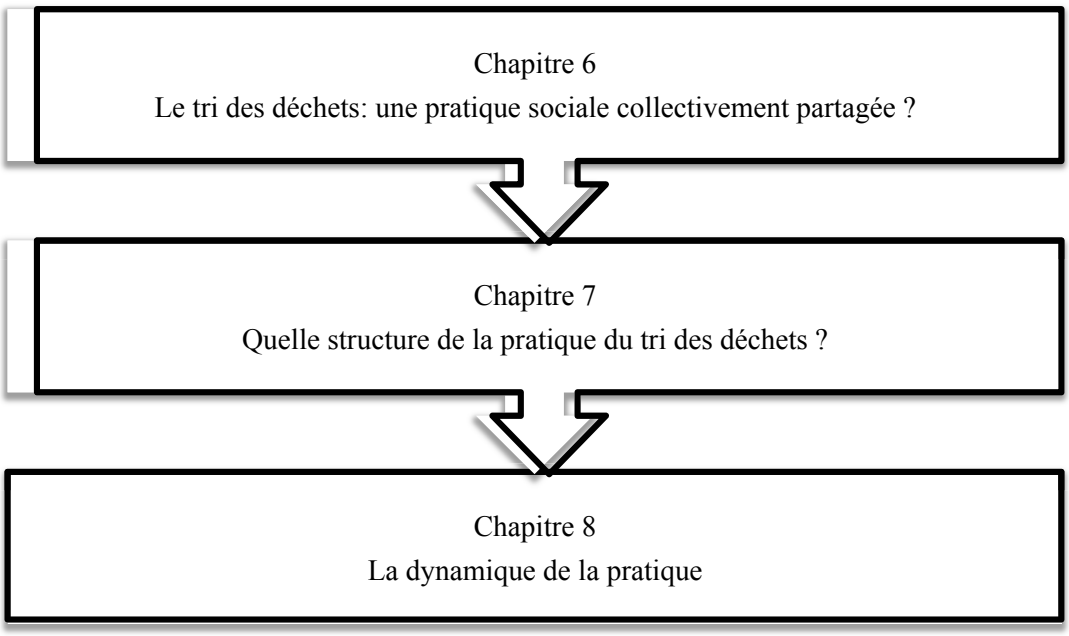


Figure 23. Articulation des résultats

Chapitre 6. Le tri des déchets : une pratique sociale collectivement partagée ?

Considérant la théorie, une pratique sociale se forme à l'échelle microsociale pour s'unifier, être collectivement et socialement partagée et former une pratique à l'échelle macrosociale (Shove, Pantzar et Watson, 2012). Or, notre recherche aborde un cas particulier de pratique sociale, qui est décidée et imposée unilatéralement par les Pouvoirs Publics (échelle macrosociale) aux familles (échelle microsociale). La première question qui se pose alors est de comprendre si les comportements des familles répondent à une pratique homogène et socialement partagée.

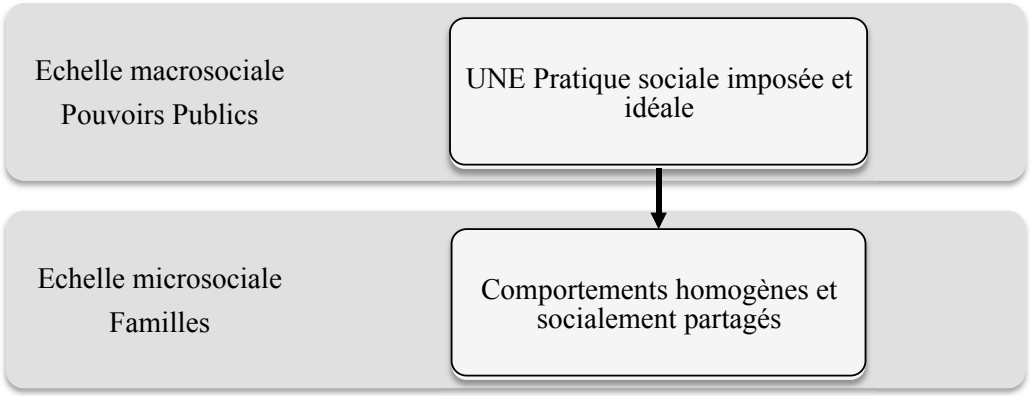


Figure 24. Schématisation de la pratique théoriquement envisagée

L'objectif de ce premier chapitre des résultats est d'appréhender les caractéristiques de la pratique du tri, envisagée à l'échelle macrosociale.

Une première section s'intéresse au tri des déchets étant perçu comme une routine de consommation, mais faisant référence à une multitude de comportements. Multitudes de comportements au sein de la famille, mais également multitude de comportements différents parmi les familles. L'homogénéité de la pratique des comportements ne semble pas respectée. Même si le tri des déchets est expérimenté comme un type de comportement routinier par les familles, il est teinté d'incertitude. Ce point sera abordé dans la section 2.
Cette incertitude exprimée conduit à une incohérence de la structure de la pratique selon les trois dimensions envisagées par Schatzki (1996). Nous concluons à une pratique sociale, certes routinière, mais incertaine et incohérente dans sa structure.

et je les descends quand j'en ai un bon tas quoi ! Et sinon, l'hiver, tout ce qui est journaux, tout ça, on garde tout, donc les journaux gratuits du type euh, comment ça s'appelle ? Atout ! voilà. Euh, ça on les garde parce que ça allume notre cheminée et toutes les boites en carton et tout ça, les boites d'œufs aussi, on les garde pour allumer notre cheminée. Et donc ça c'est mis sous la cheminée d'ailleurs, tu verras, y'a un tas, c'est mis sous la cheminée. Tous les papiers, parce que Lili adore faire du découpage des machins des trucs, alors tout ça, je récupère, paf, c'est sous la cheminée aussi, ça sert à allumer. Et nos cendres, je les ramasse et je les mets tout du long des pieds des arbres, puisque ça tue les mauvaises herbes ! Mais il faut que ça pénètre dans la terre, ça apporte de l'engrais aux arbres. Voilà » (mère Bio).

Le schéma de tri de la famille Bio est présenté figure 25.

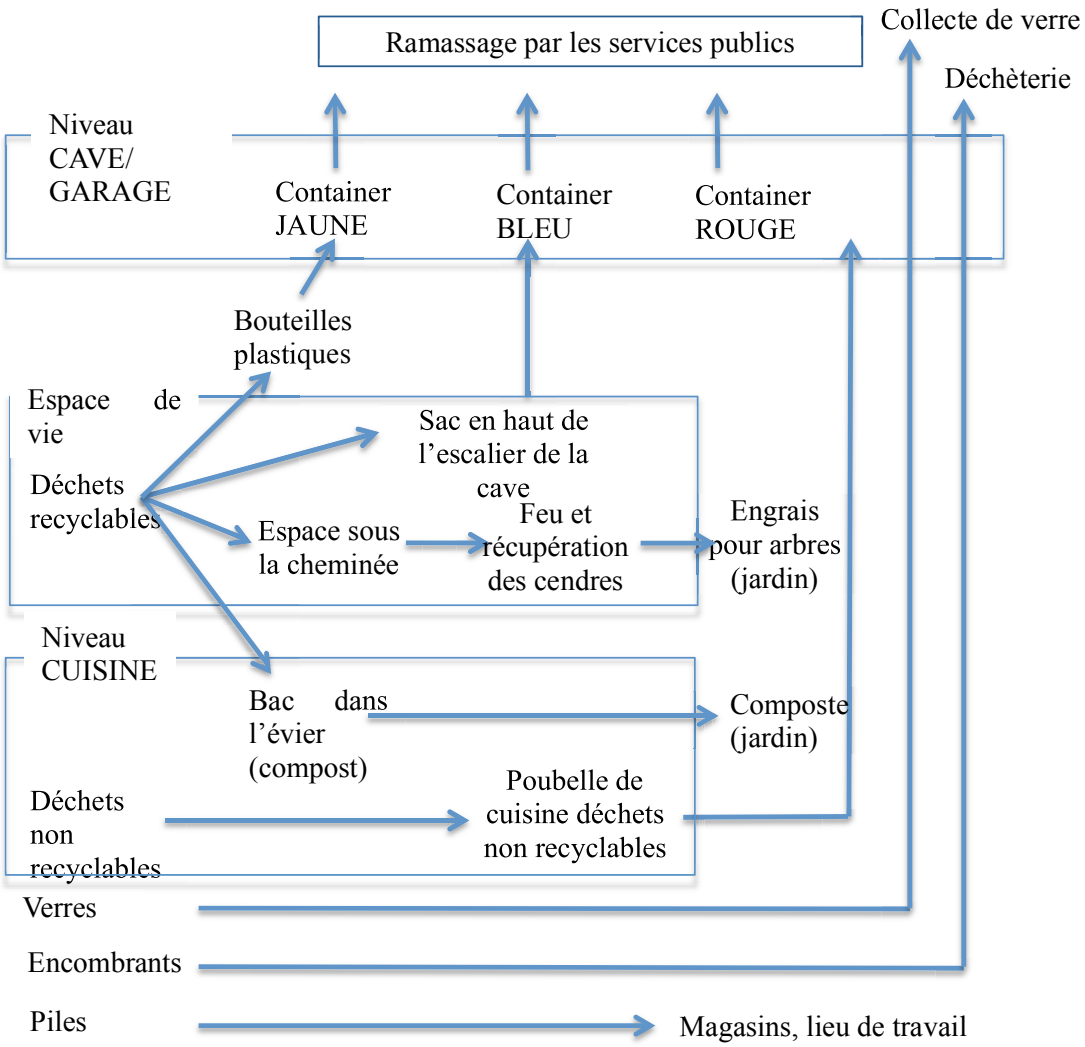


Figure 25. Parcours des déchets de la famille Bio

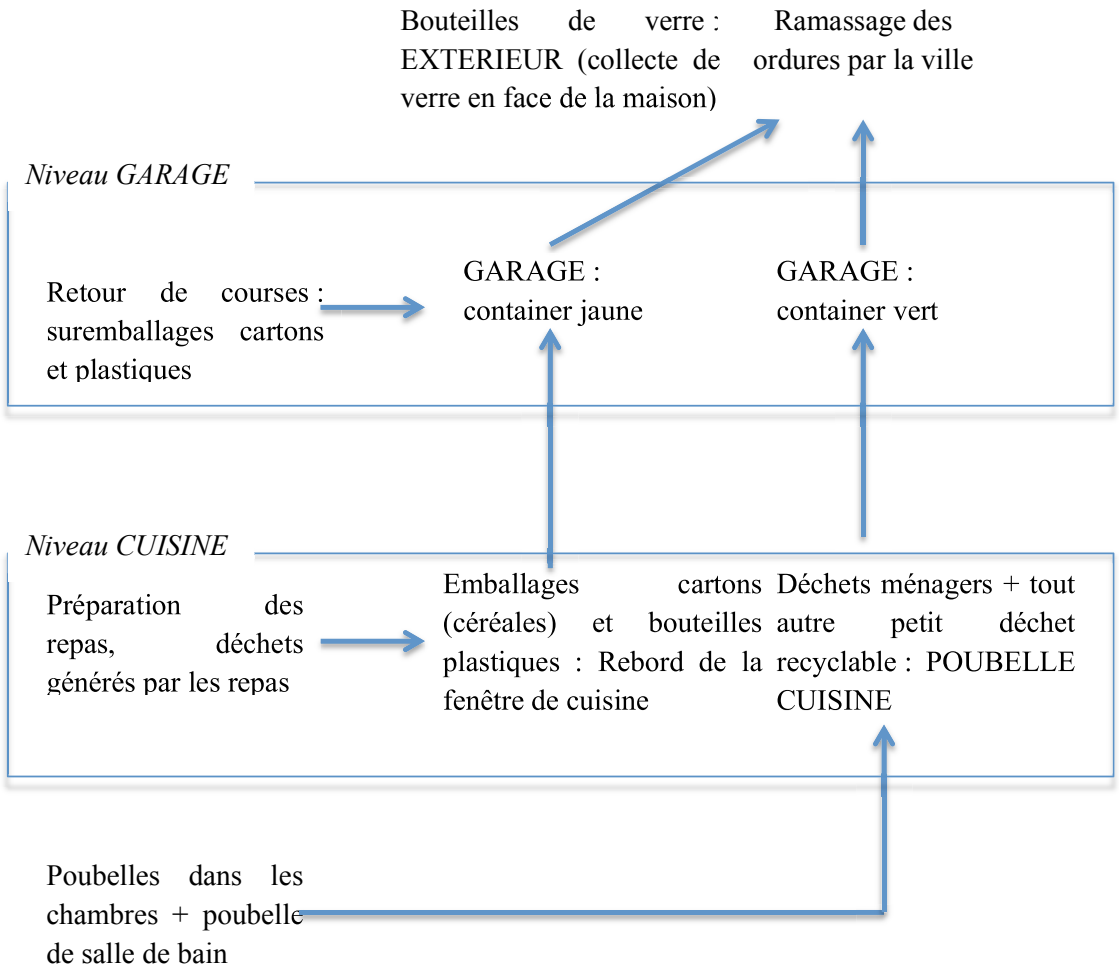


Figure 26. Parcours des déchets de la famille Nickel

Des différences existent entre les parcours des déchets des familles. La famille Nickel a moins de diversité et moins de complexité dans ses comportements liés au tri que la famille Bio et semble avoir un tri correspondant moins aux attentes des Pouvoirs Publics que la famille Bio. Et considérant l'ensemble de l'échantillon, les familles présentent une grande diversité dans leurs manières de trier les déchets et ne répondent pas toutes au schéma de tri attendu par les autorités publiques. L'ensemble des parcours de déchets sont présentés en annexe 8. Les schémas liés au parcours des déchets sont plus ou moins complexes selon les familles et cette complexité est illustrée figure 27.

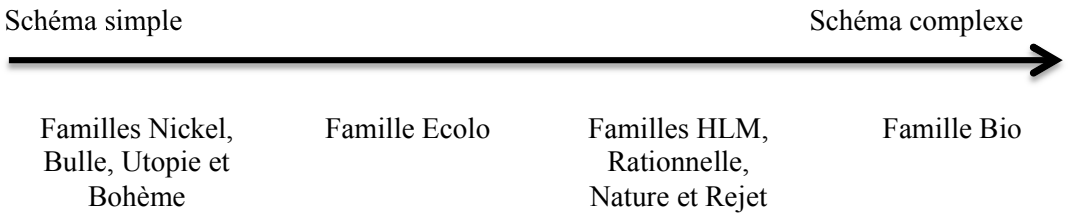


Figure 27. Continuum reflétant la complexité du parcours des déchets des familles

La question se pose alors de l'origine de ces comportements, qui ne peuvent tous être issus d'une structure commune, les Pouvoirs Publics.

La diversité de ces comportements parmi les familles peut s'expliquer par l'incertitude qui entoure la pratique du tri des déchets, conduisant à des performances variées dans les familles.

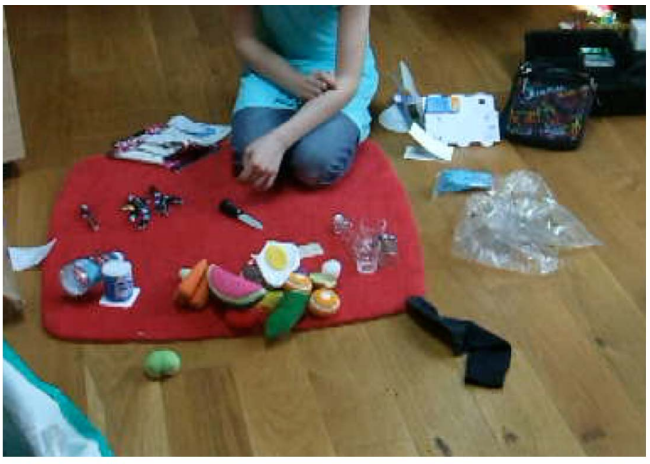
Les enfants considèrent donc une pratique environnementale de manière globale (« ne pas faire mourir la Terre »), et quand il s'agit d'actions qui les touchent plus au quotidien, comme le tri, ils sont beaucoup plus concrets sur leurs actions menées (« mettre au bon endroit », « ne pas jeter par terre »).

Tous les enfants interrogés sont concernés par l'environnement (ils expriment tous une forte structure téléoaffective), à de très faibles exceptions près, qui peuvent s'expliquer par l'âge de l'enfant et son stade de développement cognitif. L'annexe 8 présente pour chaque enfant son engagement dans la pratique environnementale.

2.2. Des connaissances et un savoir-faire théorique

A l'exception des enfants des familles HLM et Nickel, qui présentent des connaissances moyennes sur le tri, tous savent nous raconter et mimer comment trier les déchets selon les attentes des Pouvoirs Publics. Ces enfants n'ont pas reçu d'apprentissage scolaire sur le tri. Ces connaissances, tant théoriques que pratiques, ont été acquises à l'école, par le biais de l'apprentissage scolaire. Dans certains cas, les parents peuvent également jouer le rôle d'agent de socialisation.

La fille de la famille Utopie (12 ans) a une bonne connaissance des règles régissant la pratique du tri et leur mise en application (cf. son mime, figure 28).



Plusieurs tas sont faits (elle mime ici ce qu'elle a appris à l'école et non pas ses pratiques familiales) :

- *les papiers*
- *les cartons*
- *les piles*
- *les bouteilles et yaourts*
- *les déchets ménagers*
- *le verre*
- *la chaussette*
- *le plastique*

Figure 28. Mime de la fille Utopie

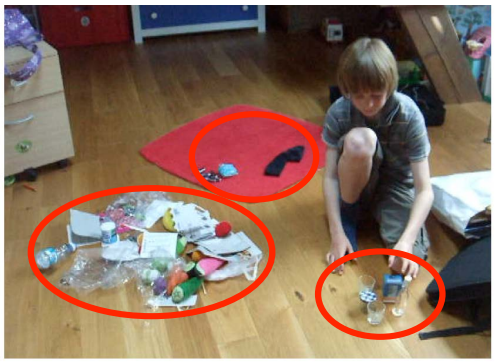
	observation: les déchets sont-ils bien triés?	répartition des tâches		mime des enfants			efficacité de la pratique
famille		**Mère En charge de**	**Père En charge de**	**pratique familiale**	**pratique apprise à l'école**	**décalage entre les 2 pratiques ?**	
Utopie	non	déchets dans la maison	déchets en dehors de la maison	oui	oui	oui	non
HLM	oui	déchets dans l'appartement	sort les poubelles	oui	non		oui
Bio	oui	déchets dans la maison + compost	déchets dans la maison + compost	oui	oui	non	oui
Bohème	non	déchets dans la maison	X	oui	oui	oui	non
Bulle	non	déchets dans la maison	déchets en dehors de la maison	oui	oui	oui	non
Nickel	non	déchets dans la maison	déchets en dehors de la maison	oui	non		non
Rationnelle	oui	déchets dans la maison	déchets dans la maison + compost	oui	oui	non	oui
Rejet	oui	déchets dans l'appartement + extérieur	absent	oui	oui	non	oui
Nature	oui	déchets dans la maison + extérieur	déchets dans la maison + extérieur	oui	oui	non	oui
Ecolo	oui	déchets dans la maison + extérieur	absent	oui	oui	non	oui

Tableau 15. Analyse des faires du tri des déchets

1.1. Une performance superficielle pour quatre familles

Dans les familles Utopie, Bohème, Bulle et Nickel, même si le tri des déchets est considéré comme une pratique routinière, sa performance n'est pas efficace, selon les attentes des Pouvoirs Publics (figure 29) : les différents types de déchets sont mélangés dans les poubelles et/ou containers.

Figure 29. Photographie de l'intérieur du container des déchets ménagers de la famille Bulle (gauche) et de la poubelle de cuisine de la famille Bohème (droite)



Extrait du mime du tri tel que réalisé à la maison (garçon Utopie, 10 ans)

Il fait trois tas (il reproduit ce qu'il fait à la maison) :

- *le verre*
- *les piles, la boite avec le médicament dedans et la chaussette*
- *le reste (plastiques, papiers, déchets ménagers)*

Extrait du mime du tri tel qu'appris à l'école (garçon Utopie, 10 ans)

A la fin du mime, les déchets sont organisés différemment:

- *un plastique avec les déchets ménagers qui va dans le container marron*
- *un tas avec le carton et le papier qui vont dans le container bleu*
- *un tas avec le verre*
- *un tas avec les bouteilles et plastiques qui vont dans le container jaune.*

Ce décalage entre intention de trier et comportements réels existe donc pour le comportement du tri, venant confirmer l'existence de ce phénomène déjà connu en consommation environnementale (Young *et al.*, 2010). Et pourtant, les quatre familles expriment globalement des niveaux de savoir-faire importants, c'est-à-dire qu'elles ont une compréhension générale de la manière de performer et mettre en œuvre le tri. Ce n'est donc pas parce que les familles ont des savoir-faire théoriques et des connaissances relatives au tri des déchets qu'elles adoptent les comportements souhaités en conséquence (Kollmuss et Aygeman, 2002). Cela nuance les contributions de Vining et Ebreo (1990) et Ebreo, Hershey et Vining (1999) qui montrent un effet de la variable connaissance sur le comportement de tri. Or, le niveau de connaissances n'est pas suffisant pour rendre compte du comportement de tri. En d'autres termes, même si à l'échelle de la famille, des niveaux cumulés de savoir-faire importants sont exprimés, les familles ne performent pas nécessairement efficacement le tri. La dimension du savoir-faire n'apporte donc que peu dans la réflexion théorique, confirmant

2. Une performance efficace pour six familles

Dans ces familles, d'après les observations menées et les mimes des enfants, le tri est performé en accord avec les attentes des Pouvoirs Publics (figure 30). Les mimes des enfants sont cohérents entre le mime du tri appris à l'école et le mime du tri tel que performé à la maison.

Figure 30. Photographies de la poubelle de cuisine de la famille Nature

On retrouve un tri conforme aux attentes : un bac pour les déchets recyclables (bouteilles et emballages), un espace pour les déchets non recyclables et un espace pour le verre (en bas de la poubelle). Au-dessus de la poubelle, il y a un espace de stockage pour les papiers et les journaux qui seront ensuite déposés dans le container bleu situé au garage.

Par rapport aux quatre familles performant un tri superficiel, quels sont les éléments qui conduisent ces six familles à un tri répondant aux attentes des Pouvoirs Publics ?

Tout d'abord, on relève parmi certaines de ces familles un engagement, qui dépasse le seul comportement du tri. Le tableau 16 illustre la nature de l'engagement de ces familles par leurs pratiques quotidiennes.

Familles	Illustration de l'engagement
Bio	- tri des déchets - compost - consommation de produits bios (alimentaires et non alimentaires) - consommer moins (éviter les emballages individuels ; consommation raisonnée de l'énergie) - achat local - utilisation du vélo et pratique de covoiturage

Les résultats de cette première section interrogent quant au caractère familial de la pratique du tri. Tenant compte du rôle de leader de la mère, peut-on parler de pratique familiale ?
La mère occupe un rôle crucial dans la performance familiale du tri des déchets. Alors que nous nous attendions à un rôle joué par l'enfant via la socialisation inversée, nous avons montré qu'il n'était pas inclus dans le comportement familial de tri. Et pourtant, l'enfant est engagé et compétent. Les parents auraient alors l'opportunité de se baser sur son expertise dans le domaine pour atteindre des comportements efficaces. Mais les parents, et plus particulièrement les mères, occupent une « *position hiérarchique* » dans la famille en orchestrant la pratique du tri. La notion d'engagement afférente à la pratique sera approfondie dans la section 3 de ce chapitre et se traduit pour ces mères par un style de vie tourné vers l'environnement et l'écologie. Mais pour les autres familles, le caractère subi de la pratique reste un frein à une construction familiale du tri des déchets : les familles ne construisent pas dans l'action, cette dernière étant expérimentée comme peu valorisante.

Sur le plan théorique de la pratique sociale, nous mettons en évidence que ce ne sont pas tant les savoir-faire de la pratique, mais les faires qui structurent la pratique (figure 31). En effet, même si des niveaux de savoir-faire cumulés sont importants dans certaines familles (et notamment grâce aux enfants), le résultat de la performance n'est pas conforme aux attentes des Pouvoirs Publics.

Figure 31. Intégration de la dimension des faires dans la pratique sociale du tri des déchets

L'esprit même de la pratique sociale est de porter intérêt à sa performance (Schatzki, 1996). La dimension des faires est par ailleurs au cœur de cadres d'analyses de la pratique sociale (e.g. Magaudda, 2011 ; Arsel et Bean, 2013). Elle se conçoit comme des compétences et des activités corporelles que les agents de la pratique performent avec les objets (Shove, Pantzar et Watson, 2012). Mais compte-tenu du caractère imposé de la pratique, nous n'aurions pu

recherches liées aux objets de la pratique du tri sont majoritairement axées sur le déchet en tant qu'objet lui-même (e.g. de Coverly *et al.*, 2008 ; Guillard et Roux, 2014). Un nombre très limité de recherches portent sur l'objet container ou sur l'objet poubelle en tant que tel. Chappells et Shove (1999) montrent, dans une perspective historique, que le changement technologique appliqué aux containers de tri permet un changement des significations des déchets et induit des relations nouvelles aux déchets. C'est le cas des familles dans la présente recherche : leurs relations aux déchets sont changées de par l'introduction des containers de tri. Et cette introduction illustre le caractère imposé et devenu obligatoire du tri des déchets. Quand il est demandé au père Utopie s'il a toujours trié ses déchets, il précise que « *Non. Ben depuis que c'est obligatoire, depuis qu'on a des poubelles pour trier, oui. Avant non* ». L'arrivée des containers est donc intrinsèquement liée à une performance de la pratique. Nous avons souligné dans le chapitre précédent le caractère obligatoire du tri. Cette obligation prend deux formes à l'échelle des familles : obligation dans les objets à utiliser (i.e. les containers de tri), mais également obligation dans la manière de trier. En effet, sur chacun des containers est collée une affiche précisant ce qui doit y être jeté ou non (figure 32).

Figure 32. Photographie du couvercle du container jaune (déchets recyclables)

Les objets containers sont des objets imposés et remplissent plusieurs fonctions.

Ils permettent de rendre concrète la pratique du tri. Plus précisément, les objets permettent de rendre concrètes les règles sous-jacentes au tri des déchets. Ils véhiculent et concrétisent les règles de la pratique : par exemple, dans le container jaune (déchets recyclables) sont autorisés les bouteilles en plastique, les emballages cartons et métalliques.

Les containers de tri occupent par ailleurs une place centrale dans l'accomplissement des gestes de la pratique et ce sont eux qui sont ramassés toutes les semaines par les autorités

locales. Ils permettent de faire le lien entre la sphère privée et publique. Ces containers sont pour toutes les familles situés en extérieur de l'habitat : dans le jardin, dans le garage ou encore dans le local à poubelles pour les familles habitant en appartement et marquent ainsi une rupture entre la sphère privée et la sphère publique. Le container, objet imposé, permet donc de contribuer au processus de publicisation des déchets (Pierre, 2002).

2. Des objets ajoutés

Aux côtés des objets imposés, d'autres objets sont mis en avant par les familles ; nous les nommons les objets ajoutés. A la différence des objets imposés, ils sont exclusifs à la sphère privée. Sans grande surprise, nous retrouvons dans toutes les familles une poubelle dans la cuisine (bien souvent sous l'évier) qui accueille les déchets non recyclables. Mais certaines familles ont ajoutés d'autres objets. Ces objets ajoutés sont variés : un seau en plastique, un bac en plastique, une cagette en bois, un sac en papier…

La famille Nature possède par exemple une poubelle 3 en 1 dans sa cuisine, en plus des containers de tri dans le garage (figure 33).

Figure 33. Photographie de la poubelle de cuisine (gauche) et des containers de tri de la famille Nature (droite)

La famille Rationnelle a mis en place une bannette en dessous de son évier de cuisine pour trier les papiers et dispose d'un espace de stockage pour le verre (figure 34). Elle a ajouté également un seau pour récupérer les épluchures destinées au compost. Ce seau a une place particulière et se situe en extérieur, sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Cela constitue une

limite entre le dedans et le dehors, mais le seau fait résolument partie de la sphère privée, puisqu'il a une place dans le jardin.

Figure 34. Objets ajoutés de la famille Rationnelle

Sept familles ont ajouté des objets (en plus d'une poubelle de cuisine) aux côtés des objets imposés. Ces objets ajoutés permettent de réorganiser un système approprié pour le tri pour 6 d'entre-elles : Bio, HLM, Nature, Rationnelle, Ecolo et Rejet.

Le degré d'originalité et le rôle de ces objets varient selon les familles. Pour les familles HLM et Rejet, les objets ajoutés ont pour rôle de répondre à l'organisation déjà en place dans le local à poubelle de leur immeuble. Ces deux familles reproduisent l'organisation du local à poubelles au sein de leur appartement. Par exemple, la famille Rejet a créé un objet cagette plastique pour entreposer les déchets recyclables avant de les jeter dans les containers jaunes (déchets recyclables) du local à poubelles (figure 35).

Figure 35. Photographies de la cagette créée pour récupérer les déchets recyclables (gauche) et des containers des déchets recyclables du local à poubelle de la famille Rejet (droite)

seule la famille Bohème a des contraintes spatiales importantes : la cuisine est très petite, au point de ne pouvoir accueillir un frigidaire, lequel est relégué dans le garage (figure 36).

Figure 36. Photographie de la cuisine de la famille Bohème

Les trois autres familles (Nickel, Utopie et Bulle) auraient la possibilité physique d'ajouter des objets en vue d'une performance facilitée du tri. L'espace physique n'est pas réorganisé selon les objectifs de la pratique venant challenger la théorie de Schatzki (2009). Cela s'explique par le caractère imposé du tri : les familles n'ont pas fait le choix d'entrer dans la pratique. Par ailleurs, elles expriment un engagement (*via* la structure téléoaffective) faible à nul pour la pratique du tri (l'engagement est représenté pour chacune de ces familles en annexe 8, par les triangles de représentation de la structure de la pratique).

Pour les six familles ayant ajouté des objets, le lien entre l'efficacité de la performance du tri et l'espace s'avère complexe. En effet, trois d'entre elles vivent en appartement, où les cuisines sont petites. Pourtant, une organisation spatiale a été pensée par les familles, réduisant les trajectoires spatiales entre les lieux de génération des déchets et de jetage des déchets. Tout est centralisé dans la cuisine. Pour les trois autres familles vivant en maison, il en est de même, sauf pour la famille Bio qui a éparpillé les espaces consacrés aux déchets (cuisine, salon et escalier menant à la cave). Nous ne saurions donc avancer une notion de « *one best way* » dans l'organisation spatiale des déchets. Faisant référence au taylorisme dans sa conception, cette notion suggère l'existence d'une manière unique et meilleure que les autres pour résoudre un problème (Foudriat, 2007). Or, qu'elles fassent face à des situations

permettant une structuration et une concrétisation des règles sous-jacentes à la pratique (figure 37). D'une certaine manière, la dimension des objets intègre les règles de la pratique du tri.

Figure 37. Intégration de la dimension des objets dans la pratique sociale du tri des déchets

Cependant, ce n'est pas parce que les objets imposés et les infrastructures de type déchèterie existent que les individus entament un changement dans leurs pratiques de consommation (Hand, Shove et Southerton, 2005). Pour le cas particulier de la douche, il a fallu attendre les années 1970 pour qu'un changement dans les habitudes soit noté parmi la population anglaise, alors que les éléments matériels étaient en place depuis les années 1950. Cela est observé également chez les familles rencontrées dans la présente recherche. Ce n'est pas parce que les containers ont été mis en place au début des années 2000 par les Pouvoirs Publics que toutes les familles changent leurs pratiques immédiatement au regard du tri des déchets. Et nous avons d'ailleurs conclu à des niveaux de performances variés dans les familles dans la section précédente, alors que toutes ont reçues les objets imposés de la pratique.

que certaines ne semblent pas engagées, d'autres trouvent leur source d'engagement dans leur histoire familiale ou expriment une forme d'engagement plus économique. Les Pouvoirs Publics ne sont pas identifiés comme source de leur engagement. Ce résultat est surprenant. Alors que toutes devraient théoriquement être engagées dans la pratique (Schatzki, 1996), ce n'est pas le cas pour le tri. Cela s'explique par le caractère imposé de la pratique. A la différence d'autres recherches sur la pratique sociale (Schau, Muñiz et Arnould, 2009 ; Arsel et Bean, 2013), les familles n'ont pas fait le choix d'y entrer. Ce résultat pose la question d'une problématique sous-jacente entre familles et Pouvoirs Publics. Deux pistes explicatives sont avancées : (1) une légitimité de la pratique qui n'est pas entièrement satisfaisante et (2) une répartition des responsabilités problématique entre familles et Pouvoirs Publics.

En conclusion, nous mettons en évidence une pratique sociale du tri des déchets structurée par les faires, les objets et l'engagement (figure 38).

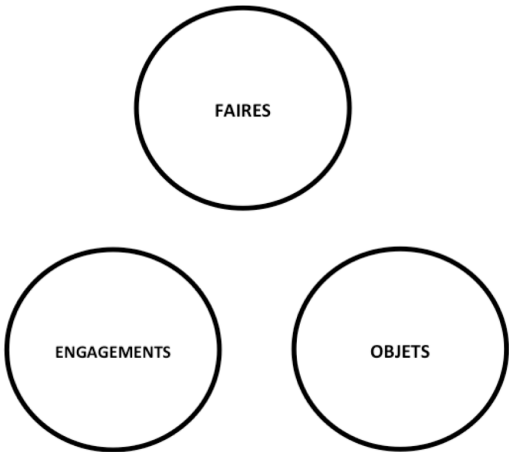


Figure 38. Structure de la pratique sociale du tri des déchets

Des questions persistent et notamment sur la dynamique de cette pratique : quels sont les liens entre les éléments et comment les familles font-elles pour entrer dans la pratique ? Ces questions sont abordées dans le chapitre suivant.

Chapitre 8. La dynamique de la pratique

Ce chapitre s'attache à l'identification des liens entre les différents éléments de la structure de la pratique. Il s'agit là d'une étape essentielle puisque dans la théorie de la pratique, c'est bien l'existence de liens entre les éléments qui permet de comprendre la dynamique de la pratique et d'envisager les rapports entre niveaux micro- et macro-sociaux (Shove, Pantzar et Watson, 2012 ; Arsel et Bean, 2013).

Nous avons mis en évidence les faires, les objets et les engagements comme éléments structurants la pratique. Pour exister, la pratique sociale nécessite un « réseau coordonné » (Schatzki, 1996). Des processus existent donc entre les différents éléments de la structure (Arsel et Bean, 2013). Nous cherchons à comprendre les processus sous-jacents entre ces éléments pour la pratique familiale du tri des déchets (figure 39). Une première section est dédiée aux liens entre les éléments de la structure, qui seront examinés individuellement, c'est à dire entre deux des trois éléments.

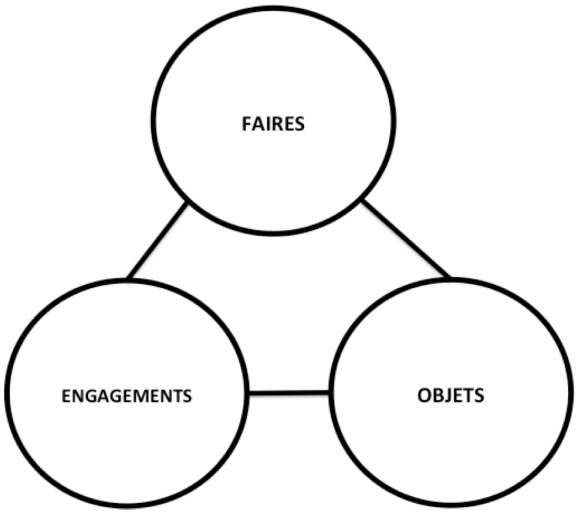


Figure 39. Les liens entre les éléments de la structure

Mais la pratique suppose aussi une prise en compte globale, une articulation entre les trois éléments. Toutes nos familles sont loin d'avoir atteint le même degré de performance. Nous chercherons l'origine de ces différences dans la qualité de l'articulation entre les éléments. Ce qui nous conduira à nous interroger sur la manière dont les familles entrent dans la pratique (section 2).

identifions entre engagement et objets de la pratique correspond à un processus de réalisation (figure 40).

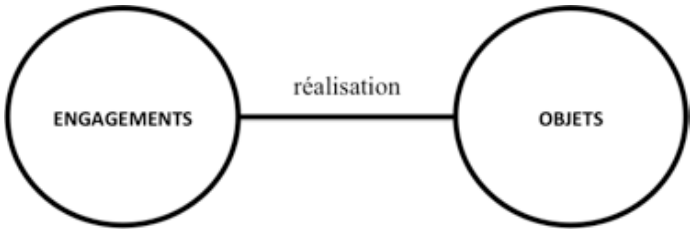


Figure 40. Processus de réalisation entre les engagements et les objets

Mais les familles ayant ajouté des objets ne répondent pas toutes de ce processus de réalisation. Deux d'entres elles n'expriment pas d'engagement écologique et n'ont pas de projets écologiques à satisfaire. Nous voyons ci-après que ces familles répondent à des logiques de surveillance, induites par leur habitat collectif.

1.2. Les logiques de surveillance

Parmi les familles ayant ajouté des objets, deux ne sont pas engagées ni écologiquement, ni économiquement dans la pratique. Et pourtant, les objets sont ajoutés, facilitant les faires de la pratique et contribuant à une performance efficace de celle-ci. Ces deux familles sont les HLM et Rejet. Toutes deux vivent en appartement et ont des locaux à poubelles communs à l'ensemble de l'immeuble. Elles se retrouvent dans une situation où des logiques de surveillance peuvent s'installer, les contraignant à un tri efficace de la pratique. Dans une certaine mesure, les Pouvoirs Publics entrent dans le local à poubelle, créant une injonction forte au tri pour ces familles.

> « Mais euh pour les appartements comme ça enfin tout ce qui est HLM en tout cas ils [*les éboueurs*] ne font pas gaffe quoi. Ils prennent et puis je pense que même ils se disent que dans les poubelles même ceux qui font le tri y'a forcément du mauvais tri et euh parce que je le vois hein quelques fois dans notre poubelle jaune y'a des trucs où je me dis de toute façon c'est limite ça sert à rien quoi quelque part, parce que y'a des personnes qui font bien, puis des personnes qui pensent bien faire parce que s'ils mettent la quelque part ils pensent bien faire mais c'est pas forcément euh. Ils vont mettre oui par exemple c'est ce qu'on disait plein de papiers mais dans des sacs plastiques, tout est emballé dans des petits sachets plastiques qui ne sont pas recyclables quoi donc euh on se dit que quelque part ils ont fait un effort c'est bien mais l'effort est mal fait donc euh. […] Parce que c'est difficile d'avoir du parfait dans une tour à 16 étages où tout le monde va faire euh, y'a

objets est rentré dans les routines familiales et on peut considérer qu'ils s'intègrent dans le système d'objets de l'individu, devenant ainsi des vecteurs identitaires (Belk, 1988).

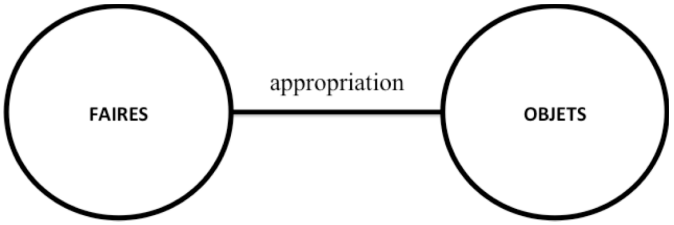


Figure 41. Processus d'appropriation entre les faires et les objets

Cette appropriation des objets ajoutés (figure 41) permet à ces familles d'avoir en conséquence une routinisation du tri et elles répondent aux attentes des Pouvoirs Publics. Ce processus de routinisation est facilité avec le temps, conduisant à des faires « ordinaires, normalisés et sans efforts » (Arsel et Bean, 2013, p. 909). Par ailleurs, ce processus de routinisation s'inscrit dans les mouvements corporels des familles (Bourdieu, 1979b). Les familles participent ainsi à la construction d'une connaissance tacite (Bourdieu, 1979a) à l'échelle de la société. Grâce à ce processus d'appropriation des objets et des règles, il est possible de routiniser au travers des mouvements corporels les faires de la pratique (i.e. une répétition des comportements) et contribuer ainsi à la construction de la pratique sociale au sein de la famille, mais également de la société.

2.2. De la non-appropriation au conflit de catégorisation

Certaines familles cependant n'ont pas ajouté d'objets et surtout semblent avoir des difficultés avec le processus d'appropriation. Nous allons analyser leur situation.

La non-appropriation des objets

Quatre familles n'ont pas ajoutés d'objets et présentent toutes une performance non-efficace du tri. Ce n'est pas seulement un manque d'ajout d'objets, car certaines familles ont des objets qui auraient pu s'adapter à l'usage du tri (Serfaty-Garzon, 2003) :

> *« Et donc j'ai vu que tu avais une poubelle dans ta cuisine qui est séparée en deux.*
> Oui, mais alors là, ça n'a rien à voir avec le tri sélectif, c'est parce que là, elle est conçue comme ça. C'est-à-dire que le tri on le fait en amont. Une fois que c'est dans le sac, généralement, y'a peu de chances qu'on y retouche. Donc ce qu'on fait,

c'est que tout ce qui est verre et bouteilles de plastiques et de lait, pof, c'est mis de côté et là, ça va dans les containers dans le garage » (père Bulle).

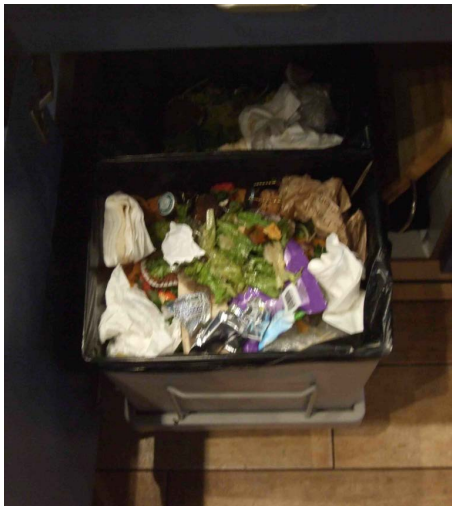


Figure 42. Photographie de la poubelle de cuisine de la famille Bulle

La poubelle de cuisine est séparée en deux compartiments (figure 42), elle a été conçue pour une séparation des déchets ménagers des déchets recyclables et permettrait de réaliser un tri en amont dans la cuisine. Or, la famille n'a pas identifié cette compartimentation comme un usage approprié pour le tri. En conséquence, les conditions nécessaires au processus d'appropriation ne sont pas remplies (Serfaty-Garzon, 2003) : la poubelle de cuisine n'est pas adaptée au tri par la famille et elle est mise en action pour jeter les déchets et non pas les séparer selon leur caractère recyclable. Les catégories pensées par ces familles ne semblent pas correspondre aux catégories imposées par les Pouvoirs Publics.

La question de la saleté et du désordre

D'un point de vue socioculturel, les déchets sont considérés comme sales. Les représentations et les pratiques liées aux déchets sont historiquement déterminées (Lhuilier et Cochin, 1999). Dans nos 4 familles, des verbatims faisant référence soit au sale, soit au désordonné émergent. Les individus semblent catégoriser leurs déchets selon leur caractère sale ou propre ou encore ordonné ou désordonné :

« Et puis quand je rentre des courses, j'ai tout ces emballages.
Vous retirez tous les emballages ?
Ben je les mets pas comme ça dans le frigo, je trouve ça dégoutant, je trouve que y'a trop de, voilà » (mère Nickel).

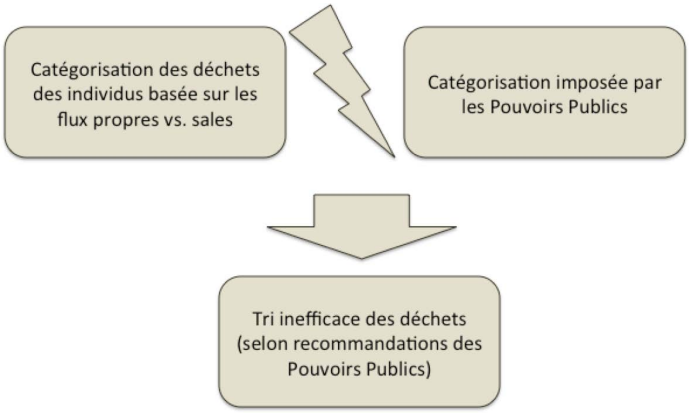


Figure 43. Expression du conflit entre la catégorisation pensée par les individus et la catégorisation imposée par les Pouvoirs Publics

Ainsi, les schémas, les catégorisations pensées par les individus, ancrées dans une logique culturellement instaurée de pur vs. impur sont bousculées. Douglas (2001) souligne la difficulté pour les individus de changer de telles classifications ancrées avec le temps et l'expérience, qui nous rendent « conservateurs », et qui nous confortent dans nos catégories structurantes : « Plus notre expérience est conforme à notre passé, plus nous avons confiance en nos suppositions. Nous ignorons et déformons les faits gênants qui se refusent à l'insertion dans un schéma, afin de ne pas déranger nos idées préconçues » (Douglas, 2001, p. 56). Les individus, les familles, en réaction à ce conflit de catégorisations vont donc trier leurs déchets de manière inefficace au regard des attentes des Pouvoirs Publics (familles Utopie, Bohème, Bulle et Nickel).

Qui plus est, la mise en évidence de la catégorisation spontanée des individus vient renforcer le fait qu'on n'est pas dans des logiques de liberté. Les Pouvoirs Publics vont ici à l'encontre de ce qui est structurant pour ces familles.

3. Lien entre engagements et faires

Le troisième processus mis en évidence est le renforcement, liant engagements et faires de la pratique. Ce processus de renforcement se traduit d'une double manière : (1) être engagé dans la pratique concoure à un renforcement des faires par des logiques de responsabilisation et (2) accomplir les gestes de la pratique a pour conséquence des logiques de transmission dans la famille renforçant l'engagement dans la pratique (figure 44).

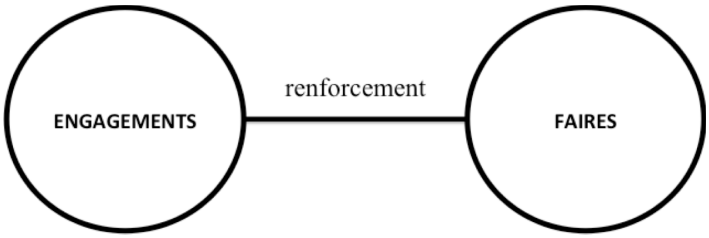


Figure 44. Processus de renforcement entre engagements et faires

Nous envisageons ce processus de renforcement pour les 6 familles ayant des faires de la pratique en accord avec les attentes des Pouvoirs Publics. Deux d'entres elles n'expriment pas d'engagement dans la pratique, nous abordons ces deux cas séparément pour comprendre comment les faires peuvent être performés sans engagement.

3.1. Un renforcement par la responsabilisation et la transmission

Certaines familles prennent de la distance vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics pour s'en affranchir. Elles vont atteindre une forme de responsabilité les libérant du pouvoir des autorités publiques. Cela se manifeste au travers de leurs connaissances et expériences acquises en matière d'écologie, sur lesquelles elles se basent pour comprendre le marché et son fonctionnement.

C'est particulièrement vrai pour les familles Bio, Rationnelle et Ecolo, qui toutes trois, se placent dans une logique « contestataire » vis-à-vis des pratiques environnementales menées par les Pouvoirs Publics, mais également par les entreprises. Une notion de méfiance est ici soulignée dans les entretiens :

> « Oui, oui, oui, moi, j'trouve que pour avoir des petits enfants, bien que y'ait plus de couches, y'ait beaucoup moins de gâteaux individuels, euh, des choses comme ça, parce que, ou de petites barquettes individuelles. Parce que quand tu fais pas à manger à tes enfants quand ils sont bébés, mais c'est dingue le nombre de déchets de, d'assiettes en plastiques, de et bien que moi j'ai essayé vraiment de limiter parce que je n'ai pas spécialement confiance dans les industries agroalimentaires. Donc c'est vrai que les Blédina et compagnies, ben on évitait, on évitait (…) Et tu vois c'est tout ça qui fait que quand même j'ai pas confiance ni en l'agroalim, ni en les pouvoirs publics ni, je, moi, j'pense qu'on nous ment. On nous ment » (mère Bio).

> « Et puis là en Occident, on recycle rien. Tout ça si vous allez en Afrique, en Inde, ils réutilisent les bouteilles, les bouteilles de shampooings et chais pas quoi, ils

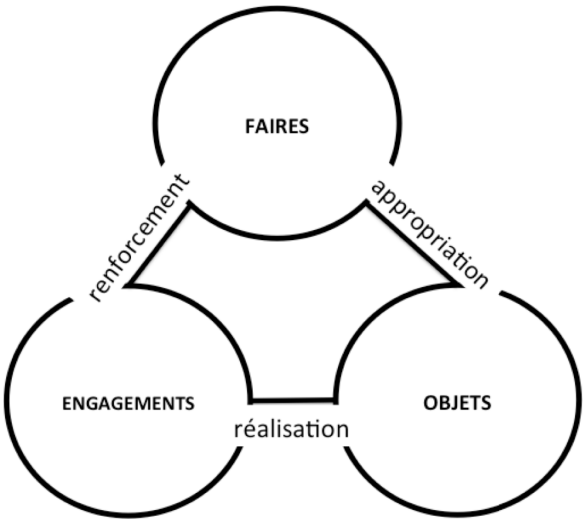


Figure 45. Les liens entre les éléments de la pratique du tri

Les liens identifiés entre les éléments de la pratique mettent en évidence les rapports entre familles et Pouvoirs Publics et ainsi de faire le lien entre les niveaux micro- et macro-sociaux de la pratique.

(1) Appropriation : les familles s'approprient des règles édictées à l'échelle macrosociale au travers des objets ajoutés. En résulte une routinisation des faires de la pratique, à l'échelle familiale, mais également à l'échelle de la société.

(2) Réalisation : les familles ajoutent des objets qui traduisent de leur engagement dans la pratique du tri. Elles dépassent les objets imposés et vont au-delà des recommandations des Pouvoirs Publics en matière d'objets. Elles réalisent leur engagement environnemental.

(3) Renforcement : les familles se responsabilisent vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics. Elles génèrent des processus de socialisation envers les enfants importants, en leur transmettant un engagement dans la pratique. Cet engagement sera vraisemblablement reproduit dans les pratiques futures.

Compte-tenu des résultats apportés jusqu'ici, il existe des différences entre les familles. Certaines, grâce à leur engagement et l'ajout d'objets performent le tri des déchets. D'autres, même sans engagement, mais par l'ajout d'objets entrent dans la pratique et trient correctement. Enfin, certaines semblent limitées aux faires de la pratique, n'ayant ni objets ajoutés ni engagement dans la pratique. Comment, dès lors, entrer dans la pratique et en performer les gestes avec efficacité ? Nous voyons ci-après comment les familles entrent dans la pratique imposée du tri.

discours des Pouvoirs Publics pour performer le tri des déchets. En résulte pour ces familles une pratique routinière performée selon les attentes des Pouvoirs Publics.

La figure 46 représente le circuit de la pratique et sa construction dans les familles Ecolo, Nature, Bio et Rationnelle.

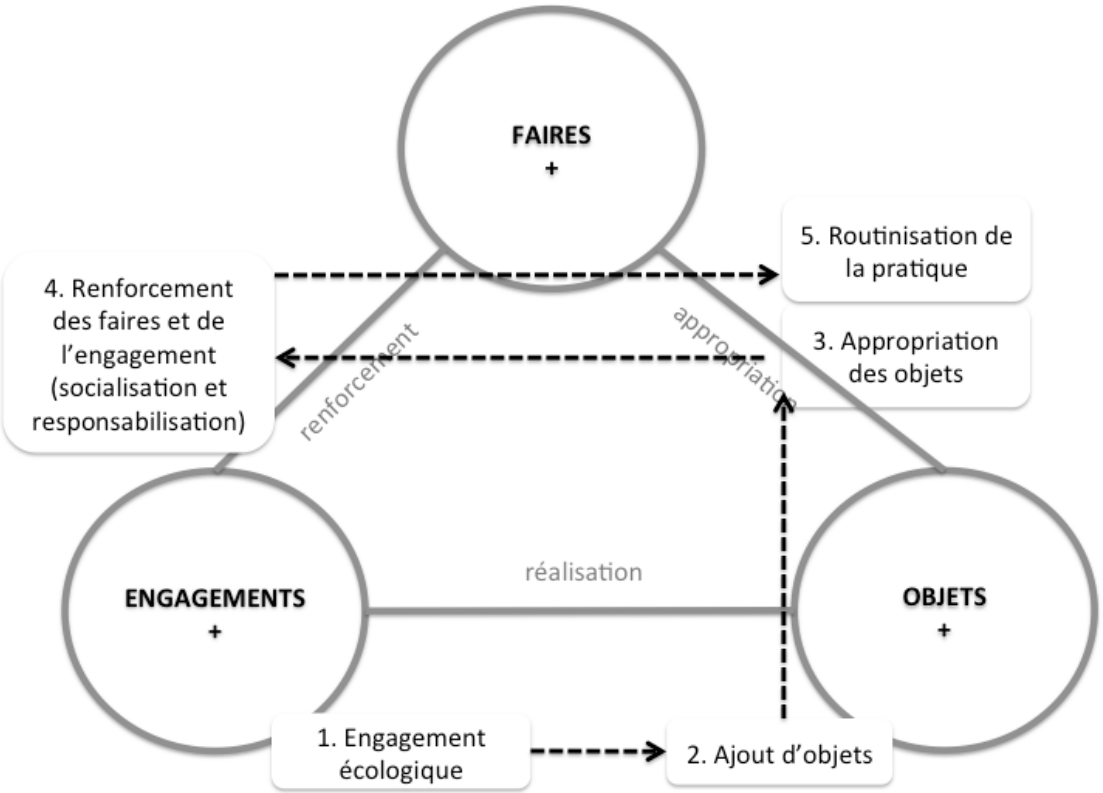


Figure 46. Construction de la pratique dans les familles Bio, Nature, Ecolo et Rationnelle

2. Les familles « embarquées »

Deux familles (HLM et Rejet) sont embarquées dans la pratique du tri des déchets. Elles ne présentent ni l'une ni l'autre d'engagement important dans la pratique et pourtant, le tri est correctement réalisé. Ces deux familles se sont soumises à une injonction forte à trier par l'Etat, qui entre dans l'habitat collectif au travers du local à poubelles. Nous avons mis en évidence pour ces familles l'existence de logiques de surveillance qui se mettent en place entre voisins. Elles supportent donc un poids supplémentaire que les autres n'ont pas : une

surveillance externe au sein même de l'habitat. Donc même si elles ne sont pas engagées dans la pratique, elles en accomplissent les gestes en s'appropriant les objets du tri.

Ce qui peut sembler remarquable dans ces familles est l'engagement des enfants dans la pratique. Alors que le garçon HLM a mis en place une récolte des bouchons en plastique et que l'enfant Rejet a créé un club nature avec ses copains, les familles ne sont pas engagées. Nous confirmons ici l'absence du rôle de l'enfant dans la pratique de tri familiale : si seul l'enfant est engagé, la famille entière n'arrive pas à suivre cet engagement. Il est à noter que toutes les familles de ce type n'ont pas nécessairement des enfants plus engagés que leurs parents ; c'est un hasard de l'échantillon.
Pour ces familles, le circuit de la pratique évolue donc entre deux éléments de la structure : les faires et les objets (figure 47).

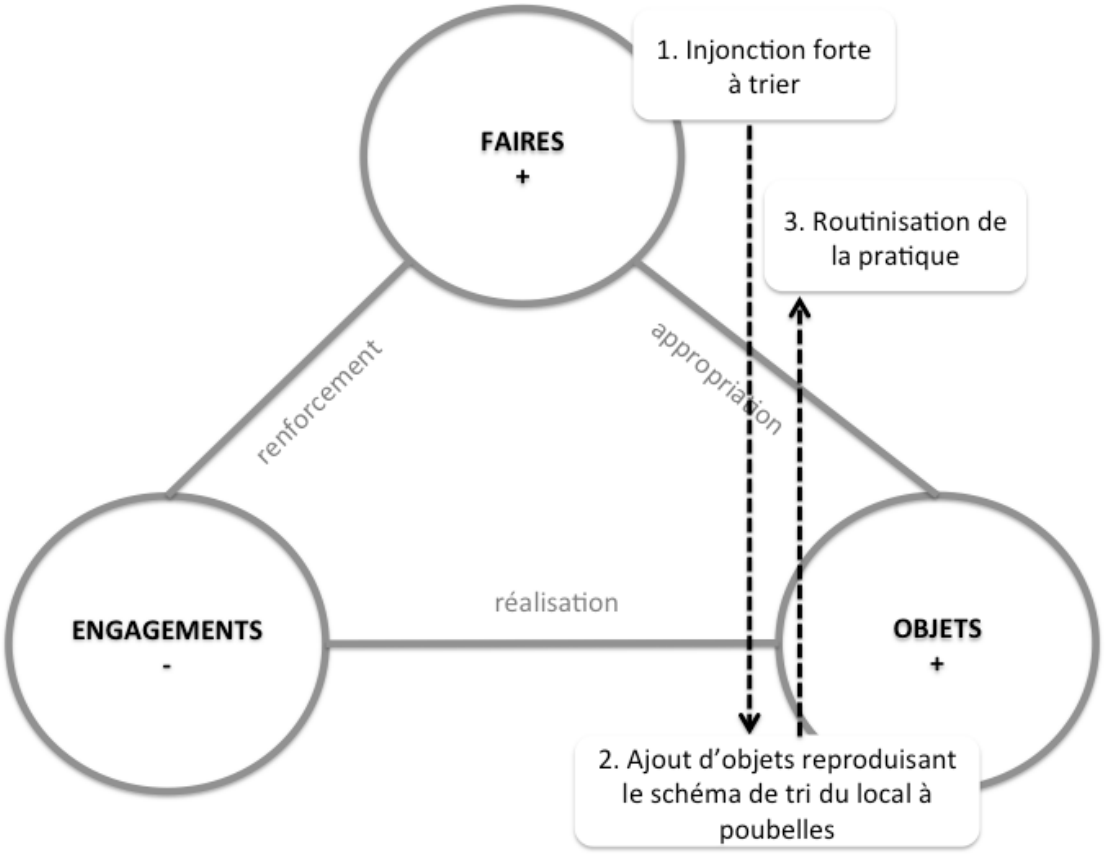


Figure 47. Construction de la pratique dans les familles HLM et Rejet

3. Les familles « réfractaires »

Pour les quatre dernières familles (Bohème, Nickel, Utopie et Bulle), la pratique n'existe pas encore (figure 48). Les familles sont limitées aux faires de la pratique. Alors que le pratique est imposée par les Pouvoirs Publics, ces quatre familles n'en accomplissent pas les gestes tels qu'attendus. Ils ne se sont pas appropriés les règles sous-jacentes au tri par l'ajout d'objets. Ils n'expriment pas non plus d'engagement dans la pratique, les privant ainsi de tout processus de renforcement. Au contraire, ils expérimentent un conflit de catégorisation : leur séparation des déchets selon le propre/sale ne correspond pas à la catégorisation recherchée par les Pouvoirs Publics, selon le caractère recyclable ou non des déchets.

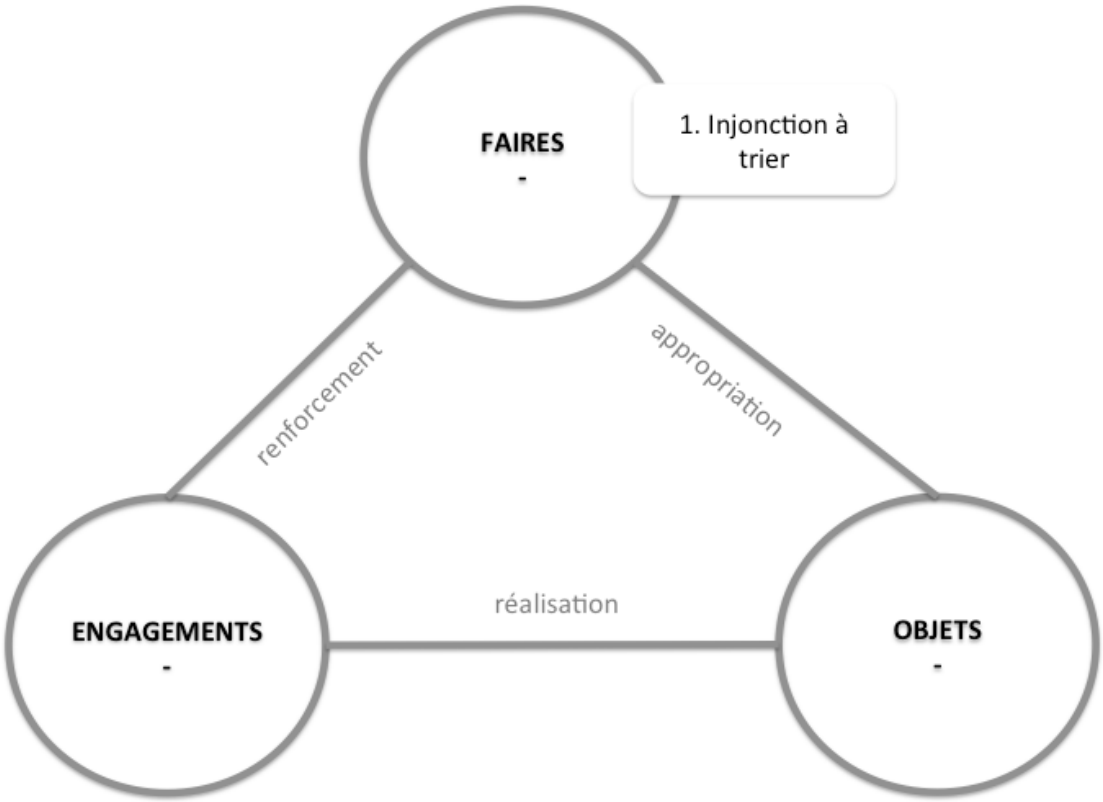


Figure 48. Absence de circuit de la pratique dans les familles Nickel, Bohème, Utopie et Bulle

Ces familles n'arrivent pas à construire la pratique du tri des déchets à l'échelle familiale. Elle ne peut en conséquence se construire à l'échelle macrosociale. Pour entrer dans la pratique, nous proposerons des recommandations managériales qui sont des pistes à explorer pour que ces familles intègrent le circuit de la pratique.

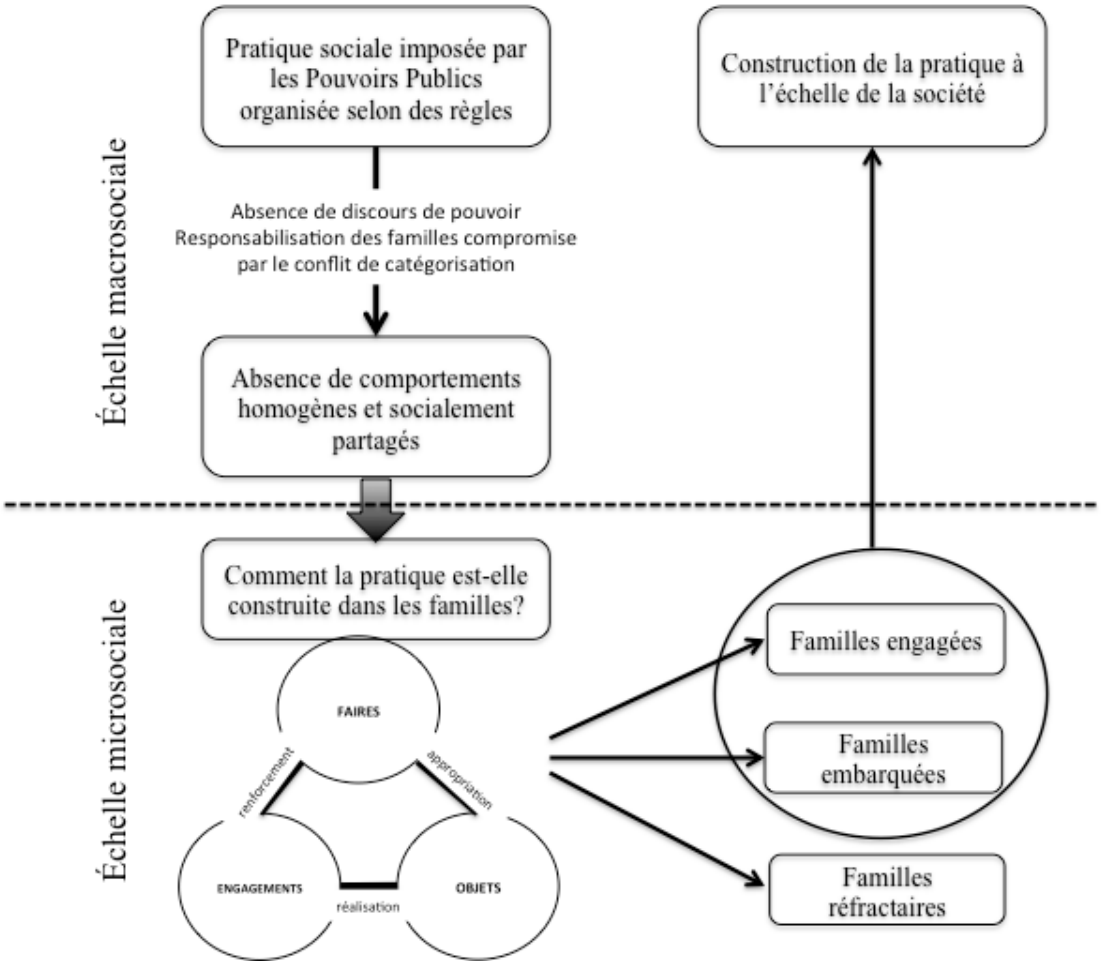


Figure 59. Synthèse des résultats obtenus

Dans ses fondements philosophiques, la théorie de la pratique sociale a pour ambition de dépasser l'opposition classiquement formulée entre l'individu et la structure (Bourdieu, 1980 ; Giddens, 1987 ; Schatzki, 1996), autrement dit de dépasser l'opposition entre déterminants individuels et liberté d'action (Warde, 2005 ; Garabuau Moussaoui, 2010). Cette approche de la consommation par la pratique (re)pose alors la question de la souveraineté du consommateur et le déterminisme social des actions.

Le tri des déchets est une pratique sociale imposée par les Pouvoirs Publics, qui disposent en conséquence d'un certain pouvoir institutionnel. Nous mettons en évidence par les résultats de cette recherche des tensions existantes entre familles et Pouvoirs Publics. Certaines familles (engagées) semblent se responsabiliser vis-à-vis des discours des Pouvoirs Publics et ont la capacité de produire des discours de pouvoir personnalisés. Elles s'appuient sur un engagement familial ou un raisonnement économique, et ne trouvent pas la source de leur

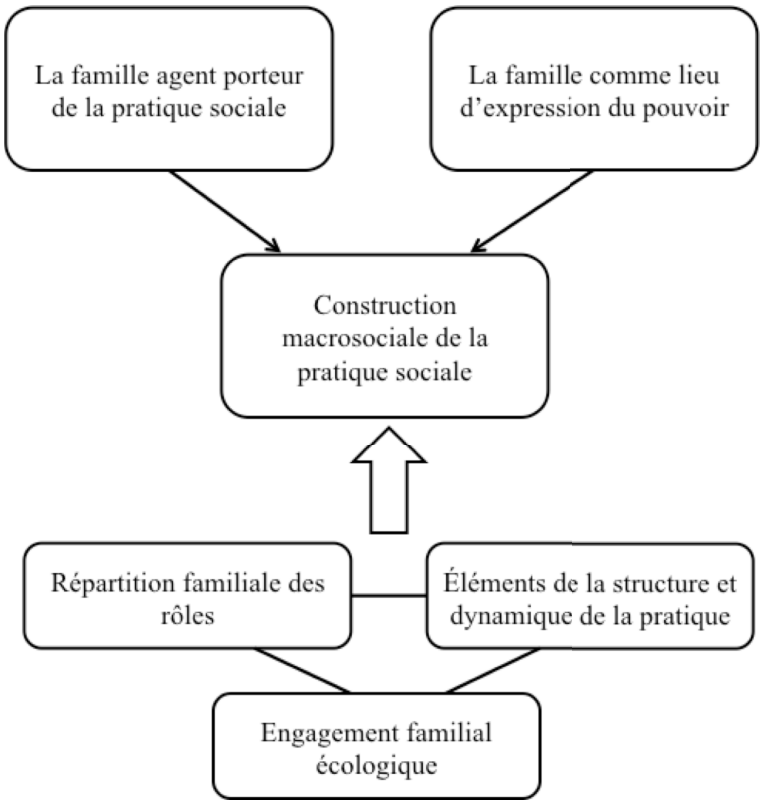


Figure 60. Synthèse et articulation des contributions théoriques

2. Contributions méthodologiques

Les recherches empiriques menées dans le cadre de la théorie de la pratique sociale sont particulièrement rares lors de l'étude des routines familiales. Il a donc fallu mettre en place un dispositif méthodologique adapté permettant d'accéder aux pratiques portées par les familles. Les contributions méthodologiques sont doubles. (1) L'approche créative pour aborder la routine de la pratique sociale de tri des déchets au sein des familles. (2) Le mime a été introduit comme méthode de collecte des données avec les enfants, dans le but de révéler tant leurs faires que les dires.

2.1. Une approche adaptée pour comprendre la routine de consommation familiale

L'approche méthodologique retenue nous a permis d'accéder aux faires et aux dires de la pratique de tri des déchets portée par le groupe familial. Nous avons opté pour une complémentarité des méthodes fondée sur l'observation participante et les méthodes verbales. Cette complémentarité permet une créativité méthodologique nécessaire pour capter la pratique sociale construite dans la famille.

Université Lille Nord de France
Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur

PRES Université Nord de France

Thèse délivrée par
L'Université Lille 2 – Droit et Santé

Université Lille 2
Droit et Santé

N° attribué par la bibliothèque
__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

THÈSE

Pour obtenir le grade de Docteur en Sciences de Gestion
Présentée et soutenue publiquement par

Marie FOURNIER – SCHILL

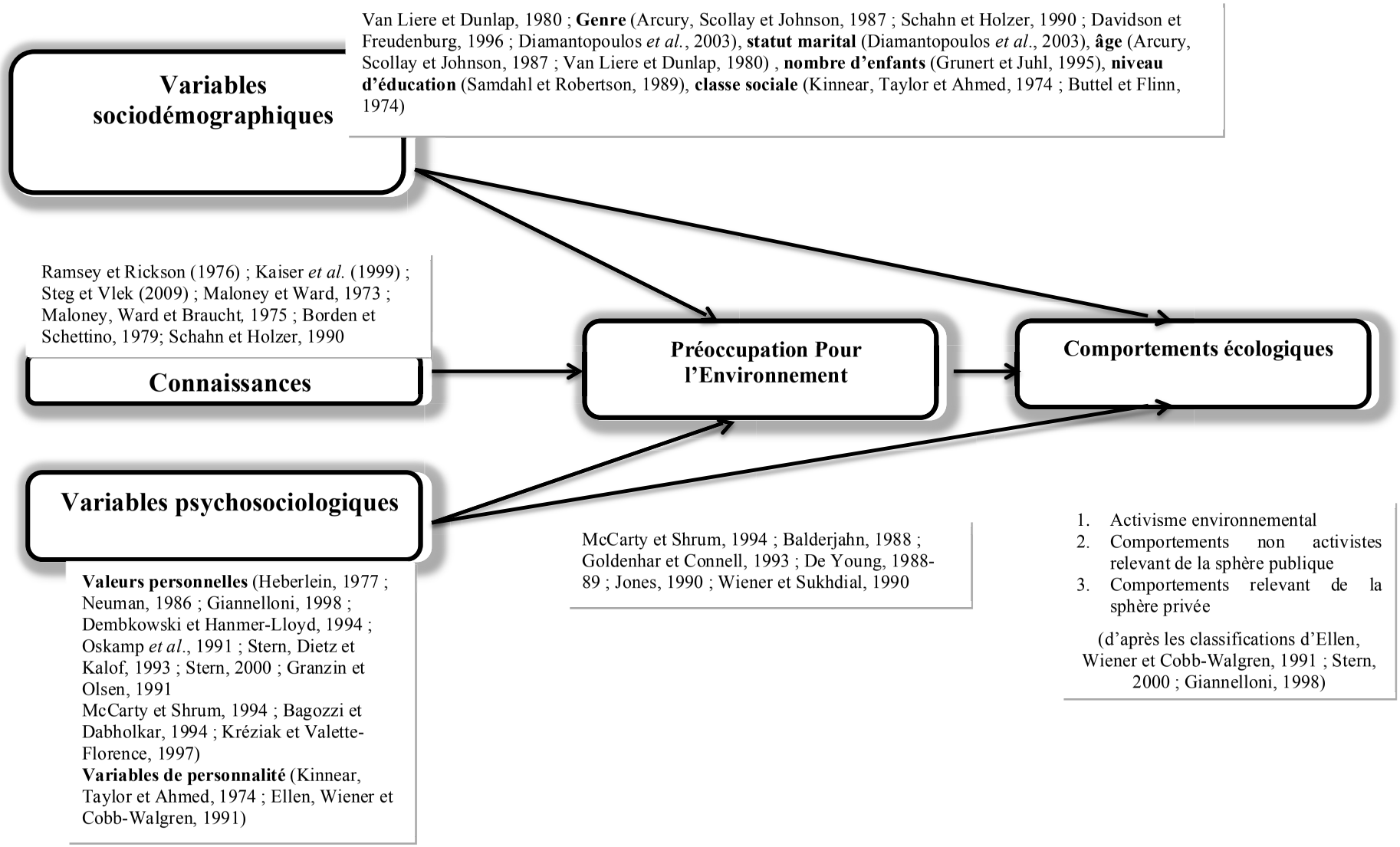
Le 10 juin 2014

Analyse d'une pratique sociale en construction : le cas du tri des déchets dans la famille

JURY

Directeur de thèse :	**Marie-Hélène FOSSE-GOMEZ** Professeur à l'Université Lille 2
Rapporteurs :	**Véronique COVA** Professeur à l'Université Aix-Marseille 3
	Jean-Luc GIANNELLONI Professeur à l'Université Grenoble 2
Suffrageants :	**Eric VERNETTE** Professeur à l'Université Toulouse 1 Capitole
	Nil ÖZÇAĞLAR-TOULOUSE Professeur à l'Université Lille 2

TOME II



Synthèse des principales variables testées ayant trait à prédire l'adoption de comportements écologiques (d'après Giannelloni, 1998)

Annexe 5. Retranscription du mime suivi de l'entretien avec la fille Utopie

Plusieurs tas sont faits (elle mime ici ce qu'elle a appris et non pas ses pratiques familiales) :

- *les papiers*
- *les cartons*
- *les piles*
- *les bouteilles et yaourts*
- *les déchets ménagers*
- *le verre*
- *la chaussette*
- *le plastique*

Puis elle se dirige vers le sac à sacs et commencent à remplir dans les poubelles.
Elle met les papiers et journaux dans la poubelle bleue. Elle y ajoute le carton après
Elle met le verre dans une poubelle jaune.
Elle met les déchets ménagers et les bouts de bois et les bouteilles dans un sachet plastique, sachet plastique qu'elle met dans un gros sac plastique noir de poubelle.
Elle met les piles dans une poubelle rouge.
Elle met les plastiques dans une poubelle à part.

Elle ressort du sac noir les bouteilles, qu'elle met dans le sac jaune de recyclage.

Elle me dit qu'elle ne sait pas où mettre le couteau et la chaussette.

Alors, on imagine maintenant que tu es chez toi, j'aimerais que tu me dises dans quelles poubelles de la maison tu vas mettre tout ces déchets.

Ben ça, je vais le mettre dans la poubelle bleue qui est dehors [*elle me montre le tas de journaux et cartons*]. Et puis, ça [*sa poubelle avec le verre*], je le mets dans la poubelle jaune [*container extérieur*]. Dans la poubelle jaune, on met plein de trucs. Et puis, j'ai une poubelle un peu marron, [*elle me montre le couteau et la chaussette*].
Et puis, j'ai une poubelle dans la cuisine, et on y met tout ce qu'on met dans le repas [*elle désigne le sac noir et le sac jaune recyclage comme étant les éléments qu'elle met dans la poubelle de sa cuisine*]. Et puis, j'y mets aussi la chaussette.
[*Elle me montre aussi la poubelle où elle a mis les plastiques*]. Et puis, cette poubelle, je mets les plastiques dans la poubelle de la cuisine.

Et puis aussi, en fait, quand on fait les courses Maman, elle enlève les papiers et elle met tout dans la poubelle de la cuisine. Y'a juste les journaux, on les met dans la poubelle bleue.

Tu mets autre chose dans ta poubelle bleue ?

Non, on met que ça.

Et les piles, tu les as mises à part, tu les mets où ?

Ben dans les magasins, des fois, y'a des récipients pour mettre les piles.

D'accord, donc tu les mets là ?

Ben, je sais pas si maman le fait, mais je sais qu'il faut les mettre là. C'est mes parents qui s'en occupent. Mais je pense pas qu'ils les mettent dans la poubelle de la maison, parce qu'ils les mettent sur côté.

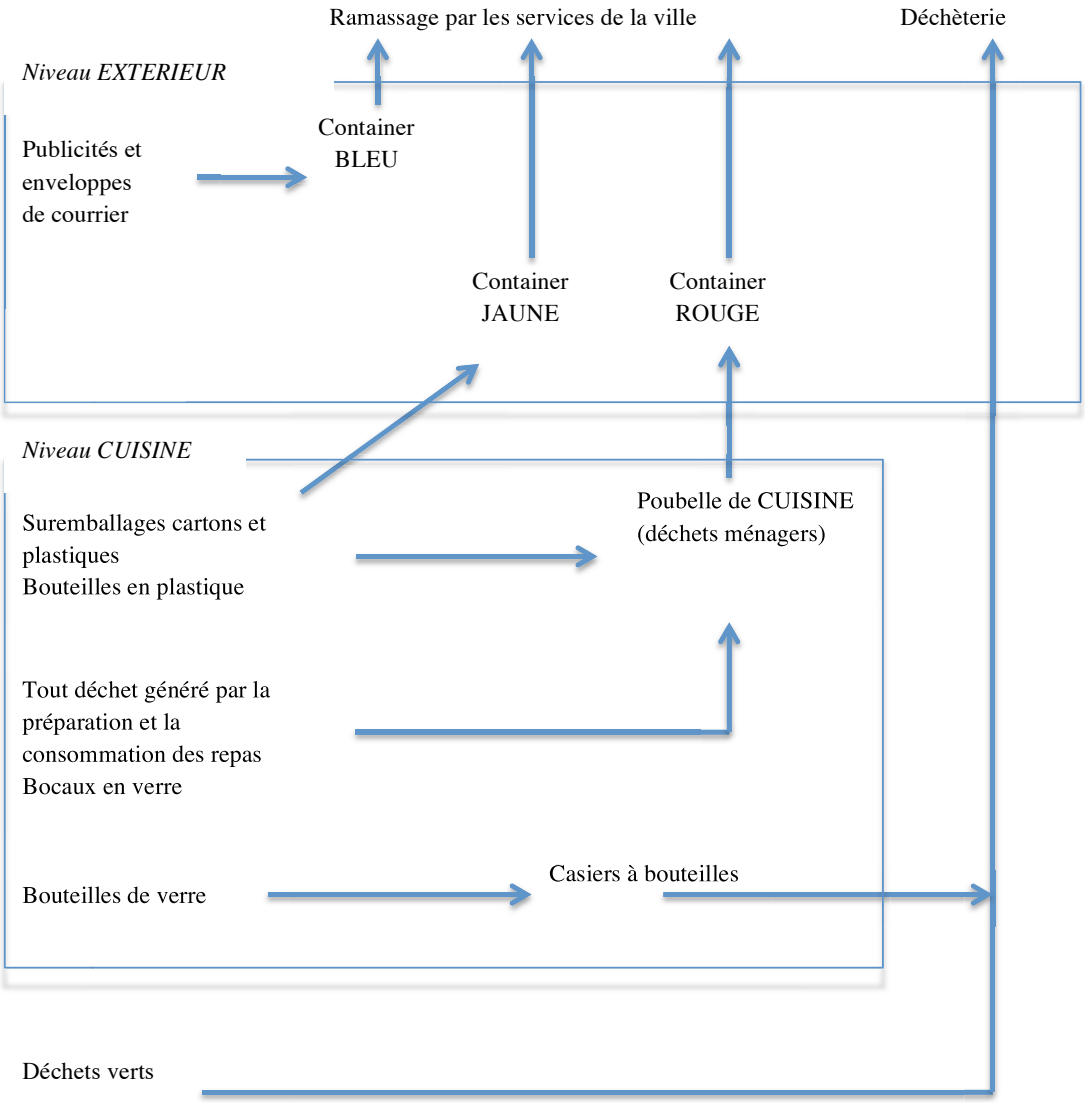
Et la dernière poubelle que tu as faite avec le verre ? Comment tu fais à la maison ?

Je le mets dans la poubelle de la cuisine [elle me montre le tas avec le plastique noir, jaune et les papiers]. Quand on casse un verre, on le met dedans.

D'accord et quand il y a des bouteilles en verre ?

Je sais pas.

Voici les pratiques à la maison.
C'est différent du tri qu'elle a fait en début de mime.
Elle me confirme par la suite dans l'entretien qu'elle ne fait pas le tri à la maison.



Parcours des déchets de la famille Utopie

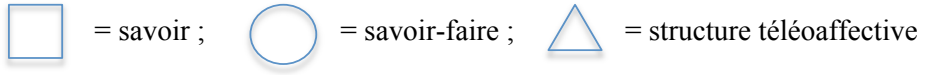
Suite à cette présentation du parcours des déchets de la famille Utopie, la pratique du tri portée par les individus est analysée sous l'angle des dimensions du savoir, savoir-faire et structure téléoaffective (ST). Pour chacune de ces dimensions, le nombre d'occurrences dans l'entretien est relevé et reporté dans le tableau ci-dessous. Pour les enfants, le report est qualitatif compte tenu de la technique de collecte retenue (mime).

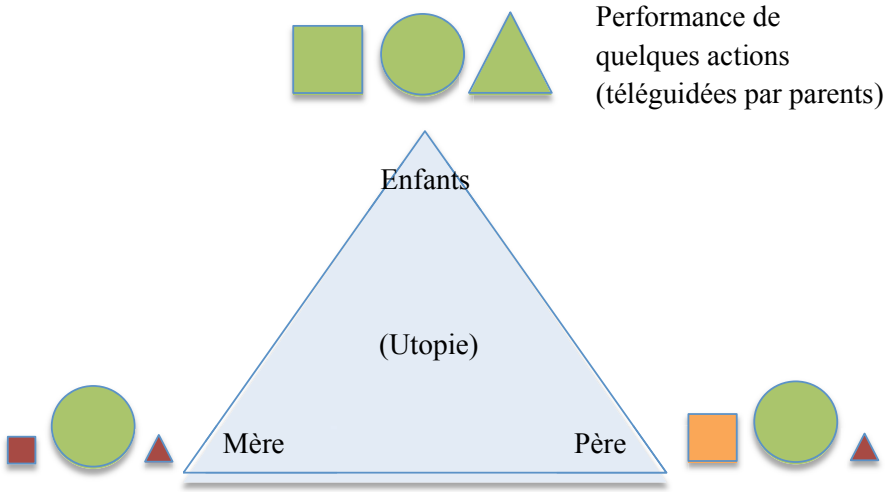
Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Non savoir et incertitude	Savoir-faire	Non-savoir faire et incertitude	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Utopie	0	2	3	1	0	2/3
Père Utopie	1	1	6	0	1	1/0
Enfant Utopie	Oui		Oui		Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est schématisée.

Rappel méthodologique :





Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

La mère accomplit des gestes du tri dans la sphère privée (dans la maison), alors que le père l'accomplit dans la sphère publique (hors de la maison). Cette performance présuppose une pratique sociale (Warde, 2005), mais sans coordination dans les dimensions de la pratique. Quant aux enfants, ils n'accomplissent pas spontanément les gestes de la pratique, mais ont un nexus coordonné. Ils possèdent des connaissances, ont compris les règles, principes et la mise en application théorique du tri. De plus, ils en ont identifié les buts et lui portent des émotions positives.

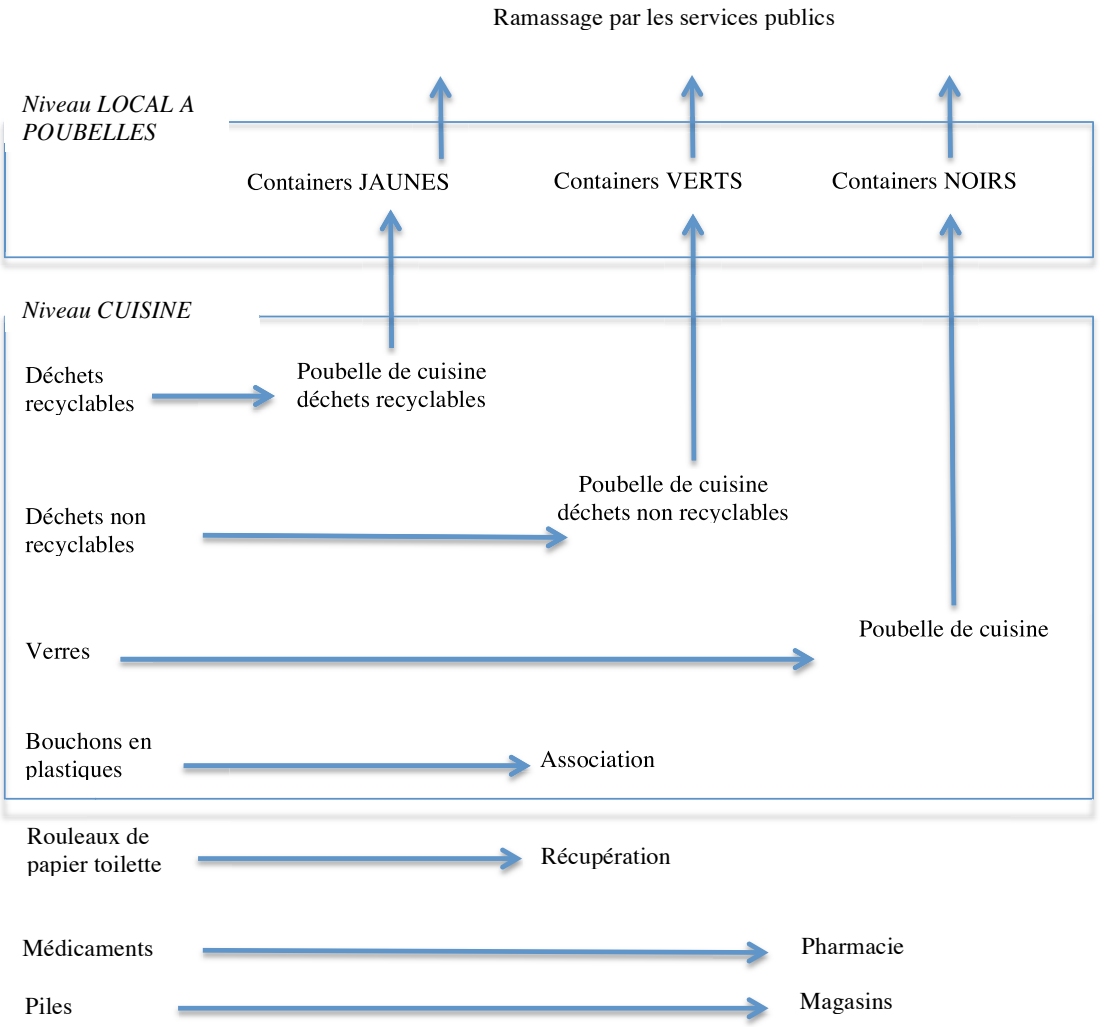
Famille HLM

La mère est assistante maternelle dans une école. Elle vit en couple avec son concubin. Elle a un garçon de son premier mariage (garçon, 10 ans). Ils ont un fils d'un an et demi issu de leur union. La famille HLM habite Reims. Elle vit en location dans un appartement situé dans une cité (type HLM). Les containers de déchets sont situés dans un local à poubelle, au sous-sol de l'immeuble. Cette gestion des containers est effectuée par la ville directement (mise des containers en extérieur les jours de ramassage). Plusieurs types de containers coexistent : des containers à couvercle jaune, à couvercle vert et deux grands containers noirs pour la collecte du verre (figure ci-dessous). Dans la cuisine de l'appartement de la famille HLM, on note quatre espaces consacrés aux déchets : déchets recyclables, déchets non recyclables, verre et bouchons en plastique.

Quand la mère rentre de ses courses, les suremballages plastiques et cartons sont déposés dans une poubelle de déchets recyclables. Dès qu'une bouteille ou un bocal en verre est fini, il est mis en attente sous le plan de travail de la cuisine dans un sac en plastique. Le restant des déchets recyclables est jeté dans la poubelle de cuisine à ouverture automatique. Tous les déchets ne sont pas jetés, certains sont récupérés. Sous l'impulsion du garçon de 10 ans, les bouchons en plastique des bouteilles sont récupérés pour les donner à une association dédiée à la fabrication de fauteuils roulants. Les rouleaux de papier toilette sont également conservés, dans le but de faire des bricolages avec les enfants. Le pain rassis est également gardé pour les canards lors des promenades au parc. Lors de la préparation des repas, les déchets générés sont jetés dans les différentes poubelles de la cuisine, ainsi qu'à l'issue de la consommation du repas. Une fois que les poubelles de cuisine sont pleines, les poubelles sont descendues dans le local à poubelles de l'immeuble. Pour les déchets du type médicaments ou piles, ils sont mis de côté puis rapportés respectivement à la pharmacie et dans les magasins qui collectent les piles. Les observations montrent une pratique du tri conforme aux attentes des autorités locales.

Photographie du local à poubelle de l'immeuble de la famille HLM

Le schéma du parcours des déchets de la famille est proposé ci-après.



Parcours des déchets de la famille HLM

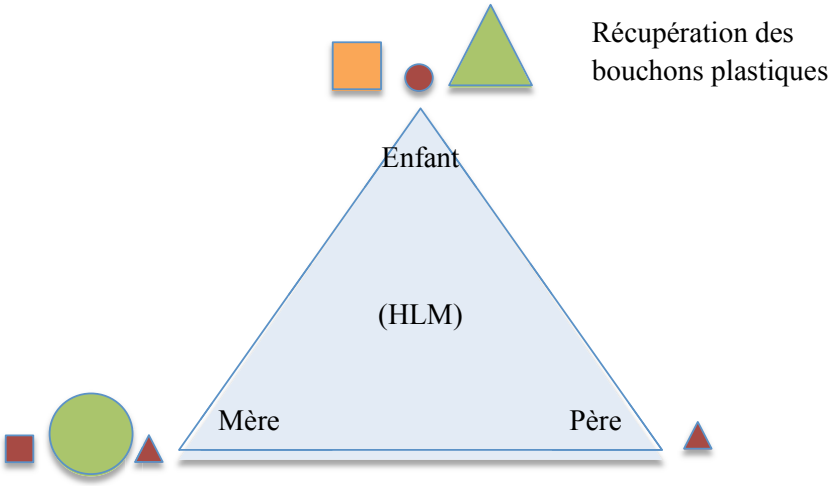
Nous poursuivons l'analyse du tri des déchets, en reprenant pour chaque individu de la famille les dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-dessous reprend le nombre d'occurrences de ces trois dimensions pour chacun des individus interrogés[2].

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Incertitude dans le savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère HLM	0	7	1	2	1/ 1
Enfant HLM	Moyen	Non		Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

[2] Le concubin de la famille HLM n'a pas participé à l'entretien.

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est schématisée.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

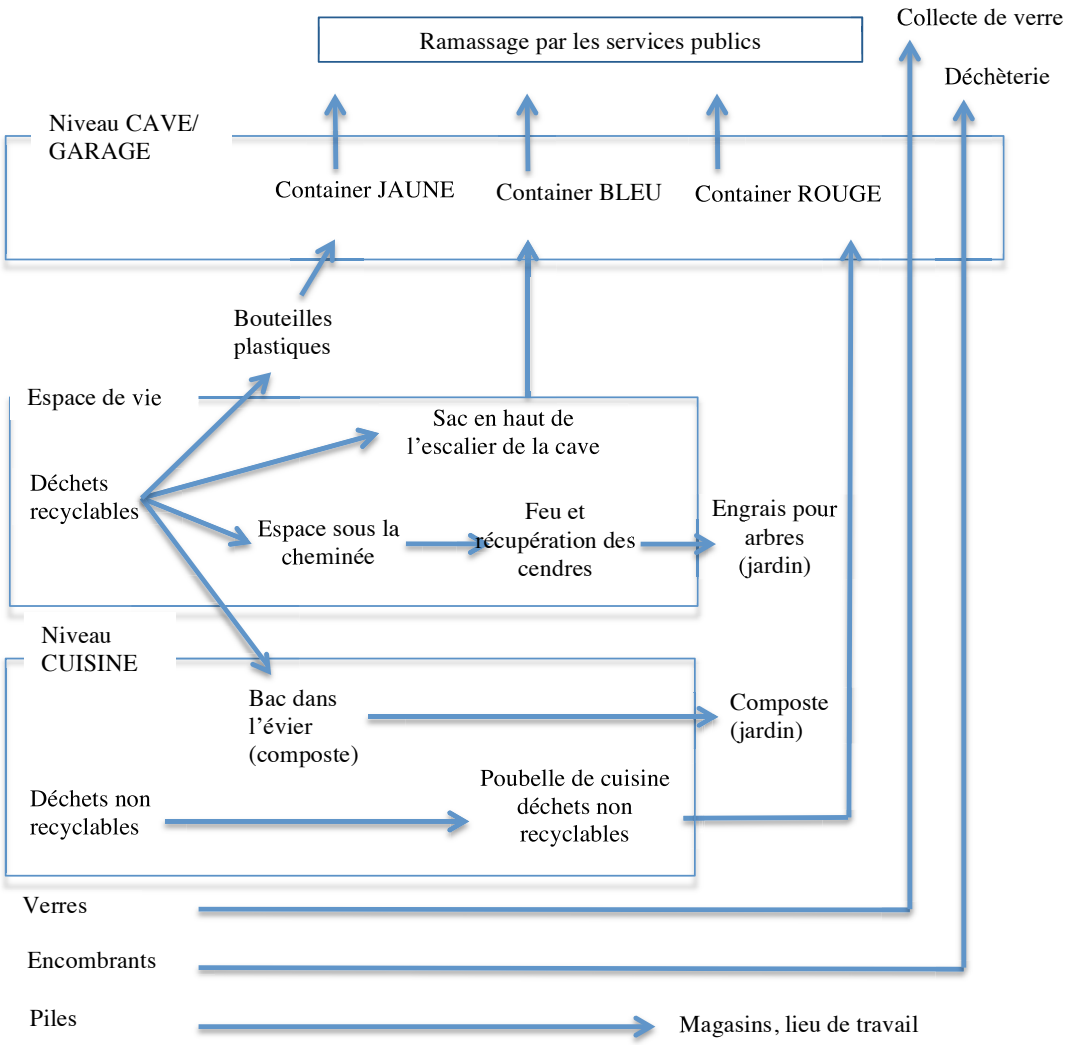
La mère est en charge des déchets au sein de l'appartement, le père est en charge de sortir les poubelles de l'appartement et le fils récupère des bouchons de bouteilles plastiques. C'est lui qui performe cette action et qui en accomplit les gestes au quotidien. La performance existe pour chaque individu mais sans coordination entre les dimensions de la pratique. Par exemple, pour l'enfant, récupérer des bouchons le motive particulièrement, et l'associe à une cause sociale (fabrication de fauteuils roulants). En ce sens, il exprime des émotions positives et en a identifié les buts (notamment « protéger la nature »). La ST est alors importante et représentée par un triangle de taille importante. N'ayant pas reçu d'éducation environnementale à l'école, il n'a par contre pas développé de compétences (savoir et savoir-faire) élevées (carré petit et rond moyen). Le niveau de savoir de sa mère (règles et principes du tri) exprimé est faible, représenté par un petit carré. Elle sait par contre où trouver les informations pour accomplir les gestes du tri : « on l'a reçu au début, au début pour nous expliquer, mais maintenant, y'a des, y'a un papier, ben à l'entrée de la poubelle. En fait, la poubelle, c'est collé. Donc euh, c'est marqué hein. Mais sinon, après, on n'a plus d'information là-dessus hein ! Non non. Ben c'est collé sur la poubelle au cas où si tu le sais pas, voilà ». Elle exprime un savoir-faire pratique et concret représenté par un rond de taille importante. Enfin, cette pratique du tri des déchets ne l'anime pas particulièrement, elle en est désintéressée, même si elle met en avant le fait que trier, c'est « pour pouvoir faire autre

du jardin. Les observations révèlent un tri des déchets en conformité avec les attentes des autorités publiques.

Photographies des espaces consacrés aux déchets

(en haut à gauche : bac composte ; en haut à droite : poubelle de cuisine déchets ménagers ; en bas à gauche : sac de récupération des papiers et en bas à droite : espace de récupération des journaux et magazines destinés au feu).

Un schéma du parcours des déchets dans la famille Bio est proposé ci-après.



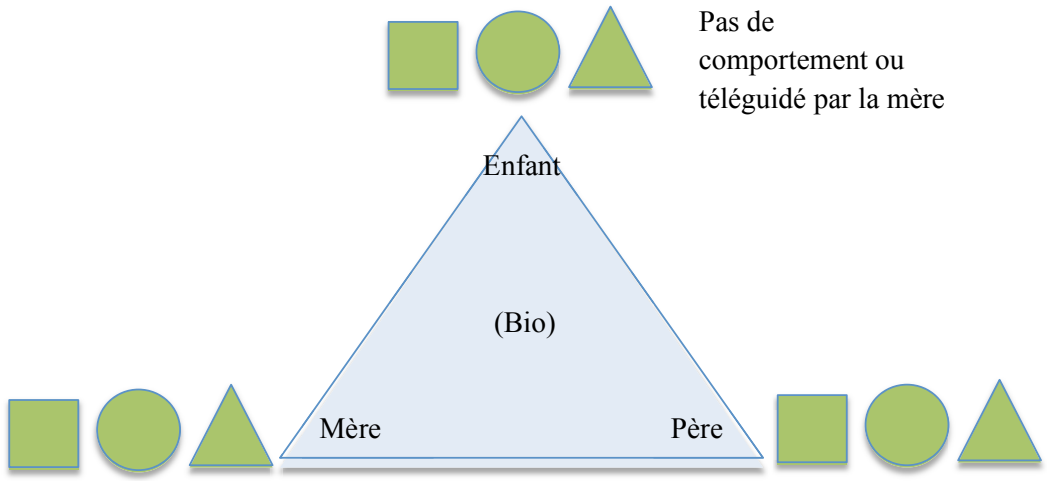
Parcours des déchets de la famille Bio

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-dessous présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Incertitude dans le savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Bio	3	3	1	4	1/1
Père Bio	1	4	0	0	4/0
Enfant Bio	Oui	Oui		Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

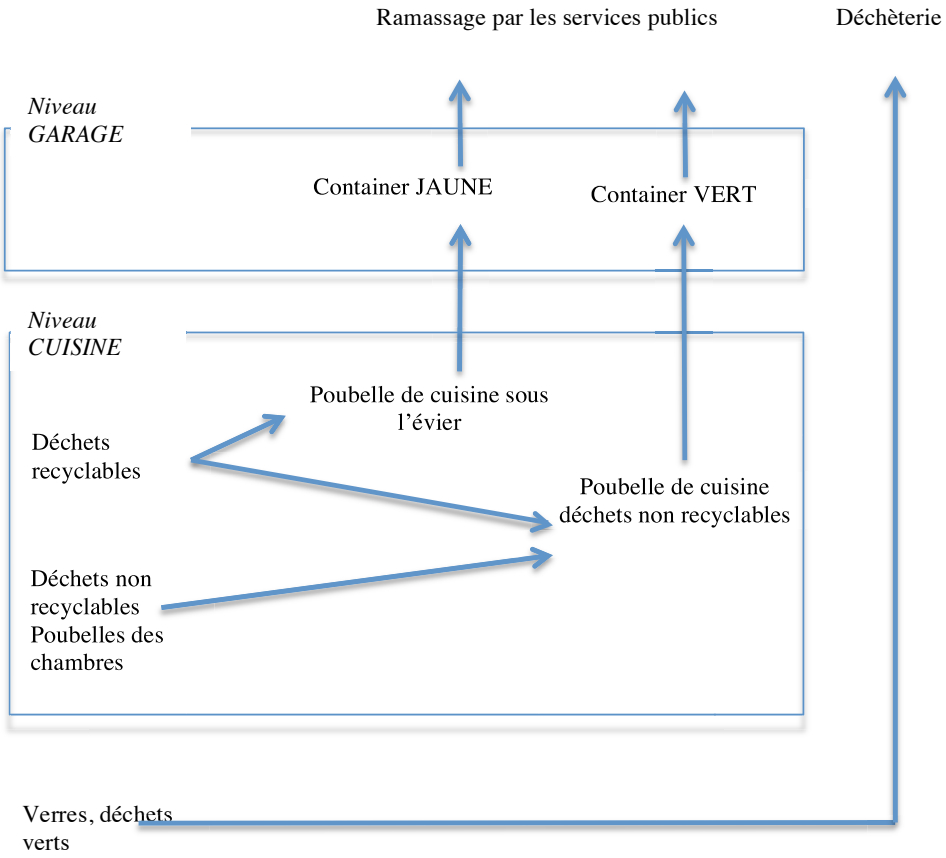
Grâce à ce tableau, la figure ci-desous met en avant une représentation de ces dimensions.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

Comme pour l'enfant Utopie, le garçon Bio ne performe pas de comportement spontanément. Les gestes du tri sont demandés par ses parents et plus particulièrement sa mère. En revanche, il a un nexus organisé : les trois dimensions de la pratique sont en cohérence.

En ce qui concerne la mère et le père, ils performent de nombreuses micro-pratiques relatives aux déchets et expriment un niveau élevé des trois dimensions de la pratique, ce au travers d'une cohérence entre les dimensions de la pratique. Par exemple, la mère exprime trois fois son savoir au regard de la pratique. Le père ne l'exprime qu'une fois, mais à aucun moment il n'évoque de l'incertitude sur la pratique. Pour les deux individus, leur savoir est alors représenté par un carré de grande taille. Par exemple, le père explique : « On l'a régulièrement par rappel avec le système des poubelles locales, avec le système des décharges également, tous les trois mois il y a une revue où ils réexpliquent ce qu'on peut faire, ne pas faire, mettre pas mettre, où est ce qu'on peut se débarrasser de certains types de déchets, types bidons d'huile, type ampoules, types batteries... ». En matière de savoir-faire, le père et la mère expriment leur capacité à mettre en œuvre les règles de la pratique du tri, justifiant un rond de taille importante sur le schéma. Enfin, ils portent des émotions positives vis à vis du tri des déchets ; par exemple, la mère souligne son engagement dans la pratique en mettant en avant le « caractère normal » de celle-ci.



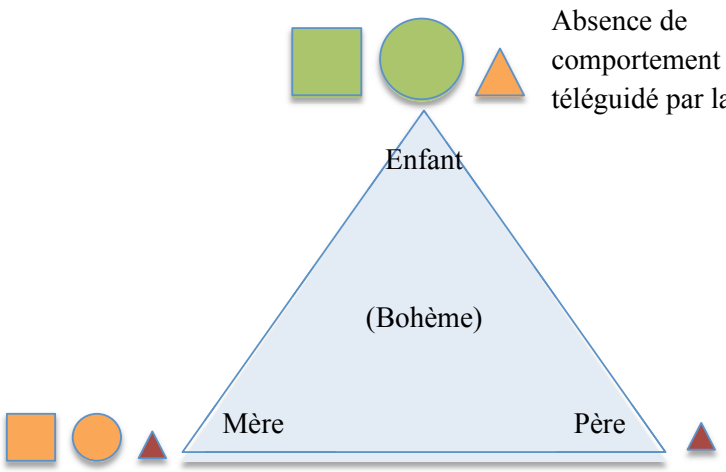
Parcours des déchets de la famille Bohème

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-dessous présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Non-savoir et incertitude	Savoir-faire	Incertitude savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Bohème	1	5	8	6	0	2/22
Enfant Bohème	Oui		Oui		Oui	Emotions négatives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

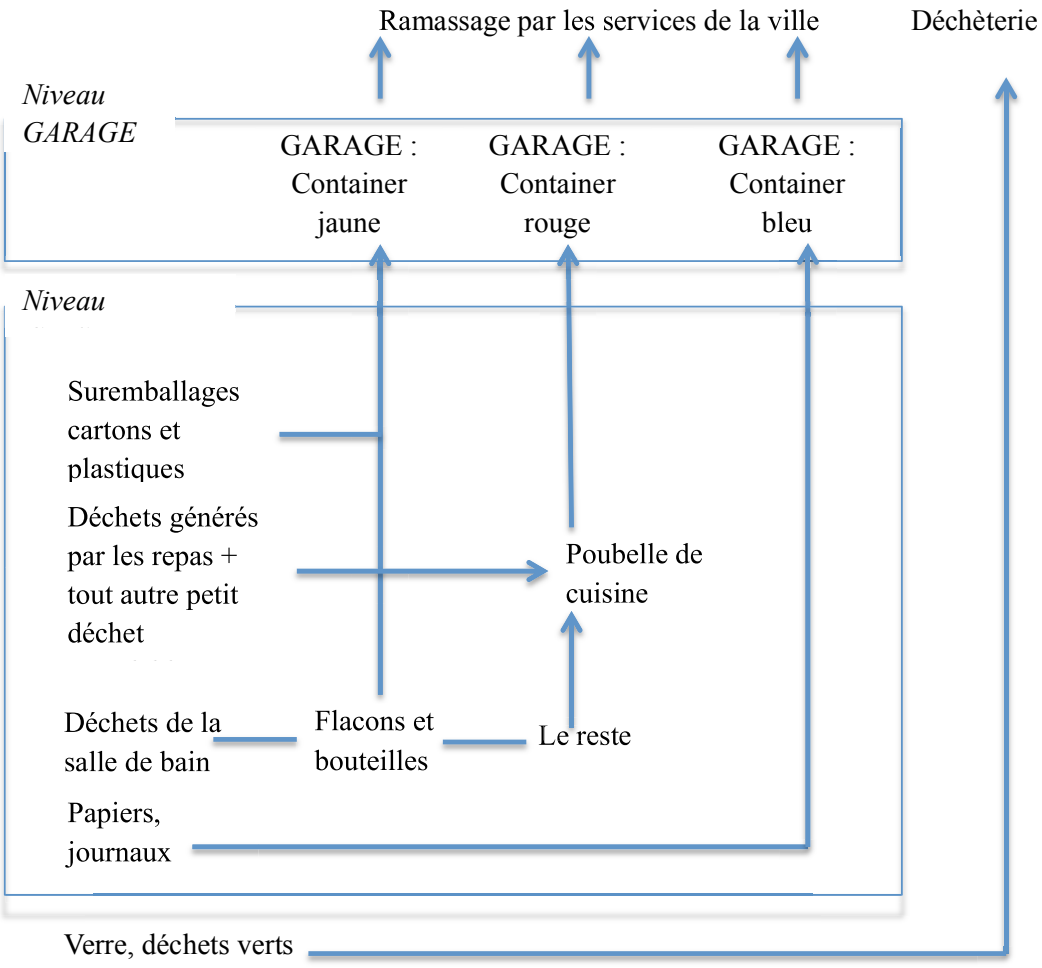
Grâce à ce tableau, une représentation de ces dimensions est mise en avant.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

L'enfant possède un bon niveau de savoir et de savoir-faire théoriques (carré et rond de grande taille) et une ST moyenne (triangle de taille moyenne), malgré l'éducation environnementale reçue à l'école. Il a identifié les buts de la pratique, mais exprime peu d'émotions positives en faveur de l'environnement. Il se déclare « peu intéressé » par l'environnement. Les dimensions de la pratique sont donc presque en cohérence, mais l'enfant ne va pas performer spontanément les comportements du tri. Ce sont des actions essentiellement demandées par la mère.

Concernant la mère, on note une performance de tous les comportements liés aux déchets associée à des niveaux de savoir, savoir-faire et ST moyens à faible (particulièrement pour la ST). Elle se questionne ainsi sur les dimensions du savoir, du savoir-faire et sur la finalité et le bien-fondé réel de la pratique du tri. Même si elle considère le tri « bien dans l'idée », 21 références à des émotions négatives sur le tri sont relevées au cours de l'entretien. Les dimensions de la pratique ne sont pas en cohérence. La pratique est théoriquement maintenue sous forme de réseau coordonné par la performance du comportement (Warde, 2005), ce qui n'est pas le cas ici. On a bien la performance de comportements mais sans réseau coordonné.



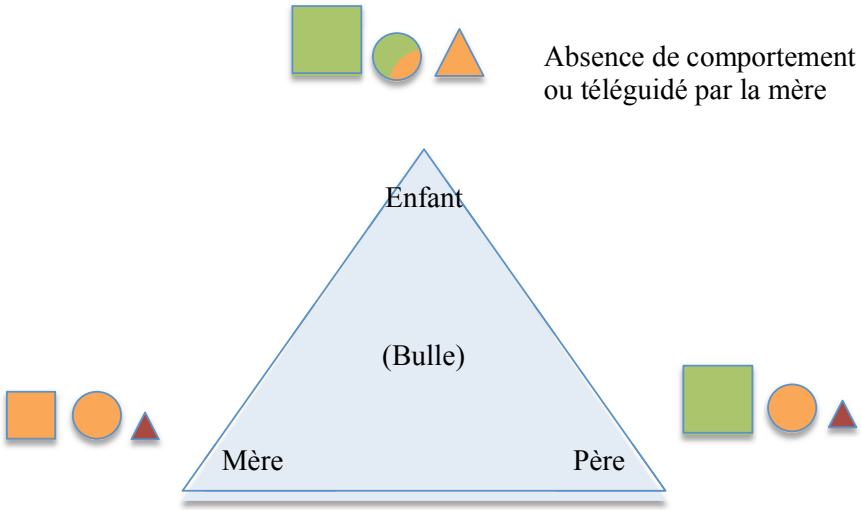
Parcours des déchets de la famille Bulle

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-après présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Non-savoir et incertitude	Savoir-faire	Incertitude savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Bulle	1	8	10	6	1	5/6
Père Bulle	3	0	3	1	0	1/ 3
Enfant Bulle	Oui		Moyenne		Faible	Emotions négatives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

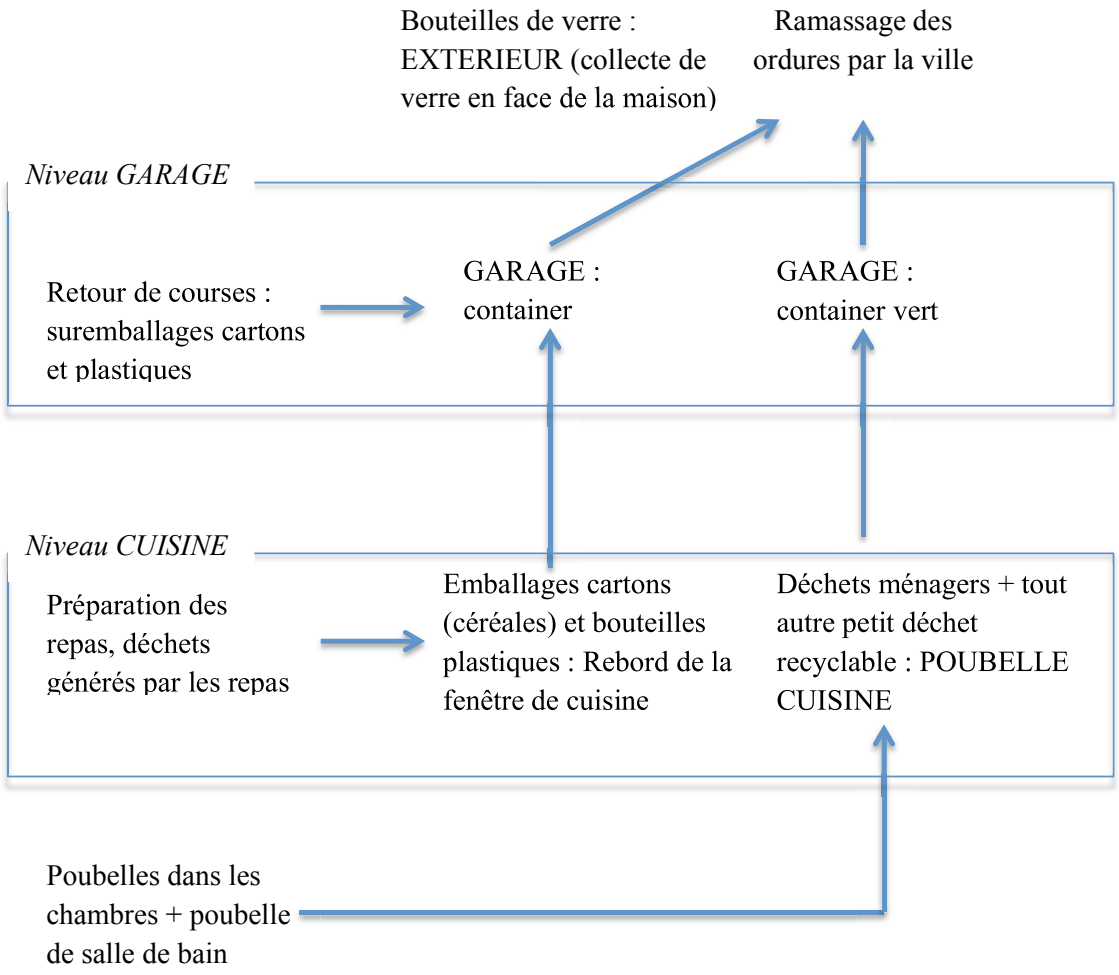
Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est mise en avant :



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

Pour l'enfant, on note une performance de la pratique qui ne saurait être un comportement spontané, puisque « téléguidé » par la mère. Par ailleurs, les dimensions du nexus ne sont pas coordonnées. On note un savoir important, appris à l'école (carré de taille importante). Ainsi, l'enfant exprime : « Ou alors des fois quand je suis en voiture et que je mange une pomme ou une banane, déjà quand je me mouche, le mouchoir, je le mets pas par terre, parce que je sais que c'est pas biodégradable. Par contre, le trognon de pomme, les épluchures de bananes et les choses comme ça, c'est biodégradable, du coup je le mets dehors et je sais que. Enfin, pas les peaux de bananes, parce que les peaux de bananes, ça met longtemps à se détruire, alors que les trognons de pomme, ça met peut être deux ou trois jours ». Ce savoir n'est pas traduit en savoir-faire, qui reste moyen. La capacité de l'enfant à mettre en application les règles de la pratique est moyenne (rond de taille moyenne). La structure téléoaffective est également moyenne, l'enfant exprimant peu d'intérêt à la pratique: « j'ai pas trop envie de le faire parce que les poubelles ça m'intéresse pas trop ».

La mère (dans la sphère privée) et le père (dans la sphère publique) accomplissent des actions de la pratique du tri, supposant l'existence d'une pratique sociale (Warde, 2005). Or tant pour la mère que pour le père, il y a une absence de coordination dans les dimensions de la pratique.



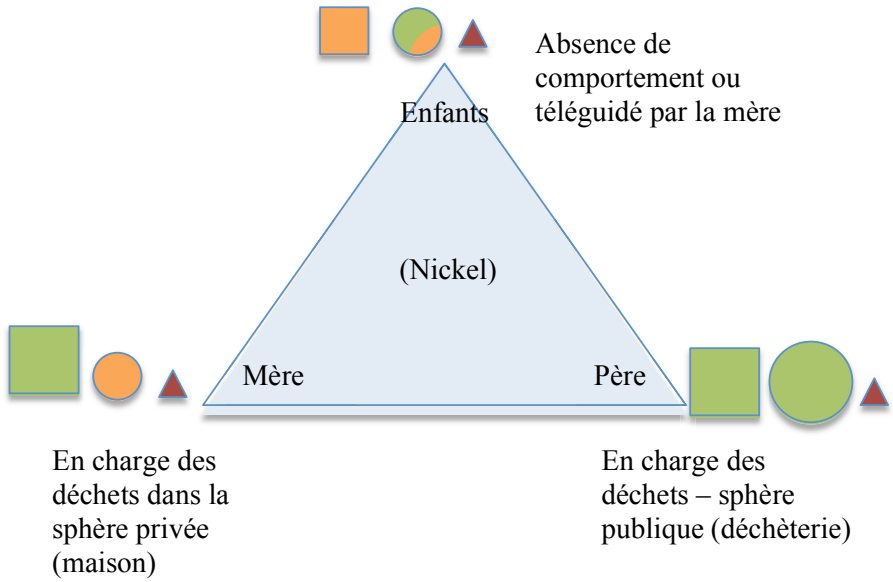
Parcours des déchets de la famille Nickel

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-après présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Incertitude savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Nickel	6	4	1	2	6/ 5
Père Nickel	4	4		0	1/ 2
Enfant Nickel	Moyen	Moyen		Non	Emotions négatives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est schématisée :



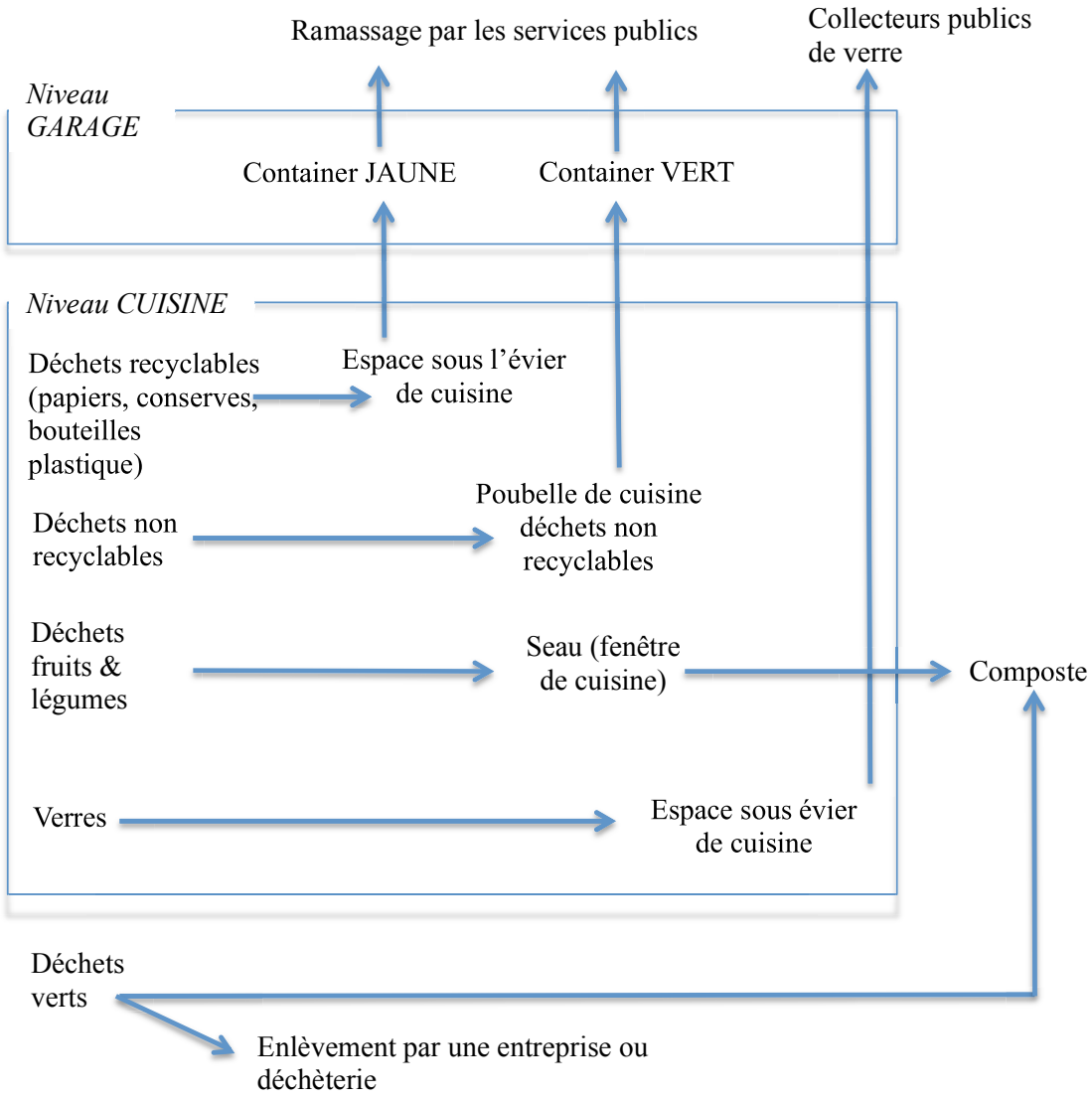
Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

Chez l'enfant, il n'existe pas de performance spontanée des comportements du tri des déchets, au contraire de la mère et du père.

Les dimensions de la pratique ne sont pas en cohérence chez aucun des individus. Ainsi, les niveaux de savoir et savoir-faire sont moyens chez les enfants (représentés par un carré et un rond de taille moyenne), malgré une éducation environnementale reçue à l'école, et la ST est absente, voire négative (petit triangle) : « Ben ouais, on a deux poubelles, mais, je vois pas trop l'utilité ».

Pour les individus-parents, le niveau de savoir est bon (6 occurrences pour la mère et 3 pour le père). Par exemple, la mère a intégré les règles relatives au ramassage des containers : « Oui, alors nous y'a deux jours différents, mercredi c'est poubelle jaune, voilà et deux autres jours où c'est les poubelles vertes là ». Concernant le savoir-faire, il est globalement satisfaisant chez le père, et incertain chez la mère. La mère, même si elle identifie un but à la pratique du tri, ressent des émotions plutôt négatives pour cette pratique. Le père, quant à lui, ne fera pas mention de la finalité du tri des déchets et exprimera des émotions négatives. Les ST de ces deux individus sont représentées en conséquence par un triangle de petite taille sur le schéma.

Chez les individus de cette famille, une incohérence est notée entre les dimensions de la pratique, ce qui viendrait remettre en question la pratique sur le plan théorique (Warde, 2005).



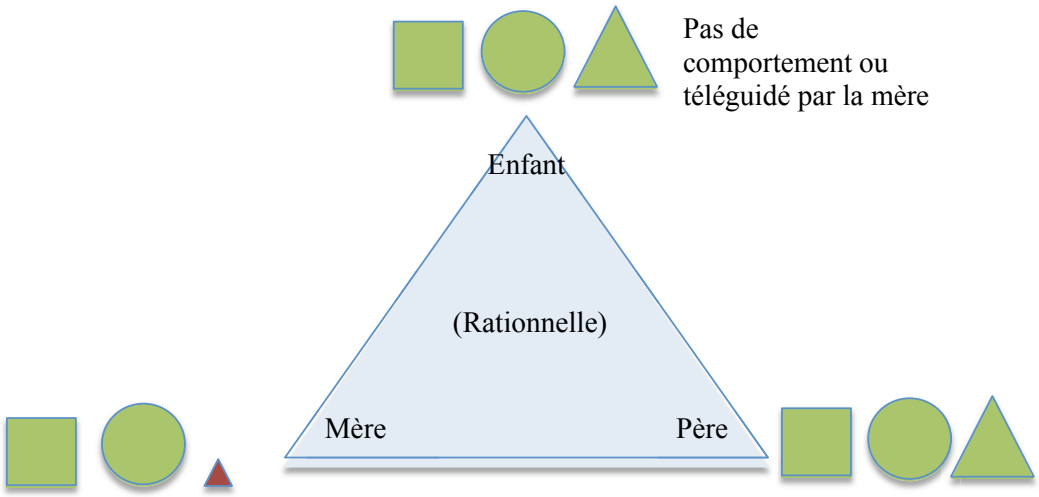
Parcours des déchets de la famille Rationnelle

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-après présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Incertitude savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Rationnelle	1	1	1	0	0/0
Père Rationnelle	1	4		0	1/ 0
Enfant Rationnelle	Oui	Oui		Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation des dimensions de la pratique est mise en avant :



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par ses comportements et son réseau

L'enfant ne va pas accomplir de manière spontanée les comportements liés aux déchets. Les parents sont quant à eux en charge indifféremment de la pratique dans la maison et de la collecte du verre. On note la tâche du composte dédiée au père, soulignant déjà ici l'engagement qu'il peut porter à l'environnement et au tri.

Les dimensions de la pratique ne sont pas coordonnées chez la mère, alors qu'elles le sont chez l'enfant et le père. Tous ont connaissance des règles régissant la pratique. Ils l'expriment chacun une fois au cours de l'entretien et leur savoir est ainsi représenté par un carré de grande taille. Le père a par exemple clairement identifié les containers fournis par la ville et leur utilisation théorique : « Ah ben, y'a une poubelle tri sélectif et une poubelle tri général quoi, enfin le reste quoi. Donc la poubelle jaune, la poubelle verte et puis après, y'a le container à verre, ben comme partout dans Reims quoi. Hein, c'est comme ça » (père Rationnelle). Il a donc identifié les règles imposées par les Pouvoirs Publics en matière de tri : le recyclable, le non-recyclable et le verre. La dimension du savoir-faire exprimée par les

Famille Rejet

La famille est composée de la mère, vendeuse en supermarché et de ses deux garçons âgés de 10 ans et 13 ans. La mère est divorcée et elle a déménagé récemment en appartement non loin de son lieu de travail et de l'école des enfants. Elle loue un appartement de type HLM. Il existe un local à poubelle commun à l'immeuble, qui est composé de containers verts et jaunes, pour les déchets non-recyclables et recyclables. La tâche de sortir les containers est prise en charge par la collectivité. Au sein de son appartement, la famille a deux espaces dédiés aux déchets : une poubelle de cuisine pour les déchets non-recyclables et une cagette dans laquelle sont entreposés les déchets recyclables du type cartons et plastiques.

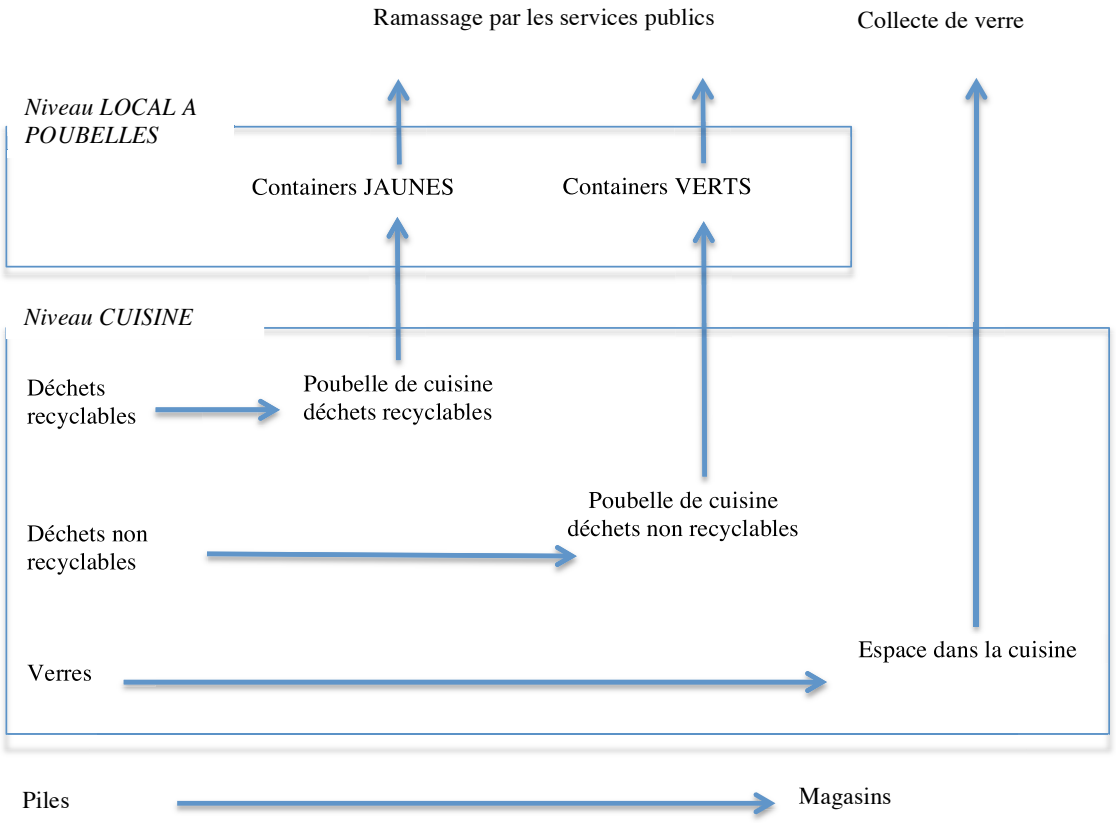
Quand la mère remonte ses courses à l'appartement, elle vide les commissions sur la table de la cuisine et déballe les suremballages cartons autour des yaourts avant de les ranger dans le frigidaire. Tous les suremballages sont mis de côté et entassés dans un petit coin de la cuisine, par terre. C'est également à cet endroit que la famille va jeter des papiers. Lors du petit déjeuner, quand les céréales sont terminées, les emballages cartons et plastiques sont ainsi entreposés à cet endroit (figure ci-dessous). Idem pour les bouteilles de jus de fruits ou sodas qui sont consommées.

Photographie de l'espace dédié aux déchets recyclables

Lors de la préparation de ses repas et de leur consommation, ainsi que lors du débarrassage, tous les déchets sont jetés dans la poubelle de cuisine, qui est la poubelle principale de déchets ménagers. Les bocaux en verre ou bouteilles de verre sont mis de côté pour être jetés dans les containers à verre publics situés en extérieur de l'immeuble, qui n'est pas équipé pour les recevoir. C'est le même schéma pour les piles, qui sont mises à l'écart des poubelles,

en attendant d'être jetées dans les containers à piles appropriés. Les observations montrent un résultat du tri en conformité avec les attentes publiques.

Le schéma du parcours des déchets est présenté ci-après.



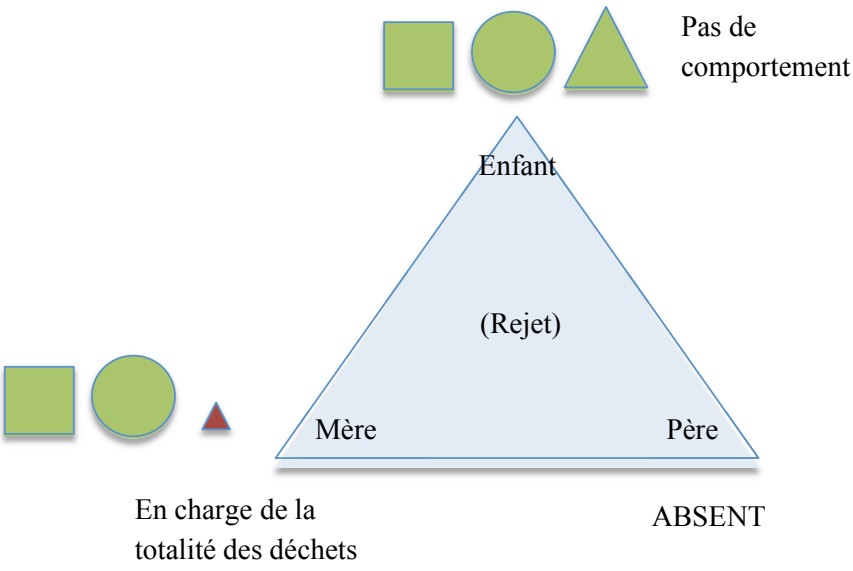
Parcours des déchets de la famille Rejet

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-dessous présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Rejet	5	6	0	5/18
Enfant Rejet	Oui	Oui	Oui	Emotions positives

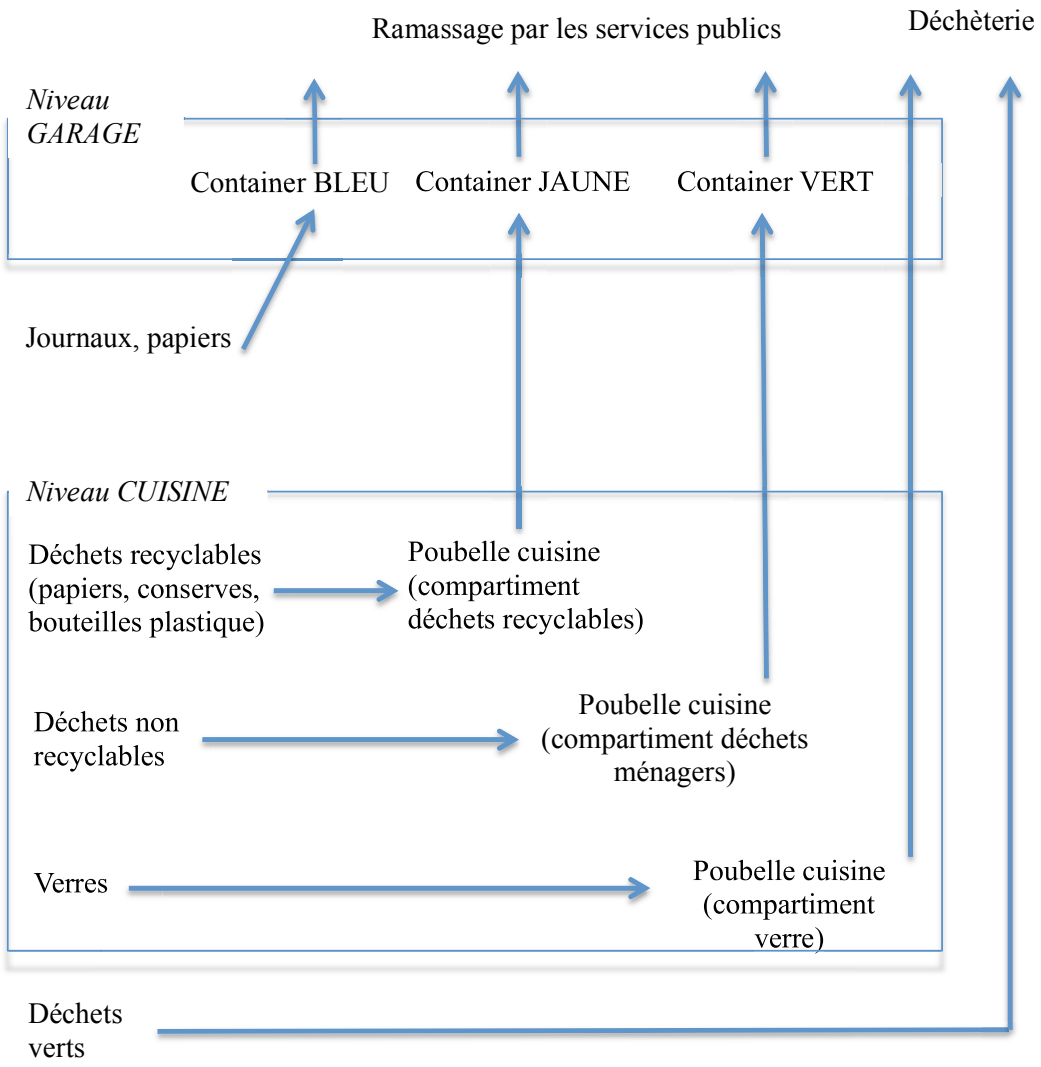
Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation de ces dimensions est présentée ci-après.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par ses comportements et son réseau

L'enfant n'accomplit pas les gestes de la pratique, soulignant l'absence de pratique sociale portée par l'agent-enfant, et ce malgré un réseau coordonné des dimensions de la pratique.
C'est la mère qui est en charge des déchets dans sa totalité. Une cohérence est presque atteinte dans les dimensions de la pratique. En effet, la mère exprime un niveau de savoir (5 occurrences) et de savoir-faire (6 occurrences) de la pratique : « En fait on prend un sac, tout ce qui est papiers, bouteilles plastiques, enfin bouteilles d'eau ou autres, je mets ça dans un sac et dés que mon sac est plein en fait je le descends ». Son savoir et savoir-faire sont représentés par un carré et rond de tailles importantes. Elle a par ailleurs compris les buts de la pratique, mais exprime des incertitudes et des émotions partagées sur cette pratique, ce qui explique la représentation par un triangle de petite taille de sa ST. Ainsi, elle indique : « le tri oui ils vont le faire parce qu'on sait que c'est bien, voilà, ils vont faire quelque chose par rapport à ça ». Elle est motivée pour accomplir la tâche du tri au regard de ses enfants : « Bah pour les enfants oui parce que finalement c'est pour eux après quoi ». Cependant, même si la finalité du tri est identifiée, de nombreuses incertitudes demeurent : « Puis bon, est ce que ça a un impact énorme en fait ? Parce que j'entendais une émission sur le tri des poubelles, en fait les gens qui trient, c'est jamais forcément bien trié et il suffit qu'il y est quelque chose qui soit dans la mauvaise poubelle et au final elle repart dans la poubelle normale ou. Et je me dis



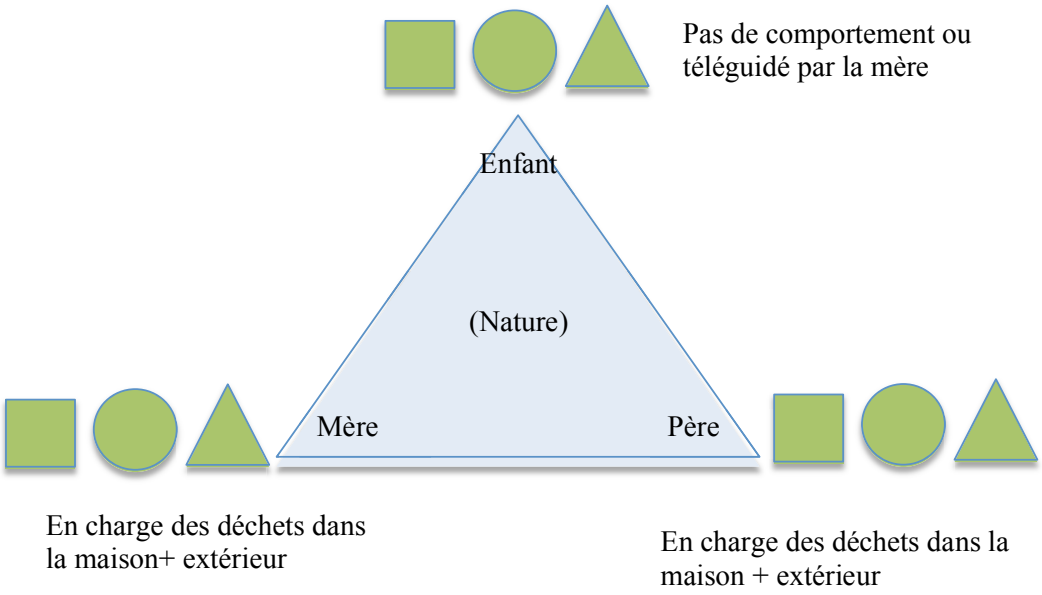
Parcours des déchets de la famille Nature

Nous poursuivons l'analyse avec un intérêt porté aux trois dimensions de la pratique sociale. Le tableau ci-après présente le nombre d'occurrences pour chacun des individus de la famille.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Nature	1	4	4	5/0
Père Nature	1	3	0	2/0
Enfant Nature	Oui	Oui	Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation de ces dimensions est présentée ci-après.



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par ses comportements et son réseau

Les parents sont en charge indifféremment des déchets, que ce soit au sein du domicile familial ou en extérieur (porter les poubelles dans la rue ou se déplacer à la déchèterie). L'enfant ne réalise pas de comportement, sauf s'il est demandé par la mère.

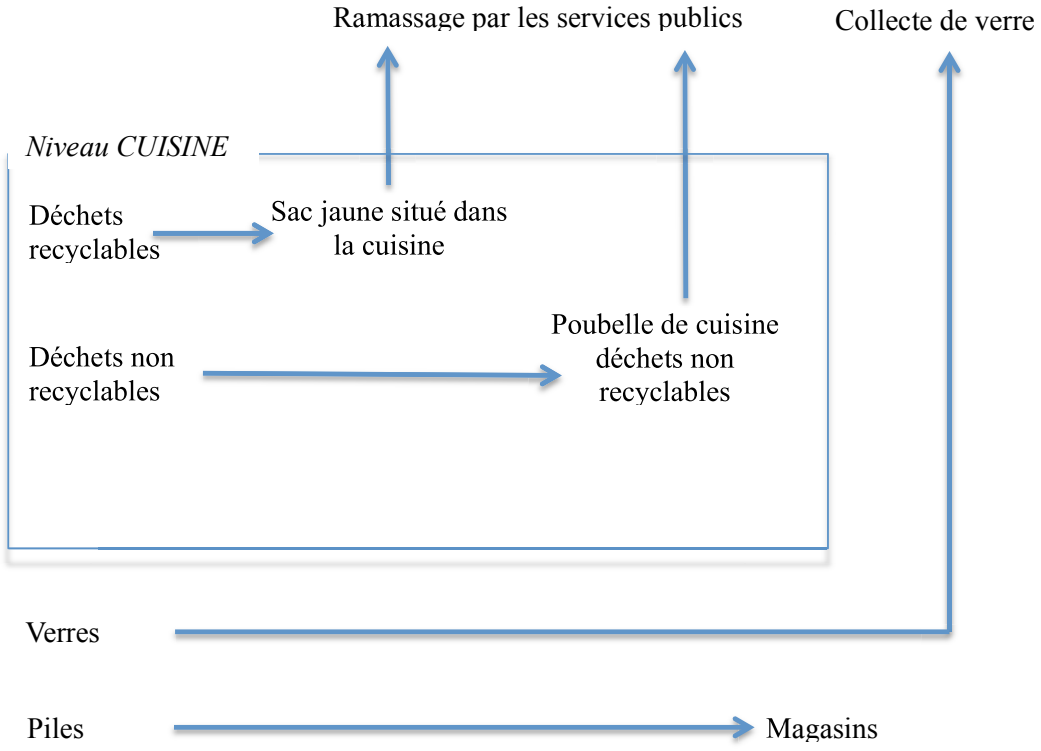
Tous possèdent un savoir, un savoir faire ainsi qu'une ST développés, ce qui est représenté par des carré, rond et triangle de taille importante sur le schéma. Par exemple, la mère Nature exprime son niveau de compréhension général de la pratique du tri : « C'est-à-dire qu'une bouteille en plastique, c'est acquis, plus jamais je ne mets dans ma poubelle alimentaire, plus jamais ». Ce savoir est entretenu par des informations de type gazette du village ou la newsletter du syndicat de communauté de communes. Il va naturellement se transposer dans la dimension du savoir-faire, où les individus expriment leur capacité à suivre les règles de la pratique : « Et tous les soirs, tac on sort la poubelle, poubelle marron, les bouteilles d'eau, dans la poubelle jaune, et la verte, c'est papa qui part le matin, et qui la met » (Père Nature).

Un engagement émotionnel est par ailleurs noté. Associé à cet engagement, les buts et finalités de la pratique sont identifiés : « Et maintenant, concrètement, on sait à quoi ça sert de mettre des bouteilles, parce qu'on sait que ça va être transformé et ça va être transformé en d'autres bouteilles ou en autres matériaux, tu vois » (mère Nature). Les dimensions de la pratique sont coordonnées au niveau individuel. Cette coordination associée à

Famille Ecolo

La famille est composée de la mère, qui a divorcée récemment et de ses deux enfants : un garçon de 14 ans et une fille de 10 ans. Ils habitent en centre ville de Reims, en appartement, dans une petite copropriété. Ils n'ont pas de containers fournis par les Pouvoirs Publics, ni même de local à poubelles. Chacun s'organise dans son appartement pour gérer ses déchets. Dans la cuisine, on note la présence de deux espaces pour les déchets : une poubelle pour les déchets ménagers et un sac plastique jaune fourni par la ville pour les déchets recyclables.

Les courses alimentaires sont réalisées au jour le jour dans la famille Ecolo par la mère, qui fait ses courses dans les supermarchés de proximité. Lorsqu'elle arrive dans son appartement pour déballer ses courses, elle retire les suremballages cartons pour les jeter directement dans son sac jaune de déchets recyclables. Les papiers générés par la consommation familiale ou les papiers reçus (type enveloppes et courriers) sont jetés également dans ce sac. Tout le reste est jeté dans la poubelle de cuisine. On ne note pas d'endroit de stockage pour les verres ou les piles au sein de l'appartement, ces déchets étant jetés au fur et à mesure dans les containers publics. Les observations révèlent un résultat de tri en conformité avec les attentes des Pouvoirs Publics. Un schéma du parcours des déchets est proposé ci-après.



Parcours des déchets de la famille Ecolo

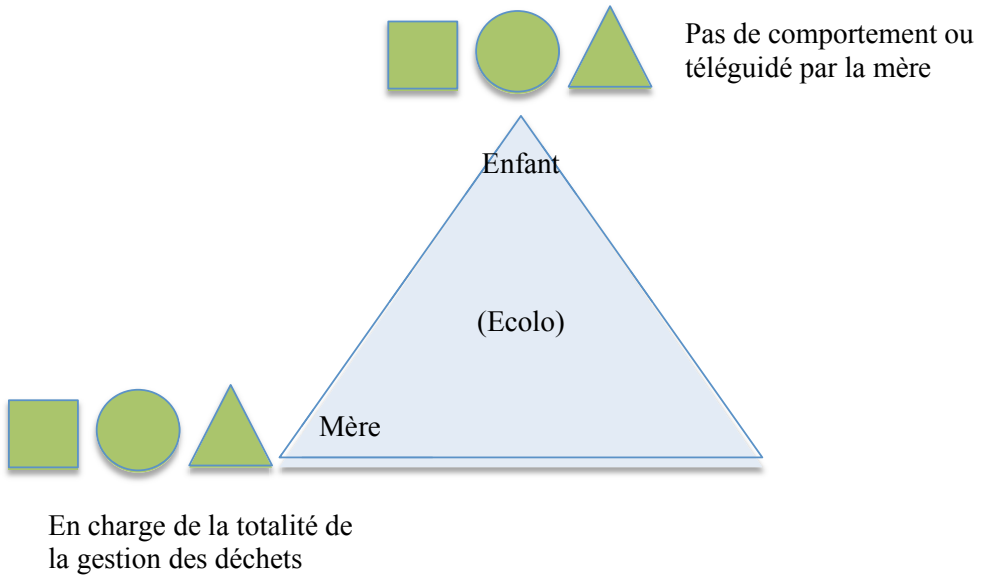
Ce schéma des déchets, au contraire des autres familles présentées jusqu'à présent met en évidence l'absence de local à poubelle ou de garage permettant un entreposage ou un stockage des déchets en attendant leur ramassage par les services publics.

Suite à cette présentation du parcours des déchets de la famille Ecolo, une analyse de la pratique du tri des déchets portée par les individus est présentée dans le tableau ci-après.

Nombre d'occurrence dans l'entretien	Savoir	Savoir-faire	Identification des buts de la pratique	Emotions positives/ émotions négatives
Mère Ecolo	2	4	2	3
Enfant Ecolo	Oui	Oui	Oui	Emotions positives

Occurrences des dimensions de la pratique exprimées dans les entretiens individuels

Grâce à ce tableau, une représentation de ces dimensions est présentée :



Représentation au niveau individuel de la pratique du tri des déchets par sa performance et son réseau

C'est la mère qui accomplit les gestes de la pratique du tri des déchets dans la famille. Elle vit seule et ses enfants ne participent pas aux gestes du tri. Comme pour les individus des familles Bio et Nature, la pratique sociale s'applique dans sa perspective conceptuelle : la pratique est performée et maintenue sous forme de réseau coordonné (Warde, 2005). Par exemple, la fille exprime des émotions positives vis à vis de la pratique et explique qu' « il ne faut pas polluer la terre en jetant par terre ». Elle condamne ainsi les comportements de